This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book thaï was prcscrvod for générations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's bocks discoverablc online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose légal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other maiginalia présent in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journcy from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we hâve taken steps to prcvcnt abuse by commercial parties, including placing lechnical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use thèse files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain fivm automated querying Do nol send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character récognition or other areas where access to a laige amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for thèse purposes and may be able to help. + Maintain attributionTht GoogX'S "watermark" you see on each file is essential for informingpcoplcabout this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it légal Whatever your use, remember that you are lesponsible for ensuring that what you are doing is légal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countiies. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can'l offer guidance on whether any spécifie use of any spécifie book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liabili^ can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps rcaders discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full icxi of ihis book on the web at|http: //books. google .com/l

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en maige du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages apparienani au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adressefhttp: //book s .google . coïrïl

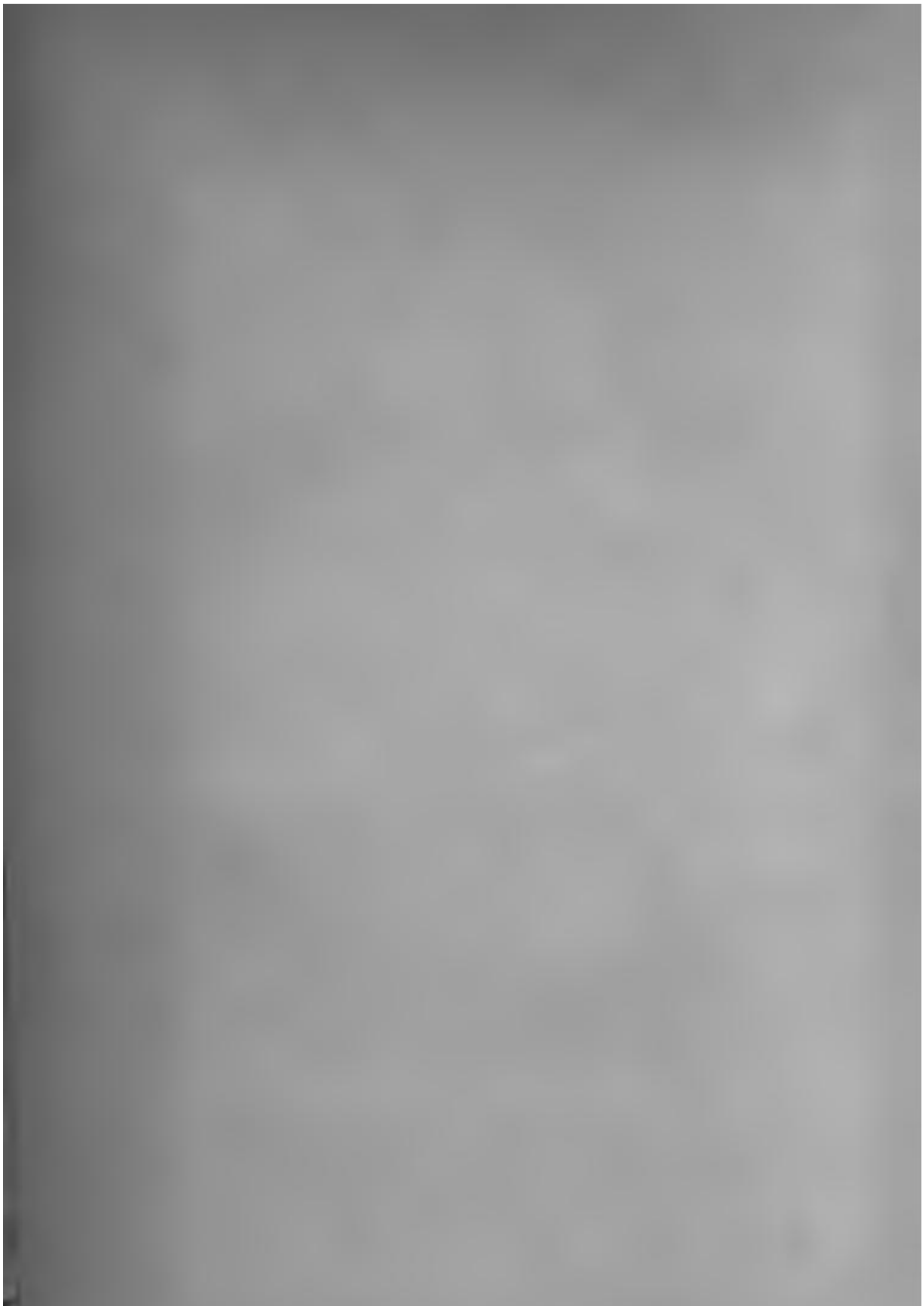
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

The text on this page is estimated to be only 1.90% accurate

1 ^CrV '^ kS^ i s fe-'< ^PL. 'V ' f R^Cjf^^ . "'^ B?

The text on this page is estimated to be only 17.00% accurate

3r



The text on this page is estimated to be only 0.83% accurate

ailEIL. — T^P. ET STÉH. TEKTi:.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

IIAfDLfOII IJ)

The text on this page is estimated to be only 19.30% accurate

HISTOIRE DE FRANCE OEPIIS 1789 Jl'SQlVA NOS JOL'BS VI l.

The text on this page is estimated to be only 16.42% accurate

HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS 178» JUSQU'A NOS JOURS HE>R1 MARTIN TOME SIXIÈME DEUXIÈME ÉDITION PAKIS LIBRAIRIK FL'R.M; JOUVET ET C-, f:i)ITElRS 5. BLE l'ALATINE

HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS i789 CHAPITRE PREMIER SECONDE RÉPUBLIQUE (SUITE). — ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE vFIN). — PRÉSIDENCE DE LOUIS-NAPOLÉON (SUITE). — LOI DE 1850 SUR L'ENSEIGNEMENT. — LOI DU 31 MAI. — LUTTE ENTRE LE PRÉSIDENT ET L'ASSEMBLÉE. (Octobre 1849. — !•' Décembre 1851.) Depuis la réouverture de la session au 30 septembre, le principal objet des préoccupations de TAsserablée était la loi organique qui se préparait sur renseignement. Cette loi devait être, à rintérieur, le fait capital de cette période, ainsi que la guerre de Rome Tétait à Textérieur. Le ministère Carnot avait projeté la réorganisation de renseignement au point de vue d^une philosophie religieuse libre et en harmonie avec les principes de la Révolution française; c'était dans un sens opposé que la loi actuelle s'élaborait. Le parti clérical s'empressait de saisir, pour mettre la main sur Tinstruction publique, Toccasion unique que lui olfrait Tétat de réaction où se trouvaient jetés les esprits dans VI. I

 [1M9] Tancien parti constitutionnel et libéral. M. Thiers, en décembre 1848, avait promis à M. de Falloux, lorsque celui-ci entra au ministère, de préparer et de soutenir avec lui une loi « de liberté d'enseignement ». M. de Falloux et son parti entcLdaient par là une loi qui ôterait h lUniversité ses privilèges. M. de Falloux avait formé deux commissions extra-parlementaires pour renseignement secondaire ; les deux commissions s'étaient réunies sous la présidence de M. Thiers. Ouels étaient les motifs qui poussaient M. Thiers dans une voie contraire à la vraie nature de son esprit et aux tendances générales de sa vie? — Nous avons cité sa lettre si remarquable du printemps de 1848. Il revint, devant la commission, sur la nécessité de s'unir contre le socialisme, « qui menaçait de détruire la société. » Il serait injuste de ne voir, dans ses concessions au clergé, que la peur matérielle d'un bouleversement, peur qui Teiit poussé à s'associer aux prêtres pour faire croire au peuple des choses que lui-même ne croyait pas. On peut constater, soit dans les débats de la commission, soit dans le livre de M. Thiers sur la Propriété, un sentiment plus sincère et plus élevé. Maints sectaires socialistes promettaient de supprimer la souffrance et la misère, et de donner le bonheur à tous à coups de décrets. A ces utopies, qui eussent renversé et n'eussent pas remplacé l'ordre social, M. Thiers jugeait nécessaire d'opposer le sentiment religieux, qui, sans imposer une résignation inerte, fait supporter à l'honune les maux inévitables, le fait concourir volontairement à Tordre établi dans le monde par une volonté suprême et lui rend supportables les souffrances présentes, par la foi dans une destinée qui dépasse la vie actuelle. Ces idées-là, M. Thiers ne les croyait pas seulement utiles, il les croyait vraies; il n'a jamais varié là-dessus. Il cherchait donc appui là où ces idées étaient organisées sous la forme catholique; mais, dans la préoccupation exclusive du moment, il perdait de vue qu'à ces idées fondamentales, communes aux diverses religions, se joignaient, parmi le clergé catholique, des idées particulières qui s'écartaient de plus en plus de la pensée moderne ; l'ultramontanisme envahissait comme une marée montante; un pacte, en ce qui regardait renseignement, eût été,

[1S49] LOI DE L'ENSBIGNBMBNT. 3 sinon facile, du moins possible entre les hommes qui partageaient les vues de M. Thiers et Tancienne église gallicane ; avec rÉgKse dirigée parles jésuites, ce pacte était une duperie ou une impossibilité ; on ne partage pas avec Tinfaillibilité ; elle veut tout ou rien. Les hommes du parti clérical capables de transiger dans une certaine mesure, les Falloux, les Dupanloup, les catholiques politiques, étaient poussés et déjà dominés par le parti jésuitique, qui devait les submerger, vingt ans plus tard, au concile de Rome. H. Thiers allait si loin en ce moment, qu'il était disposé à livrer au clergé toute Tinstruction primaire. Nos 40,000 instituteurs laïques lui apparaissaient comme Tétat-major d'une jgrande armée socialiste qui allait dévorer la société. Ce fut Torgane le plus énergique du parti clérical dans la commission, Tabbé Dupanloup, qui recula. M. Dupanloup et M. de Falloux ne voulaient que ce qu'ils croyaient possible dans le présent, tout en préparant les développements de l'avenir. Ils savaient bien que le clergé n'était en mesure de sufflre présentement ni à rinstruction primaire ni à l'instruction secondaire ; ils voulaient donc miner FUniversité et l'enseignement laïque, mais non les abolir brusquement, ne pouvant les remplacer. M. Dupanloup ne demandait, quant à renseignement secondaire, que la liberté des sémmaires et des collèges ecclésiastiques, en d'autres termes, leur indépendance vis-à-vis de l'Université et de lautorité laïque ; quant à l'instruction primaire, MM. de Falloux et Dupaidoup entendaient enlever aux instituteurs laïques les garanties que leur donnait la loi et les mettre dans la main des curés ; s'en faire des instruments et non les supprimer. M. Thiers, qui sacrifiait l'enseignement primaire, se montra tout autre sur la question de l'enseignement secondaire. Là, il resta fidèle à ses opinions antérieures et son langage différa très peu de celui qui! avait tenu en 18i5. Il resta, avec H. Cousin, le défenseur des droits de l'État sur renseignement secondaire et supérieur et sur ce qui regardait les congrégations non autorisées. 11 n'admit pas quelles fussent en dehors de la loi sur les associations. 11 n'admit pas que les an

 cicnncs lois contre les jésuites fussent abrogées de fait. Il résulta, de cette opposition do M. Thiers et de M. Cousin, que la question des congrégations non autorisées fut réservée : on n'en parla pas dans le projet de loi. M. Thiers entendait que ce point fût décidé par la loi future sur les associations. Le projet de loi qui sortit des longs débats de la commission, et que M. de Falloux présenta, le 18 juin 1849, à TAssemblée, ne s'expliqua donc ni- sur ce point ni sur bien d'autres; il fallait y regarder de près pour apercevoir le but sous les réticences. Le projet fut remanié par une commission de FAssemblée, que présida encore M. Thiers. Il traitait : 1* des autorités préposées h l'enseignement ; 2* de renseignement primaire ; 3* de l'enseignement secondaire. Dans le conseil supérieur de l'Université étaient introduits trois archevêques ou évéques élus par leurs collègues (on en admit ensuite quatre), un ministre protestant (on en admit deux), un rabbin juif, trois membres de la cour de Cassation, trois du conseil d'État, trois de l'Institut; dans les conseils académiques, un évêque et un autre ecclésiastique, avec le préfet, un conseiller général (puis quatre), deux magistrats. Il y aurait désormais, par département, un conseil académique et un recteur, ce qui annulait les recteurs en les multipliant, au grand dommage de l'administration universitaire. Au conseil supérieur comme aux conseils académiques, les universitaires, les hommes spéciaux, étaient noyés dans les éléments étrangers à l'enseignement. M. Cousin avait lutté en vain contre cette désorganisation. Quant aux écoles primaires, le droit d'inspection y fut donné aux curés. Tout citoyen français, moyennant garanties de capacité et de moralité, pourrait désormais ouvrir un établissement à'enseignement. Chez les congrégations autorisées, la lettre d'obédience délivrée par les supérieurs était considérée comme l'équivalent de ces garanties. La suneillance de l'État sur les établissements libres serait limitée à ce qui concerne l'ordre public. M. Beugnot, fils du spirituel homme dËtat de l'Empire et de la Restauration, présenta, le 6 octobre, le rapport de la commission à l'Assemblée. Contrairement à M Thiers, il considérait les

[1849-18S0] LOI DE L'ENSEIGNEMENT. 5 anciennes lois contre les congrégations non autorisées comme abrogées de fait : il montrait clairement, non seulement ce que disait le projet de loi, mais ce qui s'y trouvait sous-entendu. Néanmoins, ce ne furent pas seulement TUniversilé et, avec elle, la gauche qui protestèrent. Il y eut de vives réclamations de la part des ultramontains exaltés : le fameux rédacteur de Y Univers, Yeuillot, et une grande partie des évoques avaient compté en finir tout de suite avec TUniversité. Sur ces entrefaites eut lieu le changement de ministère. M. de Falloux eut pour successeur à Tinstruction publique M. de Parieu. Ce nouveau ministre avait montré. Tannée précédente, des vues très saines sur Torganisation des pouvoirs; mais, quanta renseignement, ses opinions et ses relations rengageaient avec le clergé. Il continua M. de Falloux et devança même la loi en supprimant le certificat d'études universitaires qui était réclamé des candidats aux grades, et que le projet do loi proposait d'abolir (16 novembre); puis il demanda à TAssemblée de ne pas attendre la discussion de la loi de renseignement pour voter des dispositions spéciales relatives à ces instituteurs primaires qui inspiraient tant d'effroi à la majorité. Ces dispositions furent adoptées, le H janvier 1850, par 385 voix contre 223. Les instituteurs, d'après la loi de i833, ne pouvaient être révoqués ou suspendus que par des comités d'arrondissement : si la surveillance de ces comités ne paraissait pas suffisante, on eût pu soumettre les instituteurs aux autorités universitaires; on n'en faisait rien ; on les livrait à l'arbitraire de l'autorité administrative, c'est-à-dire des préfets. Le ministre avait présenté cette loi comme une mesure de salut public : elle ne devait durer que six mois ; reprise par le second Empire, elle lui a survécu, appliquée dans un esprit très divers. i/Assemblée passa, immédiatement après, aux débats de la grande loi organique. II est impossible d'exposer, même de résumer ici les longues phases de cette discussion restée si fameuse. Les hommes de la gauche qui étaient restés fidèles aux principes nationaux et qui ne se laissaient pas entraîner par un libéralisme et un individualisme abstraits à seconder les adversaires de la liberté, combattirent sans espoir, mais avec fermeté,

The text on this page is estimated to be only 26.66% accurate

6 SECONDE RÉPUBLIQUE. [ISSO] jusqu'à la dernière heure. M. Barthélemi Saint-Hilaire, philosophe spirituaHste, nourn des maximes des anciens, alla jusqu'à revendiquer le droit intégi*al de TÉtat, de la patrie, sur renseignement, dans un sens aussi absolu que Favait fait, sous la Restauration, le philosophe chrétien et gallican Royer-CoUard. Edgar Quinet demanda que renseignement public fût donné en dehors des dogmes particuliers des diverses religions, en d'autres termes : que TËtat n'enseignât que la morale religieuse universelle. Victor Hugo esquissa le tableau d'un immense enseignement qui serait réglé et donné par TÉtat et partirait de Técole primaire pour aboutir à Tlnstitut. Il conclut par ces mots : « TÉglise choz i^lie et l'Étal chez nous. » Plusieurs députés de la gauche réclamèrent, avec Victor Hugo, Tinstruction gratuite et obligatoire et rétablissement d'une école normale primaire dans chaque département. Tout cela fut repoussé ; on devait s'y attendre. La majorité fit plus : elle autorisa les conseils généraux à supprimer les écoles normales dans les départements où on les avait établies ! M. Thiers domina le débat, mais eu se laissant, pour ainsi dire, emporter hors de lui-même. Il lit entendre des généralités éloquentes sur le rapprochement nécessaire de « deux sœurs imuiorlt»lles, la religion et la philosophie, nées le même jour, le jour où llieu a mis la reli^'iou dans le cœur de riiomme et la philosophie dans snn e>prit. » Les principaux des orateurs qui combattaient la loi admettaient, «nissi bien que M. Thiers, la coexistence naturelle vl indestructible du s(*ntiment religieux et de la pensée philur la quc>lion t'ii;ii>sail. M. Tliieis a\ait, de\ant la coniini>>ion, maintenu résolument le> droits df l'îllaL la validité de> anciennes lois contre les jésuib'>, ra>>iiiiiliilii»n des congrégations à toute autre association. T a>MM'iations, il prétendit que la Con>tihition de iN-lHet la librrlé d'«'ii^ri;:iHMU(*nt ei d'a^sociation qu*a\ aient introduite les républicain> ne perL \

[1850] LOI DE L'ENSEIGNEMENT. 7 mettaient pas a ceux-ci d'interdire renseignement aux jésuites. — « Nous pouvions le faire, dit-il, avec une expression de regret, en faisant allusion au régime de 1830; — nous le pouvions ; vous ne le pouvez pas ! » La gauche ne Ht pas la réponse qu'elle eût dû faire et que M. Thicrs lui-même eût faite dans un autre temps. — La liberté d'association entre citoyens n'autorise pas les associations entre Français et étrangers, sous des chefs étrangers, dans un esprit et en vue d'un but contraire aux principes nationaux. 11 en est de même de la liberté d'enseignement : il faut être citoyen et libre d'engagements contraires aux devoirs du citoyen pour préparer des citoyens à la patrie. » Quatre membres de la gauche proposèrent d'interdire l'enseignement à toute congrégation non autorisée. L'amendement fut rejeté par 450 voix contre 148. On pourrait s'étonner que les défenseurs des droits de l'État eussent été réduits à une minorité si faible même pour une telle assemblée. C*est qu'un bon nombre de représentants, qui ne faisaient point partie de la majorité, avaient admis, avec M. Thicrs, que la question des congrégations n'était point ici à sa place et « qu'il appartenait à la loi sur les associations seule de détenniner les associations, soit religieuses, soit politiques, soit littéraires, qu'il serait utile de reconnaître. » La loi de renseignement fut votée par 399 voix contre 237 (15 mars). Les débats s'étaient prolongés deux mois entiers. La loi sur les associations, qui devait décider sur ce qui regardait les congrégations, n'a jamais été faite, et les anciennes lois, dont M. Thiers soutenait devant la commission la validité, n'ont jamais été abrogées ; mais les gouvernements ont laissé, trente années durant, aux congrégations non autorisées une pleine liberté de fait, pendant que l'on continuait d'appliquer aux autres associations de tout genre l'article 291 du Code pénal. Le président de la République promulgua la loi de l'enseignement sans observations. Le saint-siège, même dans le courant de réaction où il était engagé, restait plus politi(|ue que nos ultramontains français : il les fit inviter à tempérer leur

 [IS&O] opposition au nouveau régime de renseignement, et Pie IX fit exprimer sa satisfaction aux principaux auteurs de la loi. Les premières conséquences de la loi de i850 furent la fondation de 257 établissements ecclésiastiques d'enseignement avant la fin de 1851. Nombre de collèges communaux furent remis dans les mains des évéques. En 1853, les jésuites avaient déjà plus de vingt maisons d'éducation. Tandis que l'admission à titre légal des lettres d'obédience enlevait à l'autorité toute action sur les maîtres congréganistes, les instituteurs laïques, non seulement publics, mais soi-disant libres, étaient, comme nous Tavons dit, dépouillés de toute garantie. Quant à la surveillance maintenue en droit aux inspecteurs de l'État sur les petits séminaires et les collèges ecclésiastiques, elle fut absolument annulée en fait. Dans ces établissements, on ne permit aux inspecteurs généraux ni d'assister aux classes, ni d'interroger les élèves, ni de prendre connaissance des livres scolaires. Il y eut même deux diocèses où on ne leur laissa pas franchir la porte des établissements religieux. Pendant ce temps, les évéques, dans le conseil supérieur de l'instruction publique, devenaient, suivant l'expression d'un historien très attaché à la loi de 1850 (M. Victor Pierre), « les arbitres incontestés de toutes les affaires qui touchaient, même de très loin, aux matières reli^'ieuses. » Ce qui dans la loi favorisait le parti clérical était dépassé dans la pratique ; ce qui le contrariait n'était point observé. La loi de l'enseignement avait, autant que la guerre de Rome, creusé le fossé qui séparait les républicains des anciens libéraux. Des incidents journaliers accroissaient l'irritation et les alarmes des partisans même les plus modérés de la République. Au commencement de février, la police avait coupé dans Paris les arbres de la Liberté plantés en 1848 : elle y avait procédé de la façon la plus provocante, et comme si l'on eût cherché a husciler «les mouvements qu'on se croyait assuré d'étouflTer. Le gt>uvenieinent, par décret du 12 février, partagea la France entre cinq grands commandements militaires ; le ministre de la guerre aflinna que c'était une précaution contre le socialisme; cela suflit à IWsseiiiblée La majorité semblait d'ailleurs

[I8S0] CARNOT, VIDAL, DE FLOTTE. 9 s'entendre avec le pouvoir pour défier Topinion démocratique. Die rerusa dédaigneusement do célébrer Tanniversaire du 24 Fé>Tier, puis celui même du 4 Mai, de ce jour où la République, sortie d'une insurrection, avait été ratifiée légalement par les élus du peuple. La majorité reniait la République, au profit de quel gouvernement? elle eût été incapable de le dire. L'attitude du Gouvernement et de TAssemblée eut pour résultat d'opérer un rapprochement, déjà tenté Tannée précédente, entre les républicains modérés et les démocrates-socialistes. Ce qui aida fort à cet accord, ce fut, chez les républicains modérés, Tévidence des périls de la République et la conviction que bien des gens qui s'intitulaient socialistes, tout en aspirant à des réformes sociales plus ou moins vagues, n'étaient nullement des sectaires fanatiques ni des destructeurs de la société. Des élections devaient avoir lieu pour remplacer les trente représentants déchus à la suite du i 3 juin. Les réunions préparatoires, à Paris, eurent un caractère satisfaisant pour les partisans éclairés de la République; sauf exception, elles furent bien moins tumultueuses et montrèrent plus d'esprit pohtique que les clubs et les comités de 1848. Les délégués des réunions d'arrondissement s'assemblèrent de nuit au faubourg SaintAntoine, empruntant, d'une faron un peu bizarre, au sacrécollège des cardinaux le titre de conclave, pour annoncer qu'ils ne se sépareraient pas sans avoir définitivement arrêté leurs choix. 11 y avait trois députés à nommer à Paris. Les trois noms qui sortirent du conclave furent ceux du ministre de l'instruction publique de 1848, Carnot, et de deux démocratessocialistes, Vidal, homme instruit, nullement violent, et Paul de Flotte, ancien officier de marine, issu d'une famille de haute noblesse. Celui-ci, esprit exalté, âme généreuse, s'était laissé entraîner dans la fatale insurrection de juin, mais se présentait au nom de la conciliation et non de la vengeance ; il était réservé à une mort glorieuse en combattant pour la liberté de riuue. Les journaux les plus ardents de la démocratie invitèrent « prolétaires et bourgeois à se donner la main sur Turne du

 scrutin. » Leurs voix furent entendues. Les trois candidats furent élus, le ministre de Tinslruction publique de 1848 en tête avec 132,000 voix; c'était une protestation contre la loi sur renseignement. On remarqua que Taneien insurgé de juin, Paul de Flotte, avait eu plus de voix dans Tarmée de Paris que le général de la Hitte, ministre des affaires étrangères. (10 mars.) Dans les départements, la gauche perdait 10 voix sur 28; mais cela ne compensait pas Teffet moral de Télection de Paris. Parmi les 18 représentants que la gauche était pan^nue à faire passer dans les départements figurait un jeune ex-souslienlenant, Valentin; il avait été élu par cette ville de Strasbourg qu'il devait disputer héroï(juoment à Tinvasion, dans les jours de malheur attirés sur la France par Thomme qui était en 1850 président de la Républiqtie. Vidal, deux fois élu, n'ajaiit pas opté pour Pans, les électeurs parisiens eure;it« clioi>ir un nouveau représentant le 28 avril. On nomma un i cnvain, Kugène Sue, qui avait débuté par des romans arisloralicjues et sceptiques, puis avait passé avec grand éclata la diinoratie. Dans ees ile.ix élections, le 28 avril comme le 10 mars, la petite bourg oisii» parisienne s'était unie aux ouvriers; l'armée, dans les départements comme à Paris, avait voté en majorité dans le même scàS. L'espoir d'avoir le dessus dans les futures eleelion^ geutTales grandissait au sein de la démocratie : les journaux naguère les plus violents recommandaient l'ordre, le calme et h patience. Cette attitude nouvelle effrayait bien plus la droite que n'avaient fait les émeutes : elle prévoyait que le suffrage universel se retournerait contre elle. Elle se résolut à l'attaquer hardiment. Les meneurs de la majorité s'entendirent avec un nouveau ministre de l'intérieur, ra\ocat Daroche, libéral avant 1818, ré\olulionnaire après Février, maintenant réactionnaire. Le ministre forma, parmi les députés, une commission (c chargée de préparer un projet de loi sur les réformes qu'il serait nécessaire d iipj.orter à la lui éleel«»rale. » La eommi^sion alla vite en l'CM^ne; elle entra en fonctions le 5 mai ; dès le 8, le projet de loi fut pie>enle ù l'Assemblée. H a\ail été préparé par une

[I8&0] LOI DU 31 MAI. il autre commission ministérielle formée dès le 17 mars; les ministres étaient donc et le président semblait être en parfait accord avec la majorité sur ce point capital. La commission de TAssemblée ne montra guère moins de célérité que la commission ministérielle. Le rapport fut présenté par Léon Faucher le 18 mai. Il fut accueilli à gauche par des cris d'indignation, qui n'empochèrent pas Turgence d'être déclarée par 451 voix contre 239. Le domicile exigible pour rinscription sur la liste des électeurs était reporté de six mois à trois ans, et ce n'était rien encore! les preuves spéciales qu'on exigeait pour constater le domicile devaient écarter des listes un très grand nombre de citoyens domiciliés depuis trois ans et davantage. C'était la guerre ouverte à la démocratie. Le général Cavaignac prit la parole le premier, afîn de protester contre l'atteinte portée à la Constitution. La gravité et la simplicité de son langage donnaient d'autant plus de poids au jugement qu'il énonçait sur la loi. Il laissa tomber une parole prophétique : «c Une fois le suffrage universel ainsi mutilé, quelle Siérait l'autorité des pouvoirs qui en seront issus I Ne craignezvous pas qu'on ne vienne vous dire un jour : — « Vous avez pro» clamé votre propre déchéance en brisant la loi qui vous avait « fait ce que vous êtes ? » Le discours de Victor Hugo contrasta avec celui de Cavaignac par sa forme imagée et retentissante ; mais la conclusion était pareille. Le suffrage universel, disait le poète-orateur, substitue le droit à la violence ; il dit au peuple : « — Vote et ne te bats u plus! » Lamartine combattit aussi la loi. Montalembert, en la soutenant, jeta un déli audacieux à la démocratie; il déclara que la loi n'était qu'un point de départ, non un but, et quil fallait « refaire une expédition de Uome à l'intériiMir. » Le ministre de l'intérieur, Baroche, déiendil aussi le projet a\ec pabsioo. 11 en revendiqua la responsabiUté pour le gouvernement. M. Tliiers, comme dans le d

 [ig&Oi ce n*était pas le communisme, en tant que suppression de la propriété foncière; les paysans raccueilleraient à coups de Tusil. Ce qu'il redoutait, c'était le communisme industriel, Vexpropriation dos usines, dos instruments de travail, au proGt d*uno communauté ouvrière, ce qui ne profiterait point aux ouvriers et amènerait la ruine publique. C'est là le danger qu'il voulait écarter par la réforme de la loi électorale; il n'était pas rassuré par Tinvraisemblance de l'adoption d'une telle mesure dans une assemblée nationale quelconque. Il prétendait ne point atteindre le vrai peuple et n'exclure que les vagabonds, (\\w les classes dnnj^ereuses, et ce qu'il appelait « la vile multitude », mol fatal c|ui devait lui être longtemps et amèrement reproché; en rèiililé, c'était bien la grande majorité des ouvriers des villes qui allait se trouver exclue. Ce discours éleva, pour bien des années, une barrière entre M. Thiers et la démocratie ; il fallut, pour la faire tomber, les immenses services de sa vieillesse. Les trois ans de domicile furent votés à une forte majorité. Le cens fut rétabli indirectement par un article qui n'admettait connue preuve du domicile que l'inscription au rôle de la taxe personnelle ou de la prestation en nature, ou bien la déclaration des parents électeurs, des maîtres ou des patrons. odilon Harrot avait tenté de s'opposer à ce projet de loi dans les réunions intérieures du parti conservateur: il n'intervint pas h la tribune ; quelques membres de la majorité se refusèrent à cette violation manifeste du suffrage universel. Un membre de la droite, M. Vesin, dit un mot qui touchait au fond des choses: u La majorité, qui veut à tout prix une victoire, pourrait bien donner cette victoire à qui garde le silence et attend en paix! » Louis-Napoléon, en effet, se taisait, si ses ministres parlaient. La majorité passa outre. La loi fut votée par 433 voix contre 2H. Le vote eut lieu le 31 mai. Pour la seconde fois, cette date devjiil marquer tristement dans l'histiâre de France. L'As>enil»Iée, en dépouillant du droit d'élection près de trois millituis (le cilo\ens, presque un tiers des électeurs, s'aliénait irrt'vocablcuient le peuple des villes : on en devait voir les suites !

[1850] LOI OU 31 MAI. 13 Des pétitions, couvertes de 527,000 signatures, étaient venues protester contre la loi. Il y en aurait eu bien davantage, si la discussion nVùt été si rapide. C'était la contre-partie des pétitions qui avaient provoqué la dissolution de la Constituante; mais la Législative n'eut pas les mêmes égards que la Constituante pour les Toi.\ du dehors. La majorité s'abandonnait à une joie aveugle ; Louis-Napoléon regardait l'Assemblée s'enfoncer dans Tiinpopularité ; il la laissait se complaire dans son règne d'un moment et se préparait pour le lendemain, en continuant sa propagande bonapartiste sous toutes les formes. L'armée, les ouvriers, les paysans, tous avaient part à ses avances. L'Assemblée poursuivait sans trêve sa politique réactionnaire ; elle votait la prorogation de la loi qui non seulement interdisait les clubs, mais autorisait le pouvoir à interdire les réunions même électorales. Elle votait des secours et des pensions aux défenseurs de l'ordre en juin et à leurs familles, ce qui était fort légitime ; mais, en même temps, elle refusait des secours aux blessés de Février. Die votait, sur la presse, une loi qui doublait le cautionnement, rétablissait le timbre et rendait obligatoire la signature des articles. Le timbre fut exigé pour les brochures de moins de six feuilles. Les avertissements ne manquaient pas. — « Vous travaillez pour TEmpire, dit mi jour à la migorité le général Lamoricière : — l'Empire, moins le génie, moins la grandeur et la gloire ! » L'imprévoyance de l'Assemblée était d'autant moins concevable que les rapports commençaient à devenir difficiles entre elle et le président, comme au temps de la Constituante. Louis-Napoléon, prodigue et entouré de partisans besogneux et avides, était endetté et aux prises avec de grands embarras 11 avait fait demander à l'Assemblée d'élever ses frais de représentatioD à 3 millions par an : cette prétention fut mal accueillie, fort débattue, et l'allocation eût été rejetée sans Tinter▼eotion assez hautaine du général Changarnier, qui eut Tair de

 prendre le président sous sa protection. Les 3 millions furent votés, pour une fois, à une vingtaine de voix de majorité (24 juin). Changarnier s'était décidé à prendre ce parti sur le conseil d'Odilon Barrot, qui ne jugeait pas que TAssemblée dût rompre avec le président à cette occasion. Louis-Napoléon se montra plus blessé que reconnaissant. Les journaux à sa solde attaquèrent injurieusement rAssemblée et les assemblées en général ; Tune de ces feuilles, le Pouvoir^ fut citée à la barre de TAssemblée et condamnée à une amende. Cela ne rendit pas ses confrères plus modérés. Une nouvelle attaque d\m journal bonapartiste souleva un orage qui se dissipa sans effet. L'Assemblée se laissa apaiser par les phrases du ministre Baroche. L'Assemblée se donna des vacances à partir du 9 août, laissant derrière elle, pondant la prorogation, une commission de permanence, composée à peu près exclusivement de légitimistes et d'orléanistes : elle avait mêlé à ses lois réactionnaires quelques mesures utiles sur les caisses de retraite, les sociétés de secours mutuels, les caisses d'épargne, etc., pour tâcher de disputer aux socialistes Topinion populaire; mais tout cela comptait peu devant la loi du 31 mai. La première prorogation de la Législative avait été assez tranquille ; la seconde vit se produire incidents sur incidents. La gauche de rAssernblée, même dans ses éléments extrêmes, s'était abstenue de pousser à un soulèvement contre la nouvelle violation de la Constitution. Elle ajournait toutà 1852, àTépoque des élections générales. Les exilés à Londres s'irritaient fort de celte circonspection^ Ils avaient formé en Angleterre un comité révolutionnaire européen, où Ledru-Hollin et ses amis s'étaient associés à Mazzini et à des réfugiés allemands et polonais. Kossuth, Tancien dictateur de la Hongrie, vint les rejoindre plus lard. Le journal la Voix du Proscrit^ organe de LedruHollin et (lu comité, toiniait contre la faiblesse et « Tindignité» de cette Montagne qui avait subi, sans combat, la destruction du suffrage uiiiverscl. Louis Blanc faisait écho, sous des formes moins viol«'nt

[1850] MORT DE LOUIS-PHILIPPC. i5 société, dite

 La fusion avec la branche aînée ne s'opéranl pas, les espérances des orléanistes continuèrent à se porter sur le fils atné du malheureux duc d*Orléans, le comte de Paris, encore enfant; mais légitimistes et orléanistes avaient peu d'autorité sur les masses françaises; ce n'était pas là qu'était le péril pour la République. Les menées de Louis-Napoléon avaient une tout autre portée; il jouait jeu double; sa présidence expirant en 1852, il se préparait à deux fins : obtenir la révision légale de Tarticle de la Constitution qui interdisait la réélection du président, ou suppléer à la révision légale par un coup d'État. Il fit travailler les conseils généraux par les préfets, afin de leur faire émettre des VŒUX pour la révision de la Constitution. 52 conseils généraux sur 85 exprimèrent le vœu de la révision totale ou partielle. Il se mit en campagne pour agir personnellement sur Topinion des départements. Il parcourut d'abord l'est de la France, de Dijon et de Lyon a Strasbourg, en revenant par Nancy et Reims, tantôt bien, tantôt mal accueilli parées populations cbci lesquelles les opinions démocratiques et républicaines étaient puissantes. Il prononça des discours qui dépassaient parfois ses facultés littéraires; il avait près de lui un habile écrivain, M. Mocquart, dont la main se décelait dans ses élucubrations. A Lyon, il se déclara « le représentant des deux grandes manifestations nationales qui, en 1804 comme en 1848, ont voulu sauver par l'ordre les grands principes de la Révolution firançaise. » II évoquait donc, non pas môme le 18 Brumaire et le Consulat, mais la date de TEmpire, 1804. II est vrai qu'un peu plus loin, il renouvelait ses protestations contre les bruits de coup d*État. Il assurait que le titre qu'il ambitionnait le plus était celui d*lionnête homme; il se disait, avant tout, « l'homme du devoir! » Il visita ensuite la Normandie. Dans ce pays où dominait la crainte des agitations sociales, il voila un peu moins sa pensée. « Si des jours orageux devaient reparaître, dit-il à Caen, et que le peuple voulût imposer un nouveau fardeau au chef du gouvernement, ce chef serait bien coupable de déserter cette haute mission ! »

[IS&OJ SAINT-MAUR ET SATORY. 17 A Cherbourg, où il inspecta la flotte française, il dit qu'on lui demandait partout des mesures qui pussent vivifier Fagricullure, rindustrie et le commerce. « Ces résultats ne s'obtiendront que si vous me donnez le moyen de les accomplir; ce moyen esl tout entier dans votre concours à fortifier le pouvoir. » Louis-Napoléon avait agi sur les départements en vue de la révision légale ; de retour à Paris, il agit sur Tarmée pour la disposer à l'autre solution. 11 s'adressa directement aux masses militaires par des revues et des banquets. Il passa en revue, à Saint-Maur, une partie de Tarmée de Paris et fit distribuer du vin de Champagne aux soldats. Plusieurs régiments crièrent : M Vive Napoléon! » et même: « Vive Tempereurl » La Commission de permanence s'émut: elle décida de mander le ministre de la guerre. Odilon Barrot s'y opposa. — « Il faut, dit-il, convoquer immédiatement l'Assemblée et aller jusqu'au bout, ou ne rien faire. » 11 avait raison. On ne l'écouta pas; on fit venir le ministre, le général d'IIautpoul. Comme Tavait prévu M. Barrot, on ne put rien tirer du ministre, qui prélendit qu'il ne s'agissait là que de l'enthousiasme spontané de q.uelques soldats ; que « de misérables folliculaires » (les journalistes) avaient exagéré des faits insignifiants. U s'avisa, là-dessus, de prendre à témoin le général Changarnier de l'impossibilité d'empêcher quelques cris isolés dans une revue. Changarnier répondit nettement qu'on empêcherait ces cris quand on le voudrait; que c'était contre son avis que ces acclamations avaient été c< non seulement encouragées, mais provoquées. » C'était grave. Le conunandant de l'armée de Paris rompait avec le président (1 octobre). La Commission réclama du ministre un ordre du jour qui rappellerait aux troupes que les cris sous les armes étaient interdits. Non seulement Tordre du jour que demandait la Commission ne parut pas; mais, dans un banquet à TÉlysce, contraircniont a toute discipline militaire, des sous-officiers furent appelés h la table du président, quand des officiers étaient relégués à d'autres tables; puis, le 10 octobre, les incidents de Saint-Maur se VI. i

 Ig^Oj renouvelèrent à Satory. Infanterie, artillerie, gème, défilèrent devant le président en conservant le silence réglementaire; mais la plus grande partie de la nombreuse cavalerie qui avait été appelée à la revue cria : « Vive Napoléon ! » et un certain nombre : « Vive l'empereur ! » On remarqua que les soldats ne criaient qu'à Texemple et à Tincitation de leurs chefs. Le président ne se contenta pas d'avoir ainsi bravé TAsseniblée ; il voulut se débarrasser de Changarnier et fit proposer au conseil des ministres, par le ministre de la guerre, de partager Tarmée de Paris en quatre divisions, dont Changarnier ne commanderait plus qu'une seule. Le ministère, tout dévoué qu'il fût au président, s effraya et refusa. Louis-Napoléon sembla reculer: il nomma le général d'IIautpoul gouverneur de TAlgérie et le remplaça au ministère par le général Schruinm ; mais, quelques jours après, il fit mettre en disponibilité le général Neumayer, chef d'élat-major de Changarnier, qui avait blâmé les cris sous les armes (31 octobre). Changarnier riposta par un ordre du jour où il rappelait aux troupes les règlements qui défendent toute démonstration 80i» les armes {i novembre). Le conflit était dans Tair. On s'attendait à un coup de main, soit d'un côté, soit de Taulre, et peut-être des deux côtés à la fois. La \igueur milituiie de Changarnier faisait croire qu*il allait prendre l'offensive : on se trompait ; il n'était homme d'action qu'a la guerre : dans la politique, il ne jugeait ni les situations ni les hommes ; il dépensait son énergie en vanteries : il parlait de mettre Louis-Napoléon à Yincennes et comptait en obtenir l'ordre du président de l'Assemblée, M. Dupio ! Odilon Uarrot fut stupéfait lorsque Changarnier lui confia ce qu'il attendait de M. Dupin, très hardi à la tribune, mais le plus timide des hommes dans les crises révolutionnaires. Changarnier était donc fort mal préparé quant aux moyens; pour le but, on ne sait s'il tia\aillait au profit des d*Orléans ou de la lé

 sien de permanence, dans le cas où Louis-Napoléon révoquerait Changarnier comme il avait révoqué son chef d'état-major, paraissait disposée à convoquer TAssemblée et à maintenir Changarnier dans son commandement malgré le président de la République. La Commission eût-elle mené jusqu'au bout cette résolution? il est permis d'en douter. Quoi qu'il en soit, I^uisNapoléon ajourna de nouveau ses projets et tâcha d'endormir encore une fois l'Assemblée. Il ordonna la dissolution d'une société dite « du Dix-Décembre, » qui l'avait servi par trop bruyamment : elle enrôlait des bandes qui acclamaient le président partout où il se montrait et se jetaient sur quiconque opposait d'autres cris à leurs clameurs payées ; puis, le jour où se rouvrit la session (12 novembre), le ministre Daroche vint lire un message le plus rassurant du monde pour qui voulait être rassuré, quoique, au fond, plein d'équivoques comme toujours. Louis-Napoléon se présentait, ainsi qu'il l'avait fait dans son voyage, comme étant Thomme du devoir, du droit, de la morale ! L'Assemblée, moins hardie contre le président que contre la démocratie, sentait la faiblesse qui résultait de ses divisions : la majorité n'était d'accord que pour la réaction; quant au reste, elle ne savait ce qu'elle voulait, ou, du moins, elle se fractionnait en groupes ayant chacun des visées différentes. Klle jugea à propos de se montrer satisfaite. Elle ne remarqua point que, dans ce long message où l'on parlait de tout, il n'y avait pas un mot sur la loi du 31 mai. Le rapprochement entre le président et l'Assemblée n'empêcha point la presse bonapartiste de continuer ses invectives. La trêve entre les pouvoirs ne fut pas de longue durée. LouisNapoléon procédait par des alternatives d'agressions et de reculades, également calculées, qui l'eussent perdu devant une Assemblée unie et forte, mais qui réussissaient à déconcerter une Assemblée discordante, comme était la Législative. Le 3 janvier 1831, le président demanda de nouveau à ses ministres la révocation de Changarnier, mais, cette fois, une révocation explicite et directe. Les ministres donnèrent leur démissioiL Le président appela à une conférence les chefs de la

 [lt»i; majorité. Il se déclara résolu à ne jamais dépasser les limites de son pouvoir constitutionnel, mais aussi à le maintenir tout entier. « Des circonstances exceptionnelles, dit-il, ont créé à Paris un commandement militaire anormal, exorbitant, qui n*a plus de raison d'élre ; j'ai résolu, selon mon droit, de faire cesser cet état de choses ; je vous ai réunis pour que vous assuriez TAssemblée de la légalité de mes intentions : elle n*a aucun empiétement à redouter de ma part. » Les chefs parlementaires croyaient avoir été mandés pour être consultés : on leur signifiait une décision irrévocable. Ils exprimèrent. Tun après Taulre, leurs sentiments unanimes sur Tacte du président, les uns avec chaleur, les autres avec gravité et tristesse : M. Thiers fut très vif dans son langage, très pressant et très serré dans ses arguments; M. Barrot eut des accents pathéti(|ues, en adjurant le président de ne pas s'engager dans une voie fatale. Rien n*y fit. On se sépara, sans paroles violentes, mais sans conciliation aucune. Le surlendemain (10 janvier), le 3/ont7^t/r publia la liste d*un nouveau ministère, où rentraient quatre des précédents ministres, qui ne s'étaient retirés que pour la forme. C'étaient les politiques qui avaient la confiance du président : MM. Baroche, Rouher, Achille Fould et le représentant de la loi de renseignement, M. de Parieu. Ces anciens ministres manifestaient le caractère du cabinet plutôt que les nouveaux, entre lesquels reparaissait M. Drouin de THuys. Les deux commandements retirés à Changarnier sur la ligne et la garde nationale étaient partagés entre deux généraux dont les noms n'avaient rien d*inquiétaDl pour r.Vssemblée. Aussi, dans la pensée de Louis-Napoléon, ces choix n'étaient-ils que provisoires. L'agitation était grande dans TAssemblée. M. de Rémusat proposa de former une commission chargée de prendre toutes les mesures que les circonstances pourraient nécessiter. H. Dufaure Tappuya énergiquemtMit. La proposition fut renvoyée à l'examen des bureaux par 330 voix contre 273. La majorité réactionnaire s'était coupée en deux : ime moitié avait refusé de se prononcer contre le président. La gauche

[18SI] M. THIER8 ET L'ASSEMBLÉE. 21 avait fait comme la droite : 80 de ses membres avaient voté pour la proposition Rémusat ; une centaine d'autres s'étaient abstenus. Plusieurs républicains furent élus membres de la Commission ; pour la première fois, un rapprochement s'opérait ontre une partie de la droite et une partie de la gauche ; mailieureusement, c'était là un fait bien éphémère. La Commission, fort divisée, proposa, par 8 voix contre 7, de blâmer la révocation de Changarnier et de donner à ce général un nouveau témoignage de confiance. La Commission, par une fiction puérile, ne faisait remonter qu'aux ministres la responsabilité de Pacte qu'elle blâmait. Il y eut dans TAssemblée des débats très animés ; le ministre Raroche en soutint tout le poids avec plus d'habileté que de dignité. M. Jules de Lasteyrie, alors membre de la droite, mais qui s'était montré fort libéral au temps de Louis-Philippe et qui devait venir un jour à la République, flétrit avec vigueur les menées bonapartistes ; il rappela en termes indignés les excès de la société du « Dix- Décembre, » « 7 ou 8,000 coquins », avec lesquels on prétendait mener la France. Le mot est resté fameux. La discussion fut encore une fois dominée par un de ces dismurs de M. Thiers qui sont des événements historiques. L'esprit en fut bien différent de celui qui avait inspiré M. Thiers dans des occasions précédentes. M. Thiers comprenait maintiMiant que le socialisme n'était pas le seul ni peut-être le plus ^rand danger de la France : il s'arrêtait et s'efforçait d'arrêter h's autres sur une pente fuûeste. Il fit tout ce qu'il put pour n*parer ses paroles imprudentes sur la « vile multitude » ; il avait été récemment à Claremont visiter la famille d'Orléans : il prit soin d'expliquer ce voyoge comme un simple hommage HMidu à une grande infortune; il dit qu'il s'était demandé dans sa conscience si la destinée des nations modernes ne les conduisait pas plutôt vers la République démocratique que vers la royauté constitutionnelle... « Il faut faire l'expérience complète* ment, loyalement... après tout, la République, c'est le gouvernement de tout le monde. »> Il revenait ainsi à la pensée de son célèbre discours de janvier 1848 et semblait vouloir effacer son passé récent.

tt SECONDE RÉPUBLIQUE. [ISSl] Molheurcusement, les républicains ne virent là qu'une manœuvre et ne crurent pas à une sincérité que Tavenir devait an jour démontrer. M. Thicrs conclut par ce mot tant de fois cité : « Si TAssenil)!ée cède, TErapire est fait! >: (17 janvier.) La proposition de la Commission en faveur de Changamier ifétait point acceptée par la gaurhc ; on y substitua un ordre du JMur où TAssembiée déclarait qu'elle n'avait pas confiance dans h» ministère. Cavaignac sV rallia : la gauche le suivit. L'ordre (In jour passa à 415 voix contre 286. Odilun Barrot s'était abstenu. Il persistait à juger rAsseroblée incapable de soutenir la lutte jusqu'au bout. Le ministère donna sa démission. Louis-Napoléon ne crut pas le moment venu d'engager le conflit à fond. Il prit un ministère d'hommes d'afl*aires, qu'il annonça, dans un message i l'Assemblée, comme un cabinet de transition en dehors des partis. C'était le gouvernement personnel pur et simple. Le 3 février, nouvelle demande d'argent du président Les trois millions étaient déjà engloutis. Louis-Napoléon ne comptait sans doute pas sur le succès, mais entendait se poser en victime. Le crédit fut rejeté par 396 voix contre 294 (10 février). Le président vendit des voitures et des chevaux, afin d'émouvoir le pays sur la « pauvreté » où l'on réduisait le chef de l'État La coalition qui lui avait infligé cet échec se rompit dès le ItMidemain. La majorité retournait, en toute occasion, à ses habitudes réactionnaires, et la gauche, à ses habitudes colériques. Le président, qui avait déjà fait une tentative peu sérieuse auprès dOdilon Barrot avant de composer son ministère d*af* faires, sollicita de nouveau M. Barrot de former un ministère. M. Barrot essaya. Se tenant à peu près en dehors des groupes (1(« l'Assemblée, il voyait la situation avec plus de sang-froid qu(' Ws mt^neurs parlementaires. Il eût voulu préparer mie ré>ision léi^^ale de la Constitution qui permit la réélection du présiib'nl et put prévenir un coup d'État, la guerre civile et le di»>potisrMnt W chef d'un gouvernement constitutionnel et parleoieB

[I8SI1 LOCIS-NàPOLÉON BT ODILON BARROT. 23 toire ; il n*eût jamais renoncé à ses visées d'Empire ; mais il n'eût pas tenté de prochain coup de force, s'il eût pu se faire réélire légalement. La lutte eût recommencé après, mais avec une Assemblée nouvelle, qui n'aurait pas eu Timpopularité de in Législative; c'était du temps de gagné, avec les chances qu amène le temps. Ces chances étaient peut-être assez faibles alors : M. Barrot les 6t valoir avec conviction ; il ne persuada pas M. Thicrs ni ses amis; l'opposition de droite repoussa cette transaction, et Odilon Barrot renonça à former un cabinet. Le président pnt Léon Faucher pour chef d un ministère où rentrèrent MM. Rouhor, Baroche et Fould, les hommes de confiance (il avril). Le choix de Léon Faucher était d'une habileté machiavélique. Le président l'avait fait afln de rallumer plus violemment la discorde entre la droite et la gauche. Léon Faucher, à la fois parlementaire et réactionnaire, prit pour programme le maintien intégral de la loi du 31 mai, si détestée de la gauche, et la droite, le sachant incapable de conniver à un coup d'État, se rassura follement. Elle ne comprit point qu'on préparerait le coup d'État derrière Faucher, sans qu'il s'en doutât. En attendant, cette question de la révision constitutionnelle, qu'Odilon Barrot eût souhaité de résoudre, agitait le pays, comme avait fait, sous la Constituante, la question de la dissolution. Les préfets poussaient avec ardeur au pétitionnement. Pendant ve temps, à Londres, nos exilés avaient aussi leur projet de ré\isioD. Ledni-Rollin, excité par Delescluze, réclamait le gouvernement direct du peuple par le peuple, c'est-à-dire le peuple votant directement les lois. Il est étrange qu'un homme de la valeur de Ledru-Rollin ait pu émettre des idées aussi imprati cables. Il fut combattu par Louis Blanc, qui, chose remarquable, défendit le sens pratique contre Tutopie. En France, les républicains étaient opposés à toute révision de la Constitution jusqu'à ce que la loi du 31 mai eût été abrogée. La presse t>onapartiste commençait d'attaquer cette loi, pendant que les ministres s'en déclaraient, à la tribune, les défenseurs résolus. C'était là un avertissement pour qui eût su et voulu comprendre (mai). L'Assemblée en reçut bientôt un plus

 direct. Le l"jiiin, en inaugurant, à Dijon, une section du chemin de fer de Lyon, le président dit publiquement que, si l'Assemblée lui avait donné son concours pour les mesures de répression, elle le lui avait refusé pour toutes les mesures de bienfaisance qu'il avait conçues dans l'intérêt du peuple. C'était faux ; il n'avait rien proposé de sérieux à rAsscroblée ; mais l'intention était claire. Léon Faucher remit sur-lerbamp sa démission. Loui^-Napoléon refusa la démission de ce ministre et supprima la phrase au Moniteur; mais on ne put empêcher que TAsscmblée en eût connaissance. La droite en fut naturellement très irritée. A propos d'une question de discipline militaire, 011 des républicains rappelèrent que, le 18 Brumaire, Tobéissance passive, absolue, du soldat avait permis à ru.

[ISSf] LA RÉVISION. 25 de Broglie, qui la présidait, était favorable à la révision parles nn^me

 [I«&1] VOIX se prononcèrent pour la révision ; 278 contre. BIM. Thiers, de Rémnsat et quelques-uns de leurs amis avaient voté contre avec la gauche. C'était la faute de la droite si la gauche avait émis en masse un vote négatif ; on n'avait consenti à lui donner aucun gage (17 juillet). Odilon Barrot, le duc de Broglie et ceux de leurs collègues qui voulaient la révision pour éviter le coup d'Etat, gardaient quelque espoir d'y revenir après les trois mois d'intervalle qu'exigeait la loi pour renouveler la proposition, il n'y avait possibilité de gagner la gauche qu'en sacrifiant la loi du 31 mai : le duc de Broglie lui-môme, l'inventeur des trois ans de domicile, reconnaissait maintenant tout au moins la nécessité de mo> difier ce qui avait été en grande partie son ouvrage. Il était un peu tard. Louis-Napoléon, qui avait d'abord joué sur la double chance pacifique et violente, voyant la révision rejetée, avait pris son parti pour l'usurpation armée. Lors même que la solution légale était pendante, il avait cornnuancé à se préparer pour Tautre éventualité, c'est-à-dire a se faire des instruments de coup d'État. La Constituante et Cavaipnac s'étaient occupés de TAIgérie pour y développer la colonisation française. C'était à un autre point de vue que l^uis-NapoI "on jetait les yeux sur notre colonie africain»». Les généraux qui avaient acquis leur renommée dans ce pays étaient rentrés en France, afin de prendre part aux affaires publiques ; l'un d'eux les avait dirigées pendant quelques mois, et d'autres faisaient opposition au président actuel sur les bancs de l'Assemblée. Lnuis-Napoléon pensa à gagner leurs successeurs en Afrique pour les associer à ses desseins. Son aide de camp Fleury lui avait fort recommandé le général Saint- Arnaud. L'existence aventureuse et irrégulière qu*avait menée cet offlcier général le faisait croire disposé à entrer dans des complots, en même temps que son intelligence et son énergie semblaient donner chance dt» succès h ce qu'il entreprendrait. On chargea Saint-Arnaud d'une expédition dans la Petite Kabylie, pour lui faire une réputation (mai 1851). La Grande et la Petite Kabylies s'étaient jusque-là niaint(*nuos presque indépendantes autour du massif du l)jurdjura. Le général Saint- Arnaud opéra une reconnaissance

 hardie et rapide pluiôt qu'une conquéle ; mais c'éiait assez pour faire grand bruit dans les journaux du Gouvernement et pour faire monter en grade le général. Saint-Arnaud s'engagea avec Louis-Napoléon par l'inlermédiairc de Fleury. Il fut appelé il Paris, à la fin de juillet, et y reçut le commandement d'une division. Un autre changement très grave eut lieu dans les commandements militaires à Paris. Le général Baraguey d'Hilliers, qui commandait les troupes de ligne depuis la révocation de Chan^Mrnier, n'entendait pas se prêter à un coup d'Élat ; il fut remplacé par le général Magnan, besogneux et peu scrupuleux, qui s'était rendu suspect en 1840, lors de Taflaire de Boulogne. Une brochure fut composée secrètement par Louis-Napoléon on collaboration avec Granier de Cassagnac, ce publicistc qui avait plus compromis que servi M. Guizot durant les dernières années de son ministère. C'était un plan de révision, non légal, celui-là. II remplaçait la Constitution de 1848 par celle de Tan Vlil ou à peu près. Cette pièce fut tirée, au commencement d'août, à 40,000 exemplaires ; mais elle fut tenue en réserve. A nn^surc que la crise approchait, Louis-Napoléon cessait les démonstrations bruyantes. Sa détresse financière contribuait fort à le pousser à l'action. Il ne trouvait plus de crédit. Ses rêves, 8?8 aspirations s'étaient transformés en une conspiration formelle. Il avait pris pour résidence d'été ce château de SaintCloud qui avait été le théâtre du 18 Brumaire ; c'est là que, le 1 1 août, il arrêta son plan d'usurpation avec ses plus intimes confidents, MM. de Momy, de Persigny, Rouher et le préfet de police Carlier. Nous avons déjà vu apparaître M. Rouher, habile discuteur h la tribune, instruit dans les matières d'économie politique, qui avait passé à Louis-Napoléon, comme il eût passé à toute force prépondérante et atout gouvernement disposé à le prendre pour minifltre. Pialin de Persigny était un ancien oflicier subalterne qui s'était attacbé avec un dévouement fanatique au bonapartisme ot à la personne de Louis-Napoléon, au temps des complots do Strasbourg et de Boulogne. Très remuant, esprit bizarre, mais inven

 lir et résolu, il était panenu à se faire élire dans deux départements en 1849 et à exercer quelque influence, non dans TAssemblée, mais sur les groupes populaires bonapartistes. M. de Morny était un personnage d'une toule autre portée. Il passait dans le monde pour fils de la reine Hortense et fivre mm avoué de Louis-Napoléon ; ce n'était pas néanmoins par la voix du sang, quoiqu'il se vantât sans scrupule de cette origine, r était par réflexion qu*ii s'était attaché au président ou plutôt au prétendant. L*homme de plaisir recouvrait, chez lui, le froid calculateur. Déjiuté vers la fin du régne de Louis-Philippe et voyant ce gouvernement s'en aller à la dérive, il avait donné eu vain des conseils de prudence à M. Guizot ; hostile par tempérament à la démocratie et appréciant avec sagacité Timpuissance des légitimistes et des orléanistes, il était donc venu là où il jugeait que serait la fortune ; il sentait sa supériorité sur riiomme auquel il se ralliait et comptait bien diriger cette fortune. Il ('n aurait eu, en efl*et, la capacité, si ses habitudes de plaisir et Texcès de son scepticisme ne l'eussent rendu incapable de cette persévérance inflexible dans les desseins qui fait les grands ambitieux. S*il n'était pas Thomme de la pi^litique à conceptions profondes et à longues échéances, il avait fout ce qu*il fallait pour combiner et exécuter un plan d'action dans un momeut donné. Louis-Napoléon et ses complices convinrent de ne pas atten* dre le retour de l'Assemblée: on arrêterait les membres de la Ci»mmission de permanence; le président publierait des décrets que M. Roulier rédigea dans le sens de la brochure que nous avons mentionnée tout à Theure ; on publierait des proclamations préparées au mois de janvier, lors des débats suscités par la rév(»cation ^e Changarnier : on mettrait Paris et quelques grandes villes en état de siège. On ferait ce coup le 17 septembre. Les conspirateurs civils avaient tout préparé ; il fallait maiot(*nant un chef militaire pour exécuter. On savait qu'on ne pou* vait compter sur le ministre de la guerre, le général Randon ; Louis-Napoléon offrit ce ministère à Saint-Arnaud. Au grand étonnement du président, Saint-Arnaud hésita et fit des objeo

 tioDs qui équivalaient, sinon à un refus, du moins à un ajournement. Après lui, un autre général s'excusa. Le préret de police, très ardent jusque-là, se déroba aussi. Il Y eut donc nécessité d'ajourner. Louis-Napoléon cherclia un autre plan. Le 14 octobre, le président annonça à ses ministres qu'il était décidé à proposer à 1 Assemblée la révocation de la loi du 31 mai. C'était là ce que TAssemblée aurait dû depuis longtemps prévoir. Léon Faucher reconnut enfin que son ministère n'avait été qu'un paravent destiné à masquer les complots du président; il démissionna, et ses collègues durent le suivre. Après avoir dérouté Topinion publique par de vaines négociations avec les personnages les plus divers, le président fit annoncer par le Moniteur^ le 27 octobre, un nouveau ministère* extra-parlementaire. Un seul nom était hautement significatif : le ministère de la guerre, Saint-Arnaud. Cette fois, il avait accepté. Au-dessous du ministère, un autre choix n'avait pas moindre portée. Le préfet de police Cartier s'était retiré de la conspiralion et avait suivi la retraite du ministère Léon Faucher. Héuelionnaire déterminé, mais non bonapartiste dévoué, il avait trop dattaches orléanistes, il fut remplacé par M. de Maupas, préfet de la Haute-Garonne, que Léon Faucher, au moment de sa retraite, était sur le point de destituer. Ce préfet avait demanda au procureur général près la Cour de Toulouse de délivrer des mandats d'arrêt contre des républicains notables. Le chef du |»arquel répondit qu'il ne pouvait faire arrêter des citoyens uniquement comme suspects et sans preuves ni indices de leur culpabilité. « Des preuves, des pièces! s'écria le préfet; eh bien! on les trouvera chei eux ! » Le procureur général dénonça immédiatement la proposition du préfet au premier président de la Cour d'appel, M. Piou. Les deui magistrats allèrent à Paris porter au ministère le procèsverbal de ce qui s'était passé à Toulouse. Léon Faucher manda le préfet à Paris et lui manifesta son indignation. Louis-Napolé(»n appela Maupas à TÉlysée et, lors de la formation du nouveau ministère, Maupas fut nommé préfet de police. Maupas était It)in

 de la capacité et de Tinliépidité de Sainl-Arnaud ou de Morny ; mais, selon sa mesure, il était prêt à tout. Louis-Napoléon avait enfin son personnel sous la main. Saint-Arnaud débuta par un ordre du jour à Tannée, qu*il nommait Tespoir et le salut de la société menacée, et par une circulaire aux généraux, où il invoquait « le dogme de Tobéissance passive ». Sous les armes, disait-il, le règlement militaire est Yuniqueloi, La responsabilité s'arrête au cher de qui Tordre équuie; elle couvre à tous les degrés Tobéissance et Texécutiou. u Le règlement militaire est Tunique loi! » C'était clair. L'Assemblée se rouvrit le 4 novembre. Le président proposa, dans son message, la révocation de la loi du 31 mai, en termes habilement calculés, qui furent approuvés de la gauche. Le plan de Louis-Napoléon était é^ident : au seiu de TAssemblée, il avait excité la droite contre la gauche parle ministère réactionnaire de Léon Faucher; il excitait maintenant la gauche contre la droite par le projet de révocation de la loi réactionnaire. Au dehors, il excitait les masses contre TAssemblée. Odilon Barrot dit avec raison dans ses Mémoires que TAssemblée n'avait qu'un moyen de défense : révoquer la loi du 31 mai pour concilier la gauche avec Tancienne majorité, et voter la ré>i

 pousser le projet du Gouvernement, mais de fixer à bref délai la discussion de la loi municipale, à propos de laquelle on modifierait les conditions de Télectorat. La gauche, aigrie par les mauvais procédés de la droite, ne prit pas au sérieux la demi-satisraction qu'on lui offrait. L'oraleur le plus accrédité de Textrême gauche, l'éloquent et peu pratique Michel (de Bourges), donna aveuglément dans le piègo de Louis-Napoléon et « se fit gloire de soutenir le chef de la République, lorsqu'il prenait des mesures qui assuraient Tordre et la liberté ! » Le projet du Gouvernement fut rejeté par 353 voix contre 349. 06 membres de Tancienne majorité avaient voté avec la gauche pour le projet. Parmi ceux qui avaient voté le rejet, Odilon Barrot et plusieurs aulres n'avaient agi que par une sorte de point d'honneur et tout en étant disposés à changer la loi du 31 mai ; s'ils s'étaient décidés à s'unir à la gauche, Louis-Napoléon était désarmé et forcé d'ajourner encore une fois ses complots. Dès le lendemain, Odilon Barrot et ses amis revinrent sur la question de la loi municipale et réussirent à la faire mettre à Tordre du jour du 19 novembre. Au même jour, fut fixée la discussion de la proposition des questeurs, approuvée par la coDunission qui avait été chargée de l'examiner. Des incidents graves avaient précédé cette double décision. La majorité, effrayée de sa propre hardiesse, s'était crue menacée d'un coup d'État dans la nuit même qui avait suivi la séance où avait été repoussé le projet du Gouvernement ; puis, rien n'ayant bougé, elle s'était rassurée fort mal à propos. Le ministre de la guerre, dans ses conférences avec la commission chargée du rapport sur la proposition des questeurs, avait reconnu que le décret de mai 1848 avait toujours force obhgatoire. 11 est vrai qu'en même temps il refusait de reconnaître au président de l'Assemblée le droit de requérir directement les troupes, sous prétexte de l'impossibilité d'admettre la supposition d'un conflit entre le président de la République et l'Assemblée. Au moment même où le ministre Saint-Arnaud affirmait que

 [1S»1) le décret de 1848 était toujours affiché dans les casernes, son subordonné Magnan, commandant de l'armée de Paris, invitait conflden liellemcnt les chers de corps à Ten faire disparaître. Le ministre de la guerre rétracta bientôt la concession qu*il avait faite quant au principe, tout en l'annulant dans la pratique; il protesta, dans le Moniteur, contre le procès-verbal de la Commission et prétendit n'avoir pas dit un mot dont on pùl inférer qu'il admit le décret de mai 18i8 comme resté en vigueur. La Commission répondit ù cet audacieux démenti en votant la proposition des questeurs : c'est alors que la discussion de celte proposition fut, comme nous lavons dit, fixée au 19 ni>vembre. Ce débat était décisif : si la proposition était volée, TAsseniblée pouvait se défendre; sinon, tout était dans la main du |m»u* voir exécutif. Le colonel Cliarras, l'ancien sous-secrétaire dElal de la guerre sous Cavaignac, monta à la tribune. On avait entendu naguère la passion aveugli'avec Michel (de Bourges); on entendit la raison politique avec Chorras. L'orateur militaire montra que le danger, pour la République^ ne venait pas, en ce moment, de la majorité, mais du pouvoir exécutif. « La majorité, dit-il, s'est placée sur le terrain de l'indépendance des Assemblées; je volerai avec elle. » Michel (de Bourges) lui répondit par une déclamation éloquentt^ où la situation réelle était entièrement méconnue. Le rapporteur de la commission, M. Vilet, au lieu de cher* cher à ramener la gauche au sage conseil de Charras, la provoqua de nouveau en attaquant les révolutionnaires. M. Tbiers s^élança a la tribune et fil les plus grands efforts pour réparer cette ini» prudence d'un ami de M. Guizot. On ne l'écouta pas. Des souvenirs trop récents excitaient contre lui les passions de la démocratie. Un dernier épisode de cette séance trop fameuse eût dû cependant éeluirer les plus prévenus et les jdus égarés. Le génerjl Bedeau posa une question au ministre de la guerre : « Est-il vrai, dit-il, que le décret du 11 mai 1848 ait été retiié des sernes par ordre du |K)uvoir exécutif? »

[IS&l] PROPOSITION DES QUESTEURS. 33 « — Je n'ai pas voulu, répondit Saint-Arnaud, laisser aux soldats un prétexte de doute et d'hésitation ; j'ai fait enlever le décret là où il existait encore. » — « Je demande la mise en accusation, s'écria Charras. » L'Assemblée se leva en tumulte. Changarnier fit prévenir les huissiers de fermer les portes de la salle aussitôt après le vote et d'empêcher que personne ne sortit. Saint-Arnaud, averti, dit-on, par Rouher et craignant que les questeurs ne le fissent arrêter, se hâta de quitter l'Assemblée avec Magnan; Morny était déjà parti. Toute hésitation était devenue inconcevable pour quiconque aujourd'hui juge de sang-froid les événements. La gauche hésita. Voterait-elle avec ces légitimistes et ces orléanistes qu'elle croyait plus redoutables que le prétendant impérial ? Un certain nombre de républicains virent clair avec Charras ; parmi eux, les généraux d'Afrique et d'autres militaires, puis Edgar Quinct, Barthélemy-Saint-Hilaire, Arnaud (de l'Ariège), Bixio, et, avtH! eux, deux hommes qui étaient comme Tâme de notre Alsace, Kestner et Victor Chauffbur, et aussi Dufaure et Jules Grévy, qui s'efforçaient de sauver la seconde République, et qui devaient être, Tun, le ministre, l'autre, le président de la troisième. La gauche, en grande majorité, ne les suivit pas; elle vota avec les bonapartistes et les timides qui tremblaient devant le conflit et tendaient à se rallier au pouvoir qu'ils jugeaient le plus fort. La proposition des questeurs fut rejetée par 403 voix con* tre300. Un groupe notable de la droite, la réunion de la rue des Pyramides, avait repoussé la proposition des questeurs, tout en prétendant maintenir intégralement la loi du 31 mai. On ne pouvait pousser plus loin la déraison. L'Assemblée abdiquait. Dès lors, ainsi que M. Thiers l'avait annoncé quelque temps auparavant, l'Empire était fait! « Le vote du 17 novembre, dit un historien do la droite (M. Victor Pierre), assurait à Louis-Napoléon l'année, dont il brisait les hésitations; l'abrogation de la loi du 31 mai lui conciliait le peuple. » îi. s

 [ItI] Les groupes extrêmes de la droite et de la gauche, au dehors comme au dedans de TAssemblée, rivalisaient d aberraiions. I^ Montagne n'agissait pas plus sensément que la réunion de la rue des Pyramides. Michel (de Bourges) et ses amis publièrent des manifestes où ils s'attaquaient exclusivement à rAsscmblée, comme s'il n'y avait eu rien à craindre du côté du président. Un comité secret socialiste répandit des bulletins qui menaçaient de mort quiconque prétendrait réviser la Constitution. Les bonapartistes exploitaient habilement ces insanités pour oflTrayer la bourgeoisie et l'amener à préférer, comme le dit nettement un de leurs pamphlets, « le règne du sabre au règne de la torche ». Afin de masquer la conspiration qui se tramait a rÉIysée, ils accusèrent les chefs de Tancienne majorité de conspirer contre la personne du président. C'était M. Granier de Cassagnac qui avait porté cette accusation, en termes outrageants, dans le Constitutiomiel; lorsqu*on interpella dans l'Assemblée le ministre de Tintérieur, M. de Thorigny, il répondit qu*il ne croyait pas à la prétenduç conspiration; mais, le lendemain, le Moniteur changea les paroles du ministre et lui fit dire seulement qu'il n'y avait pas de preuves de la conspiration. L'Assemblée, dans son procès-verbal, donna un démenti au ministre en faisant rétablir le vrai texte. Quand tout annonçait ainsi un coup prochain et que personne n'en doutait au dehors, ces parlementaires accusés de complots s*épnisaient à chercher des moyens de défense dans les dispositions légales qu*ils n'avaient aucune possibilité de rendre pratiques. Çmmx qui gardaient le plus de sang-froid, Odilon Barrot ol quelques autres, continuaient de pousser la discussion de la loi municipale et départementale, « dans Tespoir, dit Odilon harrot dans ses Mémoires, que, si cette loi était impuissante poor sauvegardtT le présont, elle pourrait être utile pour Tavenir. » Des légitimistes, MM. de Vatimesnil et de Larcy, acceptant maintenant ics principes que leurs devanciers n'avaient pas voulu appliquer sous la Restauration, secondaient les libéraux d

[itsi] apprAts du coup D'état. • 33 les conseils généraux, ont été réalisées par la troisième République : d'autres propositions de ce temps, sur les conseils municipaux et sur ces conseils cantonaux qui étaient une pensée favorite d'Odilon Barrot, pourront fournir encore des données utiles. Il y a là une circonstance atténuante pour cette Assemblée qui a fait tant de mal. Dans un but de conciliation, Ton proposa un amendement qui réduisait à un an la durée exigée pour le domicile électoral, avec des constatations de droit commun au lieu des constatations exceptionnelles qu'imposait la loi du 31 mai. Cette modification eût été appliquée à Télection des représentants comme aux élections municipales. La transaction était acceptable. Une grande partie de la gauche 8*y rallia. Une portion de la Montagne 8*abstint, et Tamendement fut rejeté à une voix. Le domicile de deux ans fut voté. Tout cela était vain désormais. L'ancienne majorité avait commencé trop tard à se modérer. Pendant ce temps, les préparatifs du coup d'État s'achevaient. \j\ lutte à main armée se fAt engagée dès le 17 novembre, si la proposition des questeurs eût été votée. Maintenant, à la présidence, on comptait sur une victoire sans combat. On avait concentré à Paris les régiments dont les chefs étaient les mieux disposés pour le président, sous des généraux dont Louis-Napoléon sétail assuré et qui étaient liés ensemble par les dernières campagnes de Rome et d'Africrue. L'ancienne garde municipale du t(*mps de Louis-Philippe avait été reconstituée sous un autre nom. Un travail incessant était opéré sur ce corps d'armée de Paris si soigneusement trié. De jour en jour se succédaient les revues, les distributions de croix, les réunions d'officiers, où les chefs les plus résolus travaillaient à entraîner les incertains. Dès le 9 novembre, 600 officiers s'étaient rendus en masse à l'Elysée pour assurer Louis-Napoléon de leur dévouement. Une quinxaioe de jours après, le général Magnan annonça aux officiers généraux de Tarmée de Paris qu'ils auraient bientôt h obéir passivement aux ordres qu'il leur donnerait dans des circonstances graves; que, quoi qu'il arrivât, sa responsabilité les cou% rirait.

 [ItI] Un avait donc tout fait pour préparer la troupe de ligne à ee que Ton attendait d'elle ; quant à la garde nationale, elle était très affaiblie et mutilée par la dissolution de plusieurs légioiM, y compris la plus républicaine, celle d'artillerie; son commandant, le général Perrot, n'était pas homme à seconder une conspiration ; on vint à bout de lui faire donner sa démission, en lui imposant pour chef d'état-major un homme de coup de main, et on lui trouva un successeur plus docile. Louis-Napoléon continuait, d'autre part, à tâcher de gagner la bourgeoisie laborieuse ; il décernait des décorations aux induslriels ainsi qu'aux militaires. Le 21 novembre, il disait, dans une de ces distributions d'apparat: « Comme elle pourrait être grande, la République française, s'il lui était permis de vaquer à ses affaires et de réformer ses institutions, au lieu d'être sans cesse troublée, d'un côté par les idées démagogiques, de Fautre par les hallucinations monarchiques ! » L'Assemblée avait vu de loin le péril: elle ne le voyait plus« depuis qu'il était sur sa tète. Ses craintes n'ayant point été justifiées tout de suite, elle s'endormait dans une sécurité puérile. Si des hommes actifs et sagaces, MM. de Maleville et Duvergier de Hauranne, dénonçaient à leurs collègues tout le plan de la conspiration tel qu'il allait être exécuté, on ne les écoutait pas: a Nous avons au moins un mois devant nous », disait Changarnier. D'autres prétendaient que Louis-Napoléon ne voudrait pas s'aliéner le commerce parisien, en dérangeant les ventes du jour de l'an. Tout était prêt, kn dernier moment, Louis-Napoléon se remettait à hésiter. Audacieux dans ses projets, indécis dans l'exécution, homme de conspiration sans être réellement homme d'action, il était capable de laisser passer le moment d^agîr, et, cependant, il était, lui et les siens, à bout de toutes ressources pécuniaires. Persigny, qui se croyait tout permis en raison de son absolu dévouement, fit au président une scène violente. Morny et Saint-Arnaud lui firent sentir aussi que le temps de rêver était passé. Le jour et l'heure furent fixés. Des groupes de TAssemblée, mêlés de bonapartistes et dhommes désireux, par d'autres niotifs, de s'accommoder avec

(ISâlj APPRÊTS DU COUP D'ÉTAT. 37 le président, songeaient aussi, en ces derniers moments, à une révision inconstitutionnelle de la Constitution, mais par l'Assemblée même. Des politiques plus cléricaux que légitimistes ou orléanistes, tels que HM. de Montalembert et de Falloux, agissaient dans ce sens. Un historien bonapartiste (M. Granier de Cassagnac) a afflrmé que M. de Falloux, le premier décembre au soir, aurait fait oiïrir à Louis-Napoléon de prendre à la tribune Tinitiative d'une proposition de prolongation des pouvoirs du président, à la simple minorité, Tallùt-il recourir à la force, si la gauche résistait. Louis-Napoléon aurait renvoyé sa réponse au lendemain. M. de Falloux a protesté contre cette inculpation. Dans la soirée, Momy, Saint-Arnaud et Maupas arrivèrent à TÉlysée et prirent, avec le président, toutes les dispositions du coup d'État pour le lendemain matin. Louis-Napoléon, préoccupé superstitieusement des anniversaires, avait choisi celui du couronnement de son oncle et de la journée d*Austerli(z, le 2 Décembre.

CHAPITRE II SECONDE REPUBLIQUE (FIN). — CONTRB-R&VOLUTION DU DBUX DÉCEMBRE. (2 Décembre 1851.) Le premier décembre uu soir, il y avait réception ofUcieUe à rÊlysée, et rien nindiquait qu'il se préparât quelque chose d'extraordinaire; personne ne remarqua que le président de 11 République dit quelques mots à demi-voix, d'un air indiflëreol, au nouveau chef d'état-major de la garde nationale. C*était Tordre d'empêcher qu'on ne battit le rappel le lendemain dans les légions et que la garde nationale ne se montrât. Le chef d'état-major, Vieyra, alla (aire crever les tambours àTétat-migor de la place Vendôme et prit ses mesures pour faire enlever les fusils et les cartouches déposés dans les mairies. La foule des invités s'écoula. Louis-Napoléon resta seul avec Morny, Saint-Arnaud, Maupas et Mocquart, le chef du cabinet da président et son secrétaire intime. Vers minuit, un aide de canip entra et reçut des mains de Louis-Napoléon un paquet contenant les manuscrits des décrets et des proclamations qui annon« çaient le coup d'État. Louis- Napoléon avait écrit sur cette liasse le mot: Rubiam. Il ne se contentait pas de copier le 18 Brumaire de son oncle; 9 parodiait le passage du Rubicon par Jules César. L'aide de camp porta les pièces à l'Imprimerie nationale. Le commandant Fleiiry, (|ui avait été l'intermédiaire entre le pré>nW\\[ri Saint-Arnand et ses camarades d'Afrique, fut chaiigé d'a-snrer rimpressimi des documents. Persigny eut mission da

veiller à rexécution du coup de main préparé contre le palais de rAssembléc. Les ouvriers de Tlmprimerie nationale avaient été retenus cette nuit sous prétexte d'un travail urgent. Le directeur, initié à la conspiration, coupa les manuscrits par lambeaux, de façon à ce que les compositeurs ne comprissent pas ce qu'ils composaient. Ils montrèrent de la défiance : quelques-uns rerusèrent le travail ; la plupart cédèrent et travaillèrent chacun sous la surveillance de deux agents de police. Une compagnie de gendarmerie mobile avait ordre de fusiller quiconque tenterait de sortir ou s'approcherait d'une fenêtre. Momy était allé s'installer au ministère de l'intérieur, en congédiant sans façon Thomme de paille qui avait tenu dans ces derniers temps la place de ministre constitutionnel. Maupas avait concentré à la préfecture de police, dès le soir, tout le personnel des sergents de ville et de la brigade centrale, dite « brigade de sûreté ». Entre quatre et cinq heures du matin, les quarante conuuissaires de police arrivaient sur Tappel du préfet. Maupas leur apprit ce qu'on attendait d'eux. Ils avaient été triés avec soin à l'avance ; pas un ne refusa. Tandis que les commissaires se dispersaient dans Paris avec leurs hommes pour exécuter les arrestations prescrites, Tinvas (»ndu palais de rAssemblée s'accomplissait. L'entreprise n'était pas sans dirticulté: les deux questeurs qui logeaient dans le palais, le général Leflù et M. Baze, étaient des hommes énergiques: ils pouvaient compter sur le commandant militaire du palais et sur le commandant du bataillon qui en formait cette nul la garnison ; ils avaient à leur disposition une batterie d'artillerie. Le succès d'une attaque à force ouverte était douteux ; la trahison était plus commode; on trouva un traître. Le coup avait été confié au colonel Espinasse, dont le régiment avait fiiurni le bataillon qui gardait le palais ; Tadjudant-major de ce bataîlloD ouvrit la porte de la rue de Tlluiversité à Ëspinasst\ qui entra avec le reste du régiment. Le chei de bataillon de garde, surpris par cette brusque irruption et reconnaissant Kspinnsse, lui cria : « Colonel, vous déshonorez le régiment ! >> et il arracha ses epaulettes, brisa sou épée et la jeta au.\

 [ItI] pieds de Tenvahisseiir. Ce brave officier se nommait Meunier. Espintisse et ses gens forcèrent Tappartement du commaDdant militaire du palais, le lieutenant-colonel Niel ; on s'empara de son épée. — « Vous faites bien de me la prendre, dit Niel à Kspinasse ; je vous l'aurais passée au travers du corps ! » L'indignation du général LeflA fut plus violente encore, lorsque, surpris dans son lit par les agents^ il se trouva en face d'Espinasse. Cet homme se disait son ami et lui inspirait une telle confiance, que, la veille, il lui avait montré un passage secret par lequel il comptait ^'échapper en cas d'alerte; Espinasse avait fait garder cette porte. L'autre questeur, M. fîaze, résista désespérément aux agents qui mirent la main sur lui et fut tratné à moitié nu hors do palais. Les questeurs furent emmenés à la prison de Mazas. Comme en dérision des formes légales, deux commissaires de police avaient procédé avec mandats à Tarreslation de cosdeoi représentants de la loi ! Les autres commissaires arrêtaient à domicile, pendant ce temps, les généraux et officiers membres de l'Assemblée, Cavaignac, Changarnier, Lamoricière, Bedeau, Charras, Yalentin, et aussi M. Thiers, son ami le représentant Roger (du Nord), quelques députés de la Montagne, Ijigrange, Greppo, Nadaud, etc.: vn tout, 16 représentants. Pas un de ceux chez lesquels se porta la police n*écliappa. Tous ces personnages politiques s^étaient tenus sur leurs gardes, quand le danger était encore éloigné: depuis qu'ils l'avaient à leur porte, ils ne se gardaient plus ! Aurun d'eux ne tenta et ne put tenter une résistance armée, qui n'eût abouti qu'au meurtre des représentants parles exécuteors (les ordres de l'Elysée ; les conspirateurs étaient résoins à ne reculer devant aucun crime. Les représentants arrêtés rejoignirent les questeurs à Mazas. Un certain nombre de républicains supposés les plus capables d'agir efficacement sur le piMiplo avaient été pris en même temps que les représentants. Le firéft»! dt* police expédia à Louis-Napoléon une dépêche en ces termes : « Nous triomphons sur toute la ligne I » Paris, à son n^veil, vit ariichés sur les murs un décret et trois proclamations. Par le décret, le président de la RépuUi

[ISSI] Ll DEUX OËCBMBRB. 41 quo déclarait TAssemblée nationale dissoute, le suffrage universel rétabli et la loi du 31 mai abrogée. Il convoquait le peuple français dans ses comices, du 14 au 21 décembre. Il établissait Tétat de siège dans Paris et dans toute la première division militaire. Deux proclamations du président s'adressaient, Tune au peuple, l'autre à Farmée. La première accusait TAssemblée d'être devenue un Toyer de complots et de guerre civile, affirmait que la Constitution avait été faite dans le but d'affaiblir d'avance le pouvoir que le peuple allait confier au président et que six millions de suffrages avaient protesté contre elle. Le président assurait que c'était pour maintenir la République qu'il invoquait le jugement solennel du seul vrai souverain, le peuple, contre les hommes qui avaient déjà perdu deux monarchies et qui voulaient renverser la République. Le président soumettait au suffrage populaire les bases d'une Constitution nouvelle, selon le système créé par son oncle le Premier consul. C'était : 1* un chef responsable nommé pour dix ans ; 2* des ministres dépendant du pouvoir exécutif seul ; 3* un conseil d*État préparant les lois et en soutenant la discussion devant le Corps législatif; 4* un Corps législatif discutant et votant les lois, nommé par le suffrage universel, sans scrutin de liste (un seul député par circonscription); 5* une seconde assemblée, pouvoir pondérateur, gardien du pacte fondamental et des libertés publiques. Le président demandait réponse par oui ou par non, et posait la question entre le repos et la prospérité d'un côté, l'anarchie de Kautre. Devant farmée, le président tenait un autre langage. Il ne pariait plus de la République, mais seulement de hi souveraineté nationale, dont il se disait le légitime représentant ; il accusait è la fois 1830 et 1848, la Révolution constitutionnelle et la Révolution républicaine, d'avoir traité les soldats en vainnis, eux qui sont, disait-il, l'élite de la nation. Eo même temps qu'il flattait l'armée, il réclamait d'elle

 [ItSI] robéissancc passive, se déclarant seul responsable, devant le peuple et devant la postérité, des mesures qui lui semblaient indispensables pour le bien public. Ici, c*était le gouvernement militaire qui se posait carrément. A côté des proclamations du président, une proclamation do préfet de police annonçait que toute tentative de désordre serait promptement et inflexiblement réprimée. Les premières impressions de Paris furent confuses et conH plexes. Louis-Napoléon avait compté que Tabrogation de la loi du 31 mai serait accueillie par des acclamations populaires. C'était trop attendre d*un peuple intelligent comme celui de Paris. Louis-Napoléon avait néanmoins obtenu un premier résultat : la masse ouvrière, eu voyant dissoudre TAssemblée qu'elle détestait et rétablir le sufl*rage universel, ne s'irrita point, regarda, attendit, avec un mélange de satisfaction ironique pour ce qui regardait ranciennc majorité et dVHonoement plus ou moins inquiet pour le reste. Les ultra -conservateurs à part, la classe moyenne, plus attacbée à la légalité et aux institutions parlementaires, comprit mieux le sens de ce qui se passait, s'indigna ou railla : beau» coup crurent que Tentreprise avorterait comme à Strasbourg el à Boulogne. On cria sur les boulevards : « Vive la Constitution! Vive la République ! » et aussi : lii|iie, coinoquait la haute Cour de justice pour le juger et con\oquait les conseils généraux.

[IH&I] B8SAI8 DE RÉSISTANCB. 43 Un autre groupe, réuni chez M. Daru, un des vice-présidents de TAssemblée, tenta d'entrer dans le Palais Législatif et Tut violemment repoussé par la troupe. Plusieurs représentants furent blessés ou contusionnés. Trente ou quarante autres députés de droite et de gauche parvinrent cependant à pénétrer dans le palais par la petite porte de la présidence, rue de TUniversité : ils se hâtèrent de rédiger un décret de déchéance ; un détachement de gendarmerie mobile vint les arracher de leurs bancs et les traîner hors de la salle. Deux des représentants étaient allés chercher dans son appartement le président Dupin et ramenaient ou plutôt Tentralnaient sur le théâtre de cette triste scène. Il dit à la troupe quelques mots, faiblement accentués, sur le respect dû h la Constitution ; puis il répondit à ses collègues qui lui reprochaient son manque d'énergie : — « Nous avons le droit, c'est évident; mais ces messieurs ont la force ; il n'y a qu'à nous en aller ! » Il s'en alla et ne reparut plus. (Jtielques représentants furent arrêtés sur la place de Bourgogne, tandis qu'ils essayaient de haranguer les soldats. Une di^^nine d autres furent pris chez M. Crémieux, qui demeurait dans le voisinage. Les membres de la réunion Daru se transportèrent à la mairie la plus proche, celle du X* arrondissement, rue de Grenelle. La plupart des représentants qui avaient signé le manireste d'Odilon Barrot et beaucoup d'autres députés, dont un certain nombre de républicains, vinrent grossir ce noyau. Près de trois cents représentants se trouvèrent là rassemblés vers onze heures. Les représentants tinrent séance dans la salle de la mairie, sius la présidence d'un des vice-présidents de l'Assemblée, M. Uenoist d'Azy. M. Berryer proposa et tit voter à l'unanimité un décret de déchéance contre le président de la Ré|Mi. blique. l:n autre décret requit la dixième légion, pour défendre le lieu des séances de l'Assemblée. Deux chefs de bataillon

 [taSlj Icment de donner sa démission. Le rappel ne fut point battu : le chef d'état-major avait fait signifier que tout garde national (]ui paraîtrait en armes serait fusillé. La garde nationale ne paraissait pas ; on annonçait que la troupe allait arriver. M. Dufaure parla fort dignement : « Nous sommes maîntenanl, dit-il, les seuls défenseurs de la Constitution, du droit, toire nous tiendra compte de ce que, jusqu'au dernier moment. nous avons résisté par tous les moyens qui étaient en notre pouvoir. » Un représentant de la franche, M. Pascal Duprat, dit que le seul moyen de salut, c'était que l'Assemblée flt appel au peuple, aux faubourgs : « Vous ne vous défendrez, dit-il, que par la Révolution. » « — La loi ! La loi ! cria-t-on autour de lui, pas de Révolution!)) Un détachement d'infanterie parut à l'entrée de la salle. Le président somma le commandant de se retirer. L'officier, troublé, répondit qu'il allait rendre compte à ses chefs. Sur la proposition de M. Berryer, l'Assemblée nomma le général Oudinot (MMumandant de Tannée de Paris. Leca|)itaine Tamisier, le seul officier républicain membre do l'Assemblée qui n'eût pas été arrêté, objecta que le souvenir de rexpédition de Rome empêcherait le général Oudinot d'obtenir autorité sur le peuple. Oudinot lui offrit, comme garantie, de le prendre pour chef d'élat-major. Tamisier accepta ; il y avait là un sentiment honorable chez tous deux; mais Tobservation de Tamisier subsistait. Ce n'est pas dans de telles conditions qu'on peut soulever les masses. Vu st>cnnd détachement d'infanterie s'arrêta devant les injonctions du panerai Oudinot, comme avait fait le premier devant les paroles du président de l'Assemblée. Deux commissaires fie pnlitT se présentèrent alors et sommèrent TAsseniblée de se di^iperstT; puis outra un officier qui lut un ordre da général en cher Magnan. pn^scrivant, d'après les instructions

J361J LES REPRÉSENTANTS ARRÊTÉS. 45 du mioistrc de la guerre, d'arrêter les représentants qui n'obéiraient pas à rinjonction de se séparer. Un autre offleier annonça que ceux qui résisteraient seraient conduits « avec tous les égards possibles » à la prison de Mazas. c< Tous à Mazas ! » s'écrièrent les représentants. Le général Oudinot, comme étant la seule autorité militaire légale, somma la force armée d'évacuer la mairie du X*. Le commandant répondit qu'il ne connaissait que les ordres de ses chefs. Les représentants furent conduits provisoirement, entre deux haies de soldats, à la caserne du quai d'Orsay. Cette colonne de troupes était sous les ordres du général Forcy. C'était la loi et le droit qu'on menait en prison. Il y eut, sur le passage de cet étrange cortège, des cris de : « Vive la Constitution ! Vive TAssembléel Vive la République! » mais sans qu'on essayât de passer à l'action. Les représentants arrivèrent deux cent dix-huit an quai d'Orsay : une vingtaine de leurs collègues vinrent volontairement les y rejoindre. — « J'ai, dit l'un d'eux, M. Valette, deux titres à être arrêté aujourd'hui : je suis représentant du peuple et professeur de droit ! » Un certain nombre de représentants se signalaient par leur chaleureuse indignation ; l'attitude de la majorité, néanmoins, HÎ elle était correcte, était froide. Où ces hommes eussent-ils pris l'élan des résolutions héroïques ! La plupart avaient plus peur de la Révolution que du césarisme. Des écrivains bonapartistes ont prétendu que M. de Falloux aurait dit, le lendemain, à l'un des agents du coup d'État : « Après tout, vous avez bien fait !» Il est douteux que M. de Falloux ait dit ce mot ; mais beaucoup de ses collègues l'ont pensé, et M. de Montalembert a eu le malheur sinon d'approuver personnellement, du moins d'accepter le fait accompli et de se rallier à son auteur dans une lettre trop célèbre. Tandis que les représentants essayaient, à la mairie du X*, cette démonstration qui devait échouer, n'étant soutenue par aucune force armée, une autre tentative de résistance légale avait lieu au Palais de Justice.

 [It&ll La Constitution avait investi une haute Cour de Justice do droit de convoquer le grand Jury, composé de conseillers généraux, qui jugerait le président de la République en cas de haute trahison. La haute Cour, formée de membres de la Cour de cassation, se réunit, ainsi que la Constitution lui en faisait un devoir. Elle rendit un arrêt dont les termes ne dénotaient pas une bien vigoureuse résolution : « I>a haute Cour, etc.. attendu que des placards... portant dissolution de TAssemblée nationale, ont été affichés sur les murs de Paris; que ce fait do la dissolution de TAssemblée nationale par le président de la République serait de nature à réaliser le cas prévu par l'article 68 de la Constitution (le cas de haute trahison ... déclare que la haute Cour de justice est constituée, etc.. » L'arrêt laissait en blanc le nom du magistrat qui devait reml>lir les fonctions du ministère public I^ Cour s'ajourna au lendemain. Pendant que la Cour discutait sur le choix du procureur général, la police, après bien des recherches, découvrit et envahit la pièce où s'était en quelque sorte réfugié le haut tribunal, dans la partie la plus reculée du Palais de Justice. Trois commissaires, suivis de soldats, sommèrent les hauts magistrats de se disperser, à peine d'être arrêtés. I^ Cour protesta, déclara qu'elle ne cédait qu'à la force et se sépara. \a} soir, les membres de la haute Cour se réunirent chez leur président et désignèrent comme procureur général M. Reiiouard, conseillera la Cour de cassation, un des magistrats les plus éclairés et les plus respectables de notre temps. M. Renouard accepta. La Cour s'assembla de nouveau, le lendemain matin, au Palais de Justice, dans la même pièce que la veille. M. Renouant, en qualité de procureur général, requit l'information; la Cour lui ('M donna acte, tit transcrire l'arrêt sur le registre de la Cour de cassation, et, « attendu que les obstacles matériels à Texécutioa de son mandat continuaient », elle s'ajourna. Ce fut tout. La hante Cour, ainsi que la majorité de rAssemIdéc législative, avait fait son devoir plus correctement qu*éiier*

[1851] LA HAUTE COUR, 47 giquemenl. Ses membres conservèrent, sous le nouveau régime, leurs sièges à la Cour de cassation. Quoique les tentatives de résistance légale eussent échoué, les adhésions, dans la journée du 2 Décembre, n*arrivaient point à rÉIysée. Cette classe d'hommes, toujours si nombreux, qui attendent le succès pour lui apporter leur concours, doutaient encore et se tenaient cois. L*entourage de Louis-Napoléon le pressa de se montrer. Il monta à cheval, accompagné d'une escorte militaire, et poussa de TÉlysée jusqu'aux Tuileries. L'attitude de la foule ue parut pas décidément hostile, mais resta fniide et ironique ; vers le pont Royal, le président fut accueilli par les cris de « Vive la République ! » et, çà et là, « Vive la Constitution! Vive l'Assemblée I » Le président n'alla pas plus loin. 11 sortit de nouveau dans l'après-midi pour passer une revue de troupes; puis il revint se renfermer dans l'Elysée et ne bougea plus jusqu'à la fln de la crise. On le vit, durant de longues heures, assis devant sa cheminée, immobile, la tète dans les mains, pendant que ses complices jouaient la partie pour lui. Ce n'était pas là ce qu'il avait annoncé à ce groupe d'offlciersy qui, le 9 novembre, étaient venus à l'Elysée l'assurer de leur dévouement. « Si jamais le jour du danger arrivait, leur avait-il dit, je ne ferais pas comme les gouvernements qui m'ont précédé ; je ne vous dirais pas : Marchez, je vous suis ; je vous dirais : Je marche, suivez-moi ! » S*il ne marchait pas, d'autres marchaient, malheureusement plus capables que lui d'exécuter ce qu'il avait préparé ! Malgré l'arrestation d'un si grand nombre de représentants, le coup d'État n'en avait pas fini avec l'Assemblée. La majeure partie de la gauche n'était point allée à la mairie du X' ; elle n'avait rien attendu de la droite et, dès le premier moment, n'avait vu de chances que dans une prise d'armes. Elle se rassembla sur divers points par groupes qui tâchèrent de se concerter. Un énergique appel au peuple fut rédigé par Victor Hugo, et, le soir, un comité de résistance fut formé; il fut décidé que, le lendemain matin, les représentants se transporteraient dans les quartiers les plus populeux et commenceraient les barricades.

48 SECONDE RÉPUBLIQUE. [ICI] Paris semblait s'animer : Tagitation était vive au quartier latin ; la partie occidentale des boulevards, celle qui borde les (|uarticrs élégants, était couvorte de rassemblements oà dominait la bourgeoisie irritée ; mais que ferait la masse populaire ? Il fallait un indomptable courage pour tenter le sort des armes contre les forces dont disposaient les conspirateurs. Le matin du 3 décembre, 60,000 soldats étaient en position sur les points principaux de Paris, et la garde nationale, désorganisée, s^était laissé consigner chez elle. Jamais, il est vrai, la force matérielle n'avait été aussi dénuée de Tappui de toute force morale. Le matin du 3, le Moniteur publia un décret qui prescrivait Touverturc de registres

[ISSl] LE 3 DftCBIlBRE. 49 sentants de la Gauche se réunirent le 3, vers 8 heures du malin, à la salle Roysin, dans le faubourg Saint-Antoine. La population affluait dans les rues, préoccupée, morne, mais non pas avec Tattitude militante des grandes journées. Lorsque les représentante, sur leur passage, pressaient les ouvriers d'agir : ce Nous n'avons pas d'armes, répondaient ils; on nous a dé* sarmés après Juin 48 ! » On sentait là encore la rancune contre les deux Assemblées de 48 et de 49. D'autres disaient : « On nous rend le suffrage universel ! » Un incideht avait Tort refroidi ceux des hommes du peuple qui eussent été disposés à se lever. Les meneurs du coup d'État avaient fait un triage parmi les représentants prisonniers : ils avaient envoyé uo certain nombre de |>ersonnages politiques au Mont-Valérien, expédié à Mazas la plupart des représentants républicains, et, le matin, de bonne heure, dirigé sur Yincennes le gros des prisonniers de Tancienne majorité. Des voitures escortées par de la cavalerie venaient de traverser le faubourg dans la direction de Yincennes. Un mouvement se ût dans la grandrue du faubourg parmi les groupes populaires; on se précipita pour arrêter les dernières voitures ; des représentants mirent la tête aux portières, gesticulant pour conjurer le peuple de ne pas les délivrer ! Le cri du faubourg fut : « 11 n'y a rien à faire avec ces gens-là ! »> Il y avait à faire avec ceux qui étaient venus à la salle Roysin, décidés an sacrifice de leur vie ! Sans attendre leurs collègues en retard, ils passèrent leurs écharpes et sortirent à neuf heures, en criant : « Aux armes ! aux barricades ! vive la Constitution ! » Quelques autres républicains notables, parmi lesquels Tancien ministre Jules Bastide, les avaient rejoints. Une cen taine de braves gens du faubourg les suivirent ; mais la masse restait inerte. Comme le représentant Baudin faisait appel à un groupe d'ouvriers, Tun d'eux lui répondit : « Est-ce que vous croyei que nous voulons nous faire tuer pour vous conserver vos 25 francs par jour ? u — Vous allex voir, répliqua Baudin, coninicut on meurt pour 25 francs ! » VI. 4

The text on this page is estimated to be only 27.18% accurate

50 SECONDE RÉPUBLIQUE. [lUt] Los représentants et leurs auxiliaires avaient ilrsarmé san» combat deux petits postes et dressé une faible b.irricade en travers du faubourg, aux angles des rues de Cotte et SainteMarguerite. Ils se savaient pris entre deux corps de Iroupos qui occupaient la place de la Bastille et la place du Trône : leur position n'était pas tenable ; ils s'apprêtaient à combattre sans espérance. Une colonne d'infanterie arriva de la place de la Bastille. Schœlcher, le représentant qui avait eu rhonneurd^attach^ son nom à Tabolition de Tesclavage dans nos colonies, recommanda aux déf(*nseurs de la barricade de ne pas faire feu le> premiers; avec Paul de Flotte ot cinq autres de ses collègues. il alla au-devant des soldats. Le représentant Baudin resta debout sur la barricade. Schœlcher harangua la troupe. L'officier qui marchait en tét^ cria aux représentants de se retirer et les menaça décommander le feu. « IN mirent le chapeau à la main, comme pour saluer la mort ». a écrit Schœlcher, dans son émouvant et sim|>le récit. Les soldats avancèrent, sur Tordre de leurs chefs; mais ils ne tirèrent pas et poussèrent vers la barricade, laissant derrière eux les représentants. Un coup de feu partit de la barricade. Les soldats ripostèrent par une décharge. Baudin, qui avait semblé offrir sa poitrint* comme point de mire, tomba raide mort. Il avait tenu parole à C(Mix qui reprochaient aux représentants leurs 25 francs et qui allaient voir bientôt prodiguer les millions au\ serviteurs d< saluait: on criait avec eux : « Vive la Hépublique ! » mais ri«>n de plus. « H f.'iljiu bitMi nous avouer, a écrit Schœlcher, que I" peuple ne voulait |»as renuhîr! »> I.:*s ie|>ri'^ciit.ints quitlèrcnt tristiMuent le faubourg afin d*al« 1er ri'j'»nnlre. dans le centre de Paris, ces amis qui avaient prévu c('(in

flttf] MORT DB BAUDIN. 51 de la mori héroïque de Baudin produisit plus d'effet au loin que dans le faubourg. Dans la journée, les rassemblements des boulevards se laissaient encore traverser par la cavalerie sans tentative de lutte ; mais leur attitude était plus menaçante que la veille, et, dispersés, ils se reformaient incessamment. De petites bandes armées commençaient à se montrer entre la rue du Temple, la rue Saint-Denis et les quais. Des barricades se levaient dans ces quartiers et même à Belleville, où le représentant Madier de Montjau avait fait placarder un appel aux armes. Un appel à Tarmée, rédigé par Victor Hugo, fut affiché dans le quartier Saint-Martin. L*arrét de la haute Cour sur la mise en accusation du président avait été imprimé, en termes dont on avait beaucoup renforcé Ténergie ; on le répandait dans Paris. Un appel aux travailleurs fut lancé par un groupe qui s'intitulait le Comité central des corporations. Vers trois heures, furent affichées des proclamations de Maupas et de Saint-Arnaud. La première annonçait que tout rassemblement serait immédiatement dissipé par la force. La seconde déclarait que tout individu pris en construisant ou en défendant une barricade, ou les armes à la main, serait fusillé. On dit que Saint-Arnaud avait hésité devant le dernier mot de cette proclamation sauvage et que ce fut Morny qui écrivit de sa main :

The text on this page is estimated to be only 26.41% accurate

52 SECONDE RÉPUBLIQUE. [Ifil* naircs, sur les forniidnbles préparatifs qirauraient faits les républicains. Le 3, à quatre heures, il annonçait une grande levée dans les faubourgs et Tarrivée, non moins imaginaire, de Ledru-Rollin, de Caussidière, de Mazzini, du prince de Joinville, etc. « Je ne crois pas, écrivait-il, que les sympathies populaires soient avec nous ; ceux qui nous approuvent s«>nt tièdes ; ceux qui nous combattent sont d'un acharnement inev primable. n II concluait que le salut n'était que dans la troupe. Des engagements eurent lieu dans les quartiers du centre ; en général, les barricades étaient évacuées sans beaucoup de résistance, mais réoccupées aussitôt après le passage des troupes, qu'on cherchait à fatiguer. Quelques barricades, toutefois, furent vigoureusement disputées. Les défenseurs des barricades de la rue Beaubourg, pris entre deux feux, mounirent, les uns, en combattant, les autres, « passés par les armes n. après avoir été faits prisonniers. Ce fut la première application des ordres de Saint-Arnaud. Tandis que Ton se battait dans les quartiers Saint-Denis el Saint-Martin, une soivantaine de représentants do la gauche, réunis rue des Moulins, renouvi^laient la déclaration de déchi^ ance prononcée la veille par rassemblée de la mairie du X* arrondissement. Vn des membres de la famille Bonaparte, Napoléon, fils de Tev-roi de Westphalie Jérômt d(^ quelques-uns de ses collègues obtint sans peine qu*oo déridât di* faire ce qu'on jugeait être le devoir, sans calculeriez

[IdSl] PLAN DE MORNY. 53 rues deux cadavres de défenseurs des barricades. La colère de la population était surexcitée par un fait qui venait de se passer près du Chateau-d'Eau. Le colonel de lanciers Rochefort avait répondu aux cris de : « Vive TAssemblée nationale ! à bas les traîtres I » en chargeant, à coups de lance et de sabre, des groupes désarmés. « Il était resté sur le carreau plusieurs cadavres», dit un historien bonapartiste. Durant la nuit, Thomme qui était, avec Momy et Saint-Arnaud, Tagcnt le plus résolu du coup d'État, Taide de camp Fleury, Tut envoyé par Louis-Napoléon à Hazas, pour en faire extraire les généraux prisonniers et les envoyer à ce donjon de llam qui avait gardé captif, durant six ans, le conspirateur de Strasbourg et de Boulogne. Il y avait ordre d'empêcher à tout prix les prisonniers de s'échapper. On comprend ce que cela veut dire. On avait craint sans doute un coup de main sur Mazas. On avait peur à TËlysée, comme à la préfecture de police. On était fort alarmiste autour du président. Morny, toujours froid et ironique, disait tranquillement aux trembleurs: « Vous vouliez hier des barricades ; on vous en fait ; de quoi vous plaignezvous? » Morny fit adopter son plan à un conseil de guerre tenu à TÉlysée. Ce plan était fondé sur Texpérience des journées de Juillet et de Février. Il consistait à ne pas fatiguer ni éparpiller les troupes, à laisser les insurgés s'engager tout à fait et construire des barricades sérieuses, puis à cerner Tinsurrectiun et à frapper un coup décisif. Le commandant de larmée de Paris, Magnan, fut chargé de Texécution. Une dépêche de Morny à Magnan mérite d'être citée: M II n'y a qu'en cernant un quartier et le prenant par famine, ou en Tenvahissant par la terreur, qu'on fera la guerre de ville. » Morny avait pris toutes les mesures pour que les troupes ne manquassent pas de vivres, ainsi qu'il était arrivé en 1830 et en 1848. Louis-Napoléon fit distribuer aux soldats, comme argent de poche, les derniers 50,000 francs qui lui restaient. Iji nuit du 3 décembre fut employée à la construction des barricades, de la rue du Temple à la rue Montmartre et dans le

 [Ittl) faubourg Saint-Martin. On a beaucoup dit que la police y avait eu grande part. Ce qui est certain, c'est qu'on n*y mit aucim obstacle. La matinée du 4 décembre, quoique très agitée, s'écoula sans événements. Les ouvriers étaient plus en mouvement que la veille dans la partie orientale des boulevards. Entre le boulevard Bonne-Nouvelle et la Madeleine, les rassemblements, presque exclusivement bourgeois, n'étaient pas moins nombreux ; mais, de ce côté, il n'y avait ni barricades ni gens armés. Dans la matinée, parut une nouvelle proclamation de Maopas. « Les stationnements des piétons sur la voie publique, disait-il, seront, sans sommation, dissipés par la force. Que les citoyens paisibles restent à leur logis ! Il y aurait péril à contrevenir aux dispositions arrêtées. » Quelques barricades s'élevaient enfin au faubourg SaintAntoine ; dautres au faubourg Poissonnière, à la Chapelle et uilleurs. La rive gauche s'agitait. La mairie du Y* était occupée par les républicains ; les boutiquiers ne prenaient pas les armes; mais ils les donnaient. Vers une heure, Maupas, retombé dans ses anxiétés, écrivit à Morny qu'il y aurait haute imprudence à laisser grossir davantage Tinsurrection et qu'il fallait le canoi tout de suite. Morny manda au général Magnan : « Je vais faire fermer les chibs des boulevards (les cercles bourgeois) \ frappez ferme de ce côté. » Les troupes, bien nourries, surexcitées de toute manière, furent lancées vers les deux heures. On mit en mouvement une trentaine de mille hommes partagés en cinq corps. Les petites bandes dinsurgés, accueillies sympathiquement, mais se grossissant peu, dans les quartiers du centre où elles s'étaient établies, ne comptaient pas plus d une douzaine de cents hommes armés. L'opmion était de plus en plus contraire, dans toute cette région de Paris, à Tentreprise du président, mais n'allait pas encore, chez le grand nombre, jusqu'à l'élan du combat. La première brigade de la division Carrelet, partie de la Madeleine et de la place Vendôme, enleva, depuis le Gymnase ju>qu'au Cliâteau-d'Kau, quelques barricades défendues par une poignée d'Iiununes, puis s'engagea dans la rue du Temple. Un

(tS&lJ MASSACRES OU BOULEVARD. S5 régiment de la seconde brigade pénétra dans la rue Saint-Denis, où il fut arrêté par une haute et forte barricade. Une lutte opiniâtre se prolongea dans ces quartiers. Dans la partie occidentale des boulevards, il n'y eut point de lutte ; mais il y eut des scènes effroyables qui devaient laisser des traces ineffaçables dans Thistoire. Le colonel des lanciers Rochefort renouvela son exploit de la veille. A la hauteur de la rue Taitbout, un groupe qui occupait le trottoir criait : « Yive la République ! A bas le dictateur ! » Rochefort s'élança sur le trottoir, suivi de ses lanciers, piquant et sabrant à droite et à gauche. Une trentaine d'hommes restèrent morts sur la place, sans compter les blessés. C'était la mise en pratique de la dernière proclamation de Maupas. En ce moment, tandis que les deux premières brigades de la division Carrelet étaient engagées contre les barricades du quartier Saint-Denis et des quartiers plus éloignés, la troisième brigade, celle du général Canrobert, était déployée sur les boulevards Donne -Nouvelle, Poissonnière et Montmartre. En arrière, sur le boulevard des Italiens, se trouvaient la cavalerie et les gendarmes mobiles. Tout à coup, vers trois heures, des environs du Gymnase, où une barricade avait été prise une heure auparavant, partent quelques coupsde feu. La tête de la colonne Canrobert fait une décharge ; aussitôt la fusillade éclate tout le long de la ligne formée par Tinfanterie ; suivant l'expression dun étranger, témoin oculaire, « elle descend le boulevard comme une lance de flamme ondulante ». Les soldats tirent sur la foule qui couvre les trottoirs, sur les gens qui sont aux fenêtres, partout. M II semblait, a raconté un des blessés, que ce fût une trombe qui, venant du boulevard Poissonnière, tordait et brisait sur son passage les hommes et les arbustes des boulevards. « Les canonoiers suivirent l'exemple des fantassins : ils braquèrent et tirèrent leurs pièces contre le grand magasin de tapis du boulevard Poissonnière, l'hôtel Sallandrouze. Cela dura UD quart d*beure, sans qu'il eût été aucunement riposté. Des rei-de-ehaussée furent envahis par les soldats poursuivant les fuyards et des marchands furent tués ou blessés dans leui*s boutiques. D*autret habitants furent abattus, jusque dans le fond

 [Ittl] de leurs appartements, par les balles parties de la cliaussée. Les trottoirs, sur divers points, furent encombrés de cadavres. Le général, depuis maréchal Canrobert, a déclaré, bien des années après, que non seulement il n'avait pas donné Tordre de tirer, mais qu'il avait exposé sa vie, au milieu des soldats affolés, pour les obliger à cesser le feu. On a dit que le commandant do la brigade qui précédait celle de Canrobert, le général de Cotte, s'était aussi efforcé d'arrêter le feu de son arri^^ garde, qui suivait l'exemple des bataillons de Canrobert. Il n v a point de motif de contester ces témoignages ; mais la responsabilité du massacre n'en porte pas moins tout entière sur les chefs de la conspiration, qui avaient fait systématiquemeut travailler Tesprit des soldats depuis longtemps, pour les exciter à ce qu'ils appelaient les représailles de l'armée contre les Parisiens. On avait empoisonné les casernes de toutes les calomnies imaginables et contre le peuple de Paris et contre l'Assemblée, jn^'qn'à faire croire aux soldats et aux sous-officiers que r Assemblée voulait leur retirer leur pauvre prêt. Lorsqu'on les avait mis en mouvement sur les boulevards, ils s'attendaient à voir partir des coups de fusil de toutes les fenêtres et de tous les soupiraux, comme aux journées de Juin 48. Ce fut d'une panique furieuse que sortit le massacre, renouvellement sur une K'rande échelle de la catastrophe du 23 février au boulevard des Capneines : seulement, au i\\ février 48, il n'y avait eu qu'uo iiciident funeste: ici, la catastrophe avait été préparée; oo avait voulu, sous une forme quelconque, un effet de terreur sur les quartiers riches, sur la bourgeoisie. On l'obtint : « Prappei fort de ce câté », avait mandé Morny à Magnan, et l'on avait disposé les soldats h frapper. I^s deux moitiés du Paris de la rive droite présentaient no aspect tr^s différent, quoique également sinistre : à l'ouest, le massacre san«» combat; à Test, la lutte désesp^'^rée, héroïque, rappelant Saint-Merry et le 6 juin 1832, avec la loi en plus du côte de ceux qu'on nommait les insurgés et qui, en réalité, étaient les défenseurs de la loi contre Tinsurrection du pouvoir exérutif. l-a grande barricade de la rue Saint-Denis, au sommet de laquelle flottait le drapeau tricolore, défia, pendant

[ISSl] BARRICADES. 57 deux heures, tous les efforts des assaillants. Quatre pièces de canon Tentamèrent, mais ne rabattirent pas et ne réussirent point à la faire abandonner par 150 républicains qui la gardaient. Les attaques à la baïonnette furent repoussées : le colonel et le lieutenant-colonel qui dirigeaient la colonne furent, Tun tué, Tautre blessé; le régiment qui assaillait la barricade fut refoulé jusqu^au boulevard. La barricade ne fut enfin évacuée que lorsque de nouvelles troupes arrivèrent par les rues latérales et que les républicains se virent sur le point d'être tournés. Il y eut un autre combat très acharné au faubourg SaintMartin. Là aussi, la principale barricade, celle de la rue des Vinaigriers, ne put être prise de front ; après avoir résisté à plusieurs assauts, elle fut tournée. Il y eut, dans le faubourg Saint-Martin, des prisonniers fusillés. La première brigade de la division Carrelet avait poussé plus loin et descendu la rue du Temple ; elle parvint à opérer sa jonction avec le corps qui occupait THÔtel-de-Ville ; mais ce ne fut pas sans avoir en à lutter sur la route. Au coin de la rue Phelippeaux et de la rue du Temple, une vingtaine de jeunes gens, armés de fusils de la garde nationale, arrêtèrent quelque temps tout on régiment qu'appuyait une batterie. Suivant un journal bonapartiste, le Constitutionnel^ ils se seraient fait tuer jusqu'au dernier. La grande barricade de la rue de Rambuteau ne fut pas moins intrépidement défendue contre la brigade Dulac, venue de la pointe Satnt-Eustache ; il y avait là des enfants de quinee ans, mêlés à des vétérans des guerres de barricades. Ils tinrent tête, durant trois quarts d'heure, à la canonnade et à la fusillade. La barricade croula enfin sous les boulets et une grande partie de ses défenseurs restèrent étendus sur ses débris. Les petites bandes républicaines finirent par être enveloppées et accablées entre les masses de troupes parties des boulevards, de Saint-Eustache et de rilôtel de Ville. Une poignée de ces hommes indomptables, échappés aux colonnes qui les cernaient, essayèrent quelques deniières tentatives en dehors du cercle où ils avaient combattu ; les uns vers la pince des Vie

 [IISi; toires, les autres vers la rue Saint-IIonoré. Quelques-uns allèrent tirailler autour de la préfecture de police et y causèreot une chaude alarme. Vers neuf heures du soir, des barricades furent relevées, rue Montorgueil, par une centaine de républicains résolus de ne pas survivre à la République. Parmi eux se trouvait un homme revêtu d'une écharpe de représentant. H avait usurpé cet insigne : 1 echarpc était celle de son frère. Gaston Dussoubs, représentant de la Haute-Vienne, retenu au lit par la maladie. Denis Dussoubs, depuis deux jours, avait joué le rôle de représentant du peuple au premier rang, par* tout où Ton pouvait défier la mort. Quand les troupes s'aTancèrent dans la rue Montorgueil, blessé au bras, il se préseoU devant elles sans armes et leur jeta un dernier appel. Le commandant le conjura de ne pas renouveler une résistance iou(ile. Denis Dussoubs remonta vers la barricade en criant : « Vive la République! » Des soldats tirèrent sans ordre. Il tomba mort. Les soldats enlevèrent les barricades après une lutte rapide et sanglante. Là encore, les prisonniers furent passés par les armes après le combat. Parmi eux était un ami des frères Dussoubs, un conseiller général de la Haute- Vienne, M. Voisin ; criblé de quinze blessures, il guérit ; on le déporta en Afrique. Ce fut la fin de cette affreuse journée. Le nombre des morts est inconnu. Les cliifTres donnés par les apologistes du coup d'État n'ont aucune valeur. On ne sait ni le nombre des morts de la journée, ni le nombre des morts de la nuit. Beaucoup de personnes dignes de foi ont dit avoir entendu, dans cette nuil lugubre, des cris, des gémissements, des détonations, des feux de peloton à la préfecture de police, au Champ de Mars, ven Tesplanade des Invalides et vers le Luxembourg. Un ancieo constituant, Xavier Durrieu, assure, dans une brochure sur le Coup dÉtat, avoir vu, d'une cellule de la Conciergerie, assommtT dans la cour les prisonniers a coups de casse-téte. l/aspcct d(* Paris fut sinistre le lendemain matin. Des mares de >aiig se voyaient rà et là sur les trottoirs des boulevards. Des ca

•

[IftSI] LE 5 DÉCEMBRE. 59 de 350, suivant te témoignage du conservateur du cimetière du Nord, furent transportés dans ce cimetière ; le conservateur avait eu ordre de les enterrer immédiatement ; il n*obéit qu'à moitié et laissa les têtes hors de terre, afln que les familles pussent du moins reconnaître leurs morts ! Les Parisiens ne devaient plus rire de Louis-Napoléon : il avait réussi à se faire prendre au sérieux; le ridicule avait disparu sous Thorreur. Le coup d'État remportait. Les faibles se hâtent de se rallier; les forts s'indignent de leur impuissance à punir le crime triomphant; la foule, abasourdie, se tait; le grand nombre s'affaisse dans la prostration. On voit, durant la journée du 5 décembre, ciixuler lentement sur les boulevards des figures silencieuses et sombres, qui respirent une fureur concentrée; dans les quartiers du centre, on renouvelle quelques faibles essais de barricades, presque aussitôt abandonnées. Tout était bien fini dans Paris ! Ce même jour, 5 décembre, un décret du président statua que, lorsqu'une troupe aurait contribué par des combats

 [ItSIi aux mains sanglantes se faisait professeur de morale religieuse et d'orthodoxie ! Ceci caractérisait le nouveau régime, où tous les débordements allaient s'associer à toutes les hypocrisies. Un décret du 7 décembre avait déféré à la juridiction militaire tous les faits relatifs à ce qu'on nommait « rinsnrreetion ». Le lendemain, il fut décrété que tout individu qui aurait Tait partie d'une société secrète ou qui, placé sous la surveillance de la haute police, aurait rompu son ban, pourrait être transporté, par mesure de sûreté générale, à Cayenne ou eo Algérie. Ceci mettait, surtout dans le Midi, un nombre immease de personnes à la discrétion du pouvoir. Les arrestations se multiplièrent d'une manière effrayante dans Paris. D'après les historiens bonapartistes, elles dépassé* rent 26,000. Les prisons de Paris étaient combles ; on déversa les prisonniers dans les forts, où ils furent entassés dans des casemates humides et glacées. Ouvriers et bourgeois s\ raflaient à peu près à nombre égal, dans la fraternité du cachot. La crise, étouffée à Paris, se prolongeait dans les départements. Les départements étaient très divisés. Dans la situation trouble et confuse où s*agitait la France depuis 1848, il n*y avait point de ces courants universels qui emportent la masse nationale aux grandes époques de notre histoire. Le Nord, TEstea majorité, le Nord-Ouest, étaient encore sons Timpression napoléonienne du 10 décembre 1848. Le fond de ce bonapartisme était là, dans les campagnes, un patriotisme mal éclairé, obstiné dans ses souvenirs et mêlé à une vive répulsion pour tout ce qui rappelait les journées parisiennes de juin 1848. Nos |)aysans du Nord et de TEst ne se doutaient guère h quel point le parti bonapartiste avait eu la main dans ces journées. Li propagande démocrate-socialiste n'avait fait dans ces contrées que (les progrès médiocres, quoique les populations industrielles riiinmençassent a y pratiquer avec succès les idées d*as* sociatinn, par exemple en ce qui concernait les sociétés de eoiisonimation. La propagande démocratique, au contraire, malgré Tarrestation des premiers organisateurs, s'était extraordinairement

imsij LB 2 DÉCBMBRB EN PROVINCE. 61 développée dans le Midi et dans une partie du Centre. Là, ce n'était plus seulement, comme auparavant, les ouvriers des villes, c*était les paysans qui se remettaient en aclion comme en 89, avec cette différence, au grand désavantage du mouvement nouveau, qu'il n'y avait plus, ainsi qu'en 89, une idée nette, un but déterminé, la destruction des privilèges et de l'ancien régime. On acceptait le mot vague de socialisme, sans rien vouloir qui ressemblât au communisme. On était hostile aux grands propriétaires, tout en étant très passionnément attaché à la petite propriété ; on avait les aspirations indéflnies, les colères, les entraînements instinctifs d'une démocratie qui ne se connaît pas bien elle-même. H n'y avait de nettement arrêté dans tout cela que le nom de République et la résolution d*une levée en masse en 1852. Le mot d'ordre était d'aller voter tous, les armes à la main, en dépit de la loi du 31 mai; on comptait qu'une rénovation démocratique sortirait de cette lutte; que serait-elle au juste? Personne n'eût bien su le dire. 1852 apparaissait à une grande pailie des masses populaires comme une sorte de date mystique, une ère nouvelle de liberté et de prospérité. L'espoir des uns était la terreur des autres. Cette révolution à échéance fixe inspirait un tel effroi aux conseriateurs, qu'elle les préparait à tout accepter pour s'y soustraire. Pour éviter 1852, ils se jetèrent presque universellement dans le 2 Décembre, abandonnant sans respect humain leurs représentants insultés, emprisonnés, chassés. Et la plupart de ces représentants approuvèrent cet abandon au fond de l'âme ! Il va sans dire que les fonctionnaires militaires et civils, choisis et préparés de longue main, adhérèrent, sauf d'honorables exceptions, au coup d'Ëtat. Dans le Nord et dans l'Ouest, les républicains ne purent faire que de faibles manifestations dans quelques villes : il y ont de l'agitation dans les rues à Nancy et à Strasbourg, mais sans aboutir à un soulèvement. Dans le Centre, des tentatives de résistance légale, sans recours aux armes, se produisirent à Orléans et sur d autres points ; elles furent nécessairement impuissantes. Quelques mouvements armés eurent lieu dans le I^iret et dans rAllie/. I^s républicains du Donjon marchèrent

 sur la Palisse et s'en emparèrent ; mais ils ne purent résister efficacement. Le général commandant le département de TAllier mit sous le séquestre les biens des chefs de l'insurrection. C'était le complément de la proclamation de Saint-Arnaud : la confiscation après la fusillade sans jugement. Il y eut quelques coups de fusil dans Saône-et-Loire, quelques mouvements dans le Jura et dans TAin. Lyon, contenu par une grande force militaire, ne remua pas. Un fait qui se passa dans le département de TAin a marqué sa place dans Thistoire. Quelques républicains français, réfugiés en Suisse, ayant tenté fie pénétrer dans I Ain pour soulever la population, quatre d entre eux rencontrèrent à la frontière deux douaniers, qui voulurent les arri'tor. Une ri\e s'ensuivit. L'un des douaniers fut mortellement blessé. L'un des insurgés se noya en s'cflTorçanl de repasser le Rhône à la nage. Les trois autres furent pris le lendemain. Chariot, celui qui avait frappé le douanier, fut condamné à mort par un conseil de guerre et guillotiné plusieurs mois après révénement. L'exécution de Charlet, dans de telles conditions, dépassait les massacres sur place ordonnés par Saint-Arnaud: la Révolution de février avait aboli la peine de mort en matière politique contre les violateurs des lois; la Contre-Révolution de Décembre la rétablissait au proflt de lusurpation qui avait noyé les lois dans le sang de leurs défenseurs. Parmi les départements du Centre, c'était la Nièvre qui reu* fermait le foyer démocratique le plus ardent. Paysans et ouvriers étaient affiliés par milliers aux sociétés secrètes. L^autoritè parvint à contenir les arrondissements de Neverset de Cosne: mais celui de Clamecy éclata. L'autorité ne réussit point, à r.lamecy, comme à Nevers et à Cosne, à mettre la main sur les ('liofs républicains ; le peuple de la ville se souleva ; les gen(lannrs tirèrent sur lui: les républicains ripostèrent, dispersèrent les gtMxIannes e(les gardes natiouaux réactionnaires, et restèrent maitres de la ville. Les |»aysans de la vallée de TYonne vinrent les y jnimlre en mass(\ Les chefs du mouvement étaient et de bons citnyeiis; mais des passions haineuses leriiiriitaifiit dans une partit; de la population insurgée: il n*y eut point de |iillai:e : mais il y eut des meurtres que les

rtSSI] CLAMECY. 63 chefs ne purent empêcher et dont certains restent inexplicables. Des républicains en furent victimes, entre autres un des notables de la ville, ancien commissaire du Gouvernement provisoire de 48. Ces fureurs insensées désolèrent les hommes qui essayaient de diriger Tinsurrection. Les nouvelles de Paris et desdéparlements voisins achevèrent de leur ôter toute espérance. La population insurgée, en apprenant rapproche des troupes, abandonna la ville et se réfugia dans les bois, où elle fut bientôt cernée et traquée. L'insurrection de Clamecy a longtemps retenti dans les journaux bonapartistes. Il y avait eu des crimes trop réels; la vérité parut insuffisante à exploiter; des pamphlétaires aux gages des vainqueurs accumulèrent les inventions les plus monstrueuses pour terrifier les classes conservatrices : pillages, massacres, outrages aux femmes, égorgements d'enfants, rien n> manqua. Cela devint un système que les feuilles stipendiées appliquèrent à tous les mouvements insurrectionnels des départements. Ce qui, malheureusement, n'eut rien d'imaginaire, ce fut Tatrocité de la répression. L'ancien préfet de police Cartier fut envoyé en quaUté de commissaire extraordinaire dans le Cher, TAIIier et la Nièvre. Cartier s'était séparé de Louis-Nopoléon par haine du vote universel, lorsque le président avait résolu d'abolir la loi du 31 mai; il revenait à Louis-Napoléon quand il s'agissait de servir une terreur réactionnaire. Une circulaire de Cartier fit savoir que quiconque donnerait asile à un insurgé serait traité comme complice. Cette disposition fut bientôt étendue à toute la France. Le conseil de guerre de Lyon condamna à vingt ans de travaux forcés un homme coupable d'avoir donné asile à des insurgés en fuite. Les premières prescriptions de Saint- Arnaud étaient maintenant dépassées. A Paris, il avait été ordonné de fusiller quiconque serait pris les armes à la main ou aux barricades. En province, il était maintenant enjoint de faire feu sur quiconque, à la vue de la troupe, essaierait de fuir, armé ou non armé. A la suite des battues organisées dans les boi

The text on this page is estimated to be only 24.57% accurate

04 SECONDE RÉPUBLIQUE. [Il&l! 1,500 arrestations dans rarrondissement de Clamecy. L*effroi de Décembre 51 a duré de longues années dans ce malheureiu pays. La répression ne fut pas moins violente sur d'autres poinb do la Nièvre, où les pavï^ans avaient remué, et dans rYoïue. qui n'avait vu commettre aucun excès par les républicains. Dans les départements du Sud-Ouest, on avait montré de lentrainement en faveur de Louis-Napoléon au 10 décembre 1848; le parti démocratique cependant y avait gagné, depui», beaucoup de terrain. La question était à Dordeaux et à Toulouse. Toulouse avait une trop forte garnison pour tenter de se soulever. A Bordeaux, la garnison était faible; mais les chefs républicains manipièrent do décision. L'agitation populaire n aboutit pas. Los d(*ux grandes villes du Sud-Ouest ne se levant point, les mouvements partiels de cette région ne pouvaient avoir d*eflicacité. Ils furent toutefois nombreux et coiisidémbles. Dans Tarn-et-Garonne, il y eut un fait exceptionnel : le préfet. M. Pardeilhau-Mézin. démissionna pour ne point s'associer au coup d'État. Plusiems villes de ce département proclamèrent la résistance légale, mais m^ soutinrent point la lutte année. On donna aussi, dans Lot-et-Garonne, une forme légale ao mouvement, mais en prenant les armes. Marmande et soo arrondissement se li;vèreiit; il n'y eut point toutefois de lutte sérieïist». Ix' Gers était ahus tout à fait démocratique. La petite bourgeoisie, très républieame, avait agi sur les campagnes. Des sociétés secrètes s*y rattachaient à la grande association des Montagnards, principalement répandue dans le Sud-Est. Le« rampagnes s'insurgèrent autour (FAuch; ce chef-lieu se montra moins résolu que les villages ; il n'y eut dans la ville qu'une faible tentative, et !^0(X) paysans, qui arrivaient sur Auch. lurent mis en déroute par un détachement de hussards. A Auch ïMimiiii* il Donleaux, les chefs avaient faibli. i> fut le eiintraire dans l'arrondissement de Mirando : la «■•uiiluitt* des ehct's y fut di^iie dadmiration. I^ ville et la cam* paL'iie s*étai«*nt l

[itSl] LB 6BRS. 65 loot ce qui s'était fait à leur instigation et à leur exemple ; ils se livrèrent en demandant des juges. On devait leur répondre, non avec des juges, mais avec des Commissions mixtes ! Tandis que les chefs mirandais se sacrifiaient, beaucoup de leurs amis s'étaient enfuis. Un très grand nombre de mandats d*arrèt furent lancés dans cet arrondissement et dans le reste du Gers. En dépit des prescriptions menaçantes contre « les complices », pas un des fugitifs ne fut livré. Un journal réactionnaire prétendit que cela montrait « le fond de perversité » qu'il y a dans les campagnes ! Malgré cette fidélité des paysans, on réussit à faire plus de deux mille arrestations. L'écrasement fut tel, que ce pays fut pour longtemps abandonné sans défense au travail persévérant des chefs bonapartistes, qui s'y firent comme une sorte de citadelle ; il en fut de même de la Nièvre et de deux ou trois autres des départements les plus démocratiques en 1851. Les tentatives qui s'étaient produites sur cent points différents dans le Sud-Ouest indiquaient ce qu'eût pu devenir le soulèvement, si Tune au moins des deux grandes villes de la Garonne lui eût donné un centre et un appui. Le parti démocratique était plus puissant encore dans le Sud-Est. Les trois anciennes provinces de Languedoc, de Provence et de Dauphiné étaient partout couvertes des affiliations de la société des Montagnards. Le Dauphiné avait toujours tenu pour la Révolution, avec laquelle il avait habiluellemenl confondu le bonapartisme. Dans les deux antres provinces, la Révolution n'avait cessé d'être aux prises avec un grand parti royaliste et clérical; mais les proportions Dimiériques des partis avaient beaucoup changé. Une multitude d'ouvriers et de paysans, dont les parents avaient été du côté des « blancs » en 1815, avaient passé aux a rouges », si Ton veut donner celte épithète à des masses qui étaient bien plutôt démocratiques et révolutionnaires que socialistes et sectaires. Le mot de m droit au travail » était, il est vrai, fort répété çà et là, mais sans qu'on y attachAt un sens bien clair. L'organisation lotlait comme les idées dans cette démocratie. La société des « Montagnards » n'était point centralisée; chaque département tmnêii corps à part. Des sociétés de secours mutuels servaient, VI. H

 [Ittl] en bien des localités, de prétexte pour affilier les paysans, beaucoup plus groupés dans cette région que dans d'autres contrées de la France. Les populations sont là massées dans de gros bourgs, de petites cités; Tusage des espèces de cercles populaires qu'on nomme « chambrées » facilitait les réunions politiques. Les initiations se pratiquaient avec un cérémonial plus ou moins emprunté aux francs-maçons ou aux carbonari^ et propre à frapper les imaginations. Le néophyte, les yeux bandés, prétait serment sur une épée. Dans THérault, on lui faisait jurer, par le Christ, de défendre la République démocratique et sociale. « Tu jures, lui disait Tinitiateur, de quitter père, mère, femme et enfants, pour voler à la défense de la liberté? — Je le jure trois fois par le Christ! » Ce caractère religieux du serment était remarquable : il avait également apparu dans le primitif carbonarisme italien. Dans les Cévennes, la formule était : ce Par ce fer, symbole de Thonneur, je jure d'armer mon bras contre toutes les tyrannies politiques et religieuses. » On prétend qu'il y avait 60,000 affiliés dans THérault. Beaucoup d agents de police sétaient glissés parmi eux, là eooune dans d'autres départements ; mais bon nombre de ces agents jouaient jeu double et espionnaient Tautorité pour le compte des Montagnards. Si les sociétés montagnardes avaient eu Tordre et la direction comme elles avaient Tardeur et le nombre, elles eussent été irrésistibles; mais elles en étaient bien loin. Les départements ne surent pas se concerter et, dans les diverses parties de chaque département, Tintensité des mouvements dépendit da plus ou moins d'intelligence et de résolution des meneurs locaux. Les populations des Pyrénées-Orientales, que rinQuence de leur illustre compatriote Arago avait fort républicanisées, t*agitèrent vivement, mais sans aller jusqu'à rinsurrcclion. La réaction fut cependant effroyable dans ce pays, et Ton en a coaserve les souvenirs les plus odieux. Les Roussillonnais sont re\enus à la cause républicaine dès qu'ils font pu. Dans rilérault, le chef-lieu, Montpellier, ville républicaîoet

(I8S1J L'HÉRAULT. 67 qui vota Non sur Tappel au peuple, fut contenue par sa nombreuse garnison ; mais Béziers se leva avec tout son arrondissement, sans que les agents secrets eussent averti Tautorité. Malheureusement, le mouvement fut fort mal dirigé. On ne sut tirer parti ni de la surprise où se trouva l'autorité ni de la configuraiion de la ville, qui eût rendu très aisé de bloquer la garnison dans ses quartiers. L'incapacité militaire fut frappante dans la plupart de ces insurrections du Midi. On n'eût pas vu de telles choses à Paris ni à Lyon. Les insurgés abordèrent la troupe, sans ordre, sans précaution, avec la confiance qu'elle allait passer de leur côté. La troupe, après quelques hésitations, fit feu. Le désordre se mit dans la masse républicaine et ne put être réparé, quels que fussent les efl'orts des plus braves. Pris en tête et en flanc, les insurgés se dispersèrent. Durant ce combat, un double crime, qui rappelait ceux de Clamecy, était commis à quelque distance du théâtre de la lutte. Une bande de traînards, qui ne prenaient point part au combat, massacrèrent deux honorables citoyens de Béziers, dont Tun était un avocat républicain. On a vu, dans toutes les guerres civiles, de ces actes sauvages, sans autre explication que les appétits sanguinaires d'êtres qui tiennent plus de la brute que de rhomme. Aucun excès ne souilla Tinsurrection qui avait éclaté simultanément dans les petites villes et les villages d'alentour. D'autres arrondissements de THérault avaient eu aussi leurs soulèvements. 11 y eut un malheureux événement à Bédarieux, un massacre de gendarmes; mais cette scène sanglante avait été provoquée par deux meurtres qu'avaient commis deux gendarmes sur des passants inofl'ensifs. Avec les meurtriers, plusieurs autres gendarmes furent cruellement mis à mort, pour ces actes dont ils étaient innocents. Après la compression de l'insurrection dans l'Hérault, on arrêta plus de 3,000 personnes, sur lesquelles plus de 2,000 furent déportées. Dans les battues contre les fugitifs, on continuait de tuer à coups de fusil les gens qui cherchaient à échapper aux soldats qui les poursuivaient. Dans le voisinage de l'IIérault, l'Aude n'avait que faiblement

The text on this page is estimated to be only 28.07% accurate

68 SECONDE RÉPUBLIQUE. [IS&I] remué. Le mouvement fut considérable dans le Gard, iDaL« s^arréla, sans résistance sérieuse, sur les nouvelles do dt'iiors. La société des Montagnards remplissait les quatre départements provençaux, et c'était la Provence qui devait lutter W plus énergiquement contre le 2 Décembre ; cependant Marseille. pas plus que Bordeaux et Toulouse, ne prit les armes. Lp> rhefs ne donnèrent pas le signal. Dans cette grande cité, qui aime à revendiquer son mouvement propre et sa personnalité. 1rs rhers attendaient Paris! Le peuple, sans direction, s*agila >iolemmont, mais ne s'insurgea point, quoique la garnison fftl peu nombreuse. L'autorité eut donc les mains libres pour agir hors de la ville. Le département du Yar, malgré l'immobilité de Marseille, se leva avec une grande vigueur. Toulon était trop fortement romprimé pour agir; mais un grand nombre de petites villes et de boiu'gs prirent les armes. I>e Luc, la Gardc-Fraynet. Vidauban, furent les principaux foyers du mouvement dans la partie méridionale du département. Les femmes étaient pin» ardentes que les hommes. « II en était, au dire d*un écrivain réactionnaire, qui se paraient comme pour une fête. » A la léte d'une des eoloimes républicaines qui se réunirent à Vidaitban, marchait, à rôté de son mari, une belle jeune femme, le bonnet de la liberté sur la tète, un drapeau rouge à la mais. Le drapeau rouge, arboré iri, pendant que tel autre groupe maintenait le drapeau tricolore, indiquait moins l'esprit sectaire que le vague des idées. I^s insurgés avaient arrêté, sur divers points, des fonctionnaires et des réactionnaires notables; ces arrestations arbiIrain^s ne furent accompagnées ni de pillages ni de meurtres. saur dans une seule localité, à Cuers, où un brigadier de gendarmerie Tut tué d'un coup de fusil. Les b.ind«»s républicaines voulaient marcher sur le chef-lien. Dra^ui;:nan ; mais h* chef du comité directeur de cette ville. oppi»sé à la prise d'armtw, empêcha Draguignan de se soulever rt envoya à rarron«lissrmrnt do (iras*

[tttt] LB VAR. 69 Vidauban, avertis qu'ils seraient pris entre une colonne de troupes partie de Toulon et la garnison de Draguignan, renoncèrent à Taltaque du cheMieu. Ils acceptèrent pour général un journaliste de Marseille, nommé Duteil; celui-ci les décida à se porter au nord-ouest, sur Salemes, pour y rallier les républicains de Tarrondissement de Brignolles, qui était tout entier soulevé. A Salemes, les insurgés se grossirent, en effet, d'assez nombreux contingents; mais ils reçurent de mauvaises nouvelles. Paris et les grandes villes étaient comprimés ; Brignolles était au pouvoir des troupes venues de Marseille. La démoralisation commença. I^ général improvisé, Duteil, avait déjà laissé voir son insurfisaoce et perdu la confiance de ses lieutenants. Un chef capable, avec les 6,000 hommes armés qu'on avait encore sous la main, eût pu se poster de façon à repousser les deux colonnes peu nombreuses qui arrivaient de Marseille et de Toulon. L*on ne prit aucune mesure raisonnable et tout finit par une surprise et par une déroute auprès d'Aups. Des incidents sinistres signalèrent la victoire du coup d'État. Un prisonnier, Martin Bidauré, avait été fusillé. Il n'était point mort. Il se traîna jusque dans une ferme, où il fut recueilli et soigné. L'autorité l'y fit reprendre et on le fusilla une seconde fois! Le préfet Pastoureau a, depuis, décliné la responsabilité du fait monstrueux qu'on lui avait imputé ; mais le fait, quel qu'en ait été l'auteur, n'est pas contestable. D'autres exécutions, avec des circonstances affreuses, furent l'œuvre de la colonne que conduisaient le préfet et le colonel Trauers. Un gendarme fût chargé d'exécuter à coups de pistolet deux prisonniers. L'exécuteur demanda pardon, les larmes aux yeux, à l'une des victimes qu'il connaissait, et ils s'embrassèrent; puis les deux coups partirent et les deux hommes tombèrent I Us ne moururent pas; l'émotion avait fait trembler la main du gendarme. On cacha les deux exécutés et ils n'eurent pas le sort de Martin Bidauré. Un autre gendarme exécuta, à lui seul, à coups de fusil, quatre prisonniers attachés ensemble, dont un jeune homme de dix-sept ans. Celui-là n'avait point tremblé; il avait réclamé le

The text on this page is estimated to be only 29.30% accurate

:0 SECONDE RÉPUBLIQUE. [ll&i: privilège de mettre à mort ces hommes qui l'avaient blessé pendant rinsurrection. L*histoire ne peut dire avec certitude qui avait donné ces ordres barbares. Il y eut, dans le Yar, d'après une relation réactionnaire, 1631 déportas ou exilés. Tout était fini dans le Var, quand un département voisin* les Dasses- Alpes, tenait encore très résolument. Ce département. pauvre, faiblement peuplé, semblait devoir être le plus arriérr du Midi ; ce fut précisément le seul où la prise d^armes fut conduite avec un parfait ensemble et avec une reaiarquabk* intelligence. Le principal chef. Buisson, était un homme de haute valeur. L'insurrection, commencée dans rarrondisseroeni de Forcal([uior, sï'stondit de là dans tout le département. Le$ montagnards descendirent de tous côtés sur Digne, évacuée par les autorités, et 8 à 9,000 hommes entrèrent dans ce cheflieu avec Tordre et la tenue, sinon avec Tarmement, d'un vrai corps d*armée. La garnison capitula et s'engagea à vingt jours de neutralité. Les chefs prirent les meilleures mesures possibles au double point de vue civil et militaire. Si le Midi, en général. s^était comporté de la sorte, on ne saurait dire jusqu'où auraient pu aller les conséquences. Les cht'ls avairiil compté marcher au secours des départements voisins; ils apprirent que la résistance de Paris avait échoné, que Marseille n*a\ait pas remué et que des forces militaires marchaient contre eux. Quoique tout espoir fût perdu, ces braves gens ne purent se résoudre à céder sans combattre. Ils allèrent au-devant des troupes; 3 à 4,000 hommes occupèrent le défilé des Mées« entre la Durance et des hauteurs escarpées, et repoussèrent wctorieusement le premier corps qui vint attaquer leur position. L'honn(>ur était sauf; les républicains n'eussent point tardé à rire enveloppés par des forces irrésistibles; les chefs, ^:mf un seul, se ré>ignèrent à cesser la lutte. Celui-là, le f^anle général des eaux et forêts des Basses-Alpes, Aillaud (de Vo|\^, qui avait dirigé la défense des Mées, ne voulut pas mettre ba^ les armes; il se jeta dans les montagnes de Forcalquier

(IttlJ LB8 BA88BS-ALPB8. 71 a?ec quelques centaines d'hommes. Les troupes Ty poursuivirent. Les républicains n'avaient commis aucune cruauté ; on en commit contre eux. Dans la poursuite, un certain nombre de prisonniers furent fusillés. Les compagnons d'Aillaud se dispersèrent peu à peu. A force d'audace et d'adresse, ce vaillant homme échappa aux nombreux ennemis qui le traquaient : il parvint à traverser toute la Provence jusqu'à Marseille ; là, au moment de s'embarquer, il fut reconnu, livré à un conseil de guerre et condamné à la déportation. Il est mort à Cayenne. Son nom et celui de Buisson, l'organisateur du mouvement des Basses-Alpes, doivent être conservés à la postérité. La levée républicaine avait été presque unanime dans les Basses-Alpes ; on avait vu des curés s'y associer avec un dévouement sincère et en partager les périls. L'écrasement fut général comme l'avait été le mouvement. Beaucoup d'habitants s'enfuirent pour échapper aux arrestations en masse. 11 y eut des villages dépeuplés. Gamisaires, séquestres, on employa tout contre les fugitifs. H y eut près de 1 ,000 déportés dans ce département, le moms peuplé de tous. Les malheurs et le patriotisme de cette honnête et courageuse population lui méritent l'estime et la sympathie de la France. Il n'y eut, dans le reste de la région du Sud-Est, rien de comparable a l'union, à la bonne direction qui avaient signalé les Basses-Alpes; l'énergie, du moins, ne manqua pas chez une partie des riverains du Rhône. Vaucluse eut une levée partielle, dans l'arrondissement d'Apt, dans les montagnes du Leberon. Il n*y eut point toutefois de lutte sérieuse. Le mouvement fut beaucoup plus intense dans l'ArdtNche et surtout dans la Drame. Le chef-lieu de TArdèche, Privas, et un cbeMieu d'arrondissement, l'Argentière, furent attaqués par des bandes nombreuses, venues de toute la contrée. Les républicains, repoussés par la troupe, mais non dispersés, ne déposèreDi les armes que lorsqu'ils surent toute chance perdue. Ces chances avaient dépendu en grande partie de la Drôme. Ce département coupe Lyon et le nord do la France d'avec tout

 [lt*l lo Sud-Est. Si les républicains eussent mis la main sur Valence et intercepté les communications avec le Nord, il est {irobable que Tinsurrection se fût maintenue et eût triomphé partout entre la Drônic et la Méditerranée. Le parti démocratique était très fort dans la Drôme. La société des Montagnards y avait plus de 30,000 affiliés. Le» persécutions qu'avait subies ce département, mis depuis asseï longtemps en état de siège, n'avaient fait qu'irriter Topinioa. Les populations étaient prêtes ; il leur manqua ce qu'avaient en les Basses-Alpes. Le président du comité directeur fil perdre les heures et les jours par ses incertitudes. Ordres, contreordres I Les cantons de la Drame ne surent à qui entendre. Les uns se levèrent, les autres, point! Le mouvement ne fut donc que partiel : la vigueur qui s> montra néanmoins indique ce qu'eût pu être un mouvement général. Les bourgs et les villages des bords de la Drôme et de< cantons au sud de celte rivière marchèrent sur Crest, beaucoup de maires en tète, avec letirs écharpes et le drapeau tricolore. Ils assaillirent par deux fois le poste important de Crest, défendu par de l'artillerie, de linfanterie et de la cavalerie. Après d'opiniâtres efforts, les républicains, ne pouvant forcer le pont de la Drôme, se retirèrent quand ils virent que le re>le du département ne venait pas les rejoindre. Pendant ce temps, des soulèvements tardifs commençaieut dans les arrondissements de Valence et de Montélimart. Le» paysans montrèrent lu bravoure et Tinstinct militaire qui caractérisent les Dauphinois. A Saint-Marcel, un détachement d'infanterie fut battu par les républicains. LUnsurrection, tronçonnée, ne put se concentrer et avorta par Tabsence de commandement. Il y eut dans la Drôme beaucoup d'arrestations, mais da moins pas de massacres de prisonniers. La lutte fut partout terminée vers le milieu de décembre. Les quelques crimes commis rà et là par des insurgés ne sauraient entrer en comparaison avec Tatrocité de Timmense rt'action qui sétendit sur une très grande partie de la FranceBeaucoup de braves gens, des groupes entiers de populatioOt

[1SSI] LA DRÔNE. 73 s'étaient honorés par leur courageuse résistance ; mais, ainsi que le remarque l'excellent historien du coup d'Etat, M. Eugène Tênot, révénement venait de montrer, sur une grande échelle, Timpuissance des sociétés secrètes à opérer les mouvements d'ensemble qui décident des destinées d'un pays, et cependant, ici, ces sociétés avaient pour elles, par exception, le droit comme la loi. Un autre fait à signaler, c'est que, pour la première fois depuis le commencement de la Révolution française, un grand mouvement dans le sens de la Révolution s'opérait dans le Midi et dans une partie du Centre, tandis que les départements du Nord et de TEst, chez lesquels l'espntde 89 a toujours été le plus intense et le plus permanent, restaient inunobiles, ou presque immobiles. C'était la preuve la plus frappante du trouble et de la confusion d'idées qui avaient préparé la France à la période fatale où elle entrait.

CHAPITRE III DICTATURE DE LOUIS-NAPOLÉON. — RÉTABLISSEMENT DB L*KVrai^. (Mi -Décembre 1851. — 2 Décembre 1852.)

La lutte avait pris fin ; la torrcur sur les vaincus la remplaçait. 32 déparlomonts étaient en étal de siège. Près de 100,000 citoyens étaient captifs dans les prisons ou dans les forteresses. Les casemates des forts, autour de Paris, regorgeaient de prisonniers. Des juges d'instruction vinrent procéder à des întentH gatoires sommaires, à la suite desquels les détenus étaient envoyés devant les commissions militaires. Celles-ci, diaprés les dossiers do la police et quelques mots ajoutés par les juges d'instruction aux dossiers, classaient les détenus dans Tune de ces trois catégories : l"" individus pris les armes à la main on contre lesquels il existe des charges graves ; 2"" individus contre lesquels ih'xiste des charges moins graves; 3* individus dangereux. La première catégorie devait être jugée sommairement par les conseils de guerre; la seconde, envoyée devant divers tribunaux; la troisième, déportée sans jugement. Beaucoup de détenus ne furent pas même interrogés. Un asset grand nombre furent remis en liberté ; mais on en retint une masse énorme. Les choses se passaient a peu près de la même façon dans les départements. C(! fut dans de telles conditions que Ton procéda au vote sur rappel au ptMiplo, les 20 et 21 décembre. On peut juger dn ûegié de liberté qui fut laissé aux électeurs. Point de joumaui, point de réunions. Les préfets assimilaient les réunions électorales aux sociétés secrètes. Le général commandant le départem(*nt du (]luT avait fait placarder que « tout individu chercbaol

[I8SI] L'APPEL AU PEUPLE. 73 à troubler le vote, ou en critiquant le résultat, serait traduit devant un conseil de guerre ». Le préfet du Bas-Rhin avait interdit formellement la distribution des bulletins de vote. Le préfet de la Haute-Garonne annonçait qu'il ferait poursuivre quiconque distribuerait des bulletins, même manuscrits, sans autorisation. La gendarmerie arrêta des électeurs comme prévenus d'avoir excité à voler contre le président de la République. La Commission consultative, instituée par Louis-Napoléon le 3 décembre, fut chargée de dépouiller le scrutin de l'appel au peuple. Elle constata 7,439,216 oui et 646,737 non, 36,880 bulletins nuls. A Paris, il y avait eu 132,181 oui, 80,691 non, 3,200 bulletins nuls. 75,000 électeurs n'avaient pas volé. Quelle était la valeur de ces chiffres? Que la violence et la fraude les aient notablement grossis, c'est ce dont on ne peut douter. Quelle surveillance avait-il été possible d'exercer sur les votes? Quels scrupules pouvait-on attendre de la part d'un grand nombre des hommes qui présidèrent aux élections ? Les populations votèrent sous la terreur dans beaucoup de départements, où tout ce qui n'était pas en prison ou en fuite vola oui pour apaiser le vainqueur. L'immense majorité de dix contre an que proclama la Commission consultative fut donc évidemment factice ; néanmoins, terreur à part, Louis-Napoléon eût obtenu une majorité beaucoup moindre, mais réelle encore, dans la plus grande partie de la France : le prestige napoléonien subsistant chez les uns ; les autres, chose inévitable en pareil cas, cédant à la peur de l'inconnu, à la crainte d'une nouvelle crise après la crise. Le 31 décembre, l'ancien ministre Baroche, au nom de la Commission consultative, présenta le résultat du scrutin au prince-président, titre bizarre qu'on donnait maintenant à LouisPfapoléon, en attendant un autre titre. — « Prince, lui dit-il, rrtablisseï en France le principe d'autorité trop ébranlé depuis 50 ans. . . Combattez sans relârhe les passions anarchiques. . . Qoela France soit enfin délivrée de ces hommes toujours prêts pour le meurtre et le pillage, qui ft)nt horreur à la civilisatioD, etc.. n

The text on this page is estimated to be only 24.19% accurate

76 DIGTATIRB. [li&l-ltUî I^ prince-président ne répondit pas dans le même style aui dô(*lamations de cet ancien député libéral, qui, après le 24 Février, 5 était vanté d'avoir « devancé la justice du peuple » et 4li*inandant la mise en accusation des ministres de Louis-Philippe. Louis-Napoléon s'eiïorça de justitier Tusurpalioa par lia sophisme. « La France, dit-il, a compris que je n'étais sorti de lu légalité que pour rontror dans le droit. Plus de sept millions de suiïragos viennent de m abs(»udre... » Il dit qu*avec le cooeoars « de tous les hommes de bien, le dévouement de Taroiée ella protection du ciel », il espérait se rendre digne de la coofianœ que le peuple continuerait de mettre en lui. « J*espère, ajoutaitil, assurer les destinées de la France en fondant des institution» (|ui répondront à la fois un\ instincts démocratiques de la naliiM) et au 4lésir universel d*a\oir désormais un pouvoir fort et rt*specté. Reconstituer Tautorité sans blesser Tégalité, c'est jeter les bases du seul édifice capable de supporter plus tard une liberl*' sage et bienfaisante. » 11 daignait donc promettre la liberté pour plus tard, sauf à se réser\erle choix du moment. L«' corps diplomatique et le clergé de Paris, à la suite de la Commission consultative, offrirent leurs félicitations au prince-président. Le lendemain. 1" janvier 1852, rarchevéque Sibour célébra le Te Deum sous b*s voûtes dti Notre-Dame. Le prince-président j \int siégi'r sous un dais. Non loin de lui était assis son cousin le prince Napoléon, qui, après s'être d'abord prononcé contre le i Décembre, s'était rallié à la fortune. Comme le prince Napoléon, l'archevêque Sibour avait d*abord été fort contraire au coup d'État. Nommé à rarchevéché par le général Cavaignac, il avait manifesté, jus(|u'au i Décembre, des >t*iitiniiMits républicains. Le W décembre, un ouvrier, à la fois dé* nioerate et catholique, comme il en rotait dans certains groupes s*a\iba d'écrire à l'arche vê^pie pour l'inxiter à se mettre à la tête de S4»n cierge, des repré>eiitanlH du peuple et des magistrats de la hauli*-coiir, et à uiarchtT contre le ciMip dKtat a\tM! les

[ISôSJ LE PARTI CLÉRICAL. 77 armes pacifiques de la justice et de la religion. Ne pouvant pénétrer jusqu^è rarchevéché, l'ouvrier porta sa lettre au représentant Arnaud (de TAriège), comme lui républicain et catholique, mais catholique opposé au pouvoir temporel du pape et à la guerre de Rome. Le courageux Arnaud n*était pas homme à se soucier du péril ; mais Arnaud, de même que l'ouvrier, eût été arrêté avant d'arriver à Tarchevéché. Sa jeune femme prit la lettre et partit, son enfant dans les bras pour détourner les soupçons. L'archevêque reçut la lettre. C'était une ftme honnête, mais faible ; devant Tacte héroïque auquel on le conviait, le cœur lui faillit. Il ne se sentit pas la force de renouveler le martyre de son prédécesseur. Un prêtre éloquent et généreux, l'abbé Maret, s'efforça en vain de le décider. — « Il est trop tard ! » dit-il. Le 1 *' janvier, il saluait dans sa cathédrale le parjure triomphant et célébrait une victoire qui lui faisait horreur I D'autres prélats, avant lui, avaient donné leur adhésion au coup d'État et invité leur clergé et leurs ouailles à voter oui sur i'uppel au peuple. L'épiscopat s'engagea de plus en plus dans celte voie. Lorsque, un peu plus tard, le prince-président fit une grande tournée dans les départements, la plupart des évêques laccueillirent en « oint du Seigneur », comme on disait sous Tancienne monarchie. Un des principaux prélats de France ne n-aignit pas d'appliquer à Thomme du 2 Décembre les paroles que le cantique de Siméon applique à Jésus-Christ : —

78 DIGTATURB. [ItSHKf raires utopies, était allée chercher les prêtres pour bénir sm arbres de liberté; le clergé l'en récompensait en acclamant soe meurtrier comme l'envoyé de Dieu. Des ressentiments profood* couvèrent dans les Ames ; il se ralluma contre le catbolicisiiM des haines bien plus profondes qu'au temps de la Restauratioi et qui rejaillirent sur toutes les croyances religieuses et favorisèrent le progrès des idées purement négatives. On peut dirv que râmc de la France fut blessée en toute manière par le 2 Dè^ cembre ; ce qu'il ne démoralisa point par son action directe, i l'aigrit, l'assombrit et le dévoya. Le malin de ce jour de Tan qui ouvrait une période si diff:^ rente de celle que tant d'espérances avaient attendue en 1831 un décret avait remplacé par l'aigle impériale de Rome le co^ par lequel la Monarchie constilutionnellc et la République nppelaient la vieille Gaule. Un autre décret annonçait que le cM de rÉtat ;illait prendre pour résidence les Tuileries. Tandis que Thomme du 2 Décembre s'installait dans le palais des rois, li*s principaux représentants de la République étaient jetés en exil. Des le lendemain du coup d'Ktat, les exécuteurs du comploC avaient traité bien différemment les représentants prisonniers. selon qu'ils étaient conservateurs ou républicains. Ils avaient (Fabord partagé en trois convois les 282 représentants enfermé» dans la caserne du quai d'Orsay ; ils les avaient entassés Han^ les voitures cellulaires où Ton fait voyager les malfaiteurs; puis. dans la nuit du 2 décembre, ils avaient d'abord expédié 50 et «pielques députés au Monl-Valérien. Loi*sque eenx-ci furent informés qu'on voulait faire parmi eux un triage, ils refusèrenl tous de donner leurs noms. Les hommes de la droite agirent en ^ens d'honneur et ne voulurent pas qu'on pût les distinguer de lues de la gauche ; mais le chef des huissiers del'Assenililé(î dénonça les représentants. On mit en liberté 40 membres de la droite; on en garda 3, considérés comme les plu§ liu>tiles, avec 10 membres delà gauche. Pour le reste des prisonniers, le triage se fit au quai d'Orsav : le '\ déeenibre, de grand matin, les républicains furent conduite àMa/us, où un les mit dans les cellules et au régime des voleurs :

[1SSI-I8&3J LBS RBPRÉSBNTANTS. ^ 79 on venait, comme nous Tavons dit, de faire partir les généraux prisonniers de Mazas pour Ham. On avait laissé à Mazas M. Thiers, arrêté, comme les généraux, durant la nuit précédente. On eut la condescendance de lui donner un lit au lieu du bamac des malfaiteurs. Le gros des représentants de la droite fut mené à Yincennes, où on leur témoigna toute sorte d'égards. Le lendemain 4, on remit en liberté presque tous les prisonniers de Yincennes. Le 8 janvier, les généraux détenus à Ham et leur compagnon de captivité^ le questeur Baze, furent conduits en Belgique. Le lendemain parut une série de décrets de proscription. Les individus n convaincus d'avoir pris part aux insurrections récentes » devaient être déportés, les uns en Guyane, les autres en Algérie. Un décret désignait pour la déportation 5 représentants de la Montagne. La déportation fut ensuite commuée en exil pour 3 d'entre eux. Un second décret expulsait de France, d'Algérie et des colonies, « pour cause de sûreté générale, » 66 représentants de la gauche, parmi lesquels Victor Hugo et plusieurs autres auxquels il était réservé de concourir à fonder la troisième République. L'article 2 de ce décret statuait que, si Tun des « individus » désignés à Tarticle 1" rentrait sur les territoires interdits, il pourrait être déporté. Un troisième décret éloignait momentanément de France et d'Algérie 18 autres représentants. Là figuraient les généraux, avec M. Thiers, M. de Rémusat, quelques membres de la gauche, dont Edgar Quinet, et M. Emile de Girardin. Les hommes de Décembre se croyaient tout permis contre les Montagnards ; ils n'osaient traiter de la même façon le général Cavaignac ou M. Thiers ! Ce même jour, 9 janvier, un premier convoi de 420 des détenus parisiens fut dirigé du fort de Bicëtre sur le Havre ; on les entassa à fond de cale d'une frégate. Les convois se succédèrent iocessamment dans la direction de nos ports, où des milliers de malheureux attendirent, parmi toutes les sortes d'angoisses morales et physiques, le départ des navires qui devaient les porter au plus affreux des exils , la captivité loin de

The text on this page is estimated to be only 22.87% accurate

80 DICTATURE. :il»t la patrie. Cayenne et Lambcsa se sont partagé les victim». Tandis qu'on vidait de la sorte les prisons de Paris, on s*occ»pnif aussi des départomonts. Le nouveau gouvememeDl eUit onibarrassé de la multitude de ses captifs. Il autorisa ses pnIVts à mettre en liberté tous ceux des détenus qu'ils ne jtigeraieiK pas dangereux (29 janvier). Le ministre de la justice, Abbitucci, ancien député libéral comme M. Baroche, annonça au procureurs généraux, par une circulaire, la mesure arrêtée par le gouvernement afin de statuer le plus promptement possible 'iir le sort de ceux dos prisonniers qu'on ne relâchait pas et qn i'taiont en fort grand nombre. (lotte mosiire, c'était les fameuses « commissions mixte» •. Dans chaque département était institué une sorte de triboaii oomposé du préfet, du commandant militaire et du chef du parquet (procureur général ou procureur de la République). A «^ «ouïmissions était conféré le pouvoir de prononcer ; Le renvoi devant le conseil do guerre; I^ Iransportalion à tlayonne : La transportalion en Ai^ério; I/oxpuliion do France ; L'élojgnomonl »)omt»nlané du territoire; l/intornomont, c'est-à-dire Tobli^ation de résider dans une jntvililé doli'rninôo ; L«' ronvoi en police correctionnelle; Ijk mise sous la surveillance du ministère de la fiolice géoe^ nlt» ; La mise en liberté. Les commissions devaient avoir égard, « non seulement ao i\r»Té de culpabilité, mais aux anlécédonls politiques et pri\«'S 1). Des magistrats du parquet ne crai^^Miirent pas d'accepter eetir ' tnmgf' niissifin ; c'était le renversement de toute loi et de tout tirnit : qnclqii,' dins«' dt* pire qiio los tribunaux révolutionnaifv» di' u:\ ri qnr lis cours prévôtales de la Restauration, qui, da iimins. adinott:iiont le débat contradictoire et la défense en audionci» publiqu.'. Les roniini^sions mixtes de 1852, comme k dit riii^tMrion du coup d'Klal M. Ku^î'ue Ténot), « ont

[Ittt] COMMISSIONS MIXTES. 81 sans procédure, sans audition de témoins, sans jugement public, du sort de milliers et de milliers de républicains. » Les commissions mixtes ont laissé le souvenir ineffaçable d*un des faits les plus monstrueux de Thistoire. Un acte tout aussi extraordinaire dans un autre genre fut la promulgation de la nouvelle Constitution fabriquée par le dictateur à lui tout seul (14 janvier 1852). Le conquérant de ritalie et de rÉgypte, le vainqueur de rAutriche, avait fait, au moins pour la forme, délibérer des hommes éminents sur sa Constitution de Tan YIIl. Le vainqueur du 2 Décembre n'avait pas cru nécessaire de se couvrir de ces apparences. Dans un préambule assez habilement rédigé, pour établir que nous ne marchions depuis cinquante ans qu'en vertu des institutions du Consulat et de TEmpire, il affirmait que notre société actuelle n'était pas autre chose que la France régénérée par la Révolution de 89 et organisée par Tempereur. Ayant tout gardé du Consulat et de TEmpire, moins les institutions politiques renversées par la coalition européenne, pourquoi ne reprendrions-nous pas ces institutions poUtiques avec le reste ? — Il les reprend donc pour base en les modifiant. La Constitution de 1852 débute par « reconnaître, confirmer et garantir les grands principes proclamés en 1789, et qui sont la base du droit public des Français. » Seulement, elle ne dit pas un mot de la liberté de la presse, ni de la liberté de réunion et d'association. Nous allons voir ce qu'elle fait du reste. « Le gouvernement de la RépubUque française est confié pour dix ans ao prince Louis-Napoléon Bonaparte. » Dans le préambole, Loois-Napoléon a rejeté la fiction de rirresponsabilité, m qui ment au sentiment public ; » la Constitution déclare donc le chef de TÉtat responsable devant le peuple français ; mais elle oublie de dire comment pourra se réaliser cette responsabilité ; le peuple français n'aura moyen de rappliqua que par voie de révolution. « Le chef étant responsable, ajoute te préambule, il faut que son action soit libre et •ans entraves. » Donc, les ministres ne doivent dépendre que de lui et ne formeront plus un conseil responsable et solidaire. Ils VL 6

 [IfiT n'auront plus aucun rapport avec les assemblées délibérantes. « Le président de la République commande les forces de tem et de mer, déclare la guerre, fait les traités de paix, d'alliaiicie et de commerce, nomme à tous les emplois, fait les règlements et décrets nécessaires pour Texécution des lois. » La justice se rend en son nom. Il a seul Tinitiative des lois. Il sanctionne et promulgue les lois. Tous les fonctionnaires publics lui prêtent serment de fidélité. Le premier rouage de Torganisation nouvelle sera un consel (rÉtat de quarante à cinquante membres, nommés et réTocabkf par le président de la République, discutant à huis-clos les projets de loi, puis les présentant à Tacceptation du Corps législatif. Il y aura un Corps législatif de 262 membres (1 pour 35.000 électeurs) élus pour 6 ans, au suffrage universel. Le Corps législatif votera les lois et Timpôt. Louis-Napoléon, après avoir tiré un si grand parti de Tabrogation de la loi du 31 mai, n*a pu se dispenser de maintenir k vote universel direct; mais il a rétabli le scrutin d*arrondis6ement, qui afTaiblit notablement le caractère politique de réfection, et il se réstTve la candidature officielle à outrance, dont ne parle pas la Coustitution ; de plus, en statuant que les fonctions de députés seront gratuites, il écarte les hommes sa» fortune, l'élément populaire. D'ailleurs, il a tellement réduit Timportance du seul des grands corps resté électif, qu'il n a plus grand*chose à en craindre. Le Corps législatif n'a plus le droit d'amendement, ni fe droit d'initiative parlementaire, ni le droit d*interpellation. ■ n*y aura plus d'autre compte rendu des séances qu'une publica> tion (itlii'irlle. Uni' autre assemblée, le Sénat, sera composée de 80 meaih lires, qui pourront être élevés a liiO. Les sénateurs seroni inamovibles. Ils sont noniinés par le président de la République, sauf 1rs rurdinuux, niiirécliaux et amiraux, sénateurs de droit Le président de la République pourra donner aux sénateurs

[ItSt CONSTITUTION DB 1852. 83 dotation de 30,000 francs.
Le Sénat est le gardien de la Constitution et

The text on this page is estimated to be only 29.51% accurate

84 DICTATURE. MU. Cinq millions pour l'établissement d'une caisse de retraite n profit des desservants les plus pauvres. I^ surplus des biens repris aux d'Orléans serait réuDÎ à U dotation de In Légion d'honneur, afin d'assurer des allocation annuelles aux membres de la Légion et aux soldats et stestation anodine n*alla pas jusqu'à une rupture avec le noovfM gouvernement: car ils rentrèrent à son service, peu de tcnps après, comme présidents de sections dans le conseil d'ËtaL Saint-Arnaud lui-même, qui avait servi sous les princes d'Ol*léans, fit mine de se retirer, mais ne se retira pas. Un autre ministre, le plus important de tous, démiasiooaa, M. de Morny ! Tu toi homme s'arrêter devant le droit ou les venancos morales, cï'tait invraisemblable, et ce n*était pas si l'on admet le témoignage d'un historien bonapartiste fort ai courant dos sorrotsde THinpire (M. Granier de Cassagnac). Celui-ci rapporto quo Morny avait Tincroyable prétention de faire reconnaitro (*n quoique sorto orficiellement le lien secret d*origine qui lo rattachait au chef de TKtat; il ne craignait pasdV faire allusion parmi les toasts d'un banquet. Louis-Napoléon flrtt

[Ittt] BIKN8 D'ORLBANS. 85 Daturellement, fort blessé de cette indiscrétion, et ce fut par ce motif que Morny dut quitter le ministère. La brouille, du reste, ne dura pas longtemps ; Morny n'était pas de ces auxiliaires que Ton congédie après s'en être servi; l'on avait trop besoin de lui ! Louis-Napoléon lui conféra la présidence du Corps législatif, qu'il gouverna avec one rare dextérité. Fialin de Persigny remplaça Morny au ministère de l'intérieur. Le duc de Nemours et le prince de Joinville protestèrent par une lettre fort énergique contre l'acte qui frappait leur famille. — « Nous ne nous abaisserons pas, disaient-ils, à relever ce que les calomnies dirigées contre la mémoire du roi notre père ont de plus particulièrement odieux à être reproduites par celui qui a pu deux fois apprécier la magnanimité du roi Louis-Philippe et dont la famille n'a reçu de lui que des bienfaits... Nous sommes heureux que ces honteux décrets n'aient osé se produire que sous l'état de siège et après la suppression de toutes les garanties protectrices des libertés de la nation. » Le coup portait juste sur le conspirateur auquel Louis-Philippe avait si imprudemment pardonné. La bourgeoisie s'émut de l'atteinte portée au principe de la propriété ; mais die sentit son impuissance. On n'en était plus ao gouvernement d'équilibre et de garanties légales. Une institution, identifiée sous Louis-Philippe à la classe moyenne, pois radicalement démocratisée par la Révolution de Février, la garde nationale, venait d'être remaniée de façon à eo faire un instrument passif et secondaire du pouvoir. Un décret du H janvier lui avait ôté son caractère démocratique en donnant au gouvernement le droit de fixer, pour chaque localité, le nombre des gardes nationaux et de n'organiser la garde nationale que là où son concours serait jugé nécessaire. En même temps, par l'attribution au président de la République do choix de tous les officiers, on empêchait que cette garde nationale triée pôt redevenir une force bourgeoise libre. La mam do despotisme s'étendait de jour en jour dans toutes les directions. Un décret organique sur la presse, le 17 février, la soumit à l'arbitraire administratif, sans raiïranchir de la juridiction de la police correctionnelle. Aucun journal ou écrit pé

(18S)] PRESSE. -— ENSEIGNEMENT. 87 L'enseignement, si profondément atteint dans sa constitution, fut en quelque sorte découronné dans son personnel. Plus de quarante professeurs, Télite du haut enseignement et de renseignement secondaire, refusèrent le serment exigé par la Constitution nouvelle et brisèrent volontairement leur carrière, plutôt que de jurer fldélité au paijure. Plusieurs ont figuré depuis parmi les plus hautes illustrations de notre temps. L^enselgnement allait être mutilé dans sa matière comme dans son organisation. Une nouvelle réglementation des études fut décrétée le 10 avril ; elle séparait en deux sections les élèves des lycées et des collèges, à partir de la classe de quatrième ; la première section cultiverait les lettres, pour les carrières libérales; la seconde section, les sciences, pour les carrières commerciales et industrielles, pour la médecine et les écoles spéciales. Dans la section des lettres, la classe de philosophie, couronnement de renseignement secondaire, disparaissait avec renseignement de la métaphysique et de Thistoire de la philosophie ; on ne laissait, de cette classe, subsister que ce qui regardait la logique. On remplaçait renseignement de la philosophie par les conférences obligatoires d'un aumônier sur la religion et la morale. C'était là ce qu'on a nommé le système de la bifurcation ; conception de quelques savants à l'esprit faux, qui associèrent leur manie de spécialité aux préjugés de la réaction contre réducation libérale et philosophique. Séparer la médecine des carrières libérales, c'était le dernier degré de Tabsurde. Le but /éritable de l'enseignement secondaire est de préparer des hommes qui réunissent les connaissances littéraires aux connaissances scientifiques et qui aient reçu des notions générales sur tout ce qui intéresse l'esprit humain avant de choisir une carrière spéciale. La bifurcation fragmentait prématurément ce qu'il bot unir, tendait à faire, d'un côté, de petits rhéteurs vides de notions positives, et, de Tautre, des demi- savants sans culture intellectuelle : c'était la ruine de renseignement secondaire, et, par suite, de l'enseignement supérieur : en un mot, l'abaisseoient de Tesprit national. Le ministre de l'instruction publique, M. Fortoul, homme

The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate

88 DICTATURE. [Il d'espril et de savoir, n'était pas le véritable auteur de cette d plorable réforme. Républicain infidèle à la République, phil sophe déserteur de la philosophie, universitaire qui ee fais(Tinstrument des ennemis de TUniversité, il n*ignorail pas le | ril et la déraison de Tœuvre qu'on lui imposait ; son sceplidsi lacccptait, puisqu'il ne pouvait être ministre qu'à ce prix. Les conséquences de la bifurcation devaient être telleme désastreuses qu'on fut obligé d'y renoncer sous le règne méi de Louis-Napoléon. Le nouveau pouvoir, en 1852, travaillait à détourner Ion racti\ilé du pays sur les intérêts matériels, tandis qu*il écrasi les intérêts moraux. 11 étouffait la presse et l'enseignemenl et surexcitait le mouvement industriel et financier. Louis-Xap léon prit, durant les premiers mois de son gouvemeoient, u série de mesures importantes sur les finances, réconomie » ciale et les travaux publics. Beaucoup de travaux avaient é commencés ou préparés sous la Législative. Cette assemblé peu avant sa chute, avait autorisé la ville de Paris à un empnii de 50 millions pour le prolongement de la rue de Rivoli jusqn rilùtel de Ville et pour la construction des Halles centrales. est juste de rappeler qu'en même temps, dans Tintérét de I science, la Législative avait voté, sous le ministère de Lk Faucher, des crédits pour la reprise de ces fouilles de Ninii qui ont donné de si prodigieux résultats et pour le déblaiema du fameux temple de Memphis (le Serapeum) confié à M. Mi riette, qui se vouait à la grande œuvre de la résurrection il l'antique Egypte. Beaucoup de chemins de fer étaient arrêtés enpnncipe el k travaux entamés ; les retards dans Texécution ne provenaiei pas seulement des crises politiques, mais aussi des discussioi d

(18St] CHEMINS DE FER. — CONVERSION. 89 ceinture autour de Paris ; puis il décréta divers travaux pour Tachèvement du Louvre^ la Bourse de Marseille, etc. Les concessioDs de chemins de fer se succédèrent sur une grande échelle : Paris à Lyon ; Strasbourg à Wissembourg ; Dijon à Besançon ; Gray à Saint-Dizier ; puis vint la fusion en une seule compagnie des quatre compagnies de Paris à Orléans, du Centre, d'Orléans à Bordeaux et de Tours à Nantes ; puis encore d'autres lignes diverses. Des conditions roagniflques étaient offertes aux compagnies : le gouvernement avait adopté le système des concessions à longs termes, jusqu'à 99 ans; plus, la garantie d'un minimum d*intérét. En toute chose, il voulait le succès immédiat, à tout prix. 11 Teut, en laissant se constituer à côté de lui le puissant monopole des compagnies et en aliénant pour longtemps l'avenir. Les compagnies se présentaient de tous côtés ; avant le 2 Décembre, il n y avait qu'un peu plus de 4,000 kilomètres de concédés; dans la seule année 1852, on en concéda 3,200. Une grosse opération financière suivit les premières concessions de chemins de fer. La Bourse, malgré les agitations politiques, s'était relevée progressivement, ainsi que le commerce et l'industrie, depuis 1848; néanmoins, en 1851, la peur qu'on avait de 1852, considéré pour ainsi dire comme une année de jugement dernier, empêchait la rente de continuer à monter ; le cinq était, la veille du 2 Décembre, à 91 fr. 60. Quand les événements eurent prononcé et que l'incertitude du lendemain eut disparu, les intérêts se rattachèrent au vainqueur; la rente dépassa le pair au milieu de décembre ; elle était à 103 au commencement de mars. Le dictateur crut pouvoir alors opérer la conversion du 5 en 4 1/2, en offrant le remboursement aux créanciers de TÉtat qui n^accepteraient pas la réduction. La très grande majorité accepta, comme il arrive généralement en pareil cas. Cela procura à l'État une économie annuelle d environ 18 millions et favorisa les entreprises industrielles et commerciales, en faisant baisser le taux de l'intérêt. La Banque de France prêta au gouvernement une assistance très efficace, et dans l'affaire de la rente et dans les affaires de

 chemins de fer : elle fit de grandes avances an Trésor public, n vue de la conversion, et consentit à prêter sur actions et oblig>tions de chemins de fer. Le gouvernement, en compensatioa, renonça à la faculté de toucher au privilège de la Banque je»qu'en 1867. Louis-Napoléon fonda ensuite à grand bruit deux établissements considérables : la Banque foncière de Paris (18 mars;. qui devint bientôt le Crédit foncier de France; puis, quelques mois après (20 novembre), le Crédit mobilier. La première de ces deux fondations était censée destinée à venir en aide a Tagriculture ; mais elle servit presque exclusiT^ ment à des opérations de construction et d'acquisition de pr^ priétés bâties dans les villes ; elle facilita le mouvement arliicicl ou, du moins, très précipité et exagéré, de renouvellemeiit de Paris et des principales villes, par lequel Louis-Napoléot comptait éblouir la France et TEuropc. Le Crédit foncier ne fut pas réellement le crédit agricole ; mais sa constitution était solide, et il est resté un établissement puissant et durable. Le Crédit mobilier, qui n'avait pas les bases et les gages de Tautre, après quoique temps d*une splendeur factice, devait s'efTondrer parmi beaucoup de scandales. Le budget de cette année, aussi bien que la Constitution, fui Touvrage d'un seul homme. Le dictateur le régla par décret; puis, après avoir fait procéder aux élections pour sa Chambre des députés, à la veille de faire fonctionner sa Constitution, il leva partout Tétat de siège (28 mars). Il ne supprimait guère que le mot; car son gouvernement restait comme un état de siège en permanence. La terreur, sinon la compression, une fuit le pouvoir suffisamment assis, cessa pour les classes aisées, pour les personnes notables ; on ne pouvait, en temps ordinaire, enl(!ver et déporter un homme de quelque notoriété sans faire du bruit, sans jeter des alarmes qui eussent été mal d*accoitl avec cette paix publique et cette prospérité que le nouveau pouvoir se vantait d*avuir rétablies ; mais la terreur ne cessa jamais pour louvrier obscur de Paris et des grandes villes. On caressait, on flattait la masse ouvrière; mais le travailleur doni la police signalait les opinions hardies et les dispositions à tenter

(IfiS] CRÉDIT. — ÉLECTIONS. 91 une propagande hostile, était exposé à disparaître une nuit, sans qu'on eût jamais de ses nouvelles. Cayenne ou Lambesa seules eussent pu dire où il était allé languir et mourir. Ceci se renouvela, de temps à autre, durant des années. L'état de siège eût-il été levé plus tôt, les élections, sans réunions et à peu près sans journaux, n'en eussent guère été plus libres. Elles avaient eu lieu le 29 février. Le résultat en était assuré d'avance. Les candidats présentés ou plutôt imposés officiellement par les préfets avaient été presque partout élus. Les républicains s'étaient abstenus dans une grande partie du pays. Le Siècle^ le seul journal parisien d'opinions républicaines qui eût survécu en se taisant dans les premiers jours, avait fait une tentative courageuse ; il avait recommandé à Paris deux candidats : le général Cavaignac et l'ancien ministre de l'instruction publique de 1848, Carnot; et, à Lyon, un troisième candidat, le médecin Hénon ; tous trois furent élus. Ces exceptions, qui éclatèrent au milieu de ces élections étranges, montrèrent que la France politique n'était pas morte. Le Corps législatif, en général, tel qu'il sortit des urnes, ressemblait bien moins à une Chambre des députés qu'à une sorte de Conseil général représentant exclusivement les intérêts matériels. Montalembert, en dehors des (rois républicains, était, entre les élus, le seul débris des Assemblées politiques. Les recommandations du journal officieux le Constitutionnel dL^dX^ni été suivies : — « Renoncez, avait-il dit aux candidats, renoncez à chercher l'influence que vous aviez sous le régime parlementaire; acceptez une situation modeste et occupée... — Vous avez besoin d'être dirigés, disait-il aux électeurs ; félicitez-vous que les préfets vous désignent les candidats les plus disposés h seconder le président, puisqu'ils vous fournissent l'occasion de voter une seconde fois pour lui. » Le prince- président, le 29 mars, procéda, dans la salle des maréchaux, aux Tuileries, à Tinstallation des grands corps de r£tat. On pensait que, dans son discours, il ferait entendre qu'il attendait un autre titre, celui d'empereur. 11 resta dans le vague à cet égard. Il parki encore de conserver la République. C était se railler di; ses auditeurs et de hi France ; mais il ne voulait

92 DICTATURE. {î»g\ point paraître se hâter de saisir ce qui ne pouvait plas hri échapper. La session des deux Chambres fut ensuite ouverte par les présidents que leur avait donnés le dictateur. Au Sénat, LouisNapoléon avait choisi son oncle Jérôme, rex-roi de Westphalie. Le vieux Jérôme prononça un discours sur le retour aux institutions qui, suivant lui, « réalisaient seules Tunion de Tordre avec la liberté ! » il présenta le triomphe de son neveu comme la revanche de Waterloo. Au Corps législatif, le président était Billault, Tancien dépaté semi-libéral, semi-socialiste. Son discours fut une charge à fond contre le ré^'ime parlementaire. En vertu de la Constitution nouvelle, les présidents réclamèrent des membres des deux Chambres le serment d'obéissance à la Constitution et de fidélité au président de la République, Les trois députés républicains avaient écrit au président da Corps légishitif que leurs électeurs avaient entendu protester contre la destruction des libertés publiques, mais non envoyer les élus siéger dans une Assemblée qui n'avait pas le pouvoir de réparer les violations du droit. Délivré de ces trois collègues qui l'eussent fort embarrassé, le Corps législatif devait être d une docilité exemplaire ; il risqua cependant, un jour, un timide essai de discussion avec la conseil d'État par voie d'amendement. Le ministre d'État, Casabianca, le rappela gravement au respect de la Constitution. Le Corps législatif s'empressa de se soumettre. Le budget fut volé en une st*ule scsince. Montalembert, à lui tout seul, commença de faire de Topposition. Après avoir accepté le 2 Décembre, li se mit un peu tard à parler de tyrannie, d'institutions faussées ! Il ne trouva point d'érho, ni alors, ni ensuite, lorsqu'il attaqua les déerets sur les biens de la famille d'Orléans. L(* prince-président déclara la session close le 28 juin. — « I/épreuvt* qif on vient de faire, dit-il, démontre que la France possède toutes les conditions d'un gouvernement fort et libre! » iMiranl hi session, le bruit avait couru que Louis-Napoléon serait proelainé empereur le 10 mai, après la distribution des ailles à l'armée. (!ela ne s'était pas réalisé. Le dictateur M

(18S}] DISCOURS DE BORDEAUX. 03 Tjulait pas se faire empereur sous cette forme. Il entendait y mettre plus d'art et se faire imposer par le pays Taccomplissemont de ses tœux. Il entreprit donc une nouvelle tournée dans les départements. Il alla d'abord inaugurer le chemin de fer de Paris à Strasbourg et reçut à Nancy une députation militaire envoyée par le roi de Prusse pour le complimenter. Il parcourut ensuite le centre, le midi et Touest de la France. Les conseils généraux lui avaient envoyé de toutes parts des adresses favorables à son gouvernement ; 34 avaient expnmé le vœu que le pouvoir dont la nouvelle Constitution le revêtait pour dix ans fût perpétué entre ses mains. 9 avaient demandé en termes formels le rétablissement de Tempire héréditaire sur sa tête. On cria beaucoup : « Vive Tempereur I » sur son passage. Il fut accueilli en monarque à Nevers, chef-lieu de ce département de la Nièvre si agité par le mouvement républicain en décembre, puis si écrasé par la réaction. Les mêmes démonstrations impérialistes se répétèrent jusqu'à Lyon, où une statue équestre de Tempereur Napoléon fut inaugurée en présence de son neveu. Le mot d'ordre était partout donné par les autorités et par les personnages influents ; la masse suivait, soit entraînement chez les uns, soit imitation chez les autres. Les adversaires irréconciliables se taisaient. Pendant la plus grande partie du voyage, Louis-Napoléon avait gardé une certaine réserve; à Bordeaux, il y renonça (7 octobre). Le président de la Chambre de commerce ayant rédamé nettement le rétablissement de l'Empire, le prince-président fit une réponse qui est restée fameuse dans Thistoire. Il reprit là le langage de son oncle, comme il allait reprendre son titre. Abandonnant son bagage socialiste, il affirma que la nation était désabusée des absurdes théories et que, si elle Tentoarait de ses sympathies, c'est qu'il n'était pas de la famille des idéologues. — « Pour faire le bien du pays, ponrsuivit-il, il n'est pas besoin d'appliquer de nouveaux systèmes, mais de donner confiance dans le présent, sécurité dans Tavenir. Yoilà pourquoi la France semble revenir à TEmpire. — Il

The text on this page is estimated to be only 29.27% accurate

91 DIGTATURB. (ItS»! est néanmoins une crainte à laquelle je dois répondre... certaines personnes se disent : Y Empire, c'est la guerre ! — Moi, je dis : V Empire, cest la paix! — C'est la paix; car la France la désire, et, lorsque la France est satisfaite, le inonde est tranquille. » Et il conclut en disant que les conquêtes qu'il avait à faire, c'était de conquérir à la conciliation les partis dissidents et de conquérir à la religion, à la morale, à l'aisance, la partie de U population qui n'avait ni croyance ni bien-être. Le neveu du grand conquérant se posait en civilisateur padfiquc et en apôtre couronné. Il rentra dans Paris, le 16 octobre. Tout était prêt; on lui fit une réception solennelle a lu gare d'Orléans. Les grands corps de rÊtnt Vy accueillirent aux cris de : ((Vive l'empereur! n le chant sacré de la Kévolution et de la République, la Marseiiiaùe, saluait cette restauration monarchique : toujours l'équivoque napoléonienne ! Le préfet de la Seine, Tancien député libéral Berger, el les autorités municipales conjurèrent le prince-président de *i reprendre la couronne de Timmortel fondateur de sa dvnastie. » m Le cortège suivit les boulevards, en passant sous une longue ligne d*arcs de triomphe. Du premier de ces arcs était parti ua ballon en forme d'aigle tenant la couronne dans ses serres. Tous les théâtres étaient magniGquement décorés. Tout cela avait essentiellement la physionomie de ce qu'Odilon Barrot, quatre ans auparavant, recommandait si instamment à Louis» Napoléon d*éviter, la physionomie du Cirque olympique. Le clergé prit part, comme les théâtres, à cette pompeuse réception ; on encensa le futur empereur du haut des degrés de 11 M«tdeleine. Le dernier arc de triomphe, sur la place de la Concorde, portait cette inscription : « Napoléon III, sauveur de U civilisiition mod(*rno. » La marche s'est ouverte par la harangue du préfet de la Seine : elle se ferme, avant la rentrée aui Tuileries, par une autre harangue des dames de la HaUe, qui dt*mandent, eonune le (iréfet, le rétablissement de TEmpire. Avec tout cet appareil théâtral, la fêle est froide ; le peuple regarda. n\ip|iluuilit |)as, ne rit pas, ne chante pas. ci Quelque

[ltS8] BlITRÉB TRIOMPHALE. 95 chose semble avoir changé dans Fesprit français, » comme le remarque un historien du Second Empire (Taxile Delord). Le lendemain, parut dans le Moniteur la note suivante : « la manifestation éclatante qui se produit dans toute la France en faveur du rétablissement de TEmpire impose le devoir au président de consulter à ce sujet le Sénat. » Le Sénat fut convoqué au 4 novembre : le Corps législatif, également. Celui-ci devait recenser les votes, si le Sénat décidait qu*il fallait consulter le peuple sur un changement dans la forme du gouvernement. Personne, assurément, ne doutait que le Sénat ne prit cette décision. Le 4 novembre, le Sénat reçut du prince-président un message qui Tinvilait à modifier la Constitution dans le sens indiqué par la volonté du pays. Le Sénat nomma une commission, dont le rapport fut confié au jurisconsulte Troplong, ancien pair de France et premier président de la cour royale de Paris sous Louis-Philippe. Le rapporteur débita des phrases retentissantes sur les hommes « providentiels, » qui, à certaines époques, sont choisis pour réparer les maux des révolutions ; puis il assura que la France était à la fois monarchique et démocratique, et que TEmpire unissait en lui le passé et le présent, la monarchie et la république. Pour bien asseoir la tradition dynastique dans la maison impériale, il proposa que le nouvel empereur prit le nom de Napoléon 111. Les Bonaparte auraient eu ainsi un Napoléon II ayant régné en droit, sinon en fait, selon la légitimité impériale, de même que les Bourbons avaient eu un Louis XYU, selon la légitimité royale. M. Troplong exprima les vor ax de la commission afin que, (c dans un avenir peu éloigné, une épouse vint donner à Tempereurdes rejetons dignes de ce grand nom». Ce vœu rappelle ai^ourd*hui, dans ce qu'elle eut de plus tragique, la Némésis des anciens ! Le Sénat vota, conformément aux conclusions de la commission, un sénatus-consulte qui soumettait à Tacceptation du peuple le rétablissement de Tempire héréditaire (7 novembre) ; puis il se transporta en corps à SaintCloud pour remettre le sénatusconsulte au prince-président. Louis-Napoléon rappela, dans sa réponse, qu'il y avait 48 ans, le Sénat, dans ce même palais,

06 DICTATURE. [IKS; était venu olTrir la couronne au chef de sa famille. •• « L^esprit de Tempcreur ost avec moi, dit-il; sa pensée me guide; soa esprit me protège. » Le peuple fut appelé à voter, les 20 et 21 noveoibre, sur le plébiscite rédigé par le Sénat. Des protestations républicaines et légitimistes circulaient en dépit de la police. Le pouvoir, comme par défi, les publia lui-même dans le Moniteitr. 11 pensa que k violence exaspérée des proscrits républicains de Londres et de Jersey effraierait le public paisible et il redoutait peu les rèdimations plus réservées du comte de Chambord. Il faisait acte de force et de confiance en lui-même; mais il n'en donna pas poor cela plus de liberté de réunion et le plébiscite fut voté dans les conditions des deux scrutins qui avaient eu lieu sous la dictature. Le dépouillement des votes, opéré par le Corps législatif, donna 7,82i,189 voix pour le plébiscite, 253,135 contre, 63,426 bulletins nuls. La majorité du 20 décembre 1831 était dépassée. En Tabsence de toutes garanties dans les sections électorales, il est bien permis de mettre en doute rautbentidié de ces chiffres; mais, ce dont on ne peut douter, c*est qa*l y ait eu réellement une grande majorité. La France s'abandonnait! Le premier décembre au soir, les trois grands corps de FÉlat, les deux Chambres et le conseil d'État, se rendirent ensemble à Saint-Cloud, et le président du Corps législatif présenta le résultat du scrutin au nouvel empereur, qui avait pris place sor un trône, entre son oncle Jérôme et son cousin Napoléon, l>xdéputé montagnard. Aux félicitations des présidents des deux Chambres, Napoléon m ne craignit pas de répondre : « Le nouveau règne que vous inaugurez aujourd'hui n'a pas pour origine, comme tant d'autres dans l'histoire, la violence, la conquête ou la rusel... Aidez-moi tous à asseoir, sur cette terre bouleversée par tant do révolutions, un gouvernement stable, qui ait pour bases la religion, la justice, la probité, l'amour des classes sonllrantes. » Le lendemain, 2 décembre, au matin, par une froide bi i|iii ne rappelait pas le soleil d'Austerlitz, le cortège impérial

[1862] NAPOLÉON III EMPEREUR. 97 dirigea de Saiot-Cloud vers les Tuileries. Napoléon III flt son entrée entre Persigny et Saint-Arnaud, qu'il venait de nommer maréchal de France avec Magnan, « pour services rendus en décembre 1851 », disait le décret. Le Moniteur publia les noms des titulaires des principales charges de la maison de Tempereur : grand aumônier ; grand maréchal du palais; grand écuyer ; grand veneur; grand chambellan ; grand maître des cérémonies ; tout Tattirail du premier Empire. Saint- Arnaud touchait, à divers titres, 300,000 fr. par an ; Magnan 200,000 fr. C'était la curée de décembre. On était bien loin des 25 fr. par jour tant reprochés aux députés de la République. Quant à Tempereur, quelques jours après, sa liste civile fut fixée par le Sénat à 25 millions par an, comme Tavait été celle de son oncle, plus une dotation annuelle de 1,500,000 francs pour les princes et princesses de la famille impériale, et la dotation immobilière de la couronne, comprenant les palais impériaux, manufactures, forêts, etc.. Le 2 décembre 1852, des balcons des Tuileries et de THAtel de Ville, du haut du palais des rois et du haut du palais du peuple, Saint-Arnaud, Persigny et le préfet Berger avaient lu le plébiscite à Tannée, à la garde nationale et au peuple, comme pour signifier que, selon la parole du rapporteur du Sénat, on remplaçait à la fois l'ancienne monarchie et la Révolution. Ainsi commença le règne qui devait finir à Sedan. VI

The text on this page is estimated to be only 26.62% accurate

CHAPITRE IV SECOND EMPIRE. — GUERRE DE CRIMÉE, (btceiiibrc 1852. — 16 avril 1856.) Loiiis-Napoléoi) est devenu Tempcreur Napoléon III; il a maintenant, par le titre comme par le fait, la plénitude de ce pouvoir suprême auquel il a eu, toute sa vie, la convictioi fataliste de parvenir. Qu'en fera-t-il, et qu'est-il pour savoir ei user? Ses partisans le proclament d'avance un grand hotufDf : quelques-uns de ses adversaires passent d*un extrême à Taotre en ce qui le concerne; ils ne le haïssent pas moins; mais ils le prennent pour un profond génie machiavélique, après TaTOff pris pour un être absolument inepte. Chez ses amis et méfltf chez une partie de ses ennemis, on induit, de son habileté a conspirer, son habileté à gouverner; on se laisse fasciner par ses premiers succès, que d'autres succès plus éclatants iroal suivre grâce à un concours de circonstances inouïes. Si soi œil n*a point dY*clairs, si sa physionomie est sans mouvemeat, c*cst, dit-on, Tindice d'une forte volonté qui sait dominer UniIcs les impressions de Tâme. Louis-Philippe parlait bien, mab beaucoup et trop; Napoléon III écoute beaucoup et parle pca. On veut voir de la profondeur dans ce mutisme, qui cadîe k plus souvent Tirrésolution; nous ne disons pas : qui cache k vide; car les idées ne manquent point à Napoléon III : lesîdcei ol)stinées, les idées fixes; mais cette obstination rêveuse et vague n*est pas la persévérance active et pratique qui sait exécuter ce que l'esprit a couru, qui sait préparer, coordonacr et suivre ju>qu*au bout les moyens d'exécution. Dana cette

[IKI] NAPOLÉON III. 99 nature complexe et contradictoire se mêlent étrangement le conspirateur consommé dans Tart de la dissimulation et le rêveur romanesque; c'est Tassociation de défauts opposés entre eux la plus dangereuse qu'une nation puisse rencontrer dans son chef; il y a là les vices d'un usurpateur sans ses qualités. Il est inévitable que cet homme jette la France dans les situations les plus périlleuses sans avoir la capacité de l'en tirer : s'il a d'abord des succès, il les devra aux circonstances bien plus qu'à son action personnelle, et les circonstances ne sauraient toujours être propices I Nous avons vu dans quelles voies, après le 2 Décembre, Louis-Napoléon avait engagé le pays : il avait suscité un grand mouvement d'intérêts matériels pour détourner les esprits de la politique. L'ensemble des conditions européennes favorisait cette impulsion : les grandes découvertes, les innovations éclatantes des dernières années, le développement croissant des chemins de fer, l'introduction du télégraphe électrique, en un mot, l'association de la science et de l'industrie était partout le caractère principal de l'époque; l'Europe, sortie de la crise révolutionnaire de 1848, se rejetait vers le progrès de l'industrie et du commerce avec plus d'énergie et d'ampleur qu'au temps de Louis-Philippe. Les créations de cet ordre apparaissaient sous des aspects si nouveaux et si grandioses qu'elles émouvaient les imaginations presque autant qu'elles excitaient les aspirations à la richesse. Napoléon III allait-il rester Adèle à son programme de Bordeaux et se renfermer dans cette activité paciflque? C'était la question que se posaient la France et l'Europe. On se demandait si un événement qui ouvrit l'année 1853 et qui suscita beaucoup de curiosité profiterait à l'esprit de paix. Cet événement fut le mariage de l'empereur, qui suivit, après quelques semaines, la proclamation de l'Empire. La première pensée de Napoléon III avait été de chercher une femme dans quelque maison princière d'Allemagne ; il avait songé à une princesse Wasa, d'origine moitié suédoise, moitié allemande, puis à une princesse de Ilohenxollern ; mais le père de la princesse Wasa, général au service d'Autriche, s'était • • ••• ••• •• •*

The text on this page is estimated to be only 24.99% accurate

100 SBCOND EMPIRB. (ItU: hâté, sur Tavis du gouvernement aulrichien, de flaocer sa IDa à un prince de Saxe. Napoléon III, prévoyant pareil échec da côté des Hohenzollern, cousins du roi de Prusse» D^însîsta pas sur cette seconde négociation et prit brusquement son parti. Dans le courant de janvier 1853, le Moniteur annonça que Fempereur épousait mademoiselle de Moutyo, d'une grande famille d'Espagne, « aussi distinguée, disait le journal ofBdelt par la supériorité de son esprit que par les charmes d*ane beauté accomplie. » Le 22 j;invier, los bureaux du Sénat et du Corps législatif et le conseil d^Ëtnt furent convoqués aux Tuileries, où Tempereur l«'ur nnnonra sn résolution par un discours altier. « L*unioo que je contracte, dit -il. nVst pas d'accord avec les traditions de Tancienne politique, et c^est là son avantage. » Il affirmait que. s1l convenait de rapprocber la France de TEurope roonarchique, ce n\'st point «< par des alliances royales qui créent de fausses sécurités et substituent Tintérêt de famille à rintérèt national Le mariage de Napoléon I*' avec Marie-Loaise a été, il est vrai, un grand événement ; mais, sous le dernier rè^me. au contraire, ramour-propre du pays n*a-t*il pas en i souffrir, lorsque rh«'Titier de la couronne sollicitait infructuen* sèment, pendant plusieurs années, Talliance d'une maison snii\eraineet obtenait enfin une princesse accomplie sans doute, mais dans des ran

[I9SS1 MARIA6B DB L'EMPEREUR. 101 duc d'OiiéoDs avec une priocesse qui avait gardé restime et la sympathie générales; c'eût été bien autre chose, si Ton eût su que le souverain qui tenait ce fier langage avait, lui-même, sollicité, sans l'obtenir, une alliance princière « dans des rangs secondaires ». La nouvelle impératrice, Eugénie de Montijo, fille d'un grand d'Espagne qui avait tenu le parti français au temps du roi Joseph, et d'origine écossaise par sa mère, était fort connue dans Paris; elle avait brillé aux fêtes de TÉlysée, durant la dictature. On ne vit, en général, dans ce mariage, qu'un coup de tète de jeune homme, un peu attardé chez un chef d'État d'un ége mûr; on s'amusa du roman impérial; on en eût pleuré, si l'on eût pu prévoir que ce mariage de fantaisie aurait des suites politiques plus funestes que le mariage de Louis XVI ou celui de Napoléon I*'. Deux femmes ont eu sur Napoléon III une influence décisive : l'une, au commencement, l'autre, à la fin de sa carrière; l'une avait été sa mère, la reine Hortense ; l'autre fut son épouse, l'impératrice Eugénie. L'une l'avait préparé à l'Empire, l'autre l'en a précipité. Les conséquences lointaines du mariage de l'empereur étaient ensevelies dans les ténèbres de l'avenir La conséquence immédiate fut l'expansion d'une époque de luxe et de plaisir, de modes bizarres et fastueuses, où une souveraine jeune et belle, passionnée pour les parures et pour les fêtes, groupa autour dVIle tout un monde agité et frivole. Ce monde était emporté par le double tourbillon du plaisir et de la spéculation ; les fortunes naissaient, croulaient, se relevaient comme au temps de Law; l'agiotage était aussi effréné que le lu%e, et c'était le principal directeur du 2 Décembre, Momf , qui apparaissait au milieu de ce tumulte comme le grand-maltre et le chef suprême des spéculateurs. Le régime nouveau, à consulter les apparences, s'il n'était pas moral, semblait devoir être pacifique. L'empereur inaugura la session législative de 1853, le 14 février, par un discours où Ton remarqua et l'on commenta cette phrase : a K coux qui regretteraient qu'une part plus large n'ait pas été faite à la

The text on this page is estimated to be only 26.80% accurate

102 SECOND EMPIRE. ;ilil liberté, je répondrai : la liberté n'a jamais aidé à fonder d'édifice politique durable; elle le couronne quand le temps U consolidé. » Il ajournait donc indéfiniment la liberté ; mais il promeliac la paix. Il s'agit avant tout, disait-il, de bien administrer li France et de rassurer TEurope. Il annonçait, en conséquente, la diminution des dépenses et des armements : rarmée, dqa réduite de 30,000 hommes Tannée précédente, allait encorr Tètre de 20,000. Le 8 mars, une exposition universelle fut décrétée pour b 1*' mai 1855 : TAngleterre avait donné Texemple en 1851. (]ette attitude du gouvernement impérial modiGa ropinion é TAnglcterre, d'abord très mal disposée envers le 2 Décembre; 4,000 négociants de la cité de Londres envoyèrent à Temperw une députation afin de lui exprimer leurs vœux pour la hoaat intelligence entre les nations française et anglaise. La session législative de 1853 fut de peu d'intérêt. On y doii signaler le remaniement du jury, opéré de façon k en remettra la composition dans la main du pouvoir, et, aussi, le reminieuient des conseils de prud'hommes ; il va sans dire qw c'était pour en rendre l'organisation moins libérale. Les socièlâ de secours mutuels furent à la fois encouragées et mises à b discrétion de l'autorité par le choix de leurs présidents el seerétaires. Les travaux publics continuaient de se développer. On ajooU de iiouvi'lles sections à diverses lignes de chemins de fer. (k créa une communication sous-marine entre la France H TAIgérie au moyen du télégraphe électrique. Quelques réductions furent admises dans les tarifs douaniers ; on commeoc»! ù relâelier les liens du système protecteur. Le mouvement industriel grandissait; Tagriculture ne fui pa» lienn'use en 1853 : ce fut une mauvaise année pour les cérealei foriniK* pour l;i vigne; le blé, au 1*' novembre, atteignait dtjù !to francs riiectolitre. La crise alimentaire ne suscita poor U\i\i point drs souiïninces aussi cruelles qu'en 1846 et 1847. ût souvenir irrent eneon* avait rendu fadministration plus pR^ viiya!it«*. Le drlicit d(* la reeolte, constaté en septembre, ayail

(ISSS] LB DEDANS BT LB DBHORS. 103 montré la nécessité d*importer pour 400 millions de grains, on avait pris des mesures afin d'amener des blés étrangers. A Paris et dans quelques autres villes, on établit, au moyen d'une caisse de la boulangerie, un système de compensation par lequel on devait payer le pain moins cher en temps de cherté et un peu plus cher en temps d'abondance. Un fait à constater, dans le courant de Tannée 1853, e*est qu'en dépit d'une police inquisitoriale qui pénétrait partout, une conspiration se forma et se reforma à deux reprises, entre d'assez nombreux adhérents, pour attaquer Tempereur lorsqu'il sortait en voiture. Il y eut beaucoup d'arrestations et d'assez nombreuses condamnations à la déportation, h la détention ou au bannissement. Les dispositions pacifiques auxquelles les classes laborieuses commençaient à prendre confiance en France et en Europe étaient une pure apparence. Napoléon III, qui ressemblait si peu à son oncle, avait de commun avec lui une absolue indifférence pour ses paroles et ses engagements. Il entendait bien étonner le monde autrement qu'en perçant des boulevards dans Paris et il comprenait que la France, si l'on ne donnait à son imagination d'autre aUment que l'industrie, les bâtiments et les fêtes, en reviendrait bientôt à réclamer la liberté. Les spectacles du dedans ne suffisaient pas ; il fallait les spectacles au dehors. Le mouvement imprimé à l'industrie et au commerce poursuivait son cours; mais les affaires étrangères n'en deviennent pas moins, dès la première année de l'Empire, le principal intérêt de l'histoire. Les monarchies du Continent avaient vu le 2 Décembre avec an mélange de satisfaction et d'inquiétude ; elles étaient bien aises du renversement de la République ; mais elles redoutaient les entreprises que faisait pressentir la dictature d'un Napoléon. En Angleterre, le ministre des alTaires étrangères, lord PaN merston, s'était hélé de manifester son approbation du coup d'État; hostile à Louis-Philippe sans motifs bien légitimes, il s'était pris, envers l'inoffensive République de 1848, d'une pareille hostilité qui n'était pas motivée du tout. Ce ministre, Vie les cours du Continent haïssaient comme révolutionnaire et

The text on this page is estimated to be only 26.72% accurate

lOfr SECOND EMPIRB. Itj4 qui poussait auv révolutions en Europe, était maintenant Fenneau de la Révolution en France. Il ne comptait pas pouvoir se faire un instrument (Fune France libre. Le président usurpateur. qu*il avait étudié et qu*il connaissait bien, lui plaisait comiD^ susceptible de devenir son allié dans quelque coup au profil J? la politique anglaise, telle qu'il la concevait. Un éminent collèf^ue de lord Palmerston, lord John Russell. si libéral dans les affaires intérieures de l'Angleterre, mais pei soucieux de la liberté chez autrui, se montra également iodutgent au 2 Décembre. D'autres hommes d'État anglais protestèrent, au contraire, avec une extrême vivacité, et, dans kn premières semaines qui suivirent la catastrophe de Paris, IV pinion publi(|ue fut soulevée a la fois par un sentiment moral rt par la crainte de la guerre et de Tinvasion que la foule crut imminentes. Les journaux anglais appelaient violemment m renouvellement de la coalition europiicnne. Lord Palmerstoa. contre qui ses collègues et surtout la reine avaient des grief» antérieurs, fut (»bligé de quitter le ministère. Les protestations paciiiques de Louis-Napoléon calmèrent TAngleterre. Au lendemain du 2 Décembre, enivré de son 8uccèa\ait TemportMir de Russie et que souhaitait fort le raids Pru^si\«Milr('les(|ualri'grand

[18SS] NAPOLÉON III ET L'ANGLETERRE. 105 sur une question de flnance, renversa le ministère tory, favo* rable à Napoléon III. Un nouveau cabinet fut formé d'hommes de diverses nuances. Lord Palmerston y rentra ; mais il en était le seul membre qui passât pour bien disposé envers le nouvel empereur, et on Favait placé à Tintérieur et non aux affaires étrangères; ceci paraissait indiquer une situation tout au moins d'observation et de réserve vis-à-vis du gouvernement impérial. Quant aux puissances continentales, il faut remonter jusqu'en 1850 pour se rendre compte de leur position respective au commencement de 1853. La rivalité de l'Autriche et de la Prusse s'était accentuée, avec des phases diverses, de 1849 à 1850. Un homme énergique et audacieux, le prince de Schwartzenberg, qui gouvernait rAulriche sous le nom du jeune empereur François-Joseph, visait à un triple but : fondre les nationalités multiples de l'Empire autrichien dans une monarchie unitaire, plus ou moins constitutionnelle ; rétablir l'ancienne diète germanique ; faire entrer dans la Confédération germanique la masse entière de l'Empire autrichien, sans distinction entre les provinces allemandes et les autres nationalités. Au lendemain des catastrophes qui avaient failli anéantir l'Autriche, le ministre autrichien rêvait de conquérir à cet Empire la suprématie en Europe, en plaçant l'empereur d'Autriche à la tête d'une confédération de plus de soixante millions d'hommes. A cette politique téméraire, mais nette et précise, le roi de Prusse et son ministre Radowitx n^opposaient que des visées nébuleuses et contradictoires : issu d'une race qui s'était élevée par la force en brisant sans scrupule le droit ancien el qui ne devait pas tarder à rentrer dans cette voie, le roi Frédéric-Guillaume rêvait un idéal de droit chrétien et en cherchait le type derrière lui dans le moyen Age ; il détestait la Révolution et la France, mère de la Révolution ; il avait refusé, des mains de la Révolution, la couronne de l'Empire allemand, et, cependant, il aspirait pour la Prusse à la direction de l'Allemagne, mais en s^indioant devant la suprématie honorifique de rAutriclie, héritière de Tancien Empire.

The text on this page is estimated to be only 29.86% accurate

106 SBCOND EMPIRE. :iK^ Dans de telles conditions, TAutriche, une fois débarrassée de la guerre de Hongrie par l'intervention russe, reprenait inévitablement Tavanlage sur la Prusse. Frédéric-Guillaume, après «a rupture avec TAssemblée de Francfort, avait essayé en vain j< convoquer, sous sa présidence, une assemblée des princes alle^ mands h la place de rassemblée révolutionnaire ; puis il s'était rabattu sur « Tunion restreinte » entre les États du nord de TAIIemagne. Cotte « union restreinte » lui avait manqué dans la main ; les principaux Ktats de TAIIemagne du Sud, et, a\

I18SI] AUTRICHB ET PRUSSE. 107 On oe le fit point et la question resta ouverte à Tambition prussienne. Cette ambition, alors, semblait pour longtemps refoulée. La Prusse paraissait bien faible et TAutriche bien forte. La Prusse ne résista que sur un point à Fascendant autrichien ; mais ce point était capital. Il s'agissait de rentrée de TEmpire autrichien, avec toutes ses provinces hongroises, slaves, italiennes, roumaines, dans la Confédération germanique. Le gouvernement français soutint la Prusse en protestant vivement contre la prétention autrichienne. L*Autriche fut obligée d'y renoncer (janvier-mars 1851). La longue crise allemande aboutit au rétablissement pur et simple de Tancienne diète. Il ne subsistait plus rien, en apparence, de la Révolution de 1848 en Allemagne ; mais cette restauration du passé restait bien à la surface. Le politique audacieux qui avait abaissé la Prusse mourut bientôt après, et TAutriche ne retrouva pas un autre Schwartzenberg. La Prusse avait eu, en 1850, un succès qui, sans grand bruit, lui offrait quelque dédommagement de ses échecs. Le Hanovre était entré dans le ZoUverein, ce qui ouvrait à cette union commerciale les embouchures des fleuves dans la mer du Nord. L*influence de la Russie avait été considérable dans les événements d*Allemagne que nous venons de résumer : le tsar Nicolas avait été le vrai chef de la réaction européenne contre la Révolution de 1848 : il avait sauvé TAulriche; il dominait la Prusse par Fascendant de sa forte et opiniâtre volonté sur Tesprit rêveur et impressionnable de Frédéric-Guillaume IV ; les petits princes allemands regardaient le tsar comme le véritable et unique empereur. Nicolas croyait donc sa suprématie assise solidement sur TEurope centrale et visait à la ressaisir sur rt^npire ottoman, où Tinfluence anglaise contrebalançait la Menne. En 1849, il avait vu l'Angleterre et la France s*nnir p4)ur appuyer le refus qu'avait fait le sultan de livrer ses hôtes hongrois et polonais à TAutriche et à la Russie ; mais le président I^uis-Nnpoléon avait affecté dans cette affaire des formes moins rudes que le gouvernement anglais. Ce ne fut cependant pas r.\ngleterre, ce fut la France que lé Russie rcn

The text on this page is estimated to be only 27.26% accurate

to8 SECOND EMPIRE. .'ISâO-ISJ^ contra devant elle comme une rivale bientôt après en Orienl. Ce fut à Toccasion des « Lieux-Saints », c'est-à-dire des monuments élevés dans les lieux qui ont vu la naissance, la vie et la mort de Jésus-Christ. La protection du culte grec, dit «orthodoxe », dans la Terre-Sainte est revendiquée depuis Iod^ temps par la Russie, à la fois avec une passion religieuse «^ulcère et une ardente ambition nationale. La protection du cullr catholique ou latin a toujours été aflTectée, comme une Iradilion des croisades, par le gouvernement français. Les droits des Latins en Terre-Sainte avaient été Toccasion de divers traités entre la France et la Turquie, dont un en 1690, un en 1740. Grecs et Latins n'avaient jamais cessé de se disputer les vieui sanctuaires chrétiens, partagés entre eux à Jérusalem, à Bethléem, a Nazareth. De ridicules batailles de aïoines avaient maintes fois attenté à la majesté de ces lieux; la question. néanmoins, était sérieuse au fond. La position de la France était délicate dans ces régions. 11 y avait nécessité de maintenir notre protection traditioimelle sur le culte latin et sur les groupes de populations qui le professent, sous peine de déchoir dans Topinion des Orientaux ; mais il n'était pas moins nécessaire dt; mettre d(^ la modération dans Texercice de ce patronage et de ne pas nous aliéner les populations de rite grec, qui sont, dans rOrient chrétien. Timmense majorité. I.ouis-Napoléon, une fois président, vit là une bonne occasioo de donner des gages au clergé, dont il s'était fait un allié, et de pn*ndre une attitude à effeL 11 fit revendiquer bruyamment par son ambassadeur, en iSbO, les privilèges qu'accordait aux protégés de la France le traité de 1740, et sur lesquels les Grecs et les Arméniens avairnt empiété. Il s'agissait de savoir qui auniit la principiile clef de 1 église de Bethléem; qui aurait druit de n*parer la cou|)ole de Teglisc du Saint-Sépulcre ; à quelle heure (îrecs, Latins, Arméniens, célébreraient tour a tourks oflices (lins les sanctuaires qui leur étaient communs; eufia, counui'ut drvait*nl être répartis les édifices religieux appartenant rxrlusîvcmeut auv uns ou auv autres. La Ports |)ar la Franco. Là-d('ssus, grande colère de Niedas.

ritiMiSS] RDS8IS. LIBUX'SAINTS. iOt Il réclama impérieusement le maintien du statu quo, c'est-à-dire le maintien des innovations favorables au culte grec. La Turquie le Im promit. Le gouvernement français, à son tour, se fâcha. La Porte ottomane, ne sachant à qui entendre, finit par faire une espèce de cote mal taillée, assez raisonnable, mais qui ne satisfit personne. Il y avait dix-huit mois qu*on disputait sur les lieux-Saints, lorsque s^opéra en France le rétablissement de TEmpire. Nicolas, irrité, eût voulu reformer une coalition, au moins diplomatique, contre le nouvel empereur. L'Angleterre ne s'y prêta point. Le roi de Prusse eût été beaucoup mieux disposé; mais il n*osa se séparer de TAutriche; ces deux puissances posèrent bien quelques réserves sur le maintien des traités de 1815 et de rétat territorial garanti par ces traités, en prenant acte des déclarations pacifiques de Napoléon III ; mais elles n*allèrent pas plus loin. Nicolas, alors, se résigna aussi à reconnaître le nouvel empereur; néanmoins, il ne put se décider à le traiter de « frère », suivant Tusage entre souverains; il souscrivit ainsi sa lettre officielle : a de Votre Majesté... le bon ami. » Cette puérilité devait avoir de terribles conséquences. Nicolas avait cru pouvoir renouveler envers Napoléon III les procédés offensants dont il avait usé envers Louis-Philippe ; mais ce qui avait été supporté par le pacifique monarque de 1830 n'était pas destiné à Têtre par le turbulent aventurier du 2 Décembre. il en devait coûter cher, cette fois, à l'orgueilleux tsar ; les amours-propres rivaux de deux despotes, en s'entre-heurtant, allaient perdre l'un des deux et donner à l'autre un triomphe éphémère au prix de la vie de centaines de mille hommes. Nicolas n'avait pas réussi à coaliser les puissances contre le nouvel Empire français : il essaya de refaire la coalition sous une autre forme et adressa de fort étranges propositions à l'ambassadeur d*Angleterre, sir Hamilton Seymour; partant de ce point que la Turquie se mourait, que c^étoit là un fait acquis, il offrit de s'entendre avec T Angleterre pour le partage de la succession, en admettant TAutriche à en prendre sa pari et en excluant la France. Il ne voulait pas, disait-il, occuper définitivement Constantinople, sans bien expliquer ce qu*il prétendait en faire après

The text on this page is estimated to be only 29.30% accurate

110 SECOND EMPIRE. [It&i; l'avoir occupée provisoirement; il voulait ériger les principautés roumaines (Valacliie et Moldavie), la Serbie et la Bulgarie en Étals indépendants sous sa protection; il n'entendait pas que la Grèce s'étendit et devint un État puissant, ni qu'on reconstruisit un Empire byzantin. Il dévoilait ainsi le peu de sincérité de la sympathie que son gouvernement avait témoignée aux Grecs. Le tsar avait protégé la Grèce à condition qu'elle ne grandit pa» et n'aspirât point à vivre de sa vie propre. Nicolas concluait en offrant l'Egypte et la Grèce à TAngietent (Janvier-février 1853). Le cabinet anglais se montra peu tenté de ces offres : il n'admit point, quant à la Turquie, que ce malade fût à Tarticle de la mort : il proposa, au contraire, qu'on cherchât cnsenable les moyens de l'aider à vivre; il n^admit pas qu*on tint la France en dehors des transactions qui pourraient avoir lieu « dans rintérêt môme de la Turquie ». La tentative de Nicolas échoua donc complètement, et son ministre Nesseiroile, qui avait coutume d'atténuer les audaces et les violences du maître, finit par déclarer à ranibassadenr anglais que la Russie était [tréto à travailler avec TAngleterre à prolonger rexislence de TEmpire ottoman (15 avril}. Les actes du monarque étaient peu d'accord avec les paroles du ministre. Nicolas, depuis quelques semaines, avait fait marcher des troupes aux frontières des provinces roumaines et fait partir avec fracas pour Constantinople, comme ambassadeur extraordinaire, un des grands dignitaires de son Empire, ramiral-minislre prince Menchikof, que son caractère et ses manières rendaient propre à toute autre chose qu*à une missioa conciliatrice. L'envoyé russe débuta par faire un affront éclatant an mi* ni>tre des affaires étrangères de Turquie (2 mars). Il refusa de lui faint la visitt^ d^isage, sous prétexte que cet homme d'Êlat >vUi\i montré rennemi de la Russie. Le ministre turc donna sa tleniis>inn; mais le grand vizir, devant l'attitude prise par Menrhikof. réclama, des représentants delà France et de TAngleteiTf. ren\ui des escadres française et anglaise dans les du L<./>

 Le ministëre anglais difTéra d'obtempérer à cette grave demande. Napoléon III, sans attendre les Anglais, se hAta d'expédier notre escadre dans les eaux de la Grèce, à Salamine. Cependant, sur la question qui mettait en conflit la France et la Russie, Menchikof se montra moins raide qu'on ne s'y attendait; après quelques pourparlers, l'affaire des lieux-Saints s'accommoda entre lui et notre ambassadeur, M. de Lacour (4 mai). Tout semblait donc terminé ; en réalité, tout commençait. La question n'était pas résolue ; elle n'était que déplacée. Nicolas ne s'était modéré sur le point spécial des Lieux-Saints que pour généraliser ses exigences. Menchikof somma la Turquie de donner à son empereur des garanties sous la forme d'un engagement solennel ayant force de traité. Ces garanties, c'était une convention par laquelle le sultan promettrait à la Russie qu'il ne serait jamais apporté de changement aux droits, privilèges et immunités dont jouissaient les églises, les institutions pieuses et le clergé orthodoxe (de rite grec) dans les États de la Porte ottomane. Un tel engagement pris solennellement vis-à-vis d'une puissance étrangère eût été la reconnaissance d'un protectorat sur la religion grecque, et, par conséquent, sur la grande majorité des sujets chrétiens du sultan. La Russie se mettait ainsi en dehors de la convention européenne de 1841, qui impliquait le concert des grandes puissances dans les affaires d'Orient. La P

The text on this page is estimated to be only 18.26% accurate

fl2 SECOND EMPIRE. Iv; L'empereur Nicolas, ne pouvant obtenir le concours de V gleterre, s'était décidé à agir sans elle et malgré elle. Il avaH beaucoup d'illusions, dune part, sur ce qu'il pouvait atlendn de rAutriche, qui lui devait son salut, et» d'autre part« sur h foro* du parti de la paix en Angleterre. Il s'imaginait que « ceti« nation dt? marchands » ne se battrait pas; ce qui devait devenr vrai plus tard, du moins pour un temps, et au grand dêthmeoi de l'Angleterre et de l'Europe, ne Tétait point encore. L'Angleterre de 1853 n'était nullement résolue à laisser tout faire bor de chez elle et à se rejeter de la politique turbulente de lord Palmerston dans un excès contraire, dans une politique d'inertje. Les dispo>ilions personnelles du cher du cabinet anglais, lurd Vbordt'en, enm.'mi de la guerre et qui le laissait trop voir, codtribiiniiMit à tromiter le tsar. Lord Aberdeen commençait néaDmoins d'être entraîné là où il n'eût point voulu albM\ et parir ministre arlord Palmerston, qui la voulail plu« déeidénirnt que Napoléon III lui-même; le mouvement des événements cl II* moMvemiMit des opinions poussaient dans le seK des déeisiniis bclliquruses. Le 28 mai. le ministère anglais déclara au Parlement qnïi était prêt à défendre la Turquie. Sur ces entrefaites, on fut informé, à Lomires, qu'unr* lettre du ministre russe Nesseln>de annonçait à la Turquie que les troupes russes allaient passer la fr()ntièn\ «< non |)our faire la guerre, » mais pour avoir de» garanties matérielles jusqu'à ce que l'Empire ottoman eût cède. Le cabinet anglais manda à Teseadre de Malte de joindre l'efeadre franeaise. Ou 13 au 14 juin, les escadres combiaee» mtMiillèrent à rentrée d"s Dardanelles. LVtran^'e rondiiite de Nieolas allait avoir des conséqueoees inattendues, innuîes! Kn mettant sous ses pieds la conventM nitirnatioiiali' de Isil. il se séparait de TEurope : il obligeait I Antiielir «'t même l.i Prusse à l'abandonner; il se plaçait daa» la |His|tii»n nii eût i-tê |;i Krance en 1840, si elle eût fait U LMhTir |Mini- ri!i:vptf: il rdMiimait plus ou moins complètemeal eniitic lui la l'o^iiiiiiiin f|M'il aviiit \oulu reformer contre b l'iMiire. i' il dlenii III la r lia née incroyable d'éliv

(It&l] NICOLAS BT NAPOLÉON III. fl3 le représentant de l'intérêt européen contre la Russie. C'était d'un inconcevable aveuglement. 11 parait que Topinion personnelle de H. Guizot, communiquée ta tsar par son ambassadeur à Paris, M. de Kisselef, n'aurait pas été sans influence sur Nicolas : M. Guizot regardait comme impossible une alliance entre TAngleterre et Napoléon III. Notre ministre des affaires étrangères, H. Drouyn de THuys, prit habilement position, en proposant au ministre des affaires étrangères de Russie une conférence entre tous les participants aux traités de 1841. Nicolas répondit par un ordre à ses troupes d'entrer dans les principautés roumaines (3 juillet). On eût compris que le tsar tentât un coup intrépidement téméraire et lançât brusquement toutes ses forces de terre et de mer sur la Turquie, avant que les puissances occidentales fussent en mesure de la secourir efficacement ; mais, par sa façon d'agir, il se donnait tous les périls de la témérité sans en avoir les chances; tout le grand bruit qu'il avait fait aboutissait à expédier un médiocre corps d'armée en Roumanie, pour y rester l'arme au bras ! Les événements commençaient à montrer quelle insuCGsance se cachait sous l'apparence imposante de ce fler dominateur. Nous avons dit que Napoléon III n'était point un homme d*action, tout en étant un homme de conspiration; ou peut dire de Nicolas qu'homme d^autorité, il notait pas plus que son adversaire un homme d'action. Ne voulant pas reculer et n'avançant point hardiment, le tsar essayait dans sa politique un changement de front. Repoussé par TAngleterre, il s'était ravisé à l'égard de la France et il avait fait quelques avances à Napoléon III. Celui-ci rédigea uo projet de note pour servir de base à une transaction. Le projet fut modiflé dans une conférence à Vienne entre les représentants des grandes puissances. Le tsar l'accepta (3 août). Napoléon III en parut satisfait. Il ne tenait pas absolument à faire la guerre, pourvu qu*il eût le premier rôle dans la paix. Toutefois, il pressa le gouvernement anglais de consentir à faire entrer les escadres combinées dans les Dardanelles,

The text on this page is estimated to be only 18.69% accurate

114 SECOND EMPIRE. [Ilil comme compensation de rentrée des Russes dans les provinc»^ danubiennes. Le gouvernement anglais hésitait : mais, le mois suivant, uik pièce émanée du ministère des aiïaires étrangères de Ru«sio fit voir qu'à Saint-Pétersbourg, on interprétait la noie comme *i les puissances eussent on quelque sorte adhéré à cet ultimalun de Menrliikof qu'avait repoussé la Turquie. Il ne fut plus possible à lord Aberdeen de retenir son gouvernement dans les diMui-mesures. Les escadres franiMise f\ anglaise entrèrent dans les Dardanelles le 22 octobre. CVlai: constater iniplieitenient Tétat de gueire, le traité de 18il interdisant aux navires de guerre, en temps de piiix, le dêlMl des Dardanelles aussi bien que le Dospbore. La Turquie aiai! pris les devants par une sonunation aux Russes dV'vaouer Ir* principautés danubiennes. Le conHuandant russo ayant refila, l'état de guerre entre la Russie et la Turquie fut déclaré k 23 ocl«d»re. Niroliis répondit par un manifeste où il faisait appel an passions reliirieuses de ses sujets dans un style qui rappelait le temps des croisades. Les Turcs prirent Toffensive par des escarmouches sur k Danube et sur les frontières d'Asie. Ils eurent des échecs « Asie, des succès au bord du Danube, où ils étaient commandés par un général éner<:iqne et="" intelligent="" omer-pacha="" sine="" autriebien="" qui="" s="" fiiil="" musulman.="" nicolas="" f="" sortir="" contre="" les="" turcs="" dans="" la="" mer="" noire="" sa="" fli="">tte de Sébastopol. L*es(Mdre turque qui se trouvait dans la mer Noire nVtait [»as en étal di* soutenir la lutte. Les ambassadeurs anuMais et français eussent pu sauver Tescadrc turque en es\«)yanl la llittle an^'lo-franeaise dans la mer Noire. Ils ne le firent |ininl. Ils inaiiqiirr(*nt tons d(*ux de décision dans la guerre. qnoiqiii' lord Slratfnrd de RedeliiTe en eût beaucoup dans U dipl

[ISS9!8&I] LES QUATRE PUISSANCES 113 toute chance aux négociations qu*on essayait encore à Vienne. Nicolas avait eu, en septembre, des entrevues avec Tempereur d'Autriche et le roi de Prusse, qu'il s'efforçait de retenir sous son influence. Les gouvernements autrichien et prussien, avec des tendances différentes, souhaitaient tous deux d'empêcher la guerre entre TOccident et la Russie. Us n'en furent pas moins obligés, parla conduite du tsar, de se rapprocher des puissances occidentales, Nicolas se refusant obstinément à laisser l'Europe intervenir dans son différend avec la Turquie. Avant qu'on eût reçu à Vienne les nouvelles de Sinope, un protocole y fut signé, le 5 décembre, entre TAutriche, la France, l'Angleterre et la Prusse. On y énonçait un double but : 1* mettre un terme aux hostilités; 2* maintenir dans son intégrité l'Empire ottoman. Ce n'était pas sans répugnance et sans crainte que l'Autriche se séparait ainsi de la Russie ; mais Napoléon III avait sur elle une forte prise; il lui faisait entendre qu'il fallait avoir la France pour alliée en Orient ou pour ennemie en Italie. L'Autriche suivait malgré elle la France : la Prusse suivait malgré elle l'Autriche. L'accord était plus apparent que réel ; TAutriche et la Prusse cherchaient à ralentir le mouvement; Napoléon III le précipitait. De même qu'il avait entraîné l'Angleterre à Tenvoi des flottes aux Dardanelles, il Tentralna à les envoyer dans la mer Noire, avec ordre de forcer à rentrer dans Sébastopol tout navire de guerre russe qu'on rencontrerait en mer. Les escadres anglaise et française franchirent le Bosphore le 3 janvier 1854. La résolution prise d^inlerdire la mer à la flotte russe fut signifiée à Sébastopol par une frégate anglaise. La Russie suspendit ses rapports diplomatiques avec la France et l'Angleterre. Nicolas demanda à Tempereur d'Autriche de s'engager, avec la Prusse, à une neutralité armée. L'empereur François-Joseph refusa, à moins que Nicolas ne promit de respecter l'intégrité du territoire ottoman. L'Autriche forma un corps d'observation en Transylvanie, sur les confins des provinces danubiennes. Ce fut une dure déception pour le tsar, qui regardait le jeune souverain de l'Autriche comme son pupille et qui ne pouvait comprendre que François-Joseph mit

The text on this page is estimated to be only 29.70% accurate

416 SECOND EMPIRE. [||M] les intérêts de son empire au-dessus des serrices reçut. Le roi de Prusse, malgré son attachement personnel et politique à Nicolas, n^osa se séparer des puissances qui avaient signé le protocole du 5 décembre. Napoléon III, après avoir si vivement poussé en avant, voulut se doimer les honneurs de la modéralion. De Taveu du cabinet anglais, il écrivit directement au^ tsar (29 janvier 1854), Il lui proposait que la Russie évacuât les principautés danubieuDes, la France et TAngleterre évacuant, de leur côté, la mer Noire. Nicolas refusa, avec des récriminations contre la France et rAnglelerre. L'Autriche commença de s'animer. Elle conseilla de répliquer au tsar par une double dépêche de Paris et de Londres, qui renouvellerait la sommation turque de sortir dea principautés danubiennes. La présence des Russes dans cette région voisine de Tempin^ autrichien était ce qui préoccupait surtout à Vi«nne. L'Autriche appuya cette intimation, après l'avoir sugt;érée. La Prusse y mit beaucoup moins de fermeté que rAutrii-he ; elle consi;illa néanmoins à Nicolas de consentir a l'évacuation. La Russie ne répondit pas. La session législative s'ouvrit chez nous dans ces graves conjonctures, le 2 mars. L'empereur, dons son discours d'ouverture, aflecta un entier désintéressement au nom de la France : « Elle n'a, dit-il, aucune idée dagrandissement. » Il célébra, en termes retentissants, lalliance anghiise, promit lalliance autrichienne et se tut sur la Pru^se, dont Tattilude paraissait équivoque. Le 7 mars, le Corps législatif autorisa un emprunt de 250 millions. Le ministre des Gnances c'était alors Tingénieur Diueau), au lieu de recourir aux banquiers, ouvrit pour Tem* prunt une souscription publique. Lidée était juste et l'innovation htMireuse. Il y eut près de 1U0,0()0 souscripteurs, et ils offrirt'ut [ire>qu(' le double de la somme demandée (14-25 mars). Cela parut un ré>ultat surprenant. On devait voir plus tard des succès bit'u autrtMurnt pr4idigieux dans ce genn?. Aux '2liO millions d'emprunt, la suspension de Taniortissemrnt ajouta une ressource exceptionnelle de 87 millions. Le 27 mars, un double message annonça aux Chambres, en

[18S41 ALLIANCE FRANCO-ANGLAISE. iil ÀDgleleire et en France, qu'on était en état de guerre avec la Russie. Notre Corps législatif vota, pour cette année, un contingent de 140,000 hommes au lieu de 80,000. Le 10 avril, un traité d^alliance Tut signé entre la France et TAngleterre. Il fut suivi d^une déclaration de ces deux puissances en faveur du droit des neutres. L'Angleterre abandonnait 868 anciennes prétentions à la tyrannie des mers ; il n'était plus question de blocus Actif ni de confiscation au détriment des neutres. C'était un grand progrès dans le droit des gens. On le devait à l'attitude des États-Unis, qui se fussent alliés à la Russie dans le cas où TA ngle terre eût prétendu appliquer aux navires de commerce ses maximes d*autrefois. Des instructions furent données aux officiers des deux marines anglaise et française pour qu'ils Agissent, sur tous les points du globe, comme s'ils appartenaient à une même nation. Cette union intime entre l'Angleterre et Théritier du grand mort de Sainte-Hélène parut quelque chose de bien extraordinaire. Napoléon III avait voulu étonner; il y réussissait. La veille du pacte anglo-français, la Prusse s'était décidée à signer un nouveau protocole où les quatre puissances réitéraient, dans des formes plus précises, la déclaration formulée le 5 décembre sur les conditions nécessaires d'une transaction en Orient. Ceci, toutefois, n'engageait encore à Taclion ni la Pmsse, ni même IWntrichc. Le roi Frédéric-Guillaume IV, dont le cœur était avec Nicolas, était tiraillé entre le parti militaire et féodal, tout dévoué à la Russie, et le parti de la bourgeoisie et de la Chambre des députés, qui tenait pour l'alliance occidentale. Ce parti bourgeois n'aimait point la France; mais il rodoulait extrêmement la Russie et cherchait à s'appuyer sur l'Angleterre. La Chambre des députes, à Berlin, fit une chaude démonstration contre la politique russe. Frédéric-Guillaume se laissa poussera faire un pas de plus dans le sens occidental. Le 20 avril, il signa une alliance défensive avec l'Autriche, ce qui l'obligeait à soutenir l'armée autrichienne, si celle-ci défendait ce qu'on nommait « les intérêts allemands » sur le Danube. Un protocole du 23 mai constata que le traité anglo-français et le traité austro-prussien concouraient au même but.

The text on this page is estimated to be only 26.87% accurate

Ii8 SECOND EMPIRE. [11^1 La coalition anti- russe devenait eiïective, si la question se concentrait sur le Danube ; car l'Autriche était résolue à la guerre, dans le cas où la Russie s'obstinerait à occuper les provinces danubiennes. Si Ton n*eùt voulu que faire rentrer les Russes chez eux et contraindre le tsar à revenir à la convention européenne de 1841, peut-être les quatre puissances unies eussent-elles titeiol ce but sans en venir aux mains avec la Russie, tant les forces eussent été inégales et la lutte insensée pour celle-ci. Il eût été possible que Napoléon III se contentât de ce résultat, à condition de sen attribuer l'honneur; mais cY'tait maintenant le gouvernement anglais qui n'entendait plus qu'on s'arrètAt: il \isait tout autre chose que les provinces danubiennes. Il venait, dès le miùs de mars, d^nvoyer dans la Baltique une grande flotte à vapour ; c'était le premier emploi de la vapeura la guerre dans de larges proportions. Les passions et les ambitions nationales s'étaient réveillées en Angleterre et jetaient ce pays à l'extrême contniire du parti de la paix à tout prix. Lord Palmerslon personiiiliait ces passions et ces ambitions : il poussait maintenant contre la Russie comme il avait poussé contre la France en I8i0. Il agitait de vastes projets dans sa pensée: envahir la Ilallique ainsi que la mer Noire; détruire, dans Tune de ces mers, St^bastopnl, dans Tiiulre, Cron^tadt ; anéantir la marine russe ; eha*-»-«*r les llusses de la Circassie, etc. Lord Palmer>ton était ra\i de pouvoir >e servir de la France pour ce grand but tout anglais ; Niiptdéon 111 était donc maintenant plutôt entraîné qu'il n'entniinait; c*étail lui qui devenait à son tour l'instrument d'autrui: car, si la France avait, comme toute l'Kurope, intérêt à écarter les Russes de Constantinople, elle nelait point intéressée à détruire leur marine. S*il y avait eu niti\rn de s'enlrndn* a\(*e 1* Autriche pour rétablir la Pologne, il aunnt pu y avoir la nn but franeais et eun»péen à la fois; mais les iii>inualinn> de N.ipolcon 111 à par rAn;^it'terre: il n'insista pas et consentit à nous impovtT d'unmensts saeriliees pour un intérêt qui n*était pas le nuire. La France, alors, ne se rendait pas compte bien nettement de

[1S:4] LORD PALMERSTON ET NAPOLÉON III. 119 ce qu*on allait exiger d^elle ; son imagination était séduite par la nouveauté d*une alliance éclatante avec son ancienne ennemie, et ridée d^une revanche de 1812 devenait populaire chez elle par la faute de Nicolas, qui, dans ses bravades imprudentes, nous jetait toujours à la face cette malheureuse date. Dans quelque esprit et dans quelques conditions que Ton dût faire la guerre, on y marchait, depuis un an, avec une probabilité croissante. Napoléon III, sans y être absolument décidé, avait fait tout ce qu'il fallait pour amener le choc. Il avait eu tout le temps de s'y préparer et n était point prêt. Il avait manqué et devait manquer toujours au principe du véritable homme d*État : être prêt pour l'une et pour l'autre chance. Il comptait toujours sur les circonstances et non sur lui-même, se figurant que Timprévu le tirerait d'embarras. C'était là un défaut capital qui chez lui devait aller s'aggravant avec les années. Il n'y avait, dit Thistorien français de la guerre de Crimée, M. Camille Rousset, « ni préparation, ni disposition, ni plan d'aucune sorte ». On avait formé a la h&te, en mars, un corps d'armée à Marseille, sous le commandement de Saint-Arnaud, qui céda le ministère de la guerre au maréchal Vaillant. Ce corps devait compter 30,000 hommes. On fit vite et mal. On ramassa matériel et bâtiments à tort et à travers. Marseille était un vrai chaos. Chefs et soldats partirent, pour ainsi dire, par petits paquets. Le commandant des forces anglaises qui devaient coopérer avec nous, lord Raglan, vint s'embarquer àMarseille le 22 avril. SaintArnaud s'embarqua le 29. Ces deux généraux rejoignirent les premières troupes françaises et anglaises installées comme elles avaient pu à Gallipoli, sur les Dardanelles. Le premier acte offensif, dans la mer Noire, avait été le bombardement d'Odessa par les escadres combinées (22 avril . L'aspect des troupi^s des deux nations alliées, h leur arrivée en Orient, offrait un remarquable contraste : les soldats français étaient toujours, jusquà un certain point, prêts a entrer en campagne, grAce aux habitudes militaires qui s'étaient conservées chez nous et à la petite guerre continuelle d'Afrique ; si,

The text on this page is estimated to be only 21.02% accurate

I2J SECOND EMPIRE. [\W cependant, nous n'étions point en mesure, c'était par la faute personnelle du chef de TÉtal, qui n'avait pas préparé spéciale ment les ressources nécessaires pour la circonstance. Ea Angleterre, les habitudes guerrières s'étaient perdues et Ifs troupes n'étaient nullement aptes à entrer en action immédiat^, non par la faute actuelle de tel ou de tel homme d*Êtat. ma» par la faute permanente de Tadministration entière depuis la fis des grandes guerres. Français et Anglais étaient également (kpourvus à leur débarquement en Turquie ; mais le soldat français se tirait (Pembarras par son aptitude h tout faire ; TAn^lai^. impropre à tout ce qui n'était pas son métier de soldat, souffrait cruellement, quand le Français n'était pas là pour Taider. Les iilliés restèrent peu dans leur première station et if quartier général fut transféré, dans le courant de mai, au nori du Rosphitre, à Varn.'i. sur la mer Noire. On était là sur le flasc des Uusscs : avant la fin de mars, ceux-ci avaient franchi le bas Danube rt orcupé la Dubroudscha, le pays marécn^tMix qui sVtend entre 1rs |»rineipautés danubiennes et la mor ; ils avaient reçu (11* j:n»s reuforlset maintenant ils assiégeaient Silistrie. ùa était bien posté pour les inquiéter; mais on ne pouvait tirer parti de cette position, les troupes étant hors d*état de marcher; Saint-Arnaud, dans s<. lettres="" se="" plaignait="" tcmpereur="" de="" manquer="" tout.="" l="" eombin="" ne="" trouva="" enfin="" sur="" un="" pied="" peu="" nspeetable="" qu="" nunmencement="" juillet.="" on="" eut="" alors="" sous="" la="" main="" en="" fran="" et="" anglais.="" il="" y="" avait="" depuis="" quelt="" semaines="" bien="" des="" d="" entre="" les="" gouvernements="" direction="" g="" guerre="" chefi="" militaires="">osilions à oceu|>er et les opérations à enlre^ prendre. I/Autriebe se montrait de plus en plus hostile à la Uussie: ell.' avait, à son tour, après la France et TAngleterrr, rerlanié frrnieincnl du t>ar révaeuation des principautés : fais elle a\:iit (raile a\ee la Turquie de l'occupation éventuelle de ci's |iro\me«< par ses tr«Mi|ies et elle avait ouvert un emprunt natiMii.il de quatre ei'iiis niillinnsdi' florins ^juin). LWutrirbe se niell.iil dniif M»ri«'ii»-i'meiil en mouvt>nient : mais elle s'entendait peu a\i't' i'Aiiuieierrourle but de la guerre. Vienne ne songeait

tlS&ll LES ALLIÉS A ^ARNA. i21 ^u*aQ Danube ; Londres ne songeait qu'à Sébastopol et à Crons* tadt. Napoléon III était tiraillé entre les deux. Sur ces entrefaites, Tobjet principal auc|uel visait TAutriche fut obtenu sans qu*elle eût tiré Fépée. Le maréchal Paskievitcb, le conquérant de Varsovie en 1831, n'avait pas réussi devant Silistrie; une blessure Tayant contraint de quitter le commandement, son successeur, après des assauts infructueux, avait reçu Tordre de lever le siège (23 juin). Les troupes d'Omer-pacha franchirent à leur tour le Danube et remportèrent un nouvel avantage à Giurgevo. Les Russes, ayant en face d'eux les Turcs et craignant d'être pris sur leurs deux flancs par les AngloFrançais, d'un côté, et parles Autrichiens, de l'autre, se replièrent sur Bucarest (9-20 juillet), puis sortirent des principautés danubiennes dans le courant d'août. Quelles allaient être les conséquences politiques de cette évacuation tant réclamée ? Peu avant la retraite des Russes, des dépêches importantes avaient été expédiées de Londres et de Paris à Vienne (22 juillet). On y réclamait l'application des principes posés dans le protocole -du 9 avril. C'était la dépêche française qui précisait le plus nettement les garanties à exiger ; elle réclamait : 1* que le protectorat exercé par Tempereur de Russie sur la Valachie, la Moldavie et la Serbie fût remplacé par le protectorat collectif des grandes puissances ; 2* que la navigation des bouches du Danube fût délivrée de toute entrave; 3* que le traité du 13 juillet 1841 fût révisé dans le sens d'une limitation de la puissance russe dans la mer Noire ; 4* qu aucune puissance n'exerçât plus de protectorat sur des sujets quelconques de la Porte ottomane, mais que les cinq grandes puissances obtinssent en commun du gouvernement ottoman la consrrrntion des privilèges des diverses communautés chrétii^nnes. Il y avait là des vues d'un caractère vraiment euroi>éen : il y avait aussi un article qui, tel qu'on IVntendait, exprimait un intérêt tn's particulièrement anglais : « la limitation », eVst-à-diro, en n^alité, la destruction de la puissance navale des Russes dans la mer Noire. C'était ainsi le gouvernement français qui fonniilait ce qu*on peut nommer une exigence anglaise ; on pou

The text on this page is estimated to be only 28.10% accurate

122 SECOND BMPIRK. [tid«| Tait voir là le chef-d œuvre de la politique de lord Palmerston. Il s agissait donc désormais de bico autre chose que de ramener la Russie au traité de 18 il et de la faire sortir des principautés. Quelques jours après (28 juillet), F Autriche obtint que les Ëtats secondaires de TAIIemagne, réunis à Bamberg, adhérassent, Tort à contre-cœur, il est vrai, à la convention austro-prussienne du 20 avril. Le gouvernement prussien eût mieux aimé se retirer de cette convention que d*y engager les autres. Le 8 août, dans une communication au gouvernement autrichien, les ambassadeurs d'Angleterre et de France énoncèrent que les événements de la guerre pourraient apporter des modifications nécessaires aux garanties déjà spéciGées. Les deux notes identiques an^'lo-rranraises n'énoneoient pas expressément « la limilatit>n delà puissance rus^e dans la mer Noire, » mais seulement la ré\isiun du traité de 18il dans Tintérêt de Téquilibre de IKurope. L'Autriche et même la Prusse approuvèrent les garanties formulées par la France et TAngleterre et invitèrent la Russie à les accepter. Elles consentaient donc à demander autre chose que l'évacuation des principautés, qui était accomplie, et que le retour au traité de I8U. Le tsar répondit à TAutriche et à la Prusse qu'il ne pouvait accrpter rinterprctation donnée par la France et TAngleterre aux principes qu'avaient posés les quatre puissances dans le protocole du 9 avril ; ses adversaires, disait-il, Tobligeaient à s'en remettre, comme eux, aux chances de la guerre. La Prusse parut accepter ce refus et n'insista pas. L'Autnclie fit un nouveau pas en avant et occupa militairement la Yalachie. An moment où les tinsses évacuaient les principautés du iKinnhe. ils étaient assaillis dans la Baltique. Une escadre française y avait joint la grandt» flotte anglaise. Ou ne se crut pas eu mesure de reali>er h* ré\e de lord Palmerston, la destruction de Cron>ta(lt. On >e rabattit sur les îles d'Aland ; on débarqua un cor|»s français, commande par le p'*néral Ilaraguey d'Ililliers, dans la principale de ces Iles, et l'on attaqua par terre et par

[ltS4] BOMARSUND. i23 mer les forU deBomarsund, position importante pour dominer la Baltique et la côte de Suède. Nicolas y projetait un vaste ensemble de fortiCcations. Les deux grosses tours et les batteries déjà établies furent prises en trois jours (13-15 août). On avait perdu très peu d*hommes par le feu des assiégés; mais la dyssenterie et le choléra firent de cruels ravages dans les équipages et dans les troupes. Les Iles d'Aland avaient été autrefois enlevées à la Suède par la Russie. La France et TAngleterre les offrirent au gouvernement suédois, qui n'osa les accepter, ne se sentant pas assez fort pour s*y maintenir. On détruisit les fortiûcations et Ton évacua les Iles. L*expédition de la Baltique ne fut qu'un épisode ; le grand drame de la guerre commençait dans la mer Noire. Dès le 23 juin, une lettre de Napoléon III avait indiqué à Saint-Arnaud le choix entre deux objectifs : Anapa, la principale place maritime du Caucase, ou la Crimée. Là encore, c'était la pensée anglaise qui inspirait Tempereur des Français. Le cri mianimc, en Angleterre, c'était Sébastopol. Le grand arsenal maritime de la Crimée concentrait en lui, pour les Anglais, toute la question orientale. Quelques jours après (29 juin), le ministère anglais assigna Sébastopol pour but à son général lord Raglan : ceci, lorsque les Russes étaient encore dans les principautés et que rAutriche sollicitait l'appui des forces anglo-françaises sur le Danube. Siint-Amaud résistait, alléguant rinsuffisancc des moyens qu*il avait en main. « Il faut un an de préparatifs, » écrivait-il. Il se décida néanmoins, adhéra à la proposition de lord Raglan d'attaquer Sébastopol, et douze vaisseaux de ligne anglais et français allèrent, dès la seconde quinzaine de juillet, opérer une reconnaissance sur ce port. Au moment même où pnrlaicMit nos navires, Saint-Arnaud arait la malheureuse idée d'envoyer une expédition dans la Dobroudscha, comme fausse attaque, pour détourner l'attention des Russes, qui, alors, n'avaient pas encore quitté les provinces danubiennes. Saint'.\maud, en éloignant nos troupes de Varna, croyait les soustraire au choléra, qui venait d*envahir le quartier

 général. Cet espoir Tut cruellement trompé. Nos troupes ne reacontrèrent pas les Russes, saurquelquesCosaques ; mais le choléri les saisit dans les marais de la Dobroudscha. Une des trois divisions qu'on avait Tait marcher s y Tondit. Les deux autres, engagées dans une contrée moins malsaine, ne souffrirent pas autant; néanmoins, le choléra gagnait partout, même sur les escadres, qui durent s'éloigner de la cote pour se délivrer de l'épidémie. Le mois d'août Tut terrible pour les armées alliées. Nos troupes témoignèrent, dans cette douloureuse épreuve, une constaDce et un dévouement plus difficiles que devant Tennemi. Une autre calamité était venue s'ajouter au choléra. Le 10 août, un incendie avait dévoré les magasins des alliés. On s'estima encore heureux d'avoir pu sauver les poudres. Il fallut combler les vides de n(»s régiments et refaire les approvisionnements; Français et Anglais y mirent beaucoup d'activité et de persévérance. Lord Raglan était un vieux eompa» gnon de Wellington, dune âme ferme et d'im esprit n^fléchi et sensé. L'opiniâtre énergie de Saint-Arnaud était susceptible de s'appliquer à de grandes actions comme à de grands crimes. Les préparatifs pour la Crimée furent poursuivis sans qu'k Varna on perdit un juur ni une heure. Il n'en était pas de même a Paris ni à Londres; l'armée française n'a\ail pas de parc de siège, grâce à Napoléon III, qui avait décidé la transformation de nos canons en février 1834, juste à la veille d'entrer en guerre, nouvelle preuve de son manque de sens prati(|ue. Ce fut seulement le 1*' septembre que débarquèrent à Varna i\ |tièces de siège, sur îiO qu'on attendait. L'expédition put enfin appareiller dans les premiers jours de septembre ; avec les renforts récents, on avait 3U,000 soldats français et 21 à 22,eaux de ligne et 15 frégates ou corvettes à vap«»ur, les principales forces maritimes anglaises étant dans la Baltique; mais les Anglais a\aient une grande supériorité

(t8&4] LA CRIMÉE. 125 quant aux navires de transport ; leur commerce leur avait Tourni 150 magniflques bâtiments à vapeur ou à voiles. Les troupes étaient parties pleines d'ardeur et de confiance ; elles avaient oublié tous leurs maux, en quittant les tristes plages de Varna. Elles allaient joyeusement vers Tinconnu, v^s une contrée où la grande armée de la Révolution et de TEmpire, cette voyageuse inratigable, n'avait jamais porté ses pas. Cette région lointaine avait été jadis, sinon le berceau, du moins une des stations principales de notre race : le nom de Crimée est une altération du nom des Cimmériens, Tun des grands rameaux de Tantique famille celtique ou gauloise. La presqu'île de Crimée se compose de deux parties d'un caractère entièrement opposé : la partie nord, la plus étendue, est une plaine immense, une steppe qui ne produit que de l'herbe et ne nourrit que les troupeaux des Tartares. La partie sud consiste en une triple ligne de montagnes boisées, entrecoupées de fertiles vallées. C'est au bord d'une baie pénétrant profondément dans les terres et rappelant en petit notre rade de Brost, qu'étaient situés, au sud-ouest de la péninsule, la ville, les forts et les arsenaux de Sébastopol. La Russie n'avait pas cru Sébastopol sérieusement menacé pour cette année; elle n'y avait porté qu'une petite partie des masses d'hommes qu'elle avait sur pied et qui atteignaient le chiffre de 700,000 combattants elTeetifs. De ces multitudes réparties depuis la Finlande jusqu'à l'entrée de la Turquie d'Asie, il n'y avait guère en ce moment plus de 50,000 soldats en Crimée ; moins de 40,000 étaient à portée de couvrir Srbastopol, sous les ordres du prince Menchikof, naguère l'envoyé de Nicolas à Constantinople. Menchikof fut plus surpris qu'il n'eût dû l'être quand il vit paraître a l'horizon lu graude flotte anglo-française. Le point de débarquement fut choisi, sur l'indication de lord Raglan, dans une conférence entre les chefs des deux armées et des deux escadres. Le commandant de Tarmée française n'y put assister : la souffrance le retenait cloué sur son lit; les fatigues et les soucis de cette annéi* avaient achevé de ruiner la santé de Saint-Arnaud, ébranlée depuis lon^itemps par son orageuse

The text on this page is estimated to be only 19.90% accurate

12) SECOND EMPIRE. [I^ e\i$tonce. Les crises d^inn nffection de Taorte avaient faiib IVnlever pendant la traversée. Le 12 septembre, il avait dict^ pour le ministre de la guerre, une lettre où il demandait ut successeur. 'Le lendemain, les alliés firent occuper sans résistance par un détachement la ville d*Eupatoria, sur la côte oui-stdr la Crimt^e. à une vingtaine de lieues au nord de Sébastopol; puis le d«*l»arquement commença au sud du golfe de Calamita, vers le Iwu appelé le Vieux-Fort. Celte grande opération demanda quatr* jours pleins 14-17 septembre). Les Russes n'essayèrent pas J*^ la troublt'P. Saint-Arnaud, ranimé par rapproche des urandi> luttes, rrtn.Mivîi la foire de montera cheval. Le lf> sep|pmbr\ on se mit en marelu^ vers Sébastopol, les Français c:Moyaat la mer, les Anirliiis tenant la gauche vers rintérieur des terres. Vers midi, on aperçut dans le hûntain, couronnant une chaîne de hauteurs, les bivouacs de l'armée russe. Ces hauteurs êtaitrni celles qui bordtMit, au sud, la petite rivière d'Alma. La bataille fut remise au lendemain. La position drs Kusses était très avantageuse, puisqu'il fallait franchir une ri\ifr«» td gravir sur des collines escarpées p«^ur aller ù eux: mais leur général Menchikof n'en tirait pas le parti qu*il aurait pu; il n'occupait pas sérieusement, sur sa fiauche, le haut des falaistanee dr* la mer, en face de la route d'Eiipatoria : le gros de larmée russe était donc massé devant les Anglais et les Français n'avaient |)oinl dabord grand'chosc devant eut. I.i>> ;:enér.nix alliés con\inrent que la division Bosquet, [•Kicee a ni»lre extrême droitt*, tournerait les Russes par U fal.ii^e et sm ini'ttr.iit en mouvement, le lendemain 20 septembre. d>< ii lifiue-^ et druije du matin : le gros des deux armées ne s'ebiMiiliTJiit ï|ua 7 lnMire^. Il y eut un grand retard, du fait dis \i]L'l.ii'n

[iftM] BATAILLE DB L'ALMA. 127 des Talaises les avant-postes russes, le général Bosquet fit franchir par les deux brigades de sa division deux gués, Tun à IVmbouchure même de TAIma, Tautre, deux kilomètres plus haut, au-dessus du village d'Almatamak. Nos deux brigades, contrairement aux prévisions de Mcncbikof, réussirent à escalader la Talaise, Tune par un sentier de chèvres, l'autre sans chemin; la première, sans son canon; la seconde, en hissant son canon jusqu'à la crête. L'ascension du troisième de zouaves, grâce à nos peintres de batailles, est restée fameuse. Il n'y avait de ce côté qu'un bataillon russe, qui dut bien vite se replier. Menchikof, frappé d'étonnement, fut obligé d*engager tout de suite sa réserve, pour tâcher de réparer sa négligence. Le moment était décisif. Le gros des forces françaises était encore en plaine, de Tautre côté de l'Aima. Bosquet, rejoint a temps par son canon, repoussa la réserve russe et se maintint sur son plateau ; notre artillerie légère montra là une supériorité marquée. La lutte, pendant ce temps, s'était engagée avec une extrême vigueur, entre les Anglais et les Russes, à la hauteur de la route d*Eupatoria et du village de Bourliouk. Elle se prolongea avec des alternatives de succès et de revers, parce que Bosquet n'était point en force pour pousser son avantage et que Canrobert, commandant de la division voisine qui devait appuyer Bosquet, était en retard pour le rejoindre; Canrobert ne voulait pas s'engager sans son artillerie obligée à un grand détour. Les Anglais, et, parmi eux, d'excellents régiments écossais, faisaient des efforts prodigieux pour enlever les batteries et les épaulements établis par les Russes sur les collines au-dessus de Bourliouk et de TAlma. Les Anglais furent plusieurs fois rejetés au delà de la rivière, et les ouvrages plusieurs fois pris et repris. Lorsque le centre et la gaurhe des Français entrèrent en ligne, bien que Canrobert eût été un moment repoussé, la résistance des Russes ne pouvait plus se prolonger beaucoup ; Bosquet, renforcé par la division turque, reprenait Toflcnsive et débordait reonemi. Menchikof ordonna la retraite.

 (tW? Les Anglais atlribuent la victoire à une habile manœuvre qu*opéra lord Raglan au centre des positions ennemies; mais il semble évident que, dès que les Russes n'avaient pas rejeté Bosquet en bas de la falaise, la bataille était implicitement perdue pour eux. Si Ton eût pu poursuivre Tennemi, la défaite fût devenue pour les Russes un complet désastre; car ils avaient tant souffert et ils étaient tellement désorganisés que leur retraite se changea d*elle-méme en déroute ; mais les Français avaient laissé leur» sacs en arrière pour escalader les hauteurs et ne purent pousser plus loin. La ville et les arsenaux do Sébastopol étaient situés au midi de la baie longue et étroite dont nous avons parlé ; le côté nord de lu baie êlaii protégé par plusieurs forts établis sur les hauteurs. Lord Raglan proposa d'attaquer ces forts du nord. SaintArnaud s*y refusa. Lord Raglan, alors, émit et fit accepter Tavis de tourner Sébastopol et d'attaquer la place par le sud. Ces débats firent perdre deux jours. On se remit en marche le 23. On entendit, durant la route, de fortes détonations. C étaient les Rusbcs qui coulaient une partie de leurs vaisseaux pour barrer l'entrée de la rade. L'amiral Kornilof u*avait subi qu^avec désespoir cette tragique résolution iu)}>osée par Menchikof. LVtail la suppn^ssiiui de cette flotte de la mer Noire qui faisait l'orgueil de la Russie et qui périssait ainsi par le suicide sans a\oir combattu. Menchikof s'éloigna ensuite, avec rarmiée battue à l'Aima, laissant Sébastopol à la garde des équipages de la flotte et d'un corps de milice. Les alliés s'avancèrent à travers un pays coupé do hauteurs et de bi»is, marche de flanc très dangereuse, s*ils avaient eu affaire à un adversaire capable et vigilant. Menchikof, des qualités militaiio, n'avait que le courage; le mouvement des AngloFranrais s'acheva sans que le général russe devinât seulement ce que fai>aieiit se< ennemis. Les Anglo-Français traversèrent la rivière de Tehernaîa et occupèrent Balaklava, place située sur une petite baie au midi de ce plateau de Chersonese qui forme, entre la baie de Sébastopol, la Tehernaîa et la mer^

(tSM] 8ÉBAST0P0L. 129 comme une petite presqu'île dans la grande presqu'île de Crimée (26 septembre). Sainl-Aniaud y arriva mourant. Il avait été pris du choléra Tavant-veillc et ce mal terrible ne rencontrait point de résistance dans cette organisation ruinée. Avant d'entrer à Dataklava, il remit le commandement au général Canrobert, qui, à son départ de France, avait reçu, au cas où Saint- Arnaud manquerait, les pouvoirs éventuels de Tempereur. L'ex-commandant de Tarmée de Crimée fut porté, le 29 septembre, à bord du navire français le Berthollet; il expira quelques heures après. Cet homme, capable de beaucoup de mal et de beaucoup de bien, eût pu laisser un beau nom, s'il eût été engagé autrement dans la vie. Au moment où Saint-Arnaud disparaissait, un grand parti était à prendre; tenterait-on sans délai un coup de main sur Sébastopol? Les chefs des deux armées en délibérèrent. Les généraux anglais étaient divisés sur la question ; cependant lord Raglan inclinait pour Tattaque immédiate. Canrobert se prononça contre et, paratt-il, avec lui, la majorité de nos généraux. L'attaque fut ajournée, jusqu'à ce que les ouvrages de défense, comme récrivit Canrobert au ministre de la guerre, eussent été ruinés par notre grosse artillerie. Or, les ouvrages n'existaient pas ; lesUusses, ne prévoyant point une descente, avaient k peine élevé, du côté de terre, quelques pans de murs, ébauché quelques bastions, sans fossés ni glacis. Le grand ingéoieor militaire qui allait être le principal défenseur de Sébastopol, Todieben, a déclaré depuis que Tassant immédiat eût réussi. il est probable que Tattaque aurait eu lieu si Saint-Arnaud eût vécu et qu*on eût appris à Paris (H à Londres la prise de Sébastopol peu de jours après la viotoin* do TAIma. L'eiïet en eût été immense sur Topinion ; mais les conséquences positives Déçussent pas été telles que Timagina le public français et anglais. Si grave que pût être pour les Russes la porte de Sébastopol, ce désastre, arrivant au commencement do la gui^re, D*cùt entamé que faiblement les forces militaires de la Knssie ; il cAt fallu aller ensuite chercher les Russes sur un autre terrain VI. 9

The text on this page is estimated to be only 20.44% accurate

130 SECOND EMPIRB. (IIS4] beaucoup plus désavantageux aux aggresseurs et la lutte eût pu se prolonger iiKlêfiniment. La suite des événements montrera que les alliés avaient intérêt à ce que la Crimée restât le thcitre de la jîiuMTO. Les généraux alliés u*avaient point apprécié ce que valent les jours et les heures. Séhaslopol avait des ressources, pounu quVIle ont le temps de les employer et des hommes capabli^ à en diriger Teniploi ; ni le temps ni les hommes ne lui man* quèreiit. MiMirliikof, on sVloignant de Séhastopol avec son armée, de peur de voir sos coininuiiications coupées avec le continent, avait hiissé lo roininandonient partagé entre Tamiral Kornilof, au nord do la hait», ot laniiral Nakhimof et le général Mollor, daiLs la mIU* ot lo faubourg au sud do la haie. Les défenseurs de la plaot* r.dofôrôront Tautorito suprême à Kornilof,qui inspirait entière miitianco à tous par sa \igueur et son aotivité. Komîluf, h son tour, rontia inunédiattMnont la dirootion de Tensemble dos travaux drfiMisifs à un lieutenant-colonel du génie, venu acci« dontelhinont à Sôhasto|Md e(unme volontaire : c*était Todleben, qui all.'iit si \i(t* dovonir ilhislro. (!os *(rront ainsi soudainoment une connaissance dos ln»mmos ot uno spontanéité qu'on uVùt pas soupçonnées rlii'7. un pouplt^ si coniprimé par le dospotisme. Le tsar n'étant pas là |»our imposor si*s ohi»ix arbitraires, chacun était porte par SOS compagnons d'armes à la place que ses facultés lui as^ignaiont. K qu'il oonuuambnt. Il lit ceb^brtT. le 29 septembre, une imposante corônionie nli^iiouse: précédé d'un cortège de pr^ tros qui ohantaiont les hymnos du lulto natitmal et bénissaient la foule, il lit le lourde la place, passant on revue soldais, marins ot habitants : —*

[18S4] TODLBBEIf. 131 Rouss^a), Sébastopol était moins une ville qu'une colonie militain\ De ses 42,000 habitants, 35,000 appartenaient à la marine ou à iarméc; c étaient des ouvriers et des employés d'arsenaux et de chantiers, parmi lesquels on pouvait recruter des combattants. Le sacrifice qu^on avait fait d'une partie de la flotte, l'inaction forcée du reste, retiré dans le fond de la baie, rendaient disponibles d'énormes approvisionnements, une immense artillerie de marine et 18,000 matelots susceptibles de devenir d*intrépides soldats. Todleben demanda et Kornilof consentit qu on fit passer de la mer à la terre ces puissants moyens de défense. En comptant quelques bataillons laissés dans la ville par Mnèse, était revenu, avec son armée. a*étaMir sur les hauteurs de la Belbek, au nord de Sébastopol ; il eamamniquait librement avec la ville et y fit passer jusqu'à bataillons.

The text on this page is estimated to be only 21.70% accurate

132 SECOND EMPIRB. (liM] Les alliés, de leur côté, ne perdaient pas leur temps. Une fob l'idée d*un coup de main écartée, ils s'étaient mis à travailler vif^oureusoment en \ue d'un siège régulier. Français et Anglais s'étaient partagé les travaux d'approche, après s'être partagé les campements. Les Anglais occupaient le petit port de Balaklava et la partie orientale du plateau de Chersonèse; le» Français, la partie occidentale, avec leur marine dans la baie de Kamiesch. La baie de Sébaslopol, qui s'allonge de Touest à Test, pousse vers le sud une branche qui forme le port maritime et sépare la ville de Sébaslopol d'avec le faubourg de Karabelnala; cVst dans ce faubourg que se trouvaient les grands établissements do la marine. Les Français dirigèrent leurs travaux contre la ville: les Anjrlais, contre le faubourg. Ia\ tranchée fut ouverte du 9 au 10 octobre. Le 19, un bombardement p'*néral eut lies de terre, a\antageusement situées, bouleversèrent les déft'nses de Karubeinaîa : Texplosion d*un magasin h poudre aelie\a la destruction du principal ouvrage élevé de ce côté par Todieben. le (irand Iledan. Lord Raglan, néanmoins, voyant (|Uieurs jours, sans [dus de résultat U's Français, loin de se décourager, rivalisaient dactivilé avec les Ru>^es |Hiur pousser vers la place leurs travaux de Irancliées et aniehorer le> rhanees d'un assaut. Quoique mti installés sur l'aride |ilat«*au de (ihersonèse, ils se maioiMtieil en bon état. Il n'en était pas de même des troupes

(ltS4] DALAKLAVA. 133 qui se fondaient par les privations dues à Timpéritie de Tadministration et aussi à Timpéritie des soldais ; le soldat anglais se battait admirablement, mais ne savait absolument rien faire d*autre. Les Russes, cependant, se renforçaient de jour en jour. Les Autrichiens ne bougeant pas des principautés danubiennes et ne paraissant nulb^ment disposés à envahir le territoire russe, Nicolas s*était risqué à faire filer vers la Crimée une partie de son armée du Danube. Menchikof se crut en état de reprendre ToOensive. Il fit avancer un corps d*arniéc de vingt et quelques mille hommes sur la Tchornuîa et le lança, le 2o octobre, au delà de cette rivière, contre les positions que les Anglais occupaient entre la Tchernala et Ralaklava. Les Russes emportèrent quelques petites redoutes que gardaient des détachements turcs ; mais, quand ils voulurent pousser plus loin dans la plaine, leur cavalerie vint se briser contre un régiment de montagnards écossais et une excellente brigade de grosse cavalerie écossaise et irlandaise. L'affaire se fût sans doute arrêtée là, si, d'après un ordre mal compris, une brigade de cavalerie légère anglaise ne se fût lancée en avant toute seule contre tout le corps d armée russe. Avec une irrésistible impétuosité, elle renversa tout ce qu^'lle rencontra, cavalerie, infanterie, artillerie, et finit par s*cngloutir dans les masses qu*elie traversait. 11 n'en fût pas revenu un seul homme, si un de nos régiments de chasseurs d'.Vfriquc ne fût descendu des hauteurs comme la foudre pour tomber sur les Russes, pendant que la grosse cavalerie anglaise venait recueillir les débris de ses braves camarades. C'est là cette fameuse charge de Ralaklava, si follement héroïque, qui est restée comme une légende dans les souvenirs militaires. I.es Ru-*^rs se maintinrent à Tentrêe de la (iliersunèse, dans les redoutes qu'ils avaient irises aux Turcs. On ne se préoccupa point de les en chasser ; ce fut du coté de la ville assiégée que les Traneais redoublèrent d'activité; ils avaient la pensée hanlie de donner Tassaut en présence de Tannée de Menchikof et l«*s .\nglais y adhéraient. Lennemi, d'autre part, avait pleinement repris confiance.

The text on this page is estimated to be only 15.08% accurate

I3i SECOND EMPIRK. ;!«. Monchikof avait reçu de tels renforts qu'il comptait maintenac! 100, (XM) soldats, sans les marins; les alliés n>o avai«*nt q>j^ 60 et quelques mille. Le 3 novembre, deux des fils dt* Nio*i|s> les grands-ducs Nicolas cl Michel, entrèrent dans Sirtia^^li»;»-! aux acclamations des défenseurs de la ville. Les alliés a^ai»-:: décidé l'assaut |H)ur le 7 novembre; Menchikof les prévint. Ir 0, avant le jour, quatre colonnes russes se mirent en m>jUT^ ment pour assaillir les positions des alliés. Deux de ces attaques, Tune du côté de Balaklava. Taiilr^ par la ville de Sébastopol contre les postes français, nVlairai que des diversions, l/attaque véritable se fit contre lo comp^itr? Arii;lais qui assié«;c:iient Karabelnala. Les campements ani:la;^ étaient établis, entre Karabeinaîa et la vallée de la Tchi'rnaia. sur un |>!atcau, dit dinkermann, que deux ravins resserraieo: au midi dr façon à y faire une espèce d'isthme. Doux fort»s ^^ lonnes russes, qui comptaient ensemble 36,000 hommes, codvcr{j[èrent dans cette direction : la première sortait d«» Karalv'inaïa; la seconde dt^seendait des hauteurs de Tautri* rive d'* h Tchernaïa el IVancliissait celle rivière près de son emiKujchurp dans la baie. Mlles devaient se réunir afin de tourner le ram^ anglais el ib» le prendre à revers. Leurs mouvonieiiKs fur-^ol mal coneertês: elles a^'irent chacune de leur côté au lieu d^ di^y >ioiis et t'.-iillit récra>er sous le nombre. Un peu renfuroés. 1^ .\n,jlais di>putaieMt avec acharnement chaque pouce de tt-rrau et la Intd* >e iirolungeait à travers la pluie et le bruuillani li»r-qutî le f:énéral russe, Snîmunof, fut frappé à mnrt. U Irnubl" se mit dans s(*s iKihiillons : ils cessèrent d'avancer, pui? renilèi'< lit. uk". reeurent pas d'ordres et ne revinrent plu? m ('Miiili;tt. 1. 1 I ' u'ii\|iij' enmmençait, pendant ce lenip?. x4 ;>n.ii|iif ■«Ml' l'ïiiiin* |i.iiiir (lu e,'im|) anglais. Il y eut la dv> clhy^ irin» ii\ «i di* l'MiL'ih*^ iilii'i rMli\es «le succès et de revers, (joiiipi-- I.i (li«'iii* di'«« \ii-l.ii- fiii r[r r«*jointe par leur gauche, df* l>.ti i.i'-^i'i' (!•• I.'i coImmui' (]t- Kiirid»elnaîa, Tinégalité du ni»uibrv

The text on this page is estimated to be only 27.48% accurate

fmi] INRBRMANN. 133 était grande encore. Les Anglais avaient rejeté jusque dans la vallée de la Tchernala TaTant-garde de la colonne de Pavlof ; mais le gros de cette colonne, appuyé par une immense artillerie (pK's de 100 pièces de canon), poussa en avant ses épais bataillons avec une telle violence, qu'il resta enfln maître d'un ouvrage en terre qui protégeait la droite du camp anglais (la batterie des sacs à terre '>. Si les Russes gardaient cette position, les Anglais étaient définitivement chassés du plateau dlnkermann et la journée était perdue. Les Anglais avaient mis jusque-là leur amour-propre à soutenir la lutte sans le secours des Français; il n*y avait plus un moment à perdre ; deux de leurs généraux étaient tués ; plusieurs, hors de combat ; les soldats étaient épuisés. Lord Raglan appela les Français, qui attendaient Tappcl. Le général Rosquet, qui commandait le corps le plus voisin des Anglais, lança les deux premiers bataillons qu'il avait sous la main. H eût été trop tard, si Tennemi eût dépassé l'ouvrage dont il s'était emparé et eût débordé hors de Tisthmo. Ileureusoment, les Russes avaient été moins actifs que braves. Nos fantassins renouvelèrent la prodijrieuse rliargo des cavaliers anglais h Ralaklava : dans leur élan, ils rojotèrent le gros des Russes bien au delà de la batterie drs sacs à terre; ils furent refoulés à leur tour parla masse* enn(*mia. ly rest«' tle> ti tnipe»; russes opéra péniblement et l«*ritem«Mit sa retraite sons h» ft^u érra>ant de notre artillerie. Cette sanu'Iante journétî mutait aux Russes une don/aintî do

The text on this page is estimated to be only 11.67% accurate

136 SECOND EMPIRE. fltSt) mille hommes tués, blossôs, ou disparus. Les Anglais avaient perdu oMvirou 2,000 houuncs; les Français, 1,700 à 1,8»*). Nos troup«*s av.iienteu, outre leur intervention décisive sari* plateau d'Iukermann, à repousser une sortie de la garnison lif Sêl)asti»poI. D*après les historiens militaires, réchcc des Russes aurai! tenu, t'u grande partie. l\ leur absence de mobiiiU*, à Icwr incapacité manœuvricre; la lactique pédantesquc et minutieuse qu** leur im|)osait Nicolas ne servait qu'à les embarrasser devant renniMui. Les alliés, victorieux, mais éprouvés par une telle vicloiri\ ajouniérenl Tas^^aut et décidèrent de panier la défensive jusqu'i TarriM-e de nouvelles forces. Ils complétèrent la circùnvailati>i's s'en étaitMit enlièrement retirés; les Francai» se cou\ rirent, du côté de la \ille, par une ligne de contrevallation. L'lii\er appriM-hail. avec ses menaces et ses rigueurs. I>* 14 niiveiiibre. un eiïrovable onragan siudeva la mer et luilava ie plalciu (le rlirrsi»uèse, anacliant les tentes, em|iorlanl les l»araquiMiiriiU. dé>einp:irant l«'s navires ou les jetant à la côt«'. BeauciHiii de \ais«^i'im\ franejiiset an<. de="" fiirl-="" avaries="" mule="" nos="" li="" le="" henri="" fut="" perdu.="" ain="" que="" ihnuhre="" di="" moindres="" b="" fran="" an="" et="" nii="" v="" l="" du="" iv.="" la="" plupart="" des="" vai="">se;iu\ à \Hil«"i, Iraneais et anglais, après s'être réparés, quitlèrrnl ta nirr N«»irf». Ij*s pliiii'*^ d'auloiniie avaient >uccédé à la tempête; le fn>iil >uee«'da à la pluie. Ij'< vêtements et les vivres ne manquaient |Miiiit; mais la lron|>i' n'avait pa^ (fautn; abri que de mauvaises Itîjir^ Mil qni* ji's in»M^ qu'elle ereMsait «laus le sol pierreux. Ni à Paii- lii a I.Miiili-i>«. un u'a\ait >on^'é à temps qu'il faudrait |ii-'|i.iri*r di'< alfn-i'ii Im.]-^. I.es Franeais souffraient ; les Anglais ♦ ..•'"i«' j'îii-: Ir in.iiMJ (Ir ri"i l»ra\i's troupes se soutenait pourI i:il r\ I.'N r.ipii'iN t'Iiii'iil cnrdiauv entre les alliés. l.iMiJi^ qiii- I'* ;:r.in«l >iè«'»' iji» Sébastop

[lIM-iasS] EMPRUNT. LOI MILITAIRE. 137 rAutricbe dans une alliance active. La diète germanique avait fini par se rallier, de mauvaise grâce, aux Quatre Garanties. Le 2 décembre, rAutricbe s'engagea envers la France et TAngleterre à sommer la Russie d'accepter les Quatre Garanties avant le 1*' janvier 1855. Il y aurait alliance offensive et défensive entre les trois puissances, si les bostilités éclataient entre rAutricbe et la Russie. Les trois puissances cbercberaient à obtenir Tadbésion de la Prusse à cette alliance. Nicolas répondit au traité du 2 décembre par un violent manifeste. On signifia k son ambassadeur à Vienne que les trois puissances ne voulaient pas porter atteinte à fintégnté du territoire russe, mais qu*on profiterait des avantages de la guerre quant aux établissements russes sur la mer Noire (fin décembre). Le 26 décembre, Napoléon III ouvrit la session de nos Chambres par un discours où il célébra nos succès militaires et notre alliance avec IWngIcterre, à laquelle se joignait IWutriche par un traité « défensif aujourd'hui, offensif bientôt peut-être. » Les Chambres votèrent un nouvel emprunt double du précédent, 500 millions. La souscription publique fut renouvelée et réussit encore mieux que la première fois. Cette session fut signalée par une nouvelle loi sur la constitution de Tarméc. Cette loi créait une dotation de Tarméc et organisait le réengagement, le remplacement et les pensions militaires sur de nouvelles bases. ÛËtat se substituait aux compagnies de remplacement et se faisait « raccoleur », comme on disait sous Tancien régime. Le système du réengagement avec prime et haute paie, combiné avec le remplacement, ne pouvait qu*altérer Tesprit de Tarmée, la remplir de soldats sans véritable esprit militaire et la séparer de plus en plus de la nation. En .Angleterre, une crise ministérielle avait éclaté. Les malheurs de rarmiH? retombèrent sur les ministres. De 53,000 hommes envoyés en Orient, il n'en restait que Ifi.OOO devant Sébastopol. On renversa les ministres pour avoir mal préparé la guerre. Lord Palmerston, non souloinent échappa au sort dt» ses eollègueti, mais fut porté à la tête du nouveau ministère char^^é de répan»r rincurie du passé. Ce n'était point IVnrrgie ni Tnctivilé qui lui manquaient. Il prit rapidement tout un ensemble

The text on this page is estimated to be only 24.83% accurate

138 SECOND EMPIRE. (ll^S&) (le mcsuros vigoureuses, que le public seconda ovec ardeur par l*nction spontanée dos particuliers et des associations. Ce fut une vraie renaissance de Tadministration anglaise. L'ordre, Tnlxindance, le bon emploi des ressources renouvelèrent peu à peu Taspoct des quartiers anglais en Crimée. Les Français finirent par admirer à leur tour ce qui, auparavant, était l'objet de leur pitié. Le ministère précédent, avant de se retirer, avait signé une convention diplomatique dont la portée ne devait être bien comprise que plus tard. Le 25 janvier 1855, un traité d'alliance avait été signé par le Piémont avec l'Angleterre et la France; 15,0(M) Piémoiitais devaient joindre les alliés devant Sébastopol ; l'Angleterre avançait 25 millions nu Piémont. A court de soldats, elle soldait les Piémontais; mais le gouvernement du Piémont avait entendu entrer dnns h\ guerre, non en mercenaire, mais en allié, (y traité était, de sa part, une combinaison babile et hardie. Le ministère piémontais avait à sa télé Thomme dl.l.it qui devait répanT l(»s fautes et los malheurs de Tltalie en IMS, W comte de Cavour. Ce courageux et profond politique avait voulu h tout prix introduire son pays dans les grandes affaires de TFurope et lui préparer des appuis en vue de revendications futures. pour mettre à exécution un projet dont il ne pouvait révéler à tous le luit lointain, M. de Cavour avait eu à surmonter autour «II» lui bien des nbstaeles; on criait qu'il voulait vendre à l'étranger le sang italii»n; ses collègues du ministère, la droite et la gauche du I\irlement piémontais, tout était contre lui : le rai Yictor-Kmmanuel Pavait compris et le soutint: on finit par le laisser faire. Le renfort piémontais ne pouvait arriver en Crimée qu'à la fin du printemps et, d'autre |»art, de longs délais étaient inévilahl'^ a\.iiit «pie les efforts du gouvernement anglais produisissent les lieiireiiv résultats que nous avons aimonrés. Kn altendaul, Ihixer elail aiïreux >ur l'âpre plateau

[Ilift] SOUFFRANCES DBS ARMÉES. 139 Karabelnala. Les Français, au contraire, avaient reçu des renforts tellement nombreux que, malgré leurs pertes, ilscomptaieot 75,000 hommes au 31 janvier. Ils secouraient les Anglais de leur mieux, partageaient tout avec eux et se chargeaient d*une grande partie de leur besogne devant la place assiégée. Lord Raglan avait fini par prier le général Canrobert de faire reprendre par ses troupes une partie des attaques anglaises contre Karabelnala, c'est-à-dire les tranchées en face de la tour Malakof. Les Français, cependant, éprouvaient, eux-mêmes, les plus cruelles souffrances. La cavalerie et Tartillerie étaient presque démontées. Quoique les hommes résistassent mieux que les chevaux, les hôpitaux étaient combles; une foule de soldats périssai(>nt ou demeuraient estropiés par suite de congélations. Un nouveau malheur frappa douloureusement Tarmée et la France. Une grande frégate, la Sémillante^ chargée de troupes et d'artillerie de siège, fut engloutie par une tempête, avec tout ce qu'elle portait, dans le détroit de Bonifacio (mi-février). Les assiégés ne subissaient pas moins de misères que les assiégeants. Outre les pertes causées par le feu, les maladies consumaient les masses enferméiîs dans Sébaslopol. Les hommes qui gardaient les ouvrages de In vaste enceinte étaitmt aussi exposés aux intempéries que ceux qui les menaçaient. Les Russe^^ ne faiblissaient pas plus que les Français et les Anglais. Todleben, tout en augmentant incessamment ses défenses, avait pris Toffensive par des contre-approches. Il y avait de continuels engagements nocturnes entre des compagnies de volontaires qui sVtaient formées dans les deux armées. Nicolas envoyait régiment sur réj;iment pour combler les effroyables vides de son armée de Crimée. Les alliés, de leur côlé, avaient obtenu que le général en chef hirc, Omer-Paelia, vint descendre sur la côte de Crimét», à Knpatoria, avec 2(),0ussa victorieusement l'attaqut* 10-17 février . Ou reçut, peu de j«»nrs après, t»n Oriinée et «»n Knmpe, une grande nouvelle. L'em|»erenr Nieolas n't'liut pln<. ij="" d="" successives="" des="" arm="" ni="">es par b*s Franrais et les An^'lais

 [tl&Â] l'avaient profondément ébranlé : ce dernier échec contre les Turcs le brisa. Le bruit courut d'un suicide : ce n'était une er« reur qu'à demi. Déjà malade, le tsar voulut, malgré son médecin, passer une revue par une journée glaciale; il rentra pour ne plus se relever. Cet homme qui, depuis trente ans, avait tant préoccupé l'Europe, expira le 2 mars 1855. L'un des deux despotes aux prises mourait ainsi de sa défaite; l'autre devait finir bien plus misérablement, après avoir infligé à la France de bien pires calamités que celle qu'attirait Nicolas sur la Russie. Nicolas eut pour successeur son fils aine Alexandre II. Ce nouveau tsar élnit d*un âge déjà mùr (Irenlc-sept ans) ; il passait pour ne point approuver Torgucilleuse et téméraire politique de son père. Le public européen rêva la paix immédiate. On ne sort point ainsi d'ime guerre engagée à fond dans de telles conditions ! Alexandre II débuta par un manifeste très allier, qu'atténua néanmoins une circulaire du ministre Nesselrode. Avant la mort de Nicolas, son ambassadeur à Vienne, le prince Alexandre Gortchakof, avait obtenu des puissances alliées un délai de quinze jours pour répondre à la notification sur les O^iâtre Garanties ; puis, dès le 7 janvier, il avait déclaré accepter la note avec rinterprétation que donnaient aux garanties les alliés. Ceci semblait un grand pas de fait et ce n'était nen, sinon un prétexte donné à TAutriehe pour ne pas agir. On ne s'y trompa point à Paris. Une conférence s'ouvrit à Vienne le 15 mars, sans la Prusse, qui n'avait pas voulu s'engager a prendre part à la querelle si les m^goeiations échouaient. L'ambassadeur nisse déclara à la conférence que la Russie ne consentirait jamais à limiter sa marine dans la mer Noire. C'était annuler en fait l'acceptation, énoncée deux mois auparavant, de la note telle que rentendaient les alliés. L'Autriche était au pied du mur. Cette fois, elle fit comme la PrusM': l'Ile se drmba. Au fond, elle ne tenait qu'à une chose : écarliM- lis I\us>es du Danube ; elle ne se souciait nullement de fairi' la ;;uri n» pour ilrlruire la marine russe dans la mer Noire. La couh-n-nce >e tenuiiia le l juin sans avoir abouti à rien. Nt>tre mini-lrr di*'^ affaires rlran|ières Drouui de L'IIuys, que Napoli'on III avait lri»u\r trop favorable à l'.Vutriche, avait

(II2S] MORT DE NICOLAS. 141 donné sa démission et avait été remplacé par le comte Walewski, Polonais d'origine, qui passait pour tenir de très près à la famille Bonaparte par le premier empereur. L*Autriche, tout en protestant de son attachement à la triple olliance, s'en séparait en réalité ; elle congédiait ses réserves militaires, tandis que les troupes piémontaises venaient joindre les Français et les Anglais. C'était un signe et le comte de Cavour lisait dans Tavenir. Napoléon III ne dissimula point son mécontentement à Tégard de rAutriche, dans son discours d'ouverture de la session extraordinaire de 1855 (2 juillet). « Nous en sommes encore à attendre, dit-il, que rAutriche exécute ses engagements, qui consistaient à rendre notre traité d'alliance offensif et défensif, si les négociations n'aboutissaient pas. «» Les Chambres votèrent un troisième emprunt, cette fois, de 750 millions. Les souscriptions publiques aux eu)pnmts de TÉtat entraient de plus en plus dans nos mœurs. Le nombre des souscriptions dépassa 316,000 : le capital souscrit dépassa trois milliards 652 millions. L'étranger avait participé à la souscription pour environ 600 millions. Les Chambres votèrent, ainsi que l'année précédente, l'appel de 140,000 hommes. Les opérations devant Sébastopol continuaient avec une vigueur croissante, à mesure que In situation des armées assiégeantes s'améliorait ; mais le grand liouune de guerre qui dirigeait la défense déployait les ressources toujours plus fécondes de son génie en proportiou du danger grandissant. Ts effets en furent terribles ; on ne se décida

 point toutefois à tenter Tassant. Ce grand fracas n*avait donc abouti (]u a tuer du monde aux Russes et à bouleverser des travaux qu'on leur laissa refaire encore une fois. Le lendemain du bombardement, les Français perdirent le général du génie Bizot, qui avait conduit avec dévouement et capacité les travaux du siège. Il fut tué d'une balle dans la tranchée. L'em|»cTeur Napoléon III agitait en ce moment le grand projet d'aller prendre en personne le commandement de Tarmée de Crimée. II rêvait les triomphes militaires après les triomphes politiques. Il partit pour Londres avec fimpératrice, afin de î^e mettre en rapport personnel avec la reine et son mari, le prince Albert et avec les ministres anglais. La satisfaction de faire applaudir par le peuple anglais TUmpire restauré dans la personne du neveu de Napoléon fut pour beaucoup dans ce voyage. Il y eut là de singuliers spectacles. Londres ne ménagea point à Tempereur des Français Irs acclamations sur lesquelles il avait compté et Napoléon III reçut, des mains de la reine Victoria, ce grand ordre britannique de la Jarretière qu'avait conféré autrefois le régent d'Angleterre à Louis XVIII partant pour remplacer Napoléon I". Lempereur fit adopter au gouvernement anglais un plan pour la suite des opérations en (Irimée. Out'lques jours après le retour de Napoléon III en France, un ItaJit'u nommé Piunori, dans les Champs-Elysées, tira sur lui un coup de pistolet sans Tatteindre (28 avril). Cet incident produisit sur lui une forte impression. Ce ne fut qu*un cri dans son entourage pour le détourner du voyage d'Orient. Il y renonça, heureusement pour Tarmée, que sa présence eût fort gênée. Il lui causait déjà bien assez de difficultés par sa correspondance, en prétendant la diriger dun bout de TEurope à Tautre. Le câble tele;jriplii

Pclîssicr, qui, avec des défauts de caractère, avait des qualités supérieures d'éoergie et d'activité, et le coup d'oeil d'un vrai capitaine. Pélissier débuta par une action d'éclat, Tenlèvement d*une partie des contre-approches russes (1" mai). L'armée, désormais, mit son espoir en lui. Il y avait bien des complications et des divisions d'opinions dans les conseils de guerre, entre notre commandant en chef Canrobert, lord Raglan et le général Nie], qui, sans commandement spécial, était là le représentant personnel de l'empereur. Napoléon III, dans sa correspondance, ne faisait guère qu'exprimer les idées qui lui étaient suggérées par le général Niel. Canrobert était fatigué de ces tiraillements : bon administrateur militaire, soigneux du bien-être des soldats, il avait rendu de vrais services durant le terrible hiver qu'on venait de traverser; mais, avec un ferme courage, il n'avait pas Taudace d'esprit, l'initiative ni la décision que réclamait la situation. II le sentit. Il donna sa démission du commandement en chef et demanda à être remplacé par Pclissier et à rester simple général de division (IG mai>. Le général Canroborl montra ici un sens droit et un désintéressement dont peu d'hommes de guerre eussent été capables ; Thistoire doit lui en tenir compte. Les difficultés qui avaient embarrassé Canrobert se renouvelèrent imméiliatement pour Pélissior ; le plan que l'empereur avait fait adoptera Londres et sur lequel il in:>ist:ii(t»bstinément appartenait, en réalité, au général Niel, esprit distingué, mais systématique et qui ne se montrait pas ici fort pratique. Il s'agissait de démembrer Tarmée, de n*en garder qu'une partie devant Sébastupol et d'employer le reste à chasser Tannée russe do toute la Crimée. Pélissier désapprouvait absolument ce projet : assuré queTarmée russe était hors d*étatde renouveler sérieusement son attaque sur le pbileau de CJKTsom'So et jugeant aussi imprudent qu'inutile d\illi*r la rhercher ù travers les hauteurs boisées et les détilos dunt elle st* ctiuvrait, il entendait pouss(*r le sièise à outrance et ne s'inquiétait f;u(Te de Textérieur. INm habitué à ména^tTson lan^a^'i*, il soutint son (q>nnon avec uih* iprcléqui faillit lui faire enl^MT le couunani'ment que le mini>tre de la guerre, le maréchal Vaillant, suinter

 posa. Pélissier obtint enfin, comoie il le demandait, « qu*OD le laissât faire. » Lord Raglan était pleinement d'accord aveclai. Il agit vite et puissamment. Du 22 au 23 mai, il enleva les ouvTages avancés des Russes du côté de la ville. Le 24, il occupa la vallée de la Tckernaîa et le pont de Traktir sur cette rivière, et il reroula les avant-postes de Tarmée russe sur les hauteurs de la rive droite, de façon à mettre la Cbersonèse à Tabri de tout retour offensif. Il n'y avait en debors de la Cbersonèse qu'un seul point, el fort éloigné, où Ton eût à faire une expédition très utile, el, précisément, fempercur Pavait jusqu'ici empêchée. Au moment même où I on agissait avec tant de vigueur devant Sébastopol et sur la Tchernaîa, cette expédition s'opérait avec un succès éclatant. In corps de troupes alliées, d'une quinzaine de mille hommes, embarqué sur une escadre anglo-française, débarqua, le 24 mai, à Kertcb, à Textrémité orientale de la Crimée ; la ville de Kertcb et le fort diéni-Kalé furent pris presque sans résistance, et la mer dWzof, cette grande lagune que le détroit de Kertcb, Tancien Bosphore Cimmérien, joint à la mer Noire, fut ouverte a nos bâtiments légers. Tous les navires russes et tous les magasins'militaires établis autour de la mer d'Azof furent pris ou détruits par les alliés. L'armée russe perdait ainsi sa principale ligne de ravitaillement et ne pouvait plus rien recevoir que parTisthme de Pérékop. L'invasion de la mer d'Azof amena l'abandon par les Russes de ce qu'ils avaient conservé de postes sur la côte de Circassie, même des importantes places d'Anapa et de Soudjouk-Kalé. C'était le fruit de longs travaux perdu. Les troupes alliées avaient témoigné, dans les moments les plus douloureux, c<. constance="" qu="" refuse="" bien="" tort="" aux="" fran="" maintenant="" la="" confiance="" et="" joie="" revenues="" comme="" le="" soleil.="" on="" jouait="" com="" dans="" notre="" camp="" :="" les="" zouaves="" acteurs.="" p="" continua="" d="" de="" l="" apr="" un="" nouveau="" bombardement="" juin="" enleva="" plusieurs="" ouvrages="" russes="" od="" retourna="" contre="" place.="" assi="" s="" vigoureusement="" succ="" ces="" assauts="" co="" cher="" mais="" il="" consid="" crut="" moment="" arriv=""/>

 nommes, matériel et vivres, tout abondait dans nos camps. Le ministère de la guerre avait senti la nécessité de renouveler une grande partie des troupes si éprouvées et si fatiguées; on rappelait des corps en France ; on les remplaçait par d^autres : le personnel se transformait ainsi, mais en augmentant toajoorft. Les Anglais, eux, avaient, non pas à transformer, mais à recréer one armée presque disparue. Ils s'y appliquaient avec passion. Peuple et gouvernement chez eux s'animaient de plus en plus à la guerre et ce fut d'accord avec le sentiment public que leur reine vint, au mois d'août, rendre à l'empereur sa visite dans Paris. L'attaque malheureuse du 18 juin avait retardé le dénouement; mais le dénouement était inévitable. Pendant que les ressources des assiégeants s'accroissaient, celles des assiégés dimmuaient. Les vivres devenaient rares; les abris manquaient dans In ville eiïbndrée ; les maladies rivalisaient avec le feu des assiégeants pour décimer de jour en jour les défenseurs de la place. Todieben, grièvement blessé, gisait surunlit de douleurs: l'amiral Nakhimof, le digne et intrépide successeur de Koroilof, avait été abattu par une balle le 10 juillet, sur Malakof» i la place même oii Kornilof était tombé. Les chefs qui restaient commençaient à prévoir la nécessité d'évacuer bientôt les débris de Scbastopol. Après avoir établi une seconde ligne de défense dans Karabeinnîa, en arrière de Malakof et des autres ouvrages, ils jetèrent, dans le courant d'août, à travers la baie, un immense pont en bois sur des radeaux flottants; ce pont avait plus de 900 mètres de long; c'était leur seul moyen de retraite. L'armée russe du dehors, depuis de longs mois, n*avait rieo tenté pour secourir la malheureuse ville et, cependant» on loi avait incessamment envoyé d'énormes renforts; elle aurait dû présenl«T IVffectif le plus formidable. Il n'en était rien. Elle s'était fondut' sur place et ses renforts s'étaient fondus en roule. I/opinion vuljraire s'était fait, en Occident, d'une part, en Uussio, de Taulre, une idée très fausse des conditions respectives de la guerre pour les parties b»»»lligérantes. Les Russes, disait-on, font la guerre chez eux ; les Français et les Anglais la

(ItSS] LA TCHBRNAIA. 147 font i 7 OU 800 lieues de chez eux. On ne songeait pas que Français et Anglais, maîtres de la mer, embarquaient personnel et roaléricl et l'expédiaient jusqu'en Crimée en toute facilité et sans perte, sauf quelques très rares accidents maritimes. Les troapes russes, au contraire, avaient des étapes sans fin à parcoorir dans toute la profondeur du Continent. Avec la meilleure administration possible, il y aurait eu là de grandes difficultés, de grandes pertes de temps, de grandes souffrances; or, Tadministration russe était la pire du monde; le désordre et surtout la déprédation étaient partout ; les fonctionnaires spéculaient odieusement sur le pain et sur le vêtement du soldat, et Nicolas, ce despote si redouté, était le plus mal servi des princes. De là, une effroyable déperdition d'hommes : les pauvres soldats russes, épuisés, affamés, jonchaient de leurs corps les routes interminables de Tempire; il n*est point de spectacle plus navrant pour Thumanité que celui qu'offrait ce malheureux peuple, si patient et si dévoue ! Le général qui commandait Tarméc russe depuis que Mcnchikof s^était retiré après la défaite d'Eupatoria, le prince Michel Gortchakof, sentait son impuissance. Les ordres de SaintPétersbourg le contraignirent de hasarder un dernier effort pour sauver Sébastopol. Il mit en mouvement 70,000 hommes, reste des levées innombrables qu'on avait poussées sur la Crimée, et vint attaquer les alliés aux bords de la Tchemala. Il trouva là en face de lui, à droite, le corps piémontais du général La Marmora, à gaucho, le corps français du général llerbillon. Il repoussa les avant-postes piémontais et français établis sur la rive droite de la Tchernnîa, força le pont do Traktir et assaillit, sur Taulre rive, les positions françaises des monts Fédioukhine. Notre infanterie culbuta les agresseurs sur la pente de ces hautes collines, les rejeta au delà de la Tchernala, et notre artillerie les cribla durant leur retraite. L*attaque n'avait pas mieux réussi dans la vallée contre un autre corps français ni contro les Piémontais, qui occupaient le mont llasfort: 27.000 Français et Piémontais avaient suffi ii repousser renn^mi. I/iufantiTie légère piémoutaise, les hersaçUen\ s'étaient fort distingués. Le pren]i«T but de Cavour était

The text on this page is estimated to be only 27.49% accurate

ii8 SECOND EMPIRE. [lt»Àj atteint; les Italiens avaicnl leur part d'une victoire et Novare commençait à s'effacer (16 août). Le journée de Traktir présageait que les assiégeants touchaient au terme de leurs efforts. Une terrible explosion de magasin à poudre, qui éclata dans la nuit du 28 août, n arrêta pas les travaux de tranchées, poussés maintenant, sur divers points, trè> prés des ouvrages ennemis. Nous nï'tions plus qu'à 25 mètre» de Malakof. On n'aurait donc plus, pour courir a l'assaut, un vaste espace découvert à franchir sous les boulets et la mitraille. Un dernier bombardement eut lieu durant trois jours entiers, les o, G et 7 septembre, par plus de 600 canons français et prè> de 200 canons anglais. Trois grands navires russes furent brûlés dans le port. La ruine de la ville s'acheva. Du 17 août au 7 septembre, la garnison avait eu 20,000 hommes tués ou hors de combat. 11 fut décidé que Tassant serait général contre la ville aussi bien que contre Karabelnaïa. On convint de commencer par la droite, c'est-à-dire par l'attaque française depuis Malakof jusqu'à l'ouvrage appelé le Petit-Uedan ; puis, au centre, les Anglais a>sailliraient le (iraud-Uedau; enlin, à gauche, vers la ville, les Tranrais atta(|urniient le Bastion Central. Le commandement de la grande attaque de droite avait été rendu au général Du>(|uet; ce chef de corps avait sous ses ordres un officier qui s'était siirnalé par beaucou|) de vigueur et d'activité dans les guerres d'Afri

(ItSS] MALAKOF. iiO sortis et nous disputaient avec fureur les terre-pleins et la tour. Nous avions déjà trois généraux tués et trois blessés. Bosquet fut blessé à son tour. En arrière de Tattaque, un de nos magasins Muta. L'émoi causé par cet accident fut promptement calmé. On tînt ferme. Sur la gauche, à la vue de notre drapeau planté sur Malakof, les Anglais s'étaient jetés sur le Grand-Redan. Ils le prirent et le reperdirent jusqu'à trois fois. Les Russes en restèrent maîtres. Yers deux heures, du côté de la ville, les Français assaillirent le Bastion Central; après un premier succès, le général Trochu fut blessé et repoussé. Une seconde attaque échoua également. Nous avions eu encore là deux généraux tués. On avait donc échoué partout, sauf à Malakof; mais c'était le point décisif. Du côté de la ville, Sébastopol, étage en amphithéâtre, dominait les ouvrages attaqués ; du côté du faubourg, Malakof, au contraire, commandait Karabelnala, le port et la grande baie. Les travaux mêmes des Russes, les traverses qu'ils avaient établies dans rintérienr de Malakof, une fuis la position envahie, nous aidaient à en achever et à en conserver la conquête. Dans ces luttes corps à corps, a travers les poutres, \vs débris amoncelés, nos soldats, surtout los zouaves, avaient sur les Russes une grande supériorité d'agilité et d'adresse. MacBlahon, en lanrant ttHile sa division, avnit fini par chasser les Russes de Malakof. InTonnô qnt» rou\rnge était miné et qu'il y avait risque de sauter et d*étre mis en pièces, il avait répondu par ce mot demeuré célèbre: « J'y suis, j'y reste! » llemvnseinent, on panint à découvrir et à couper les fils qui communiquaient avec la mine. Le prince lîortchakof, accouru dans Sébastopol, fit marcher tout ce qui lui restait de forces sous la main pour tâcher de reconquérir ce poste de» M iKikof duquel tout dépendait. L'cîTorl désespéré des Russes vint se hri'-er contre les bataillons de Mac-Mahon. tiortchakof nippela les restes de cinq divisit)ns qui s'obstinaient à se faire rera>er. La grande lutte était ti*nninêe. Dans la soirée et dans la nuit, les Russes évacuèrent Sébasiopol par le grand pont de radeaux.

 [iSiS] CD détruisant tout et faisant tout sauter derrière eux. Us incendièrent ou coulèrent leurs navires. La flotte de la Mer Noiro était anéantie. Sébastopol devait continuer à brûler pendant plusieurs mois ! Cette sanglante journée avait coûté aux Russes près de 13,000 hommes, aux alliés, plus de 10,000. Les débats qui avaient précédé la victoire se renouvelèrent relativement au parti qu'on en devrait tirer ; mais ils oe pouvaient plus avoir le même caractère ; Pélissier était trop autorisé maintenant et Tempereur reconnaissait ses éclatants services en lui envoyant le bâton de maréclial. Lempereur réclamait plus que jamais une campagne contre Tarmée russe ; il ne lui semblait pas qu'il pût rester autre chose à faire. Pélissier, nullement étourdi de son grand succès, persistait à ne point aller chercher les Russes derrière la ligne de rochers qui sépare le plateau de Chersonèse de la route de Simféropol, le chef-lieu administratif de la Crimée. « Notre ténacité, écrivait-il, tuera les Russes plus que les attaques hasardées. » Toute la guerre de Crimée était dans ces mots; il avait été avantageux pour les alliés de ne pas prendre Sébastopol au début : les immenses et malheureux efforts de la Russie pour sauver son grand port Tavaient épuisée bien plus qu'on ne le crevait à Paris. En laissant Tarmée russe dans ses rochers, Pélissier ne restait pourtant pas inactif. Il envoyait, de concert avec les Anglais, une expédition maritime contre Kinbourn, forteresse qui commande le golfe où se réunissent le Dnieper et le Boug, en avant de Nicolaîef, le second port militaire de la Mer Noire. Les Anglais avaient fait dans la Baltique le premier essai d^UDe flotte à vapeur; les Français tirent dans la Mer Noire le preoiîer

[lil»] KINBOURN. — KARS. 151 opérations spéciales, mais sur l'ensemble de la guerre. 11 eût Toulu qu'en occupant fortement Sébastopol, on ramenât le gros des forces alliées en France et en Angleterre. C'eût été changer eolièrement la base de la guerre ; c'était la guerre d'Europe au lieu de la guerre d'Asie, la guerre de Pologne contre la Prusse en même temps que contre la Russie, avec l'alliance autrichienne. Celte transformation radicale de la lutte, l'Angleterre n'y entendait pas; elle s'acharnait sur la Crimée. Pélissier modifia «on idée sans l'abandonner ; il proposa que les Anglais, joints aux Tores, allassent attaquer les possessions russes qui touchent à la Perse, en insurgeant la Circassie. Un corps français garderait Sébaslopol et le plateau de Chersonèse avec les Piémontais, et le gros de l'armée française reviendrait en France, afin de nous mettre en mesure contre Taction de la Russie sur l'AUemagne. Le ministre de la guerre. Vaillant, répondit que les Anglais n'admettraient pas qu'on séparât les armées alliées. Notre armée resta donc en Crimée. On l'augmenta même, au lieu de la réduire, en lui envoyant des renforts continuels, tandis qu'on faisait revenir la garde impériale et une autre division d*infantcrie. On fit à ces troupes une réception triomphale à Paris le 29 décembre. Il y eut là autre chose que de Tapparat officiel. Paris fut touché de l'aspect de ces braves gens, qui avaient si glorieusement combattu et si patiemment souffert. On croyait re?oir la Grande Armée et les plus hostiles à TEmpire se réjouissaient de constater que la France n*avait rien perdu de ses qualités guerriîTes. I>^s Russes, après tant de malheurs, avaient eu un succès le mois précédent. .\prés im long siè^e, leur armée du Caucase avait pris par famine la ville de Knrs, place iinportnnte de la Turquie d'Asie (25 novombrr^ Crt avantage lointain, qui ne pouvait influer sur Tensembh* des évt^nements, fut précisément ce qui disposa la Russie à se résigner. Trouvant son honneur Muf et croyant avoir quriqiie moyen de compensation dans la main lorsipie l'on traiterait, clic si> on III paraissaient se modifier dans

The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

15S SECOND EMPIRB. ilt^j le mùmc sens. L'Exposition universelle, annoncée, trois ass auparavant, comme un gage de paix, avait eu lieu en pleine guerre. Napoléon III en prononça la clôture par un discours qui indiquait une tendance pacifique : « Il faut, dil-il, que TEurope se prononce. A I époque de civilisation où nous sommes, c'est Topinion publique qui remporte toujours la dernière victoire. » Napoléon III, cependant, n'eût pas mieux demandé que de réaliser les vues du maréchal Pélissier par une guerre d'Europe. Ses ouvertures au gouvernement anglais relativement à la restauration de la Pologne avaient été renouvelées, avant la retrailo de M. Drouyn de Lhnys, par des dépêches de ce ministre à notre ambassadeur en Angleterre. Lord Palmerston s'y était décidément refusé. Napoléon 111 s'était aussi adressé à rAutricbe, (*n oiTrant secrètement de lui abandonner les principautés danu* biennes, Vnlacliie et Moldavie, pour prix de son alliance oflensivo sur le Continent. L Autriche n avait pas accepté. Elle ne se fût jamais engagée dans une guerre de Pologne sans Taveu et le concours de l'Angleterre. Dés lors. Napoléon III sétait fort refroidi pour la guerre d*Orient et avait pensé à se réconcilier avec la Ilussie. En se faisant rinstninunl de TAngb^terre, il avait espéré amener les Anglais à le servir à leur tour; mais lord Palmerston se servait des antres et ne servait personne, surtout la France. Cet espoir pcnlu. Napoléon III commençait de songer à préparer ailleurs le coup déclat qu on ne voulait pas l'aider à faire en Pologne. Il ponsait à l'Italie, qui était plus à sa portée et pour laquelle il avait fait ses premières armes. Après la reine Victoria en août, le roi Yictor-Emmanuel était venu à Paris eu novembre avec le comte de iiavour. L'habile ministre piémontais avait senti et saisi le moment opportun pour agir sur Tesprit de Tempereur. Lorsqu'il prit coni;é de Napoléon III, celui-ci lui dit un mot siLMiiliratif : — «(yue pont-on faire pour ritalie?... »> I/\utrirbe, et^peiidant. inquiète du mécontentement que Ton maiiib'slail à Paris, a\ail oITerl, au m-â-\is de la Russie son rôle dintermédiaire et d'aller jusqu'à lui |Mis(T un n^nw! ultimatum. Napoléon III avait coqsenti, d'aceord avec l'Angleterre; mais, en même temps, il

[IK»S-1S&C] NÉGOCIATIONS. 153 agissait en dehors de l'Autriche, par i'iotermédiaire des petits États allemands. Son discours de clôture de rExposilion avait mis en quelque sorte les neutros en demeure de travailler au rétablissement de la paix. Les États allemands, aiguillonnés par la crainte, négociaient en conséquence à Saint-Pétersbourg, la Saxe surtout. Le 16 décembre, un envoyé extraordinaire d'Autriche présenta à Saint-Pétersbourg Tultimatum convenu avec la France et TADgleterre. Les Quatre Garanties étaient aggravées : à Tînterdiction totale d armements maritimes dans la Mer Noire élait maintenant ajoutée la cession par la Russie de la partie de la Bessarabie comprise entre le Danube et le Pruth. Cette bande de terrain, habitée par une population de race et de langue roumaine, serait réunie à la principauté roumaine de Yalachie; la Russie serait entièrement séparée du Danube. C'était là une clause tout autrichienne d'origine. L'Autriche n'avait osé accepter les provinces du Bas-Danube; mais elle voulait au moins écarter la Russie des bouches du grand fleuve. Rien ne fut plus dur au nouveau tsar et à ses conseillers. La Russie allait reculer pour la première Tois depuis longues années! Mais, si la lutte se prolongeait, la campagne de 1856 ne promettait aux Russes que de nouveaux et de plus grands désastres. Lsie

 (IttiJ n'acceptât pas les conditions de paix. Néanmoins, lorsque le Parlement anglais se rouvrit le 31 janvier, la discussion de Tadresse fut plus pacifique que Ton ne s'y attendait. Les hommes d'État sentaient que, dès que le gouvernement firançais voulait la paix, il n'était pas possible de s'y refuser. La France, dont Tamour-propre était satisfait du succès de ses armes, eût pu se passionner pour une guerre d'Europe, mais ne désirait aucunement la continuation de la guerre en Orient. Le congrès de Paris s'ouvrit le 25 février, sous la présidence du comte Walewski, ministre des affaires étrangères de France. La Russie restitua Kars à la Turquie ; on rendit à la Russie tout ce qu'on lui avait pris ; à Sébastopol, on ne lui rendait qu^un terrain encombré de débris fumants et de sépultures ; le gouvernement anglais avait exigé qu'on ruinftt jusqu'aux ruines et qu'il ne restât pas debout une pierre des établissements militaires ou maritimes. La France amena l'Angleterre à consentir qu'on laissât subsister le second port de la Mer Noire, Nicolalef, avec son arsenal et ses chantiers, à condition que Ton n*y construisit plus que des bâtiments légers, dont le nombre fut limité. Ce fut sur la cession de territoire en Bessarabie que les débats du congrès furent le plus vifs :. le plénipotentiaire russe, le comte Orlof, lutta énergiquement pour que la Russie, en se retirant du delta du Danube, se maintint sur le bras septentrional du grand fleuve. L'Autriche se montra sur ce point plus ardente que les puissances qui avaient fait la guerre. La Russie dut céder. Le ministre russe Orlof dit, à ce sujet, au ministre piémontais Cavour une parole qu'un prochain avenir devait justifier : — « (leci coûtera bien des larmes et du sang à l'Autriche ! » A propos de cette rectification de frontières, on souleva In question de la réunion des deux provinces du bas Danube, Valachic et Molda\ie. en un seul État roumain, vassal de la Turquie. Mal^Mv rAutriche et la Turquie, opposées toutes deux à la constitution d'une nationalité roumaine, il fut décidé que les vœux de ces po|)ulations seraient consultés quant à leur organisation définitive. Ces vœux étaient assurés d^avance et c'était la

(Itm CONGRÈS DE PARIS. 155 renaissaDce d*uD peuple, avant-garde de la famille galloromaine en Orient, que Ton venait de voter. Durant la réunion du congrès, Timpératrice donna un fils à Napoléon III. Cet enfant, réservé à une fin tragique, naissait au moment de la plus grande prospérité de son père (16 mars 1856). La Prusse fut introduite au congrès le 18 mars, après que les principales clauses du traité eurent été arrêtées, et seulement afin que la Prusse participât au renouvellement de la convention de 1841, à laquelle elle avait été associée. La Porte ottomane fut admise dans le concert européen ; les poissances contractantes s'engageaient à respecter l'indépendance et Tintégrité territoriale de Tempire ottoman et garantissaient en commun la stricte observation de cet engagement. L^ambassadeur ottoman communiqua aux puissances contractantes un firman du sultan, « spontanément émané, était-il dit, de sa volonti') souveraine, qui améliorait le sort de ses sujets sans distinction de religion et de race, el qui consacrait ses généreuses intentions envers les populations cliréliennes de son empire. » Cette communication ne donnait, en aucun cas, aux puissances le droit de s'immiscer, soit collectivement, soit séparément, dans les rapports << de Sa Mijoslé le sultan » a\ec ses sujets. C^était la suppression de tous les privilèges que la Russie s*était attribués en Turquie, en mèuie temps que la perte de cette frontière du Danube quelle avait conquise par tant d'efforts. Tout cela est bien loin aujourd'hui ! Le traité fut signé le 30 mars : les plénipotentiaires se transportèrent en corps aux Tuileries, où Napoléon 111 les accueillit avec une orgueilleuse satisraclion. La France n'avait tire aucun avantage positif des immenses sacrifices que son empereur avait exigés d'elle; mais, lui, avait gagné de pouvoir !ic poser en arbitre désintéressé de l'Europe. Il avait fait du chemin depuis Strasbourg et Boulogne ! La question russe était close; une autre question allait s'ouvrir. Le 27 mars, les plénipotentiaires piémontais, MM. de Cavour

The text on this page is estimated to be only 29.05% accurate

456 SECOND EMPIRE. [îMiê] et d*Azeglio, avaient présenté aux ministres des affaires étrangères de France et d Angleterre une note sur la situation de ritalie en général, et spécialement des provinces romaines (Légations), occupées depuis 1849 par TAutriche. H. deCavour avait eu à ce sujet de longs entreliens avec Tempereur, puis avec les ministres anglais et russes. Le 8 avril, le comte Walewski proposa aux plénipotentiaires un échange d'idées sur divers sujets dont il serait utile de s'occuper, dit-il, afin de prévenir des complications nouvelles. II parla de la Grèce, où la guerre d'Orient avait naturellement suscité de grandes agitations, et qui avait été partiellement occupée pnr les Franrnis et les Anglais; il parla de la presse belge, dont la licence devait être réprimée dans Tintérèl de Tordre européen; il parla de la nécessité de réformer le droit maritime en temps de guerre; il parla enfin d'un sujet qui remua davantage le congrès : c'était la situation déplorable des États pontificaux et du royaume de Naples. On pouvait s'étonner d'entendre le gouvernement issu du 2 Décembre signaler les conséquences du despotisme à Rome ou a Naples; c'était singulier; mais c^était sérieux, lorsqu'il en résultait des observations sur les inconvénients qu'oiïrait le séjour prolongé des forces autrichiennes dans les provinces romaines au nord des Apennins. De vives discussions s'élevèrent entre M. de Cavour et les p!énipon pays. Le eon^rt's >e >épara le 10 avril, après avoir décidé sur TuD des ubji'is indiqués par h.' ministre de France. La déclaration suivante avait rie ailoplée : «• !• La course est et demeura abolie: i' le |)a\illt»n neutre cou\re la marchandise ennemie, à

The text on this page is estimated to be only 28.98% accurate

(1856] PERTES DE L'ARMÉE. i57 Texceplion de la contrebande de guerre; S"" la marchandise neutre, à Texception de la contrebande de guerre, n'est pas saîsissable sous pavillon ennemi; 4"" les blocus, pour être obligatoires, doivent être eflectifs. » La France et l'Angleterre, dès le commencement de la guerre, étaient entrées dans la voie où les autres puissances européennes venaient de les suivre. La guerre maritime perdait son caractère de violence et de déprédation exceptionnelles et rentrait dans les principes admis, sinon toujours pratiqués, dans la guerre de terre. Les maux de la guerro, en Crimée, n'avaient pas pris fin avec la guerre. Tandis que le congrès négociait la paix, nos troupes étaient plus cruellement éprouvées, en plein armistice, qu'elles ne leussent été par la continuation dos hostilités. xVprès un bel automne, on avait eu un hiver de tenipùtes, de neige et de gelée, plus rigoureux encore que l'année d'avant. L'hiver précédent, rémotion du danger, l'ardeur du combat, soutenaient le soldat; maintenant, il retombait sur lui-même. Notre gouv(Tnement n'avait pas pour\u suffisamment à la protection de nos troupes contre les intempéries. Les Français, mal installés sous des tentes ou dans des espèces de huttes de torchis, soufl*raient maintenant bien plus que les Anglais, cliez lesquels surabondait tout ce qu'il leur fallait pour se défmdre de l'hiver. Le terrible typhus des arnires se déclara. Les \it-times se multiplièrent par milliers, d'abord en Crimée, puis dans les hôpitaux où Ton envoyait les malades, à Coust.intinople. Médecins et sœurs de charité mouraient après les malades. Les Anglais se montrèrent reconnaissants de nos ser\ices passés. Des sœurs de charité protestantes \inrent en ii'uU^ aux sœurs catholiques et le nom de miss Nightingale restera honoré dans l'histoire. Iji» néau n(» cessa qu'a\ec le retour du printemps; les pertes des ann«'Ts allir«.»s, les nôtn»*^ surloul. avaitMit été efl'ravanles depuis ih'ux ans. Les Franrais tinrent yii,(HM) morts, y compris ceux qui moururent drs suites de la guerre jusqu*ii la fin de IKîT. mais sann compter les milliers qui ne revinrent jamais à la santé. Sur ce chiffre énorme, il ny avait guère plus de

458 SECOND EMPIRE. {tttij 10,000 hommes qui eussent péri par le fer ou le feu de Tenncmi. Les Anglais, jusqu'à la fin de la guerre, avaient perdo 22,000 hommes; les Piémontais, 2,200; les Turcs, environ 35,000. La perte des Russes était incalculable; elle dépassait assurément de beaucoup celle des armées alliées réunies. Peu de guerres ont été plus horriblement meurtrières et, pourtant, jamais il n*y avait eu moins de haine entre les combattants. Dans les intervalles des combats, le soldat français et le soldat russe ne gardaient aucune animosité Tun contre Tantre et, lorsqu'on eut appris la conclusion de la paix, on se visita entre Français et Russes, avec des démonstrations, non seolement courtoises, mais amicales, comme s'il ne subsistait aucune trace d'un passé si terrible et si récent. Les Russes avaient été très sensibles à I extrême bienveillance qu'on avait témoignée en France à leurs prisonniers. n y avait eu déjà quelque chose d'analogue en 1814, mais dans des conditions moins frappantes et dans de moindres proportions. L'évacuation de la Crimée ne fut achevée que le 5 juillet 1856. Le maréchal Pélissior, qui rentra le dernier en France, fut accueilli avec enthousiasme. On fêln partout officiellement, et aussi populairement, les vainqueurs de la Crimée; c'était, comme après toute guerre, des fêtes sur des tombeaux; mais, ici, les tombeaux étaient dans une proportion qui dépassait l'ordinaire! Que vaudraient à la France de si grands efforts et des pertes si cruelles? Elle ne recouvrait rien de ce que lui avaient enlevé 18ii et 1815; elle avait retrouvé la gloire des armes dans une grande guerre, et Tancienne coalition européenne, qui s'était reformée contre elle, en 18i0, à propos de l'Orient, s*éUiit, aussi à Toccasion de TOrient, définitivement dissoute. Cétait là un snrcès considérable ; mais Thomme qui nous gouvernait saurait-il en tirer parti? Il avait ou Talhance anglaise que Louis-Pbilippe avait, avant lui. quelque temps obtenue à des conditions moins acti\('s et moins éclatantes; mais, déjà, il paraissait t

(me] FRANÇAIS ET RUSSES. i59 Od pouvait entrevoir, à travers ses oscillations, une visée gênértle« sinon un plan, qui n*eût peut-être point dépassé les forces de la France bien dirigée, mais qui dépassait la force personnelle de rhomme qui s'était imposé à la France. Sous le présent prospère. Tavenir était gros de périls.

The text on this page is estimated to be only 20.90% accurate

CHAPITRE V SECOND EMPIRE (SUITE). — LES IDÉES ET LES MŒURS. LES TRAVAl'I PLDLICS. LA LOI DE SL'aETÉ GÉNÉRALE. (It) avril ISoG. — Juin 1858.) La giHTie (11* (!rimsis brusques et violentes que provoquaient les nou\c et des nombreuses sociétés financières qui avaient pour priiK'i|)al but le jeu des actions et les primes des fonil.ileurs, on voyait se poursuivre le développement des travaux utiles et productifs, des établi^siMUiMits industriels, des chemins de fer. Ibus de France, mais dans un sentiment vraimcnl français et dans un intérêt à la fois national et universel, un simple particulier avait conçu et commencé à pousser, à travers mille obstacles, une entreprise (|ui eut fait Ttionneur d'un grand gouvernement. M. Ferdinand de Lesseps, ce diplomate qui s*était |i;ilriMiii|ih'nieiit riïnie.-, en 1S49, d'arrêter la funeste guerre de Rniiie, -.lait approprié m^' ptMi^é.» émise naguère par les Saint* SiinMiinii-.: Fnfaiitin et se< di>ciples avaient songé à rouvrir le caihil piT ll l'aiitKpif ei\iljs;ition égyptienne avait fait jadis cummiiinqipr la Muge, l'Europe avec l'Asie. Il >*a^i>^ait derou\rir au commerce du monde ses

(ltS6] CANAL DB SUEZ. 16! aDcicDoes voies et d'abréger de 3,000 et quelques cents lieues la distance qui séparait TEurope de Tlnde, de la Chine et de TAuslralie. Ce que d'autres avaient rêvé, M. de Lesseps avait résolu de Taccomplir. Des sentiments bien différents de ceux qui enrantaicat tant d'opérations malsaines firent accueillir avec une vive sympathie, dans notre pays, les plans grandioses de M. de Lesseps. La France, depuis l'expédition d'Egypte, n'avait jamais cessé de porter un intérêt passionné à ce berceau de la civilisation, à cette terre mystérieuse que nos soldats républicains avaient glorieusement parcourue et dont nos savants révélaient les secrets au monde. Les obstacles vinrent, quelque temps durant, de la nation a laquelle le canal de Suez devait être matériellement le plus prolitablc; FAnglelerre avait plus d'intérêt qu'aucun peuple à se rapprocher de Tlnde. Les Anglais revinrent de leurs préventions contre Tentreprise française et Thérolque persévérance de M. de Lesseps finit par triompher de toutes les difficullés. La grande œuvre est depuis longtemps accomplie. Ce que nous disions tout à Thcure du peu d'effet qu avait produit la guerre de Crimée sur nos affaires intérieures eût cessé probablement d'être exact, si les hostilités se fussent prolongées au delà du printemps de 1856. Les récoltes des céréales et des i:oies avaient été mauvaises et obligeaient à exporter beaucoup d'argent afin de pourvoir à ce déficit; de là, ime crise monétaire, qui eût été incomparablement plus grave, s*il eût fallu continuer d'entretenir au loin une grande armée. L^enchérissement des denrées, qui excitait les plaintes des populations, ne tenait pas seulement aux récoltes; il avait dans les villes une autre cause qui devint permanente, l'aggravation des octrois, et s'associait à renchérissement des loyers. Tout ceci résultait du bouleversement et de la reconstruction de Paris et de nos vieilles cités, vraie révolution dans l'édilité, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure ; cette révolution exigeait des ressources nouvelles. Aux souffrances causées par le froid pendant un rude hiver, d'autres maux avaient succédé, au printemps de 1856, dans une grande partie de la France. La Loire, l'Allier, le Rhône, la

The text on this page is estimated to be only 26.97% accurate

162 SECOND EMPIRE. [lUi) Garonne et diverses rivières du centre et du midi avaient dé» bordé dans des proportions effrayantes. Des quartiers de Lyon et de plusieurs autres villes furent noyés et en partie écroulés. Les fléaux qui avaient affligé Tannée 1856 n'exercèrent pourtant point une longue influence sur le mouvement économiqne, en partie naturel, en partie factice, qui agitait Gévreusement le pays. La transformation de Paris, commencée pendant la guerre, se précipita impétueusement après. Napoléon III, tout en rêvant les grandes entreprises au dehors, projetait de se donner une gloire que n'avait pas eue le premier Empire, celle de refaire un nouveau Paris après Napoléon 1", comme Auguste et ses successeurs avaient refait une Uome nouvelle après César. Et il entendait aller plus vite. Il avait trouvé Thomme d'exécution qu'il lui fallait pour une telle œuvre, M. IIaussmann« esprit extraordinairement actif, audacieux, plus fécond que difficile dans rmvenlion et le choix des ressources, incapable de se laisser arrêter par aucun scrupule administratif et marchant ou plutôt courant au hut à tout prix et par toutes voies. M. Ilaussmanu, sous le titre de préTet de la Seine, fut de fait, durant plusieurs années, ministre dtî Paris, plus considérable et plus écouté qu'aucun membre du cabinet, ministre absolu d*un monarque absolu. I/uMivre fut colossale: elle éblouit tout ce monde bruyant et alTainé de speelaeb's, eetli» société cosmopolite pour laquelle on créait un Paris fastueux et banal qui répondait à ses goûts. Linnuensité d*^ IVutreprise et la rapidité de laiéalisation, sans exeniphî dans Ihislnire, avaient droit d'exciter Tétonoement: méritaient-elles Tadiniration? l'œuvre était-elle sensée et utile autant qui.» surprenante? Il n'est pas douteux que la multiplication des relations et des affaires, que les besoins emissants du commerce et d'une circulation de plus en plus aetive ne rendissent indispensables l'clargissenienl des prinripales rues et l'ouverture de grandes voies nouvelles dans Paris: mais «ui dépassa toutes les bornes : un accéléra systématiquement le mnuvement a\ec une impétuosité effrénée; on voulut faire et Ton fit en dix ans louvrage de tout M

 nn siècle. Il n*en résulta point seulement d^énomies charges financières, mais aussi de très f&cheuses conséquences morales et sociales. Dans les vieilles maisons parisiennes, les diverses classes de la société avaient chacune leur étage et vivaient les unes auprès des autres et en rapport les unes avec les autres. Dans les constructions luxueuses du nouveau régime, il n'y eut plus de place pour le pauvre auprès du riche; Touvrier dut émigrer des rues reconstruites et des boulevards improvisés pour aller chercher asile dans les faubourgs lointains et dans céffe banlieue qui ne tarda point à Être annexée à la grande dté. Ce fut un mal que cette séparation des groupes sociaux, que cette rupture des relations bienveillantes qui existaient entre familles de conditions et de fortunes diverses; au point de vue môme de Tindustrie, ce fut un mal que de rejeter Tintelligeot et ingénieux ouvrier parisien, cet artisan qui est un artiste, loin du Louvre et du boulevard, loin des arts et des élégances parisiennes où il puise ses mspirations. Une autre portion des classes ouvrières parut gagner beaucoup à Taccroissement des travaux sur une échelle immense; les ouvriers du bâtiment furent attirés du fond des départements par masses telles qu'on n'en avait jamais vu et avec de larges salaires. Leurs mœurs n'y gagnèrent pas, ni les vrais intérêts de la société française. Beaucoup perdirent Thabitude de retourner chaque hiver dans liMirs bourgades avec le pécule gagné à Paris et d'y faire nnalemcnt souche de familles et de petits propriétaires. Le gouvernement impérial avait ainsi surexcité la périlleuse tendance qui pousse Thabitant des campagnes vers les villes, riiabitant des petites villes vers Paris. En ce qui regarde l'aspect et la physionomie de Paris, on pouvait sans doute admettre qiuî le pitioresque de la vieille cité dût faire des sacrificos à la rapidité dos communications et au « confortable » moderne; mais, là encore, on agit sans mesure et sans frein. On adopta ce système de lignes droites interminables qui Ole aux villes tout caractère propre et les confond dans la froide monotonie d'un même type, fort contraire aux principes de l'art. On pourrait dire, sans trop d'exagération, que les Grecs eussent vu la l'ouvrage de barbares ayant appris l>%

The text on this page is estimated to be only 17.57% accurate

164 SECOND EMPIRE. [\%i^] les mathématiques, mais n'ayant point appris les conditions avenues, tandis que le vieux Paris s'en allait pierre à pierre, monument après monument. Il semblait que ce pouvoir sacs passé et sans avenir s'arhnrnàt à effacer Tbistoire. Une n^ule de restes charmants et variés du vieux Paris, qu'il oui été facile de faire servir h rornement de la cité nouvelle, cloîtres, chipelles, collèges, maisons sculpléi's, tourelles et antiques remparts, toml>ai(M)t dliiMin^ en lieun^ sous le marteau et s us la hach«*; iioinlm* di» précieux vestices du Moyen Age et di? h Renaissance, ciu lié< «hiiis l'intérieur des habitations, ir«ipparais>aient an milieu des déninjiijons (|iie pour disparaître à lins* tant; on détruisait ce (|u'on était incapable de remplacer «l cette période de gigantesques travaux n'a guère, aupuintde vue de fart, tie tiln» à faire valoir que ce qu'on nommait autre* fois i< l'an liiteelun* d's jarJins m, les parcs en dehorsde Piiris, les sfjuares à rinlérieur, u'UNres de talent cl de goûl, où Ton a imité et surpassé Ijuidres. i> {[\u\ nous avons dit de la capitale peut s'appliquer plus ou moins à la plu|)art de nos eids: on poussa les villes de province à imiter Paris. Nos \ilieu devenir aisément, durant plusieurs années, le palais du présid'-nl d * 1 1 Uépululiqce. 11 n'est pas besoin d'in>i>ter sur la situation morale d*un pay- nai^uére libre, ch«'/ lejpiel la politique intérieure était supprime'*. I.e^ affaires, la >pi'eulalion et les plaisirs absorbaient tout, du nmins à la -urfae»*. sauf la distraction de la guern\ qui d«)iui lit b's émoliiui*^ dune pière du (lirque, d'un gran I mélodrame auquel on a-^isiait de loin, «^n ne songeait gut^re aux deux Chambres ; l«'ur^ débats restaient inédits et le gon\ 1 i.

The text on this page is estimated to be only 27.93% accurate

(I8G6] LES CHATIMENTS. 165 verncmcnt était peu disposé à permettre à Tune ou à l'autre osscmbléc de réveiller TattentioD publique. Le Sénat, pour avoir montré quelque tendance à se rappeler les prérogatives de Tancienne Chambre des pairs, fut gravement admonesté par le Moniteur de n'avoir pas à sortir de son rôle (14 janvier I80G). La ruine de la liberté réagissait sur les esprits comme sur les Ames. Le goût s'abaissait au théâtre et dans la littérature en général, sous Tinfluence de la nouvelle cour et de ses imitateurs. Les agioteurs et les femmes d'un monde équivoque donnaient le ton; la vogue était à Tart de décadence, si Ton peut lui donner le nom d'art, (|ui s'étalait dans les petits théâtres. L'empereur affecta, par moment, de réagir contre les débordements des spéculateurs et félicita un poète de talent, Ponsard, et un magistrat, M. Oscar de Vallée, de les avoir attaqués, l'un, dans une comédie : CUonneur et fargent; Tautre, dans un livre : /« Manieurs d argent. Mais ces velléités n'eurent pas de suite; Napoléon III tirait là sur ses propres troupes, qui n'en tinrent compte, et il n'eut pas le courage de persévérer. D'ailleurs, s'il avait des connaissances sciei)(ili(iucs, il n'aimait en réalité ni lart élevé ni la littérature sérieuse. La France de la Révolution n'éloit pas niorlc. 11 y avait à Tintérieur de profondes réserves d'avenir. Il y eut au dehors d'éclatantes protestations de l'exil. Les révélations sur le 2 Décembre et ses suites, les récils indignés qui ne pouvaient 8C publier en France, se multipliaient au i^;:tie(ir iuqilacable s'aJ4»utail ici une grandeur d'idées et d'images (|u*il n'aviiit pas connue. Ce qu'on pourrait nouuner l'école littéraire de l'exil ne s*en prenait pas beulemonl au i Décembre : des effets, elle remontait aux causes; elle s'attaquait au premier Ijupire par des livres historiques et militaires que lignaient les noms d'Edgar

The text on this page is estimated to be only 9.59% accurate

IC6 SECOND EMPIRE. (|9U. Ouinct, (le Charras cl autres, et une réaction reniarqiiaMe, émanée d'entre les exilés, pénétrait en France et envalii>sait notre jeunesse. Klle portait contre le fatalisme historique et contre l'esprit autoritaire. CVtait un mouvement en sens in* v«'rse (]«' celui qui, au temps de Louis-Plulippe, sVtait détourné du lihéralisnii* pour aller au socialisme. La réaction liUrrale. dan^ 1rs juiri'inenis sur li' pas>é, fut poussée jusqu*à IVicês cli(*z hraucoup (Irsprit^ en ce qui re^'ardait notre histoin*. Ce fut rduar l^Miiui't qui donna la |ihH fortl«-^l.uiti\ à c«* haut et tirr indnitlualisnn' qu'il avait toujtiurs pn»ri'>**«*. La |Mili(iqiic rentrait dniir. puur ain*andi\ dan> ei'lli- I r.niei' mi ji* dinc lui refusait >a place au s*»leil. I.a [iin^tf lr,uHMi*»r. «pinii >i*tinl rlTorcé d'étouiïer. s'apitait d.in-W< mmis 1rs plus ('Miilradiet«iirrs et se po>iiit ili* non\tMU IiMi^lr** iiroliléiiics. l'iii' Lianih* (i>n\re de philosophie relij:ifus»'. pr«'pai«'r |»ar d«» loii'iui'^i nn'ilil.'itii»ns, surjiit d'entre ci's llu\ ri rillux. «iftail h* li\rr d»* IW/r // Cîp/, de Ji'an IU'\nauil. Il i\n\\< f.int h'i r>*piirli'r im^ n^iiard^ à une \ini:taine d'années en arri« r»'. N*'ii^ a\«»n^ i'>««;i\i*, plus |i;Mit. île n'humer le \a>ti' niiiUM'iiifiit d i*f- qui a\.iil ninue la l'ranct? au commenceni'Mit i!u rcjiii* lit' I.MiiJN iquli|>|M*; imns a>ons esquisse le tahli'iiM i|t'^ ;:r'>n}i'^ niiiltipifs qui avaient tenté de réaliser ci*^ id>'"^. \ii(iiii d ('U\ i\ \ a\.iit n'U>si. Tous avaient, cependant. rvi'iif a dr-» d»*:jri"' di\i*r> um- ei'rtaine action sur Tesprit français. Le- Sainl-SiMi«>ii]i'ii^, adi'plrs d'Knfantin, ne formant plus un>' M'ct*' lU'jani^t'i*. uuii^ ;:.ndant dt'< ti^ndances et des sfiitini'iil^ (-••inuiuii^. rMiiiiiiii.ijrnt di> manifester leur inlluence. nirl !•• Iiji'ii et d pratiques qui avaient éeliMii*'. di^i ii.ii-^ ut m l.ii^on influt'nci' indirecte au didà du cercle de ses adhérente

[18&4] JEAN REYNAUD. iC7 spéciaux ; mais il commençait à se diviser. Nous aurons à revenir sur un adepte illustre qui s'était rattaché à Auguste Comte. Le groupe de V Encyclopédie Nouvelle, que dirigeaient Leroux et Rcynaud, s*était brisé a son tour, comme avait fait avant lui le Saint*Simonisme dont il était issu. Pierre Leroux, en se séparant de Jean Reynaud, avait rompu le frein qui contenait ses entraînements; ce puissant esprit achevait de perdre l'équilibre; il jetait encore çà et là de grands éclairs ; mais il s'isolait de plus en plus dans des données excentriques et tendait à former une petite secte, qu'il ne parvint pas à faire vivre. Jean Reynaud, au contraire, dégagé de Tœuvre collective où il avait dépensé des facultés vraiment encyclopédiques, avait concentré les résultats définitifs de sa pensée dans un ensemble largement couru et clairement ordonné ; il avait donné son dernier mot, en ce qui regarde la destinée humaine, dans l'œuvre magistrale dont nous avons tout à Thcure cité le titre. La pensée qui Tinspirait peut se résumer en peu de mots : La Révolution, réalisée dans l'ordre civil dès 89, en lutte, depuis cette date initiale, pour se réaliser dans Tordre politique, n'aura pas atteint son but, la iléinocratie fùl-elle défmitivement victorieuse, jus(iu'à ce qu'elle ait formulé son idéal religieux après son idéal ci\il et politique L'idéal religieux de la Uévolulion doit reposer sur le principe de la perfectibilité. Tous les travaux

The text on this page is estimated to be only 13.70% accurate

168 SECOND EMPIRE. Jl «| existe dans la pensée de Dieu. << Lliomme, écrivait Jean Reynniid, porle en lui-même loutes les forces nécessaires & son perfectionnement : sa destinée consiste ù les développer, d'existence en existence, et à les développer librement. Dieu est libre et rtiummc est libre, à 1 inia;?e et u Texcmple de son auteur. Sans la liberté, il n\')rriverait ù rien et ne serait rien. » Terre et Ciel est un magnanime effi»rl pour constituer sous tous ses aspects la lliéorie de la perfectibilité. L'auteur étudie le progrès sur la terre, et dans la nature et dans Thistoire ; puis il le suit, par t«Mites les voies de l'induetion, de la raison et du sentinioiit, d;iiis les splières innombrables qui peuplent le ciel, c'est-â-ilire l\'S|Kice sans bornes. Proftindément versé dans le* matliénialiipies, dans la géologie, dans Taslronomie, il cherche une ^yntln">:i\i'||«>i|iii mette en accord la tradition antique et la scienc'» nmilrnie. Il acc*-mérn«* que la tradition de rantiquitê dév('|op|»éi» par l«'< l'éres de la grande époque cbrélimne. Sur la deslinéi» tb* riinrimn». au contraire, il montre I elri>ilesse et rin^urnsanei» tb» la rrliîsion rt : n<>s aiieji'iis bardes, au rapport de l.ucain, di*«ai*'nt (pic •< la iiinrt e>(ji* mili«'n d'une huigue vie •>. L'antiquité présent!» é^'ali-nient la duelrine d'une vi«» supéril»'nei»s siirre^^sjves et séparées [»ar In mort, l'étrf alTraiirlii du mal (*t du trépas ne meurt plus et ne prrli.' |i!ii<. la="" traii="" dr="" sehm="" sagesse="" aiiii-pif.="" a="" p="">nr but et |Miur lin riiiirnortalité. Le sentiiii'Mit tr ulitioiiihl fin tri'iire bumain assigne donc n l'âme un»' «!'»-ti!H'»' inliiiir ; la ^tii'iici* moderne. ra>tronomie. d'accuni avtT la inrtapli*>iqn". |ir«trlaiuc I infinité du ciel. L*auteur de Terrr tt d'I a'-^nrii* (•!•< ibiix idérs v\\ nioiitrant dan» le ciel san^ born»'s b» tlièâtn* d»*s d»-^tinéi»s san^ tin. LVliide plusappro

(18S4] JEAN REYNAUD. i69 fonJic de Tantiquité a retrouvé, depuis, cette association d^idées chez les anciens sous une forme mythique ; les hiéroglyphes de rËgypte, ainsi que les médailles de la Gaule, nous font voir les « voyages » de Tàme et le cours des astres réunis dans les mêmes svmboles. m On ne peut qu'indiquer ici quelques-uns des points essentiels qui caractérisent le livre. L'autour établit, contre les utopistes, que le régime astronomique de la terre y nécessitera perpétuellement le travail et TelTort de Thomme. La faillibilité et la mort ne sauraient, pas plus que le travail, disparaître de la terre ; mais le travail peut et doit s'adoucir de plus en plus ; le progrès matériel est légitime et nécessaire, pourvu qu'en soulageant le corps, on songe surtout à alTranchir l'esprit. Li croyance que cette vie n'est pas la première pour les êtres humains qui apparaissent sur la terre, imprime à la doctrine de la chute ou du péché originel un tout autre caractère que ne fait la religion du moyen âge ; celle-ci conçoit la chute d'une façon incompatible avec l'idée du progrès et aussi avec Tidée de justice et de responsabilité personnelle. Il n'en est pas de même de la croyance à la préexistence, admise, dans les premiers âges du christianisme, par la grande école chrétienne d'Alexandrie ; cette croyance explique, par un passé antérieur à la vie actuelle, les extrêmes diversités de tendances bonnes ou mauvaises qui se manifestent chez les enfants dès le berceau. Elle n'admet pas que la race humaine soit tombée tout entière par la seule chute d'un ancêtre unique, Adam, et veut que chacun de nous ait failli personnellement dans une vie antérieure. La préexistence donne, de la vie sur la terre, une explication conforme à la notion de la justice divine, chacun ne portant que la responsabilité de ses propres actes. De la conception de la >ie sur la terre, l'auteur s'élève a la conception de la vie dans Tunivers. L'univers, pour lui, n'a jamais couunencé. Dieu a toujours créé, ou, plutôt, Dieu crée éternellement. L'univers n'a pas commencé et ne finira pas ; chacune df»s sphères de l'univers, habitacle des êtres, a commencé et finira : cliaqii»^ être, chaque créature a commencé et

The text on this page is estimated to be only 18.17% accurate

170 SECOND BMPIRB. I I^V no finira pas. II n'y a point là de confusion, comme chez lo> panllu'i

- si hardiment idéiiles sansêln^ mysliqucs se >ignaleut par la ^Tandeur de la forme, toute spontanée», étrangère à toute reelicrclie littéraire, mais>*él(>vant tout naturellement au niveau ilo riiiée. L'auti'ur ih' Tnrr ri (ici nous emporte avec lui sur 1rs hauts sonuncls qu'habite sa [trnsée, d;ins une atmosphère qui nV>(pas celle nù sai^ilenl le> priits int«'réts tie la terre. Celi\re, à son a|i|Miili>r> lii:ni* et hors c.idre; il de\ii'nt laliment de bien des âme> méilil.ilJNes : il îvAi directenu'nt sur les unes, indirectement ^ur beaucnnp tlaulres, que leurs tendances portaient \ers ces antiques idées de la préexistence et de l.i vie active nulretnnil»»'. et qui reeni\ent une forte iuq»res>ion sans bien conliiiitre d'où elle leur \ient. i'v^ >r\i\\\i\r\\\^, [\r< répandus, ne preiiih'nt cependant point corp-* et ne ^r rn.inife^t«'nl pas à la ^urfact» d«* la société par do):rMii|ii> or^j-ini-i--. Il y a une re>er\e d'a\enir dans cet «»rdre d'itlee> t[ui -«• relie aux dfenuxt'rles croi>-ant»»s >\\r les tradi* lion- du ^eup' humain et h-s religions de r;intiquité; mais le pre-eut e>t di-pute enln* d'.uitn- Courants : le courant du retour l

[1158] PROTESTANTISME LIBÉRAL. 171 au passé et de la dévotion superstitieuse alliée au despotisme et un contre-courant do plus en plus violent dans le sens purement critique et négatif; entre deux, des tentatives et des œu\Tes individuelles jetant parfois un grand éclat, mais ne déterminant guère de mouvements collectifs. Le seul mouvement collectif à signaler, en dehors des groupes dont nous avons parlé, se produisait dans le sein d'une religion établie, dansTéglise protestante. L*école du Protestantisme libéral s'inspirait à la fois de la tradition française de Rousseau et des exemples contemporains de TAmérique. Des penseurs et des écrivains éminents, et, à leur tête, un des plus grands moralistes qu'ait enfantés le christianisme, un de ceux qui ont le plus profondément touché et pénétré rame humaine, Channing, avaient ravivé au delà des mers Tesprit évangelique et la morale chrétienne. Comme ces illustres Américains, nos protestants libéraux simplifiaient ou écartaient le dogme pour s'attacher a la morale ; mais, en même temps, plus que les Américains, ils entraient à fond dans ce mouvement historique qui est un des caractères essentiels de notre siècle et profitaient, avec sagacité, des grands travaux de la critique allemande sur la formation et les phases du christianisme. Un pouvait trouver qu'ils ne tenaient point assez compte de la métaphysique chrétienne, c'est-à-dire de ce large développement d'idées qui s'était produit dans les grands conciles primitifs et chez les Pères ; mais ils n'en faisaient pas moins une œuvre digne du plus sérieux intérêt en se posant comme intermédiaires, par leur déisme chrétien, entre les religions établies et la philosophie. Us offraient une église libre et une forme de culte organisée aux esprits religieux (|ui ne s'accommodaient ni du catholicisme ni du protestantisme dit (»rlhodoxe. Le protestantisme libéral, représenté par nombre d'hommes du caractère le plus respectable et du plus rare mérite, a vécu et grandi parmi les protestants franrais, mais sans faire jusqu'ici de> progrès considérables dans la masse nationale. Edgar (juinet et bien d'autres penseurs voyaient là une tentative à encourager et un abri pu^^lble pour la France durant le long orage qu'elle travcrM.'.

The text on this page is estimated to be only 14.25% accurate

172 SECOND EMPIRE. [IttC] 11 nous faut donc rovenir h la lutte entre les deux courants dont nous parlions tout à Tlieure. Le contre-courant qui repoussait le retour au pasî^t'* était excité par des inspirations tout opposées à Tesprit essentielh*ment théorique et presque mystique* des sectes de 1830; il était surtout alors une réaction passionnée contre le débordement du jésuitisme et l'hypocrisie de TEmpire. L*opinion publique était livrée ù des oscillations énormt^> ; le régime impérial lui avait enlevé tout équilibre. Les tendances anliii'liyieuses se propaireaient h mesure que Ton voyait IK^lise catholique de plus en plusentrainêo par les jésuites, redevenu» maîtres de l'esprit de Pie IX. Knivrés de leurs succè>, le* jé>uit«'^ étitieiit maintenant plus provoquants et moins habiles, a ctTlains r^anls, qu'autrefois : nous ne parlons pas de leur UKU'tiIt* : liur ea^ui>lique n'axait pas changé, comme ratti*>lent leurs li\res t'I ceux de certains évèques qui avaient sans reser\e adi^ité jrurs maxinifs; mais leur poliliijue sVtuil niuditle en ce sen> qu'ils ^'atlaquaicnt |ilus ouvertement que par le passé aux idée^ iju >ii'cle. Au ctuitraire diî leurs anciens adversaires, les janséni^-ti's, ils n'étaii'ut pa-^ exigeants ptuir les âmes i-t ne leur demandaient point de grands >arrifices ; mais ils prétendaient dompltr les esprit^ de haute lutte «'t leur imposer plus que le moyen à^^e n't'ùl Milii ; \U a\aii*nl la prétention de fuin» reculer le grni\\v h* cliT;:é ^«Mulier enrnme >ur les congrégations et in^uin.ii'-nt le nir|irili.ini^nie e.ilholiqu»», pour en faire leur chose, leur pn»priel.*. hune part. iN poussaient le pape à effacer tout et» qui H'-tail de traditions nalitmulis dans h's égli*%es iri ù - uli-li!urr parliMit d'aulorité la liturgie romaine à ces belie^ r\ anlii|u.- Iilur;:it's |.um|i's auvqntljes nos aïeux avaient éle .ill.H'lii*-; durant d.- - iéch'^ ; «l^niir.» part, ils exagéraient le cu!l»' il' 1.1 ViiTi-'»' j»i-«|irà rn fain* ri.iiime une relij^iuu uou\ellc elju-fpia r«'j«'t»'r il m- ri»inlirf le eiilh? di\in. Pie IX \inail d'- |»r..clainer. en c»»»nMiltant individuellement les i\équcs, mais >ansfml»lrr île concile, un dogme noii\rau, rimmaculée Ctiiicei ii..n, qui dirlarait la mère du Christ exempte

 du péché originel et lui faisait une place en dehors de Thuma* nité et comme intermédiaire entre Dieu et Tliomme. Cette idée, depuis longtemps débattue dans TÉglise, avait été, il est vrai, acceptée par les théologiens les plus illustres des derniers siècles, Bossuet, par exemple, bien que les plus grands docteurs du moyen âge, tels que saint Bernard, Teussent repoussée. La proclamation de Tlmmaculée Conception fut partout célébrée avec une solennité extraordinaire ; on vit surgir de toutes parts, sur des colonnes votives, sur des dômes d'églises et jusque sur le ninitre-autel, au fond des sanctuaires, une image inconnue de nus aïeux ; ce n*était plus la Madone, la Mère et TEnfant, la représentation consacrée par la piété traditionnelle et immortalisée par les arts; c'était une image de femme aux mains rayonnantes, ne portant plus TEnfant divin et foulant sous ses pieds le gl

The text on this page is estimated to be only 25.20% accurate

174 SECOND BIIPIHK. nste-m:] sur la montagne de la Salette, en Dauphiné, une belle dame entourée de lumière, qui leur avait annoncé que les pommes di* terre, les blés, les raisins, toutes les récoltes, pourriraient ou tomberaient en poussière, si le peuple ne faisait pénitence. Cela lit grand bruit. Tne partie du clergé local adopta le « miracle », que Tévôque de Grenoble sanctionna avec édat D'autres ecclésiastiques, frappés des détails puérils que Ton racontait et du langage plus que vulgaire que les enfants prêtaient à l'apparition, repoussèrent le prétendu prodige. Le cardinal de Donald, archevêque de Lyon, publia dans ce sens un mandement fort (lifine et fort énergique. Le pape même, d'apri'S un di)cuni

[It&SJ LA SALBTTE ET LOUllDES. 175 papauté. On sait quelle fut la fortune de la source voisine du lieu de Tapparition : toutes les voix de Tultramontanisme célébrèrent à i'envi les miracles qu'opéraient les eaux de la fontaine sainte dans toute la catholicité. Sur la montagne de la Salette s*éleva un sanctuaire qui dépassa bientôt en renom les lieux de pèlerinage les plus fameux. Les Pyrénées ne tardèrent pas à faire concurrence aux Alpes. Quelques années plus tard (en 1858), une jeune paysanne crut à son tour voir une belle dame dans un creux de rocher au bord du Gave, près de Lourdes. Son imagination se frappa ; elle eut vision sur vision, puis s'enferma dans un couvent. La bonne foi ici n efait pas douteuse ; mais il n'était pas douteux non plus que la nature nerveuse et maladive de cette enfant ne Teût prédisposée aux hallucinations. On donna à Tapparition de Lourdes pareil retentissement qu'à celle de la Salette et la grotte du tiave attira, comme la montagne dauphinoise, des flots toujours renouvelés de pèlerins. On n*entendait plus parler que de visions et de cures miraculeuses. Mainte localité essavait de rivaliser avec Lourdes cl la Salette; chaque petit centre de dévotion voulait avoir son miracle et sa Notre-Dame ; on parlait de toutes les Notre-Dame comm

The text on this page is estimated to be only 11.37% accurate

ITIi SECOND EMPIRE. ;is:« sans (louto; iiuiis la majorité do nos campagnes était aussi antipatliiqifo 41K' Ii»s \ill*»s à rospril jÔMiiliqne. Dallai 1rs classes li>ttivcs. Toppusilion a Tinvasion iillrnniontaint* prônait dos fnrnifs diverses. I/licgclianismc allemand, cspcoc d'idéali>nio nê^alir. se rr|tandait panni nous: scl«^n ce s\>tèrne, hirii no serait i|n'iine idée et Thommc qu'un phénomène, et runi\ers no serait qu'mio suite de phénomènes qui s^e succèdent sans fin ! D'antres groupes écartaient tout idéalisme, toute metapliy>ii|iii'. A r.ilé di' recule posilJMsto s'était formée recule de la Mor.ile iitd jM'ndaitte : c'était :it d de la M*»r.de nidepiMidante prétondaient cun^titiK'r i.t ninrali' ind"|>endaniinent de tonte reli^'ion cl de lnute metti;di;^i(|ii", d' t>>:i(e e>iiieepti«>n de la de>tinée Innnaine après Cl iti* >ie. Ils avaient raison de snutenir que le principe ninrtd. 1" |»rineipi* de la C'»n^i'ience, a son caractère pri»pro et qn'tin piut le >fji;irir, p.ir li pensée, de tniit atitro principe: mais i\< axaient ti»rt de ik* pas voir que ce n'est l«î qu'une alislrae[!<>;i ; en !ai!. l'Iii'^toire e-^t la [Minr nuu> montrer que les divcr> |'rinci|ie> de la sw lininaine nt* sont pas indépendants les uns d'*^ autres d.in< la |»ratiqni* et (|no les croyances pliilosoplnqiii'^ et reli^ieii>e> rii^. Hii.,:it ;iu |»»»-ili>i-rne,lt»s di>i^ion^, qui avaient commencé du \i\aiil «r.\iii.'ii^li' « '«niti», fri. itèrent après la mort du maiire. sur Initi-rpretatiMii dr -:i |miini.|' t-t sur la diriTtion à donner à M»n ci'mIi*. .Vn^n>ti* (!onite avait, connue mois Tavonsdit ailleurs, fait r'-iiMi-r dan> sa dochine le |irincipi' du sentiment et a\ait pri-tiailii jondcr une relir^ion on hirn M'rait n^mplacê par l'iluniiinit" 11 \ ;i\:nt là unf >ini:nlièro inconséquenco: le sentiment, incap.ijii.' «].• ^t* Inini' r aii\ pli»*nonièn̂es que saisit la méthode e\|MMimiiit.il" du p«-iii\i«.tn«\ ramènera tonjours, dès qu'on lui fait ;i|'|h1. Iid»»' di* hii 11 t't liilei» de l'autre vie. Il n'admettra janKii^ «in^'n rt'ini'l.h-f l^ hjin vivant p.ir une ahsiraction telle que riiuiiiiinit". l't lid'i* di* ri'li^'iofi, inqdiquant celle d*un lien

(It&C] LITTRÉ. 177 entre tous les élres do l'univers, ne saurait se renrermer sur DOtre petit globe, entre le petit groupe d'êtres qui 1 habitent. Le positivisme (on ne peut plus guère lui donner le nom d'école depuis qu'il s'est fractionné) avait eu cependant la bonne fortune de se rallier un savant et un écrivain illustre, doué de ces dons littéraires qui avaient manqué au fondateur. La doctrine d'Auguste Comte a dû en majeure partie ce qu'elle a eu de retentissement à M. Littré, qui l'a revêtue de cette belle langue qu'il manie avec tant de force et de clarté ; M. Littré a fait profiter le positivisme de sa renommée personnelle, acquise à tant de titres, depuis la traduction d'IIippocrate qui a inauguré sa laborieuse carrière jusqu'à Timmenso et prodigieux Dictiojinoire de ta langue française par lequel il l'a remplie et couronnée. Peu d'hommes ont déployé une telle puissance de travail, une telle étendue de savoir, une telle variété de qualités scientifiques et littéraires, et ont mérité autant de respect par Taustèrc et simple dignité de leur vie. Tous les mérites de M. Littré n'ont pu donner au positivisme ce qui lui manque essentiellement. Ce qui condamne cette doctrine, ce n'est pas seulement le sentiment auquel elle fait vainement appel, c'est aussi la raison, dont elle nie les droits en prétendant lui fermer le monde des idées au nom de l'expérience et de 1 obsenation phénoménale. Le positivisme, dit M. Littré, « substitue l'étude du monde à l'étude de l'homme. » Mais alors, par cela seul qu'il étudie exclusivement le monde extérieur et non l'esprit humain, il peut bien être une systématisation des sciences; il n'est pas une philosophie. Un autre écrivain de premier ordre venait de se manifester: M. Renan s'était révélé par des travaux où la forme la plus brillante ornait un fond d'érudition large et hardie. Avant la publication dulivrequiarenduson nom universel, laFierf^yesi/5^1863), on avait déjà pu constater en lui I une des natures les plus richement douées qui eussent paru dans notre littérature ; il y avait là tout à la fuis un savant linguiste, un critique pénétrant et ingénieux, un merveilleux artiste aux nuances inlinies; il y avait un historien et un philosophe; il y avait plusieurs hommes supérieurs dans un seul; ces esprits divers, et surtout Thistorien VI. ,2

 et le philosophe, étaient-ils partout et toiyours d'accord entre eux? L'historien était entré vivement dans la vraie philosophie de rhistoire. Une école allemande, dont l'œuvre capitale était la Vie de Jésus^ de Strauss, prétendait mettre à néant les grandes figures historiques pour ne montrer dans Thistoire qu'une force des choses agissant indépendamment de la liberté et de la volonté humaines, et qu*une sorte de végétation inconsciente des sociétés. Edgar Quinet avait déjà combattu avec énergie ce système, lors de la publication du Uvre de Strauss. M. Renan opposa une nouvelle Vie de Jésus à celle du savant allemand. Il réfuta cette science morte par la science vivante qui ranime tout ce qu'elle touche et qui ressuscite les grandes figures des anciens Jours, au lieu de les dissoudre dans un brouillard opaque. Strauss faisait de Jésus une ombre vaine ; il lui enlevait toute action, toute vie réelle. M. Renan fait reparaître le « Fd» de rbomme, » vivant, rayonnant de lumière et d'amour parmi les hommes que subjugue 1 irrésistible ascendant de sa personne et de sa parole. Tel est rhistorien chez M. Renan. Le philosophe continue-t-U. dans le monde des idées, Tœuvre accomplie par rhistorien dans le monde des faits? Là aussi, il récigit contre les négations brutales et contre le rationalisme étroit et sec; son langage est celui de l'idéalisme: son sculiment religieux s exprime dans des formes presque mystiques. Pourquoi cependant le charme entraînant de ses récits, de ses tableaux incuni|)arables, laisse-t-il après lui uoe impression indécise et troublante? C'est que cette vie, cette personnalité que Thistorien rend à Thomme, au personnage historique, dans Thistoire, le philosophe lenlève à Thorome pris en soi, à riiomme considéré dans son essence. 11 rejette, au moins implicitement, toutes les affirmations et des religions positives et des philosopliies religieuses. On retrouve au food chez lui I idéalisme négatif de Hegel, suivant lequel ThonUDe est un phénomène et Dieu une idée, une idée nécessaire, il est vrai, une idi*e qui prnèlrc et anime le monde réel, mais qui n'est pas Tétre su|)réme.

[1801 RENAN. i79 L*auteur de la Vie de Jésus croil au Fils de Tbomme sur la terre. Il ne croit pas, suivant la parole de Jésus, à « notre Père qui est au ciel. » Il ne croit pas non plus à la personnalité de rhomme se prolongeant de la terre à travers les sphères du ciel. Pourtant, si Têtre n'est pas, si la vie est le rêve d'une ombre, à quoi bon Thistoire? A quoi bon la vie? Celte terrible question, personne ne se Test posée avec plus d'anxiété que M. Renan. Il la raille parfois pour lui échapper; mais toujours elle le ressaisit. Lorsqu'on tâche d'analyser et de fixer les conceptions de son esprit, ne risque-t-on pas de violenter sa pensée si nuancée et si multiple, de froisser cette Ame agitée qui toujours cherche et se cherche? Il ne croit pas au Père, disions-nous; il ne croit pas au Dieu vivant; et, pourtant, parfois, ilTinvoque : son sentiment lutte contre sa conception abstraite et il s'écrie : a 0 Père céleste, j'ignore ce que tu nous réserves ; cette foi «que tu ne nous permets pas d'elTacer de nos cœurs, est-elle « une consolation que tu as ménagée pour nous rendre suppor« table notre destinée fragile ? Est-ce là une bienfaisante illusion M que ta pitié a savamment combinée, ou bien un instinct pro« fond, une révélation qui suffit à ceux qui en sont dignes?... M Tu n*as pas voulu que ces doutes reçussent une claire réponse, t< afin que la foi au bien ne restât pas sans mérite et que la vertu ((ne fût pas un calcul. Une claire révélation eût assimilé l'Ame (c noble à TAme vulgaire... Sois béni pour ton mystère, béni « pour t'étre caché, béni pour avoir réservé la pleine liberté de « nos cœurs ! » Le sentiment ne lutte pas seul contre la théorie qui fait de Dieu une idée et non TÉtre par excellence. Une idée, fùl-elle Tidéal suprême, ne peut pas être ce qui met en mouvement le monde et produit les phénomènes; car Tidée est ce qui comprend et ce qui est compris : ce n*est pas ce qui agit et ce qui fait agir ; ce n est pas Tidée, c'est une volonté qui seule peut déterminer l'action, et, dès qu'il y a une volonté, il y a un être qui veut; s'il s'agit de la volonté primordiale qui met en mouvement toutes choses, celle volonté est celle de l'Être suprême. On peut igoutcr que le système philosophique qui ne voit

 partout que des phénomènes est quelque chose de bien inconcevable. Un phénomène, c'est un acte. Il n'y a point d'acte sans un être qui agit. Il y avait avant le phénomène quelque chose qui sera encore après et qui a produit le phénomène. Tout phénomène est la manifestation d'un être. Si Thomme extérieur, Thommc corporel est un phénomène comme tout ce qui est composé, il y a sous celte apparence Thomme réel, Tétre un cl simple, qui a conscience de lui-même et qui est le principe de formation de Tétre composé. L'idéalisme hégélien de M. Renan et le sentiment religieui qu'il conservai! on supprimant, pour ainsi dire, Tobjet de la religion, n'étaient pas plus acceptés des matérialistes que le spiritualisme ot (juc la doclrine de la personnalité indestructible. Le matérialisme ?o propngoail, tantôt dans toute sa cnidité et sa rudesse, lanlôl avec un grand appareil de formes scientifiques. Il procédait en grande partie, comme nous l'avons dit, d'une fongueuse réaction coritre la réaction dévote ; mais il y avait encore d'autres causes. Les études philosophiques avaient commencé de s'affaiblir dés les dernières années de LouisPhilippe, quand M. de Salvandy était ministre de rinstniction publique; la décadence s'était précipitée sous le ministère Fortoul ; l'école éclectique, malgré tout son savoir et tous ses talents, n'avait pas en elle l'énergique vitalité, le puissant ressort moral, qui eût été nécessaire pour soutenir la lutte; la forte tentative de Jean Reynaiid afin d négliger la métaphysique ; on la nia, pour s'en débarrasser, eornine si la suppression des idées générales, de celte philosn|iliie [première, ainsi que l'appelait Descartes, qui a fourni à la science ses principes et ses méthodes, eût pu être bien prolitable à la science. On couiprend que les progrès inouïs de la physique générée, de l'astrontHuie, de la pliysinlngie, aient fasciné toute une génération. En décomposant par h) prisme les rayons lumineux que

[lâS6] PROGRÉS DES SCIENCES. I8i nous envoient les astres et en retrouvant là les couleurs qui désignent les minéranx et les métaux terrestres, on arrive à constater Taffinité de composition entre notre globe et les sphères reculées dans les profondeurs du ciel h d'incommensurables distances de notre système solaire ; l'identité de composition de Tunivers semble nous être révélée comme son infinité. Les découvertes limitées à notre terre ne sont pas moins étonnantes pour les penseurs et frappent mémo plus soudainement et plus fortement l'imagination de la foule. L'électricité supprime pour les correspondances écrites les distances sur notre globe : recevoir presque instantanément en Europe une dépêche écrite en Amérique, n'est-ce pas dépasser par la science les prodiges imaginaires de la magie? De même que la parole écrite, la parole émise par la voix, bientôt, à son tour, se transmettra, sinon jusqu'au bout du monde, du moins jusqu'à de grandes distances ; puis on ira jusqu'à emmagasiner nos paroles et nos chants pour les évoquer à volonté et les faire résonner aux oreilles de nos descendants. La physiologie, la science qui étudie le corps humain et les fonctions de ses organes faisait, pendant ce temps, et continue de faire dans « le Petit Monde », ainsi que les philosoithes d'autrefois appelaient l'homme, ce que faisaient l'astronomie et la physique générale dans le « Grand Monde », dans l'univers. (Ule avançait à pas de géant dans la connaissance de l'organisme humain. Nous n'avons ni la place ni la compétence nécessaires pour suivre ici, dans leur développement, les travaux et les découvertes des principaux physiologistes français ; les plus grands nous ont été enlevés dans la force de i'âge et du génie, en laissant derrière eux d'éminents successeurs. Nous pouvons dire seulement que ce qui avait été essayé avec une hardiesse mgénieuse, mais sans succès, par les Allemands Gall et Spurzheim, des Français Tout réalisé. Ils ont déterminé et localisé les fonctions du cerveau et des divers centres nerveux sur lesquels règne le ceneau, ce centre supérieur de la vie humaine. Nous ne pouvons mieux faire que de laisser la parole à l'illustre auteur de la Scietice eipérimentale et de tant d*œuvres iuipé

The text on this page is estimated to be only 26.78% accurate

182 SECOND EMPIRE. (ItM] rissablos, à Claude Bernard, qu*n suivi dans la tombe Paul Broca, le créateur de Tanthropologie. Claude BerDard, dans l'éloge académique de son prédécesseur Flourens, a défini leur science à tous. Nous allons voir que Claude Bernard reprend les trois phases de développement de Tesprit humain signalées par le positivisme, mais non plus pour sacrifier les deux premières à la troisième ; il montre au contraire que ces trois phases procèdeDi de trois principes qu*il faut mettre en harmonie. « On a raison do dire, écrit Claude Bernard dans soD discours de réception à IWcadémie Trancaise, que les lettres sont les sœurs alriéos des sciences. C*ost la loi de révolution intellectuellc des peuples, qui ont toujours produit leurs poètes et leurs philosophes avant de former leurs savants. Bans ce développement pro^Tessif de rhnmanité, la poésie, la philosophie et les sciences expriment les trois phases de notre intelligence, passant successivement par le sentiment, la raison et rexpérience; mais, pour que notre connaissance soit complète, il faut encore qu'une élaboration s'accomplisse en sens inverse et que Teipérience, en remoutant des faits à leur cause, vienne, à son tour, éclairer notre esprit, épurer notre sentiment et fortifler notre raison. Tout cela prouve que les lettres, la philosophie et les sciences doivent s*unir et se confondre dans la recherche des mêmes vérités; car si, dans le langage des écoles, on sépare, sous le nom de sciencrs flf l'esprit, les lettres et la philosophie des sciences pmpremt'nl dilos, qu'on appelle les scietices de la nature, ce siTiiil uin» ^Tiivf cTHMir de croire qu'il existe, poui cela, deux ordres de vérités distinctos ou contradictoires, les unes philosophiques ou mét.iphysiquos, les autres scientifiques ou naturelles. Non, il ne pt'Ut y a\nir au monde qu'une seule et nirmc vérité, et cette vérité entière et absolue, que Thomme puit aver t mt d'ardeur, ne sera que h* résultat d'une pénétration ivci|»r«»quf» et d'un nccnrd driinitif de toutes les sciences, siiit (|u' .'iiiiil leur plaint di' départ en nous, dans l'étude des proIiliMUt'N (!•' !*>|>rit humain, suit qu'elles aient pour objet rint«T|trét;iti<>n dts |ili«'nnnit' im*s de la nature qui nous entoun ni. L«'s sc'it»nrf< dr r«"-|»ril nnl dû se manifester d'abord et

fisse] CLAUDE BERNARD. 483 ont été ainsi appelées les premières h régner sur le monde ; mais, aujourd'hui, dans leur gigantesque essor, les sciences de la nature remontent jusqu'à elles et veulent les pénétrer en les éclairant par Texpérience. La physiologie, qui explique les phénomènes de la vie, constitue une science en quelque sorte intermédiaire, qui prend ses racines dans les sciences physiques de la nature et élève ses rameaux jusque dans les sciences philosophiques de Tesprit. Elle paraît donc naturellement destinée à former le trait d'union entre les deux ordres de sciences, ayant son point d'appui solide dans les premières et donnant aux dernières le support qui leur est indispensable. » Tons les physiologistes n'ont poin^ les larges vues ni la sage réserve de Claude Bernard : il en et: qui prétendent absorber la philosophie entière dans leur science ; ils nient, comme nous le disions, toute métaphysique et, spécialement, la branche de la métaphysique qui étudie les facultés de Tentendcment humain et leurs opérations, la psychologie. Ils nient ce qu'il s'agit seulement de compléter par Tétude des rapports entre les facultés et les opérations de Tentendemcnt, d'une part, et, de l'autre, les organes et les actes physiques nécessaires à remploi de ces facultés, à l'accomplissement de ces opérations. L'étude de ces rapports sera l'œuvre légitime et très considérable de l'époqu/) actuelle. Le vrai mérite de la physiologie moderne n'est pas d'avoir découvert qu'il y a une relation nécessaire entre nos idées et nos sentiments, d'une part, et, de l'autre, nos organes physiques; cette vérité, comme tant d'autres, était connue par intuition, de temps immémorial, avant d'être démontrée et analysée scientifiquement. Il y a bien longtemps qu'on dit d'un homme qu*il n'a pas de cervelle, pour dire qu'il manque de raison ; qu'il a du cœur, qu'il a des entrailles, pour dire qu'il a de la sensibilité et des affections morales. La gloire de la physiologie est d*avoir commencé et de continuer à déterminer, à analyser, à localiser ces rapports fonctionnels qu'on entrevoyait comme en bloc, à en donner les lois et les règles, de façon à ce que l'homme connaisse enfin ses moyens d'action, c'est-à-dire ses organes et leurs fonctions. L'homme acquerra ainsi des moyens

The text on this page is estimated to be only 29.32% accurate

184 SECOND EMPIRE. [Il»] tout nouveaux et très efficaces de se gouverner et de tirer parti de lui-même. L'esprit humain a peine à maintenir ses facultés en équilibre et se laisse facilement entrainer tour à tour dans telle ou telle direction exclusive; mais, comme Tannonçait Claude Bernard, les progrès actuels finiront par rapprocher ce qu*ils semblent aujourd'hui écarter, et les conquêtes de la physiologie et des antres sciences contribueront puissamment à préparer les éléments d'une grande synthèse où tout ce qui est essentiel k rhomme retrouvera sa place. Nous avons tenir d'esquisser, dans les pages précédentes, le tableau d*unc période importante de Thistoire des idées, période qui dure oncorc à rheure où nous écrivons ; il est temps de revenir ù rhistoire politique, qui, elle, devait passer par maintes phases diverses jusqu'à lu catastrophe de TEmpire. Nous avons dit que les discussions des Chambres n*intéressaient alors que médiocrement le public; il était néanmoins inévitable qu*il s*y discutât parfois des questions d*assez notable portée pour Tavenir du pays. Napoléon III tendait à modifier le système protecteur et à rendre les rapports commerciaux plus faciles aviu* Tétrangor; comme son alliance avec l'Angleterre était drjà moins intime et que cependant il tenait essentiellement à maintenir de ce côté de bonnes relations, il visait à resserrer par le commerce les liens qui pouvaient se relâcher en ce qui regardait la politique. Les intérêts protectionnistes avaient encore la prépondérance dans le Corps législatif comme autrefois dans les Chambres de Louis-Philippe; à propos de dégrèvements des tarifs sur les denrées alimentaires, nécessités par la mauvaise récolte, la commission du Corps législatif, tout en acceptant ces dégrèvements de circonstance, protesta en faveur de la protection contre les maximes des libre-échangistes. Le gomcrneinrnt ayant présenté un projet sur la levée desprobibiliouN qui repoussaient entièrement certaines marchaDdises étrangères, il y eut de \ives réclamations. Après avoir proviM|uè les «►b>rT\ations des conseils généraux el des chambres de commerce et fait étudier la question par une commission spéciale. l'cnqu'iciii' lit anniun^r par le Moniteur que la levée dcsprobi*

n'aurait lieu qu'à partir du 1*' juillet i86i. « L'industrie française, disait le journal officiel, prévenue des intentions bien arrêtées du gouvernement, aura tout le temps nécessaire pour se préparer à un nouveau régime commercial. » Napoléon 111 n'attendit pas 1861 pour aller bien au delà du projet de loi de i8o6. Pendant la session de 1856 fut célébré en grande pompe, à Notre-Dame, le baptême du prince impérial, né, comme nous l'avons dit, durant le congrès de Paris (14 juin). Le parrain était Pie IX, représenté par un cardinal romain. Ce lien intime arec le pape devait, dans de graves occasions, entraver la politique de l'Empire. La session de 1856 a 1857 présenta quelques points dignes de remarque. Un contingent de 100,000 hommes fut voté pour l'année suivante. C était 20,000 hommes de plus qu'on n'en demandait aux contingents d'avant la guerre. Le budget de 1857 dépassa de 106,000,000 celui de 1856. La guerre avait augmenté la rente annuelle de près de 72,000,000. On s'occupa, cette année, de Tagriculture. Une loi affecta 100 millions à des prêts destinés au drainage des terres humides. Une autre loi prescrivit la mise en valeur des landes de Gascogne, les frais devant être partagés entre TÉtat et les communes. Le Corps législatif vota une subvention annuelle, au maximum de 14 millions, pour trois lignes de bateaux à vapeur entre la France et rAmérique. H sanctionna la fusion du chemin de fer de Paris à Lyon avec le chemin de Lyon à la Méditerranée. Les chemins de fer donnèrent lieu à de grands scandales. M. de Morny, qui avait toujours la main dans toutes les spéculations, s*était mis à la tête d'une compagnie dite du Grand-Central, qui devait exécuter un chemin de fer de CIcrmont ù Montauban. L'agiotage fit monter brusquement ù la Bourse les actions de ce chemin encore à construire ; puis la compagnie tomba en déconfiture. Le chemin du Grand-Central finit par être repris, de compte à demi, par les compagnies d'Orléans et de Lyon-Méditerranée. Cette année 1857 avait été inaugurée par un événement qui avait produit une impression sinistre. Le 3 janvier, l'archevêque

The text on this page is estimated to be only 25.58% accurate

i86 SECOND EMPIRE* [t«î] de Paris avait été poignardé, daos rôglisc de Saint-Etienne do Mont, par un prêtre intordit, à moitié fou, appelé Verger. Cet homme, en frappant le prélat, avait crié : u A bas les déesses! • Il expliqua, dans son procès, que c était une allusion à rimmaculée Conception. L*arclievéque Sibour n*était malheureusement pas le dernier des archevêques de Paris qui dût finir par une mort tragique : son prédécesseur avait péri par un accident de guerre civile ; un de ses successeurs devait mourir par uo «de de barbarie sans nom. Les pouvoirs du Corps législatif élu en 1852, si Ton peut appeler cela des pouvoirs, expiraient en 1857. Il va sans dire que la candidature ofricielle fut pratiquée dans toute sa plénitude par les préfets. Lr ministre de rintérieur, Dillault, déclara, dans une circulaire, que « le gouvernement considérait comme juste et politique de présenter ù la réélection les membres d*une assemblée qui avaient si bien secondé Tempereur et seni le pays. » Il voulait bien admettre qu*en face de ces candidatures « hautement avouées, résolument soutenues, » d*autres pussent se produire. — « Si cependant, njoutait-il, les ennemis de la paix publique croyaient trouver dans cettt* latitude l'occasion d*une protestation sérieuse contre nos institutions, s*ils tentaient d*en faire un instrument de trouble et de scandale, vous connaisseï vos devoirs. Monsieur le préfet, et la justice saurait aussi sévèrement remplir les siens. » ~~L> pay>ans disaient naïvement : «< Pourquoi nous dèrange-l-on |»«»iir n«»nnn«T th's députés ! Le gouvernement pourrait Im(.'Ii Io> noinni*T liii-nirin ' ! •>~

(ItST] ÉLECTIONS DE 1837. 187 L^oppositioD n*avait certes aucune chance d'enlever la majorité au gouvernement. Elle pouvait essayer des protestations et détenir quelques succès partiels. Il y eut de vifs débats entre les républicains sur la conduite à tenir. M. Louis Blanc écrivit de Londres une lettre où il conseillait de se présenter aux élections pour aller ensuite refuser le serment avec éclat et protester contre TEmpire en plein Corps législatif. D'autres prêchaient Tabslention pure et simple. Un journal qui, ayant survécu presque seul à la destruction delà presse républicaine, avait acquis une grande importance, le Siècle^ poussa vivement en sens contraire. Le directeur du SUcU^ Tancien député Ha vin, avait sauvé son journal par des ménagements et des concessions dont il avait habilement calculé les limites et qui lui permettaient de conserver un centre et un point de ralliement aux opinions démocratiques. Il pressa les républicains d'entrer au Corps législatif pour faire brèche au système régnant et revendiquer pratiquement les libertés publiques. Un comité composé principalement d'émincnts membres républicains des assemblées de 1848 et 1849 se prononça, comme le Siècle, contre rabstention, sauf à laisser chacun des candidats élus décider, comme il l'entendrait, la question du serment. Le choix des candidats donna lieu à des contestations entre le comité et le directiîur du Siècle. Le Siècle et la Presse^ qui s*était ralliée à lui, publièrent une liste de candidats pour Paris, différente de celle qu'avait adoptée le comité. Les deux journaux proposaient pour le quatrième arrondissement, à la place de Garnier-Pagès, un avocat de talent, M. Emile Ollivier, qui, tout jeune encore, avait été, en 1818, commissaire du douTemement provisoire dans les Bouches-du-Ilhône ; son père,

The text on this page is estimated to be only 29.86% accurate

«88 SECOND BMPiaE. [ItST] Les élections eurent lieu le 20 juin. Sur les huit députés de Paris, l*opposition en obtint cinq, Camot, Goudcbaux, Gavaignac, Ollivier et Darimon ; ce dernier était rédacteur de la Presse el avait été le collaborateur de Proudhon. La grande publicité du Siéc/e avait donné Tavantage à sa liste. Les fâcheuses divisions du Siècle et du comité avaient empêché un succès plus complet à Paris. Deux républicains avaient été nommés à Lyon et à Bordeaux. La lutte avait été presque impossible dans les départements; cependant une forte minorité, souvent même la majorité, s*était prononcée pour Topposition dans les grandes villes. Le gouvernement impérial avait obtenu, vers le temps des élections, un succès diplomatique. Il avait empêché la guerre dY'cInter entre la Prusse et la Suisse, à Toccasion du canton de Neufcbàtel. Ce petit pays, depuis les traités de 1815, avait eu cette bizarre situation d'être à la fois canton suisse, membre d*une république fédérative, et principauté prussienne, la maison royale de Prusse ayant revendiqué d'anciens droits d'hérédité féodale sur Neufcliûtel. Le canton s'était alTranchi de la souveraineté prussienne a la faveur de la Révolution de 1848. Le parti royaliste neufehâtelois avait tenté sans succès une contre-révolution en ISoG. La Suisse se montra prête à soutenir par les armes une lutte bien inégale plutôt que d'abandonner Neufchâtel. Le roi de Prusse, à la demande de la France et des autres jzrandes puissances, finit par abandonner ses droits sur son ancienne principauté, à condition que toutes poursuites cessassent contre les insurgés royalistes de 1856. La seconde moitié de Tannée 1857 vit disparaître trois hommes illustres à des titres divers. Le 15 juillet, mourut le poète qui avait chanté à la fois la liberté et le grand empereur, et combattu lu vieille monarchie au nom de la France nouvelle et le cléricalisme au nom du Dieu des bonnes gens. L'immense, popularité de Déranger avait soufTert quelques atteintes depuis le retour d(> IKnipire et à cause de ce retour; les amis les plus ardents de la liberté perdue le rendaient responsable, plusqu*il n'était \\\>U\ (1(> ce qui était la faute de la France et non la faute dun hoinnie. Le peu[»le de Paris n'eu eut pas moins suivi. i

tllS7-18&8] MOarS ILLUSTRES. tgtf sympathie et regret, le convoi du poète dont il avait répété les refrains; mais Tombrageuse police de TEmpire écarta des obsèques la roule par des haies de soldats et imposa un caractère exclusivement officiel aux funérailles de celui qui avait eu horreur de TofBciel toute sa vie. Deux mois après, mourut à Paris le défenseur de Venise, Daniel Manin. Les malheurs de sa patrie et ceux de sa famille lui avaient brisé le cœur. Il ne vécut pas assez pour voir Taffran-' chissemcnt de Tltalie, qu'il avait puissamment préparé en amenant la plupart des patriotes italiens à se ralUer autour de Yictor-Emmonuel. Le 28 octobre, ce fut le tour du général Cavaignac. Lui aussi, fut emporté par une maladie de cœur, sort trop commun chez les hommes qui ont refoulé en eux de grandes souffrances morales; sa courte carrière politique a laissé une forte empreinte dans notre histoire. Ce soldat ami des lois, à Tesprit ferme et droit plus qu*éclatant, au caractère qui rappelle le principal fondateur de la république américaine, eût été plus à sa place à répoque où nous sommes que dans le tourbillon confus de 1848 à 1851. Les Chambres se rouvrirent le 28 novembre. Sur les cinq députés républicains de Paris, Tun était mort, Cavaignac ; deux refusèrent de nouveau le serment, Carnot et Goudchaux. Olivier et Darimon le prélùrent. Le député de Lyon, Ilénon, avait déjà été, comme Carnot et Goudchaux, élu en 1852 et, comme eux, avait refusé le serment. Cette fois, il déclara que, ses électeurs rayant nommé, non plus pour rester sur le seuil de TAssemblée, mais pour le franchir, il acceptait la formule du serment, quoiqu'il n'eût pas changé de sentiment sur le fond des choses. La session de 1857 à 1858 ne semblait réser\ée à rien voir de considérable, lorsqu'un événement tragique vint tout à coup troubler les esprits et modifier gravement la situation. Le 14 janvier au soir, au moment où l'empereur et Timpératrice arrivaient à rOpéra, trois explosions successives se firent entendre. Trois bombes avaient été lancées sur la voiture de Tempère ur. Des cris de douleur et d'effroi retentirent de toutes parts; les éclats des projectiles avaient atteint plus de 140 personnes.

The text on this page is estimated to be only 27.58% accurate

190 SECOND EMPIRE. [IM; dont quelques-unes mortellement. La voiture de rempereor était brisi'ée et Fun des chevaux tué. Une terrible anxiété renH plissait la salle de TOpéra, lorsqu*on vit entrer dans la loge impériale Tempereur et Timpératrice ; Fun et Tautre avaient échappé sans blessure. La police arrêta quatre Italiens. On reconnut bientôt que trois d entre eux étaient des complices subalternes; le quatrième, Orsini, était un personnage remarquable à tous égards. Soi père avait péri, en 1831, dans cette insurrection contre le pape à laquelle avaient pris part le frère atné de Napoléon 111 et Napoléon III lui-même. Le fils, dès sa première jeunesse, était entré dans toutes les conspirations nationales italiennes. Longtemps prisonnier, condamné aux galères à perpétuité, puis amnistie par Pie IX, il était devenu membre de la Constituante romaine en 1848; fait prisonnier par les Autrichiens dans les Marches et enfermé dans la citadelle de Mantoue, il s'était évadé par des prodiges d*habileté et d'audace. Réfugié en Angleterre, il avait dabord espéré que Napoléon III délivrerait Tltalie; mais, le voyant de plus en plus uni avec la papauté et avec la réaction, il avait résolu de le faire disparaître, puisqu'il était un obstacle et non un appui. Il ne confia son projet qu*au petit nombre d'agents indispensables a Texécution. L'affaire fut menée avec un lel secret que Napoléon III n'échappa que par une chance heureuse. L'attentat, par sa forme, rappelait celui de Pieschi sous Louif> Pliilip|»e: mais il y a\ait, en réalité, un abîme entre le bandit corse de 1835 et le conspirateur romain de 1858. Malgré Tborreur dun crime qui visait son but à travers tant de victimes indifférentes et inctuinues, Orsini inspira à tous ceux qui le \irtnt et Tentendirent durant son procès un intérêt dont on ne pou\ait X' défendre. Cet homme n'axait agi que par une passion imptM>onni*lle et sous l'impulsion d'un patriotisme égaré. Il a\ait i'li«>i>i pour avocat Jules Favre, qui le défendit comme il voulait être défendu, en s'rfToreant de sauver, non sa tète, mais sa mémt»ire, autant qufllo pouvait être .sau\ée. L'impressioo fut profond** dans l'auditoire, l

[18&â] ORSINI. «91 d par Orsini. Le coupable ne demandait point grâce pour luimême; il demandait la liberté pour sa malheureuse patrie, « Tobjet constant de toutes ses aiïections ». Il n'allait pas jusqu'à demander que le sang des Français fût répandu pour les Italiens, mais seulement que la France interdit à rAllemagne d'appuyer rAutriche « dans les luttes, qui peut-être vont bientôt s'engager. — J'adjure, écrivail-il, Votre Majesté de rendre à l'Italie Findépendance que ses enfants ont perdue en i849 par la faute même des Français (par la guerre de Rome). — Que Votre Majesté ne repousse pas le vœu suprême d'un patriote sur les marches de l'cchafaud ! » Orsini et ses complices furent condamnés à mort le 26 février. Orsini remercia l'empereur d'avoir autorisé la publication de sa lettre. Sa seconde lettre n'était pas moins émouvante que la première. Il condamnait formellement l'assassinat politique et désavouait « la fatale aberration d esprit » qui Tavait entraîné à préparer son attentat. Il exhortait ses compatriotes à n'employer que leur abnégation, leur dévouement, leur union, leur vertu pour délivrer h ur patrie. Quant a lui, il offrait son sang en expiation aux victimes du 14 janvier. La question de commutation de peine fut vivement agitée «utour de Tempereur. Napoléon III eût jugé politique cette démence, si tant de victimes n^ussent été atteintes par les ÎDStruments de mort qui étaient destinés à sa personne. Orsini fut exécuté, le 14 mars, avec un de ses complices. Il mourut sans emphase comme sans faiblesse, en criant : « Vive l'Italie ! Vive la France ! » Sa mort devait porter prochainement dos conséquences heureuses pour ritalie. Sun crime en avait eu auparavant de déplorables pour la France. Le premier Consul, en 1801, avait pris pour prétexte Tattentat de la machine infernale, préparée par des ruyaUstes, afin de proscrire une foule de républicains. Napoléon III imita et surpassa son oncle. A la réouverture des Chambres, quelques jours après l'attentat de rOpéra (18 janvier), Tompereur prononça un discours qui débutait par un tabl(*au splcndide de la prospérité publique : développement des chemins de fer, travaux maritimes, transfor

The text on this page is estimated to be only 22.09% accurate

192 SECOND EMPIRE. [Il5t) malien de Paris et de Lyon, progrès de renseignement, « redevenu plus religieux et plus moral, » proteclion au clorgê, magnirH|ues promesses quant aux finances : « le budget de 1859 scsold(M*a par un excédent de recettes ; ramortisscmcnt pourra recommencer à fonctionner; le grand-livre sera fermé (c est-àdire que Ton ne cnniractera plus d'emprunts) ; la réduction de la dette flottante sera assurée. « Au dehors, jamais nos relations avec les puissances étran* gères n\ivaient été meilleures; anciens et nouveaux alliés (F Angleterre et la Russie) montraiiMit même confiance et mémo bon vouloir. » La conclusion du discours répondait mal a ces prémisse» pompeuses. Napoléon III. revenant à la politique intérieure, déclarait que rKiii|>in* acceptait tout et* qu'il y avait de bon dans les grands principes tir S!^ mais qu'une liberté sans entrave était inq>ossilde, tant qu'il existait dans un pays une fraction obstinée à méconnaître lt>s hases fondamentales du gouvernement... Le danger, quoiqu'on dise, n*est pas aujourd'hui dans les prérogatives excessives du pouvoir, mais plutùl dans Tabsence de lois répressives. Il invitait le Corps législatif à ne pas permettre qu'on renouvelât " le scandait' » des refus de serment par des candidats élus, et à voter une loi qui ohli^tsit tout éligible h prêter serment à la Constitution avant de se porter candidat. Il faisait enfin ap[)el au concours « des représentants du pays pour rechercher les moyt>n< tie réduire au)iil(*nce les oppositions factieuses ». On ct»nnut hit»ntôl le st»ns th» cette menace. Le !•* février, un projet de loi fut [présenté au Ctirp^ législatif; il punissait d'un empri^tmnement de deux à cinq ans et d*une amende de 50J francs à 10.000 francs quiconqut; aurait provoqué publiquement aux crimes prévus par les articles 86 et 87 du Code péii.il ^ediiiiiu, in^urreetitui, etc.). lorsque cette provocation n'aurait pas rit» sui\ie iredet. Il punis*.ait d*un t>mprisonnement d*un mois à deux ans et d'uni* ainendt*

[18:^] LOI DES SUSPECTS. 193 Tout individu condamné pour Tun des délils ci-dessus ou pour quelques autres encore mentionnés par ic projet de loi, détention d'armes de guerre, attroupement, etc., pourrait être, par mesure de sûreté générale, interné en France ou en Algérie, ou expulsé du territoire français. Cette même mesure de sûreté générale pourrait être appliquée h tout individu qui avait été soit condamné, soit interné, expulsé ou transporté à l'occasion des événements de Mai et Juin 1848, de Juin 1849 ou de Décembre 1851, et que « des faits graves signaleraient de nouveau comme dangereux pour la sûreté publique ». C'était livrer une multitude de citoyens à l'arbitraire le plus effréné; l'étendue des catégories cl le vnguc des définitions permettaient tout. On pouvait être déporté pour avoir eu en sa possession un fusil de munition ! L*impression devint bien plus sinistre encore, lorsqu'on sut le nom de l'homme qui allait être chargé d'appliquer « les mesures de sûreté générale ». Le ministre de l'intérieur, Dillault, tour à tour libéral, républicain, socialiste, avait donné à l'Empire les preuves d'un zèle peu scrupuleux. On ne le jugea pas suffisant. On alla chercher dans l'armée le plus décrié des exécuteurs subalternes du 2 Décembre, une nature de sbire, comme disent les Italiens, le général Kspinasse. 11 avait continué dans les conimissions mixtes, puis en Algérie, son rôle odieux de la nuit du coup d'État. Napoléon 111 appela cet homme au ministère de l'intérieur, qui n'avait jamais été dans de telles mains. (7 février.) Le nouveau ministre se hàla de laneer une circulaire aux préfets; il y affirmait « que l'exécrable attentat était venu révéler les ressentiments sauvages, li»s coupables espérances qui couvent encon; au s(>in dn parii républicain ; son odieuse tentative vient de réveiller 1rs appn'h

The text on this page is estimated to be only 24.50% accurate

494 SECOND EMPIRS. [teur de la loi, protesta hypocrilement contre la quahiicatioi « Loi des suspects », que l*opinion infligeait à cet étrange prc II vanta la tolérance et la modération du gouvernement. M. Emile Ollivier flt son début d*orateur politique en c battant le projet. Quelques conservateurs se joignirent à effrayés de voir qu'on revint au 2 Décembre en pleine | publique. Le président du conseil d*État, Daroche, répondit en affini que « le respect exagéré des scrupules des juristes, la toléra systématique, avaient conduit successivement deux gou^ ncments aux Révolutions de 1830 et de 1848... L'Empire n*i tera pas de telles faiblesses ! » Ainsi, c'était pour avoir trop respecté les scrupules honimos de loi que Charles X était tombé! Cette explicatioi la llévolutiou de 1830 avait au moins le mérite de la nouveai Ce ne furent pas les sinque la loi fut portée au Sêi qui avait mission d'examiner bi les lois adoptées par le Ci législatif étaient conformes à la Constitution, il y eut contn Loi des suspects un seul m>W ; c'était celui du général de ii Muliun. Llii^toire doit lui en tenir compte. La l«ii étîiit monstrucust> ; l'exécution fut pire. La nouv Terreur dr iîSoS fut moins retentissante que celle du 2 Décenib comme un ne ré>i>tait ni ne pou\ait résibtcr, il n'y eut point fusillades, point de mass.icres; mais l'absence de toute lutti de tout péril pour les |ier>éeuteurs rendit la persécution d'aut piusrexollante. Ce n'était plus, cetlt* fois, comme au 2 UéceuiL de> c()n>pirateurs trionij^liahls qui fiappent avec fureur adversaires abattus pour h.'s ein|»èclier de se relever; c'était pouxoir ab>nlu qui. alin de produne un (*iïet d'intimidation et dee«»ur.iu'**r quf|iiu»> lentati\es d'oppo>ition légale, prosent san;j;-lr \ietime>, non pour leurs actes, m pour leur penxM' ; la di>poMiion de la loi qui réclamait « i faits gi'a\es et nou\eaux >» contre les gens à interner n'avait < ^ i

[IttSI LA NOUVELLE TERREUR. 105 placée la que pour calmer les scrupules des députés ; on n'en tint aucun compte dans la pratique. Avant même que la loi eût été présentée au Corps législatif, des citoyens avaient été enlevés et traînés en exil; après le vote de la loi, on ne se renferma même pas dans les larges catégories qui donnaient tant de latitude au pouvoir; on eût pu se dispenser de faire une loi ; mais on avait tenu à compromettre le Corps législatif dans cette œuvre de tyrannie. Immédiatement après l'envoi de sa circulaire, le nouveau ministre de rinlérieur « et de la sûreté générale », ainsi qu'il se qnaliGait, avait mandé tous les préfets à Paris. II les reçut chacun à part. Il avait sous la main une liste où les départements étaient inscrits avec des chiiïres en regard de leurs noms. — « Vous êtes préfet de tel département, disait-il : tant d arrestations! — Mais qui faut-il arrêter? répondait le préfet. — yui vous voudrez ! Je vous ai donné le nombre; le reste vous regarde. » Que tant de hauts fonctionnaires aient accepté de se faire les exécuteurs d'instructions pareilles, c'est peut-être le fait le plus honteux de quatre-vingts ans de Uévolutions. Le courageux auteur du Deux Décembre à Paris et du Deux Décembre dam les départements^ M. Eugène Ténot, associé à M. Antonin Dubost, apul>Iié, avant la chute de Napoléon 111, un livre sur \qs Suspects en 1858 : c*est là qnil faut êtiiditT en détail cet ignominieux épisode du second Empire. A coié de quel(|nes adversaires politiques encore capables daction et disposés à l'action, le pouvoir fit arracher à leurs familles et à leurs professions une foule de républicains qui, tout en gardant lours sentiments, ne cherchaient qu'à se faire oublier et s'étaient réfugiés dans le travail et le silence. On prenait l'un au hasard quand on ne rencontrait pas l'autre ; il fallait qu'I>pinasse et ses délégués eussent leur compte. Un s'attaqua surtout à une élite de bourgeoisie active : négociants, avocats, médecins, notaires mêlés à d'honnêtes et laborieux ou\riers; on traîna en prison, et de là en exil, des vieillards, des malade.^ des mères de famille ; les agents forçaient les maisons comme des malfaiteurs nocturnes, enlevaient les victimes désignées, sans leur laisser le temps de se munir

The text on this page is estimated to be only 27.20% accurate

I9G SECOND EMPIRE. i^ d'argent et de vêtements ni de dire adieu à leurs faroilles, les jetaient dans des voitures cellulaires qui ne s^arrètaieol fsources; puis ceux qui ne trouvaient pas d'ouvrage étaient laissés à la charge de leurs compagnons un peu moins malheureux. Le but de la nouvelle Terreur ne fut pas atteint: on ne réussit point à étoufTor ropposilion, qui grandit, au contraire, dans le Corps législatif, sinon par le nombre, du moins par le talent: sur les trois places qui restaient vides parmi les députés de Paris, los élecleurs parisiens on remplirent deux par des républicains, Jules Favre, dont Tadmirable plaidoyer pour ou plutôt sur Orsini avait conquis Topinion publique, et Ernest Picard. jeune avocat, que son esprit \if et alorte et sa parole brillante* et piquante prédestinaient aux succès d'opposition (27 avril. 10 mai). MM. Jules Tavre et Picard formèrent, avec MM. OUivier, Ilénon et Dariiiioii, ce célèbre banc des « Cinq » qui tint tête, durant plusieurs années, à une assemblée presque entière. Dans cette quasi-unanimité impériahste du Corps législatif, un bon nombre de membres n'eussent pas mieux demandé que de mettre quelques réserves dans leur dévouement et ne trouvaient pas que tout marchât pour le mieux. On revint, dans la session de 18o8, sur la loi d'exonération militaire. Il était prouvé que cette loi n'avait fait qu'aggraver le fardeau du senice au détriment des |)opiilatious et au profit du fisc, qui était en réalite le bénéliciaire de ce qu'on nommait la dotation de l'armée. Au lieu d'améliorer la loi, on la rendit plus onéreuse en interdisant les subsiiluiitins, sinon ^ntre parents. L'exonération |)ar rintennédiaire de l'État coûtait le double de ce qu'a\ait coûté auparavant le remplacement libre, et let cana

[ISSS] LES CINQ. 107 rades d*un même canton n'étaient plus autorisés à échanger leurs numéros du tirage au sort. Comme toujours, il y avait eu, dans le Corps législatif, des tentatives de résistance; puis l'assemblée avait ployé. Les membres de la majorité n'avaient pas tous été pris à celle espèce de trompc-rœil qu'avait fait miroiter devant eux l'empereur dans son discours d'ouverture. Il y en eut qui flrent quelques efforts pour qu'on revint à l'équilibre réel des finances par la suppression des crédits supplémentaires et extraordinaires et par la diminution des dépenses ordinaires. Le député Devinck proposa de réduire les dépenses des ministères, qui avaient grossi de 80 millions en quatre ans. Vaines prétentions! Le Corps législatif n*cùt pu que rejeter en masse le budget d'un ministère. On était fort rassuré là-dessus; aussi ne tenait-on aucun compte de ses observations. En fait de lois d'intérêt social, le gouvernement en présenta une qui contenait des pénalités contre les usurpateurs des titres de noblesse. Napoléon III avait restauré la noblesse par un décret qui la déclarait une des mslitutions de FÉtut. Il y eut à ce sujet, au (lorps législatif, une curieuse discussion. Un pctit-lils de conventionnel défendit le droit que s attribuait l'empereur de faire des nobles, comme une nécessité des institutions monarchiques : « TEmpire, dit-il, n'est pas la démocratie, c est la monîirchio. » Lo pn)jt»t fut volé par 211 voix contre 23. On rétablit le vieux conseil du sceau des titres. L(*s pnrodistes du passé étaient bien plus ridicules encore en 18.>8 qu'en 1814, où les ultras, du moins, étaient les héritiers naturels de l'ancien régime. I^ plupart de ceux qui votèrent la l

The text on this page is estimated to be only 28.95% accurate

)A8 SECOND EMPIRE. [Il résistance gagna du terrain ; les députés de province voyai* avec jalousie dépenser tant d'argent dans Paris. Les défense) du projet firent valoir Tavanlage qu'aurait pour Tordre cette i verture de longues et larges voies stratégiques à travers quartiers entassés et tortueux qui avaient toiiyours été les ci délies des insurrections. Les grandes voies stratégiques devaient pas plus sauver fcropire que les fortifications n*avai sauvé Louis-Philippe ! Il y eut 45 voix contre la loi. Un incident qui n'était pas directement politique fit tomb sur ces entrefaites, Tétrange ministre de rintérieuret « do sûreté générale ». Espinassc avait invité, par une circulaire, établissements de bienfaisance à convertir en rentes sur Vt leurs immeubles, dune valeur d'environ 500 millions, qui leur produisaient qu'un revenu d'à peu près 2 1/2 pour h Les administrations des hospices s*émurent; leurs memb démissionnèrent en grand nombre, et le clergé, auquel TEmii avait rendu une grande influence sur les hôpitaux, proie vivement. L'empereur céda et remplaça Espinassc par un n gistrat, M. Delangle (14 juin). Peul-éire Napoléon III avai commencé à compreniire, sinon Timmoralité, du moins Tabsi dite de la nouvelle Terreur, et saisit-il volontiers Toccasion de débarrasser dun serviteur par trop compromettant. Vers le même temps :2i juin^, Fempereur créa, pour son c(sin Napoléon-Jérôme, le ministère de TAlgérie et des cob^oi Quoique rallié à TEmpire, où on lui faisait sa place, le prit Napoléon était assez gênant par la liberté de son langage. | ses boutades qiiasi-révolutionnaires et anti-cléricales. L*em| reur n'était pas f/kché de lui donner de Toccupation par grand emploi. Lesprit renmant du prince lui suggéra quelqi innovations qui ne furent pas sans utilité dans cette colonie il y avait tant à faire; trois arrondissements civils furent en en Altirrio. Nntre tlnmination s'y étinn, aN.iit t*té ami'in'i*, par des expétiitions plus sérieu: sous la tliroclinn du gruéral Handon, a laisser traverser par c routes et commander [lar des forteresses la haute région

[ItSS] ALGkRIB. — SÉNÉGAL. 199 Djurdjura et ses divers contreforts. Les Kabyles, cette population énergique et laborieuse, que ses usages et ses tendances rapprochent bien plus que les Arabes de nos sociétés européennes devaient nous Tournir des ouvriers robustes et patients et d'excellents soldats devenus populaires en France sous le nom de turcos. On reconnaît de plus en plus la nécessité de nous rattacher, par des traitements équitables, ces descendants des vieux peuples civilisés d'Arrique. De cette année 1858, date Taccroissement notable du territoire de notre colonie du Sénégal, grâce aux succès militaires et à Ténergique et habile administration du colonel Faidherbe, qui avait compris dès lors l'importance Tuture des établissements africains. Les deux années qui s'étaient écoulées depuis la paix avec la Russie n'avaient point produit à l'intérieur d'événements bien notables, si ce n'est le triste et odieux épisode des déportations de 1858. Comme nous l'avons dit dès le début de l'Empire, c'est dans les affaires étrangères qu'il faut chercher le grand intérêt de l'époque et c'est de là que continueront à sortir les grands faits historiques. Le chapitre suivant montrera les origines et l'explosion de la seconde des guerres de Napoléon III.

The text on this page is estimated to be only 21.87% accurate

CHAPITRE VI SECOND EMPIRE (SUITE). — POLITIQUE ÉTRANGÈRE DE NAPOLÉON !îî. — GUERRE D'ITALIE. MAGENTA ET SOLFÉRINO. PAIX DB VILLAFRANCA. Mai 1S:;«;. — Juillet 1859.) Après la paix avec la Russie, Napoléon III ne peut ni ne veut en rest(4' à la guerre de Crimée, qui ne lui a donné qu*un avantage négatir, celui d'avoir dissous Tancienne coalition des monarchies européennes. 11 aspire maintenant à tirer les conséquences de ce succès pour 1 agrandissement de TEmpirc et la réparation des revers de Napoléon V\ Il recourra dans ce buta tous les moyens et recherchera toutes les chances ; il flottera entre les vues et les comhinaisons les plus contradictoires: n nnmoins, dans son esprit, une idée générale plane sur cette nii-lée coufuse. Napoléon 1", à Saintt^-llélèiie, s'était donné une politique réirospeclive ; lui, qui avait, au temps de sa puissance, foulé aux pieds toutes les nationalités et remanié les peuples commp sils eussent été une matière inerte, il s était attribué, depuis sa chute, la pensée assurément hien cachée d'avoir voulu icveilhT et reconstituer les nationalités comme base d*une Eurt)|»e nouvt»lle. Loni^-Nii|)nléon, dans son livre sur les Idées napoléonienne^ puMi ' l'ii îs.'lî», a\ait pris cclh» prétention au sérieux et ra\ail re\eiulniuét» comun» l'héritige de son oncle en associant au [•nucipe de nati^nnlilé h» prniripi» tlu suflTra^M» imiversel. Cette i«h*e, une tl doul»!»*, tlait ih\u< l'air '^t résumait la conception

[i8ô:] politique extérieure. toi moderne du droit des nations : elle était grande et juste; la reconnaissance du droit qu'ont les populations de disposer d'elles-niêines donnait une forme précise au principe de nationnlitr* et ôtait à son application les cliances d'arbitraire et dêquivoqne. Si cette idée eût été embrassée par un homme dÉlat d'une conscience forte et sincère, d'un esprit net et pratique et d'une puissance d'action sufGsante, elle eût pu renouveler l'Europe ; mais toutes ces qualités et ces facultés manquaient à un homme qui était l'équivoque même, qui était incapable de rien définir et de rien pratiquer avec netteté d'esprit et conviction morale, et qui était destiné à compromettre les meilleures causes, quand il les prendrait dans sa main vacillante. On ne verra que trop quelles inconséquences et quelles contradictions Napoléon III devait apporter dans l'application du principe qu'il avait saisi sans Tétreindre. Nous avons montré plus haut que la première pensée de Napoléon III avait été d'agir du côté de la Pologne. Ni l'Autriche, ni r Angleterre ne s'y étant prêtées, il avait commencé de se rapprocher de la Russie et du Piémont, c'est-à-dire de ritalie. iKi reste, lorsqu'il avait talé l'Autriche, il songeait à résoudre la question d'Italie en même temps que celle de Pologne, en poussant l'Autriche vers l'Orient. Après la paix, toui en continuant ses prévenances envers la UnsNJe, il tâcha de garder ses bons rapports avec l'Angleterre. l!n inni 1857, il fit des ouvertures au ministre des affaires étrangères d'Angleterre, lord Clarendon, sur une alliance intime entre la France, l'Angleterre et la Russie, a l'exclusion de l'Aut^ieh(^ Cela fut froidement accueilli. Le mari de la reini*, le prinre Albléon III adresH«iit stîs avances, non seulement à la Uu>Me, mais à la Pru^-^e. Après le prince russe, un prince

 (in:) prussien vint à Paris, c'était Frédéric-Guillaume, neveu du roi Frédéric-Guillaume IV et fils de ce prince Guillaume au nom duquel un homme d'État prussien devait abattre TEropire de Napoléon III et rétablir TEmpire d'Allemagne. Le prince Napoléon fut envoyé à Beriin pour rendre cett^ visite à la maison royale de Prusse. On jugea, autour de Tempereur, qu'il fallait offrir à TAnsleterre quelques compensations pour ces relations continenlale$. Le duc de Persigny, ainsi qu'on nommait maintenant Tancien sous-officier Fialin, grand partisan de Talliance anglaise, poussa Napoléon III à faire une nouvelle visite à la reine dWoglelerre. La reine Victoria vint recevoir Tempereur el Timpératrice à Osbornc, dans Tilc de Wight (août 1857). L'impératrice Eugénie eut personnellement grand succès auprès de la reine, qui se montra fort charmée de ses hôtes durant quelques jours d'intimité. Napoléon III essaya d'en profiter pour aborder avec le mari de la reine la politique internationale. Il posa la question de la révision des traités de 1815. Le prince Albert protesta. L'empereur insista, tout en assurant qu'il voulait s'entendre avec l'Angleterre sur toutes les éventualités. Il se jeta néanmoins sur un autre projet. Il parla de remanier, non plus TEuropo, mais les rives non européennes de la Méditerranée. Il proposa de donner le Maroc à TEspagne, Tripoli au roi de Sardaigne, TÉgyple à l'Angleterre et une partie de la Syrie à rAutricho ; puis il revint en Europe ; il mit en avant Tunion Scandinave, la réunion en un seul État du Danemark, de la Suède et de la Norvège, en ôtant le Holstein au roi de Danemark pour le donner à la Prusse. Le prince Albert répondit que le Holstein ne désirait pas devenir prussien c^t ne demandait que le maintien de son \inion avec le Slesvig, qui lui avait été garantie. Ceci «*tait vrai dt»s Allemands, mais non pas certes des Danois du Slesvijî, qui ne préféraient pas Tunion avec un duché allemand à l'nnitin avec le royaume de Danemark. Ces paroles du mari de la nini» montraient qu'il était resté Allemand. Les ouvertures de Napoléon III, en ce qui concernait directement IWugleterre, ne furent pas mieux reçues.

\t%ôli ANGLETERRE. — RUSSIE. 203 Le prince Albert, et, après lui, lord Palmerston, quand il eut connaissance de ce qui s'était dit à Osborne, se montrèrent fort peu sensibles à ToiTre de TÉgypte ; TAngleterre, suivant lord Palmerston, n'y avait d'autre intérêt que de s'assurer du libre passage pour Tlnde. Lord Palmerston s'était extrêmement rerroidi pour l'allié de l'Angleterre, depuis que celui-ci ne se contentait plus d'être son instrument passif. L'empereur ne s'était ouvert qu'à moitié et n'avait pas énoncé ce qu'il souhaitait pour la France. Non seulement il n'avait pas dit un mot de la frontière du Rhin ; mais, en offrant des positions sur la Méditerranée à tout le monde, il n'avait point parlé de Tunis, qui était évidemment, dans sa pensée, la part de la France. Il y avait une singulière maladresse à se laisser deviner sans s'expliquer, à tout entamer sans aller au fond de rien. Napoléon III n'était pas plus avancé en quittant l'Angleterre qu'en y arrivant et il laissait une fâcheuse impression dans l'esprit froidement positif du prince Albert. Celui-ci ne voyait en lui que l'étoffe d'un conspirateur et non d'un homme d'État. A l'ciilrcvue avec la reine d'Angleterre succéda une entrevue avec l'empereur de Russie, que Napoléon III alla trouver au delà du Rhin, chez le roi de Wurtemberg, à Stuttgard (septembre). Les apparences furent cordiales et il y eut quelques engagements d^ententc éventuelle. Le ministre des affaires étrangères de Russie, le prince Gortchakof, se montra cependant satisfait. Un mot attribué au tsar Alexandre II indiquerait qu'il y avait des réserves à faire sur la cordialité manifestée a Stuttgard. a II a osé me parler de la Pologne ! » aurait dit le tsar. L' -Angleterre, pendant ce temps, se rapprochait de la Prusse. Une des filles de la reine Victoria épousait ce neveu du roi de Prusse qui avait récemment visité Paris. « Les beaux jours de l'alliance an^'laise, » comme on l'a dit dans une remarquable étude d'histoire diplomatique [Revue des Deux Mondes), étaient déjà passés. Napoléon 111, néanmoins, avait été pour TAngleterrc un allié correct dans une grave occasion, la révolte des Cipayes imlirns. Dans le cours de Tannée 1837, les troupes indiennes au service d'Angleterre s'étaient insurgées

The text on this page is estimated to be only 26.84% accurate

 [1t&7-18Sfl* presque en masse et avaient mis dans le dernier péril le gouvernement anglais de Tlnde. Malgré le courage et les talents militaires que déployèrent les généraux anglais, il est probable que l'empire de Tlnde eût échappé à l'Angleterre, si la valeureuse population des Sikhs, récemment annexée h Tlnde anglaise, se fût jointe aux insurgés. Ce peuple guerrier du haut Indus. que rÀnglcterrc avait ménagé, lui resta fidèle et la grande insurrection indienne fut étouffée dans des flots de sang. Napoléon III n'avait cherché en aucune façon à profiter des embarras de TAnglelerre. L'aflairc d'Orsini fit un moment sortir Tempereur de celte attitude amicale et faillit amener une rupture éclatante. Dans les premiers moments de vertige qui suivirent l'attentat, tout le monde officiel retentit de clameurs furieuses contre cetU* Angleterre qui a laissait se tramer dans son sein tous ce> complots ». C'était là un reproche assez piquant de la part de ces hommes dont le maitre avait préparé en Angleterre son expédition de Boulogne. Les chefs des grands corps de 1 État et. après eux, tous les corps constitués insistèrent pourtant sur cc thème sans se soucier de Tinconséquencc. Les adresses militaires furent les pins violentes; les colonels menaçaient ouvertement rAngleterre d'une descente. Le ministre drs alTain^s étrangères Walewski, dans un langage moins «ifTensant, mais >if encore, réclama du gouvernement britannique des f;aranti(*s contre les entreprises des bannis auxquels rAnglclcrre donnait asile (20 janvier 1858). Lord Falmorston, qui n<> vonhiit pas rompre, consentit^ sur le désaveu qu'il obtint des adresses des colonels, à proposer au parlement un bill qui punissait comme félonie (haute trahison les complots ayant pour but Tassassinat, soil d'un Anglais, soit d'un rlranjrcr. I/opinion pnhiique an^'laise. de son cAté, s'était irritée. I^ prop«i vota une nintimi qui hlàniait le ministère dt* n'avoir pas commence par npnndn' à la menaeante dépêche du gouvernement franeai-^. |j»nl Palinerslnn donna sa démission. Napoléon lil était revenu de l'atrolement des premitTs jours : il accepta

(1K>8] ROUMANIE. 208 réchec de lord Palmerston et le retrait du projet de loi, et envoya comme ambassadeur à Londres le maréchal Pélissier pour raccommoder les choses. Le vainqueur de Sébaslopol fut bien reçu et les rapports redevinrent convenables (mars 1858). Un succès diplomatique, Tété suivant, put consoler Tamourpropre de Napoléon 111. La question de Torganisation des principautés danubiennes restait pendante depuis le congrès de 1856. Une conférence eut lieu à Paris, de mai à juillet 1858, entre les représentants des grandes puissances. Les deux principautés, Yalachie et Moldavie, avaient exprimé par leurs assemblées le vœu d'être réunies dans un seul État sous un même prince. Napoléon III, qui avait d'abord songé à livrer ces pays à rAulriche pour la faire sortir d'Italie, s'était retourné, dès le congrès de Paris, en faveur de leur liberté et de leur réunion. La Turquie, soutenue par TAutriche et par l'AngleIcrre, s'efforça d'empêcher celte réunion, qui devait constituer sur le Danube une nation roumaine. La Hussie, par hostilité contre l'Autriche, soutint la France ; la Prusse suivit la Russie ; le Piémont, qui, d'après le précédent de 1856, avait été appelé à côté des grandes puissances, suivit la France. Après bien des débats, on aboutit à une combinaison assez bizarre. La conférence vola l'union des deux provinces, dans ce sens qu'un comité de législation, élu, moitié par rassemblée valaque, moitié par l'assemblée molda>e, Terait les lois communes aux deux principautés; cependant, chacune des deux provinces aurait son prince et son assemblée. Les Roumains se servirent habilement de ce qu'on leur accordait pour conquérir le reste. Les deux assemblées valaque et moldave s'enten«lirent pour nommer le même prince, le Roumain Couza. Après des protestations et des tiraillements, les puissances opposantes cédèrent de guerre lasse et la nation roumaine fut constituée, au grand déplaisir de l'Autriche qui a, de l'autre côté des Carpathes, plusieurs millions de sujets roumains. Comme pour témoigner qu'il ne restait rien des nuages qui s*étaient élevés au counnencement de Tannée, la reine Victoria vint, dans les premiers jours d'août, rendre à l'empereur, à

The text on this page is estimated to be only 23.95% accurate

î€6 SECOND EXPIRE. (ItjSj Cherbourg, la visite qu'il lui avait faite à Osborne. La retoe fut reçue en grande pompe à bord du vaisseau amiral français; mais il y eut, cette fois, plus d'apparat que de vraie cordialité. Sous les protestations orficielles, la résene et la défiance étaient au fond. La solennelle entrevue de Cherbourg ne laissa rien apri^ elle. Une conférence mystérieuse, ignorée du public, qui avait eu lieu, le mois d'auparavant, aux eaux d«^ Plombières, devait, par contre, produire de très grands événements. L*empereur avait arrêté là de graves projets avec le premier ministre du roi Victor-Kmmanuel, M. de Cavour. Comme tai pouvait le pressentir diaprés les incidents du congrès dt» Paris, les niia^'t»> avaient été s*amonceIant au-dessus de l'Italie. Le roi de Naples, qui >'(d)slinait dans sa tyrannie, était re>tè fort mal avec la Franee et TAngleterre depuis la guerre de Crimée. Il avait ainrs pris parti pour la Russie, de façon à ce qu'il s'en était fallu de bien p(*u que les deux puissances alliées n*(q)érassenl à Naples un débarquement. Les relations restaient interrompues entre ces puissances et le rui Ferdinand. Une rupture diplomatique d'une bien autre portée n*avait pa< tardé, après le et»nj:rès de Pari>, à éclater entre l'Autriche et le Piémont. M. de Ca\our juge >il que le temps de l'action était pruchf «*t il faisait de grands ellorls pour gagner la France cl r.\n;:lt'tton y était beaucoup nmins disposé qu'eu 1848. Napoléon III. au contraire, continuait de dtuincr des espérances au gouvernement piémontais. M. de Cavour s'acquit de nouveaux litres auprès de lui en aidant habil«*ment sa politique dans la uègiiciatinn dont nous avon> parlé tout à l'heure sur les affaires dfs pr e^pérancf^ italiennes et jeter l'empereur dans I réaction au dehors comme au dedans. Il n'en fut rien. L'attitud et les paroles d'or>ini, ce rtni>piraleur qui res>cmblait si pc aux autres, avaient produit ^^ur .Napoléon III une inipresM<

extraordinaire; l'esprit fataliste de l'empereur avait vu là comme un avertissement et une injonction de sa destinée. L*empereur Ct publier à Paris et à Turin les lettres et les papiers dOrsini. Dans le courant de mai 1858, M. de Cavour reçut de Paris des ouvertures indirectes sur les conditions d'une alliance entre la France et le Piémont. Bientôt après, un homme de conGance de Tempereur vint à Turin trouver le roi et le ministre et convint avec eux que M. de Cavour se rendrait incognito à Plombières, où l'empereur devait prendre les eaux. M. de Cavour partit, sous prétexte d'une excursion en Suisse, et arriva secrètement à Plombières, le 20 juillet, à Tinsu même de notre ministre des afTaires étrangères Walewski. Il régla en téte-à-téte avec Tempereur le pacte de la France et du Piémont ou plutôt de ritalie. C'était la guerre à rAutriche, la formation d'un royaume de la Haute-Italie, de 11 millions d'âmes environ, et, par compensation, la cession de la Savoie et de Nice à la France, c'est-à-dire la restitution de notre frontière naturelle des Alpes. M. de Cavour se liata de repartir et lit le grand tour par la rive droite du Rhin pour regagner l'Italie, il visita à Bade le prince Guillaume de Prusse, devenu régent par suite de la maladie du roi son frère. Peu de temps après, un envoyé italien, le comte Pepoli, parent des Bonaparte, fut expédié à Berlin pour tâcher d'attirer le gouvernement prussien dans l'alliance francopiéinontaise. CesouviTturrs, autorisées par Napoléon ill, furent déclinées poliment par la Prusse. Len'ste de Tannée fut enipK)yé par le Piémont en préparatifs d'une activité fiévreuse. Kn France, rien n'indiquait l'approche d*unes projets, il s'abrti'uait des mesures préparatoin's même les plus nécessaires. Le 1" jan\ier 18.'iîl seulement, l'iAcil fut dtumé à la France et à rKurnpc. Un se raconta dans Paris qu'à la réception du jour de Tan, .Napoléon 111 a\ait adressé a l'ambassadeur d'AuIrichi* drs (Mroles qui pré>ageaient une rupture. Le Moniirur gardait le ^ileuce. Le 4 jau\ier, le Constitutionnel cita les

The text on this page is estimated to be only 20.48% accurate

Î08 SECOND EMPIRE. fig^j paroles de Napoléon III : — « Je regrette que nos relations avec votre gouvernement ne soient pas aussi bonnes que par le passé. Je vous prie de dire à Tenipereur que mes sentiments personnels pour lui nr sont pas changés. » Le coup porté, IVinpcreur, suivant sa coutume, essaya d*en atténuer Teffet. L(t Moniteur intorxint après le Constitutionnel^ pour dire que « rien d.ins nos relations diplomatiques n'autorisait les craintes que des bruits alarmants tendaient à faire naître •>. Ces craintes se ravivèrent lorsqu*t»n connut les paroles prononcées par Vietor-Finmanuel à Touverture des Chambres piémontaises. le 10 janvier. — « Nous ne pouvons, avait dit le roi, rester insensibieh aux cris de douleur qui viennent jusqu'à nous de tantdi' points do l'Italie. >» Le di>cours du n»i avait été coumumiqué à Tempereur »*t approu>é. on dit méiut* mudilié par lui. Le I.T jan\icr, le prince Napoléon- Jérôme partit pour Turin, où il épuusa. Ir \MK la princes>e (!lt»tilde, fdie de Victor-Emmanuel. Le traité d'alliance, ironvenu verbalement à lMombière>. avait été signé, le 18 jainier, avant le contrat de maria;;e. Les deux époux arrivèrent, le i février, à Paris. Les llhambres françaises s'ouvriri'ut le 8 février. Le discours de Tempereur fut énitrniatique. Il dirait qu'il nV avait pas de motifs (t suùisants >» dt* croire à la fzuern*. Il espérait que tf la paix ne serait point tn*ublée *': mais ce qu'il montrait de la situation « annrmali* » 4le l'Italie n'était guère de nature à confirmer cette e>péraiice. Napoléon III continua, quelque temps encore, vis-à-%is du public, son système de bascule. I)*une main, il lançait une brin chure intitulée : Sapolôm III et ritalie, qui traçait un programme de fédération nationale italienne sans dominateurs étrangers. I^e l'autn* main, il faisait paraître au Moniteur une nouvelle nott* coiitn* les t:ens qui annonçaient Timminence do la guerre. La nott* allait jusqu'à prétendre qu'il était « im|>ossible à un h(»inm«* Aw bon >ensd*y croire! » En même temps, il est vrai, le J/o/n/^f/r r«'connai>>ait que Tempereur avait promis a Victur-Lnimanucl de le défendre contre tout acte agressif de rAutrJrhe, maiï rien de plus.

[I8â9] QUESTION ITALIENNE. 209 L'opinion était très divisée en France. Les financiers, les spéculateurs, les cléricaux et tout Tancien parti conservateur ou réactionnaire de 1848 h 1851, avec les libéraux que ce parti avait entraînés, étaient contre la guerre, les uns par opposition à ce qui dérange les affaires, les autres par crainte des conséquences qu'aurait la guerre pour le pouvoir temporel du pape. Les libéraux non réactionnaires et les républicains eux-mêmes étaient partagés en deux groupes qui alléguaient de part et d'autre de sérieux arguments; les uns n'admettaient pas que le pouvoir issu du 2 Décembre pût rien faire de bon au dehors pas plus qu'au dedans; rien de ce qu'il entreprendrait, suivant eux, ne profiterait à la France ni h la liberté. Les autres croyaient qu'un mauvais gouvernement peut accidentellement accomplir une œuvre utile et ils voulaient que la France, même sous rhomme du 2 Décembre, agit au dehors pour une cause juste et dans un sens qui, malgré tout, était celui de la Révolution et du nouveau droit européen. Ils souffraient de la pensée que la seconde Képublique, par le malheur des temps plus que par la faute dos hommes, n'eût rien pu faire pour la grandeur de la France ni pour la liberté européenne, et ils avaient soif d*action à tout prix. Le public européen, s'il eût connu Texistence du traité secret, n'eût |)lus douté de la guerre ; cependant, avec le caractère de Napoléon 111, rien nY*tait jamais bien assuré et, comme Tempereur s'était réservé le choix du moment, M. deCavour avait encore la crainte d'un recul possible. L'Angleterre faisait des efforts persévérants pour tâcher de prévenir le conflit; elle était, il est vrai, mal secondée par les autres puissances. Le ministre des affaires étrangères de Russie avait dit nettement à Tambassadeur anglais que, si la Russie désirait la paix, elle ne pouvait pas voir du même œil la France et IWutriche. « Avec la première, disait le prince Gortchakof, nous sommes dans les termes d'une étroite cordialité ; avec la seconde, c'est le contraire. »» Il concluait que, si la paix de l'Europe était troublée, la Russie était résolue a rester libre de tout engagement. De\ant cette attitude de la Russie, la Prusse ne s'était pas décidée à se joindre activement à l'Angleterre ; elle commençait Tl. u

The text on this page is estimated to be only 19.70% accurate

SfO SECOND EMPIRE. [ItSfJ d*nilleiirs à songer quHin conflit pourrait lui devenir profitable. La diplomatie anglaise essaya d'amener TAutriche à des concessions. L*\utriolie éluda les propositions anglaises. M. deCavour« de son côté, demandait plus que rAutriche ne pouvait accorder. et ne désirait pas qu'elle accordât ses demandes. Il n*y avait pas «le transaction possible pour lui avec la domination étrang«»re: il lui fallait avoir la revanche de Xovare ou périr. Cette revanche, il y avait une Toi entière, poun'u que Tépée sortit du fourreau. Des signes certains lui montraient que Tltalie, corrigée par le malheur, ne recommencerait pas les fautes de 184S; elle ne repoussait plus témérairement le secours du dehors et, sans plus hé'eiit»»»ndre avec (lavour. Mais rit*n n'était possible, jusqu'à ce que le signal partit de Pan<. les="" u="" simiiblaitmit="" reprendre.="" il="" y="" avait="" bien="" des="" n=""> sistance< aut'Hir île l'empereur. L'impératrice était opposée à la guern* : elle n'a> ait point alors rinfluence piditiqiie qu'elle rut plus lanl : mai> h» ministre îles afTaires étrangères, le comte \Vale>*«ki, était dans le même sentiment. Le ministre de la guerre. W maréchal \ aillant, n'était pas non plus favorable. Veis le 20 mars, la Uus>ie proposa un cimgrès, à la secrète instigatjiin de la France. Napoléon III s*était mis en correspondance directe avec Victor-Kmmamiel : il appela Cavour à Pari^. où le ministre piéiiiontais arri>a hï ili mars. Contre son attenlt*. l!a\t»uriliil rt»parlir sans que rien fût résolu sur ce que serait le ci»iif:ïe>, ni iiièfiii* s'il y aurait un congrès. LWulriclie n'entendaii pas que le Piémont y fut .idmis et réclamait le désarmement tlii rhMiioiit avant l'oinerture du ctmgrès. L'Angleterre, de ra*Mi de la lYaiiee. propu^^a un désarmement général, en admettant le Piémont au congres, (lavuur n*accepta qu*avcc angoisse; tous ses plans étaient anéantis, si rAutriche acceptait

(ISS9] GUERRE D'ITALIE. ^if L'Autriche ne répondit pas ; elle tenta d'amener la Prusse à s'allier à elle pour agir sur le Rhin en même temps que sur le Pô. La Prusse n'agréa pas plus la proposition de T Autriche qu'elle n'avait agréé la proposition de la France. Elle n'avait garde de se brouiller avec la Russie pour complaire à l'Autriche et son intérêt évident était de se réserver et d'attendre. L'Autriche, quoique seule, se lança avec une outrecuidance singulière. Elle avait armé à outrance depuis plusieurs mois et se flait à ses forces militaires. Le 23 avril, Cavour reçut du gouvernement autrichien la sommation de désarmer sous trois jours. Ce Tut pour lui une joie profonde. Le troisième jour, il remit sa réponse négative à un envoyé autrichien. — «Tout est finil s'écria-t-il : Aleajaciaest!(Le dé est jeté!) » Ce même jour, 26 avril, le gouvernement français annonçait à nos Chambres que le Piémont allait sans doute être envahi et que la France devrait répondre à l'appel d'une nation alliée. Deux projets de lois furent présentés au Corps législatif : l'un, aCn de porter le contingent de 100,000 hommes à 140,000 : l'autre pour autoriser un emprunt de 500 millions. Le président Morny déclara que l'empereur avait tout fait pour éviter la guerre et tAcha de rassurer les esprits : il affirma que, si la guerre était devenue inévitable, au moins avait-on lieu d'être certain qu'elle serait localisée et limitée, « surtout, ajouta-t-il, si les puissances allemandes ont la sagesse de comprendre qu'il n'y a là qu'une question purement italienne, qui ne cache aucun projet de conquête et ne peut enfanter aucunes révolutions. » Il faisait allusion aux manifestations haineuses qui se produisaient de l'autre côté du Rhin, depuis que la France paraissait disposée à reprendre les armes. M. Emile Ollivier, au nom des quelques députés républicains, dit que ses amis et lui auraient voté de cœur pour l'Italie, mais que, le but de la ^MKTre n'étant pas clairement défmi, ils étaient obligés de s'abstenir. — Ils ne voulaient ni émettre un vote de conliance, ni. en rejetant l'augmentation du contingent, paraître abandonner lltalie et se ranger du côté de T Au triche. Le corps législatif, très peu belliqueux, mais docile partout et

The text on this page is estimated to be only 27.23% accurate

 [i toujours, vota le contingent des 140,000 hommes, aux cris de : '< Vive l'empereur ! » L'emprunt Tut plus sérieusement discuté. Il y eut des qaeslioDs, et même des protestations, au point de vue clérical, relativement à une guerre qui pouvait compromettre le pouvoir temporel du Saint-Père. Le président du conseil d'État, Barocbe, affirma que le gouvernement prendrait toutes les mesures nécessaires pour assurer Tindépendance du pape. Jules Favre intenint dans le débat par un grand discours où, comme un orateur clérical venait de le faire, il blâmait le gooYernement de n'avoir pas consulté les mandataires du pays avant d^engager la guerre; mais, en même temps, il demandait que répée do In Fnuice, puisqu'elle était hors du fourreau, n'y rentrât pas jusqu'à ce que findépendance de l'Italie fût assurée et les AutrichitMis expiilsés de la Péninsule. Et il posa au président du conseil d'État une question capitale : — « Si le gouvernement des cardinaux est brisé, \erserat-on de nouveau le sang des Romains pour le rétablir? ^> M. Baroclie ne répondit pas ; mais les grands problèmes que soulevait hi guerre d'Italie apparaissaient à tous les yeux. L'emprunt fut voté comme l'avait été le contingent '^30 avril . Le 3 mai, dt\s inossngcs impériaux annoncèrent aux deux Chambres que les troupes autrichiennes étaient entrées eo Piémont le 29 avril et que ce fait constituait rAutrichc en état de guerre avec la France. Le même jour, une proclamation de l'emptMeur au p(Mij»l«» français s'exprimait en ces termes : « l'Autriche a amené h^s choses à cette extrémité, qu'il faut qu'elle domine jusqu'aux Alpes ou que l'Italie soit libre jusqu'à lAdriatique O^iand la France tire l'épéc, ce n*est point pour (ItHuintT, mais pour affranchir. » (ieci rlnit pour les amis des nationalités. Pour les conservat»uns et les cléricaux. Napoléon Ili îijoutait : « nous n'allons pas en Italie fonienliM' le (lésr»nlre ni ébranhT le pouvoir du SaintPère, que nous avons re(»lacé sur son trône. » L'éclatante parole qui aiuioncait l'Italie afTranchie jusqu'à l'Adriatique eutiui tel retentissement qu'on n'entendit guère la réserve relaine au pape. Le peuple de Paris avait applaudi les

[XUê] JUSQU'A L'ADRIATIQUE. Si3 régiments partant pour Tltalie et leur avait fait escorte jusqu'à la gare du chenoia de fer. Il applaudit l'empereur h 6on départ pour Tarroée, le 10 mai. Ce fut là un fait qui devait rester unique sous le second Empire. La guerre était populaire parmi les hommes de sentiment et de tradition nationale, parmi le peuple des villes; mais où allait cette guerre? Que voulait et que ferait Tempcreur? Il n'y avait que deux politiques logiques vis-à-vis de Tltalie. La politique des hommes qui, tels que M. Thiers, demandaient qu'on se born&t à empêcher TAutriche d'envahir le Piémont, mais qu'on ne s'engageât point dans une guerre pour remanier Tltaiie : Et la politique des hommes qui voulaient la guerre, mais pour aller jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'Italie fût maîtresse de disposer pleinement d'elle-même. Les partisans de la guerre repoussaient les arguments par lesquels on soutenait le maintien des petits États italiens. L'Italie, disaient-ils, veut son unité ; elle y arrivera tôt ou tard ; il Taut que ce soit par nous et non malgré nous et contre nous ; si c'est par nous qu'elle y arrive, elle sera noire alliée, ses intérêts essentiels étant en Europe d'accord avec les nôtres ; mais, dans ce cas, il n'y a pas plus à maintenir le pape, malgré ritalie, que les autres princes italiens, et, alors, c'est la rupture avoc le parti clérical. Les paroles de Napoléon III avaient déjà indiqué qu'il ne prenait pas cette grande résolution et qu'il voulait une Italie autre que celle que voulaient les Italiens. Dés le départ de l'empereur, on pouvait entrevoir l'écueil où se briserait cette politique qui poursuivait des buts contradictoires. .\vant d'entamer le récit des événements militaires, il importe de se rendre compte des dispositions des puissances qui n'étaient point engagées dans la guerre et qui allaient la suivre des yeux avec des sentiments très divers. En Angleterre, le ministère tory, présidé par lord Derby, était peu favorable à la France; mais Topinion publique, très sympathique à l'Italie, n'eût pas permis au ministère de se ranger du côté de l'Autriehe, et il n'en avait pas la pensée.

The text on this page is estimated to be only 23.91% accurate

214 SCCO!liné à devenir h* ministre des grandes crises et à restaurer pour (iuillauiue TEuipire d'Allemagne; le comte de Hismark était amlassadeur de Prusse en Russie. La Prusst» se montrait, en ce moment, à la fois réservée el arli\e. Ule \oyail. dans la situation pré -ente, la chance de so rele\er de ses alliants dt; 1S,'il. Klle reprenait un plan déjà coneu en IS.'Ji. au eniniiiencement dt* la guerre de Crimée. Li** hommes qui entouraient le roi iTedéric-Guillaume Taraient poussé à oiïrir secrètement son alliance à PAngleterrc et a l.i France, ù condition que la Prusse pourrait fonder un Ëtat fédéral allt^nand et aurait le commandement de Tarméc allemande en cas de fzuerre. (les ouvertures nayant pas été accueillies par l'Ani^lt'hiTe, FrédiTie-(iuillaume n*avait pas bougé, quoique stui frère, le prince (unllaume, le pressât de marcher avec les puissances oeeidentale>; et* prince pensait que la Prusse trouverait toiijiMirs son eompti^ à participer ù l'action. Le régent Guillaume, en l^^.'iî^ \isait de nouveau à amener

[ftt9) LA PHUSSE. 215 les États allemands à se placer sous la direction militoire de la Prusse, comme ils étaient déjà sous sa direction commerciale. Dès la seconde quinzaine de mars, la Prusse avait mis sur pied son contingent fédéral et répondu aux vœux des petits États en faisant décréter par la Dicte la mise sur pied de tous les contingents fédéraux; ceci, quand il n'y avait encore aucuns préparatifs de guerre en France. Le gouvernement prussien présentait cette mesure comme purement défensive. Un mois après, la Prusse s'était jointe très correctement à TAngleterre pour dissuader rÂutriche d'envoyer son ultimatum au Piémont; mais, aussitôt la guerre déclarée, la Prusse mit sur le pied de guerre toute son armée; les chambres prussiennes avaient voté avec empressement les subsides demandés à cet effet. Le gouvernement prussien voulait, disait-il, travailler à rétablir la paix, puisqu'il n'avait pu prévenir la guerre, et il lui fallait appuyer son action diplomatique par une attitude armée. Dans les cabinets, dans les parlements, sur les places publiques, les petits Étals allemands continuaient à se déchaîner contre la France. L'Angleterre , en déclarant sa neutralité le 13 mai, fit savoir aux États allemands que, si leur confédération, sans provocation, attaquait la France, elle n'aurait à attendre de rAngIclerre aucune assistance. Quinze jours après, une circulaire du ministre des afTaires étrangères de Russie, prince (iortchakof, s'ox[)rima dans le même sens avec plus de force. Elle blâmait sévèrement la conduite de r.\utriche et louait celbî de la France. File blâmait « I agitation sans motif qui se maniTeste dans toutes les parties de r.\llemagne. — Si la Confédération germaninc ainsi : l'Angleterre purement neutre ; lallussie neutre, mais se réservant sa liberté d'action et se montrant très favorable à la France; la Pru»e, ne songeanl qu'à tirer parti de la lutte entre la France et rAutriche pour saisir la suprématie en Allemagne.

 (itS*! La violente résolution par laquelle ie gouvernement autrichier avait envoyé un ultimatum qui était une vraie déclaration de guerre, n'était explicable que si rAutriohe avait le pouvoir et la volonté d*agir avec une rapidité foudroyante. Die s'était préparé de puissants moyens d'action. Die avait, dans les derniers jours d'avril, plus de 100,000 hommes sur la rive lombarde du Tessin et pouvait les renforcer promptement par des coq» échelonnés dans la Lombardo-Vénétie : en tout, à peu près 180,000 combattants. Le Piémont n'avait sous les armes que 60 et quelques mille hommes, y compris quelques milliers de volontaires italiens, très ardents et très dévoués, qui s'étaient organisés sous le commandement de Garibaldi. La France n'était pas prête. Les régiments étaient sur le pieJ de paix et, comme Fa reconnu l'empereur lui-même dans un ordre du jour du 8 juin, « les hommes, les chevaux, le matériel, les approvisionnements nous manquaient ». On n'était pas plus prêt à I explosion de la jruerre d'Italie, qu'on ne Tavait été à l'explosion de la guerre d'Orient. Mais, pour l'Orient, ce n'a\ait été qu'un retard; ici, ce pouvait être un désastre. Ia^s Autrichiens étaient absolument en mesure d'aller droit à Turin, en masquant la place forte d'Alexandrie, et de jeter une mas^c énorme entre les deux routes par lesquelles arrivaient les Français, la route de terre par le mont Cenis, la route de mer par (îênes. L'ennemi pouvait, avant tout engagement avec nous, couper notre armée en deux tronçons et rendre extrêmement diffioile et périlleuse la réunion, en arrière de Turin, de ce* doux tronçons entre eux et avec les Piémontais. Ce pouvait être une première campagne gagnée en quelques jours par l'Autriche. L'armée autrichienne était commandée par le général hongrois Giulay, qui avait remplacé dans la Lombardo-Vénétie rarrhiduc Maximilien. Cet archiduc, réservé à finir tragiquenioiii au Mexique, avait été envoyé en Italie pour essayer de se concilitT los populations; l>mpereur François-Joseph, son frère, revenu aux idées de compression à Tintérieur et de guerre au dehors, l'avait rappelé et avait expédié en Italie Giulay, char^'é il'y reprendre le rôle qu'avait joué Radeizki dix ans auparavant, (iiulay avait montré des qualités d'adminis

 trateur et d^organisateur dans des gouvernements de provinces, et on lui supposait de hautes qualités militaires; il n*avait jamais fait la guerre ; l*événcment seul allait décider de quoi il était capable. Au lieu de franchir la frontière à Tinstant même où ils reçurent la réponse négative du Piémont à leur ultimatum, les Autrichiens restèrent deux grands jours immobiles. Ces deux journées, si importantes au début de la guerre, TAutriche les employa à une vame négociation avec l'Angleterre, dans le but d*obtcnir, par Tintermédiaire du cabinet anglais, la neutralisation de la rive orientale de TAdriatique. L'armée autrichienne passa enfin le Tessin du 30 avril au 2 mai. Giulay porta son quartier général à Mortara. Il laissait derrière lui, pour effrayer les sujets italiens de TAutriche, une proclamation qui décrétait la peine de mort pour les moindres délits politiques, jusqu'à la simple possession d'armes ou de munitions ! Par contre, il adressait en même temps aux populations piémontaises la promesse de leur apporter Tordre et la tranquillité, le respect des personnes et des propriétés, pourvu qu'on s'abstint de toute résistance. Il prétendait qu'il venait délivrer le pays du joug des révolutionnaires. Ces promesses furent mal tenues et, là où les habitants ne résistèrent point parce qu'ils n'en avaient pas les moyens, ils n'en furent pas moins écrasés de réquisitions, d'exactions, de brutalitt's de tout genre. Les Piémontais n'avaient pas défendu la ligne du Tessin : ils ne défendirent pas davantage celle de la Sesia ; ils s'étaient retirés jusqu'à une troisième rivière, laDora-Baltea, la dernière qui couvre Turin. Giulay, au lieu de marcher en avant, t&ta le terrain sur sa gauche, au sud du Pd. Il essaya de couper les communications entre Alexandrie et Oignes. Les Piémontais résistèrent énergiquement. Giulay n'attaqua pas à fond et, après avoir perdu là quatre jours, il commença enfin, le 7 mai, un grand mouvement par Yerceil sur Turin. Ses avant- postes étaient, le 8, vers Biolla et Yvrée. Turin se croyait perdu. Les troupes piémontaises avaient évacué la ligne de la Dora comme les deux précédentes. Giulay

The text on this page is estimated to be only 20.76% accurate

2i9 SECOND EMPIRE. :it&9l n'avait rica devant lui. Tout a coup, au lieu de poursuivre sa marche qui ne rencontrait aucun obstacle, il s'arrêta court et replia ses avant-postes sur Verceil. Inrormê qu'on avait vu les « pantalons rou^'cs » au sud de Turin, à Casale, il craignit d'être tourné et coupé par les Français et Tabsence de résistance sur la route de Turin lui sembla Tindice d*un piège. Il était vrai que les Français avaii^t commencé d'arriver de* Hautes-Alpes parSuze et de la mer par (jénes; mais ce n'étaient cnc(»re que des délachemenls, non seulement trop faibles en nombre, mais dépourvus de tout ce qu'il fallait pour entrer fu campagne. Us n*avaient pas même leur provision de car* touches ! Le maréchal Canmbert, qui avait devancé ses troupes à Turin, a\ait conseillé au roi Victor- Emmanuel de ne pas tenttT ont* défense téméraire sur la Dora et d'abandonner Turin, pour aller séUiblir entre h»s places fortes dWlexaiidric* de Valenza et de (lasale, avec tt»ut ce qu'il avait de troupes, h portée des c français qui débarquaient peu à peu à Gènes depuis le it> a>ril. Inmix autres dr nos cnrps d'armée descendaient par Su7.(\ du 21) avril au 7 niai, par petites fractions. La première di\ision était entrée à Turin le IlO avril, aux acclamations enthoii>ia>t«'s du peupli* ; mais ces troupes, et celles qui les a\aient sui\ies. n'étaient pas re>tées dans la capitale picmoiitiiise; on l débarqués à ^iénes ne débouchèrent peu à peu. de Ifur tnU\ dan;» la plaine d'Alexandrie qu'à partir du 7 mai, et d'alMird en petit nombre. (! le 7 mai, n'était pas encore capable d'agir serieus(*ment et (jiulay, l(»r>qu d arrêta son mouvement le 9, p(»u\ait encore entrer à Turin et CiMiper les convois indispensables qui nous venaient des .\lpes par Suze. Il n'osa point et re|>a, la où d n'it fallu é^ale promptitude, égale fermeti* dans la ré^nliitinn (*t ilans l'exécution. I. indt^ei-^iondr diiilay reparaît rimpré\oyance de Napoléon III. tiiula\ nouslai>sa «»p«*rer notre concentration tout a Taise. Notre nialcriel connnençait d'arriver. Un nouveau ministre de la

(IS&OJ MONTKBELLO. 219 guerre, le maréchal Randon, avait remplacé chez nous le maréchal Vaillant, devenu major général de Tarmée d'Italie. L'ancien gouverneur d'Algérie Randon, administrateur laborieux, faisait de son mieux pour réparer le temps perdu et le ministre piémontais qui avait préparé la guerre, M. de Cavour, nous donnait le moyen de la soutenir en nous fournissant les vivres. Le moral de nos troupes était excellent. Elles avaient été chaudement acclamées sur toute la route do Paris à Marseille; puis, dès leurs premiers pas, en Italie, elles s'étaient vues, pour ainsi dire, portées dans les bras des populations exaltées jusqu'au délire. L'empereur débarqua, le 12 mai, à Gènes. Il publia une proclamation où il disait à Tarmée qu'elle allait seconder un peuple revendiquant son indépendance et le soustraire à l'oppression étrangère. Il rappelait l'ancienne armée d'Italie et ses victoires : — « La nouvelle armée d'Italie, ajoutait-il, sera digne de sa sœur aînée. i> Napoléon III établit, le 14, son quartier général à Alexandrie. L*armée française fut à peu près au complet le 15 ; environ 120,000 hommes. Les forces des alliés franco-italiens étaient donc maintenant à peu près égales à celles de l'ennemi. Toute l'armée alliée fut en ligne le 17 mai, au midi du Pô, des deux câtés du Tanaro, le principal affluent méridional du Pô. Giulay, après nous avoir laissé tout à loisir nous compléter et nous déployer, se décida à prendre roiïensive par sa gauche, en avant du défilé de Stradella, passage où se resserre la vallée du Pô entre ce fleuve et les Apennins. Le général autrichien voulait prévenir une attaque des alliés sur Plaisance. Il poussa son aile gauche, commandée parle général Stadion, sur Yoghera, occupé par une division française et par un petit corps de cavalerie piémontaise. La rencontre eut lieu entre Voghera et Montebello, nom illustré par la première guerre d'Italie. Le général français Forey, très bien secondé par les cavaliers piémontais, repoussa l'attaque des Autrichiens, les chassa de Montebello et des hauteurs \oisines, et les força à la retraite. Ce fut un très brillant début de la campagne. 6/H)0 Français et quelques centaines de Piémontais avaient été engagés contre au

The text on this page is estimated to be only 25.10% accurate

220 SECOND EMPIRB. [ltS9) moins 15,000 Aulricbicns; le général Sladion avait cru céder à des Torces bien plus considérables (20 mai). C*était une sorte de grande reconnaissance que Giulay avait tentée sur nos positions. L'échec subi à Montebello confirma le général autrichien dans la pensée que notre eiïort principal se porterait sur Plaisance par la rive méridionale du Pô. Le plan adopté par rempereur était tout autre. Napoléon III envoyait en ce moment son cousin, le prince Napoléon-JérAme, avec un petit corps français, en Toscane, où la révolution était faite, le grand-duc en fuite et un gouvernement provisoire proclamé. Le prince Napoléon élait chargé de réunir à ses troupes françaises les renforts que pourrait fournir la Toscane, afin d*inquiéter les Autrichiens sur leur gauche. Il s*agissait de les empéchiT de faire une pointe sur Gènes, pendant qu*au lieu de marcher sur Plaisance, la grande armée alliée se porterait an nord du Pô, vrrs le Tessin et la route d»» Milan. Ce plan qui comportait une longue marche de flanc à portée de Tarmée autrichienne, eAt été dangereux devant un enenmi actif et clairvoyant; il pouvait réussir devant (iiulay. Du 21 au 21 mai, les Piômontais, qui formaient notre gauche, commencèrent d'opérer au nord du Pô, sur la Sesia, et di» pousser des détachements au delà de celte rivière. A notre «• tréme gauche, Garibaldi, avec un petit cor|»s de volontaires qui ne dépassait guère trois mille hommes, pénétra en Lombardie dès le 2!) mai, en ap|)elant les populations aux armes. Il décoocerta les Autrichiens par rimpétuosité et Timprévu do ses mananivres, battit l'ennemi à Varese, à Como, et souleva tout le pays, du lac Majeur au lac de Comi» : l'insurrection se propagea jusque daas la Valteline, la vallée de la haute Adda. I/état-major autrichien s*alarmait de ces opérations qui menaçaient >i gravement les counnunications de Tarmée du cAté du UMitl: (iiulay s*obstina à n'y voir qu*une diversion. Il était infitrmé que nous nous concentrions sur notre droite, au sud du IV). C'était une mamiMnre qui avait pour but d entretenir soo illusion et ({ui y réus>il. Il ne songea qu a couvrir Stradella« cVsl-à-dire la route de Plaisance, et la rive méridionale du Pô. Pendant ce temps, Tarmée alliée opérait par sa gauche le graod

(I8&8] PALBSTRO. 11! mouvement tournant qui avait été décidé et se portait du sud au nord du Pô, par Alexandrie, Valenza et Cusale, en ne laissant qu'une division sur notre droite, à Tortone. Le 30 mai, les Piémontais franchirent la Sesia près de Verceil et enlevèrent aux Aulrichiens les positions de Palcstro et des villages voisins. Les Autrichiens reprirent TofTensive, le lendemain, contre Palestro. Au moment où les Piémontais étaient vivement pressés par Tennemi, le 3* zouaves, commandé par le colonel de Chabron, accourut à leur aide. Ce régiment fit là une des plus magnifiques charges dont ait parlé I histoire militaire. Il franchit deux petites rivières, sous une pluie de balles et de mitraille, enfonça à la bayonnetle tout ce qui se rencontra devant lui, prit ou jeta dans les canaux une multitude d'ennemis et s'empara de huit canons, qu'il envoya au quartier général de Victor-Emmanuel. Ce roi soldat, exalté par les actes héroïques dont il était témoin, était venu au galop se mettre à la tête des zouaves et avilit excité à son tour leur admiration par son entrain et son ardeur. Victor-Emmanuel acquit parmi nos soldats une popularité exceptionnelle ; il les aimait autant qu'il en était aimé. Ce mc^me jour, 31 mai, une autre attaque des Autrichiens, sur un point peu éloigné de Palestro, avait été repoussée victorieusement par le général Fanti. L'armée piémontaise avait effacé son désastre de Novare. La tentative failt^ par un corps autrichien pour rejeter les Piémontais de l'autre côté de l:i S(,*sia ne pouvait réussir en aucun cas; la masse do notre armée, qui continuait sa marche vers le nord, était déjà derrière les Piémontais, sur la rive gauche de la Sesia, se dirigvare, qui devint notre base d'opérations. Ce V corps, h? 3' (maréchal Canrobertj et la |»lus grande partie des Piénionlai'* étaient maintenant en première ligne. La seconde li^'ui» eliiit fonneede notre 2* corps général Mac-Mahon) et de la di\i^ion piémontaise qui avait combattu à Palestro sous les ordres du roi. La ^arde impériale était en ré>erve a Verceil.

The text on this page is estimated to be only 20.70% accurate

•-•I 3Î« SECOND EMPIRE. (liâ^ Le i" corps Trançais (Barnguey-d*nilliers) arrivait par Casale et la division de Tortone s'était repliée sur Alexandrie. Il fallut, pour éclairiT (liulay, que le grand mouvement tournant fût ainsi presque entièrement achevé. Le général autrichien, enfin dé* trompé, évacua brusquement, du 2 au 3 juin, Mortara et toute la rive droite du Tessin, pour rentrer en Lombardie par Plaisance. Use concentra sur la rive gauche du Tessin. Il lui arrivait en ce moment du Tyrol un renfort qui se porta vers Magenta, gros bourg sur la route de Novnre à Milan; Magenta devint le centre de résistance des Autrichiens. Notre mouvement «ivoit, pour nin>i dire, suivi la courbe d*un arc dt)ut riMinemi tenait la corde. siu, puis un '-ecnnd cours d'eau parallèle au Tessin, le Na\iL'lit»-.' enlevèrent li» \illa;;i» de Hobecchetto à la bayonnette, a\ec une impétui»>ilediL'n«» des zi»ua\es de Palestre. Ces braves montagnards de la Kab) lie s'étaient déjà fort signales dan»* la guerre «le Crimée. L«Mn«'ine jour, une di\iHJon de grenadiers de la garde arriva à quatre ..u niiq li.Mie^ **df Mac-Mab«»n, a\aieiil pas>é b» TesMu sans difficulté. Le plan de l'empereur était néanmoins déjoué ; car il avait**

[18391 MAGENTA. 223 devant lui d'assez fortes masses à Magenta et aux environs. Giulay avait projeté d'abord contre nous une attaque de flanc ; mais un ordre envoyé de Vérone par l'empereur d'Autriche Tavait obligé à nous faire front, en échelonnant son armée sur la rive gauche du Tessin. Il avait porté le plus de monde qu'il avait pu autour de Magenta. Nous avions seulement en vue de rennemi, le 4 juin au matin, sur notre gauche, les deux divisions du corps de Mac-Mabon, soutenues par une division de voltigeurs de la garde, en tout 27,000 hommes, et, à notre centre, au point décisif, devant le pont du canal et le village appelé Ponte-Nuovo di Magenta, une division de grenadiers et de louaves de la garde, qui ne comptait guère que 6,000 hommes, tant les régiments étaient incomplets. L'empereur, qui s'était posté derrière les grenadiers, au pont de San-Martino, sur le Tessin, expédia aux 3* et 4* corps I*ordre d'arriver en toute hâte à son aide et appela les Piémontais i Turbigo pour appuyer Mac-Maliou. Il comptait recevoir promptement ces renforts ; mais les 3* et 4* corps (Canrobert elNiel) s'embarrassèrent l'un dans l'autre ; les ordres de marche avaient été mal courus et Toncombrement des routes retarda beaucoup nos troupes. Les Piémontais furent également très en retard. L'empereur, cependant, avait prescrit à Mac-Mahon de marcher de Robecchotto sur Magenta et s'apprêtait à le soutenir en poussant ses grenadiers dans la même direction. MacMahon se mit en mouvement sur deux colonnes, à neuf heures du matin ; il fit prévenir lompereur que sa colonne de droite atteindrait le village de UutTalorâ, à deux kilomètres de PonteNuovo di Magrnta, à deux heures et demie au plus tard. La colonne de gauche serait vers trois heures et demie à Magenta. Mac-Mahon avait beaucoup ln»p espacé ses deux colonnes ; 84>n état-major lui signala le péril de voir Tennemi se jeter en masse dans l'intervalle ; il dut, pour n parer cette faute, faire rétrograder une de ses colonnes, qui s'était avancée rapidement jusqu'à Ihiffalora, et en rapprocher l'autre, qui était encore très loin de Magenta. Beaucoup de temps se perdit dans cette manœuvre. L'empereur, au bruit du canon de Mac-Mahon, qui s'était

The text on this page is estimated to be only 29.37% accurate

tïï SECOND EMPIRE. [t$:S] fait entendre dès une heure du côté de BufTalora, avait lancé ce qu'il avait à sa disposition, trois régiments de grenadiers et un régiment de zouaves. Il divisa encore ce faible corps, en détachant un régiment de grenadiers sur BufTalora pour donner te main à Mac-Mahon. Les trois autres régiments attaquèrent te pont du canal, dit Ponte-Nuovo di Magenta, et le petit village voisin. L*ennemi, à cheval sur le chemin de fer de Milan, occupait une forte position entre le canal et un demi-cercie de collines formant un arc dont le canal était la corde. Les grenadiers et les zouaves enlevèrent une redoute qui couvrait te pont du chemin do fer sur U^ canal, puis les premières maisons du village, et se jetèrent inlivpidtMuent en avant sur la route de Magenta. Ils furent bientôt refoulés par des forces quadruples ou quintuples. Un dt» Iimips cliofs de brigade, le brave général Cler, fut tué; ils se maintinrent toutefois en possession du pont qu'ils avaient conquis et résistèrent désespérément aux violents eïïorts de Tennemi. Le sort de la bataille^ était le ! Les grenadiers de Magenta se montrèrent dignes de ceux dWusterliti. Ils allaient être accablés ! Enfin parut, vers trois heures et demie, la brigade Picard du 3' corps Canrobert). Grenadiers et zouaves, renforcés par ces deux nou\eaux régiments, reprirent avec ardeur roiï entre doux ft'iix, \enaient d'évacuer ce village; mais Giula% ordonna un dtn* droite, que Tonnaient les brigades nouvellement arri\ées. Mac-Malion mit beaucoup d'énergie à réparer la perte de temp> qui avait failli causer la perte de la bataille. Il rtpouâsa

[ISSO] MAGENTA. 225 vigoureusement l'attaque des Autrichiens, les rejeta sur Magenta et y entra après eux. Pendant ce temps, une lutte très vive se prolongeait sur notre droite, où nous avions affaire à des forces considérables. Il y eut un moment de danger sérieux. L'ennemi nous avait enlevé un des ponts du canal sur notre extrême droite et il y avait un vide inquiétant entre notre droite et notre gauche. Le pont fut repris par le général Yinoy et le maréchal Canroberti qui amenèrent quelques renforts ; les bataillons des 3* et 4* corps arrivaient à la débandade ; mais enûn ils arrivaient. Le commandant de notre artillerie, le général Âuger, d'autre part, remplit le vide de notre centre avec ses batteries de canons rayés et son feu rompit le centre autrichien. C'était la première fois que ces nouveaux canons à longue portée produisaient leur effet dans une action importante. On se battit longlemps avec fureur dans Magenta, où les deux colonnes deMac-Mahou, puis un détachement de notre droite avaient pénétré de trois côtés à la fois. Le bourg, vers huit heures du soir, resta au pouvoir de Mac-Mahon. Les Piéinontais arrivaient en ligne. ijiulay, bien qu'il re^jût des renforts successifs, ordonna la retraite. Le champ de bataille était à nous. Notre perte dépassait 4,500 hommes, celle des Autrichiens, !0,000, dont beaucoup de prisonniers. Ou peut dire que c'était une bataille de soldats plutôt que de p*néraux. On n'avait brillé ni de part ni d'autre par la stratéfrie. I^ qualité de nos soldats nous avait donné la victoire. Sur 178,000 hommes dont il disposait, Giulay, qui avait le moins de chemin à faire, n'avait réussi à en engager que 62,000, et rarm«'»e alliée, qui comptait jusqu'à 188,000 soldats, n'en avait pu présenter au combat avant le soir que 48,000. (jiulay s'était arrêté à peu de distance du champ de bataille. L'i plus grande partie des forces autrichiennes n'avait pas donné, (iiulay restait maître de sa ligne de retraite sur Pavie et Plaisance et pouvait être rejoint dans la journée du 5 par deux de ses corps, qui n'avaient pas été engagés. II pensait d'abord à recommencer la lutte ; mais deux des corps qui avaient corn* battu et beaucoup souffert continuèrent leur retraite sans son VI. ir»

The text on this page is estimated to be only 28.54% accurate

226 SECOND EMPIRE. [ItSt) ordre. Le resle était bien ébranlé. Gtulay senlit qu'il ne soutiendrait pas un nouveau choc. Le 6 juin, il évacua Pavie et se replia sur TÂdda. Mac-Mahon entra dans Milan le 7 juin. acclamé par un peuple ivre de joie. Napoléon III et VictorEmnianuel Grcnt leur entrée le lendemain dans cette capitale de la Lonibardie, délivrée de ses tyrans après les onze années d'oppression qui avaient succédé à quelques mois de liberté. Une proclamation retentissante de Tempereur des Français porta au comble Tenthousiasme des Italiens. Il leur déclarait qu'il ne venait pas pour leur imposer sa volonté et que son armée ne mettrait aucun obstacle à la libre manifestation de leurs VŒUX légitimes. « Profitez, leur disait-il, de la fortune qui s'oiïre à vous ! Votre désir d'indépendance, si longtemps exprimé, si souvent déçu, se réalisera si vous vous en montrez dignes. Or^^'anisez-vous militairement. Volez sous les drapeaux du roi Victor-Emmanuel ! Ne soyez aujourd'hui que soldats ; demain, vous serez citoyens libres d'un grand pays ! » Partout, le patriotisme interpréta ces paroles comme la promesse de Tunité de Tltalie sous Victor-Emmanuel. Le méroî> jour, 8 juin, une division autrichienne, qui couvrait la retraite de Giulay, fut chassée de Melegnano par notre premier corps, aux ordres du maréchal Baraguey-d'ililliers, après un engagement assez meurtrier. Le bourg de Melegnano n'est autre que le faint»u\ Miirignan de François I". Giuhiy, pendant ce temps, évacuait Plaisance et les garnisons autrichiennes abandonnaient Ancône, Bologne, Fcrrare, tout ce qn't^lles occupaient dans les États du pape. La formation de notn* .'i* cor|)S en Toscane, sous le prince Napoléon et le général italien Tlloa. avait faitcr.undre à Tennemi d'être pris eu flanc et tnurnr. Notre 5* corp-^ fut ap[>elé de Toscane à Panne. La duchf^^e (II' Parme, sœur du comte de Chambord, ctrarchîduc autrichien . Ij* 12, elle franchit TAdda, dont le passage ne fut pas jèfendu. (iinlay avait remis à grand*peine un peu d'ordre dans son armée et s*était replié de TAdda sur TOgliu. Il ne défendit

 pas plus rOglio que TAdda et ne s'arrêta que sur la ligne de hauteurs qui est au delà de la Chiese. Garibaldi avait déjà dépassé Bergame avec ses volontaires et entrait à Brescia, suivi des Piémontais. Le quartier général fut installé à Brescia et Tarmée alliée arriva sur la Chiese le 18 juin. Devant ces mouvements des alliés, Giulay, qui avait mal répondu à ce qu'on attendait de lui, donnait sa démission et Tempereur d'Autriche réorganisait Tensemble de ses forces. Deux nouveaux corps et une division de cavalerie rejoignaient Tarmée qu'avait commandée Giulay. L'Autriche avait quatre armées sur pied : deux en Italie, l'empereur François-Joseph ayant renforcé et divisé l'armée de Giulay ; la troisième armée était en réserve, avec son quartier gt'néral à Trieste, afln d'observer la Hongrie et, au besoin, la Kussie; la quatrième armée, la moins forte, était le contingent autrichien de la Confédération germanique, destiné à se porter sur le Rhin, s'il y avait lieu. La première armée était au bord du Mincio, sous le général Wimpiïen ; la seconde année, aux ordres du général Schlik, en face des alliés, sur les hauteurs de la Chiese. Le nouveau commandement ne montra pas plus de fixité dans ses plans que l'ancien. Le général Schlik abandonna les hauteurs de la rive gauche de la Chiese et les deux armées autrichiennes réunies se retirèrent au delà du Mincio (20 juin) ; puis, du 22 au 24, François-Joseph les reporta en avant du Mincio, changeant encore brusquement de résolution. Les alliés avaient passé la Chiese le 21 ; mais, grâce à la lenteur des mouvements ordonnés par Napoléon III, on laissa les Autrichiens réoccuper à leur aise, non pas la première ligne de hauteurs, mais une seconde, celle qui part du lac de Garda en sVtendant du nord au sud et dont la colline de Solferino est le point culminant. Napoléon III s*était fait une règle de marcher constamment en ordre de bataille, moyen d'être toujours prêt à repousser une attaque, mais non pas moyen d'alliT vite. Notre état-major ne crut pas que nous eussions affaire à toute Tannée autrichienne ; il n'f'tait point vraisemblable que Tcnnemi re\inl nous offrir le combat en avant du Mincio, position moins

228 SECOim EMPIUB. ' [It&f] bonne que'celle des premières hauteurs qui dominent la Chiese et surtout que la position du quadrilatère, préparée depuis si longtemps par rAutriche au delà du Mincio. Les Autrichiens, de leur côte, ne pensaient pas que le gros de notre armée eût franchi laChiese. L'empereur d'Autriche s*était Occidé par des raisons moitié politiques, moitié militaires. 11 avait craint, s'il tardait à combattre, d'être enveloppé par les diversions préparées contre lui au nord, au sud et du côté de la mer. Au nord, Garibaldi el le général piéinontais Cialdini menaeniont de déboucher, au delà du lac de Garda, dans la vallée du haut Adige et de couper les communications des Autrichiens avec le Tyrol et le Frioul. Le corps franco-italien du prince Napoléon et du général Ulloa, venant de Parme, allait arriver sur le flanc gauche de Tarmée autrichienne ; enfin, une escadre française, avec des troupes de débarquement, allait paraître devant Venise. L'altitude de la Prusse ne poussait pas moins FrançoisJoseph à l'action. Il voyait bien que la Prusse ne visait qu'î profiter des embarras de rAutriche pour mettre la main sur TAIIemagne et qu'il lui fallait une victoire de TAutriche |K>ur déjouer les projets du cabinet de Berlin. Les deux armées marchaient donc au-devant Tune de Taulre sans le savoir, c'est-à-dire sans croire que leurs masses principales dussent se rencontrer. Les alliés, le 2i, prirent Tiniliative el se mirent en marche avant le jour. Les Autrichiens n'avaient ou l'ordre de partir que dans la matinée. François-Joseph n'avait pas toutes ses forces réunies : il avait laissé deux corps à distance, l'un vers le Tyrol, l'autre vers le cours inférieur du Pô Il eut sur le champ de bataille un etTectif de 198,000 fantassins et de plus de 19,00() cavaliers, dont environ 146,000 fantassins cl 17,000 cavaliers furent engagés. Les allies, encore nu»ins conornlrés, sur environ 174,000 fantassins et plus de i4jHK) cavaliers, ne purent engager qu'environ lio,000 fantassins cl moins de 1I,0 cavaliers. On Si» retrouvait là sur le IhéAIre des plus grands événements militaires de l'ancienne guerre d'Italie. Notre gauche, l'armée piémontaise, nuircliail par l.onato, notre centre, par Clastiglioue.

(ISSq "àOLFEnfNO. 229 Vairmita dllîéé âvof^çalt siir quatre colonnes et !a graudé lutte allait se développer sur une étendue de quatre à cinq lieues, depuis Textrémité méridionale 4u lac de Garda jusqu'à CastcLGoflrodo et Guidinok), dans la direction de Mantoue. Les villages de Castel-GofTredo et de Medole furent de bonne heure enlevés, le premier par le 3* corps (Canrobert), le second, après une plus forte résistance, par le 5* corps (Niel) ; puis le 4* corps se porta en avant dans la plaine. L'immense bataille était partout engagée. La supériorité de nos canons rayés se manifestait de nouveau dans les duels d^arlillerie avec les batteries autrichiennes. Pendant que notre droite agissait en plaine, notre centre et notre gauche avançaient à Tattaque des collines, mais à grand'peine et avec des perles sensibles. A gauche, les Piémontais, trop disséminés sur ce vaste terrain, luttaient héroïquement contre des forces supérieures; plusieurs fois refoulés, ils revenaient obstinément à la charge, prenaient et reperdaient Timportante position de SanMartine. A droite, le 4* corps (Niel) était arrêté par des masses puissantes. Le point décisif était au centre, a Solfcrino. La lutte y fut longue, acharnée, sanglante, pleine de péripéties. Là était le 1" corps (Baragiicy-dllilliers), appuyé sur sa droite par le 2* corps (Mac-Mahon). Les Autrichiens, retranchés derrière des murs (Ténelés, défendaient opiniâtrement la tour qui domine la hauttnir de Sulferino, ainsi que le cimetière de ce bourg et une colline couverte de cyprès. Nous perdions beaucoup de monde. Il fallut lancer les réserves de la garde. L'élan de nos troupes rrnversa enfin tous les obstacles; vers une heure et demie, t(»utes les positions de Solfcrino étaient dans nos mains, avec 2i |»i(*ces de canon et de nombreux prisonniers. La j^'anle et le 2* corps (Mac-Mahon) emportèrent ensuite, au delà de Solfcrino, une autre hauteur appelée le mont Fontana. Sur notre droite, le 4* cor|is (Niel) avait fait des progrès ; mais TenniMni redoublait d^efforts contre lui. Le général Niel avait demandé avec instance du renfort à (lanrobert, qui tenait notre extrême droite av^c le 3* corps. Canrobert, préoccupé d'une diver>i Autrichiens pouvaient tenter pour nous tourner

 [ltS9: en débouchant de Mantoue, craignait de se dégarnir et n'envoyait à Nid que des secours insufflsants, ce qui amena, plus tard, de vifs débats entre eux. Entre trois et quatre heures, enfin, comme les Autrichiens, battus au centre, faisaient un grand effort contre notre droite, Canrobert se décida k coopérer efficacement avec Niel. II était temps. Les grandes forces massées contre Niel furent repoussées par les 3* et 4* corps réunis. Au centre, nos 1*' et 2* corps et la garde poussaient en avant et emportaient Cavriana, quartier général de Tempereur d'Autriche. François-Joseph ordonna la retraite. Un furieux ouragan de vent et de pluie torrentielle arrêta la lutte et favorisa la retraite de rennemi. L'orage apaisé, les Piémontais enlevèrent enfin le village de San-Martino, qu'ils avaient jusqu*alors assailli en vain avec une valeur opiniâtre el que les Autrichiens ne pouvaient plus garder dans leur retraite générale. La petite armée piémontaise avait eu là une rude journée et toujours combattu à nombre inégal. La perte des Autrichiens dépassait 22,000 hommes; celle des alliés, 17,000. Notre perte en officiers était fort supérieure à celle des ennemis, comme il arrive quand on a constamment l'offensive. A lire le récit officiel, il semble que tout se soit passé comme sur un échiquier bien rangé et que l'empereur ait tout vu, tout prévu, tout dirigé. Cela était loin de la réalité. Sur cet immense champ de bataille, Napoléon III avait manqué totalement d'initiative et de roup d'œil. Il était incapable d*inspiration et de spontanéité. S il avait une part quelconque au succès, c'était comme introducteur des canons rayés. Ce que nous avons dit de Magenta pourrait s'appliquer, à plus forte raison, à Solferino : la bataille, si longtemps flottante, fut gagnée par le soldat bien plus qut» p.ir les généraux, surtout que par le général en chef. Le lendemain, on ne fut pas en état de poursuivre les Autrichiens, faute lie vivres et de charrois. Sur le bruit d un prétendu retour offensif de l'ennemi, il se produisit tout à coup une débandade étrange sur les derrières de Tarmée, dans le train et dans les ba<:ages. i="" masse="" de="" non-combattants="" qui=""/>

riiSOJ SOLFBBINO. 23! suit les années se mit à fuir à vou-de-route, entraînant ou culbutant tout sur son passage, jusqu'aux voitures de blessés. Le brave général Auger, commandant de notre artillerie, qui avait eu un bras emporté la veille, fut ainsi renversé avec sa voiture. I! ne survécut pas. Cet incident fit impression sur l'empereur, qu'avait déjà saisi Thorreur physique du champ de bataille, bien autrement terrible à voir, le lendemain, que le champ de Magenta. Les alliés laissèrent passer six jours entiers avant de franchir le Mincio (!*' juillet). Les Autrichiens avaient abandonné la ligne de cette rivière du 27 au 28 juin et s'étaient repliés sur l'Adige. Ils étaient maintenant au fond de leur fameux quadrilatère, entre les quatre places fortes de Peschiera, Vérone, Legnago et Mantoue. Le gros de leur armée s'étendait de Vérone à Legnago, tenant en avant, par de fortes garnisons, Peschiera et Mantoue. Notre 5* corps rejoignit Tannée alliée le 3 juillet. Les Autrichiens se concentrèrent autour de Vérone. Il avait été décidé qu'on prendrait Venise sur notre droite et Peschiera sur notre gauche avant d*attaquer Vérone. Notre artillerie devait commencer à établir ses batteries devant Peschiera le 10 juillet; une puissante escadre, partie à voile, partie à vapeur, avait déjà son avant-garde en vue de Venise. Les Vénitiens, si intéressants et si malheureux, tressaillaient de joie et frémissaient d'impatience en apercevant de loin les pavillons tricolores au delà du Lido. De nouveaux renforts rejoignaient Tarméc alliée. Ni à Venise, ni à Peschiera, le succès n'était douteux ; il n'y avait lieu d'attendre une forte résistance qu'à Vérone. Sur ces entrefaites, arriva au quartier général de Napoléon III un aide de camp de lempereur de Russie, chargé d'une lettre de grande importance. Le gouvernement russe avait d'abord favorisé assez ouvertement les projets de Napoléon III contre T Autriche; quelques semaines après la scène du i*' janvier aux Tuileries, le prince Gortchakor avait déclaré à l'ambassadeur d'Angleterre que la Russie ne pouvait peser la France et r.\utriche dans la mémo balance : — « Je ne dis pas, avait-il ajouté, que la Russie ne « prendra en aucun cas part à la lutte. » Si ces dispositions de

 [tUV la Russie eussent duré, elles enssent paralysé l'hostilité de$ petits États allemands et fait échouer les calculs de la Prusse : le gouvernement prussien ne se fût point exposé à rompre à la fois avec la France et avec la Russie ; mais les tendances du tsar se modifièrent bientôt. A la satisfaction de voir rAutriche vaincue, succéda la crainte des suites qu'aurait cette défait(\ La guerre se développant, Napoléon III allait être obligé, comme il le dit lui-même plus tard, « de se fortifler franchement du concours de la Révolution ». Déjà remploi de Garibaldi dans Tarmée franco-italienne' plaisait peu a Alexandre II ; mais cela ne le touchait pas directement. Maintenant, il s'agissait de bien autre chose. Le tsar n'était pas sons se douter que Napoléon III négociait secrètement avecKossulh, le chef de la révolution hongroise en 1848- tO. L* fier dictateur de Hongrie, qui, dans son exil, se considérnii toujours comme le chef légitime d'un gouvernement national renversé par l'étranger, traitait d'égal à égal avec Tempereu.des Français. Il s'agissait de la restauration du gouvernement révolutionnaire de Hongrie et l'on pouvait compter que, si les Franco-Italiens opéraient une diversion par delà TAdrialiqu * avec Kossulh dans leurs rangs, les Hongrois s'insurjreraienl. L'insurrection en Hongrie, c'était, aux yeux du tsar, la révolution en Pologne. Alexandre II s'effraya et, aussitôt après la nouvelle de So!ferino, il dépécha son aide de camp SouwalofT à Napolérésentenienl sVii'.'ager plus à fond. L'impératrice et son entourage l'en détournaient vivement dans leur correspondance. Peut-être aussi sa conliance en lui-même, comme chef d'armée, i^tail «Ile un peu éhranl«'e parTexpérience

[mi] napolBok m et l'e^rope. 233 point lui mailQtsftient les inspirations du champ de bataille. Il n^aVait point, du reste, attendu cette expérience pour équivoquer et jouer jeu double. Bien peu de temps après sa fameuse parole : « lltalie libre jusqu'à TAdriatique », et pendant les premières opérations militaires, avant Magenta, cet homme pétri de contradictions avait déjà fait proposer à TAngleterre par son ambassadeur Persigny une médiation, et il était disposé à reprendre le rêve de quelques politiques de 1848 : un archi-ânc autrichien régnant à Venise en souverain indépendant et 4a Lombardie réunie au Piémont. Le 6 juillet. Napoléon III chargea Tun des principaux acteurs du 2 Décembre, le général Fleiiry, de porter à Tcmpcreur d'Autriche, à Vérone, une proposition d'armistice. La proposition fut acceptée. Napoléon III s'arrêtait en se voyant obligé de renoncer à l'espoir de l'alliance russe : François-Joseph s'arrêtait en se voyant obligé de recourir à Talliance prussienne. Cette alliance, François-Joseph l'avait demandée et ne Tavait pas obtenue, quand la fortune des armes était en balance; aujourd'hui, Taincu, il comprenait qu'on ne la lui refusait plus, mais à condition de tomber du premier rang au second en Allemagne, on plutôt de livrer en fait l'Empire d'Allemagne à la Prusse. La marche du gouvernement prussien est très intéressante à étudier dans cette grande affaire. Nous l'avons résumée dans sa première période. Après Magenta, In Prusse avait mobilisé une grande partie de son armée, ce qui comportait lappel de la landwehr. Elle n'avait pas consenti à donner l'assurance de sa neutralité et à suivre à cet égard l'exemple de l'Angleterre et de la Russie ; elle prétendait que cette résen'e lui offrait le moyen de se poser en médiatrice. Elle continuait à retenir le zèle autrichien des petits États allemands, donnait do belles paroles à l'Autriche, mais lui refusait tout engagement écrit relativement à la garantie des possessions autrichiennes en Italie. La Prusse voulait bien offrir, en termes généraux, une médiation armée, en gardant le choix du moment, mais à la condition expresse que TAutriche lui laisserait Tinilialive de toutes les mesures à prendre dans la Confédération germanique et ne contracterait d*aliiance séparée avec aucun des États allemands.

The text on this page is estimated to be only 25.98% accurate

S3(SECOND EMPIRE. IIUO] Le gouvernement autrichien répondit que, la Prusse ne sVngageant point à l'action, rAutrichc ne pouvait renoncer à sa liberté de mouvements dans le domaine des affaires allemandes. La Prusse ne s'arrêta pas devant ces réserves : elle Bl voter par la Diète germanique une série de résolutions qui mettaient sur le pied de guerre les réserves fédérales et conféraient à la Prusse le commandement en chef des forces fédérales, « sans aucune instruction qui trae&t et limitât les mouvements et les dispositions de la Prusse ! » A ces conditions, la Prusse assumait «< la reï>ponsaliilité de la défense des intérêts de Tindépendance et de la di^milé de la grande patrie allemande. » Ceci se passait à la veille de Solferino et c'est là ce qui avait décitlr Fr.'inrois-Josepli à risquer la bataille. Après la défaite, si la guerre continuait, Tempereur d'Autriche allait devenir, en 18*i9, le protégé de la Prusse, comme il avait été le protégé de la Russie en 1810, mais avec des conséquences bien pires pour lui et pour son Ktat. On comprend qu'il se soit hâté d'accueillir les ouvertures de Napoléon II i. Dès le 8 juillet, un armistice fut arrêté & Villafranca, a mi* chemin entre Vale^^gio et Vérone, par les délégués des trois puissances belliirérantes. Victor-Kmmanuel n'avait pu se refuser à entrer dans la négociation ouverte, sans le consulter, par son puissant allie. Tpijs jniir:! iiprès Jl juillet), les deux empereurs s'abou* chêrrnt â Villafranca. Ils eurent ensemble, seul à seul, une conferi-nce d'une heure, où rien ne fut écrit. De retour à son quartier ^'énéral de Valeggio, Napoléon 111 manila s(ui cousin le prince Napoléon et le chargea de portera l'empereur d'Autriche un pntjet de préliminaires de paix, ré*li::é «l'aprés Tentn^tien de Villafranca. Na|ioli*oii III retirait la solennelle promesse de « Tltalie libre jusqu'à l'Adriatique >» ; il consentait que la Vénétic rcstil sous la miironut* de l'enipiTeur d'Autriche. François-Joseph cédait la LfiiilKinlie à l'empereur des Français, qui, « selon le vœu des populations ». j.i remettait au roi de Sardaigne. La Vénétie ferait partie d'une confédération italienne, dont le pape serait

[Ittf] VILLAFRANCA. 235 * le président honoraire. Les deux empereurs feraient tous leurs efforts, « excepté le recours aux armes », pour que les ducs de Toscane et de Modène rentrassent dans leurs États. Les deux empereurs demanderaient au Saint-Père d'introduire dans ses États des réformes nécessaires. Une amnistie serait accordée de part et d'autre aux personnes compromises dans les derniers événements. L'empereur d'Autriche n'admit point qu'on mentionnât « le ▼cm des populations », ce qui eût été reconnaître « le droit révolutionnaire»; il refusa de s'interdire officiellement « le recours aux armes » en faveur de ses parents de Toscane et de Modène; mais c'était là une réserve de pure forme, car il était bien informé que la France n'interviendrait pas et ne laisserait pas rAutrichc intervenir par la force en faveur des princes dé possédés. En fait, Napoléon III abandonnait Venise et FrançoisJoseph abandonnait les ducs de Toscane et de Modène. Il n'y eut de difficultés sérieuses que sur la Lombardie; François-Joseph, en cédant cette province, entendait se réserver les deux places fortes de Peschiera et de Mantoue, qui étaient encore entre ses mains. Le prince Napoléon dut en référer à son cousin ; Napoléon III céda. Le 12 juillet, une proclamation de l'empereur annonçait à notre armée que les bases de la paix étaient arrêtées : — « Le but principal de la guerre est atteint ; l'Italie va devenir pour la première fois une nation. » L'empereur parlait ensuite en termes pompeux de Tltalie, désormais mattresp.e de ses destinées, qui réunirait « en un faisceau tous les membres d'une même famille d, y compris la Yénétie, quoiqu'elle restât sous le sceptre de l'Autriche. Il concluait en déclarant que les soldats de la France, « qui ont porté si haut la gloire de nos armes, ne s'étaient arrêtés que parce que la lutte allait prendre des proportions qui n'étaient plus en rapport avec les intérêts que la France avait dnns cette guerre formidable. » Qu y avait-il de réel sous ces paroles sonores? Quelle fut l'impression de la paix de Villafranca sur cette Italie qu'on disait « maîtresse de ses destinées » et qui avait encore des

S36 S€CÔND BtfF^lKE. fil») souverains despotiques à Naples et à Rome el un niattre étraoger dans une de ses plus belles provinces? Le roi Viclor-Emmanuel, qui avait, sous les brusques et franches manières d'un chasseur et d'un soldat, l'esprit réfléchi d*uD politique, sut contenir ses pénibles impressions et assura leinpercur de sa reconnaissance pour ce qu'il avait lait eu faveur de lindêpendance italienne. M. de Cavour n'était pas enchaîné pair le devoir au roinistt're comme Victor-Emmanuel 1 était à la royauté; il doona sadêmi^ sion ; mais il avait Tâmc trop ferme et Tesprit trop clair^'oyant pour ne pas surmonter promptement Témotion violente des premiers jours ; il ne tarda pas à chercher les moyens de continuer, dans d'autres conditions, Tœuvre interrompue. A Venise, le coup Tut eiïroyabic. Quand ce malheureux peuple vit s'éloigner de sa rade le pavillon libérateur avec les vaisseaux de la France, il se sentit, pour ainsi dire, rejeté, loin du ciel et de la lumière, dans les cercles de l'enfer du Dante. Milan et la Lombardie flottaient entre la joie de leur délivrance et le regret de se voir seules délivrées. Dans tout le reste de ritalie, le grand parti national fut saisi de douleur et de colère. Napoléon III avait lancé les Italiens en avant par des prumesses enivrantes; maintenant, il les arrêtait court; la secou^5e fut terrible et une réaction inévitable s'opéra parmi les populations. Napoléon III ne put s'y méprendre, quand il traversa la Haute-Italie pour rentrer en France; il avait déjà profondément compromis pour lui, et malheureusement aussi pour la France, le bénéfice du service immense qu'il avait rendu à l'Italie. 11 retrouva en France des impressions analogues. Les conservateurs et les cléricaux étaient à demi satisfaits; mais le sentiment populaire était cruellement désappointé et ce mécompte «illait jusqu'à l'indignation chez ces républicains et ces patriotes qui. siins oublier un passé inexpiable, avaient provoqué elacconipa^Mio de Itnirs vœux l'expédition d'Italie. Ceux qui avaient toujours soutenu qu'on ne pouvait rien attendre de bon d*un tel gouv<>rnein(*utiuient étaient irrités, Ici hommes de réflexion étaient inquirts.

(ISd9] VILLAFRANCA. 237 M. Thiers avait dit, au printemps dernier : « On parle de déclarer la guerre en avril ; on ne sera pas prêt pour la commencer en août ! » Ce mot avait valu beaucoup de railleries à M. Thiers. La guerre, qu'il déclarait impossible avant août, était terminée en juillet. M. Thiers, pourtant, avait raison. On avait commencé la guerre sans être prêt; on aurait dû être battu ; on ne Tavait pas été, parce que nos adversaires s'étaient montrés encore moins capables que notre gouvernement. D'autres que les Autrichiens avaient observé et jugé, et se préparaient à proflter de nos fautes comme de ccUes de TAufriche. La guerre d'Italie était unie, du moins pour nous; mais la crise européenne ne faisait que commencer, engagée par une main qui aurait de moins en moins la force et la capacité de la diriger. L'entrée de Napoléon III à Milan avait été le point culminant du règne. La paix de Yillafranca marque le point d'arrêt que suivra la décadence.

The text on this page is estimated to be only 28.47% accurate

CHAPITRE VII SECOND EMPIRE (SUITE). — SUITES DE LA GUERUE D*ITAL1K. — TRAITÉ DE COMMERCE AVEC L'ANGLETERRE. — RÉUNION DE LA SAVOIE ET DE NICE A LA FRANCE. — FORMATION DU ROYAUME D'ITALIE. — DÉCRET DU 24 NOVEMBRE. (Juillet 1859 — Juin 1861.) Le lendemain de sa rentrée à Paris, le 19 juillet, Tenipereur reçut à Saint-Cloud les grands corps de TÉtat. Il affecta de s'ouvrir à eux sans réserve sur le brusque dénouement de h guerre. « A noire arrivée sous les murs de Vérone, dit-il, la lutte allait changer de nature, tant sous le rapport militaire que soos le rapport politique En commençant la longue et stérile guerre des sièges, je trouvais en face TEurope en armes, prête, soit à disputer nos succès, soit à aggraver nos revers Il fallait se résoudre à accepter la lutte sur le Rhin comme sur TAdige. Il fallait partout franchement se fortiCer du concourt de la Révolution Croyez-vous qu'il ne m'en ait pas coûté de retrancher ouvertement de mon programme le territoire qui sY'tend du Mincioà TAdriatique?.... Pour servir rindêpendance italionn

[I8S9] NAPOLÉON 111 ET LA FRANCE. 230 Les explications, les excuses, pour ainsi dire, présentées par l'empereur aux corps de TÉtat, indiquaient qu'il ne se dissimulait pas le fâcheux effet du traité de Villafranca ; après de si retentissantes promesses, s'arrêter court en laissant tous les problèmes en suspens, c'était donner aux adversaires et aux incertains l'occasion de rappeler la parole du poète : poar ètro ippronvés, De temblablet desteint veuleot être icheTés. Napoléon III tftcha d'agir sur l'opinion par des moyens divers. Afin de convaincre la France et l'Europe que son gouvernement était assez fort pour ne rien craindre des partis hostiles, il accorda une amnistie pleine et entière « à toutes les personnes qui avaient été condamnées pour crimes et délits politiques, ou qui avaient été l'objet de mesures de sûreté générale ». Un autre décret annula les avertissements donnés jusqu'alors à la presse et qui mettaient les journaux, objet de ces intimations menaçantes, sous le coup d'une suppression arbitraire. Enfin, des apprêts extraordinaires avaient été ordonnés pour solenniser la rentrée à Paris de la garde impériale et de détachements représentant les divers corps de l'armée d'Italie. La pompe du spectacle habilement préparée, l'aspect de nos glorieux blessés, de nos drapeaux troués par les balles, le défilé des drapeaux et des canons pris sur l'ennemi, produisirent, cette fois encore, sur le peuple de Paris, comme à la rentrée de nos soldats de Crimée, une impression qui put faire illusion à l'empereur; mais ce n'était plus a lui que s'adressaient, au retour, les acclamations populaires qui l'avaient salué au départ. I)ans un banquet donné, la veille, aux chefs de l'armée. Napoléon III leur avait dit de garder le souvenir « des obstacles surmontés, des périls évités, des iniperfections signalées ; car, ajoutait-il, pour tout homme de guerre, le souvenir est la science même. » Ce souvenir, ni lui ni les hommes auxquels il confia notre armée n'en surent tirer profil. Il f eut, entre les républicains exilés, de vives discussions

The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate

2^0 SECOND EMPIRE. [IM] surTamnistie : devaient-ils, oui ou non, rentrer dans leur patrit», maintenant que l'obstacle matériel qui leur fennait la frontière était levé? Victor Hugo, Charras, Edgar Quinct, Schœh-htT. Madier de Montjau, Clément Thomas, protestèrent, avec luuteur et dédain, contre la prétention que le destructeur de l'ordre légal et de la liberté avait de faire grâce aux défenseurs du droit et de la loi. Ils déclanMvnt qu'ils ne rentreraient en France qu'avec la liberté et la justice. ... Et, s'il u'un roste qu'un, Je serai celui-là. avait déjà dit Victor Hugo, dans un de ses vers coulés eo bronze. Louis Diane, décidé à ne pas rentrer personnellement, admettait cependant que, dans fiiitérét du parti républicain, une portion des proscrits retournassent en France. Ledru-llollin élait seul excepté de Tamnistie, sous prétexte d'un crime de droit connnun. 11 avait été condamné par contumace, sans aucune preuve, comme complice d'un projet d'attentat contre la vie de Tempereur. Désintéressé dans la question, il conseilla à ses compagnons d'exil, liés pour le passé; mais la loi de sûreté générale, « la loi des suspects », restait suspendue sur l'Mir avenir. Les proscrits rentraient, à leurs risques et périls, pour cnmbatlre le proscripteur, sans se croire tenus à la reconnaissance parce qu'il lui plaisait de lever la proscription dans riiitérèt cl(' sa politique. Le ^•Mivciiicniciit impérial n'avait pas plus abandonné ses iiioyi'ijs (le eoinpn'»ioii >iir li»s écrits i|ue sur les personnes. Les journaux >V'taient iina^iii/'s ipic l'annulation des avertissements .illiiit inaugurtT un réjjiuie plus doux pour la presse. Ils furent

fin»] AFrAIMCS D'ITALIE lit bîetitAi détrompés par une cireuiaire ministérielle et fuc une note rigide, que de nomreaux avertissements ne tardèrent pas k suivre. Les affaires d'Italie restaient îa grande préoccupation du moment. Au désappointement causé par YiUafiraiica , avaient succédé un vif retour d'intérêt et une nouvelle attente devant ce qui se passait au delà des AJpes. On commençait à reconnaître que Yillarranca n'était pas une condusîon, mais l'ouverture d'ime seconde phase de la crise italienne. Gavour, et toute VUaMe avec lui, avaient bien vite aperçu les équivoques de la convention des deux empereurs. Les Italiens comprenaient que Napoléon III n'emploierait pas la force pour rétablir les princes déchus et ne permettrait point i l'Autriche de le faire. Cela leur suffisait pour agir hardiment. Les gouvernements provisoires que s'étaient donnés la Toscane, Parme, Modène et la Romagne travaillaient d'un commun accord a préparer la réumon de leurs provinces au Piémont. Il y avait là une entente et un ordre admirables, qui montraient à quel point l'Italie avait profité des rudes expériences de 1848 et 1849. Les traditions d^autonomie locale, les tendances fédéralistes cédaient partout à la nécessité de s'unir en un seul corps fortement organisé, pour tenir Ute à rétranger encore établi dans des positions formidables sur le sol de la patrie. Que la Toscane imposât silence à ses glorieux souvenirs et renonçât à Tonner un État indépendant, cela disait tout et promettait tout. La contenance de la diplomatie, en présence de ce grand mouvement, était très singulière et très complexe. Le Piémont, sous le ministère Rataizi, qui avait remplacé le ministère Cavour, avait retiré oatensiblement sa main des duchés et de la Romagne, mais laissait faire avec espoir et avec joie. L'Angleterre changeait d'attitude pour la troisième fois depuis le coaamencement de Tannée. Le ministère de lord Derby, indnant vers rAutriche et maWeiUant pour la France et pour l'Italie, avait été forcé à la neutralité par l'opinion publique. Battu dans les étodions, à la fois sur la politique intérieure et extérieure, il avait été remplacé, en Juin, par un ministère whig sous lord falf nton ei lord John RusselL Les whigs étaient donc arrivés VI. M j

The text on this page is estimated to be only 25.29% accurate

242 SECOND EMPIRE. Mt^T au pouvoir corome représentant un parti qui, sans sortir matériellement de la neutralité, sympathisait avec la guerre de l'iodépendance italienne. Le pacte de Villafranca oe fit qu'accentuer plus vivement ces dispositions favorables à Tégard de l'Italie, mais ne produisit pas le même effet en ce qui regardait la France. L'amour-propre anglais était blessé d'avoir vu faire la guerre et la paix sans la participation de TAngleterre et le parti tory criait partout, à la tribune et dans les journaux, que Napoléon III ne s'était hâté de traiter avec rAutriche que pour st* retourner contre la Grande-Bretagne. On énumérait avec emphase nos ornements maritimes, nos nombreux navires à vapeur, nos préparatifs pour blinder et cuirasser nos vaisseaui. Les nouveaux ministres ne croyaient point aux périls imniinent^ que dénonrnient leurs adversaires : ils n'avaient pas droit de se plaindre qu'on oAt fait la paix sans les consulter : car ils avaient hm/u de Tambassadeur français, Persigny, une proposition de médiation à laquelle ils n'avaient pas cru devoir di»nniT suite. Ils n'étaient pas disposés à se brouiller avec la France: mais ils n'en ordonnèrent pas moins désarmements *< défen>irs'» pour calmer les inquiétudes qu'on avait suscitées dans le pays : quant à l'Italie, ils prirent le parti de mettre entièrement leur diplomatie au service des aspirations italiennes et de pouss«T à la formatinii du plus granil royaume possible au delà dc^ Alpes. Ils espéraient par là substituer, à peu de frais, l'inOueno* an^::lais(» à cette influence française acquise au prix de tant dor et d«» tant «le sanu', et aussi empêcher que telle ou telle provinct italienne ne fût dimnée en parta^'e à quelque membre ou à quelque allié de la famille Bonaparte. La situation de Napoléon III était difficile et son attitude plu< éniL'ui.itique que jamais. Il accueillait bien les agents des proviMee< italiennes et ne rétractait pas la parole réconfortaotf qnil ;(\.ii(ilili* à Viclur-KuHnaïuiel en It* quittant pour rentrer en I-nnu' Kn même temps, néanmoins, d laissiiit snn niini^tn* de> ,itl.iin»s étrangères, Walcwski, tenirà «•••'» inênM's envoyés nn lan;:;itrt» dur et décourageant. Le 9 s^pt'-niliie, le M^niu-ur publia une note qui aflirmait que les plus

[IgSO] AFFAIRES D'ITALIE. 243 larges concessions seraient accordées par l'Autriche à la Yénétie, à condition que les princes dépossédés fussent rétablis dans leurs États. Cette manifestation dans le sens de Villafranca semblait coïncider avec une levée de boucliers du parti clérical en France. Bologne, Ferrare, toute la Romagne refusant de retourner sous la domination du pape, Pie IX rompait, en ce moment même, avec le gouvernement piémontais et envoyait à l'ambassadeur de Victor-Emmanuel ses passeports. Il n'avait voulu écouler ni Victor-Emmanuel proposant d'administrer la Romagne comme vicaire du Saint-Siège, ni Napoléon III engageant le Saint-Père à faire dans ses États « les réformes nécessaires ». Les évoques français, à cette occasion, assaillaient Napoléon III de leurs plaintes et de leurs reproches. Pour la première fois, ils attaquaient ce gouvernement qui avait été leur allié depuis le 2 Décembre. Napoléon III allait-il céder à l'impulsion de ce parti sur lequel il s'était appuyé jusqu'alors et achever de perdre tout le fruit de sa grande entreprise italienni* ? Les duchés et la Romagne venaient d'expédier à Victor-Emmanuel des délégués chargés de lui présenter les votes unanimes des populations pour leur réunion à son royaume, Le roi, avec une prudente réserve, accepta les droits qui lui étaient conférés, à titre de vœux qu'il ferait valoir auprès des puissances et surtout auprès de l'empereur des Français. Les provinces de l'Itiilie centrale ne s'arrêtèrent pas à ce qu'il y avait de conditionnel dans Tacceptalion et se gouvernèrent dès lors au nom de Victor-Emmanuel, « roi élu » ; elles achevèrent de s'organiser mililaireinrnt afin de repousser toute tentative de réaclion année, soit de la |)art des princes déchus, soit de celle du roi de Naples et des troupes papales. Napoléon III, cependanl.le 20 octobre, écrivit à Victor-Emmanuel une Ici Ire qui, «le même que la noie du 9 septembre, maintenait les bases de Villafranca, mais expliquées et interprétées : Confédération ; |)résiden

The text on this page is estimated to be only 17.44% accurate

ni BECOflD EMPIRB. [lUr administration etarméo italiennes en Vénétie; Mantoiw el Peschiera forteresses fédérales. Napoléon III invitait Yietor-Emmanuel à le secooder éêUM le d .'Vi^Ioppement de ce plan. Ce plan était tellement chimérique que Ton ne peut admeltre que son auteur Tait pris au sérieux. C était, de hi part de Napoléon III, un acte de convenance en vue des DégocialiaBS qui s'achevaient alors h Zurich. Les plénipotentiaires delà Fraaee. de IWutriche et du Piémont s'étaient réunis dans ce pay» neutre, le 6 aoAt, afin de transformer en traité déloilif les préliminaires de Villafranea. Ils se heurtèrent, comme il était facile de le prévoir, à des difficultês inextricables. Les puissances ci-devant belligérantes pouvaient bi l'Autriche ! « Les circonscriptions territoriales des Ktats italitMiN qui nVtaient pas parties dans la dernière guerre, m* pou^ant êtn* changées qu*av(M: le concours des puinaancr qui ont |)rê>ide à leur fonnation et reconnu leur exielenee, le» droits du grand-duc de Toscane, du duc de Modèneetdn dnc de Parme >oiit expressément n'^servés. •»

 Cmî impliquait la réunioD d'un congrès européen pour le règleoMiit des questions qui restaient pendantes. Le congrès européen était destiné au même sort que la Confédération italienne : il ne devait jamais se réunir. TiimUs qu on annonçait pompeusement à TEurope un nouveau congrès de Paris, Napoléon III préparait une évolution qui aBait rendre cette assemblée impossible. Dans le courant de déceoybre, une brochure intitulée le Pape et le Congrès éclata cowDe une bombe. Elle était Tœuvre d'un publiciste fort connu, M. de la Guéronnière ; mais tout le monde y vit la penée de Tempereur. Non seulement on s'y prononçait contre la restilotîon de la Romagne au Saint-Père; mais, tout en adOMltant la nécessité du pouvoir temporel du pape, on y affirmait

The text on this page is estimated to be only 25.94% accurate

2M SECOND EMPIRB. [lUQ] prise de possession du ministère par M. de Cavour (17 janvier . L'empereur était résolu a consentir aux annexions îlaliennes et à réclamer le prix de son consentement. Les larges compensations qu'obtenait le Piémont, à la place de cette Vénétie que Napoléon III lui avait promise, permettaient à la France de revendiquer à son tour une autre annexion, celle de la Savoie et de Nice, conformément aux conventions secrètes de 1S58. Le nouveau royaume italien, fondé avec Taide de la France, ne pouvait consener des provinces françaises d'origine, de langue et de situation géographique. Napoléon 111 pressentait de Tirritation en Europe et surtout en Angleterre, lorsque se réaliserait cette restitution à la France d*une partie de ses frontières démembrées en 1814, ceci après qu'il avait maintes fois protesté de ne chercher aucun agrandissement. Il pré|)arait les moyens d*apaiser la mauvaise' humeur anglaise. Sous le nouveau ministère Palmerston, de même que sous le ministère Derby, l'empereur voyait, en effet, TAngleterre partout inquiète et jalouse. En É^'yple, elle s'efforçait d*enlraver la grande entreprise de M. de Lesseps ; elle avait fait ordonner par la Porte ottomane au pacha d'Egypte de faire cesser les travaux commencés pour le percement de Tisthme de Suez. Notre ambassadeur à Constantin(»|)le, M. Thouvenel, avant detre apiM^é chez nous au ministère des affaires étrangères, a%ait soutenu éiiergiquement M. de Lesseps et obtenu contre Tamba^sade an^'jaise le otmenurs des représentants des autres grandes (»uissanees. Lopiiiion eunqiéenne était unanime en faveur de la réouverture de la grande vuie du commerce antique. La défense fut levéi». Les travaux du canal furent repris : P<>rt-Sald fut créé sur la Méditerranée ; Ismallia, entre les deux mers ; Suez, sur la mer Ilouge. Le public anglais coninieneait à Mâiner rn|»pn>ition si peu inoti\ée de son gouverne* m«»iit. L «neiiir du eanal était désormais assuré. \ Taiilre i*\lreinile de la Méditerranée, au Marne, rAnglelerre ne teiiioiL'iiait |ia> moins d'onibra^'es. Le gouvernement faible fl di*>t»nl«nin«' di' rri cniinri* africain ne voulait ou ne pou%ait enipêilier le> inenrHJon^ île sf> sujets sur la frontière de noliv

[ItaO] LE CANAL DE SUEZ. Ut province d'Oran ni sur le territoire des quelques places que TEspagne possède sur le littoral marocain. L*Espagne demanda des satisfactions qui lui furent refusées et déclara la guerre. La France, sans déclaration de guerre à Tempereur du Maroc, envoya des troupes châtier les tribus marocaines qui avaient violé notre territoire. Le gouvernement anglais s'alarma de raccord de la France et de TEspagne ; il voyait déjà Gibraltar menacé, si les Espagnols mettaient la main sur Tanger et occupaient la rive africaine du détroit, avec Tappui de la France. Les Espagnols firent une courte et brillante campagne : ils gagnèrent une bataille et imposèrent leurs conditions à Tempereordu Maroc; mais ils rassurèrent TAngleterre en n'exigeant pas de cession de territoire. Napoléon III, de son côté, tâcha de regagner Topinion anglaise, en secondant de plus en plus activement TAngleterre dans une entreprise où les armes de la France étaient associées avec les armes anglaises, au bout du monde, en Chine. Nous y reviendrons. L'empereur toucha TAngleterre encore plus à fond dans ses intérêts par une grande mesure économique. Il avait fait engager, dans les derniers mois de 1859, des négociations avec TAngleterre pour un traité de commerce. Les pourparlers allaient été entamés, de notre côté, d'abord en Angleterre, par Pancien saint-simonien Michel Chevalier, devenu Tun des chefs de récole économique et libre-échangiste ; les bases avaient été arrêtées entre cet agent secret et M. Gladstone, chancelier de TÉchiquier (ministre des finances), assisté du célèbre économiste anglais Richard Cobdcn. Après quoi, Taflaire fut suivie à Paris entre M. Cobden et l'ambassadeur anglais lord Cowley, d*une part, et, de Tautre part, le ministre du commerce Rouher et M. Baroche, ministre des affaires étrangères par intérim en attendant l'arrivée de M. Thouvenel. Le ministre des financeSi Magne, partisan du système protecteur, n'en savait pas plus que le public sur ce qui se préparait. Le 5 janvier 1860, l'empereur adressa au ministre d'État, M. Achille Fould, une lettre qui exposait tout un système d'économie politique. 11 y vantait les bienfaits du libre-échange,

The text on this page is estimated to be only 25.39% accurate

SM SECOND BHPIiE. (t toQl en reconnaissant qu'avant de développer notre eoninwree extérieur par réchange de nos produits avec cenx de Télmnger, il fallait améliorer notre agricoltnre et affranchir notre OHlnttrîo de toutes les entraves intérieures qui la plaçaient, loni rapports, dans des conditions d'infériorité, il expliquait ce qn*à son point de vue, il fallait faire en favenr de Tagiicullure. Pour Tindustric, on devrait affranchir de tous droits les matières premières, faire des prêts aux industriels nin de les aider à perfectionner leur matériel, accélérer le pint poaaîble Texécution des nouveaux canaux, routes et chemina de fer. L'encouragement au commerce par la multiplication des aaoyi d^échange suivrait, comme conséquence naturelle, les prOcvdontes. L*abai$semont successif de Timpdt sur les denrées de grande consommation, poursuivait-il, sera donc une nécessité, ainsi que la substitution de droits protecteure aux prohihilions. Ces améliorations, conduait-iK pourraient être obtenuet, d'une part, en appliquant à de grands travaux publics 160 nullions restant disponililos sur le montant de l'emprunt eotttrndé pour la guerre d'Italie (l'Italie nous remboursait une partie de nos frais, 60 millions) ; d'autre part, en suspendant provisoirement l'amortissement. Bien qu*il y eût, dans cette longue élucubration, qnehpiet vues peu pratiques, les données générales étaient aeœpUihlet. LVmpereur semblait disposé à procéder avec prudence à ta transformation de notre régime économique et, en condnnnt è rutilit«'^ des traités de commerce avec les puissances étrangères, il n'annonçait la suppression des droits qu'à l'égard des nMlîéres premières. Il est vrai qu'une première question nsseï grave s'élevait k ce sujet : avec les colons, que ta France ne produit pas. Napoléon III qualifiait de matières premières les Inines, alors un des produits les plus importants de ce qu*on peut nommer notre industrie rurale, et qu'il allait livrer sans à ta coneurrence. Ià" traitr flr niniiiieree. ainsi annoncé, fut signé ta 23 ji \ier av«T rAngleterre. Ije désir de soutenir le ministère de lord Palmerston par un arrangement commercial agréabte à l'opinion anglaise' avait contribué à précipiter ce résultat. Lord

(Iltq TRAITt DE COMMERCE. 249 Paloieratoo, malgré tout, ? alait encore mieux pour Napoléon III ^wkNnd Derby. Le traité n'était conforme, ni aux promesses que Tempereur «nût fûtes précédemment aux Chambres, ni même k la lettre éa 5 janvier. On n*allait pas jusqu'à rentier libre-échange ; mais on entrait largement, sans la préparation promise, dans la voie éB la eoncnrrenoe. Il n'y avait pas seulement d^rèvement de ce que Ton qualifiait de matières premières : il y avait entrée d'nne foule de produits industriels anglais, moyendroits qui ne devaient en aucun cas dépasser, quant à priacnt, 30 pour 100 de la valeur^ puis, à partir du 1*' octobre I8M, 25 pour 100. En deçà de ce maximum, notre gouvernepouvait réduire les droits à son gré. L'Angleterre, à son tour, s'engageait à recevoir en franchise 1 certain nombre de produits français et à réduire ses droits ■08 vins. Il devait y avoir égalité de traitement pour les navires des deux nations. Les deux puissances s'obligeaient à se faire profiter réciproquement de tout avantage qu'elles accorderaient k une puissance tierce : le tout, pour TAngleterre, sauf la sanction du Parlement ; quant à la France, rien de pareil ; le dictateur du 2 Décembre, dans sa Constitution, s'était attribué plein droit de conclure les traités. Le traité était conclu pour dix ans, puis devait continuer d'année en année, s'il n'était dénoncé. D'après les débats qui avaient eu lieu, l'an passé, sur une loi de douanes, on pouvait s'attendre à une vive opposition dans le Corps Législatif. Les Chambres s'ouvrirent le l*' mars. L'empereur débuta par des paroles de paix que confirma la réduction du contingent de 140,000 hommes à 100,000, en même temps qu'une large réduction de l'effectif sous les armes. Napoléon III annonça « un ensemble de mesures ayant pour but d'accroître le bien-être de ceux qui travaillent et de multiplier nos rapports commerciaux » . Le traité de commerce avec TAngleterre était, dit-il, le premier pas dans cette voie. Il réclama le concours énergique des Chambres en faveur des lois destinées à faciliter l'application et les conséquences avantageuses du traité. Il promit que, malgré les

The text on this page is estimated to be only 20.52% accurate

o:io SECOND EMPIRE. 'I diminutions et les suppressions de droits, son gom'eroement n^ recourrait ni ù de nouveaux impôts ni à de nouveaux emprunts. Il termina en assurant que la France ne souhaitait que « de développer en paix ses immenses ressources » et eu afCrmant cet axiome : — que, plus un pays est riche et prospère, plus il contribue à la richesse et à la prospérité des autres. La discussion des projets de loi qui étaient la conséquence du traité de commerce, fut animée et prolongée parmi le< députés. Le premier projet portait sur le tarif des matières premières. On se plaignit de ce que le gouvernement apportait à la Chambre un traité conclu et irrévocable, dont on n avait plu» à discuter quo la mise en pratique. Les commissaires du gouvernement opposèrent aux réclamants le texte de la Constitution. On cita, dans le i^onrs de ces débats, des chiiïres reniarquabli's sur les i^ro^^rès de notre industrie et de notre commerce d*exportation sous le régime qu'on venait de changer. Pour h h(»uille, depuis la Restauration, la production avait monté de 9 millions de quintaux à 79; pour la fonte, elle s'était élevée, de 2 millitms de quintaux en 1826, à 8 millions 1/2 eu 1857. Notre e\|Mirtati(»ii, de 755 millions eu 1817, s'était élevée, en 1858, à ISS7 niilliniis. La question était de savoir si la suppression ou la (liniinution des droits arrêterait ce progrès, comme le soutenaient les |iroteetionnistes. Un leur répondait que ce lari:e dt*\eli»|»penit*nt ne >'était produit qu'après que l'on eut onnnieneé à modérer rexagération de la protection. Xous avun* cité les cliilTres du eoniuierre général; le commerce spécial de la France a\ec l'Angleli'iTi», en ls5S, avait monté à 587 niillion>. Quant à la na\igation, les navire> employés au commerce entre la France et r.VngletiTre jaugeaient, en 1825, 151,OUO tonneaux, dont Si,(NH) pour la p:irt des bâtiments français. Eo I85S, 1rs navires avaient jaugé 2,419,tJUO tonneaux, dont 7o!{.oi.o seulement pour la France. Nous avions donc fait des [•nvir^. iiiai^ d.-iii> une luoporlion incomparablement moindre que |i*s An.:l.'ii^. l n lies niiitiMirs |ir(»teetiniiiii>tes opposa l'empereur à luinièinr. In |»a--aL«-di>aMi\res de Napoléon I II, datant de 1842. tniitiiil tic runr>ti' la tliémie de la liberté ilu commerce. Le rtp*

 porteur de la commission, M. Pouyer-Quertier, maonfacturier roueonais, attaqua le traité avec véhémence. Le projet de loi sur les matières premières n'en fut pas moins accepté par 249 voix contre 4. Les protectionnistes n'émirent point un vote négatif qui ne pouvait rien contre le traité. La grande querelle des protectionnistes et des libre-échangistes à propos du traité de 1860 devait plus d'une fois se renouveler dans les crises presque périodiques que subit le commerce. Il était inévitable que le brusque changement de régime causât bien des souffrances partielles. Toutefois, Taccroissement si considérable des relations avec l'Angleterre ne devait point, dans Tensemble, nuire à la France, qui, si elle allait beaucoup importer, allait aussi beaucoup exporter. Non seulement nos viticulteurs, mais nos éleveurs de TOuest devaient jeter des masses de denrées en Angleterre. Nos industriels même, par de courageux et intelligents efforts, devaient arriver à lutter avec avantage sur bien des articles que varient notre goût et notre esprit inventif. En résumé, le traité pouvait mériter le blâme quant à la précipitation et à la forme, mais non quanta la tendance, qui était dans le cours progressif des choses. Les diverses lois d'application furent successivement votées. Elles concernaient le rachat de quelques canaux, la construction do quelques chemins de fer secondaires, le commencement d*un réseau de chemins de fer en Algérie, la mise en valeur des marais, les travaux des routes départementales et des chemins vicinaux, le reboisement des montagnes, l'emploi aux travaux publics des fonds qui restaient de lemprunt de guerre, enfin des prêts à industrie, afin de perfectionner son matériel. Ce dernier projet fut fort débattu et devait Tétre ; il était peu pratique et rexéeution en devait être nécessairement insuffisante et arbitraire. Le vote des lois qui dérivaient du traité de commerce fut suivi d*un débat très animé sur les affaires de la ville de Paris. Une loi était nécessaire pour autoriser les obligations que la ville, cest-à-dire que son dictateur, M. llaussmann, voulait émettre afin de couvrir ses dépenses extraordinaires. La gigantesque entreprise de créer un nouveau Paris et les charges ûnan

The text on this page is estimated to be only 25.42% accurate

â52 SECOND ElIPIRB. (IMi; cières qui en résulteraient alarmaient tous les esprits prévoyants : M. Ernest Pieanl attaqua vivement, avec son bon sens spirituel et sa parole incisive, ladministration da préfet de U Seine ; mais son succès de tribune n'empêcha pas le vote que U majorité n'osa reruscr à lempereur. Les Chambres avaient également voté. Tannée pivcédonte, une loi qui doublait la surfan* de ce Paris que, naguère, on trouvait déjà si grand ! Toutes le> communes ou parties de communes enveloppées dans Tenceinte des fortifications avaient été K'unies à la Capitale. Ceci, da reste, avait été à prévoir dès la construction de Tenceinte. Ce n était pas seulement les finances de Paris, mais celles de rÉtat qui suscitaient de sérieuses préoccupations. Un député qui n*était point Tennemi du gouvernement impérial, M. Làmbure, fit de la situation un tableau sincère et peu rassurant 11 montra Taccroissement constant desdé|M>nses et de lu dette. Od avait dépensé, en quelques années, 2 milliards 274 millions eo dehors des ressources normales. I^ conclusion du discours de M. Larrabure était que tous les budgets, depuis onze ans, se seraient soldés en déficit si Ion n avait eu recours aux crédits extraordinaires. De plus, maintenant, on suspendait lamortissement ; ou dépensait les sommes qui, dans Tétat normal, devaient être mises de côté chaque année en vue du rachat de la dette. Les affaires d*ltalie excitèrent encore plus d agitation dans les Chambres que le traité de commerce. Les passions cléricales se montrèrent plus violentes dans leur langage que les intérêts protectionnistes. L*empereur, dans son discours d'ouverture, 8*était plaint des alarmes passionnées que manifestait une partie du monde catholique et de Tentier oubli des services qu*il avait rendus, lui qui, seul, depuis onze ans, soutenait a Rome le poa\nir ilu Saint-Père. Ces reproches de Napoléon III excitèreol de \i\is recriminutiims parmi les cléricaux des deux Chambres. Le Sciiat n*«»sa nrcucillir les pétitions dont il était assailli en favear du |»ou\oir temporel: mais, au sein du Corps Législatif, maints orateurs l'clatèrent contre la connivence du gouvememeot ea ce qui re^Mrdait l'annexion de la Uoniafine. Dans CL' iiièmio di>cours qui a\uil tant niécooteotë les

(1M0) LA SATOIB BT IfICE. tB) eaifx, Napoléon III arajt exprimé ses regrets, phis ou aoiiis sincères, sur ce que la pensée de TîNafraiiea n*aYaît po être réalisée. Il reconnaissait, dans la situation présente, aToir donné i yietor-Emmanoel le conseil de répondre au vœu des provinces qui s^oflraienl h lui, sauf quelques réserves peu claires surTaiitonomie de la Toscane et sur les droits do Saint-Siège à respecter « en principe ». Ceci était la préparation à une révélation importante. « Devant cette transformation de ntafie dn Nord, qui donne à un Ëtat puissant tous les passages des Alpes, il était de mon devoir, concluait Tempereur, de réclamer les versants français des montagnes. La France expose franchement la question aux grandes puissances ; elle a droit à une garantie indiquée par la nature elle-même. » Le gouvernement anglais, quoiqu'il ignorât la convention secrète de 1858, aurait dû pressentir que les annexions italiennes détermineraient les annexions françaises. Il laissa voir, cependant, autant de désappointement et de colère que si ce que gagnait la France eût été perdu par TAngleterre. Le ministre des affaires étrangère, lord John Russell, essaya de déterminer les puissances continentales i se concerter avec rAngletenre pour s'opposer à cette modification de Tétat territorial de 1815. Bien que TAIIemagne continuât de se montrer bainense et inquiète, ces ouvertures Turent mal accueillies. La Prusse ne vo«lut pas s'engager sur ce terrain. L'Autriche répondit amèrement qu'elle voyait l'annexion de la Savoie i la France du même œil que TAngleterre avait vu l'annexion de la Lombardie au Piémont. La Russie ne trouva point d'objection à faire à ce qui lui paraissait une transaction régulière entre la France et le Piémont. Le rdle du ministère whig devenait pire que n'avait été celui Al ministère tory qu*il avait si fort attaqué; sa conduite était injustiOoble quant au fond des ekoses ; car TAngleterre n'avait 'pas le moindre intérêt dans la question ; mais l'amour-propre des hommes d^tat anglais était Aroissé ; ils se croy aient joués par Napoléon III, qui avait tant protesté de ne point viser k

The text on this page is estimated to be only 17.20% accurate

Viï SECOND EMPIRE. iSCo; élargir notre territoire, tandis qu*il avait en poche son traité secret de 1858. Napoléon III trouvait moyen de se donner tort dans la forme, quand même il avait raison dans le fond. Sa prétendue habileté avait été ici fort maladroite : rhonnèteté eût ett* plus habile. S'il n*eAt rien promis, personne n'aurait eu un m<>t à dire. Le 25 mars, le Moniteur annonça que le roi Victor-Emmanuel consentait à la réunion de la Savoie et de Nice a la Francf. sauf à s'entendre avec le gouvernemonl franrais sur les moyens de consulter les populations « sans nulle contrainte de leur volonté ». Los doux provinces votèrent affirmativement à une immens»' nKijorilé, Nir«'. le 15 avril, la Savoie, le 22. 11 y eut un entraioe ment vérilnble vi\ Savoie, où Ton se souvenait de s*étre doDOf avec Umi (rus do Monlun. Le second Knipiro nous rendait ainsi une partie de ces froD(iôn*s naturollrsqiio la proniiéro Hépublique nous avait données et qui' Na|H»lrun I" nous avjiit fait perdre. Napoléon III deiut nous faire payer ohor i*o servior! Le 20 mars, lo lendemain du jonr ou le Moniteur avait annoncé la si<:naturo du="" trait="" ontro="" .="" et="" viclor-emmann="" il="" y="" avait="" ou="" an="" parh="" aii="" une="" explosion="" de="" repn="">rlir< qui allaient jusqu'à la mt'n.irc Lnrd John Russell. qui n'.-i\ail pniiit rii.ilHlude dt*s méii:i;:«Muents diplomatiques, fil |Hi*>-i'iilir uii" r.i.ijiiinii l'iinqMMMiiio, si dt> |)areilles quosUoib tr;iiiîif\i«»n \iMi:iii'nt \\ *•!• riMiouvelor. \x^ rn;iliii.iii^ nil.iii'Ml pliiN ^i liirilrs à refaire dans Fetatoà rl;iil ri:iin»|M' i|i|iiii^ hi ;;iiene île Crimée ot ce n*était point là h* péril que la riMuee :i\.iit il redouter. Dans les discussions qoi

;i8C0l LA 8AV0IB BT NICB. 1S5 suivirent, les radicaux et les hommes du libre-échange, M. Bright, M. Cobden et leurs amis, se séparèrent des whigs aussi bien que des tories. En réalité, le ministère anglais, malgré sa mauvaise humeur, n'avait point envie de rompre avec la France ; il était satisfait du traité de commerce et tenait à la coopération française en Chine, alors en pleine activité; les rapports entre les deux gouvernements étaient devenus aigres ; mais, ni d*un côté ni de Tautre, on n'entendait les faire cesser. Une note du Moniteur^ du 1" juin, protesta contre Taccusatioo de viser à de nouveaux agrandissements. Peu de jours après, Napoléon III passa la frontière pour aller trouver à Bade le prince régent de Prusse et les principaux souverains allemands, qui, h Texception de l'empereur d'Autriche, étaient là réunis en ce moment. Il s'évertua à les rassurer sur ses projets. Les événements se précipitaient en Italie. Victor-Emmanuel et Cavour n'avaient point perdu de temps pour organiser constitutionnellement le nouveau royaume et le parlement de la haute Italie remplaçait à Turin le parlement piémontais. C'était déjà sans doute un grand résultat ; mais Napoléon III se faisait illusion en s'imaginant que le mouvement national et unitaire de l'ilalie s'arrêterait à moitié chemin. Ce qui allait se faire devait dépasser, non seulement l'attente de Napoléon III, mais les espérances, j^inon les désirs, de Victor-Emmanuel et de Cavour. S*il y avait eu un gouvernement raisonnable et libéral à Niiplos, un royaume de la Basse Italie eût sans doute prolongé plus ou moins son existence en face du nouveau royaume de la Haute Italie, avec le pape à Rome, entre les deux. Mais le changement de règne qui avait eu lieu récemment dans le royaume méridional n*y avait amené aucune amélioration sérieuse. Le jeune roi François II, circonvenu par les conseillers de son père, maintenait, à peu de choses près, le système de terrorisme établi sous le rè^me précédent ; la loi dc^ suspects restait, en fait, la loi suprême de Naples et de la Sicile. Il y avait jusqu'à 180,000 suspects inscrits sur les registres de la police et soumis à la surveillance. C'était à peu près toute la classe éclairée du royaume. Depuis le commencement de Tannée, on avait arrêté des milliers de citoyens pour de simples soupçons. Les Suisses

The text on this page is estimated to be only 16.44% accurate

SECO?rD EXPIBE. Il au senieo de Naples, qui foruiaienl le noyau solide de rarmêe. s'étaoi révollés, le gouveruemeDl uapolitaiD invaillail à le» remplacer par des mercenaires autrichiens. La Sicile était encore plus durement opprimée que les pn>viiices continentales. Toute saignante de 18-18 et de 1849, dk recommença ses mouvements in:>urrcctionnels. Le drapeau Incolore italien fut arboré sur divers points de Tile el les Skiliess lanc(Mvnt vers a leurs frères » de Tltalie du Nord un appel k U délivrance. Les volontaires de Tan passé commencèrent à se reToroier rn Lombardio. à iièni's et ailleurs. La fermentation était partout Les volontaires firent appel au héros de la gueiTe révulutioQnaire. u tiaiibaldi, qui, après Villafranca, avait été urj^anlsc^r niilitiiirt'iiHMit la Romaine. Dans la nuit du .j au G mai, (ïaribaldi partit de Gènes avec un millier d'hommes d'élite, embarqués sur deux navires à vapeur qu'une ciunpagnie de navigation s^était laissé enlever de bniaii j*»ur> jusqu'à Païenne, déjouèrent par d*hsbiles de guiMie los opi'ra(i«»ns que tenta pour les envelopper le breux eiir|t> d'arniei' qui occupait cette capitale; les MiUc, eulin, {lénêtrereut dans Falerme, soulevèrent d'un élna

[liio! gauioaldi et les mille. :*57 la population qui les attcndail cl terrîGèrcnt si bien les 25 ou 30,000 soldats du roi de Naples, qu'ils les réduisirent à capituler et à évacuer la ville (27 mai — 6 juin). Garibaldi avait fait passer sa flamme héroïque dans Tâme de tout un peuple. Victor-Emmanuel fut proclamé dans Palerme et dans Tile entière. Les nouvelles de Sicile avaient produit une vive impression en Kurope. Les puissances continentales, qui avaient semblé indiiïérentes aux changements opérés dans le nord et le centre de ritalie, témoignèrent beaucoup d*irritation de Tattaque contre le royaume de Naples. La Prusse, loin de se montrer sympathique à Tachèvement de Tunité italienne, parla, cette fois, de renouveler la triple alliance russe, autrichienne et prussienne. Le ministre des affaires étrangères de Russie, le l»rince Gortchakof, envoya une protestation très énergique en faveur des Bourbons de Naples. Napoléon III protesta aussi, mais avec embarras plutôt qu'avec colère. Les manifestations de la Russie et de la Prusse n'aboutirent du reste qu'à oOrir au roi de Naples leur « appui moral ». Ce n'était pas assez pour arrêter Garibaldi. Le roi do Naples, dans sa détresse, se résigna à invoquer la médiation de Napoléon III ; il promit de donner une constitution h ses sujets, de s'allier à Victor-Emmanuel et proclama dans .Naples toutes les concessions qu'il put imaginer, a II était trop lard. » C'est ce que répondit Napoléon III aux agents napolitains ; il les renvova à Turin. ' al t> n est pas que l'empereur vit avec satisfaction ces grands (*oups qui bouleversaient toutes ses combinaisons; il avait bien voulu le royaume de la Haute Italie; mais il ne souhaitait aucunement l'unité de ritnlie sous Victor-Knirnanuel. Il eût maintenant désiré de maintenir du moins le royaume de Naplos sans la Sinl(\ On songeait autour de lui, en ivpronant les traditions napoléoniennes, à remplacer les Bourbons par un Murât. Il n'avait point de parti pris là-dessus; mais il proposa à l'Angleterre de s'i»nlendre pour eni|»êcher Garibaldi de franchir le d(*troit de Messine et de niareher sur Naples. L'-\nKlet«'rre ne consentit pas. Le cabinet anglais était ilécidé ù accepter runilé italienne. VI. *'

The text on this page is estimated to be only 18.62% accurate

258 SECOND EMPIRE. :iSCO| Virtur-KmmniHK'l, copeiidant, pour complaire a IVmpoivur» écrivit à en IS.'io, qui était \enu joindre les Mille. Le rui François 11 ne se sentit pas en état de défendre sa capitale, qu'il é\acua a\ecson armée. Il se retira à (iaëte. Garibaldi entra prque seul dans Na|»lr>, acclamé par toute cette grande cité, y compris ces ard li'> represi'ntanl> de l'Angleterre et de la France n*a\ait'nt pa^ (juitte Naple^. C.rei indiquait que Napoléon 111, au^, avait maintenant pns son |»arti tir la n^inion de la haute et de la basse Italie en un s*>iil rn\jum«*. ParalIi-hiiKiit au\ icd'nti^santes péripéties de la guerre, s'étaient |»ruduit> di* >rcrets inridenl> politiques qui n'étaient |kas de moindre importance. \u moment où Cavour applaudissait à l'expédition dt* Naplrs. il y a\ait pourtant une dissidence tri'S gravr, une \éritablr cii'>- rntn' lui et Garibahli. Le grand politique, tmit en tlt»*«irant li* >ticcé> du héros, craignait que celuici. (|iii iK' ti*nait

[1860] NAPLES ET ROME. 239 États du pape lui en fournit les moyens. Napoléon 111 avait laissé le général Lamoricièrc, de républicain redevenu légitimiste et catholique ardent, aller prendre le commandement d*une petite armée catholique que se formait le Saint-Père. LVmpereur ne méconnaissait pas les graves inconvénients de Toccupation de Rome par nos troupes et pensait à les en retirer lorsque le pape aurait à sa disposition une force militaire de quelque consistance; mais il arriva que cette petite armée papale, composée de gens de tous pays, prit, sous Tinfluence d*un état-major de légitimistes français, des allures non seulement contre-révolutionnaires, mais anti- impérialistes et nettement royalistes. On y bravait presque autant le gouvernement français que le nouveau gouvernement italien, auquel on adressait de téméraires provocations. Napoléon 111 était donc fort indisposé contre ce qui se passait à Rome. Cavour se hâta d*en profiter. Il envoya deux des hommes les plus distingués de Tltalie, le ministre Farini et le général Cialdini, trouver à Cliambéry Tempereur, qui était venu \isitrr nos deux nouveaux départements de Savoie et de HauteSavoie. Les envoyés italiens représentèrent à Napoléon III que leur roi allait élre dépopularisé et bientôt emporté par le mouvement italien, s*il ne se mettait à la tête des populations pour continuer Tœuvre de Tunité italienne. La question était de sa>oir si Tœuvre serait poursuivie par la Révolution ou par les forci's régulières d'une monarchie nationale. Ce qui restait au pape au nord des Apennins, les Marches et TOmbrie, était maintenant en insurrection et aux prises avec Tannée de Lamoricière. Il était impossible d'empêcher les populations de la Ui»magne, de la Toscane et le reste d aller au secours de leurs \oisins et de leurs frères, et il était tout aussi impossible de faire cesser Tétat purement révolutioiinain^ où se trouvait le royaume de Naples, si Tannée royale italienne ne se portait vers les provinces napolitaines et ne les rattachait au royaume d Italie. Il fallait pour cela mettre la main sur les Marches et Tihnbrie, en passant sur le corps à Tannée de I^moricière. NapoIé«>ii. après avoir longtemps réfléchi, aurait répondu: « Fate. ma Tate presto ! » (Faites; mais faites vite !) On a con

The text on this page is estimated to be only 15.91% accurate

260 SECOND EMPIRE. [I^r^)) (esté avec raison cotte réponse ; elle n'était pas dans son carac* tore. II écouta en silence, ne s^engagea point, mais ne détourna pas ritalie d'agir. C'était tout ce qu'il Tallait au roi et à Ca\tiur «' en déronle par le général Cialdini. Lanit»nriire (èren(de nouveau et. cette fi»i>, .•|q»uyèn*nt bMir proteslation par le retrait de leurs ambassadeur» du >ud. Viterbe, Or\ielo et d'autres viUes avaient Ci»nunencie et d'Autriche ri U* prinrr rriii iil i\r P^U'»^e \cnaient d'a\oir une cntrc\ue à Var••o\ii' 21 — 2«i lulnlur . i;t;iit-ci' la .Sainte-Alliance qui se rcforMi.iil / «-uri'. L'and»a^>adeur français eu Russie ■ivi'ilit -"U ;."ii\riii. I!,, lit i|u«' !•• (>ar lui a\ait protesté qu'il ^'■Mliit liii Miiriliation et non de la coalition -. Al* Il n'.KC'id I pojut à I Autriche son concoure pour re

[ISeO] L'ITALIB BT L'EUROPB. 261 commencer la guerre. La Prusse n'y était pas plus disposée, surtout quand la Russie s*y rerusait. Tandis que les monarques conféraient sans résultat, la révolution* italienne continuait d*agir, mais maintenant sous la direction royale. Les troupes du roi entraient, à la fois parterre et par mer, dans les provinces napolitaines. Un retour offensir de Tarmée du roi de Naples, restée maîtresse de la ligne stratégique de Gaëte à Capoue, avait favorisé les plans de Cavour en arrêtant Garibaldi sur les bords du Yulturne. Les volontaires avaient encore livré de brillants combats ; mais ils n'étaient pas assez fortement organisés pour emporter Gaête ni même Capoue, dès que leurs adversaires étaient enfin résolus à défendre les derniers refuges de la royauté bourbonnienne. L'arrivée des troupes régulières italiennes trancha la question. Les troupes du roi de Naples, d*échec en échec, furent refoulées sur Gaëte, pendant que, dans tout le royaume, on votait la réunion à Tltalie une et indivisible sous Victor-Emmanuel. Après le général Cialdini, Victor-Emmanuel en personne était venu joindre Garibaldi. Le roi fit son entrée dans Naples, ayant à son côté le héros révolutionnaire (7 novembre). L'accord, cependant, était loin d'être complet entre eux. Le roi éprouvait pour Garibaldi une sympathie et une reconnaissance très sincères, mais ne pouvait lui laisser, sur le royaume conquis par les Mille, cette dictature révolutionnaire que Garibaldi eût souhaité garder un temps, non par ambition personnelle, mais dans rinlérèt de ses vues sur Rome. Le héros, obligé de s'arrêter dans son impétueuse carrière, refusa les titres, les honneurs, la fortune que lui offrit le roi dont il avait si largement étendu le royaume : il se retira dans la petite ilo de Caprera, entre la Corse et la Sardaigne, pour attendre là, en cultivant quelques arpents de terre sur un rocher, le moment d'aller délivrer Rome et Venise. L*armée italienne avait entrepris le siège de Gaête. Napoléon III, il cette occasion, retomba dans de nouvelles contradictions. Pour faire prendre au sérieux ses protestations contre ce qu'il avait permis d'accomplir, il ne reconnut pas le blocus de Gaête et fit protéger cette place par notre escadre, en iuter

The text on this page is estimated to be only 16.46% accurate

262 SECOND EMPIRB. [inci (lisant aux Italiens de Tattaquer par mer. L'Angleterre, afin «le se rendre agréable ù ritalie aux dépens de la France, se h«îta th^ protester contre le rehis de reconnaître le blocus. C Vtnit un** maladresse que de donner cet avantage au gou\ernt'nienl anglais; car celte bizarre situation ne pouvait se proluncer. Fn janvier 1861, Napoléon III, sur les instances de Cavuur. m' décida à retirer sa Hotte, « par respect, dit-il, pour le prinrij" de non intervention ». Il eût mieux valu le respecter l«Hit dr suite, si Ton devait tinir par là. LVx-roi François II fui. bimlnl après, cd)ligé de capituler et s*embarqua sur un na\iri* franrai^ pour aller cberclier un asile dans Rome. L'Italie était faite, moins Home et Venise. Les impressions, en France, furent très diverses. Le nioml-' décembri>te t't impérialiste était fort étonné, troublé, désnrirnl»-. Les exploits de Garihaldi enthousiasmaient les républicain^ i*t 1* jeunesse. Les esprits pnliln|ues admiraient profundémci '. ('avour. Los anciens libéraux alliés aux cléricaux étaii'Ul au^-M déroutés ({ue les impérialistes et ne cachaient pas leur mau\ni« humeur de ces nouveautés (*\traordinaires, qui subiner^eait-n! leur opposition dacadémii» et d*» salons. Les cléricaux eliui-ul furieux de ce tprils nonunaient la trahison de Tempercur. Ils n** gardaient plus aunine mesure dans les mandements épisci>pnu\. dans les [tamphlet^ ni dau^ les journaux. \a' pou\oir nu'imijiea encore les é\èques; mais il frappa rndt»menl les jonriiaiix: beaucoup reçurent des avertissement <: plusieurs="" funiil="" supprim="" en="" t="" le="" fameux="" cfiivf="" qui.="" p="" u="" soucieux="" de="" la="" l="" h="" type="" rultranioiilanisnic="" et="" tra="" sa="" remorque="" clerg="" maxime="" bieu="" c="" lui="" droit="" dt="" se="" plaindre="" :="" quand="" je="" suis="" b="" plus="" iaihie.="" distit="" m.="" veuillot="" aux="" r="" lib="" ileio="" libell="" parce="" tel="" est="" votre="" principe="" mai="">uis !«• plus fort, je >ous l'ôle, parce que tel n'c^l pa* l(* iiiiumiIi' |-ir I»'*» ::r.'inN i'\"iiriin'iil- du dehors, NapuléuD III

[1M0-1S6I] LE 24 NOVEMBRE. W^ avait cru nécessaire de Taire quelque chose de nouveau à Tintérieur et de flatter l*opinion par des concessions plus ou moins efl'eclives. Le 2i novembre 1860, avait paru un décret portant que le Srnnt et le Corps législatir voteraient une adresse annuelle en réponse au discours de la Couronne. Les commissaires du gouvernement, dans la discussion de cette adresse, donneraient aux Chambres toutes les explications nécessaires sur la politique extérieure et intérieure. Les 'comptes rendus des séances des Chambres, rédigés sous Tautorité des présidents, seraient adressés h tous les journaux. En outre, les débats seraient insérés en entier dans le journal officiel, le Moniteur. Enfin, des ministres sans portereuille défendraient devant les Chambres les projets de lois, de concert avec les commissaires du conseil dT]tat. CVtait un lambeau du régime parlementaire qui reparaissait : la discussion sur Tenscmble de la politique et la publicité des débats législatifs dans une certaine mesure, mais sans aucune sanction pariementaire ni responsabilité ministérielle, sans liberté de la presse et avec le maintien de la candidature officielle à outrance. Les impérialistes purs, à rapparition du décret, s'étaient inquiétés du « libéralisme » de l'empereur ; mais une circulaire de Pcrsigny, qui venait de rentrer au ministère de Tintérieur, atti*sta qu'on n'entendait point relâcher les liens qui garrottaient les journaux ; seulement on annula les avertissements donnés a\ant le décret. Un précédent ministre de Tintérieur, le duc de Padone, avait fait dresser secrètement par des préfets, en 1839, une hsle de suspects dans tous les départemenls. l*ersigny conserva ces listes, qui devaient être tenut»s an courant et niculiliées M»lon le»* circonstances nouvelles, o» a n'lrou\é celle de Paris en lS7t). Li »*eur la recette par suite du traité di* commerce, hans un t*\posé de la situation qu

The text on this page is estimated to be only 17.70% accurate

S6I SECOND EMPIRE. lU: sur ce qiio n'avait pas expliqué rcMiiporour. On avait romp^n* • les 00 millions perdus par âti millions enlevés à ramortissonx'iif . par des augmentations d'impôts et par cet accroissement «J'* recettes qui avait recommencé depuis la paix, et encore Te^juilibre du budget était-il fictif; en dehors du hud^set ordinainv les expéditions lointaines, en Cliine et ailleurs, sur lesi|U('lli s nous reviendrons, avaient exigé des crédits extrat»rdinaires. La question italiennti souleva de nouveaux orages. LVmfi reur avait été peu explicite : il paraissait blâmer pour la foriiice qu'il avait laissé faire. Les cléricaux enchérirent sur la m**sion préi'éd(»nlc ; ils lîn»nt au Sénat une bruyante levo«» ilbiuicliers. Li»gentliv du roi (rilalie, le prince Napoléon, K*pondr. à I(*urs premières attaques par un grand discours oii il revendiquait sans ménagement le droit révolutionnaire contre le dP'i di\iu et contre les traités de 1815; il réclamait pour rital; Rome sa capitale, en laissant au pape le Vatican et ses dépendanc(*s, lt> quartier de la rive droite du Tibre, qu'on nir temporel et à obtenir (|u*nM s'i*n n'iïiit à la sagesse de renipert-iir Il n'y eut qu'une majorité dt» 79 voix contre 01. Au Sénat, on conservait des ménagements dans la forme :ai: t!orp< lègi>lalif. roppo>ition cléricab» ne se refusa aucune vinleiici's de Ianga;:i'. tUi injuria Victor-Kinmanuel. «« La gnerrd'Italie, sVcria 1«» député Keller, c'est l'exécution du lestam*'iil d'orsini. •• Li»s républicains, les Cincj, répondin^nt en demandant qu*n retirât les troupes franeaises dt» llonn». Le gouvernement lit du ju-*le uiiiii'u: il passa entre b»s deux amendements contrains q\ii rcil.iinaiciit. l'un, la dêft^nse de la souveraineté temp.' fut vufr.*, au tliups législatif, par 213 voix contre l.'ll. .I.imais parrill»' (»p|M)si(jnn ne s'était vue depuis le relalili--tiiieiii dt' ri'ni|iiff : m;iis la plupart des opposants n'a\aier.l n'iM.u-sè r.HÎn'sH,. i|ii,> j.iirre que ji* gnuvernement se montrai:.

[tSeï] CAVOUR ET GARIBALDI. 257 débals dont le parlement italien fut le théâtre. Un véritable duel politique était engagé entre Cavour et Garibaldi. Cavour rendait pleine justice au libérateur de la Sicile et de Naples, tout en redoutant ses élans impétueux. Le héros n'était pas aussi équitable envers Thomme d'Etat. Garibaldi avait contre Cavour deux griefs qui le remplissaient d'amertume. Né à Nice, d'une famille d'origine génoise, il ne pouvait pardonner au chef du ministère d^avoîr donné sa ville natale à la France : il ne lui pardonnait pas davantage d'avoir arrêté sa marche sur Rome et sur Venise, et maintenant de licencier son armée de volontaires en fondant les meilleurs éléments dans Tarmée régulière. Du fond de sa retraite de Caprera, il avait lancé contre le cabinet de Turin les plus violentes protestations. Le cœur gonflé de ressentiments, il venait prendre sa place au parlement à Turin. A propos du licenciement des volontaires, il se déchaîna contre le ministère et Taccusa d'avoir exposé l'Italie à la guerre civile, « à une guerre fratricide ». Cavour se montra plus grand que jamais en se dominant et en exposant avec modération les raisons décisives qui avaient obligé le gouvernement italien à céder Nice comme la Savoie et à ne pas laisser subsister, organisée ù part, une armée de volontaires qui semblait une menace de renouvellement immédiat de la guerre malgré l'Europe. L'âme généreuse de Garibaldi ne Tut pas insensible à ce grave et noble lan;:age. Le héros se calma, tout en insistant pour qu'on maintint ce qui re>tait de son armée méridionale. Cavour ne pouvait faire cotte concession. Le parlement lui donna raison; (laribaldi, sous l'innuence personnelle du roi, consentit à uno entrevue partirulirn' avoc le ministre et promit de ne pas coniiwomrtln» \\\ ^^ouvornement vis-à-vis de la iM'ance ni vis-à-vis de rAulrirho. Cavour, de son côlô, assurait qu'on ne renonçait pas plus à VenisiMiuànoiUi». Criait une question de temps et de movens (avril 1801;. Cavour r«*iuiHulail ; mais il était épuisé par les prodigieux efforts des doux dmiiôiv^ aiuiérs, par dos travaux et des émotions au-dossus di's foiTi's liiiinainrs. Il fut pris d'une maladie influnnualoire à la liu do mai. Il \\o \\\\i assister à la fête qui

The text on this page is estimated to be only 23.83% accurate

26S SECOND BMPIRB. i*M inaugura le royaume d'Italie par la remise des drapeaui j rarinêc, fétc donl il était le promoteur et dont son absence troubla la joie. Il mourut le 6 juin. Ijk douleur Tut immense en Italie, l'impression profond** vn Europe. Cavour avait si bien fondé son œuvre, qu'elle devait se soutenir et s'achever après lui, quoiqu*iI fût de ces honnu'.^ qu'on ne remplace pas. Sa perte, cependant, n'était pas seul • ment un malheur pour ritalie, mais aussi pour la France. Il avait donné pour base à sa politique Talliance française, d rinlluence que, dans la haute position qu1l avait acquise, il cû: exercée sur TEurope aurait peut-être prévenu de grandes calamités, r/était le seul homme qui eût quelque ascendant sur IVsprit à la fois incertain et téméraire de Napoléon III vi il n'en eût jamais fait qu'un bon usage. Napoléon lil rendit à ce grand homme un dernier h«>mmagen accordant, aussitôt après sa mort, à Victor-Emmanuel li reconnaissance du royaume dltalie jusque-là restée en suspens L'Angleterre nous avait devancés à cet égard depuis trois moi» . les petits États en avaient fait autant; les grandes puissance^» suivirent, moins rAulriche. La réunion des membres épars de l'Italie en un seul corp». en un État qui, bien quincomplet, avait déjà 22 millions d'àme?. rintroduc(iern(*ment vis-à-vis de cette nation incomplète qui visait nalorellenient à se compléter et dont les intérêts en Europe n'avaïHit rii'ii fh» conlradictoire avec les nôtres.

The text on this page is estimated to be only 27.57% accurate

CHAPITRE VIII SECOND EMPIRE (SUITE). — LES EXPÉDITIONS LOINTAINES. — GUERBB DE CHINE. — ÉTABLISSEMENT DE COCUINCUINB. — EXPÉDITION DE SYRIE. — GUERRE DU MEXIQUE. (1837. — 1867.) Lo second Empire, après ses deux grandes guerres d'Europe, poursuivit une série d'expéditions aux deux bouts du monde, partie sous l'influence de cette pensée générale qui le dominait: le déi»ir d'occuper Ti^pinion, de la détourner des affaires intérieures ; parlie, par des causes et dans des vues diverses. Antérieurement à la guerre d'Italie, Napoléon III s'était déjà engagé, à côté de l'Anglelerre, dans une querelle avec la Chine. Hie, par terre, et TAnj^'Ielerre. par mer, avaient, toutefois, tra\ aillé a\ec per>é\èrance à franchir ces barrières. Le

The text on this page is estimated to be only 14.65% accurate

370 SECOND EMPIRE. :iMM4.«' gouvernement chinois ne nionlrait pas la fermeté sontt*niit^ ft n'ohlenail pas I*c>liéissance et la fulélilê sans réserve quVxifje.'ii! f hlocus volontaire que prétendait s*imposer une vaste nMnarchiLe euinineree anglo-indien avait pénétré par les ports iiKTidi-nanx de la Cliine. Et quel eoniuierce! rempoisonnement ci»nliri' d'un peupli'. Les négnriants anglais de Tlnde, exploitant le a^^iii des Chinois pourropiuni. introduisaient des quantités énurnj** de eette dang^'reuse sul.stance, et la passion, la fureur d' Tivresse opiacée, envahissant de plus en plus ces populatii>nv produisaient parmi elles des ravages pires que ceux de l'alo- lisuie chez les Oeeiilentaux les plus adonnés à ce \ice. Le gouviTnemrnt chinois se réveilla devant r«'\cès du mal. 1' tit j(*ter il la mer tout ce que contenaient d opium les (*ntn !>•>.< angh»-indirns du port de (lanton. Il s'ensuivit une guern' méincs droits (octohre 18i3;. Il ne s'a::issre 18i4. Un des articles auti»ri.sMl la c»»»nslruetiôn dVgli>es et d'écoles chrétiennes sur l-r territiiire des cinq port*^. Un édit de Tempercur de lu Chine autorisii |e^ chrétiens indii:«'>nfs à pratiquer leur culte sur c; territoire, lin ci' qui concernait les missionnaires catholique^ s'ils pénétraient d;ins l'intérieur de 1 Fmpirc, le gouvernement chinois se réser\ait le droit de les arrêter, mais s*engageait j les remettre entre les mains de leurs consuls respectif?, b .•>n\erii«*m«'nt dt* Juilh^t tnaintenait ainsi, mais dans des limita" ni^<>iiii:il)]t-<. t.="" pri="">t«M'Iorat du christianisme en Orient, que h I rano' ih>ii\elli> iiviiii liiTité de ranciennc monarchie et qu; rl.ijt. .111 {••.iiit

[is30.i8j:) affaires de chine. 271 vernail, depuis plusieurs siècles, FEmpire chinois. Ce qu^on apprit en Europe dos éléments religieux et sociaux très complexes qui s'agitaient parmi les masses insurgées, les vues qu'on attribuait à leur principal chef, semblaient annoncer un renouvellement total de la Chine et suscitaient une vive attente. C était une illusion ; la révolte des Taî-Pings n'était pas destinée a s'organiser ni à fonder quoi que ce fut; ses succès momentanés, sa lutte de plusieurs années, ne devaient aboutir qu'à des ravages et à des ruines. Li Chine eut à la fois la guerre civile et la guerre étrangère. In nouvel empereur, Irlien-Foung, monté au trône en 1850, t('*moif;nn des sentiments beaucoup plus hostiles aux étrangers qu(* n'avait fait son père. Notre traité de commerce fut mal exécuté. Vn missionnaire français fut mis à mort. C'était une >iolation de la convention par laquelle le gouvernement chinois s*était interdit de faire plus que d'expulser les missionnaires qui tenteraient leur propagande dans Tintérieur de TEmpire. Vn incident de peu d'importance, la saisie d'une barque de nationalité contestée, renouvela, d'autre part, les démêlés entre la Chine et TAngleterre. Les Anglais rouvrirent les hostilités. L*amiral Seymour attaqua la grande ville maritime de Canton. I>»s Chinois, si mal outillés qu'ils fussent pour la guerre, résistèrent opiniâtrement. Lamiral anglais finit par être obligé d'abandonner une entreprise entamée avec des forces tout à fait insuffisantes (novembre 1856 — janvier 1857j. Le pacifique négociateur de notre traité de commerce avec lAngletrrre, M. Cobden, proposa, contre l'agression de lord Seymour, une motion de blâme qui fut adoptée parla Chambre des Communes. Lord Palmerston s'opinialra et, la Chambre ayant soute, les électeurs donnèn^it la majorité au belliqm'ux ministre. Il fut déridé qut» rAii^Irtt'rre enverrait 5,00() Hildats a\ qui se concerterait avec l'anglais. La Hu^siert W^ Etats-Unis a\an>nlpareill(*mentde^ différends avec la Chino; la France et l'Angleterre les engagèrent a se joindre à elles: mais re

The text on this page is estimated to be only 13.58% accurate

272 SECOND EMPIRE. ik^y La révolte do Tlndc relarda les opérations projetées contre la Chine et confirma le gouvernement chinois dans sa résistanei-. Néanmoins, dans le courant de l*annéc, la rivière de rant»n fut liloquée parles escadres alliées : la division navale franr.n^'* de rindo-Chine, commandée par lamiral Rigault de tîen«inill\. avait été renforcée et avait joint les Anglais. L^attaqnc il>* Canton fut reprise, à la fin de décembre, avec des niu\eri^ d action mieux préparés. Après avoir emporté les positions avancées, les alliés pénétrèrent dans la ville le 5 janvier IS.j8. Cette immense cité lomlù au pouvoir di» ;i,igne le :27 juin. La nu>sie et l'Amérique avaient profité de nos succès inilit;iiri'ut m ne prrn int part tprà Taction diplomatique. La Uu<>i«' \i'n.iil d'tiliiniir. la ï»rrnnère, un traité qui uccnrJiit la liberté du ciilli* h t'His lis clinlims chinois et la libre circuliition des missionnaires (l.in.s tout IKnipirc : les agents dipliinaliqih's russes qui amaient des réclamations à présenter »•> Tiiii'nt admis tt'mporain'mrnl à Pékin. I.*\ni. riipie, après la llussi»*, îivait traité aux mêmes cmd(llthMl-. i.i- L«iti\i'i ii>*rn' lit < liiii'>is s'olistinant à ne pas rcciîvuir d'amlu--.!!!!' iii ir-ii|.!ii'.' l'i-riii.nji.'iili' il Pékin, la France el l'Aii-î-t'ii" I • ii"in-i'i 'iil ;i r»\i-. r. (!iriq nouveaux ports étaient ou^'lî- -l'i ■■•miii'H.- .iiMii^i-r. I.i's >lipulations relatives aui « I.ii li'ii- •Lii'iil i.'i» l'M'H «r.ipiv^ le traité russe. Les Fran^a»

(tSM] GUBRRB DE CHINE. m en Chioe ne devaient être régis que par les lois françaises. La Chine s'obligeait à une indemnité de guerre. L'accommodement fut de courte durée. Les Anglais, en 1857, avaient ouvert les hostilités pour un grief de très peu d'importance; en 1859, la guerre recommença pour une question d'étiquette. Des ambassadeurs français et anglais étaient chargés de porter à Tempereur de la Chine la ratification du traité de Tien-Tsin. Il avait été annoncé que les envoyés se rendraient par Tien-Tsin à Pékin. Lorsque 1 amiral anglais Hope, précédant les ambassadeurs qu'il devait escorter jusqu'à Tien-Tsin, se présenta devant l'embouchure du Pel-Ho, les Chinois, qui avaient réparé leurs forts, refusèrent l'entrée de la rivière. Le gouvernement chinois ne refusait pas de recevoir les ambassadeurs à Pékin; mais il ne voulait point qu'ils arrivassent par cette route où les armes étrangères lui avaient infligé un échec récent ; il prétendait se les faire amener par un autre chemin. Les ambassadeurs anglais et français, d'accord avec Tamiral llope, repoussèrent cette exigence comme un affront et décidèrent qu'on s'ouvrirait par la force le passage du PeMIo. Les fortifications du Pei-Ho avaient été beaucoup améliorées depuis Tannée précédente et rartillerie chinoise fut mieux servie. L'attaque tentée par les canonnières anglaises fut repoussée avec perte (25 juin 1859). Un de nos navires de guerre et un |ietit détachement français avaient été engagés dans Tafiaire avec les Anglais. Quand on reçut cette nouvelle en Europe, la guerre d'Italie était finie; Napoléon III voulait donner des gages à TAngleliTre. Il n'avait été jusqu'alors en Chine que Tauxiliaire des Anglais; il allait maintenant prendre un rôle plus considérable, éurtout quant à Tarmée de terre. En dehors de la question de Talliance anglaise, nous avions, dans le haut Orient, des intérêts nouveaux et il importait à la France dy maintenir son renom. Nous venions, pour la première fois, de conclure un traité avec le Japon (9 octobre 1858). Nous avions obtenu, pour DOS commerçants, droit de résidence dans la capitale, Yeddo, et à Osaca, avec le libre exercice de la religion chrétienne. Nous aurions désormais un agent diplomatique à Yeddo et des VI. 18

The text on this page is estimated to be only 14.37% accurate

S:4 SECOND EMPIRE. [I agents consulaires dans plusieurs porls japonais ouTert» au coinineree Traneais, nos nationaux ressortissant a leurs consuU. U*autre part, nous avions commencé un très important établissement (Ml Cocliinchine et nous visions à imposer un traitr, avec (l(*s Classions de territoire, à Tempereur dWnnani, sou^e* rain de la Cochincliiiie. Il nous était donc nécessaire d*avoirune situation imposantt* dans la haute Asie. Napoléon III décida dVnvoyer le p*néral de division Cmisin de Mautauhan avec un corps iW lo.OOl) hommes. Ce général arh%a il llon^-kon^s le ifi février I8:in. les alliés >c portèn'ut dans le pdfeile Vi^ 'r«'hi-Ij. où les troupes furent del)ap|uées ^mai-juin}. LVffectif du cor|»s français df>passait à peine 8. et sacca;:e |dusiem*s d(*s [irincipales cités; d*aulre> fjr.iiides \ille^ dt* la côie de|intaient \(*i*s les généraux françaÏ!^ et aiif^lais pom* l>*s prier de l«'s aid«T à se défendre contre ctN li«»ri|i*< i|(*\a^(.'itriee>. (!i»miiie iliiii^ la iireniiên* (*\pédition et plus à fond celle foi«». l'obJtM'tif de> allies «*tait la mute de Pékin par Tien-Tsin et. par coiise«|uent. a\ant tout, i'ou\(*rtnr«* du IVMIo. Les Chinois avaient accumule lf*s ini»\ens de résistance et un gros corps de Tartar«*s c. iiii\qne|s appartenait la dynastie régnante, étaient l'e^tr^ i'ileiiinit militaire de Tljupire; ils furent chassés de leur^ caiiip^ ii'ti.dii-jir^ p;ir iiM« ti'iMipes de d(*barquement, français*» c(aii::lai^

'•^1 GUERRE DE CHINE. t75 capilulalion (août 1860). La journée décisive du 21 août livra aux alliés plus de 500 pièces de canon. Dès le 26, les alliés arrivaient par eau àTien-Tsin. Le gouvernement chinois, qui, avant Tattaqiie du Pel-Ho, avait rois à prix la tète des plénipotentiaires et des généraux alliés, essaya d'arrêter les vainqueurs par des négociations illusoires, afin de se donner le temps d'organiser la défense de Pékin. Les alliés reconnurent le piège et marchèrent en avant. Le gouvernement chinois fit alors des propositions qui parurent plus sérieuses. Des parlementaires français et anglais furent envoyés aux plénipotentiaires chinois, pour convenir des mesures préliminaires. Les pourparlers couvraient une trahison. L'armée tarlare, concentrée en avant de Pékin, préparait une surprise contre les troupes alliées. Le général Montauban et le général anglais Grant, avertis à temps, prirent brusquement roffensive, tournèrent et mirent en déroute les masses de cavalerie et d'infanterie qu'ils avaient devant eux. L'artillerie chinoise tomba en notre pouvoir (i8 septembre). Malheureusement, plusieurs de nos parlementaires étaient restés dans les mains de l'ennemi et avaient été emmenés prisonniers à Pékin. Les généraux alliés poursuivirent et assaillirent l'armée ennemie dans les positions où elle s'était retirée. Celte fuis, les Tarlares soutinrent le renom d'intrépidité qui est acquis à leur race. 25,000 ou 30,000 cavaliers, armés d'arcs et de lances, se jetèrent impétueusement sur le petit corps français et faillirent raecahler sous le nombre ; mais notre artillerie et notre fusillade firent yarnii eux de sanglantes trouées : Tarrivée des Anglais nous dégagea; la cavalerie tartare une fois balayée, rinfanterie (une vingtaine de mille hommes) se défendit bravement; mais Tinfériorité de son armement rendait inutile sa supériorité numérique; elle fut rompue avec un grand carnage. Cette journée fut appelée la bataille dePa-li-kao, du nom dun pont du grand canal qui joint le Peî-Ilo à Pékin (il septembre). L*ennemi avait perdu 3,ur rinégalite des armes et de l'habileté à s'en ser\ ir. L'Kmpire chinois, dans sa désorganisation, n'avait pu opposer aux en\ahisseurs que 50 à 60,000 hommes. Leur défaite le

The text on this page is estimated to be only 18.35% accurate

276 SECOND EMPIRE. [Ittt fdrrait de rouvrir les négociations ; néanmoins, par une cib>Unation qui eut de fatales conséquences, le frère de reinpiTi'or de la Chine, cliargé de traiter, refusa de rendre préalalileua-nt les parlementaires français et anglais arrêtés contraire meni aa droit des gens. Les alliés avancèrent sur Pékin, avec; 8,OuO soldats à peine, moitié français, moitié anglais. Ils n*ôtaient plu? qu'à six kilomètres de la capitale chinoise et aperceraient de loin, pardessus ses longues murailles, ses nombreux et hiiams monuments. A la nouvelle que Tarmée tartare s*était retirt^ sur la résidence impériale appelée le Palais d^Été, à dix kilomrtrès de Pékin, nn se porta de ce coté. Ni les Tartares, ni la cuur impériale, n'avaient attendu les alliés. On pénétra dans le palai* Ce n'était pas un édifice unique, un Versailles ; c'était, ù la suitr du palais principal, où résidait Tempereur, toute une mtï*' de pavillons, de piiprodes. de galeries, semés au bord des lac>. an milieu d'admiraldes jardins qui couvraient Thorizon à |H^rlr di* vue. Il y en avait ainsi pendant quatre lieues. Les premiers qui entrèrent dans ces lieux féericpies furent éblouis comme par une \ision des Mille et un^ Xuiis, Wims ces constructions de marbre lil:inr. aux toits de tiiilrs vernies, étaient amoncelées de«* iv cliesses incalculaldes en métaux précieux, en pierreries, cnjadt* et autres roches les plu>' rares, en soieries, en émaux, eo bronzes : la valeur matérielle de ces trésors était encure biea au di'SNiius de l'immense intérêt qu'offrait, au point de vue Al'art et di' la science, celte multitude prodigieuse de statues, dr peintures, de vases, de meubles scul|dés et laqués, de inanu^ crits anciens. ■ Vu prince éclairé, contemporain de Louis XIV, romperetir K^m^-IIi. avait réuni là une foule de monuments de rontiquUf i-inii>»i'^e. les œuvres les plus remarquables de Tari étrange. original, inuéiiieux. qui avait signalé les époques les plus flori^'«.-inti-> de l:i Chine et cpii avait baissé depuis, avec des dtiOh ini'iit^iiia|i|ir(Mi;ili|e> poiu' riii>toire de l'Asie; le peuple chinuis, jM eniitiiiire des Indiens, avait toujours eu le goût de riiistoirv. Le> t.lijii^ (|iii |i,inireiit li'> phi< précieux comme curiosités forent nii^ lipart. d'a|ire> Tordre dt*> ^'énéraux français el aofdaif. |i«iiir èire «iirerl>. les uns a l'impiMatrice et à rempereur, lei

(IMOfl Ll PALibIS D*ÉTà. 277 aotrcs h la reine é'Aagleterre. Le reste fiit livré à un pillage unÎTersel. On déchira, on brisa ce qu^on ne pouvait emporter. On devait bientôt; faire pis encore! Quaoé on sut fue nos-parLe*mentaires avaient été Tobjet de traitements dTune odieuse cruauté et que plusieurs d'entre enx y avaient succombé^ le plénipotentiaire anglais lord Elgin, d'accord avec le: général Grant, ordonna Tincendie et rentière destruction du Palais d'Été. Le plénipotentiaire et le général français reAisèreni de s'associer à cet acte d'inconcevable borbane par lequel on prétendait punir une conduite perfide et barbare. Cet acte, cependant, s'accomplit , du moîn» quant au palais principal et à ses alentours. Les trésors accumulés pendant des siècles par une vieille civilisation furent anéantis en quelques heures par les représentants de la moderne civilisation enropéenne. Etrange manière de porter le progrès et d'apprendre le respect de l'humanité aux Orientaux ! les Chinois donnaient aux étrangers un nom analogue à ce nom de barbares, que les Grecs et les Romains appliquaient dédaigneusement aux autres peuples. On s'y prenoit mal pour amener la Chine h de meilleurs sentiments envers T Europe ! Ce grave incident avait montré les alliés en désaccord. Les Anglais eussent voulu pousser la guerre à outrance et renverser Fempereur de la Chine, qui s'était enfui en Tartane ; le plénipotentiaire français voulait la paix et le général Montauban refusa d'entrer de vive force dans Pékin, ainsi que le proposait le général anglais. Le gouvernement chinois avait oflert le paiement immédiat d'une forte indemnité aux parlementaires français et anglais survivants et aux familles de ceux qui avaient péri captifs ; il avait, comme garantie de ses intentions pacifiques, livré à nos troupes une des portes de Pékin. Les Anglais consentirent à contre-cœur. Les ambassadeurs français et anglais allèrent en grande pompe signer les traités dans la capitale avec le frère de Tempereur, investi de pleins pouvoirs à cet effet (24-25 octobre). Les Français quittèrent Pékin et bientôt après la Chine. Cette expédition extraordinaire et romanesque n'a pas en de grandes conséquences pour la France. Le souvenir du Palais

The text on this page is estimated to be only 22.56% accurate

278 SECOND BMPIRB. illOO' d*Été assombrit l'histoire d'une campagne honorable au point de vue militaire. Soit insurfisance d'articles d*écliange. soit que nos négociants n'aient point assez porté leurs vues de ce côté, le commerce de la France avec la Chine n'a pas pris ju que la guerre de Chine, dans une région voisine de cet Empire. devait avoir, avec moins de retentissement, des suites beaucuup phis importantes pour nous. Citait notre établissement en O»chinchine. Des doux presqulles de l'Inde, la plus grande, à rOccidont. autrefois disputée entre les Français et les Anglais, était tombée entièrement sous la domination de rAnglelerre. Les Anglais avaient mis le pied dans l'autre presqu'île, c«*lle de l'Orient, en s'emparanl de la côte de Birmanie et en occupant rexcelleiite position maritime de Singapour, qui commande le détroit entre Textrémité sud de la presqulle et le grand arclii|)el iudi|ia^ih', qui a de sérieux intérêts dans la hauti* A^ie par la iHis^r^-^ioii di» rarehi|M»l des Philippines, s'entendit avec Il Kram-e enntre le i:nuv(Tneim»nt annamite; deux missi*«Dnaire-* rs|i;ii:iiM|s axaient elé récemment décapités en Coc-hin* rhiiH*. I lit' ili\i>i«in na\ale fmnr.iise que commandait le vic^iiiiiial lîiLMiilt de (H'iiMiiilU. renforcée par un bètiineBl

[ISSê-lMO] COCHINGHINE. 270 espagnol et par quelques soldats envoyés des Philippines, entra, le 30 août i858, dans la baie de Tourane, sur la côte nord de la Cochinchine. Les forts de la baie furent enlevés à peu près sans résistance et occupés par un petit corps franco-espagnol. L'armement de ces forts était meilleur qu'en Chine ; mais les hommes n'avaient pas su ou voulu s'en servir. La saison des pluies interrompit les opérations, qui se rouvrirent au commencement de février 1859. La capitale de l'Empire d'Annam, Hué, est située sur la rivière de même nom, à peu de distance de la baie de Tourane ; mais les abords de cette place parurent trop difficiles. Au lieu de l'attaquer, on fit voile vers le sud de la Cochinchine, sur les confins du Cambodge ; on entra dans l'embouchure du fleuve de Saigon et l'on s'empara de tous les forts qui défendent et l'entrée et l'intérieur de ce fleuve. Beaucoup d'artillerie et un grand nombre de navires restèrent en notre pouvoir. Les Annamites s'étaient là défendus plus résolument qu'à Tourane. Saigon est, comme Tourane, une excellente position maritime et le pays environnant offre la plus belle culture et la plus riche végétation. On fit sauter la citadelle de Saigon ; mais on garda un fort à l'entrée du fleuve et on laissa dans l'embouchure une subdivision navale. L'amiral annonça au ministre de la marine que Saigon deviendrait le centre d'un immense commerce; riz, coton, sucre, tabac, bois de construction, nombreux cours d'eau, tout y abonde. Il faudrait, affirmait l'amiral, y revenir et n'en plus sortir, dès qu'on aurait des forces suffisantes. Les troupes de l'empereur d'Annam essayèrent en vain de nous chasser des postes que nous gardions dans la baie de Tourane et à l'entrée de la rivière de Saigon. Dans un de ces combats, ils mirent en ligne contre nos soldats dix éléphants de guerre. Le climat ardent et humide était plus à redouter pour Dcmsque les forces militaires du monarque indien, quoique ses mihces fussent assez régulièrement organisées. La guerre de Chine, qui absorbait Tattention du ministère de la marine et nos ressources dans le haut Orient, retarda nos progrès en Cochinchine. Saigon, cependant, fut réoccupé, déclaré officiellement possession française et son port, ouvert à

The text on this page is estimated to be only 23.52% accurate

980 SECOND B M PIRE. [Ittl-IMS? toutes les nations amies, commença bientôt de réaliser ce grand mouvement commercial prédit par le chef de notre ei* pcdition. La guerre de Chine une fois terminée, notre escadre, reo* forcée sous les ordres du vice-amiral Chamer, recommeot/a d'opérer en 180i, avec un corps de débarquement de 3,000 soldats français. Les Annamites avaient élevé des ligoe^ de fortifications qui nous resserraient dans Saigon. Les lignes de Ki-Hoa furent emportées d*assaut (24-23 février 1861) ; puii la prise de la place fortifiée de Mjtho (13 avril) nous permit de nous étendre dans la Basse Cochinchine. Nos succès décidèrent le roi do Cambodge à rejeter la sulerainеté de TAnnam pour se placer sous la nôtre. Il nous arriva de France un nouveau renfort de 2,000 soldats et nous commenoiîmcs d'organiser des troupes indigènes à notre service. C'était In première application du seul système qui pAt rendre exécutable un grand établissement. Les citadelles do Rion-Hoa et de Vinh-Long tombèrent ensuite dans nos mains (21 novembre I8G1 — 22 murs 1802) et la Cochinchine méridionale nous fut entièrement soumise. L*enipereur d'Annam, unNiacé dans le nord de cette région et jusque dan^ sa capitale Hué et ne pouvant plus recevoir les approvisionnements de riz de la basse Cochinchine, se décida k traiter avec le contre-amiral Doiiard, successeur de faniiral Charner. Far un traité signé le 5 juin 1862, TemiNTeur Tu-Duc pnimit une imlrinuilé de guerre de 2i millions et céda à la France trois des quatre provinces qu'elle u\uit conquises en Cochinchine. celles de Cien-lloa, de tiiading et de Mytho (un million d'habitants), en recouvrant seulement la province de Vinh-Long. Il nous ctMlait de plus l'ile de Poulo-Condor, ouvrait au commerce de la France et de TFspagne, dans la Haute Cochinchine et le Toiikin. les trois ports de Tourane, de Dalat et de Quangan et iMu> arrnnl.iit la libre navigation surtout le piircours du MéKniiL\ intfrdisdit d

(I8GÎ-IM91 COCHIlfClINB. S8I que ce Tût aucmie partie de son territoire sans Tayeu de la France. L'Espagne n'avait pas réclamé de cession territoriale. L'amiral Bonard organisa d'une manière fort intelligente et les troupes et l'administration indigènes qui fonctionnent sous la direction française. L'acquisition de la Cochincbinef comme auparavant celle de l'Algérie, rencontra chez nous l'opposition des esprits contraires aux établissements coloniaux. Napoléon III fut un moment sur le point d'abandonner presque entièrement la seule de ses entreprises lointaines qui fût réellement dans l'intérêt de la France ; il faillit restituer les trois provinces à l'empereur d'Annam en 1964. Il n'alla pas jusqu'au bout dans ce retour en arrière que rien ne justiflail. Non seulement nous n'abandonnâmes point nos nouvelles possessions ; mais il nous fallut promptement en dépasser les limites. La province de Yinh-Long, que nous avions rendue à l'Annam, et les deux provinces voisines de Chaudoc et de Hatien étaient devenues un foyer de brigandages, de pirateries, d'agressions continuelles contre nos possessions, agressions tour à tour suscitées et désavouées par le gouvernement onnamite, qui ne savait faire ni la paix ni la guerre. Le gouverneur de la Cochinchine française, le vice-amiral La Grandière, voyant toutes ses réclamations inutiles, réclama formellement la cession de ces trois provinces. Sur le refus de l'empereur Tu-Duc, 1,200 soldats français et 400 soldats indigènes passèrent la frontière et occupèrent sans résistance les chefs-lieux des trois provinces. Les populations, délivrées du brigandage et de Tanarchie, ne nous opposèrent aucune résistance. L'empereur Tu-Duc négocia, n'accepta pas nos conditions, mais ne fit pas la guerre. Le gouvernement annamite allait se désorganisant. En 1809, le Tonkin s'insurgea contre l'empereur Tu-Duc. Ce pays ifavait été conquis par la dynastie annamite qu'en 1802 et ne pouvait souffrir ses dominateurs. Le Tonkin, bien plus riche et plus peuplé que la Cochinchine ijl a 10 millions dhabitants).

The text on this page is estimated to be only 21.89% accurate

282 SECOND EMPIRE. [iiicr abondant on richesses minérales, avec un sol fertile etun riimat relativement tempéré et habitable pour les Euri)p4M>n^. confine aux meilleures provinces de la Chine occidentale, à h féconde réf^ion du Yun-Nan. Le principal cours dVau du Tonkin, le Hong-Kiang ou fleuve Rouge, qui descend du YunNan, est destiné à devenir une voie commerciale bien plus importante que celle du Mé-Kong ou fleuve de Cambodge, dt-« que le Tonkin sera dans des mains intelligentes. Le Yun-Nao est un marché de 50 à 60 millions d*hommcs. Nous ne pouvons qu*indiquer ici les événements qui débordent répoque dont nous exposons maintenant les fastes, lieux Français, le négociant Dupuis et le lieutenant de vaisseau (larnier, comprirent l'avenir qui s'offrait à nos intérêts nationaux ; avec le concours des mandarins chinois du Yun-Nan. qui, par suite de circonstances particulières, appelaient, au iieu de les repousser, les relations européennes, ils tentèrent d\)U\rirle fleuve Uou continuels manques de foi de notre nouveau \assal et rimp(»ssibilitê de tirer parti du Ttmkin et df fon beau fleu\e avec un pareil intermédiaire entre nous et le< populations riMulent inévitable Tadministration directe du Tonkin. auensation |HMir la piTle de cetti* autre Inde que voulait nous donner, au ili\-huilirrn«* ^wi'U\ |i* ^'land iMipleix, et un large équivalent de If ipir >nnt J.iMi ri li's autres iles de la Sonde pour les llolliiiti.M-. a\«c le (nninierct* de la Chine occidentale en plus.

[1169] TONKIN. — ANG-KOn. 283 Ces quelques roots sur les affaires de Tlnde nous ont mené par delà Thistoire du second Empire; le traité par lequel Tcmpereur d'Annam a reconnu la suzeraineté de la France est de 1874. Ajoutons seulement qu'à Tintérèt commercial, en ce qui regarde Tlndo-Chine, se joint maintenant un intérêt d'un autre ordre : Tart et Thistoirc ont gagné à notre établissement dans ces contrées une découverte extraordinaire. Sur les confins de la Cochinchine et du Cambodge, au delà des forêts, dans un lieu aujourd'hui désert, appelé Ang-Kor, on a trouvé les ruines d'une vaste cité, les restes de temples et de palais immenses, des kilomètres de murailles couvertes de sculptures d'un art qui rappelle et tout au moins égale celui des principaux monuments de rinde anglaise. Ce sont les vestiges de la puissance du peuple Khmer, qui parait avoir été une branche des Aryas de Tlnde et avoir importé dans ces régions un mélange de brahmanisme et de bouddhisme, vers l'époque où le bouddhisme régnait dans rindoustan. L'empire des Khmers florissait durant les premiers siècles de notre Moyen Age. Depuis son écroulement, la civilisation indo-chinoise a boissé. Tandis que nous nous établissions dans le haut Orient, un autre avenir se préparait pour nous au cœur de l'Afrique par les progrès qu'un homme supérieur, le colonel Faidherbe, faisait faire a notre colonie du Sénégal. Dans une autre partie du monde, TOcéanie, nous avions acquis récemment la Nouvelle-Calédonie, Ile bien située entre l'Australie, la Nouvelle-Zélande et notre archipel de Taîli. Enfin le .Négus (roi d'Abvssinie) avait cédé à la France le port de Zulla (l'Adulis des anciens), à l'extrémité de la mer Rouge, en fuee d'Aden ; bonne position dont nous n'avons rien fait encore. Durant Tannée où nous entrâmes à Pékin, nos drapeaux s'étaient montrés simultanément an\ deux bouts de l'Asie, en Syrie en même temps qu'en Chine. Depuis la paix de 1856, le désordre avait continué dans l'empire ottoman, qui n'avait pas su mettre à profit les succès de la guerre de Crimée pour se raffermir et remédier à ses énormes abus. Le fanatisme musulman s'était ra\ivé au bruit de la révolte de l'Inde contre les

The text on this page is estimated to be only 23.84% accurate

•IH4 SECOND EMPIRE. [IM-Vlill. Anglais. Les « vrais croyants » s*élaient imagiiié que leurs nombreux frères de Tlnde allaient reieTer la dooMMities OMsuimane au centre de TAsie et que ce serait partout le ûgnal de la destruclion des u infidôios ». Des troubles éclatèrent en Syrie, dans ces montagnes du Liban qui sont occupées, partie par dt^< chrétiens catholiques de rite latin ^ les Maronitea, partie par le» Druses, population singulière qui n'est ni cbrétienne, ni musulmane, ni juive, et qui professe ime religion bizarre et obscure. Les Druses se jetèrent sur les Maronites et saccagèrent cruellement leurs bourgades, avec la complicité ouverte ie> fonctionuaires et des soldats turcs. Les massacres se proloagèrent au delà du Liban, jusque dans la grande ville de Danas. Notre ancien ennemi dAlgérie, Abd-el-Kader, qui vivait b retiré avec une pension du gouvernement français, s'interposa avec autant d'énergie que d'humanité et arracha à la fureur des musulmans un grand nombre de chrétiens (mai-juin 1860. Napoléon III vit là l'occasion de donner au clergé, en protégeant les chrétiens de Syrie, quelque compensation des affaires italiennes. Le clergé rêvait un royaume catholique eu Syrie, le rêtaMis>ement de rancieii royaume latin de Jérusalem. Le gouvernement français fit appel aux autres puissances et proposa a TAugleterre d*envoyer des troupes anglo-françaises rétablir l'ordre en Svne. L'An^^icterre consentit, d'assez mauvaise grâce, à laisser la France expédier des soldats, sans y joindre les siens, mais en renforeant >a station navale dans ces parages et en obtenant Teii^'ageinent que l'occupation française ne durerait pas au delà de SIX mois. La Turquie protesta. Le» autres puissances laissèrent faire, l'n corps français débarqua à Beyrouth (16 août IMiO). Les Turcs se résignèrent à coopérer très peu sincèrement avec n: Li plupart des meneurs échappèrent; la France a'oUiat pa^ (|i'> pui>-ancrs qu'on rétablit un régime antérieur où n clii*r uiaritiiili* avait eu le gouvernement de la montagne sous la su/t'itiiui'li* (lu sultan. La Porte ottomane consentit à nommer un ^'ou\eriiiM]r rluvtitMi du Liban, mais pris hors du pays. Die di*>if:na un Annriiiuu et les Français partirent (mars 1861).

Il«^-l•tl] 8YRIE. — MEXIQDB. Î88 Des divenes expéditions que nous venons de résumer, celle de Syrie et mènie celle de Chine n'avaient pas une grande importance pour la France : on ne pouvait guère encore qu'entrevoir les suites avantageuses que profloettait rétablissement de Cocktncfaine et qui préoccupaient médiocrement Napoléon III. Ces opérations d'Asie n'étaient pour lui que des diversions ; mais il était alors très occupé d'une entreprise qui le passionnait et qui avait une bien autre portée et devait avoir de bien mallieureuses conséquences. La trop fameuse question du Mexique s'était engagée dans Tannée qui suivit la campagne de Chine. Pour comprendre le drame confus et lugubre de la guerre du Mexique, il faut avoir quelques notions de l'état de ce pays depuis qu'il avait échappé à la monarchie espagnole. Les conditions nationales et sociales des nouvelles républiques de i'Àmérique espagnole, et du Mexique en particulier, n'avaient pas le moindre rapport avec celles de TAmérique anglaise, devenue les États-Unis. Au lieu d'une race européenne compacte, il y avait là des Espagnols d'origine et des métis d'Espagnuis et d'indiens, dominant sur un nombre plus considérable d'Indiens, d'indigènes, c est-à-dire d'anciens Mexicains; quelques uns de ceux-ci étaient retombés à Tétage sauvage ; une masse d autres étafent réduits, sous les propriétaires espagnols ou métis, à une sorte de colonat agricole qu'on pouvait qualifler de demi-servage. Un clergé très riche et fort peu moral, une armée fort mal discipUnée, dont les chefs tantôt s'entendaient avec le clergé pour dominer le pays, tantôt se ^erellaient avec lui, un parti libéral qui opposait des idées françaises et amérieames aux maximes rétrogrades du clergé et aux tendances dictatoriales des chefs militaires, tels étaient les principaux éléments de la discordante société mexicaine. L'armée multipliait ies propumciamentos, les révolutions de caserne. Les gouvernements se culbutaient les uns sur les autres. Un général, Iturbide, s'était fait empereur ; on lavait renversé ; il avait voulu recouunencer ; on l'avait fusillé. Tantôt des assemblées gouvernaient; tantôt des dictateurs. Les troubles étaient continuels et les luttes politiques servaient de prétextes k maints brigandages. 11 n*y avait point de sécurité pour les étrangers

The text on this page is estimated to be only 21.34% accurate

2>C SECOND EMPIRE. riftS7.||Cl qui venaient s établir ou commercer au Mexique et leurs gnef:^ suscitaient fréquemment les réclamations des gouvernements européens. Sous Louis-lMiilippe, si peu belliqueux, en i8.'{9. nous a\ions été obligés de faire la guerre a Tun de ces dictateurs fp.exicuins que nous mentionnions tout à Theurc, SantaAnna. Après avoir pris, perdu, repris quatre ou cinq foi^ li* pouvoir, il ne fut définitivement renversé qu'en 1835. Alors apparut un personnage tel qu'on n'en avait pas enc*in* vu dans les révolutions mexicaines. Cetaît Tavocat Ueml» Juarez, Indien de race. Probe, désintéressé, énergique, piTsevérant, |»atrinte dévoué, n'ayant aucun des >ices tropcommunparmi ses com|iatrioles, il visait à faire cesser Tanarcliie, a supprimer les privilèges exorbitants du clergé et de Tanufv : il projetait Tabolition de la main-morte, qui concentrait l< quart, sinon loi-di>ant notables, fit argent de toutes mains et coneliil deux traités MS nommé Jecker; Miram**n admettait |»ar la, uu nom du Mexique, des créances véreuse^ « un taux fort exagéré. Cette afl'aire, à cause de ses suites, dvit être signalée à son origine. Minimon ne put se maintenir buigtemps à Mexico : le gou\ernenient légal eut le dessus et Juarez rentra dans la capital* a\i'ri'A-*«.einblee nationale. Une! itail rinlerêt de TKurope et spécialement de la France. (|ui a\ait Im aiirmip di* >••> nationaux établis au Mexique? La plii|».ii((leN rr.ui(;ai> ipii habitaient le Mexique étaient ri\t»r.ibl«'^ à Juiin*/. Un s(Miliailait»nt qu'on aidât ce gouvernam

(IS&7-I861] JUAREZ ET NAPOLÉOiN III. 287 pour régler ses relations avec l'Europe et pour acquitter ses dettes envers nos nationaux. Malheureusement, il n'en était pas de même de nos agents offlciels. Ceux-ci s'étaient liés avec le parti clérical et avaient eu le tort de reconnaître le gouvernement d'aventuriers qui s'était emparé de la capitale, tandis que le pouvoir légal de Juarez était soutenu par la grande majorité du pays. Ce tort, partagé d'ailleurs par les autres représentants européens, faisait à nos agents, vis-à-vis de Juarez, une position difficile qu'aggravèrent leurs procédés malveillants. Pendant ce temps, des émigrés mexicains prêchaient en Europe la restauration d'une monarchie dans leur patrie. Napoléon III n'était que trop disposé à les écouter : il nourrissait depuis longtemps le rêve d'intervenir dans le Nouveau Monde et dV opposer la race latine à la race anglo-saxonne, qualifications sut lesquelles il y a bien des réserves à faire au point de vue historique: il entendait par là établir une monarchie au Mexique afin d'arrêter raccroisseinent des États-Unis, qui avaient déjà pris des provinces mexicaines, le Texas et la Califoniie. Il ne prétendait pas rendre gratuitement ce service au Mexique; il songeait à se faire, à son tour, céder une province, la Sunora, riche en mines d'or. Ce rêve qui flottait, comme bien d'autres, dans son imagination, prit consistance devant les discordes des États-Unis. Le Nord et le Sud, les abolitionnistes et les esclavagistes, s'acheminaient à cette grande guerre civile qui éclata avant la fin de 18GI. L'homme du 2 Décembre n'aimait pas la grande république américaine et Tespoir de la voir -G lendreen deux lui agréait fort. Cela semblait faciliter singulièrement rintervention au Mexique. Avant même d'être empereur, le prince-|)résident avait été très i*ntourc parles émigrés mexicains, qui, bientôt après, gagneront la nou\elle impératrice en la flattant de la gloire de restaurer la religion et la monarehie au Mexique. Une autre influence, pour des motifs qui n'avaient rien de politique, poussait vivement rem|»ereur dans h* même sens : c'était celle du duc d(^ Morny. Ce grand organisateur du coup d'État, trop adonné à ses plaisirs, trop peu laborieux pour se donner les embarras du mi

The text on this page is estimated to be only 27.16% accurate

288 SECOND EMPIRE. [IKi; DÎstère et satisfait de se cantonner dans la présidence du Corp« législatif, n'en gardait pas moins son crédit sur le maître qui était son ouvrage. Toujours à l'affût de spéculations lucrati«e«, il s'était secrètement associé a ce banquier suisse, à ce JecLer qui avait une grosse créance sur le Mexique; il le fit naturalij^er Français, aGn qu*il y eût moyen de soutenir ses réclamations. Pour la future monarchie, il fallait trouver un monarque. Le» émigrés mexicains suggérèrent à Napoléon III Tidéede demandt'r ce monarque à rAutriche. L'empereur François-Joseph a\ait ui frère, Tarchiduc Maximilien, qui avait été vice-roi de la Lombardo-Yénélie quelque temps avant la guerre d'Italie. Il y a%ait montré de bonnes intentions dans la tentative impossible de réconcilier les Italiens avec la domination autrichienne. Napoléon III entra vivement dans le projet d'envoyer Maximilien régner au Mexique; il s'imagina que rAutriche verrait là une sorte de compensation a ses pertes. Juarez fournit malheureusement un prétexte a TbosUlité de notre gouvernement impérial. A bout de ressources, il suspendit pour deux ans Texécution des conventions par lesquelles le Mexique avait afTecté le revenu de ses douanes au paiemenl de ses créanciers étrangers (17 juillet 1861). La France, TAngleterre et TKspagne rompirent avec le Mexique. Notre Monitew exposa un ensemble de griefs qui ajoutait à l'acte dont Juarei était responsable de graves sujets de plaintes remontant précisément a ce prétendu gouvernement opposé à Juarez, que nos agents avaient reconnu (novembre 1861). Les trois puissances en difTérend avec le Mexique D*aTaieiil pas les mêmes visées. L'Espagne, comme Napoléon III, visait à env;ite inltTvontion dans les affaires intérieures du Mexique. Les Étals riiis essayîTeiil de prévenir l'emploi de la force par lnd;tnt cinq années l'intérêt des dettes mexicaines. Le niini>tre des affaires étrangères d'AngleleiTev

[IMI] LES TROIS PUISSANCES ET LE MEXIQUE. 289 lord Joho Russell, mûlveiliant pour les États-Unis, n'accepta pas plus que Napoléon III. Il rédigea un projet de convention entre les trois puissances. Il y stipulait qu'on ne chercherait à exercer aucune influence sur les affaires intérieures de la République mexicaine. Le gouvernement espagnol demanda des changements, ce qui rentrait dans les vues de Napoléon III. Lord John Russell accepta assez légèrement. L'article 11 de ce pacte reçut donc une rédaction équivoque. Les parties contractantes s'engageaient, dans l'emploi des mei^ures coêrcitives prévues, « à n'exercer, dans les affaires du Mexique, aucune influence de nature à porter atteinte au droit de la nation mexicaine de choisir librement la forme de son gouvernement ». Ceci pouvait s'interpréter dans le sens des plébicistes après coup (31 octobre 1861). On était convenu d'agir à trois. L'impatiente Espagne n'attendit pas. Une escadre espagnole, portant près de 6,000 soldats, partit de Cuba, arriva devant la VeraCruz (8 décembre 1861) et occupa la ville sans déclaration de guerre. Un mois seulement après (7 janvier 1862), débarquèrent à la Vera-Cruz 2,400 Français et un millier d'Anglais. Le commandement en chef fut déféré au général espagnol Prim et un manifeste fut publié au nom des trois puissances. Les alliés protestaient qu'ils n'avaient point de plans de conquête ni d'intervention dans l'administration mexicaine. « II vous appartient à vous, disait-on, sans aucune intervention étrangère, de vous constituer d'une façon durable et solide. » Les plénipotentiaires des trois puissances conférèrent ensemble sur les conditions qu'ils exigeraient du Mexique. II y avait deux plénipotentiaires français, le ministre de France qui avait rompu les relations avec Juarez, Dubois de Saligny, et le contre-amiral Jurien de La Gravière, qui venait d'amener notre petit corps de troupes. M. de Saligny, esprit violent et sans mesure, avait tout fait pour envenimer la querelle : c'est à lui, et non à l'amiraK qu'il faut attribuer Tultimatum suivant, formulé de la part de la France : — Le Mexique paierait à la France 60 millions d'indemnité pour les faits antérieurs au 31 Juillet 1861, les plénipotentiaires français se réservant de fixer ultérieurement les IV. <9

The text on this page is estimated to be only 26.27% accurate

)90 SECOND EMPIRE. [IttS) réclamations postérioures à cette date. Le Mexique paierait en sus le reliquat de ce qui rtait dû en vertu d*une convention de 1853. Plus, le Mexique exécuterait immédiatement le contrat passé en 1859 entre le gouvernement mexicain et la maison Jecker. — Pour garantir Taccomplissement des conditions p^ cuniaires et autres que contenait Tultimatum, la France aurait droit d'occuper les ports de la Vera-Crux et de Tampico, avec main-mise sur les revenus des douanes à répartir entre elle et ses alliés. Le plénipotentiaire anglais, sirCharles Wilke, réclama vivement contre l'exagération dt^lindemnité française et particuliiVement contre la créance Jeckcr, dans laquelle le gi>uvernemenl de Miramon avait donné quatorze millions de lions du Trésor pour une créance de mttins de quatre millions, l^ total de la réclamation de Jecker s'élevait h soixante-quinze milli«)ns! Or, en ce moment. Jecker n'était pas même encore naturalisé Fran«;ais! Les Anglais et les Espagnols refusèrent de s'engager solidairement dans de telles conditions. Il fut convenu que chacun des plénipotentiaires ferait valoir à part les prétentions de son gouvernement. Ouoiqu

(liCS] LA SOLEDAD. 291 festé aux commissaires des puissances alliées qu'il possède les éléments de force et d'opinion nécessaires pour se maintenir contre toute révolte intestine, les alliés entrent tout de suite sur le terrain des traités. Les négociations s'ouvriront à Orizaba. Pendant les négociations, les forces alliées occuperont Cordova, Orizaba et Tetuacan. Si malheureusement les négociations venaient à se rompre, les forces alliées abandonneraient ces positions et retourneraient dans la direction de Yera-Cruz. » (19 fé* vrier 1862.) Les plénipotentiaires acceptèrent celte convention, dite de la Soledad. Quand elle fut connue en Europe, TAngleterre et l'Espagne Tapprouvèrent. Napoléon III la désavoua, retira à Tamiral Jurien de la Gravière les pleins pouvoirs dont il était revêtu et en investit Saligny tout seul (8 avril). L'empereur se démasquait ; il montrait qu11 voulait, non traiter, mais renverser à tout prix le gouvernement mexicain. L'organe habituel du gouvernement impérial dans les Chambres, Dillault, commenta la résolution de Tempereur par d'emphatiques déclamations devant le Corps législatif : « Il est, ditil, dans la vie dos nations, comme dans celle des hommes, des situations impérieuses où, quoi qu'il arrive, il ne faut transiger, ni avec Thonneur, ni avec le devoir! » Avant que les gouvernements eussent pu faire connaître leurs intentions, la scission avait éclaté entre leurs représentants. Un chef d émigrés mexicains, Almonte, étant arrivé à la Yera-Cruz pour y organiser un gouvernement sous la protection étrangère, les plénipotentiaires espagnols et anglais protestèrent contre la protection accordée parles Français à cette entreprise, et de leur côté, les plénipotentiaires français déclarèrent qu'ils ne traiteraient pas avec le gouvernement actuel de la Uépublique. Saligny prétendit qu il fallait marcher immédiatement sur MexicoLes plénipotentiaires espajj^nols et anglais répondirent qu*ils ne voyaient aucun motif de rompre les négociations et qu'ils quit. feraient le M

292 SECOND EMPIRE. [l$C!i] li était arrivé aux Français 4,000 à 5,000 hommes de renfort sous les ordres du général Lorencez. Diaprés la convention de la Soledad, les troupes françaises devaient quitter, le 20 avril, les positions qui leur avaient été concédées conditionnellement. Elles commencèrent ce mouvement rétrograde ; puis le gém^ rai Lorencez se reporta en avant, passa sur le corps h une petite armée mexicaine et réoccupa Orizaba. Il prétendit avoir été obligé de rouvrir les hostilités pour protéger nos malades menacés dans Orizaba, où on les avait laissés. Saligny et Almonte lui assuraient que tout le pays rnccueillerait comme un libérateur. Il marcha droit à Pucbla, place importante qui devait lui ouvrir la roule de Mexico. On Tavait grossièrement trompé. Il fut reçu à coups de canons et à coups de fusils, ne réussit pas a s'emparer des hauteurs qui couvrent les abords de Pueblaet dut opérer sur Orizaba une retraite difficile et périlleuse. Il ne snuva son petit corps d'armée qu'à force d'intelligence et d'énergie (mai 1862). La conduite des Mexicains en\ers nos blessés démentit le prétexte allégué pour la rupture de la convention. Juarez les fit soigner humainement, puis nous les renvoya. Quoi que put faire le gouvernement mexicain, le parti était pris aux Tuileries. Un coup de main tenté avec une poignce d'hommes ayant échoué, Napoléon III était décidé h engagera fond les forces de la France. Le général Lorencez, brave officier qui avait été indignement abusé, essaya en vain de détromper lempereur, plus que jamais engoué de Saligny. Durant tout le reste de Tannée et le premier mois de la suivante, les convois de troupes et de matériel se succédèrent, jusqu'à co que notre armée du Mexique eût atteint un effectif de plus de 38,000 hommes et de près de 6.0(X) chevaux, effectif qui dut être entretenu avec des frais énormes, insensés. Napoléon III avait conféré le commandement en chef au général Forey ; il lui avait adressé une lettre où il avouait le fameux projet sur le protectorat de « la race latine » en .\mérique, avec l'intention d empêcher les États-Unis de s'emparer du golfe du Mexique et U résolution «rét.dilir notre influence dans IWmérique centrale (3 juillet IHiii;. C'était là une étrange et bien alarmante diver

 fîon à nos grands et Tondamentaux intérêts d'Europe ! Que se passerait-il à nos portes, pendant qu'on allait prodiguer notre or et notre sang à la poursuite d'une chimère dans le NouveauMonde? On ne devait le voir que trop tôt ! L'opinion avait commencé de s'inquiéter en France quand on avait appris la rupture des préliminaires de la Soledad et le départ des Espagnols et des Anglais. Parmi les défenseurs de Tentreprise, les uns étaient dupes des mensonges des autres. Un homme de valeur, l'économiste Michel Chevalier, se souvint trop en cette occasion des ardeurs d'imagination qui l'avaient exalté au temps du Saint-Simonisme ; il s associa aux rêves de l'empereur dans une publication sur le rôle de la France parmi les races latines, idée qui a un fond de vérité, mais dont on lirait des conséquences téméraires et impraticables. Le journal La Patrie, pour gagner les partisans de la guerre d'Italie, prétendait qu'on obtiendrait de l'Autriche l'abandon de la Yénétie en compensation du trône offert à un archiduc. Les journaux ofBcieux débitaient des récits fabuleux sur la réception triomphale que nos troupes étaient censées recevoir des Mexicains. Tout cela rencontrait peu de crédit dans le public éclairé. Les seniteurs les plus intelligents de IKmpire, M. Rouher luimême, avaient été, à l'origine, très opposés à Tentreprise. Au Corps Législatif, le petit groupe républicain, les Cinq, attaquèrent l'expédition dans la session qui s'ouvrit au commencement de 1863. Jules Favre s'en prit au côté financier de l'alTaire et signala le rôle qu'y jouaient les intérêts privés et la spéculation. La Chambre, inquiète au fond, fit semblant d'approuver et la discussion, comme à l'ordinaire, fut étoulTée. Les opérations militaires avaient recommencé sous la direction du général Foi-ey; mais ce général n'avait pas jugé prudent de reprendre la marche sur Puebla et Mexico, jusqu'à ce qu'il eût été rejoint par le gros de ses renforts qui arrivaient successivement. Les Mexicains eurent ainsi le temps de faire le %ide devant nos troupes, en enlevant toutes les ressources du p.iys, et de se fortifier dans Puebla. L'armée souffrait à la fois du manque de vivres et du climat. Tout séjour à la Vera-Cruz et toute marche de la Vera-Cruz à Tentrée des montagnes, à Orizaba,

29V SECOND EMPIRE. [I

 débarqué au Mexique. Bazainc défit les troupes de secours (8 mai). L'artillerie de siège et les munitions nous étaient arrivées. Les assiégés n'avaient plus de ravitaillement h espérer. La poudre et le pain leur manquaient. Ortega se résigna à capituler. Il fit enclouer ses canons, briser ses fusils, licencia ses soldats et se rendit prisonnier avec ses officiers (17 mai). Le sort de Puebla décidait de celui de Mexico. Puebla est situé au delà des montagnes, sur le haut et salubrc plateau central appelé TAnabuac, au point de jonction des principales routes du Mexique. La capitale ne pouvait se défendre avec chance de succès contre Tannée en possession de Puebla. Juarez le comprit : il évacua Mexico, résolu à continuer la guerre partout, excepté dans la capitale, la petite guerre, s'il ne pouvait faire la grande. Le général Forey fit son entrée dans Mexico le 10 juin, aux acclamations des réactionnaires et de celte partie de la population qui applaudit toujours à la victoire. 11 institua une junte de gouvernement, qui délégua le pouvoir à un triumvirat composé de deux généraux réactionnaires, Almonle et Salas, et de farchevéque de Mexico. La junte, choisie arbitrairement par le général français, s'adjtiigoit arbitrairement un certain nombre de « notables », qui s'érigèrent en Assemblée Constituante. Cette assemblée décida rétablissement d'une monarchie et désigna, pour le trône de cette monarchie, Tarchiduc Maximilien d'Autriche (10 juillet). Elle chargea une députalion d'aller oiïrir à Maximilien un sceptre d'or. L'autorité réelle restait tout entière dans les mains du général français; Saligny lui avait été subordonné; mais la malfaisante influence de cet homme dominait Forey et le poussait à démentir par ses propres actes les conseils de concorde et de modération qu'il donnait aux Mexicains dans ses proclamations. 11 avait, à Puebla, mis sous le séijuestre les propriétés de quiconque portait Ici armes contre l'intervention. Il renouvela cette mesure à Mexico. Un autre décret déclara hors la loi tous les individus faisant partie « d'une bande de malfaiteurs armés » ; les membres de toute bande seraient jugés par une cour martiale dont

 [I$C3] les sentences seraient sans appel et exécutées dans les vingt* quatre heures. On comprend que, sous le titre de malfaiteurs, étaient confondus tous les « guérilleros », les patriotes avec les bandits. Après la confiscation, la proscription : on reconnaissait là les hommes du 2 Décembre. Ce n'est pas tout ; au moment où Ton proscrivait les bandes, on en formait une ; Forey organisait une contre-guérilla sous le commandement d'un colonel français qui avait rapporté de Texpédition de Chine et du Palais d'Été une triste réputation et qui, en poursuivant les guérillas mexicaines, rivalisa pour le moins de cruautés et de dévastations avec les pires des chefs de bandes. De telles pratiques tendaient à faire de cette guerre une école de barbarie et de dépravation. Napoléon III, cependant, commençait à revenir quelque peu de ses illusions. A la nouvelle de la prise de Puebla, il avait nommé Forey maréchal de France; mais on ne put lui cacher longtemps que le pays ne se ralliait pas et que le chef qui dirigeait rinvasion ne commandait guère au delà de la portée de ses canons. Il désavoua les mesures violentes prises par Forey ; il avait déjà résolu de le rappeler en France, ne voulant pas laisser un maréchal au Mexique* ; mais il rappela en même temps Saligny, sur qui ses yeux s'étaient ouverts un peu tard. 11 donna le commandement de l'armée ù Dazaine. Des dépêches de notre ministre des affaires étrangères Drouyn de Lhuys, un peu antérieures à la prise de Puebla, indiquent qu'alors le gouvernement impérial eût renoncé à son ré^c de monarchie mexicaine et traité avec n'importe qui, pourvu que ce ne fût pas Juarez; mais, pendant ce temps, les événements se déroulaient et, une fois la monarchie proclamée h Mexico, Napoléon III se crut engagé à aller jusqu'au bout; il se rejeta avec obstination dans sa funeste entreprise et redoubla dViïorts pour obtenir Tacceptation de Maximilien, avec qui il négociait dopuis bientôt deux ans. L'archiduc avait posé deux conditions : arriver dans un pays entièrement soumis; être appelé au trône par le vote régulier de la nation ; on \ient de voir si ces conditions étaient remplies! A l'arrivée iWUx dépnlalion mexicaine (octobre 18

 te montra fort incertain. Plusieurs mois encore se passèrent. Napoléon III appela à Paris Tarchiduc et sa Temme, la princesse Charlotte, fille du roi Léopold de Belgique ; il parvint à faire signera Maximilien une convention provisoire (12 mars 1864). Pourlam, de retour à sa résidence de Miramar, près deTrieste, Tarchiduc retomba dans ses hésitations. C'est que Teuipereur François-Joseph, son frère, exigeait que, s'il acceptait, i| renonçât à ses droits éventuels sur Tempire d'Autriche. Sa jeune femme, vive, spirituelle, ambitieuse, le pressa passionnément d'accepter. Il se décida enfin à signer à la fois et la renonciation k ses droits d'archiduc et un traité définitif avec Napoléon III. Les principales clauses étaient les suivantes : — Les troupes françaises au Mexique seront réduites le plus tôt possible à 25,000 hommes. Elles évacueront le territoire mexicain à mesure que l'empereur du Mexique aura organisé les troupes nécessaires pour les remplacer. — La 'légion étrangère (5,000 hommes) restera six ans au Mexique après le départ des autres forces françaises. — Les frais de Texpédilion française, que le gouvernement moxicoin remboursera, sont fixés à 70 millions jusqu'au !•' juillet 1864. — A partir de cette date, le gouvernement mexicain paiera à la France 1 ,000 francs par an pour chaque soldat. — Le gouvernement mexicain remettra immédiatement au gouvernement français 66 millions en titres de l'emprunt (Maximilien avait contracté un emprunt a la charge du Mexique, avant d'avoir accepté le trône mexicain). — Pour le paiement de l'excédant des frais de guerre, entretien des troupes, indemnités aux sujets français, le gouvernement mexicain paiera à la France 25 millions par an en numéraire (10 avril 1864). Maximilien avait ainsi à porter de bien lourdes charges à fton début. Par un article secret. Napoléon 111 s'engagea h ne réduire que graduellement le corps français, qui était alors de 38,000 liommi»s. Maximilien s'embarqua, le 14 avril, avec sa femme. Le père de l'archiduchesse, le roi I>opold, avait manqué ici pour la première fois à sa prudence habituelle, en encourageant Ten

S98 SECOND EMPIRE. [18e4-l8€S] treprise. Son ambition paternelle pour sa flUe préférée lui arait inspiré des illusions difficiles à comprendre chex cet esprit froid et sagace. Les rêves dorés commencèrent à se dissiper, pour le nouvel empereur, dès son arrivée dans la triste ville du vomiio negro, la Yera-Cruz. Maximilien fut cependant assez bien accueilli d'abord sur sa route par les paysans indiens, auxquels leurs tradi* lions annonçaient un libérateur venu de TOrient, puis par la population mobile de Mexico ; mais il fut tout de suite aux prises avec des difficultés inextricables. Il s'entendit mal avec les généraux et les fonctionnaires français et ne trouva personne qui le secondât parmi les Mexicains. L'accord entre le prince qui voulait appliquer ses idées personnelles et les chefs de la force étrangère qui étaient son seul appui véritable, eut été malaisé, avec la meilleure volonté de part et d*aulre ; celle bonne volonté nVxistail pas chez le successeur du maréchal Forey. Bazaine, qui avait fait preuve de talents militaires en sous-ordre, était possédé d'une ambition sans scrupule et hors de proportion avec ses facullés réelles, ambition qui devait un jour le perdre en portant un coup effroyoble à la France. A son arrivée à Mexico, il avait remplacé, par des ménagements aiïeclés, la hauleur et la violence du commandement précédent ; il s'était lié avec les notables du pays ; il avait même entamé des négociations avec les chefs ennemis ; plus tard, lorsqu'il vit que ses avances n'aboutissaient guère, il revint aux excès et aux cruautés de la période précédente. Ne pensant qu'à ce qu'il pouvait tirer de la situation pour son intérêt personnel, il ne tint jamais aucun compte des intérêts du prince qu'il avait mission de protéger. Ses calculs égoïstes rendaient inutiles les dispositions de ses lieutenants, qui eussent soutenu loyalement Maximilien. Quant aux Mexicams, en général, ce qu'il y avait de capable et d'actif était avec Juarez. On avait imaginé à Paris un prétendu parti modéré, c'est-à-dire ni républicain ni ultra-réactionnaire et clérical. On ne le trouvait pas au Mexique. L'ancien parti militaire était divisé et dissous. Le parti clérical, déjà brouillé avec les Français, qui n'avaient pas voulu tout lui re\

 mettre dans la main, prétendait reprendre les biens du clergé, seule ressource possible de rÉtat. De plus, le pape, tout en refusant de transiger sur la vente des biens du clergé, réclamait la suppression de la liberté des cultes, le rétablissement des couvents, la direction de renseignement public et privé par le clergé, etc. Maximilien résista. Il fut obligé de rompre avec Rome et avec les cléricaux, sans regagner les libéraux, que rien n*eût amenés a subir un monarque étranger. On pouvait dire beaucoup de mal des Mexicains, mais il n'y avait pas moyen de leur refuser Tesprit d'indépendance nationale ; on retrouvait chez eux les sentiments qu'avait montrés TEspagne de 1808. Le trésor du nouvel empire était vide et ses flnances étaient écrasées dès le début par les engagements pris envers l'Angleterre, envers la France, envers l'Espagne. L'emprunt conti*acté par Maximilien était mangé d'avance. Les fonctionnaires français de police et de finance que Tempereur du Mexique avait demandés à l'empereur des Français ne pouvaient remédier à un tel mal. Maximilien envoya à Paris pour tâcher d'emprunter de nouveau. Le gouvernement impérial lui vint en aide sans résene et sans scrupule. On imagina une combinaison qui fondait l'emprunt passé avec l'emprunt nouveau et qui devait fournir au Mexique une centaine de millions net. Les ministres Fould et Rouher favorisèrent de tout leur pouvoir cette manœuvre, comme ils avaient déjà favorisé l'emprunt précédent. Un député nommé Corta, membre de la commission des finances du Mexique, fit, à la tribune du Corps Législatif, le plus brillant Uibleau du nouvel empire mexicain (12 avril 1805). M. Rouher enchérit sur M. Corta. Aux paroles, on joignit les actes: le gouvernement traita l'emprunt mexicain, en quelque sorte, comme un emprunt national ; les bureaux des recetlrs générales et particulières devinrent les bureaux de vente des obligations mexicaines. La complicité de notre gouvernement impérial poussait les petits capitaux français dans cette caisse sans fond ; nos pauvres petits rentiers croyaient ces tilres garantis par le gouvernement qui les leur offrait. Personne ne souscrivit, au Mexique; à peu près tout fut pris en France : il

 [IFGâ] y en avait pour 170 millions; c'était déjà presque exclusivement les Français qui avaient couvert le précédent emprunt, environ 102 millions. Cet emprunt ne devait pas mener loin Maxiroilien, qui ne toucha pas plus de 50 millions, à cause des prélèvements déjà dus. Les faits militaires, vus à distance, semblaient en contradiction avec la détresse administrative et financière. Une série de succès avait précédé l'arrivée de Maximilien et continuait encore. Bazaine, se voyant à la tête de 38,000 Français, auxquels il était parvenu à joindre 12 ou 13,000 Mexicains tant bien que mal équipés, avait mis Tarmée en mouvement pour obtenir, selon le style convenu, « Tadhésion des provinces au gouvernement impérial». On occupa plusieurs des principales villes, y compris San Luis de Potosi, où Juarez avait transféré son gouvernement. Toute ville attaquée était une ville prise el les troupes mai organisées de la république mexicaine ne pouvaient nulle part tenir en campagne contre nos régiments. Ou s*étendit, d'un côté, jusqu'à TOcéan Pacifique, de Tautre, jusque dans les provinces du nord, où Juarez, .intrépide, inébranlable, reculait de place en place sans jamais cesser la lutte. Une grande partie du Mexique obéissait maintenant, sinon au gouvernement impérial mexicain, du moins à la force étrangère; mais chacun sentait que todt tenait à la présence de celte force et que, si elle se retirait, Tempire mexicain croulerait le lendemain. Bazaine le savait bien et, voyant que MaximiUen ne s'enracinait aucunement dans ce pays, il se berçait à son tour du rêve qui avait un moment séduit le général Prim : lui aussi, il épousait une Mexicaine et il s'imaginait qu'il pourrait remplacer Maximilien, si celui-ci était obligé de renoncer au trône. Il était disposé à tout faire pour le dégoûter de régner et le traitait en fantôme d'empereur. Et, cependant, cette armée française dont Bazaine eût voulu se faire un instrument, elle allait se réduisant, non pas seulement par les combats et par les maladies, mais par le départ des régiments qui commençaient à être rappelés en France, conformément au traité de Miramar. En avril 1863, Baiaino

flSd&] BAZAINE ET MAXIMILIEN. 301 D*avai(plus que 28,000 Frauçais ; il est vrai qu'il était arrivé 6,000 volontaires autrichiens et 1,300 volontaires belges; maïs ces corps sans cohésion ne pouvaient avoir la solidité des nôtres. Les républicains, au lieu de se laisser abattre par tant d'é* checs, renouvelaient de tous côtés la petite guerre : pendant que nous occupions des villes à 400 lieues de Mexico, les guérillas se remettaient h couper les communications entre cette capitale et la Yera-Cruz : les républicains réoccupaient diverses places du Nord et bloquaient plusieurs de celles qu'ils oe pouvaient reprendre. Maximilien perdait la tète : n'étant obéi ni écouté de personne, tantôt il avait Télrange idée de gagner Juarez en lui offrant la présidence de la haute cour de justice ; tantôt, on ne sait par quel vertige, il se laissait entraîner a signer un décret qui envoyait devant les cours martiales « tous les individus faisant partie de bandes armées existant sans autorisation légale » ; tout membre d une bande . devait être condamné à la peine capitale et exécuté dans les vingt-quatre heures, et, aussi, quiconque avait connivé, de quelque Taçon que ce fût, avec les bandes. Lorsque Maximilien apprit qu'en vertu de son décret, on avait fusillé deux généraux prisonniers, il fut épouvanté de ce qu'il avait fait. C/ était son propre arrêt de mort qu'avait signé ce malheureux prince ! (3 octobre 1865.) nazaine, à la suite de ce décret qu'il avait suggéré, interdit de faire des prisonniers ; tout individu pris devait être mis à mort ; plus d'échange de prisonniers à l'avenir ! Ct*tte circulaire sauvage avait été communiquée aux officiers sans être inscrite sur les livres d'ordre. On ne put cependant la tenir secrète, pas plus que les pendaisons, les fusillades, les incendies par les

 haute gravité. Depuis plusieurs mois, Bazaine avait de \ives inquiétudes du côté du Nord, c'est-à-dire de la frontière de^ États-Unis; les Américains du Nord manifestaient pour les républicains du Mexique une sympathie non équivoque et Bazaine redoutait de plus en plus qu'une neutralité malveillante ne fit place prochainement à une hostilité ouverte. Ce qu'il craignait, les Mexicains l'espéraient et c'est là ce qui leur inspirait tant de hardiesse et de confiance. Le dégoût et le découragement s'emparaient au contraire dw»s Français, chefs et soldats. Bazaine, tout occupé et de ses folles ambitions et de ses intérêts matériels, ne montrait plus dans ses opérations la suite ni la vigueur du commencement ; les ordres et les contre-ordres se succédaient ; les correspondances qui ont été publiées attestent le jugement sévère que portaient sur sa conduite les officiers les plus distingués. II est nécessaire de résumer ici les grands événements qui »c , passaient dans l'Amérique du Nord depuis la fin de 1860, avant de montrer l'action décisive que ces événements exercèrent sur le dénoùment des affaires du Mexique. Les États-Unis n'étaient en quelque sorte unis que de nom : il y avait chez eux, en réalité, une opposition marquée de longue date entre les États du Nord et ceux du Sud, qui différaient essentiellement d'idées, de mœurs et d'intérêts. Le Nord, démocrate, industriel, navigateur, vivait du fravailhbre; le Sud, aristocrate, producteur de denrées tropicales, vivait du travail esclave. En économie politique, le Nord était protectionniste, eu tant que fabricant; le Sud, libre-échangiste, parce qu*il lui importait fort d'exporter librement ses cotons. I^ Sud, grâce aux loisirs que lui faisait l'esclavage, s'était, beaucoup plus que le Nord, adonné à la politique et, quoique très inférieur en chiffre de population, il avait jusque-là occupé le plus souvent le gouvernement et les fonctions publiques. Le Nord avait enfin réagi contre celle prépondérance : la question de l'eselavago fit éclater la lutte. Les sentiments, dans le Nord, étaient ici d'accord avec les intérêts. En dehors des Jalousies politiques et des appétits industriels, les principes religieux et philosophiques intervenaient puissamment et les

(laei-ise)] guerre de la sécession. 303 liommes dévoués à rabolition de Tesclavage conslituaient un parti d'une inconteslable sincérité et d'une énergie inflexible. Le monde entier s'était ému de la tragique histoire de John Brown, ce martyr de la liberté pendu par les propriétaires d'esclaves pour avoir prêché raffranchisscment des noirs. Une loi prescrivait aux États confédérés de se livrer réciproquement les esclaves fugitifs. Plusieurs des États du Nord refusèrent d'exécuter plus longtemps cette loi contraire à la conscience publique. La querelle entre le libre-échange et le protectionnisme arrivait en même temps à sa période la plus aiguë. Un des États méridionaux, la Caroline du Sud, déclara TUnion rompue. Plusieurs autres États suivirent la Caroline dans la « Sécession ». Les sécessionnistes se constituèrent en Confédération du Sud (mars 1861). Le Nord eût souhaité d'éviter la guerre civile; le Sud la précipita; il prit Toflensive. Deux des États du Sud, la Virginie, patrie de Washington, et le Maryland ne se laissèrent pas entraîner et sauvèrent le siège du congrès, la ville fédérale de Washington, en restant fldèles à TUnion. Le Sud, néanmoins, eut d'abord l'avantage; presque tous les officiers de la petite armée fédérale lui appartenaient et il était beaucoup plus préparé à la guerre que le Nord. Les AménCains du Nord n'étaient pas gens à se décourager pour quelques échecs. Ils prodiguèrent les hommes et l'argent dans des efforts gigantesques et incessamment renouvelés. Ils improvisèrent une armée ; ils improvisèrent, par le libre concours des particuliers, une admirable organisation de secours pour les blessés, pour les malades de cette armée. Cette indomptablenation improvisait la guerre comme elle improvise toute chose. Battu sur terre, le Nord restait maître de la mer : il attaqua de ce côté, bloqua et assaillit los côtes du Sud. Le 1*' septembre 1862, le président Lincoln déclara libres les esclaves des rebelles. La situation, cependant, était si périlleuse à la fin de l'année 1862, que le président revint sur cette grande mesure et fit des propositions de transaction qui eussent ajourné h un long terme Tabolition de Tesclavago. I.es sécessionnistes refusèrent. Le Sud espérait Tappui de Tétranger. Le ministre des alTaires étrangères de France, M. Dnuiyn de Lhuys, avait proposé à

 TAngieterre et à la Russie de s*unir à la France pour amener un armistice entre les « belligérants » d'Amérique. C'était mettre le gouvernement légal des Ëlals-Unis sur le même pied que la minorité rebelle. Cetle démarche causa une vive irritation dans le Nord. Le gouvernement des États-Unis protesta contre toute tentative de médiation. Il savait bien que Timpérialisme français et Taristocratie anglaise étaient, au fond, également hostiles à la cause du Nord. Le président Lincoln et le congrès revinrent courageusement à Taffranchissement immédiat des noirs dans les États rebelles: Tacte démancipation du i" janvier 1863 marque une des grandes journées de Thistoire. Cette résolution hardie fut récompensée par de brillants succès dans le cours de Tannée 1863. Ce fut dans cette campagne qu on employa, pour la première fois, d'un côté comme de I autre, les énormes canons à longue portée que tout le monde emploie aujourd'hui. LTurope apprit avec étonnement que la ville de Charleston avait été bombardée de neuf et dix kilomètres. C'est aussi vers le même temps que se créa la vraie cavalerie nouvelle, celle qui ne prétend plus à enfoncer les carrés d'infanterie ni à décider par de grands chocs le sort des batailles, mais qui, par ses incursions rapides et lointaines, prépare la défaite de Tennemi en coupant ses communications, en enlevant ses convois, et l'achève en harcelant sa retraite. Un peuple qui, jusque-là, n'avait point d'armée, renouvelait l'art de la guerre. Devant les victoires du Nord, le gouvernement anglais se résigna à ne plus laisser violer chez lui le droit des gens par l'armement de corsaires dans ses ports pour le compte du Sud. Notre gouvernement impérial arrêta aussi en France des constructions de bâlnnenls corsaires, commencées pour le Sud à Nantes et à Bordeaux. L'opinion était partagée d'une manière significative en France comme en Angleterre : la démocratie, sur l'une et l'autre rive du détroit, prenait parti vivement pour le Nord : l'oligarchie anglaise et lu réaction française tenaient pour le Sud. L'attitude des masses populaires anglaises leur fit beaucoup d'honneur en cette occasion : elles souffraient cruellement d'une crise de Tii

(lt6MS«4] L'BSCLAVAGB ABOLI. 305 trie cotonnière; les classes gouverDantcs s^efforçaient d*en rejeter la responsabilité sur les Américains du Nord ; mais le peuple ne voulait rien écouter et se portait résolument du côté où il voyait Thumanité et le droit. Les ouvriers français montraient le même désintéressement. En France, les deux partis du Nord et du Sud eurent une occasion dramatique de manifester leurs sentiments. Le navire ce nordiste » le Kearseargе vint attaquer dans la Manche le fameux corsaire « sudiste » Alabama^ qui avait fait un mal immense à la marine marchande du Nord. Il y eut un vrai duel dans les eaux de Cherbourg, à la vue de nombreux spectateurs qui suivaient les phases du combat du haut de la digue et des rochers qui dominent la rade. Le Kearseargе triompha, aux acclamations des républicains français. Au commencement do 1804, le Sud semblait perdu. Il se releva un moment par des efforts désespérés. Une dictature implacable fit de tout ce qui lui restait de territoire un vaste camp; le gouvernement sudiste poussa la guerre sans trêve ni merci, en foulant aux pieds toute loi, tout droit, toute humanité. Cette féroce énergie eut quelques mois de succès : les hommes du Nord, mal commandés, opérant sans ensemble, éprouvèrent nombre d'échecs partiels ; mais un nouveau général en chef, GranI, rétablit la situation. La victoire revint au Nord dans rintérieur ainsi que sur les côtes. La grande loi qui affranchit définitivement les noirs fut votée le 31 janvier 1865. Ce qu'avait commencé 18()'^, 1865 Tacheva : le printemps vit tomber les principales places des rebelles et capituler leur habile général en chef, Lee. Un partisan fanatique du Sud voulut venger la défaite des esclavagistes en assassinant le président Lincoln. Ce crime ne pouvait relever une cause perdue ; Lincoln mourait victorieux et le nom de cet ouvrier charpentier deyenu le digne chef d'un f;rand Ktat, le nom de cet homme simple et fort qui personnifie entre tous la démocratie, le nom de Lincoln demeure à jamais associé à Tabolition de Tesclavage. 0 La grande guerre de la Sécession était finie et les EtatsUnis avaient maintenant les mains libres. Dès Tannée précédente, moment même où le Sud avait un retour de fortune, le ConVI. ««

 grès avait voté une résolution contre le rétablissement d*une monarchie au Mexique (4 avril 1864). Le 6 décembre, le ministre américain Scward avait remis une note dans le même sens è notre ambassadeur. A partir de 1865, Tattitude des ÉtatsUnis s'accentua de plus en plus. Une nouvelle note grave et pressante fut expédiée, le 6 septembre, par le ministre Seward au représentant américain à Paris. Le nouveau président Johnson fit entendre des paroles menaçantes à l'ouverture du congres américain, le 4 décembre. Il expédia à Paris un envoyé extraordinaire, le général Schofield, avec charge d'exiger Tévacuation avant un an. « Le gouvernement américain, dit crûment le général Schofield dans une dépêche au ministre des affaires étrangères de Juarez, désire faciliter à Napoléon III les moyens de sortir du Mexique le plus décemment possible et Taider à soutenir cette imposture qui consistait à prétendre que son armée ne rentrait en France que parce que Tempiro (du Mexique) n'avait plus rien à craindre » (10 janvier 1800,. Napoléon III avait perdu ses illusions : il se résignait à Taffront. Il prononça, à l'ouverture de la session de 1800, un discours où tout était mensonge (22 janvier). Il prétendait qu*au Mexique, a le gouvernement fondé sur la volonté du peuple se consolidait, que les dissidents vaincus et dispersés n'avaient plus de chefs, etc.. Je m'entends, disait-il, avec l'empereur Afaximilien pour fixer Fépoque du rappel de nos troupes, afin que le retour s'effectue sans compromettre les intérêts français. » On a vu s'il était vrai que l'empire mexicain se consolidât : il était tout aussi faux qu'il y eût entente avec Maximilien ; car l'agent que lui envoyait Napoléon III, M. Saillard, venait seulement de partir le 16 janvier. Napoléon III sollicita en vain les Kiats-Unis d'allonger le driai (|u ils lui accordaient. Une nouvelle note impérieuse fut expédiée dès le 22 février par le ministre Seward. Le Moniteur dut annoncer le retour total de notre armée pour le printemps de 1807. La désillusion de Maximilien fut amère, lorsque l'envoyé de Napoléon III lui annonça que l'évacuation commencerait avec

[Itoe] ABANDON DU MEXIQUB. 307 l^automne prochain; le prétexte était Timpossibilité où se trouvait l'empereur du Mexique de continuer, suivant ses engagements, à solder les troupes françaises. Maximilien sentait tout crouler autour de lui. Les étrangers vendaient leurs propriétés. Les indemnités aux créanciers français n'étaient pas plus réglées qu'au début de l'intervention. Les fonctionnaires démissionnaient ou passaient aux républicains. L'armée impériale mexicaine n*était qu'une apparence. Les tiraillements se renouvelaient entre Maximilien et Bazaine. Les échecs militaires avaient commencé. Des détachements des auxiliaires autrichiens et beiges et de notre légion étrangère étaient écrasés; de grands convois, enlevés par les républicains, qui avaient repris l'importante position maritime de Matamores. Maximilien s'efforça d'obtenir un délai pour le départ de nos troupes; notre ministre des affaires étrangères Drouyn de L'Huys déclara que, si l'empereur du M(»xique refusait d'accepter les conditions que lui avait apportées M. Saillard, le fijouvemement impérial français se considérerait comme libre de tout engagement. « Je suis joué ! » s'écria h» malheureux prince : « il y avait une convention formelle entre Napoléon III et moi, sans laquelle je n'aurais pas accepté le trône et qui me garantissait le secours des troupes françaises jusqu'à la fin de l'année 18()8! » Il voulait signer son abdieation ; sa femme, l'impératrice Charlotte, lui arracha la plume des mains. VMa partit, pour tenter un dernier effort auprès de Napoléon III (juillet 1866). Hic n'obtint rien ; à ses prières, à ses larmes. Napoléon III ne répondit que par le silence. Elle éclata et le somma de tenir les engagements dlionneur qu'il avait pris avec s(m mari. — « J'ai fait pour votre mari, dit-il enfin, tout ee cpie je p(»uvais faire ; je n'irai pas plus loin! » Elle sortit impétueusement en s'écriant : — « J'ai ce que je mérite; la petite-fille de Louis-IMiilippe n'aurait pas dû se fiera un B«maparte ! » I^ désordre allait croissant au Mi»\ique. Les cléricaux cornploliint pour s'emparer de celle ombre île pouvoir qui n»slail à Maximilien, celui-ci fil arrêter ses ministres, des généraux, des prélats, etc. ; puis il nomma un général et un intendant français

 ministres de la guerre et des finances. Sur Tans du ministre des affaires étrangères des États-Unis : « que cette nomination était de nature à porter atteinte aux bonnes relations entre les États* Unis et la France », Napoléon III interdit aux deux fonctionnaires nuançais d'accepter. On commençait à se douter, à Paris, des absurdes prétentions et des perfides intrigues de Bazaine. Napoléon III, voulant en finir, expédia un homme de confiance, le général Casteinau, avec mission de décider Maximilien à abdiquer (septembre i86G). L'indignation était extrême contre Bazaine parmi tout ce qu'il y avait de gens honnêtes et sensés dans notre armée; on voyait que cet homme sacrifiait tout à une double préoccupation : ses intérêts pécuniaires et ses extravagantes ambitions. Son rêve de se faire accepter comme empereur par les Mexicains était tout aussi impossible que le maintien de Maximilien après le départ des Français, et la poursuite de ce rêve le faisait manquer à tous ses devoirs de chef d'armée ; aussi chaque jour était-il marqué par quelques progrès des républicains. Le malheureux empereur du Mexique flottait de projet en projet, passait d'un extrême à l'autre, il rêvait de se venger de l'homme qui l'avait joué; il refusait de recevoir l'envoyé de Napoléon III, puis négociait avec lui; puis il se rapprochait des cléricaux, acceptait leurs offres et faisait déclarer, par son journal officiel, qu'il gardait le pouvoir. Après quoi, il annonçait la réunion «l'un congrès national qui déciderait si Tempire devait continuer. Le jour même où Maximilien prenait cette résolution (!*' décembre). Napoléon III mandait au général Castelnau de rapatrier notre légiim étrangère et tous les militaires ou civils qui désiraient HMiIrer en France, ainsi (|ue les légions autrichienne ot bel*jr(\ si elles le souhaitaient. Napoléon III avait subi la pression de l'intérienr comme de l'extérieur, des financiers comme de r\nieri

tItITI MORT DB MAXIMILIEN. 309 à Vienne, Tempereur d'Autriche avait interdit le départ de 6,000 recrues pour le Mexique. Le dénouaient approchait. Napoléon III, pour mettre quelque peu son amour-propre à couvert, avait tâché de faire admettre par les États-Unis Texclusion de Juarcz de la présidence mexicaine. Cette tentative puérile ne fut pas prise au sérieux. L'armée française évacua Mexico le 5 février 1867. Un triste convoi de familles françaises, emportant leurs dernières ressources, suivit la colonne militaire. Notre Oolte appareilla de Yera-Cruz pour la France le 13 mars. Elle ne remportait pas les milliers d*hommcs ni les millions d'or qu'avait dévorés une expédition insensée. La flotte regagna le port de Toulon le 5 mai. L'ordre avait été envo>c de Paris de ne pas rendre à Bazaine les honneurs militaires. Sa disgrâce, malheureusement, fut peu durable. L'empereur n'eut pas le courage de rompre à fond avec lui. Les Français partis, Maximilien essaya de tenir la campagne avec des troupes sans cohésion qui lui fondaient dans la main. Il fut bientôt refoulé sur Queretaro, place qui est comme la clé du Mexique central. Il s\ défendit deux mois, puis essaya de négocier et d'obtenir raulorisalion de se rembarquer. Il n'y réussit pas. La place fut surprise et le malheureux prince fut réduit à rendre son épée (15 mai 1867). Il fut traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort; on lui appliquait le décret qu'il avait lui-même promulgué contre ceux qu'il nommait les rebelles. Ses défenseurs et le ministre de Prusse ù Mexico allèrent demander sa grâce à Juarez. Le ministre des aiïaires étrangères des Ktats^Unis, M. Seward, informa Juarez que sou gouvernement désirait que Maximilien et ses compugnons fussent traités en prisonniers de guerre. Juarez ne crut pas possible d'accéder à ces instances. Maximilien lui adressa une très noble battre, où il demandait la vie, non pour lui, mais pour ses coinpagiu^ns, h's généraux .Miriimon ei Mejia. « (Jue je sois seul frappé, disait-il; que mon sang soit le dernier ver>é ! » Les trois condamnés tombèrent sous les balles le 19 juin. L'impératrice Charlotte de\int folle en apprenant la fm trci|^i(|Me de son mari.

310 SECOND EMPIRE. [1861] L*opinion, en Europe et en Amérique, fut péniblement émue def la rigueur inflexible du vainqueur ; mais la responsabilité de cette catastrophe retomba tout entière sur Thomme qui avait entraîné, puis abandonné Tinfortuné Maximilien dans Tentreprise téméraire qui finissait si misérablement. Le châtiment n'était pas loin. La décadence de Napoléon III allait maintenant se précipiter. Elle avait commencé le jour ou cet homme, que des chances inouïes avaient fait le vainqueur de deux grandes monarchies européennes, sY'tait vu infliger l'humiliation de reculer devant la grande république qu*il était allé provoquer dans le Nouveau Monde. D'autres événements, qui touchaient de bien plus près la France et qui la compromettaient bien plus gravement, avaient manifesté cette décadence dans le cours de Tannée 18GG. Avant d'y arriver, nous avons à résumer les principaux faits qui s'étaient produits en France et en Europe durant la guerre du Mexique et la guerre de la Sécession américaine, de 1861 à 180(3.

The text on this page is estimated to be only 28.08% accurate

CHAPITRE IX SECOND EMPIRE (SUITE). — AFFAIRES INTÉRIEURES. ÉLECTIONS DE 1863. « AFFAIRES DE POLOGNE ET DE DANEMARK. (1861. — 1800.) Après I*accomplissemcDt de la révolution italienne et la reconnaissance du royaume d*Italie, et pendant les premières phases de la guerre du Mexique, il y avait eu en Europe une sorte de trêve agitée durant laquelle se préparaient de nouvelles et de plus redoutables crises. Cette espèce d'enlr acte donne à riiistorien le loisir de jeter un coup d'œil sur les aiïaires intérieures de la France. La session de 18G1 avait offert des. débats d'un certain intérêt. Les Cinc} renouvelaient, chaque année, leurs réclamations ou plutôt leurs protestations contre les lois d'exception et pour la liberté de la presse et la liberté électorale ; mais il y eut, cette f(ûs, un épisode qui préoccupa et inquiéta lopinion. L'un des Cinq, .M. Emile Ullivier, en remerciant Tempereur des améliorations apportées par le décret du 24 novembre 1860, invita Napoléon 111 à se faire « l'initiateur courageux d^in grand peuple à la liberté » ; dans ee eas, ajoute Turateur, « il pourrait y avoir en Franct> des liommrs fidèles au souvenir du passé et aux e>pérances di* Tavenir ; mais Tiunnense majorité admirerait et aiderait. > Bien que M. Iiuile Ollivier se dit encore républicain dans le discours où il adressait cet appel à rempereur, cette maniTeS' tation émut et alarma ses électeurs, fort peu disposés à se récuncdier a\ec rKmpire. L'attitude des orateurs du ^i»uverip*

 fltSl] ment, MM. Baroche et Billault, ne motivait guère les espérances libérales de M. Emile Ollivier. M. Baroche avait défendu vigoureusement les candidatures officielles et les lois restrictives sur la presse. M. Billault, en répondant, non point à Tun des Cinq, mais à un membre de la majorité, au rapporteur d'une commission, qui avait avancé que le décret du 24 novembre n était qu'un premier pas dans la voie de la liberté, M. Billault déclara que la France n'avait rien à réclamer au delà du décret. M. Billault eut, à propos de l'administration de Paris, avec M. Ernest Picard, une querelle qui donna lieu à un incident assez vif. Ernest Picard avait attaqué, à Torigine, le projet du nouvel Opéra, cette œuvre babylonienne que Ton combattait alors comme devant coûter 22 millions, et qui en a coûté presque le triple! Il renouvela ses atlaques contre l'ensemble des opé* rations de M. Hnussmann, contre ces bouleversements et ces dépenses gigantesques opérées en dehors de toute règle et de toute loi, contre ce qu'il nommait spirituellement « le gouvernement révolutionnaire des immeubles qui siège à l'Hôtel-deVille ». Il réclamait, au nom des Cinq, pour Paris et pour Lyon, la substitution de conseils municipaux électifs à des administrations sans contrôle et sans frein. — « Paris, dit-il, est aux Parisiens, comme la France est aux Français. Quand nous rendrez-vous Paris ? — Nous ne vous le rendrons pas ! s'écria M. Billault. — Nous le reprendrons ! n répliqua Ernest Picard. Les débats sur les finances eurent, cette année, une gravité inaccoutumée. Dans la discussion de l'adresse, ud député qui n'était nullement un ennemi du gouvernement, M. Gouio, montra que l'équilibre du budget était fictif et que notre dette avait presque doublé en six ans. Le budget augmentait, d'exercice en exercice, dans d'effrayantes proportions. En 1861, U avait été de l,8iO millions; en 1862, il serait de 1 ,929. Oo renouvela de tous côtés les plaintes fréquemment émises contre la nécessité d'accepter ou de rejeter en bloc le budget de chaque ministère, ce qui rendait la discussion absolument dérisoire. On redemandait le droit de voter le budget par chapitres. Un député conservateur, M. Devinck, affirma que les ressources de hi France, loin d*être inépuisables, étaient épuisées.

CiteMtm QUESTIONS FINANCIÈRES. 313 La session de 1861 avait produit une bonne mesure économique, la suppression de Téchelle mobile des droits sur l'entrée des céréales. On eut désormais la pleine liberté du commerce des grains, qui rend la disette impossible. La plus cxorbitanle des dispositions qui frappaient la presse fut abolie ; c'était la suppression de plein droit de tout journal condamné pour délit ou pour simple contravention! Les journaux restaient encore garrottés de mille autres liens. Les partisans les plus intelligents du pouvoir s'inquiétaient du désordre des finances. Le ministre d'État, Achille Fould, adressa à Tempereur, en septembre 1861, un mémoire où il lui exposait qu'à la fin de Tannée, le découvert approcherait d'un milliard. Il proposait de renoncer aux crédits extraordinaires et supplémentaires dont on avait tant abusé. Napoléon III répondit en appelant M. Fould du ministère d'État au ministère des finances, avec un décret statuant qu'aucune mesure ajoutant anx charges du budget ne serait soumise par les divers ministres h l'empereur sans Tavis du ministre des finances. C'était donner à celui-ci la suprématie sur ses collègues (T' décembre 1861). Le lendemain, fut présenté au Sénat un sénatus-conftulte qui modifiait le sénatus-consulte du 25 décembre 1852 fur le modo de votation du budget. On ne voterait plus eo bloc, mais par sections, le budget de chaque ministère. Il n'y aurait plus de crédits extraordinaires et supplémentaires en l'absence des Chambres; mais la faculté des virements opérés d'un chapitre sur un autre y suppléerait. Le Sénat adhéra. Lors des réceptions du 1" janvier 1862, l'empereur dit au président du Sénat qu'il comptait surce grand corps pour l'aider à perfectionner la Constitution, tout en maintenant les bases éolâctcs. Ces paroles semblaient revenir sur les négations de M. Billault et amorvaicnt de non>eau les espérances. M. Fould présenta à Tempereur, le 22 janvier, un rapport où il proposait de combler les déficits par une augmentation d'impôts et de diminuer les découverts par une conversion facultative du 4 1^2 en 3, combinée de façon, suivant lui, à être agréée des créanciers de rÉtat, tout en mettant à la disposition du Trésor une Mimme considérable. Ce projet de conversion fut accepté par [

 les Chambres, dans la session rouverte le 27 janvier 1862, malgré les objections qui montrèrent que cette opération oe pouvait réussir que par des manœuvres de Bourse. Il y eut, néanmoins, dans cette session, un fait nouveau, un acte d'opposition formelle du Corps législatif. Un projet de loi accordait au général Cousin de Montauban, récemment décoré du titre de comte de Palikao en mémoire de sa victoire sur les Chinois, une pension de 50,000 francs réversible sur ses héritiers, de mâle en mâle. C'était le rétablissement des majorats, aboli:» par nos lois. La Chambre nomma une commission contraire au projet. L'empereur écrivit au comte de Palikao une lettre où U disait que « les nations dégénérées marchandent seules la reconnaissance publique». La commission répondit à ces paroles hautaines on concluant au rejet de la pension. L'empereur recula. Li» pngot fut retiré. Le Corps léj:i>latif parut s'effrayer de son audace ; il ne hasarda, du reste de la session, aucun nouvel acte d'indépendance. Lorsque les Cinq présentèrent un amendement demandant « le retour sincère a la liberté », la majorité laissa, il est vrai, tout le fardeau de la lutte contre Topposition aux commissaires du gouvernement ; elle ne parla pas ; mais elle vota avec la docilité accoutumée. Les Cinq revinrent sur la question tant débattue de l'occupation de Rome. M. Dillault avoua que le gouvernement était obligé de suspendre, chez les Romains, le principe de la souveraineté du peuple, « base de notre droit public ». M. Dillault débita sur le Mexique des mensonges brillamment réfutés par Jules Favre; la Chambre pensait comme celui-ci et vota en sens contraire. La commission du budget obtint quelques médiocres réductions sur les dépenses et vota les accroissements d'impôts demandés. Le budget continuait à monter : de 1,929 millions pour f862« il s'élevait à 2 milliards 61 millions pour 1863. Les nouveaux impôts devaient produire 62 millions; le Mexique en dévorait 83, en 1^62, etde>ait coûter plus cher les années suivantes. On s'efforçait de di^trai^e Paris par des cérémonies théâtrales; on inaugurait en grande pompe le boulevard .Male^herbes, le

[IfSt] QUESTIONS FINANCIÈRES. 315 boulevard du prince Eugène, etc.; mais les améliorations constitutionnelles et libérales ne se pressaient point d'apparaître ; le pouvoir continuait de harceler la presse et témoignait toujours les mêmes ombrages contre tout ce qui pouvait relever les esprits. La session de 1863, ouverte le 12 janvier, mit aux prises, non plus seulement le petit groupe des opposants et le gouverneinenl, mais les ministres entre eux. On se plaignit, à la Chambre, que le sénatus-consulte de 1861, qui interdisait les crédits supplémentaires, eût été violé dès 1862. C'était à l'occasion du Mexique et le fait avait eu heu malgré M. Fould et malgré le décret qui lui conférait la suprématie financière. Il y avait conflit entre M. Fould et M. Magne, entre le ministre des finances et le ministre sans portefeuille, organe du gouvernement dans les Chambres. Fould remporta et parvint à mettre Magne hors du ministère, en le transférant au Conseil privé. La commission de l'adresse, au Corps législatif, proposa de remercier rempereur d'avoir fortifié les institutions par la liberté et assuré l'économie dans les finances. L'un était aussi vrai que lautre! Les plaintes contre l'arbitraire s'élevaient maintenant à droite connue à gauche. Le gouvernement dressait les listes électorales de façon à restreindre en fait le suffrage universel et découpait à sa fantaisie les circonscriptions électorales. On avait déjà signalé ce contraste singulier que, tandis que la population de Paris s'accroissait dans de vastes proportions, le nombre des électeurs et, par conséquent, le nombre des députés parisiens, diminuait. Les débats sur les libertés pubhques, sur le Mexique, sur Rome, se renouvelaient périodiquement sans résultat. Ce qui se renouvelait aussi annuellement, c'était reirnnante ascension du budget, sous M. Fould comme sous ses prédécesseurs. Le budget de 1863 avait dépassé de Ul millions celui de 1862 ; le budget de 1864 allait dépasser do 57 millions celui de 1863. Les aggravations d'impôts n'avaient pas enipèché qu'il se produisit un nouveau découvert. Lfî président du Corps législatif, .Morny, termina la session, le 7 mai 1863, par un discours où il reconnaissait qu'un pouvtur

3ie SECOND BMPIRB. fllt)] sans contrôle et sans critique « est comme un navire sans lest — La discussion, disait-il, rend plus aïïèrmie la sécurité que ne Teùt fait un silence trompeur. » La discussion n*affermit la sécurité que lorsque ceux qui discutent ont le pouvoir de remédier aux maux qu'ils signalent La Chambre élue en 1857 avait achevé sa carrière de six années. L'opinion républicaine s'était ranimée en vue des élections prochaines. Un homme d'un zèle et d'une activité infatigables y avait beaucoup contribué. C'était l'ancien membre do Gouvernement provisoire Garnier-Pagès. Il avait parcouru presque toute la France durant les premiers mois de 1863, allant de ville en ville prêcher aux républicains la concorde, l'espérance et l'action. Le plus répandu des journaux, le Siècle^ se remit, lui aussi, en campagne, comme en 1857, et publia, le 16 mars, une sorte de manifeste où il appelait électeurs et candidats à s'unir pour faire triompher « la cause démocratique et libérale ». 11 ne lui était pas possible d'imprimer « la cause républhcaine ». 11 provoquait la formation de comités électoraux. Le pouvoir essaya de l'intimidation. Le ministre de l'intérieur, Persigny, menaça les journaux qui « affectaient de désigner les candidats de l'opposition par le titre de candidats indépendants » et, dans une circulaire en date du 8 mai, après avoir célébré en termes emphatiques « Télu du peuple qui, fort de son 4»rigine providentielle, avait réalisé (outes les espérances delà France, » il concluait au maintien énergique des candidatures officielles. Il recommandait aux préfets de combattre tout membre de la majorité qui s'était permis de voter quelquefois contre le gouvernement, aussi bien qu'ils combattaient les ennemis déclarés de l'Kmpire. Les préfets déployèrent une activité fébrile. Leur influence >'était beaucoup accrue par l'espèce de décentralisation administrative qui s'était opérée dans les dernières années et qui consistait, non pas à rendre quelque hberté aux localités, mais à faire décider par h's préfets bien des choses dont la solution était auparavant demandée aux ministres, .\ussi agissaient-ils et parlaient-ils comme de petits potentats. Le préfet de la Haute

(1M3] ËLBCTIONS. 3iî Loire disait nettement aux électeurs que l*administration remplissait maintenant rorflce des anciennes réunions préparatoires. C'était elle qui examinait et jugeait les candidatures et qui, ensuite, présentait aux populations le candidat qui lui semblait le meilleur. Tout Torganisme administratif qui descendait du préfet aux gardes champêtres et aux gendarmes, en passant par les juges de paix, les maires, les commissaires de police, et qui •▼ait pour alliés le procureur impérial et, le plus souvent, le clergé, ce vaste corps aux mille têtes et aux mille bras, était en mouvement d*un bout de la France à Tautre. On ne se refusait aucun moyen d^effrayer les gens qu'on ne pouvait gagner et de les réduire tout au moins à se taire. Les traditions du 2 Décembre étaient encore trop près pour qu*on eût scrupule de se faire un jeu de la liberté individuelle. Dans la majeure partie des campagnes, il fallait quasi être un héros pour oser faire de Topposition. Devant un pouvoir si fortement armé, quand tout rendait la lutte si difficile, il était bien nécessaire que Taccord régnât entre tous les adversaires du régime impérial. Une portion des anciens libéraux orléanistes s'était réveillée, produisait dans la presse quelques talents nouveaux et se rapprochait des républicains contre Tennemi commun. Une fraction des légitimistes en faisait autant. Dans le parti républicain, cependant, Tunion était loin d'être complète encore. Les partisans de Tabstention, qui avaient obstinément lutté en 1857, renouvelaient leurs efforts négatifs. Proudhon. qui démentait souvent sa haute prétention à la logique en se faisant de lopposition à lui-même, avait soutenu que les républicains devaient rentrer dans la politique active et que c'était une lâcheté de ne pas prêter serment. Maintenant, il prétendait au C(mtraire qu un républicain ne pouvait entrer au Corps législatif sans se parjurer. A mesure que le temp»^ approchait , h^s doutes s évanouissaient ; à Paris, la masse irait au vole. On nétait plus divisé sur la question de savoir si Ton voterait; un Tétait sur les personnes pour lesquelles on voteraiL Par suite d*un nouveau découpage qu'avait opéré le gouvernement dans le Paris élecloraL W, directeur du Sicctr^ M. Ilavin, et le député Kriiet't Picard se trouvaient en conipétition pour une de*^ rireon^^ihptions. M. Ilavin

The text on this page is estimated to be only 19.29% accurate

ni8 SECOND EMPIRE. (ItSJi riMla et reporta sa candidature sur un autre point. Tno première liste, publiée le 10 mai. contenait plusieurs noms êtrao* f;ers à la dernière Chambre ou même entièrement nou%eaui dnns les assemblées : Jules Simon, ancien Constituant de f Hi8, démissionnaire de sa chaire de philosophie au 2 Décembre ei. depuis, auteur d*ouvrages de philosophie et de morale qui avaient eu un grand retentissement, ainsi que de livres d*êci>* nomie politique qui faisaient pénétrer le lecteur dans la \ie des Haaient offert leurs suffrages à M. Tliiers. Les républicains hésitèrent d'abord, moins ilevanl les souvenirs du régime de Juillet que devant ceux de la ruedePoîliers. Le Sic(/r >e décida. Mu |(» suivit. Le nom de M. Thiers fut accepte sur la liste démocratique. Le comité démocratique publia, b* io mai, une proclamation aux électeurs : .« Liberté î c'est le vœu de tous, le cri des cMiiscionces! Ui»tre cau^e est sainte: le Dieu de la justice est a\«'c Mou*». Marclii»n>! l'iiiactitin. c'est le suicide; Taction, c'est la liIxTte! ' I/association de M. Thiers aux républicains sur une même liste inquiétait et troublait le gouverne. ,ient: Tempereur avait un moment espéré se rattacher l'historien du Consuiai ei de FEmhirr. Le ministre de l'intérieur Persigny publia une lettre \i'nb'iite cmitre la candidature de Tancien ministre de I^iiuisPhilip|ie : IaKr.ine»*. dirait-il. n'est d(*venue prosfière et glo* lieuse (|iiedtpin> que M. Tliiers et les siens ne sont plus aux affaire»»... Lt* ^^iiffrai'i' niii\er'*e| n'opposera point au gouverna m-Mit qui a tue !•• \u\\^ de rabiiue ceux qui l'y avaient laissé t 'lulxT. " t\ mal...

fltil] ÉLECTIONS DE PARIS. 349 Cette lettre, arficliée sur les murs de Paris, décida en Taveur de M. Tliiers ceux des électeurs républicains qui balançaient encore. I^ lettre de Persigny Tut suivie d'une circulaire (28 mai), où ce ministre dénonçait aux populations ce qu'il appelait la coali* tioD

,1>0 SECOND EMPIRE. [ttt9) 1863 un aspect assez alarmant. Napoléon III essaya d'oflrir quelques satisfactions à Topinion. Il remplaça Persigny à Tintérieur par un chef de section du conseil d'État, M. Boudet. Le ministère d'État passa des mains du comte Walewski dans celles de M. Billault, qui dut rester en même temps Torgane du gouvernement devant les Chambres. C'était une atteinte à la Contititulion, qui interdisait Taccès des Chambres aux ministres à portefeuille. M. Baroche fut transféré de la présidence du conseil d'État au ministère de la justice et M. Rouher, du ministère des travaux publics à la présidence du conseil d^État; ce n'était pas là ce qui pouvait influer sur Topinion; mais l'introduction d*ua nouveau ministre ù Tinstruction publique avait plus de portée. Un professcMir d'histoire, inspecteur général de TUniversitè. M. Duruy, fut substitué ù M. Uouland. D>jà M. Rouland avait commencé de réagir quelque peu contre le mal fait par son prédécesseur Fortoul, mort réceunncnt. M. Rouland, fort im|>êrialiste, mais gallican et partisan de renseignement universitaire^ s'était montré contraire au cléricalisme et au déplorable système de la bifurcation dans Tinstruction secondaire. M. Duruy entra bien plus résolument dans cette voie; il apportait au ministère un esprit tout à fait étranger aux tendances générales de l'Empire et allait tenter de reprendre Tœuvre de 1848 dans renseignement. A peine installé, il rétablit la classe de philosophie dans les lycées et collèges {l" juillet); puis il annonça la suppression de cette bifurcation qui faisait des lettrés ignorants des sciences et des demi-savants ignorants de la littérature; il annonça en même temps la création de renseignement professionnel, (le ministre marchait trop vite et trop bien pour qu'il lui fût permis d'avancer longtemps de la sorte. Une nouvelle modification dans le personnel du ministère se produisit avant que s'ouvrit la première session de la nouvelle chambro. (le ne fut point M. Billault qui parut devant elle coronie ministred Ktat; il mourut le 18 octobre 1803 et eut M. Rouher pour successeur. Celui-ci avait témoigné de la capacité comme ministre des tra>au\ publics et du commerce; mais ni ses études ni ses aptitudes personnelles ne lavaient préparé à \

[1861] INSTRUCTION PUBLIQUE. — DURUY. 321 prendre le premier rôle dans les affaires générales de TEtat, en présence d'une situation extérieure qui allait devenir de plus en plus diflicile et périlleuse. Durant la session de 1863, puis durant tout le reste de Tannée, la France avait été profondément préoccupée de ce qui se passait au dehors. La crise européenne était rouverte et ne devait plus s^arrêter jusqu'à d'immenses bouleversements. Les deux années précédentes, tout en laissant TEurope jouir d'une tranquillité relative, avaient vu un double nuage noir grossir à Thorizon vers le nord. I^ question danoise, qui avait déjà produit une guerre en 1848, s'aggravait de nouveau et le problème de la Pologne se posait encore une Tois, plus redoutableque jamais. Nous résumerons tout à Theure les affaires du Danemark, très complexes et qu'une diplomatie perGde s'appliquait à rendre inextricables. Cette même diplomatie, celle de la Prusse, allait exercer aussi l'action sinon la plus apparente, du moins la plus décisive dans la question polonaise. La même main allait faire jouer, en Danemark et en Pologne, les ressorts d*une politique à la fuis violente et profonde, astucieuse et hardie, incapable de s'arrêter devant aucun scrupule et devant aucun obstacle. M. de Bismark commençait à s'emparer, dès 1862, du premier rôle qu'il ne devait plus quitter dans les affaires européennes. La guerre de Crimée avait suscité en Pologne une vive attente saivie d'un cruel désappointement. La mort de Nicolas et le changement de système que cette mort semblait promettre dans le gouvernement russe avaient de nouveau ranimé les indomptables espérances des Polonais. Il s'était produit en Russie une bruyante réaction contre le régime et contre « les hommes de Nicolas ». Les classes lettrées manifestaient a\(C ardeur des aspirations libérales. Le nouveau tsar, Alexandre 11, avait mis à l'élude une grande mesure qui fut détinitivement promulguée le 19 janvier 1801, Témancipation des serfs. Le serf de glèbe êlaii appelé à la condition de cultivateur libre et de fermier, avec le droit d'acquérir, du consentement de son ancien maître. du propriétaire, la terre qu'il cultivait. Cet acte solennel, prr. paré depuis longtemps, comme inévitable et necesbaire, par les VI. 21

 prédécesseurs d'Alexandre II, causa une vive impression en Europe et Gt bien augurer de l'avenir de la Russie. Le nouveau parti libéral russe avouait qu'une réparation était due aux Polonais et paraissait même admettre qu'on rendit au royaume de Pologne son indépendance ; mais, ici, s'élevait une question dont la solution paciGque semblait impossible. Les Polonais revendiquaient tout ce qui avait été uni à la république polonaise avant 1772, c'est-à-dire la Lithuanie, cette sœuradoptive de la Pologne, étrangère par son origine aux Slaves et qui n'avait rien de commun avec les Russes, et aussi les anciennes provinces russicnnes ou ruthéniennes de la Pologne ; la noblesse, dans ces provinces, était polonaise ou polonisée, tandis que le peuple appartenait à la branche slave des Petits Russes, différente à la fois des Polonais et des Grands Russes ou Moscovites. Les provinces russiennes s'étaient associées autrefois à la Pologne en même temps que la Lithuanie. Les querelles religieuses compliquaient dans ces provinces les querelles de race; la noblesse était catholique de rite latin; le peuple, de rite grec, était tiraillé entre le grec-uni (uni a Rome) et le grec-orthodoxe, uni au patriarcat de Moscou. Les Russes les plus libéraux n'eussent, à aucun prix, rendu à la Pologne ces provinces chères aux Polonais, qui leur devaient en grande partie les personnages les plus illustres de l'histoire nationale. L'opinion libérale avait d'ailleurs recommencé à perdre du terrain en Russie. L'émancipation des serfs, cette mesure excellente en ellemême, avait amené des troubles parmi les populations ignorantes des campagnes, qui ne comprenaient pas les conditions mises à leur affranchissement et ne voulaient plus payer aucune redevance aux seigneurs. Comme à toutes les époques d'agitation en Russie, de grands incendies avaient éclaté sur divers points et dans Saint-Pétersbourg même. Les partisans du despotisme proG taient de ces faits alarmants pour arrêter Alexandre U dans la voie des réformes et pour provoquer des rigueurs et contre les Polonais et contre les libéraux russes. Ils trouvèrent bientôt des prétextes dans les incidents tragiques dont Varsovie \

[IMl] VARSOVIE. 323 et d*autres villes polonaises devinreot le théâtre à partir du commencement de 1861. Le 25 février, la population de Varsovie voulut célébrer Tanniversaire d'une des batailles livrées par Tinsurrection nationale en 1831 : une procession aux flambeaux promena dans les rues le drapeau rouge et blanc de la Pologne ; la cavalerie russe chargea : il y eut des morts. Le surlendemain, nouvelle procession populaire pour les obsèques des victimes du 25 ; les Cosaques assaillent la foule. La Société agronomique, association composée des principaux propriétaires de Pologne, essaie de 8*niterposer. Plusieurs de ses membres sont tués. Le prince Gortchakof, gouverneur de Pologne (celui qui avait commandé en Crimée), tente de pacifier la ville exaspérée, en s'entendant avec les chefs de la Société agronomique ; il permet de célébrer solennellement les funérailles des morts du 27 février. Dès lors, arrivent successivement de Saint-Pétersbourg les Ordres les plus contradictoires; c'est une série incohérente de promesses et de menaces, de concessions et de répressions. Le 31 mars, un oukase rend au royaume de Pologne des établissements d'instructk>n nationale, un conseil d*État, des institutions municipales; le 7 avril, un autre oukase dissout cette Société agronomique à laquelle Varsovie avait dû le rétablissement de Tordre. Cette association avait acquis, depuis des années, une importance et une popularité extraordinaires par ses immenses services économiques et sociaux ; elle visait à rendre la propriété accessible aux paysans et à faire disparaître par là cette division profonde entre le propriétaire noble et le cultivateur, qui avait causé la ruine de la Pologne. La foule irritée se porta au cliAteau royal, où résidait le gouverneur, en chantant Thymne national. Elle était sans armes. On tira sur elle. La ville fut occupée militairement ; les vêtements de deuil et les insignes nationaux furent interdits. La population désobéit : bravant les violences de la police et de la troupe, elle continua de s'entasser dans les églises en y mêlant les chants nationaux aux chants religieux. Dans les autres villes comme à Varsovie, les employés donnaient leur démission; Tadministration se désorganisait; la domination russe ne se

 maintenait plus que par les baïonnettes. La force militaire elle-même hésitait devant ce peuple qui présentait sa poitrine aux balles et répondait aux fusillades par des hymnes funèbres. Un colonel russe se brûla la cervelle pour ne pas obéir à Tordre de faire tirer sur des gens désarmés. Le gouverneur* troublé du rôle qui lui était imposé, tomba malade et l*on crut que le chagrin avait précipité sa mort. Toute l'Europe avait les yeux sur la nation immolée qui soulevait encore une fois la pierre de son tombeau. Les vieilles sympathies se ranimaient vivement en France. L'Angleterre témoignait de Tintérêt au réveil de la Pologne. Le ministre des affaires étrangères, lord John Russell, en mai 1861, présageait, dans la Chambre des lords, « un avenir glorieux et libre à une nation qui, malgré tant de calamités, tant de persécutions, avait su conserver intact le sentiment de la patrie ». Napoléon III ne laissa voir d'abord que de la contrariété et de Tinquiétude : il se sentait atteint dans sa politique francorusse. Une note assez embarrassée avait paru, le 23 avril 1861, dans le Moniteur. Le journal officiel mettait le public en garde contre la supposition que « le gouvernement de Tempereur encourageait des espérances qu'il ne pouvait satisfaire... Il fallait faire des vœux pour que le tsar ne fût pas empêché, par des manifestations irritantes, de réaliser les améliorations que comporte rétat de la Pologne. » Le consul de France à Varsovie eut ordre d'amener les Polonais à des idées conciliantes. La situation, cependant, allait s'aggravant. La fermentation avait gagné la Lithuanie; Vilna avait, comme Varsovie, ses mouvements populaires et ses fusillades. Le 14 octobre, Varsovie et tout le royaume de Pologne furent mis en état de siège. La soldatesque russe envahit les églises devenues le théitre habituel des démonstrations patriotiques. L'autorité ecclésiastiqiie fit fermer les i^gliscs profanées. Les protestants et les Israélites firent cause commune avec les catholiques. L'administrateur de rarchevêclié de Varsovie fut envoyé en Sibérie et Ton emprisonna pêle-mêle chanoines, pasteurs et rabbins. On multipliail les arrestations jusqu'à la démence; un document officiel de

(lit)] WIELOPOLSKI. 325 l*élé de 1862 atteste qu'on avait arrêté dans Varsovie près de J 5,000 personnes, un habitant sur dix. Il y eut toutefois encore quelques fluctuations dans le gouvernement d'Alexandre II. Un nouvel archevêque de Varsovie essaya d*apaiser les esprits. Un Polonais, ministre du tsar en Pologne, fit un dernier effort de transaction entre les Polonais et les Russes. Le marquis Wielopolski s'était rallié à la Russie, à force de haine contre rAutriche et TAIIemagne. Après les massacres de Gallicie, en 1846, convaincu que la Pologne ne pouvait s'affranchir, par ses propres forces, de ses trois dominateurs, il avait embrassé avec passion la doctrine du panslavisme, d'après laquelle tous les peuples slaves devraient 8*unir autour du tsar contre l'ennemi du Slave, contre l'Allemand. Les Polonais, étant, parmi les Slaves, les plus avancés en civilisation, auraient, selon la pensée de Wielopolski, tenu le premier rang dans le grand empire slave. Il n'avait rien épargné, quoique avec peu de succès, pour répandre cette idée chez ses compatriotes. Il parvint, vers le milieu de l'année 1H62, à obtenir du tsar la nomination du grand duc Constantin, frère d*Alexandre II, à la vice-royauté de Pologne et sa propre nomination à la direction du gouvernement civil de Varsovie. Le nouveau vice-roi apportait des intentions bienveillantes. On ne lui en tint pas compte. La partie la plus ardente de la population ne vit en lui que le pnnce étranger qui arrivait accompagné d'un « traître ». Wielopolski n'était, pour les patriotes exaltés, qu'un Polonais qui s'était c< vendu » aux Russes. Le 27 juin, dans un jardin public, le général qui commandait à Varsovie fut grièvement blessé d'un coup de pistolet. Le 2 juillet, au sortir du théâtre, on tira sur le grand-dnc Constantin, sans l'atteindre. Quelques jours après, deux autres tentatives eurent lieu contre la vie de Wielopolski. A la phase d'exaltation mystique et résignée succédait la phase de vengeance aveugle. Le vice-roi et le directeur des affaires civiles essayèrent toutefois de continuer leur œuvre. Le vice-roi adressa aux Polonais une proclamation où il les invitait à se confier à lui et leur

 promettait une nouvelle ère de prospérité a pour la patrie qu'ib aimaient tant » (27 août). Les prisons, pendant ce temps, restaient pleines. Trois cents notables polonais répondirent au vice-roi en promettant leur concours, à condition que la Pologne recouvrerait ses institutions nationales et que les anciennes provinces polonaises, Lilhuanie et Rulhénie, seraient réunies au royaume de Pologne sous une même administration. Le comte André Zamoyski, ancien président de la Société agronomique, chez qui s'étaient assemblés les signataires de celte adresse, fut mandé à Saint-Pétersbourg et, de là, envoyé en exil hors de TEmpire. Les membres de l'assemblée de la noblesse de Podolie, Tune des provinces ruthéniennes, ayant demandé, de leur cdté, la réunion politique et administrative au royaume de Pologne, furent poursuivis pour crime d'État. Ceci se passait en octobre 1862. Le 24 septembre précédent, un événement fatal pour les Polonais avait eu Ueu à Berlin : le comte de Dismark avait été appelé à la tète du ministère prussien. Il arrivait là comme le représentant le plus énergique du parti féodal et militaire, pour gouverner, avec ou sans budget légal, contre la Chambre des députés de Prusse, qui refusait à la couronne les moyens financiers d'accroilre dans de grandes proportions les dépenses de Tarmée ; il arrivait là aussi pour imprimer à la politique extérieure une direction qui allait rap« peler le grand Frédéric. Le 30 septembre, il avait répété, devant une commission de la Chambre des députés, une parole déjà prononcée par lui en 1859: — « c'est par le fer et le feu que se résoudront les grandes questions du temps ». C'était à TAIlemagne que pensait essentiellement M. de Bismark ; mais cet axiome lui semblait partout applicable et il l'appliqua à la Pologne. Il avait une grande influence personnelle sur le ministre des affaires étrangères de Russie, le prince Michel Gortchakof ; il poussa le gouveinement russe à la répression à outrance. L'insurrection polonaise contre la Russie, avec les sentiments qu'un tel événement exciterait en France, était le seul moyen de rompre les liens d'amitié qui paraissaient se serrer de plus en plus entre les deux empereurs de France et de

[IMS-IMI] BISMARK BT LA POLOGNE. 327 Russie. En ce moment même, Napoléon III protestait àTambassadeur russe, M. de Budberg, de toute son aiTcction pour le tsar et les deux empereurs s^entendaient pour faire reconstruire à frais communs cette coupole du Saint-Sépulcre qui avait été une des causes ou un des prétextes de la guerre de Crimée. Alexandre II glissait rapidement sur la pente où voulait le lancer Bismark. Le gouvernement russe venait de décréter une mesure de recrutement fort dure en elle-même et qu'on imagina d'aggraver en Pologne par un arbitraire monstrueux. On décida de D*exécu(er le recrutement que dans les villes en épargnant les campagnes. On comptait par là se débarrasser de toute la jeunesse révolutionnaire de Varsovie et des autres cités ; car le recrutement, qui n'avait pas été pratiqué depuis longtemps, embrassait six années d'un seul coup. Le marquis Wielopolski, aigri, ulcéré par les haines furieuses dont il était l'objet, s'acharnaii à ce projet d'une « conscription » qui était une « proscription », suivant le mot de lord Russell ; on savait que ceux qui partaient ne revenaient guère. L*homme d'État panslavistc devenait ainsi contre ses concitoyens l'instrument du mortel eonemi des Slaves; M. de Bismark approuvait vivement l'idée, 8*il ne l'avait suggérée. Un diplomate russe très connu et très estimé en France, le prince Orlof, Gis de celui qui avait signé à Paris le traité de 1856, tenta un généreux effort auprès du granddoc Constantin pour écarter cette résolution funeste. Il échoua. Dansla nuit du 15au 16 janvier 1863,1a police et les troupes enlerèrent, à Varsovie, tous ceux des jeunes gens qui ne réussirent point h s'échapper. Tous les hommes influents avaient jusque là détourné les Polonais de la résistance armée. Une fut plus possible d'arrêter 00 mouvement provoqué par le désespoir. Des bandes se foroièrent de tous cAtés dans les bois. Le 22 janvier, un comité révolutionnaire anonyme publia un manifeste qui appelait les Polonais aux armes et déclarait les paysans propriétaires du sol qo'ils cultivaient, moyennant indemnité aux anciens possesseurs. 140 situation de la Pologne devint aussi étrange que terrible. Rien dans l'histoire moderne ne ressemble h ce qui se passa. Dons les campagnes, les insurgés luttaient héroïquement avec le

328 SECOND EMPIRE. [IM] fusil et avec la faux contre le canon et les baïonnettes; à Varsovie, la lutte était entre Téchafaud et le poignard. Un gouvernement occulte, érigé en tribunal secret, opposait ses arrêts de mort aux proscriptions de Tautocralie. La terreur du poignard et du pistolet répondait à la terreur des gibets et des fusillades. Ces récits produisaient une impression extraordinaire en Europe. L'embarras du gouverneootent français redoublait* Des centaines de pétitions en faveur des Polonais étaient arrivées au Sénat; elles étaient signées par des hommes appartenant aux opinions les plus diverses et les plus opposées : républicains et libres-penseurs, monarchistes et cléricaux, jusqu'à des évéques. Le ministre Billault fit voter Tordre du jour sur les pétitions, malgré les réclamations du prince Napoléon et de quelques autres sénateurs. La question fut également soulevée au Corps législatif. M. Dillault refusa de la discuter ; « La France, dit-il, n'a perdu aucune de ses vieilles sympathies pour la Pologne ; mais elle pense, et le gouvernement pense avec elle, que Tautonomie de ce royaume aurait plus à attendre des sentiments généreux de Tempereur de Russie que d'une tentative insurrectionnelle dont les efforts ne peuvent qu'appeler de nouveaux désastres sur ce malheureux pays. — Le gouvernement de Tempereur, ajouta-t*il, est trop jaloux de sa dignité pour laisser répéter pendant quinze ans, dans une adresse, des protestations vaines (5 février 1863). » C'était une allusion à la protestation répétée, d'année en année, par la Chambre des députés, sous Louis- Philippe, en faveur de la Pologne. Le gouvernement impérial devait bientôt à son tour prodiguer les paroles inutiles et « les protestations vaines! » Quelques jours après les incidents de nos deux Chambres, on apprit qu*une convention avait été conclue entre la Russie et la Prusse pour la répression de l'insurrection polonaise. Les deux puissances s'accordaient réciproquement le droit de faire franchir la frontière à Içurs troupes. On soupçonna l'existence de quelque article secret d'une portée plus grande encore; le gouvernement français se départit enfin de la réserve qu'il avait gardée jusqu alors et proposa au gouvernement anglais de \

IIMI] PRUSSB ET RUSSIE. 329 s^entendre pour une note identique. Le premier pas était fait ▼ers la rupture avec la Russie. C était bien ce qu'avait voulu le véritable auteur de la convention internationale. Cette convention, la Russie ne Tavait point demandée ; c'était M. de Bismark qui avait en quelque sorte imposé ses services au tsar, en aïïcctant de considérer Tinsurrection polonaise comme formidable. Il essaya d'obtenir raccession de rAutriche au pacte, mais n'y réussit pas. Le cabinet anglais, qui avait fait entendre des paroles reten* tissantes en faveur de la Pologne tandis que le gouvernement français se taisait, refusa, maintenant que celui-ci parlait, de parler en commun. Le gouvernement français cherchait encore à ménager la Russie et s'en prenait surtout à la Prusse. Cela servit de prétexte aux ministres anglais. La France et TAngleterre adressèrent donc des représentations séparées aux deux puissances qui avaient signé la convention. Le gouvernement prussien se signalait par des faits odieux qui excitaient des réclamations indignées dans la Chambre des députés de Berlin ; les Polonais qui se réfugiaient sur le territoire prussien étaient livrés aux Russes, c'est-à-dire au bourreau ou à la Sibérie. La Russie et la Prusse donnèrent des explications tendant à réduire la portée de la convention; c'était sincère de la paît

 France, rAutriche et tous les signataires des traités de 1815 à présenter à la Russie des notes identiques. Le ministre français rendit la pareille à Fanglais en déclinant la proposition : » La France, répondit-il, a déjà dit séparément à Saint-Pétersbourg tout ce qu^elle a à dire. » On voyait bien à Paris que la bruyante réclamation de lord Russcll n'aboutirait à rien, T Angleterre a*étant nullement disposée à soutenir les paroles par des actes, c'est-à-dire par les armes. Napoléon III essaya d'une démarche personnelle auprès du tsar. Il écrivit à Alexandre II pour l'engager à accorder lindépondance au royaume polonais de 1815, sous le sceptre du grand-duc Constantin. La démarche ne réussit pas et, à Tarrivée de la réponse, Napoléon III dit à l'ambassadeur russe Biulberg : « Dites à Tempereur votre maître que, si, ce qu'à Dieu ne plaise, j'étais forcé de me trouver dans un camp opposé au sien, j'en serais fàohé et malheureux » (10 mars). Quelques jours après (19 mars), le prince Napoléon aflimiait au Sénat « que Tempereur ferait quelque chose pour la Pologne, » et, le lendemain, le ministre Uiilault, jusqu*alors si contraire iwi mouvement polonais, parla à son tour, à la même tribune, « des très légitimes espérances de la Pologne » Napoléon III. en ce moment, tentait de changer encore une fois la base de sa politique extérieure et de passer de Talliance russe à Talliance autrichienne, comme il avait passé de lalliance anglaise à Talliance russe. Le prince Richard de Metternich, (ils du célèbre ministre autrichien et ambassadeur dWutriche à Paris, allait porter à Vienne les propositions de remi>ereur des Français. I attitude fort singulière de TAutriche vis-à-vis de Hnsur* txHiUni polonaise avait décidé Napoléon III à ce changement de tioal. Ce gouvernement autrichien qui avait ordonné les uiiLHHacrvs de Gallicie en 1846, connivait maintenant presque ^Ki%cn d'abord les journaux polonais de Gallicie attaquer la KuiMi^ à outrance ; puis on laissait maintenant les insurgés jki^i ^ s^m/t à leur aise des deux côtés de la frontière, 8e ra\

 vitailler en Gallicic, s'y renforcer do volontaires, etc. C'était Fopposé absolu de la conduite de la Prusse. La Galiicie était la vraie base d'opérations de Tinsurrection polonaise. L'Autricbe semblait se retourner contre ses deux complices du partage de 1772. Le ministre autrichien Rechberg avait écrit ceci récemment, dans une dépèche au prince Richard de Metternich : « Tinvitation (à la Russie), plus sérieuse que des représentations amicales, serait une mesure d'une telle gravité qu'on ne pourrait y recourir sans la plus mûre délibération». Il ne repoussait donc point Tidée de cette « invitation plus sérieuse ». L'Autriche, entre les trois co-partageants de la Pologne, avait joué le rôle le moins actif dans 1 œuvre du démembrement et, plus d'une fois, le gouvernement autrichien en avait témoigné, sinon le remords, du moins le regret. L'espoir conçu par Napoléon III reposait donc sur des apparences assez spécieuses ; mais l'illusion était en ceci : que l'Autriche pût se décider à rompre avec la Russie et la Prusse sans être assurée du concours de l'Angleterre ; or, le gouvernement anglais voulait bien qu'on parlât, mais non pas qu'on agit pour la Pologne. L'ambassadeur anglais à Vienne, lord Bloomfleld, n*épargnait rien pour faire reculer M. de Rechberg, et ce ministre autrichien, nerveux, vacillant et médiocre, était fort incapable de l'audacieuse entreprise qu'eût peut-être tentée son prédécesseur Schwartzenberg. Le gouvernement français, n'obtenant de l'Autriche aucun engagement décisif, se résigna à revenir aux représentations collectives proposées par l'Angleterre et seulement dans Tespoir que l'inutilité des représentations finirait par amener autre chose, au moins de la part de l'Autriche. On appréciait bien, à Paris, le néant de ce qu'on peut nommer la politique de la phrase. Malheureusement, il n'en était pas de même à Varsovie. On y prenait au sérieux les manifestations collectives des puissances, corroborées par les grands mots que lord Russell prodiguait dans les meetings contre le despotisme russe. Les paroles prononcées dans les Chambres françaises et anglaises retentissaient jus4|u*au fond

 (les forêts de la Pologne et encourageaient rinsurrection à s^obstiner dan» des eflbrts désespérés. L'insurrection avait débuté, au commencement de février, par des actes héroïques. Un petit corps polonais ayant été assailli dans Wengrow par des forces considérables, une arrière-garde de deux cents jeunes gens se jeta sur la masse lusse et sur ses canons et arrêta assez longtemps l^ennemi pour assurer la retraite du reste de la troupe. Tous y périrent. Les massacres et les incendies que commettaient les troupes russes ne servaient qu'à fomenter les désirs de vengeance et à fournir des recrues aux insurgés. Ceux-ci avaient des chefs aussi intelligents qu'énergiques. L'un d'eux, Langiewici, remporta des succès qui lui firent déférer la dictature par le comité secret de Varsovie. Cette décision fut malheureuse : les forces ennemies se concentrèrent contre le nouveau dictateur ; après un combat de trois jours, près d'être accablé, il sépara sa petite armée et essaya de traverser une lisière du territoire autrichien ; mais, cette fois, les fonctionnaires de TAutriche n'osèrent fermer les yeux et arrêtèrent le général polonais (19 mars). Il semblait que ce dût être le coup de mort de l'insurrection. Il n'en fut rien. Il n'y avait plus de général en chef ; mais la guerre de partisans s'étendit au lieu de s'éteindre. Le gouvernement occulte se reforma et obtint l'adhésion des modérés, des grands propriétaires, qui s'étaient tenus jusqu^alon à récart. On repoussa une amnistie accordée par le tsar à des conditions dénsoires et qui coïncida avec Tenvoi d'un nouveau gouverneur russe personnifiant la répression implacable, le général de Berg (12 avril). Le comité secret prit le titre de gouvernement national (10 mai) et réclama hautement laréumoo de la Lithuanie et de la Ruthénie à la Pologne. La guerre de bandes, très habilement conduite, se propageait dans la Lithuanie et, çà et là, dans les provinces nissiennes ou ruthéniennes. Aux chefs qui tombaient, d'autres succédaient. De même, pour le gouvernement anonyme, toujours siégeant dans Tombre à Varsovie. Tel ou tel de ses membres était enveloppé dans les exécutions russes, sans que les exécateors V

[186)1 L'INSURRECTION POLONAISE. 333 s*en doutassent ; le pouvoir occulte se renouvelait toujours. C'était grâce à Tadoption du projet anglais de remontrances collectives que Tinsurrection s'était si largement étendue à partir du mois d'avril et que le parti modéré polonais s'y était jeté. L*aristocratie polonaise comptait que les grandes puissances n^auraient pas voulu parler en vain. Pendant que ce malheureux peuple s'épuisait dans une lutte si cruellement inégale, les grands gouvernements dans lesquels il espérait justifiaient mal sa confiance et oflraient un triste spectacle, mais avec des degrés de responsabilité difi'érents. Sur les instances du gouvernement français, la France et r Angle terre avaient invité tous les États de l'Europe à se concerter avec elles (17-22 avril). La Prusse, les petits États allemands, la Belgique et la Suisse s'étaient abstenus. Les autres États avaient adhéré, mais dans les termes les plus effacés, les moins compromettants, qu'ils avaient pu. La Russie, toutefois, éprouva d'abord quelque inquiétude : elle ne refusa pas « d'échanger des idées » avec les autres puissances ; mais elle reconnut promptement que l'Angleterre, la France et l'Autriche ne viendraient pas à bout de s'entendre. Les trois puissances perdirent deux mois à élaborer en commun six points à proposer à la Russie. La France tâcha en vain de faire accepter à l'Angleterre et à TAutriche l'engagement d'aller jusqu'au bout par voie diplomatique, « ou autrement, 8*il était nécessaire » (20 juin). L'Angleterre proposa un armistice. Ses ministres ne cessaient de répéter au Parlement qu'en aucun cas ils ne feraient la guerre. La Russie jugea quelle n'avait rien à craindre. Les insurgés avaient accepta Tannistice le 10 juillet ; le ministre des aflaires étrangères de Russie, le prince Gortchakof, fit, le 13 juillet, une réponse hautaine : la Russie n'acceptait ni armistice ni conférence. Làdessus, le chef du cabinet anglais, lord Palmerston, se contenta de dire au Parlement : « C'est sur la Russie que retombe la responsabilité du refus ; nous avons fait notre devoir. » C(ï devoir-là ne coûtait guère ! La Russie, en déclinant Tintenention de la France et de TAngleterre, avait déclaré vouloir négocier à part avec

 ses deux coparlageants, rAulriche et la Prusse. L'Autriche rerusa (19 juillet). Le gouvernement français n'avait point accepté aussi aisément que lord Palmerston Taffront reçu de la Russie. Il avait proposé qu'une note signée des trois puissances montrât au gouvernement russe leur unité de vues et garantit à l'Autriche qu'on resterait solidaire des conséquences d*une politique commune. Lord Russell refusa. Au lieu de cette note collective, chacun envoya de son côté une dépèche, avec même conclusion, il est vrai, rendant la Russie responsable des conséquences que les troubles de Pologne pourraient entraîner, mais sans la garantie qui seule eût donné à cette démarche un caractère sérieux (3-12 août). Le prince Gortchakof accepta la responsabilité dont on menaçait la Russie et signifia qu'il ne voulait pas prolonger une discussion sans but (7 septembre). L'intervention verbeuse et théàlrale des puissances n'avait abouti pour elles-mêmes qu'à un affront et pour la Pologne qu'à une immense aggravation de ses maux. La stérile immixtion de l'Europe dans les atTaires polonaises avait violemment irrité Tamour-propre, non plus seulement du gouvernement, mais du peuple russe, en même temps que la prétention des Polonais de recouvrer la Ruthénie, la Petite Russie, exaspérait les Grands Russes, les Moscovites. La guerre, de gouvernementale, était devenue nationale et le fort s'acharnait à écraser le faible. Le libéralisme un peu superficiel de la période qui avait succédé au règne de Nicolas était submergé par un cebordement de passions barbares, qui dominaient le gouvernement lui-même. Le principal ministre, le prince Gortchakof, elait moins puissant qu'un journaliste forcené, le professeur Katkof, qui, de Moscou, soufflait le feu et rugissait rexiermina* tion. Le marquis Wielopolski et le grand-duc Constantin avaient quitté la Pologne ; le nouveau gouverneur, le général de Berg, exerçait dans le royaume une tyrannie sanglante ; la Lithuanie était livrée à ce Mouravief qui est resté dans la mémoire de notre temps comme le type du bourreau politique. La guerre à la nationalité polonaise commençait à prendre un carac

(ISet] LES TROIS PUISSANCES ET LA RUSSIE. 335 tère qu'elle n'avait pas eu nu temps de Nicolas : elle n'était plus seulement politique ; elle devenait sociale ; le gouvernement russe, suivant et dépassant l'exemple donné par rAutricbe en 1846, excitait partout les paysans contre les propriétaires et visait à la ruine et à la destruction des classes supérieures. Les trois puissances, cependant, allaient-elles i*ëster sous le coup de rotTonsc ? Le moins qu'elles dussent faire était de rappeler leurs ambassadeurs et de rompre les relations diplomatiques. Elles ne le firent pas. Lord Russell émit une idée qui ne semblait pas sans valeur : c'était de signifier à la Russie qu'ayant manqué aux engagements des traités de 1815, elle était déchue des droits que ces traités conféraient au tsar sur la Pol(»gne. Malgré le mauvais vouloir de lord Palmerston, qui était d'avis de ne rien faire du tout, lord Russell proposa cette résolution à la France et à rAutricbe. La France adbéra. Le prince Gortcbakof fit observer à l'ambassadeur d*Autriche qu'une telle mesure serait reçue comme une déclaration de guerre à la Russie. Le ministre des affaires étrangères d'Au triche, M. de Recbbcrg, demanda au cabinet anglais quel serait le résultat pratique de la déclaration et l'invita à en assumer sa part de responsabilité. La demande était fort naturelle et fort légitime. Ce que réclamait PAutriche, c'était la garantie de l'Angleterre en cas de guerre avec la Russie. Die ne l'obtint pas et D*acquiesça point. Dès lors, la déclaration n était plus qu'une simple protesta* tiOD et le gouvernement français n'y attacha plus guère d'importance. 11 ne retira pas néanmoins son acquiescemenL I^ dépêche anglaise partit la première, comme il était convenu ; mais elle s'arrêta en route, à son passage par la Prusse. M. de Bismark s'interposa entre l'Angleterre et la Russie. Bismark n'avait cessé de peser sur le cabinet anglais pour Tempécher de rien faire d'efficace ; il lui remontrait que, dans le eas d*une intcnention armée en Pologne, la Prusse serait contrainte de se joindre à la Russie, ce pour sauver son intégrité cl ccUc de l'Allemagne ». Il mêla tout à coup à la question

 polonaise la question du Danemark, alors menacé de nouveau par rAllemagne. Ilflt croire à lord Palmerston et à lord Russell quUs sauveraient le Danemark en sacriflant la Pologne. Il devait. Tannée suivante, après la Pologne, leur faire sacrifier le Danemark sans prendre la peine de leur offrir une compensation. Lord Russell recula. Il retira sa dépèche et la remplaça par une noie où il disait ceci au prince Gortchakof : « Le gouvernement de Sa Majesté reçoit avec satisfaction l'assurance que Tempereur de Russie continue à être animé d'intentions pleines de bienveillance envers la Pologne et de conciliation vis-à-vis des puissances étrangères (20 octobre). » Voilà où en était arrivé le gouvernement anglais, du vivant et avec la connivence de ce lord Palmerston qui, naguère, prétendait imjioser partout à TEurope, avec tant de hauteur, Tintervention et la prépondérance britanniques. Qu'eussent dit les deux Pitt d'une semblable dépèche I L'Autriche n'avait pas attendu cette étrange reculade pour prendre son parti : aussitôt après le refus de garantie de l'Anglcterre, elle avait envoyé à Saint-Pétersbourg des assurances amicales et elle avait commencé de modifier profondément sa conduite vis-à-vis de l'insurrection polonaise. La France essaya encore de regagner l'Autriche ; mais il était trop tard et, d'ailleurs, Napoléon III faisait en ce moment une démonstration retentissante qui devait rejeter l'Autriche bien loin de lui. L'empereur des Français écrivit, le 4 novembre, itous les souverains afin de leur proposer un congrès. Le lendemain. Napoléon III ouvrit la session législative par un discours où il exposait à sa manière la situation de l'Europe. Il y exprimait le regret que des conseils désintéressés eussent été interprétés par la Russie comme une intimidation. « Un moyen nous reste, disait-il, c'est de soumettre la cause polonaise à un tribuDil européen. La Russie l'a déjà déclaré : des conférences où toutes les autres questions qui af;iteut r£urope seraient débattues ne blesseraient en rien sa dignité... Que du malaise même de l'Europe, travaillée par tant d'éléments de dissolution, naisse une ère nouvelle !... Les traités de 1815 ont cessé d'exister... » Il proposait un arbitrage suprême pour les remplacer. V

IMt-lMI] PROPOSITION DE CONGRÈS. 337 Dédarcr que les traités de 1815 n'existaient plus, c'était éridemmeni se séparer de TAngleterre, si obstinément attachée à ces traités ; mais il était inconcevable que Napoléon III ne vit pas qu'il s'aliénait en même temps l'Autriche. On a dit avec vraisemblance que le prince Gortchakof avait suggéré ce projet de congrès à Napoléon III par l'intermédiaire du marquis Pepoli et l'on a cru que Gortchakof lui-même avait été inspiré par Bismark. Lord Russell repoussa en termes acerbes la proposition de congrès. Il était irrité de ce que Napoléon III avait riposlé au retrait de la fameuse dépêche par le refus de se concerter avec rAngletcrre sur la question danoise. Nous reviendrons sur ce point. Les autres grandes puissances répondirent plus courtoisement, mais éludèrent la proposition ou y posèrent des conditions qui en rendaient l'exécution impossible. L'adhésion de la plupart des États secondaires ne pouvait faire compensation. Le congrès 8>n alla en fumée. Les malheureux Polonais ne pouvaient se résigner à croire h Tabandon de TEurope. Ils firent des efforts inouïs pour prolonger la lutte durant Thiver, saison qui rendait leurs asiles de la fiarét èla fois si durs et si peu protecteurs. Bismark, en poussant au trop fameux recrutement, avait beaucoup contribué h déterminer Tinsurrection ; il réloutTa en obtenant de rAutriche la proclamation de Tétat de siège en Gallieie (29 février 1864). 11 avait décidé le gouvernement autrichien par la promesse de le secourir dans le cas où la France et ritalie raltaqnerniont en Vénétie. Ce fut le coup de grâce pour les patriotes polonais. La guerre finie, la révolution sociale commencée en Pologne pendant la guerre continua en prenant une forme systématique et ofBcielle. Les violences dos commandants russes contre la propriété furent régularisées par les ukases du 2 mars 1864, qui attribuèrent aux paysans la pleine propriété non seulement des terres occupées par eux, mais des bAtiments, des bestiaux, des osteosiles, ceci s'appliquant non seulement aux fermiers, mais aux ouvriers ruraux, garçons de ferme, etc. Les communes rurales étaient eo même temps réorganisées de façon à exclure Ti. a

The text on this page is estimated to be only 28.79% accurate

338 SECOND EMPIRE. I8e4>l«;s (les conseils communaux les anciens propriétaires, curés^ in^ituteurs et tout ce qui était sous la surveillance de la police, c*est-à-dire quiconque savait lire. La guerre d exlerniinatioa s'était personnifiée dans le journaliste Kalkof ; ràmc de la révolution sociale fut Téconomiste Miloutine. Le premier était un fanatique inconséquent, qui mêlait à ses fureurs despotiques . des idées aristocratiques et conservatrices à Tanglaise; le second était un logicien passionné à froid, qui visait à détruire à coups de décrets la noblesse et la grande propriété, pour organiser un régime d'égalité sous un maître. Il s'était emparé de 1 esprit du tsar et s'était fait livrer le royaume de Pologne romme un champ d'expériences. Un ukase du 22 décembre 186.') dépassa de beaucoup, dans la Lithuanie et la Ruthénie, les ukases de 1864, qui ne concernaient que le royaume de Pologne. La prétention du gouvernement russe était de traiter en étrangers tous les nobles de ces provinces, qu*ils fussent Polonais d origine ou « polonisés» de langue et de religion : le but de cette mesure était d'obliger tous ces prétendus étrangers à vendre leurs biens et à quitter le pays. L'ukase de décembre 1865 était moins pratique que c eux qu*appliquait Miloutine dans le royaume. On prétendait forcer les Polonais à vendre leurs biens ; mais il ne se trouvait point d'acquéreurs. L'œuvre fut moins complète qu'on ne lavait espéré. Au point de vue des finances comme de Tordre public, la Hussie ne gagnait rien à l'écrasement de la Pologne. L'émaoctpation des serfs russes marchait péniblement. Cette grande et difficile mesure s'était opérée dans des conditions qui ne satisfaisaient personne. Le paysan, jusqu'i"^ ce qu'il eût racheté sa terre au seigneur, n'était qu'usufruitier et non propriétaire délinitii ; libre vis-à-vis du seigneur, il restait enchaîné à la terre et, lorscpie, phis tard, le gouvernement eut pris le parti de >e charger lit» la dette envers Pancien pn>priélaire, le paysan ne lit que changer de créancier : au lieu du seigneur, ce lut rttal. Le paysan restait donc gre\é de lourdes charges, tandis que la noblesse était en très grantle partie ruioée. Klfrayée du progrès et du socialisme officiel et du socialisai • \

[IM4I SOCIALISME TSARIEN. 339 populaire, la noblesse tenta encore une fois de réclamer une représentation nationale, des institutions constitutionnelles (1" janvier 1865}. Le tsar la rabroua rudement. Il n'accorda rien au delà des assemblées de provinces et de districts {Zemstvos)y créées par son ukase du {"janvier 1864, assemblées où intervenaient trois catégories d'électeurs : propriétaires fonciers, corporations urbaines et communes rurales. La situation resta lourde, agitée ; bien qu'il se fût accompli de nombreuses réformes de diverse nature, le désappointement avait succédé aux espérances du commencement du règne ; les classes lettrées et demi-lettrées allèrent s'aigrissant et s'irritant; le « nihilisme », qui vise à la destruction, non seulement du gouvernement, mais de la société, couva sous le socialisme officiel ; derrière Miloutine, Thomme de la démocratie tsarienne, apparut Bakounine, Tliomme de la démagogie anarehique. Tous ces éléments de dissolution devaient fermenter jusqu'au jour où Alexandre II tomberait sous les coups de forcenés sectaires, incapables d'opérer la révolution qu'ils révent, car la masse populaire ne les comprend ni ne les suit, mais capables de troubler perpétuellement et d'éntTver le gouvernement et la nation russe, si quelque grande et hardie résolution, difficile à concevoir, plus difficile à exécuter, ne réussit enfin à ramener les esprits et a raffermir TKtat. A l'époque où notre récit est parvenu, le gouvernement russe songeait peu à ces périls de 1 a\enir ; il était possédé par une double préoccupation : rachèvement de sa triste victoire sur la Pologne et la joie d'avoir écarté à si peu de Trais Tinterveotion de TKurope. M. de Bismark \\ avait graudiMuent aidé et la reconnai^sance du prince Gorlchakof envers cet allié peu désintéressé devait avoir des suites bien fatales. La guerre de IN)logn«' n était pas terminée, qu'une autre crise avait éclatt\ celh; du I)anem

 du roi de Danemark. Au temps de Gbarlemagne, la frontière de Tempire des Francs et du royaume danois était la rivière d'Eider, qui sépare le SIesvig du Holstein et qui séparait les peuples Scandinaves des peuples germaniqaeB. Malheareosement, au moyen âge, ces deux provinces de nationalité Merente s'étaient trouvées associées par un des accidents de Thérédité Téodale. Un élément de noblesse et de bourgeoisie allemandes avait filtré dans le SIesvig ^ avait fini par dominer la population danoise dans la portion méridionale de ce docbé. Les traités de 1815 firent entrer le duclié de Holstein dans la Conrédération germanique, sans en ôter la souveraineté au ra de Danemark. Le SIesvig resta en dehors de la Confédération ; le vieux lien féodal et la communauté d'institutions subsistairat néanmoins entre les deux provinces. Le gouvernement danois visait à faire cesser cette complication bizarre en séparant le SIesvig du Holstein et en le réunissant, comme institutions et administration, au Danemark proprement dit. L'Allemagne, par contre, visait à s'emparer du SIesvig, sur lequel elle n*avait aucun droit. Die visait à bien davantage encore; afin de devenir une grande puissance maritime, elle rêvait de faire entrer dans la Confédération le Danemark tout entier ce État amiral ». Le Danemark n'entendait point du tout aliéner de la sorte indépendance. La querelle entre la grande Confédération et le petit royaume avait éclaté dès 1847. Christian YllI, roi de Danemark, avait dépassé les aspirations danoises que nous signalions, en essayant de donner à ses États une constitation unique embrassant même le Holstein. La diète germaniqoe et rAllemagne entière protestèrent avec virulence ; la diète, tontefois, ne réclamait encore que pour le Holstein. En 1848, au milieu de la tempête européenne provoquée par notre Révolution de Février, le Holstein s'insurgea et envahit le SIesvig, avec le concours de nombreux volontaires allemands. Le goa* verncment prussien soutint les insurgés, malgré les rédania* tions des conservateurs allemands. Devant la Chambre des dépotés de Berlin, le 21 avril 1849, un n^présentant de la Marche de Brandebourg déplora que « les troupes royales praaJk

The text on this page is estimated to be only 29.94% accurate

[I0»nu] SLSSYIfr lOLSTBin. 341 Aênnes lussent allées défendre la Révolution dans le SIesTig eonire le souverain légitime de ce pays, le roi de Danemark. « Cette guerre, suivant loi, était une entreprise inique, frivole, u désastreuse et révolutionnaire. » Ce député était M. de Bismark, alors nn des membres les plus passionnes de ce qu'on nommait le « parti de la Croix », parti féodal et piétiste (protestant rigoriste), opposé à tontes les idées modernes et particulièrement à Tanité allemande. La Russie, la France et l'Angleterre intervinrent diplomatie qaement dans le sens que souhaitait alors M. de Bismark. Un protocole du 4 juiitet 1850 établit en principe le maintien de rinlégrité de la monarchie danoise. L'Autriche avait signé avec TAngleterre, la France et la Russie. La Prusse avait adhéré, mais en secret, pour ne pas compromettre sa popularité en Allemagne. L'ordre éventuel de la succession à la couronne de Danemark fut réglé par une convention entre les grandes puissances, le 8 mai 1852. La transaction de 1852 n'était cependant qu'une trêve et non une paix. Les puissances avaient laissé subsister le litige et le péril; elles n'avaient pas séparé le Slesvig du Holstein pour Tunir constitutionnellement aux provinces danoises. Là, comme liDenrs, le tsar Nicolas, systématique et imprévoyant, prétendait maintenir le statu qtto^ par conséquent, ce qu'on appelait Tau* toBomie du Slesvig el ses liens avec le Holstein; il était, d'aitlevrs, mécontent du nouveau roi de Danemark, Frédéric VII, qui venait de donner aux Danois une constitution démocratique en 1849. Quant au chef du cabinet anglais, lord Palmcrston, il favorisait les ambitions allemandes et s était attiré à ce sujet, dès 1850, ce sévère jugement de sir Robert Peel : — « Contrairement au droit des gens et aux «engagements formels de la Grande-Bretagne... et cela pour aider à réaliser le projet de Tunité allemande... non seulement vous avez travaillé à rompre l'équilibre européen, mais vous avez compromis au plus haut degré les intérêts mêmes de la tîrande-Bretagne, qui exigent que le Danemark soit maître des ports du SIesvig-Holstein ainsi que de Tembouchure de TEIbe. » Ces reproches devaient être de plus en plus mérités. Lord

 Palmerston incita à des concessions imprudentes le gouvernement danois, qui laissa espérer aux cours allemandes qu'il maintiendrait Tautonomie du SIesvig, tout en donnant à b monarchie une constitution commune. Après un intervalle de répit, l'agitation allemande recommença. Le prince régent de Prusse fit entendre des paroles menaçantes dans un discours au Parlement prussien (12 janvier 1859}, à propos de prétendus griefs relatifs aux efforts do gouvernement danois pour assurer la prépondérance à la nationalité danoise dans le SIesvig. La diète germanique ordonna, au commencement de 1861, une u exécution fédérale >» qui comportait Toccupation militaire du Holstein ; mais on ne se pressa point d'exécuter cette résolution ; les gouvernements allemands n'avaient guère voulu que donner une satisfaction à Topinion. Le parti unitaire ne s'en contentait pas et réclamait hautement Toccupation non pas seulement du Holstein, mais du SIesvig. Les fanatiques de Tunité allemande s'irritaient de Tinaction des princes; le 14 juillet 1861, un étudiant tira un coup de pistolet sur le nouveau roi de Prusse, Guillaume V\ qui avait passé de la régence au trône au commencement de cette année. Cette tentative produisit sur Guillaume I" un effet analogue à celui de Tattentat d'Orsini sur Napoléon 111. Le roi de Prusse se sentît poussé à Taclion. Il vint, peu de temps après, rendre à Tempe* reur des Français, à Compiègne, la visite qu'il avait reçue de lui. Tannée précédente, à Bade (octobre 1861). Ces relations personiirlh's confirmèrent Napoléon III dans ses dispositions favorables à la Prusse, et un traité de commerce conclu entre la France et le Znllverein allemand en août 1862, traité laissant TAïltriche on dehors, manifesta ce rapprochement qui dut contnbuor à dévier la politique de Napoléon III dans la questioo danoise. Une année, toutefois, encore, s'était passée sans événements, lorsque M. de Bismark fut appelé au ministère, après une longue ambassade en Hussie et une ambassade de quelques mois en France. L'homme de 1862 n'était plus Thomme de 1849 et de 18.*)0. A cette dernière date, lorsque la Prusse subissait Thumilianle convontit)n d'Olmûtz. imposée par IWulriche, et que la Chambre des députés de Berlin se soulevait d*indigoa* \

lima] BISMARK ET LE DANEMARK. 3^3 Uon, M. de Dismark avait déclaré hardiment que « la Prusse devait se subordonner à TAutriehe, afin de combattre, de concert avec elle, la démocratie menaçante ». C'était comme représentant cette politique autrichienne que H. de Bismark était enlré dans la diplomatie. Maintenant, il était devenu l'adversaire le plus résolu de FAutriche. Une complète révolution s'était opérée dans cet âpre et puissant esprit, qui s'était longtemps ignoré lui-même. H avait rompu avec ses préjugés, et non pas seulement avec tout préjugé, mais avec toute théorie, tout parti pris, tout principe, sauf Tagrandissement à tout prix et par tous les moyens de la monarchie prussienne. L'Autriche était Tobstacle à cet agrandissement en Allemagne ; elle était donc Tennemie, mais Tenncmic de demain ; ce n'était pas de ce côté qu'il fallait envahir tout d'abord ; le Danemark offrait un plus faible adversaire et un meilleur terrain pour les premières conquêtes. M. de Bismark trouva, dès son début, un utile auxiliaire là où il n'eût pas dû ratlendro. Le jour même de Tavènement du nouveau ministre prussien (24 septembre 1862), le ministre des affaires étrangères d'Angleterre, lord Russell, adressait au gouvernement danois une dépèche où il adoptait tons les griefs de la Prusse et de l'Allemagne, non plus seulement sur le Ilolstein, mais sur le SIesvig, dont la population allemande était, suivant lui, violemment tyrannisée par les Danois ! li proposait de doter le Danemark proprement dit, le Ilolstein et le SIesvig, chacun, d^une autonomie complète et dune assemblée législative indépendante. Lord RusselL intentionnellement, sacrifiait le Danemark à la chance dune alliance anglo-allemande contre la France et la Russie, qu'alors il croyait encore intimement unies. La satisfaction fut vive à Berlin et dans toute TAIIemagne ; les cours allemandes prirent p

 une patente du 30 mars 1863 donna an Hobtein une position indépendante. L* Allemagne, autrefoia, eût accadlli cette mesure avec reconnaissance : elle y répondit par des cria de guerre et par des menaces contre le SIesvig. Lord RusseU, revenant sur ses pas, fit observer aux cours allemandes que le Sleavig ne faisait point partie de la Confédération et que ses affaires ne pouvaient être réglées par la diète germanique. La diète, pendant ce temps, réclamait do gouvernement danois la constitution commune pour tous les États du roi de Danemark qu'elle avait d'abord repoussée ; elle Texigeait actuel* lement, comme un moyen de se subordonner le Danemark tout entier et d'en faire une annexe du Holstein. Faute d'obtempérer à cette prétention, le Danemark était menacé d'une exécution fédérale. L'attitude du gouvernement et du Parlement anglais rendait copendant Tespoir au Danemark. Lord Palmerston dit, le 23 juil* lel, devant la chambre des Communes, que « ceux qui voudraient s*attâquer à la monarchie de Frédéric YII pourraient bien ne pas avoir le Danemark seul à combattre. » Le gouvernement français soutenait l'Angleterre dans cette voie. Un incident politique en Allemagne se jeta en travers de la question danoise; rAutriche fit, au mois d'août 1863, une tentative pour se mettre à la tète de cette réforme fédérale allemande, toujours annoncée, toujours ajournée, que le cabinet de Vii'nnc voulait empêcher la Prusse de s'approprier. L'empereur François-Joseph convoqua les princes et Ëtats allemands à Francrorl afin de réorganiser la Confédération germanique; mais le gouvernement autrichien y mit peu d'adresse : il laissa trop paraître son but principal, qui était d'engager la Confédélalion à la défense des possessions non allemandes de TAutriche. La Prusse refusa de prendre part à l'assemblée de Francfort. M. de Bismark fit à ce sujet une déclaration fort inattendue. Il protesta contre le projet autrichien, mais comne très insuffisant. L'empereur d'Autriche proposaitune assemblée de délégués des Chambres allemandes; If. de Bismark, lui, voulait, dit-il, « une représentation véritable, élue directeoiaiit par le suffrage uni\ersel. »

(IM)] BISMA.RK ST LORD RUSSELL. 345 n y eut partout un prodigieux étonnement : le ministre féodal qui traitait si cavalièrement sa Chambre des députés de Berlin, invoquait tout à coup le vote universel pour TAllemagne entière (15 septembre 1863) I M. de Bismark devait donner lieu à bien d^autres surprises! L'assemblée de Francfort n'aboutit à rien et cet effort impuissant n améliora pas la position de TAutriche. On eût pu croire que le désaccord renouvelé entre les deux grandes puissances dlemandes proflterait du moins au Danemark ; ce fut le contraire. L* Autriche, pour maintenir son influence sur les petits États, se crut obligée de rivaliser de « patriotisme allemand » avec la Prusse. Les menaces contre le Danemark redoublant, lord Russell proposa à la France d*offrir une médiation francoanglaise. Le gouvernement français, qui avait d'abord appuyé rAngleterre,étaitaIor8Justement irrité de la conduite du cabinet anglais dans les affaires de Pologne. Notre ministre Drouyn de Lbuys répondit qu'il n'avait pas envie de recommencer vis-à-vis de l'Allemagne ce qu'on avait fait vis-à-vis de la Russie et qu'à moins que le gouvernement anglais ne fût décidé à faire quelque chose de plus que de présenter une simple note et de se contenter d'une réponse évasive, l'empereur n'accepterait pas la proposition. Ce fut alors, comme nous Tavons dit. que lord Russell essaya de regagner Napoléon 111 en proposant de déclarer le tsar déchu de ses droits sur la Pologne, puis retira au plus vite sa déclaration ior les menaces de Bismark. Ceci obtenu, le ministre prussien ne craignit plus rien du côté de la Pologne et se railla de son crédule confrère britannique; il avait jusqu'alors affeclé le rôle de modérateur dans les affaires danoises; il eiupùehait, disaitil, Texécution fédérale que la diète venait de voter le 1" octobre; mais il laissa tomber son masque aussilol que la fameuse reculade de lord Russell fut accomplie. Le 9 novembre, lord Russell apprit par Vienne que Bismark ne s*opposait plus à Texécution fédérale. L'Autriche, ne voulant pas rester en arrière, se conformait à la conduite de la Prusse. Lord Russell, joué avec tant d*impertinence, n'en témoigna point de rancune ; il tournait à tout vent et oubliait de uou\eau 1^

316 SECOND EMPIRE. [lt€)] le Danemark pour s'acharner contre le projet de congrès proposé par Napoléon III. Quelques jours après Taffront qu'il venait de recevoir, il conjurait Bismark, dans les termes les plus amicaux, de repousser la proposition française, et il agissait partout avec une activité fiévreuse contre le congrès, qui eût bien avorté sans qu'il s'en mélAt. Bismark ne négligea rien pour entretenir les frayeurs et les colères de lord Russell et pour l'écarter de plus en plus de la question danoise. Les événements marchaient, entre la mer du Nord et la Baltique. Frédéric VII, roi libéral, éclairé, patriote, était mort le 15 novembre, perte irréparable pour le Danemark; il venait d'accorder pleine autonomie au Holstein, en promulguant une conslilution pour l'ensenible des provinces danoises, SIesvig compris. C'était la solution du bon sens et de la justice, mais le contraire de ce que voulait l'Allemagne. Bismark avait longtemps entretenu les Danois dans l'illusion à cet égard, en les assurant qu'il leur suffisait de tout accorder au Holstein; qu'ils pouvaient faire ce qu'ils voudraient en SIesvig ; il admettait alors le Danemark indépendant jusqu'à l'Eider ; Frédéric VII avait fait ce que proposait Bismark lui-même; maintenant* Bismark se retournait et protestait en commun avec Recbberg, le ministre d'Autriche. Frédéric VII n'ayant pas laissé d'hérilior direct, son parent le duc de Glucksberg avait été proclamé sous le nom de Christian IX, conformément au règlement de la succession danoise par les grandes puissances en 1852. Le prince Frédéric d'Augustenbourg, héritier d'une autre branche, réclama la souve* raineté du SIesvig-Holstein ; son père avait reconnu le règlement de la succession danoise et renoncé à toute prétention sor les deux duchés, moyennant une forte somme reçue du gouvernement danois; il avait pris cet engagement sur riionncor, |M)nr lui et sa famille, en 1852, précisément par l'entremise de M. de Bismark, îilors représentant de la Prusse près la diète de Francfort ; son tils déchirait le pacte sans rendre l'argent. L'Allemagne prit feu pour ce singulier prétendant, qui, eu même temps, adressa un iippel aux sympathies de Napoléon 111 pour « les souffrances du Sl(,'svii;-ll(»|>tein », ^

[1163] BISMARK ET LE PRINCE FRÉDÉRIC. 347 L'empereur fit à la lettre du prince Frédéric une étrange réponse : « Il était, disait-il, pour le principe de nationalilé en « Allemagne comme partout. — Le Danemark, ajoutait-il, a pu « avoir des torts envers f Allemagne; toutefois, si ce pays élait « opprimé par de puissants voisins, Topinion en France se retour

The text on this page is estimated to be only 29.36% accurate

MB SECOND KlIPIRI. (Ita-I«4. n 11*7 gagna rien. Le i 2 décembre, IL de Bismark &fmi dédaré à un envoyé anglais que, si la CoostitutioB donnée am proTioces danoises n*était révoquée avant le 1** janvier, rAUeâiagne se considérerait comme dégagée du traité de 1852. Lui qpi menait de faire un appel si surprenant à la déoMcratie aUesasde^ il dit nellement qu'un coup d'État serait nécessaire en DaBemark et que rAllemagne ne serait jamais en bons termes avec le Danemark, aussi longtemps que les nooveltes institalioM démocratiques danoises seraient maintenues. Bismark ne devait plus cesser de procéder ainsi à coaps d'énormes conlradiclions, jouant avec tout et se jouant de tout, excepté de Tambition prussienne, devenue toute sa foi ei toute sa morale. Il continuait cependant de persuader à lord Russell que c*étail lui qui contenait les passions de son roi et de son peuple. Quant à Napoléon III, enchérissant sur les Anglais, il fll savoir au Danemark que la France ne le secourrait pas s'il était eagagé dans une guerre avec l'Allemagne. Bismark avança : il affirma que le seul moyen de maintenir le traité de 1852 et de ne pas faire la guerre au Danemark, c'était d'occuper le Slesvig. Il recommençait ce qu'il avait fait pour le Holstein (20 décembre). Lord Russell regimba et, le i*' janvier 1864, il télégraptiia que Tinvasion de Slesvig mettrait en grand péril les relatioQS de TAnglelerre et de la Prusse ; il se hâta, quelques jours après, d'atténuer cette dépêche trop courageuse. La Pmsse, néanmoins, hésitait un peu et le terme du 1 * janvier s'était passé sans encombre. Bismark suggéra à lord Russell Tidée d*une conférence sur les affaires danoises. Le gouvernement français s*y monda peu disposé ; pourtant, il ne di(plus qu'en aucun cas, il ne secourrait le Danemark. Le ministre Drouyn de Lhuys demanda même au cabinet anglais, chose significative, ce qu*on ferait si rAllemagne n'acceptait pas la médiation et continuait les hostilités. Le cabinet anglais éluda la question. C'était toujours conmie pour la Pologne. L'attitude du gou\ernemcut français avait été bonne via-à-via

(fMI] NAPOLÉON ni ET LE DANEMARK. 349 de l'Angleterre ; mais, pendant ce temps, elle était déplorable en Allemagne. Notre ministre des afTaircs étrangères avait expédié, le 4 janvier, aux États allemands nne circulaire où il leur demandait leur sentiment sur le projet de conférence et parlait du traité de i852 comme d'une c< œuvre impuissante ». Ce traité était celui qni garantissait l'intégrité du Danemark ; le qualifier de la sorte, c'était ouvrir libre carrière aux ambitions allemandes. Napoléon III visait, comme TAutriche, à se rendre populaire parmi les petits États allemands ; c'est à ce but qu'il sacrifiait le Danemark. Les trois gouvernements de France, d'Angleterre et d'Autriche se valaient en fait de politique. L'Allemagne offrait, dans ce moment, un singulier spectacle. Les petits États, dans la diète, s'efforçaient de se grouper afin de s'emparer de l'affaire danoise et d'installer le prince Frédéric dans les deux duchés. Le prétendant arriva à Kiel, ce beau port du Holstein que convoitait si fort la Prusse, et s'y fit proclamer duc de Slesvig-Holstcin (fin décembre 1863). L'Autriche et la Prusse proposèrent à la diète d'inviter le prétendant à quitter le Holstein. La majorité de la diète refusa {2 janvier 1864). Bismark, alors, déclara sans ambage que les questions politiques n'étaient pas des questions de droit, mais de force, et que la Prusse ne se laisserait pas maîtriser par une majorité de quelques voix dans la diète (4 janvier). L'Autriche paria dans le même sens. Le 14 janvier, T Autriche et la Prusse renouvelèrent la motion qu'elles avaient déjà présentée pour roccupation fédérale du Slesvig. La diète rejeta cette motion, parce qu'elle voulait, avant tout, qu'on reconnût le prince Frédéric. L'Autriche et la Prusse signifièrent aussitôt qu'elles prenaient en main la défense des droits de la Confédération dans le Slesvig et procéderaient aux mesures rédamées par cette défense: c*est-à-dire qu'elles allaient agir au nom de la Confédération, malgré la Confédération, pour défendre les droits de la Confédération dans un pays où ce corps politique n'avait aucun droit. Tout devait être k la fois hypocrisie et cynisme dans cette alaire. La diète recula pitoyablement devant les deux grandes puissances; les troupes fédérales (saxonnes et lianovriennes) lais

350 SECOND EliPIRB. [liC4] sèrent sans contester les Auslro-Prussiens entrer dans le Holstein. Il y avait quelque chose de plus pitoyable que la conduite de la diète; c'était la conduite de rAutriche. Son intérêt évident, si elle entendait fouler aux pieds le traité de 1852 et les droit^ du Danemark, était de s'unir aux petits États contre la Prusse et daider ù la formation d*un nouvel État indépendant de la Prusse entre les deux mers, par conséquent de soutenir le prince Frédéric; mais rAutriche avait le vertige. La Russie faisait, de son côté, une étrange politique. Le prince Gorlchakof, à qui le tsar abandonnait un pouvoir presque absohi sur les affaires étrangères, suivait sans réserve M. de Bismark et payait ainsi avec usure les services de la Prusse en Pologne. Il pesait sur la Suède pour Tempéchorde venir en aide au Danemark et la menarait d'un corps d'observation en Finlande; d'autre part, il dépassait TAngleterre en conseillant au Danemark de ne pas résister même à l'invasion du SIesvig! Lord Russell, lui, gronda puis se contenta de demander un court délai pour que le Danemark pût révoquer sa Constitution. Bismark lit entendre à l'ambassadeur anglais qu'en fait, le Danemark aurait ce délai; mais une note austro-prussienne était déjà partie et sommait le Danemark d'abroger sa Constitution sous deux jours. Le 18 janvier, le second de ces deux jours, lord Uussell fit une nouvelle proposition à la France; il lui demandait sa coopération pour le maintien de l'intégrité du Danemark. Seulement, il adressait la même demande à tous les signataires du traité de i85i,y compris la Prusse et rAutriche, qui, en ce moment même, déchiraient ce traité. Notre ministre Drouyn de Lhuys, naturellement, voulut savoir ce qu'on entendait par « coopération »; lord Russell répliqua par des commentaires qui ôtaient tout sérieux à sa communication. 11 s'agissait d'un ((effet moral » suffisant pour atteindre le but! Le [îouvernemenl français, a son tour, envoya une dépêche à Lon(ln»s : « les égards de l'empereur pour les aspirations des nationalités lui inspiriMU répugnance à s'opposer par les armes aux vœux des Allemands ». C'était par égard pour les dn»its des nationalités que l'on

 permettait aux Allemands d écraser la nationalité danoise du Slesvig. Bismark vit qu'il pouvait tout oser et, le 1*' février, les forces austro -prussiennes franchirent TEider et envahirent le Slesvig. Les puissances occidentales avaient joué dans la question danoise un triste rôle. La responsabilité était-elle égale entre elles? — Les questions plusieurs fois posées par le ministre français Drouyn de Lhuys indiquent que Napoléon III, malgré son respect affecté pour la prétendue nationalité allemande du Slesvig, se fût décidé à la guerre s'il eût pu compter sur les Anglais. Les ouvertures de son gouvernement à ce sujet se résument dans ces termes d*une dépêche de M. Drouyn de Lhuys : — « Toute intervention active dans la question amènerait la grande guerre. L'Angleterre nous prêterait-elle un appui illimité? Consentirait-elle à ce que la France obtint de cette guerre des avantages en rapport avecles efforts immenses quilui seraient imposés?» Le gouvernement anglais navait jamais répondu. La reine Victoria, toute allemande par dévouement i\ la mémoire du mari qu'elle avait perdu, déclarait qu'elle abdiquerait plutôt que de rompre avec la Prusse. Dans d'autres temps, lorsque TAngleterre avait à sa tête de grands hommes d'Ktat soutenus par une ferme majorité parlementaire, la volonté de la reine n'eût point prévalu sur les intérêts nationaux; mais il n'y avait plus de grande politique; Técole de Manchester, avec des intentions honnêtes, énervait le pays par ses principes ultra-pacifiques et son horreur de Taetion extérieure; les ministres n'étaient point de cette école et leur chef Pulmerston n'avait que trop agité TEurope sans motifs équitables ni raisonnables: mais ni lui ni ses collr«:ues n*a\aieiit plus f^uère d'idée d'arrêtée que la défiance de la France. L*Aii;ileterre, dans de telles mains, n'eût jamais été au delà d'une dtinonstration maritime, d'une promenade dans la Hallique, et, si lu France se fût engagée sur le cuntiniMil. le gouvernement anglais l'eût laissée aux prises avec la triple alliance uustro-russo-prussienne. La France eût tout risque et l'Angleterre ne risquait rien. Dans la défaillance conunune, le gouvernement français, comme à l'occu

 sion de la Pologne, restait donc le pins excusable des deox. Après le passage de TEider, on fit beancoup de bruit k Londres ; mais Bismark savait bien que ce ne serait que du bruit La puissante Angleterre dépensait son courroux en paroles; autant firent les petits États allemands. H se tint en Bavière des assemblées populaires Tort bruyantes. Les petits États conférèrent entre eux sur la succession du Slesvig-Holstein. Ces velléités de résistance tombèrent à plat devant une tournée do général prussien Hanteuffel dans les cours allemandes. De Dresde, ce général se rendit à Vienne, fit miroiter aux yeux du gouvernement autrichien le rétablissement de la triple alliance, lui promit le secours de la Prusse au cas d'une attaque francoitalienne contre la Vénétie et obtint en échange rétablissement de Tétât de siège on Gallicie; ce fut, comme nous Tavons dit, le coup de grâce de Tinsurrection polonaise (29 février i864). Bismark, par ce nouveau service, achevait de s*assurer de la Russie. Pendant ce temps, la Prusse poussait la guerre danoise à outrance, traînant après elle TAutriche, qui, par moment, eût voulu s'arrêter, mais n'en avait pas le courage. Dès le 5 février, le fameux retranchement du Danevirk, qui protégeait la frontière du pays danois, était enlevé ; tout le SIesvig fut envahi ; les Prussiens ne s'arrêtèrent pas; ils pénétrèrent dans le Jutland. Les Danois étaient accablés, non seulement par la supériorité du nombre, mais par la supériorité de l'armement prussien. Les fameux fusils à aiguille étaient là mis à répreuve et foudroyaient de loin les faibles bataillons des défenseurs du SIesvig. L'Autriche et la Prusse, tout en écrasant les Danois, se déclaraient prêtes à entrer en conférence pour rétablir la paix. C était une équivoque menteuse comme tout le reste. Les envahisseurs admettaient une conférence, mais sans armistice et sans bases convenues. La conférence se réunit le 12 avril è Londres; tandis qu^on négociait, toute la presqu'ile danoise succombait sous l'invasion. Le Danemark n'avait plus pour refuge que ses Iles. Le 12 mai, la Prusse se démasqua, et, contrai* rement à maintes déclaratii»ns antérieures, le plénipotentiaire

(im] CONFÉRENCE DE LONDRES. 351 prussien signifia que la guerre avait fait disparaître tous les engagements passés; puis rAutriche et la Prusse proposèrent rindépendance complète du Slesvig-Holstein. Le Danemark rerusa. L'Angleterre, de Taveu de la France, proposa le partage du Slesvig, ce qui eût donné à rAIlcmagne la partie méridionale où se trouvent des éléments allemands. Les puissances allemandes refusèrent. Lord Russe!! demanda de nouveau à la France de se concerter pour « une démonstration maritime. » M. Drouyn de Lhuys répondit que « des manifestations vaines seraient fatales à la dignité des deux puissances. » Il proposa de faire voter les populations du Sles\ig sur leur propre sort. Bismark avait invoqué le suffrage universel pour TAIlemagne ; il n'en voulut point pour leSIesvig. La conférence se sépara, le 25 juin, après avoir misérablement échoué, comme l'avait prévu et voulu Bismark. Los tristes débats qui suivirent dans le Parlement anglais ne justifièrent que trop le gouvernement français. Les ministres ne craignirent pas d'accuser de leur insuccès « Tobstination » danoise et l'opposition leur reprocha, non point d'avoir abandonné le Danemark, mais de s'être mêlés de ses affaires! Lord Rossell, quelques semaines après, déclarait, au banquet du Lord-Maire» a que l'attitude de TAngleterre n'avait jamais été plus fière; que son infliienco sur les affaires du monde n'avait jamais été plus grande qu'à l'heure présente ! » La vérité était que jamais TAngleterre n'avait été matériellement plus forte ni moralement plus fail)!e. C'était le 28 juillet. Trois jours après (1*' août), le Danemark, délaissé de tous et perdant toute espérance, cédait le Ilolstein et le Slesvijç à TAutriche et h la Prusse. Ce fui le dénouement provisoire de la comédie diplomatique enchevêtrée avec la tragédie de celte guerre. Jusque-là, rAutriche et la Prusse avaient refusée de recounnilre les droits de Christian IX sur les deux duchés, sans se prononcer entre les prétendants; maintenant, Christian IX devenait à leurs yeux le sou\erain légitime des duchés, non pour régner, mais pour céder ses provinces. Le « National-Vereiu » (Association nationale allemande) VI. 13

d5i SECOND EMPIRE. (1 protesta : le comité des députés des chambres aUemandes protesta, en attendant les protocoles de la diète. Les habitants des deii\ duchés cédés élevèrent des protestations plus dignes d'intérêt. On avait conquis par la Torce les Danois du Slesvig, qui se débattaient en vain sous la brutale domination étrangère ; actuellement, on disposait, malgré eux, des Allemands du SIesvig et du Ilolstein, au nom desquels on avait pris Ic3 armes, et Ton se raillait de leurs réclamations. Quant à la diète, quant à la Confédération, Bismark, à présent, lui refusait le droit de se mêler du SIesvig, a qui ne lui appartenait pas ! » Or, il avait envahi le SIesvig au nom du prétendu droit de la Confédération sur ce duché ! Jamais on n'avait poussé plus loin le mépris de la parole et de la conscience humaine. L'Autriche continuait de suivre à contre-cœur Bismark et prenait sa part de Timpopularité du gouvernement prussien parmi les petits États. En résumé, le long imbroglio qui s'était terminé par Técrasement delà Pologne et par Tinique démembrement du Danemark, avait montré les grandes puissances européennes rivalisant de fautes au profit de la Prusse seule ; car la crise polonaise ne laissait pas la Russie dans de bonnes conditions intérieures et il était bien évident que TAutriche ne garderait point sa part de la conquête danoise.

CHAPITRE X SECOND BMPIRB (SUITE). — AFFAIRES INTÉHIELRES. — ALGÉRIE!. RUPTURE ENTRE LA PRUSSE ET L'AUTRICHE. (Novembre 4863. — 16 juin 1866.) Le prestige de TEropire s^en allait; son intervention au Mexique et son inaction en Pologne et en Danemark lui nuisaient presque également devant Topinion. Sur la question du Mexique, le blâme était unanime; dans les afTaires d'Europe, ceux-là même qui n'avaient pas été jusqu'à réclamer la guerre, et c'était la majorité, sentaient dans Tabstention un affaiblissement pour le gouvernement impérial, que cet affaiblissement fût ou non imputable à ses fautes. La liberté allait-elle gagner à Fintérieur quelque compensation de ce que notre influence perdait au dehors? Les revendications publiques se prononçaient avec une vivacité croissante ; elles avaient maintenant dans le Corps législatif des échos plus Dombreux; elles y étaient exprimées par des voix de grande autorité. La session inaugurée, le 5 novembre 1863, par la malencontreuse proposition de congrès européen, fut signalée par des discussions d un haut intérêt. Le ministre des finances Achille Fould avait avoué, le 1*' décembre, un découvert de 972 millions et proposé un emprunt de 300 millions pour consolider une partie de la dette flottante. Il demandait en outre 93 millions de crédits supplémentaires. Tout cela ne répondait guère à Tattitude de réformateur des finances qu*avait prise M. Fould en entrant dans ce ministère. Le rapporteur de la loi des crédits supplémentaires, M. Lar..âtÉtf

356 SECOND BMPIRB. [18C3-IS641 rabure, qui n*était point un ennemi de TEmpire, fit entendre des paroles alarmantes : — « La Dette publique s'est accnie de plusieurs milliards ; nous empruntons toujours; nous n'amortissons plus L'équilibre est depuis longtemps rompu entre les recettes et les dépenses annuelles; » et il constata que le gouvernement n'observait pas les règles posées par le sénatus* consulte du 31 décembre 1861 ; des crédits nouveaux avaient été engagés sans l'autorisation de la Chambre. Il conclut en accusant « les expéditions lointaines », c'est-à* dire la guerre du Mexique, du désordre de nos finances. Le brillant orateur du parti légitimiste, M. Ben^er, reprit possession de la tribune par un éloquent discours sur les finances; une autre rentrée de plus grande portée politique, celle de M. Thiers, a\ait eu lieu dans la discussion sur la vérification des pouvoirs de la nouvelle Chambre. Le débat de l'Adresse fut pour M. Thiers l'occasion d*un discours qui est resté célèbre. Cest alors qu'il exposa ce qu'on a nemmé la théorie des libertés nécessaires, à savoir : celles de la presse, des élections, de la n'présontalion nationale, la liberté individuelle et celle qoi donne à l'opinion publique la direction du gouvernement. «((Je suis, ajouta-t-il, un de ceux qu'on appelle les représentants des anciens partis : le pays leur a donné mission de discuter avec impartialité les aflfaires, non d'introduire une autre Torme de gouvernement, ni une autre dynastie Cesl là notre devoir; mais c'est celui du gouvernement de donner sntisraction aux vœux du pays. C'est avec respect que je demande. Qu'on ne l'oublie pas toutefois, ce pays si bouillaot, s'il permet aujourd'hui qu'on demande d'une manière respectueuse, un jour peut-être, il exigera !» (11 janvier 1864). M. Thiers prenait ainsi une situation d'opposition légale, très Tortc et indépendante, entre le petit groupe républicain et qo tiers-parli qui commençait à se former parmi les membres les plus intelligents et les plus prévoyants de la majorité. L'opposition se sentait sur un terrain bien autrement large que par le passé : elle se targuait ajuste titre des deux millîoos do sufi'rnges qu'elle avait obtenus et soutenait hautement qu*eile en aurait eu bien davantage sans la pression officielle.

(1164] M. THIBR8 A LA CHAMBRE. 357 L'hostilité entre le gouvernement impérial et Paris, bien marquée par les dernières élections, s^accusait franchement dans les discussions parlementaires. M. Eugène Pelletan ayant réclamé le retour au droit commun pour le régime municipal de Paris et de Lyon, M. Ernest Picard s'écria que « Paris était le cerveau de la France !» — « Cerveau malade ! » répondit une voix partie des bancs de la majorité. Le président du Corps législatif, Morny, dit, du haut de son fauteuil : — « Si Paris est h tète, la province est le cœur ; la France a donc bon cœur et mauvaise tète. » La question du Mexique fut vivement débattue. Nous n'y reviendrons que pour rappeler que M. Thiers proposa nettement de traiter avec Juarez. M. Rouher défendit avec emphase « la grande pensée » de cette entreprise. La majorité étouffa la voix de M. Thiers et ne lui permit pas de répliquer. C'était déjà comme la préface de la fatale séance du 15 juillet 1870! Le débat sur la Pologne et le Danemark n'aboutit qu'à des protestations malheureusement stériles. Quoique la majorité eût encore repoussé les amendements des républicains et ceux même du tiers-parti, ce nouveau groupe était approuvé au fond par bien des députés qui votaient contre lui. Le président lui-même, Morny, fit, un jour, une démonstration fort singulière. Il s était querellé, pendant la séance, avec M. Pelletan. En sortant, il lui frappa sur Tépaule : — « Vous ne me rendez pas justice, hii dit-il h haute voix. Vous me considérez conmic un ennemi de la liberté; vous vous trompez. J'ai voulu montrer, au 2 Décembre, que j'avais de la vigueur ; mais je sais que TEmpire ne peut vivre sans la liberté et, s'il le comprend un jour, c'est à moi que le pays le devra. » Ce grand sceptique croyait donc le moment venu de changer de jeu. Il avait autrefois conseillé à Louis-PJiilippe des concessions qui eussent pu le sauver ; il était disposé maintenant à en conseiller à Napoléon III. Il semblait peu se rendre compte de là différence des deux régimes. Louis-Philippe, s'il eût cédé à Topinion publique, n'eût fait que rentrer dans le principe de son goavernement, c'est-à-dire du gouvernement parlementaire. Napoléon 111, au contraire, eût abandonné son principe, le ce

 snrisme, rimpérinlisme, il eût vérilablement abdiqué, s'il eût Inissé se rétablir la prépondérance des assemblées sur le pouvoir exécutif. II pouvait bien accorder des liliertés secondaires, des libertés consultatives, mais non cette grande liberté que demandait M. Tbiers et qui est pouvoir et autorité. Morny croyaitil que la France se contenterait de si peu et visait-il à autre chose qu'à gagner du temps en présentant au public un tromperœil? Quoi qu'il en soit, Morny faisait autour de lui une propagande habile en faveur de « TEmpire libéral » et il parvenait, en ce moment, à se donner un important auxiliaire parmi ces Cinq mêmes qui avaient été, durant quelques années, sinon Tobstacle efficace, du moins la retentissante protestation contre TEmpire. Il avait travaillé, depuis longtemps, à circonvenir M. Emile Ollivjcr, dont il lou.nit fort le grand talent oratoire: il lui montrait une brillante destinée pour qui réconcilierait TEmpire et la liberté. M. Ollivier se détachait peu à peu de ses anciens amis ; la rupture éclata à propos d'une mesure concernant les classes ouvrières. C'était un projet de loi qui accordait la liberté des coalitions et des grèves, jusque-là sévèrement punies, et n'accordait pas la liberté des associations ouvrières. M. Ollivier accepta d'être rapporteur de cette loi. H attaqua à ce sujet la gauche, qui combattait la loi comme décevante et inconséquente et qui réclamait la liberté d'association. MM. Jules Simon et Jules Favre n'eurent pas de peine h démontrer les vices de la loi. Le débat se termina par un incident dramatique. Les explications avaient été vives entre le rapporteur et Jules Favre, associés avec éclat, plusieurs années durant, dans la défense de la même cause. Au sortir de la séance, Jules Favre, qui ne Toyait pas sans douleur se rompre cette longue fraternité d'armes, tendit là main à Emile Ollivier. Celui-ci fit quelques pas sans prendre cette main, hésita, puis se retourna pour offrir la sienne. Jul(»s Favro lui dit : « Il est trop tard ! » M. Thiers, dans la discussion du budget, montra que les dépeni^es salaient accrues de 1,500 millions en 1852 à plus de 2 milliards en 1804; il ne voulait pas cependant la réduction

imn CONVENTION DU 15 SEPTBMBRB. 359 de.rarmée et se séparait sur ce point de l'opposition, que préoccupait surtout le désir de faire cesser les expéditions lointaines et d*en empêcher le renouvellemenl. H. Thiers jugeait que la situation de TEurope ne nous permettait pas de réduire 008 contigents. Cette session, plus intéressante que fructueuse, se termina le 28 mai i864. Une transaction politique importante eut lieu à la fin de cet été : il s'agissait de ces affaires italiennes qui excitaient en France des passions si diverses. Le i5 septembre 1864, les deux gouvernements de France et d'Italie conclurent une confention d'après laquelle Tltalie s'engageait à ne pas attaquer le territoire actuel du Saint-Père et à empêcher toute attaque du dehors contre ce territoire. La France, de son côté, pro mettait de retirer ses troupes des États Pontificaux à mesure que larmée du Saint-Père serait organisée. L'évacuation serait, en tous cas, accomplie avant deux ans. H était convenu, quoique cela ne fût pas constaté par la convention, que le siège du gouvernement italien serait transféré de Turin à Florence. Par suite des événements qui avaient séparé la France et la Russie et qui avaient fait manquer le rapprochement tenté avec TAutricbe, Napoléon III resserrait ses liens avec Tltalie et faisait effort pour se dégager de la dangereuse occupation de Rome. La translation du gouvernement italien à Florence avait pour but de mettre la capitale k couvert derrière les Apennins, en cas de guerre contre TAutricbe. Divers incidents de grave conséquence se produisirent dans les derniers mois de cette année. Le 28 septembre, des délégués ouvriers de plusieurs nations européennes se réunirent à Londres, pour rédiger les statuts dune Société internationale des travailleurs. Les Expositions universelles de Londres et de Paris avaient mis en rapport les ouvriers des deux côtés du détroit. Les Français avaient été frappés des avantages que les Anglais obtenaient de leurs Trades Vniom^ associations qui permettaient aux ouvriers de traiter de puissance a puissance avec les patrons; les Français aspiraient à profiter d

 im^ l'exemple de leurs voisins et à s'entendre avec eux dans Tintérèt des classes ouvrières de tous les pays. Une commission française avait pris l'initiative et s'était concertée avec une commission anglaise pour appeler des représentants d'autres contrées : de leurs délibérations sortit la célèbre Société internationale. Il y avait là, au début, des hommes d'une remarquable intelligence et d' intentions irréprochables, qui, depuis, se sont montrés d'excellents citoyens dans les crises qu'a traversées la France ; mais l'idée, en elle-même, était périlleuse ; tout groupement d'hommes de nations diverses, en vue d'une action sociale, politique ou religieuse, est exposé à perdre do vue la patrie pour tourner à la secte. L'Internationale ne tarda guère d'échapper à ses premiers fondateurs et ce qui n'était qu'international devint plus tard anti-national ; il y eut en Europe une secte d'anarchie cosmopolite, comme il y avait une secte de théocratie cosmopolite, l'une et l'autre immolant la patrie à leurs utopies. Le socialisme s'agitait. La théocratie lança un manifeste, qui fit diversion aux récents événements du nord de l'Europe. Pic IX publia, le 8 décembre, l'Encyclique Quanta mra^ restée si fameuse à cause du « Syllabusn dont elle était suivie. C'était la liste « des principales erreurs de notre temps » que condamnait le Saint-Père. Ces « erreurs » étaient tous les principes sur lesquels vil la société moderne depuis 89 et que l'Empire luimême était obligé de reconnaître de nom. tout eo les faussoiit dans la pratique. L'Encyclique, vantée avec enthousiasme par les journaux ultramontains, souleva une tempête dans la presse libérale cl démocratique. Le gouvernement ne crut pas pouvoir se dispenser d'intervenir. Il avait récemment défendu la publication on France d'un bref donné à Rome par le pape, afin de supprimer la vieille liturgie de l'église de Lyon et de la remplacer par la lituri^^ic romaine. Le clergé lyonnais avait tenté en vain de défendre ses antiques traditions ; l'archevêque de Lyon, le cardinal de Ronald, affaibli par l'âge, n'avait osé résister au pape et les i ,iOO prêtres gallicans du diocèse de Lyon, aban

[IMS] INTBRNATIONALB. — 8TLLABUS. 361 donnés de leur chef, avaient dû courber la tête. L'intervention do gouvernement avait été impuissante. Le pouvoir ne fut guère fins heureux dans l'affaire de TEncyclique. Il interdit aux évoques de reproduire TEncyclique dans leurs mandements et il intenta quelques appels comme d'abus, devant le conseil d'État, contre des prélats qui avaient enfreint cette défense. L'interdiction avait sa raison d'être pour empêcher les évêques d'accepter la solidarité de TEncyclique devant leurs fidèles; mais elle était inutile au point de vue de la publicité ; car l'Encyclique était dans tous les journaux. Quant à l'appel comme d'abus, c'était une peine nominale dont les évêques s'inquiétaient peu. Un grand nombre d'évêques protestèrent contre Tinterdiction, les uns en épousant ardemment les doctrines de l'Encyclique, les autres en tAchant de les expliquer et de les atténuer. Un seul, l'évêque de Montpellier, dans une lettre confidentielle au ministre de la justice et des cultes, reconnut nettement les droits de l'État et revendiqua les maximes de l'Église de France. L'Empire et la papauté n'étaient, ni l'un, ni l'autre, disposés à rompre. Pie IX, par le conseil de son ministre Antonelli, approuva une brochure dans laquelle l'évêque d'Orléans Dupanloup •▼ait interprété le Syllabus de la façon la moins offensive possible. Le Syllabus était moins dangereux en lui-même que par ce qu'il présageait. C'était comme la préface du funeste concile de 1870. Le parti clérical, qui ne s'était pas calmé depuis que Napoléon III avait laissé envahir les États du pape, était plus inquiet el plus irrité que jamais devant Tattitudc du nouveau ministre de l'instruction publique. M. Duruy publia, dans le Monileur.au commencement de 1865, un grand rapport où il préconisait l'instruction gratuite et obligatoire et annonçait un prochain projet de loi sur rinstruction primaire. Les journaux ullramonlaios jetèrent de tels cris que le gouvernement recula et qu'une note du Moniteur présenta le rapport comme n'étant que « Texpression de Topinion personnelle du ministre. » La session de 1865 s ouvrit le 15 février. Le duc de Moruy,

The text on this page is estimated to be only 18.03% accurate

.1C2 SECOND EMPIRE. rnu] comme on l'oppolait dans ces dernières années, ne dirigeait plus les débats du Corps législatif: sa santé était usée par une \ie de plaisir; pris d*iiuc maladie inflammatoire, il fut emporté en peu de jours et mourut le 4 mars, (tétait Tàme du 2 Décembre qui s*en allait; était-ce aussi, comme quelques-uns font cru. la fortune de TKmpire? Morny eût-il réveillé, au moment opportun, riiomme qui rêvait aux TuiliTies et eùt-il été capable de lui imposer quelques résolutions viriles? Il y o peu d*apparence que Morny, s*il eût vécu, fût parvenu à modifier la marche des événements ou mémereût tenté d'une façon sérieuse. En ce moment même. Napoléon III faisait paraître le I" volume «le st»u Histoire de Jules César. Ce livre prétentieux et faux, dont les parties intéressantes sont ducs aux savants distingués qui en founii^^saient les matériaux, préoccupait rompereur plus que les affaires publiques, durant une période rcduutable où l'avenir de lu France et de rKuro|ie était en jeu. La Mission de iSO.'i a\ail continué son cours: Tempereur Tarait ouverte par uu discours qui promettait beaucoup, tonebail à tout rt n'était clair ni sinrére sur rien. Des vanleries»ur n<>s triomplics militaires, qui étaient déjà loin! et sur « cette \oi\ dt' la France, qui ne se fait entendre que pour le droit et la justice, u a>ec le ^^ccr^ qifon \icnt de voir en Pcdogne et en Danemark! puis de nouveaux mi*n^nnt:es sur le Mexique et des banalités sur la diiïercnee tère do Finstnirtitin publique, M. lîiiuland. prnUitnça, à propos AyxSyllabus^ un difrcours qui rappelait Dupin; il lit une \ne sortie contre Fultrainuntanisme et contre les moines, et si^'uala le remplacement de la litur;:it* ;:allii'ane par la lilnrjie runiauie, usurpation qu*autrefuis ou n'eûl j.iniais tolérée. L'arrlii'\rM|ue de Uoueu, le cardinal de Ronnechose, refMiDdit qu'itii ne >a\ai(pl(i> ce que c'était qu'un gallican et prétendit, par ciiiilre. que le Sijll'thtts était d'acciU'd a\ec les Prioripes di* ^!^ \x\W iMr.in^ui*. t«Mit a la fi»i> hardie et subtile, sUMTiCa une \i^i'uriu><: ripliqu="" dt="" m.="" l="" esprit="" religieux="" el=""/>

[IMS] DÉBATS SUR LE STLLABUS. 363 libéral, réservé à une fin tragique. M. Bonjean montra le péril de Tinten^ention des Jésuites dans la préparation aux écoles spéciales du gouvernement. Ces orateurs gallicans dérendaient le catholicisme contre luimême et voyaient venir ce qu'on peut nommer la catastrophe religieuse de 1870, le mortel triomphe du jésuitisme dans lÉglise. L'archevêque de Paris, Darboy, destiné à périr à côté de M. Bonjean, essaya de prendre la position de modérateur; il cherchait la conciliation entre TÉtat et TÉglise; mais le SaintPère n'était pas disposé à s'arrêter dans la voie où on Tavait engagé. Au Corps législatif, M. Emile Ollivier consomma sa séparation d'avec la gauche; il affirma que l'acte additionnel donné par Napoléon 1*' en i 81 5 était la meilleure Constitution qu'eût encore possédée la France ; il déclara qu'il emploierait toutes ses forces i conclure une alliance durable entre la démocratie et la liberté par la main d'un pouvoir fort et national. Ainsi, c^était, suivant lui, au pouvoir issu du 2 Décembre qu'il était réservé d'organiser la démocratie libérale ! On rentra dans la réalité avec M. Thiers, qui, sans répondre directement à M. Emile Ollivier, fit une vive critique du système impérial. Une scène orageuse eut lieu à propos d'un mot d'Ernest Picard : — a le 2 Décembre est un crime! » Le mot ne fut pas répété dans le compte-rendu officiel, mais n'en avait pas moins été prononcé en face du gouvernement impériaL Parmi les nombreuses revendications de l'opposition, il importe de signaler Tinstruction gratuite et obligatoire. M. de Parieu, orateur du gouvernement, combattit cette demande et se mit en complète contradiction avec le récent rapport du minisire Duruy. La convention franco-italienne du 15 septembre 1804 fut fort attaquée, au Corps législatif comme au Sénat, par les partisans du pouvoir temporel. M. Thiers fil à cette occasion un discours regrettable contre l'unité italienne; le fait était consommé; bien qu'incomplet encore, il était irrévocable et M. Thiers devait Tac

The text on this page is estimated to be only 24.73% accurate

3M SECOND EMPIRB. (IM Gcptcr un jour. L*aUaquc, en ce moment, ne pouvait que oooi nuire en ébranlant Talliance îlalienne. M. Tliiers était sur un meilleur terrain quand il comlMttait la réduction du contingent de 100,000 à 80,000 hommes, réclamée par dos membres de lopposition. L*un d*eux« cepeudaiil, M. Glais-Bizoin, émit une pruposilion qui déplaçait et agrandissait la question : il demanda le service personnel et obli^ t(»ire pour tous, connue en Prusse. Ceci, du moins, n*était pas désarmer le pays et plut au ciel qu*0D eût écouté ce député breton ! Le ministre iMnuy, dont le gouvernement n*avait passouteoi les plans sur I instruction gratuite et obligatoire, réussit h faire accepter une lui qui remplaçait la trop fameuse bifurcation, sans en avoir les inconvénients. .\u lieu d*une mutilation de leuseîgnemrnt, qui le CDUpait en deu\ moitiés, lune littéraire, Tautre seieutilii|iie, on restaura renseignement secondaire au complet et l'on admit à côté un enseifcnement spécial pour les jeunes gens qui ne recevraient pas rinstruclion classique. Les finanees furent gravement discutées ; le gouvcmeoient demandait deux emprunts, l'un de 250 millions pour Paris, afin de puursui\re les opérations de M. Ilaussmann, Tautre de 270 millions pour Tlitat. plus la faculté d'aliéner pour lOU mdiioos de forêts de l'Klat. M. Tliiers montra Ténorme excédent des dépenses sur les recettes, en\iron 300 millions. L'emprunt pour la ville de I^aris passa ; mais le gouvernement, sentant qu'il s'opérait un ébranlement dans la majorité sur les questions financiiM'cs, reeula >ur le reste ; il retira le projet d'emprunt pourTKlat et celui de vente fucullali\edes forêts. La session fut close le 4 juin. L'empert>ur, (*n ce moment, revenait d*AIgérie où il avait fait un \oyag4' de quelques semaines. Il c^t nri-t'^^N.iiiv de faire ici un retour sur Thistoire récente de r.\l^*iit*. Cette grande colonie s'était ressentie des crises ^iolentt*> d«' nniro politique iiilêrieure et des variations de régime qui en étaii'ut n^sultérs pour elle : ses progrés en avaient été retardés. La Hè\olulion dir 18 (8 avait donné ù nos colons des députés, des élections municipales et une presse libre, avec une certaiae

\UU] L'ENSBIGNBMBNT 8BC0NDAIRB. 3^5 impulsion à l'accroissement de l*ironiigration française. LouisNapoléon, durant sa présidence, fut d'abord, au contraire, hostile à TAIgérie, qu*ii appelait « un bonict attaché au pied de la France. » Après le 2 Décembre, il enleva à la colonie ses députés et la peupla de proscrits du coup d'État. Il revint cependant sur ses premières dispositions et accepta TAIgérie, mais sans la comprendre. Il lui rendit toutefois service en la confiant au général Randon ; ce gouverneur n'avait pas Téclat militaire de Bugeaud; mais, bien qu'on lui imputAt des incertitudes et des tAtonnements, il se montra bon organisateur et bon administrateur. Il fit augmenter dans une forte proportion les excellents corps spéciaux des zouaves et des tirailleurs indigènes (turcos), employa Tarmée avec grand succès aux travaux des roules et des fortifications, à la manière des Romains, prit beaucoup de bonnes mesures pour l'ordre, la sécurité, l'assainissement du pays et comprit la vérité de l'axiome de Bugeaud : « Qu'en Algérie, pour être maître de quelque chose, il faut tout posséder. » Il poussa les expéditions très loin dans le sud, afin de foire reconnaître notre souveraineté aux tribus du désert algérien, et y occupa à demeure les postes importants de Laghouat et de Géryville, qui furent pour les provinces d'Alger et d'Oran ce qu'était Biskra pour la province de Constantinc. Il poursuivit, eomème temps, avec persévérance, la difficile entreprise d'assurer notre domination sur le redoutable massif de montagnes dont les sommets s'aperçoivent d'Alger et qui commandent le httoral depuis depuis Delly s jusqu'à Collo; c'est là que, dans leurs cent petites cités perchéescomme dos nids d'nigles surla cime des rochers, habitent ces vaillantes tribus kabyles, les vrais indigènes, qui ont gardé leurs mœurs et leur langue antique (la langue lybiqiie),n'ontobéi qu'à demi aux Romainseux-mémes et n'ont jamais subite joug des Arabes ni des Turcs. Queli|ues tribus s'étaient déjà ralliées à nous et nous fournissaient des soldats d'élite ; mais les deux puissants groupes de la Grande et de la Petite Kabylie ne voulaient laisser ni percer des routes, ni établir des postes fortifiés chez eux. Leurs montagnes étaient comme une îaunense forteresse naturelle interposée entre Alger, Conslan

366 SECOND EMPIRE. [l8SI-ttli| Une, Bônc et le littoral. Le général Randon attaqua et aoumit. en 1853, la Petite Kabylie (les Babors) ; en 1857, il dirigea une attaque à fond contre la Grande Kabylie du Djuqura. Les montagnards capitulèrent après une résistance héroïque. Le général Randon usa de sa victoire avec bon sens et niodération. Il avait compris à quel point il nous importait de nous concilier cette race intrépide, que rien ne sépare essentiellement de notre civilisation. Il nous a conservé, dans ses Blémoires, un récit très intéressant de sa négociation avec la grande tribu des Bcni-Raten. Ce récit peut se résumer en quelques mots : — « Nous conserverons nos institutions ? dit le délégué des Kabyles. — Oui. — Vous ne nous imposerez pas d'Arabes pour nous com* mander ? — Non. » Tout était là pour ces fiers montagnards. Ils pouvaient recounaitre la souveraineté d'une grande nation, pourvu qu'ils continuassent de s'administrer eux-mêmes dans leurs cent petites républiques, dont cbacune a sa coutume particulière et nomme ses magistrats, et pourvu qu'on ne leur imposât point des chefs étrangers. On a depuis commis la faute énorme de manquer à ces deux conditions ; mais cette faute a été reconnue et se répare. Le gouverneur de TAIgérie eût voulu tirer parti de ses succès pour se rendre indépendant du ministre de la guerre, avec qui il ne s'entendait pas. Il échoua et ces tiraillements aboutirent à un changement de système dans le gouvernemeat algérien. L'empereur, comme nous l'avons dit plus haut, institua un ministère de l'Algérie et des colonies pour son cousin le prince Napoléon (juin 1858). Les colons y gagnèrent de voir les territoires civils affranchis de Tautorilé militaire; mais, d'autre part, la nouvelle organisation, trop compliquée, jeta de la confusion dans lessenriceft. L'administration à distance était chose peu pratique. Le prince Napoléon ne put d'ailleurs marcher d'accord avec les autres \

(llSt-l8e3] LES KABYLES. 367 ministres. Use retira bientôt et fut remplacé par H. de Chasseioup-Laubat, qui, sans être marin, avait été un bon ministre de la marine. Celui-ci seconda autant qu'il put le progrès agricole et commercial, qui allait se développant; mais il trouvait peu d'appui auprès de Tempereur. Napoléon III fit, en 1860, avec Timpératrice, une première apparition de quelques jours à Alger. On lui donna le spectacle d'une grande fantasia exécutée par des milliers de cavaliers arabes. Il fut ébloui des brillants costumes et des beaux chevaux i^vec lesquels paradèrent devant lui les chefs de grandes tentes ; il repartit confirmé dans sa défaveur envers les colons et pris d'engouement pour les indigènes, non pas les vrais indigènes, les Kabyles, qu'il ne connaissait point, mais les Arabes. Il supprima, en novembre 1860, le ministère de l'Algérie et des colonies et rétablit le gouverneur général, avec accroissement de pouvoirs; c'était ce qu'avait demandé le général, devenu maréchal Randon ; mais Randon était alors ministre de la guerre et ce fut le maréchal Pélissicr qui reçut le gouvernement de TAIgérie. Le vainqueur de Sébastopol réussit moins dans Tadininistration que dans la guerre; il se retrouva toutefois d*accord avec les colons, lorsque parut la lettre à effet qui lui fut adressée par l'empereur le 6 février 1863. 11 n*y était question que des indigènes; Tempercur célébrait leur ▼aillance et Timporlance de leur concours pour la grande cultore et rélève des bestiaux ; il protestait contre la prétention d'enlever les terres aux Arabes pour les donner aux colons et qualifiait F Algérie de « royaume arabe ». Le gouverneur, pas plus que la colonie, ne cacha son mécontentement. Peu après, i empereur fit présenter au Sénat un projet de sénatus-consulte, qui rendait les tribus arabes propriétaires des territoires dont elles avaient la Jouissance a quelque titre que ce fût ou sans titre. C'était sanctionner le régime nomade et appliquer au Tell, à la région faite pour le régime de la propriété individuelle et de la civilisation, ce qui ne convient qu'au Désert, moins les Oasis, et aux Hauts-Plateaux, accessoires du Désert. Et c'était resserrer la colonisation dans les limites les plus étroites. Le Sénat

 restreignit quelque peu Texagération du projet impérial et Tadministration locale, en Algérie, s'efforça de conserver au domaine les forêts et les terrains d'origine douteuse ; mais tout cela inquiéta et agita beaucoup la colonie; la vraie politique, qui devait êlre de substituer la propriété individuelle, chez les indigènes, à la possession collective, était méconnue et faussée. L'année 1864 fut troublée en Algérie par une insurrection qui éclata parmi les tribus du sud de la province d*Oran et qui s'étendit dans les deux autres provinces. Le maréchal Pélissier mourut pendant ces troubles, qui furent réprimés par nos troupes après avoir causé de grands désordres; la Kabylie était restée parfaitement calme pendant ces incursions des nomades. De nouvelles variations se produisirent dans le gouvernement à l'occasion de cette révolte. Les territoires civils furent restreints et les préfets encore une fois subordonnés aux généraux. Le maréchal de Mac-Mahon, qui avait aidé le maréchal Randon à soumettre la Kabylie, fut nommé gouverneur général. L'empereur se décida à faire, non plus une promenade de trois jours à Alger, mais un séjour de quelque durée en Algérie ; il y débarqua le 3 mai 18G5 et débuta par Tannonce d*une convention préparée avec une société de grands capitalistes, qui avancerait à r Algérie 100 millions pour les travaux publics et dépenserait 100 autres millions pour la colonisation. Il publia une double proclamation aux colons et aux .\rabes, adressante ces derniers des citations du Koran, comme pour imiter ce qu'avait fait son oncle en Egypte. Il fit des excursions dans les trois provinces, se rembarqua, le 7 juin, à Bougie et, à son retour h Paris, écrivit au maréchal de Mac-Mahon une lettre-programme plus sérieuse, cette fois, que n'avait été la trop fameuse lettre au maréchal Pélissier sur « le royaume arabe » (20 juin). Les vues qu*il y exposait étaient en partie acceptables; tout en renouvelant SOS avances aux .\rabes et en énonçant Tintention d'augmenter le nombre et reiïeclif des bataillons de tirailleurs indigènes, il cherchait à regagner les colons et leur promettait des ports francs, une zone de colonisation suffisamment étendue et des libertés municipales. \

(Ittt) L'EMPERBUR EN ALGÉRIE. 360 Cette lettre fut suivie d'un sénatus-consulte sur Tétat des personnes et la naturalisation des iudigènes(14 juillet 1865). Les indigènes étaient déclarés Français et admissibles aux emplois militaires dans tout TEmpire et aux emplois civils en Algérie ; ils pouvaient être admis à tous les droits de citoyens français, s'ils acceptaient les lois civiles et politiques de la France ; mais il y avait là un obstacle infranchissable pour les musulmans, chez lesquels les lois civiles se confondent avec les lois religieuses; c'était infranchissable du moins pour les Arabes ; car les Kabyles ne se gouvernent pas, comme eux, exclusivement par le Koran. Ils ont des coutumes, des Kanowis^ qu'on pourrait qualifier de laïques. Il y avait donc, dans la lettre derempereur et dans le sénatusconsulte, des dispositions utiles; mais la question essentielle, si mal engagée, la transformation de la propriété, n'y était ni éclaircie ni résolue ; elle est loin de l'être complètement encore, quoique l'action directe et indirecte de la civilisation et de fadmînistration française ait fort relâche le lien de lu tribu et lait gagner du terrain à la propriété individuelle parmi les Arabes. . L'année du voyage de l'empereur en Algérie fut une annéeMe trêve en Europe, trêve durant laquelle se préparait une crise immense ; en France, elle ne donna lieu à aucun fait considérable. Le pouvoir nianire>tait toujotns les mêmes contradictioDS, parlant de liberté cl mainlrnanl des lois oppressives contre la presse et contre les citoyens qui restaient sous le coup de la loi de sûreté générale. En ce qui regardait les libertés iDunicipales, il avait fait la concession de promettre (pfil pn^ndrait habituellement les maires parmi les naistMllers municipaux ; il se prêta, dans beaucoup de loralités, à des transactions lors des élections municipales de juillrl I8(m. Dans quelques grandes villes où n'avait pas eu lieu cette conciliation, à Toulouse et à Marseilli', par exemple, le gouvernement fut battu. Quant à Paris et à Lyon, ils restaient sous I administration de commissions non élues, c'est-à-dire des préfets. Un ^rand nombre d'houunes indépendants, d'hommes d'opposition, enIrèreut dans les assemblées communales des déparlements. Beaucoup d*sprits jugeaient impossible de ressaisir la liberté

370 SECOND BMPIRB. [11»] nationale, si on ne lui donnait pour base les libertés locales. Une tentative de rapprochement eut lieu entre des Dotabilitét appartenant aux opinions les plus diverses, les bonapartistes exceptés, afin de propager les idées de décentralisation. Le comité de Nancy, ainsi qu'on désigna cette coalition, exprimi le vœu de voir fortifier la commune, supprimer rarrondissement, émanciper le département. Pris dans une juste mesure, ce vœu était très digne de considération; mais une partie des membres du comité de Nancy voulaient aller plus loin et parlaient de rétablir les provinces ; les journaux démocratiques protestèrent avec énergie et repoussèrent tout accord entre les républicains et les monarchistes. L'absence de liberté de réunion et d'association en France portait les hommes préoccupés des questions sociales de tout ordre à chercher au dehors la libre discussion qu'ils n'avaient pas dans notre patrie. Des congrès très diiïérents d'esprit et de composition se tenaient, entre Français et étrangers, sur divers points des pays voisins. Une association internationale pour le progrès des sciences sociales, qui n'avait rien de commun avec l'Association mterna* tionale des travailleurs, après trois sessions en Belgique et en Hollande, se réunit à Berne le 28 septembre 1865. Les débats sur renseignement oiïrirent un grand intérêt. M. Jules Simon présidait cette session ; à propos du râle qui doit être attribué ou refusé aux ministres des cultes dans les écoles publiques, il se prononça contre le Concordat et pour la séparation du spirituel et du temporel. Le congrès se déclara en faveur de renseignement obligatoire et laïque. L'Association internationale des travailleurs tenait, vers le même temps, à Londres, une conférence où Ton ne s'entendit point, les uns prétendant, les autres ne voulant pas mêler les questions politiques aux questions sociales. Enfin, les étudiants de France et de plusieurs autres nations tinrent à Liège, à la fin d'octobre, un congrès où l'on devait s'occuper exclusivement de l'enseignement. Le programme des étudiants de Paris était raisonnable; la discussion ne le fut pas. Un certain nombre de jeunet gens te \

bissèrent entraîner à des exagérations et à des violences de langage qui attirèrent sur eux; à leur retour, les rigueurs du Conseil de Tinstruction publique. Les diverses réunions qui se tenaient à l'étranger témoignaient du mouvement des esprits ; mais ce mouvement, dans la jeunesse, était fort trouble et peu rassurant pour Tavenir. L'Empire corrompait ce qui se ralliait à lui et poussait à une irritation maladive et à de dangereuses déviations d'idées beaucoup de ceux qui le combattaient. Il devenait de mode, chez quelques jeunes gens, d'exalter non plus seulement, comme sous Louis-Philippe, Robespierre et les Jacobins, mais les types de la plus basse démagogie, quelque chose de pire que Marat, Hébert lui-même ! Napoléon 111 affectait un optimisme peu en rapport avec un horizon bien chargé de nuages. Lors de la réception du corps diplomatique, le 1*' janvier 1866, il félicita les gouvernements d'avoir « évité les dangers, fait cesser les appréhensions, resserré les liens qui unissent les peuples et les rois! » — o Heureux si l'expérience d'événements accomplis nous permet d'augurer pour le monde de longs jours de paix et de prospérité I M Ceci au lendemain de Técrasement de la Pologne et du Danemark et à rentrée de la terrible année 1866, qui allait rouvrir pour l'Europe une ère de bouleversements dont les dernières guerres n'avaient été que le préhide! A l'ouverture de la session de 1866, le 22 janvier, l'empereur tint devant les Chambres le même langage qu*il avait tenu devant les représentants des puissances élraniières. La paix était, d'après lui, partout assurée. A Tégard de TAllemapne, « nous continuerons, dit-il, d'observer une politique de neutralité qui, sans nous empAeher de nous réjouir ou de nous affliger, nous laisse cependant étrangers à des questions où nos intérêts oe sont pas directement engagés. » Ceci était toute Toraison funèbre du Danemark. Quant au Mexique, Napoléon 111 assurait que tout était pour le mieux dans et nouvel empire qui devait* peu de mois après, s'écrouler dans le sang de Maximilien! Suivaient les phrases accoutumées sur

372 SECOND EMPIRE. [IM(^ la prospérité toujours croissante à riutérieur; toutefois, Tempereur concluait qu'il ne se laisserait pas guider « par des esprits inquiets, qui, au milieu de cette prospérité, veulent Tempècher de marcher, sous prétexte de hâter sa marche libérale, n Cela n'était ni bien clair ni bien encourageant. M. Thiers, dans la discussion de l'adresse, répondit à la harangue impériale par un discours qui rappelait celui qu'il avait prononcé à la veille de la Révolution de Février. Comme alors, il revendiquait hautement les grandes traditions do la Révolution française. Il renouvelait, avec plus d'élévation et plus de force, sa récente réclamation des « libertés nécessaires, qui sont la conséquence de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, placée en tête de la Constitution de 1791. — L'ensemble des principes découlant de cette Constitution forme, dit-il, l'unité de la Révolution, et cet ensemble n'est point tme imitation anglaise ou américaine, comme on le prétend parfois, mais l'œuvre originale de la Franco à l'usage de Thumanité tout entière. >» Il rappela que la Constitution de 1852, la Constitution donnée par Napoléon III, reconnaissait les Principes de 89 comme la base do notre droit public. — « Ces principes, ajouta-l-il, ont deux conséquences : l'égalité civile et la liberté politique; l'une désormais hors de cause, Tautre mise encore en question ; » et il attaqua le système parb^quel le gouvernement, depuis 1852, IraNaillait à détourner Tatlention du pays de ses intérêts politiques sur ses intérêts matériels (20 février). Le gouvtMiuMuent n'rssaya pas de répondre. M. Jules Favre protesta éloquemment, au nom de la gauche, contre la S[H>liation du Danemark, iniquité dont notre gouvernement prenait si aisément son parti. II dénonça les projets delà Prusse, « nation ambitieuse, qui veut unifier l'Allemagne pour la dominer. » M. Tbicrs parla dans le même sens. « U faut, dit-il, que Ton sache (|ue la France est du côté du droit et qu'elle est décidée au besoin à b» faire respecter. Il est bon que la voix delà France soit (Mit('ndue parles ambitions et par les convoitises. » La majorité vota Tappridiation de la politique de neutralité, qui était l'abandon du Danemark. Un débat intéressant s'éleva sur la situation de l'agriculture»

 h propos d'une tentative malheureuse des protectionnistes pour faire établir un droit sur les céréales. La discussion montra que TEmpire, fondé par Taveugle entraînement des campagnes, o'avait rien fait de sérieux pour elles et que son grand élablissemeot du Crédit Foncier, organisé de façon à être inutile h l'agriculture, n'avait servi qu*à reconstruire et à agrandir les villes. La gauche reproduisit son amendement annuel en faveur de la liberté. Un autre amendement fut présenté par le tiers-parti. Quarante-cinq députés y demandaient le développement de ce qu'ils appelaient « le grand acte de 18G0. — La France, disaient-ils, attachée à la dynastie qui lui garantit Tordre, ne Test pas moins a la liberté, qu'elle considère comme nécessaire à raecomplissement de ses destinées. » L'orateur du tiers-parti fut M. Buffet. Le ministre d'État, M. Ilouher, répondit par un discours dcelamatoire, éinaillé d'étranges erreurs historiques. M. Emile Ollivier vint se placer au milieu des ((uarante-cinq et les assura que Tavenir estait à eux. L'amendement fut rejeté par 206 voix contre 63. L'adresse, dans laquelle la majorité n'avait pas voulu donner place aux revendications libérales, fut votée h» 20 mars. L'empcMvur y fit une réponse à la fois emphatique et néjj^alive quant au mouvement en avant. Il félicita le Corps législatif de ne s'être pas « laissé entraîner par de vaines théories. » Celte session fut signalée par une loi fort débattue sur la marine marchande. Le principal article supprimait la surtaxe sur les navires étrangers dans un délai de trois ans. Pour mettre notre marine en état de soutenir la concurrence redoutable qu'on lui imposait, il eût fallu lui procurer «les moyens de défense qu'on ne sut pas trouver et les suites ont justifié les craintes des orateurs qui prédisaient (|ue sa conditi

 situation de TEurope. Nous reviendrons tout à Iheure sur la lutte imminente entre rAutriche, la Prusse et ritalic. Bien qu'on n'eût pas, au Corps législatif, le droit d'interpellation. Ton tâcha d'amener le gouvernement à s'expliquer. « La neutralité, déclara BI. Rouher, dans des questions qui n'affectent, après tout, ni l'honneur, ni les intérêts de la France, est la meilleure politiques suivre en Allemagne. Quant à Tltalie, le gouvernement impérial la laisse libre de ses actions, parce qu'il Ten rend seule responsable. » La question de savoir à qui allait appartenir la domination sur l'Allemagne n'affectait pas les intérêts de la France! voilà le langage que tenait un ministre dËtat dans le pays du cardinal de Richelieu ! M. Rouher avait résumé en ces termes la politique impériale : — « alliliide pacifique, neutralité loyale, liberté entière d'action. » La « neutralité loyale » consista, comme nous le verrons, à essayer de jouer les autres en se jouant soi-même : « la liberté entière d'action » consista à ne pas agir. M. Thiers répondit à M. Rouher. 11 exposa, avec une grande autorité et un large développement, la question danoise et la question allemande. Il eut le tort de comparer l'inique mutilation de la nation danoise, ce partage du Danemark, où, comme il le dit si bien, « le bouffon se mêle à Todieux, » à « la spoliation » des princes italiens, si peu dignes d'intérêt. A l'égard de rAllemagno, il aHirma qu'il fallait défendre le régime fédératif contre l'unité que la Prusse visait à établir à son profit et ne pas laisser se rerormer un nouvel empire de Charles-Quint qui enserrerait notre frontière. Il croyait le moment venu de sortir de la neutralité et de prévenir courtoisement, mais nettement, la Prusse, que la France ne s'associait pas à sa politique; il eût même suffi, suivant lui, sans rien dire à M. de Bismark, d'empêcher rilalie de devenir l'alliée de la Prusse. Ce discours fit une grande impression sur l'Assemblée. Cette fois, devant les ministies déconcertés, la majorité ap* plaudit. M. Rouher para le coup en annonçant qu*il \enait de recevoir s. 1

[IMO] DISCOURS D'AUtgRRE. 375 une dépêche par laquelle ritalie promettait de ne point attaquer rAutriche (3 mai). Trois jours après, Tempcreur saisît, pour répliquer indirectement à M. Thiers, la première occasion qu'il eut de parler en public : c'était dans une fête agricole, un concours régional à Auxerre. — « Je vois avec bonheur, dit-il aux populations bourguignonnes qui Tentouraient, que les souvenirs du premier Empire ne sont pas efTacés de votre mémoire... Le département de l'Yonne a été un des premiers à me donner ses suffrages en 18i8; c'est qu'il savait que je détestais, comme lui, ces Traités de 1815 dont on veut faire aujourd'hui l'unique base de notre politique extérieure. » C'était la répétition, sous une forme plus vive, de sa parole du 5 novembre 1863 : — « les Traités de 1815 ont cessé d'exister. » La politique de Napoléon III allait, eneiïet, aboutir ù la destruction totale des Traités de 1815, mais au détriment et non au profit delà France, et en aggravant intiniment le mal que nous avait fait Napoléon I*'. Le discours dWuxerre fit baisser les fonds. On y vit le démenti des assurances pacifiques de M. Rouher. Pour comprendre les graves incidents que suscita la politique extérieure durant notre session législative de 1866, il faut nous reporter de nouveau au-delà du Rhin, à Berlin, où se formait Forage qui allait fondre sur TEurope. M. de Bismark avait réussi dans ses deux premières entreprises : premièrement, brouiller la France avec la Russie et obtenir la connivence de la Russie à ses projets; secondement, démembrer le Danemark. Il lui fallait maintenant assurer à la Prusse le bénéfice de ce démembrement, ce qui amènerait inévitablement la lutte par lui prévue et préparée contre IWutrichc pour Tempirc de rAllemap:ne. Il lui faudrait, le grand jour arrivé, Talliance de Tltalie et le concours, ou, tout au moins, l'autorisation et la neutralité bienveillante de la France, concours ou neutralité qu'il n^espérait pas gratuits. Les précédents de Napoléon III donnaient^bon espoir au ministre prussien. Dans les avances qu'il faisait à la

376 SECOND EMPIRB. [ISSI-HCS) Pnisse au commencement de la guerre de Crimée, en 18S4, Napoléon III avait plus d'une fois répété qu'il désirait une Pnisse forte ot qu'il espérait qu'elle profiterait de l'occasion pour «'élargir sa base. — « La Prusse, avait-il dit au prince de Hohenzoilern, doit s'arrondir en Allemagne comme bon lui semble; rAiitriche résoudra, en attendant, le problème danubien, où se concentrent dès à présent ses intérêts. » La Prusse arrondie en Allemagne à sa convenance et l'Autriche poussée sur le Danube, c'était d'avance la politique de llismark tracée par l'empereur des Français! Quelques années après, vers la fin de 1858, à la veille delà guerre d'Italie, Napoléon III avait fait remettre indirectement au prince régent de Pnisse (plus tard le roi Guillaume I*') une note qu'on pont résumer ainsi : — « La Prusse représente l'avenir; rAulriche, le passé; la France préfère la Prusse. SiTAu* trit'lio perd son influence en Allemagne, c'est la Prusse qui en héritera; soutenue parla France, elle peut poursuivre en Allemagne les hautes destinées qui Tattendent et que le peuple allemand attend d'elle ! » M. de Dismark comptait sur ces bonnes dispositions et, jouant jeu double, au moment même où il préparait ses batteries pour rompre rallianee franco-russe, immédiatement avant d'être appelé à la tête du ministère à Berlin, en 1862, il était venu tàter le terrain auprès de Napoléon III. Cette cour impériale, si peu sérieuse, ne le prit point d abord au sérieux ; sa brusquerie, ses manières excentriques, le sansfaçon avec lequel il étalait des plans très audacieux, mais beaucoup plus réfléchis qu'on ne voulait le croire, le faisaient passer en Autriche pour un fou et le firent prendre en France, suivant I expression vulgaire, pour un hâbleur. Lui, de son cùlé« nnporta de Napoléon III une opinion très peu avantageuse; il ne \it en lui « qnune grande incapacité méconnue. — 11 n'y a rien à faire avec ces gens-là, » aurait-il ajouté. Quant à Napo* léon III, il aurait dit : a M. de Bismark est venu m'offrir tout ce qui ne lui appartenait pas. » Les êvcneinenls qui suivirent, les affaires de Pologne et de Danemark, ne semblaient pas de nature à rapprocher la France W

 et la Prusse; néanmoins, la nouvelle de la Convention du 15 seplerobre enlrc Napoléon III et Victor-Emmanuel fit croire à Bismark le moment arrivé d'un nouvel effort. Napoléon III, se sentant isolé, resserrait ses liens avec Tltalie. Bismark revint, en octobre 1864, solliciter le concert entre la France, la Prusse et ritalic contre rAutriche. On resta avec lui sur le terrain des généralités ; mais il y a des versions contradictoires sur Timpression qu'il garda de cette visite. Ce qui est certain, c*est qu*il agit comme s'il avait lieu d*être satisfait. Le 21 décembre 1864, il lança une circulaire où il revenait sur la déclaration faite en commun par TAutriche et la Prusse, devant la conférence de Londres, en faveur des prétendus droits du prince Frédéric d'Augustenbourg sur le Slesvig-Holstein. Il disait maintenant qu'entre les divers prétendants, le droit paraissait incertain et que le gouvernement prussien avait besoin de consulter ses légistes. Les légistes de la couronne prononcèrent contre fes divers prétendants : le roi de Danemark, suivant eux, avait seul droit sur les duchés; ces droits, il les avait cédés à rAutriche et à la Prusse; M. de Bismark en concluait que TAulriche et la Prusse pouvaient disposer de leur « propriété » à leur convenance. C'était ce qu'il avait déjà exprimé à sa façon par ce mol : « Je dépouille, donc je reconnais. » Et il signifia à TAutriche les conditions auxquelles la Prusse consentirait à la formation d'un État de SIesvig-IIolstein (25 février 1865). Ces conditions eussent fait entièrement du nouvel Étal une annexe de la Prusse. L'Autriche parut enfin ouvrir les yeux ; elle vota, avec les principaux des petits États allemands, une motion proposée h la diète en faveur du prince d'Augustenbourg (6 avril). Bismark riposta en transférant les établissements de la marine militain; prussienne de Dantzig a Kiel, ce port du Ilolstein tant convoité par la Prusse; c'était prendre possession sans formalités. On fit grand bruit à la diète. On y parla d'élections libres dans les deux duchés, dont les populations, non seulement danoises, mais allemandes, se montraient hostiles à la Prusse.

 Le gouverDemenl prussien, d'autre part, était plus que jamais en conflit avec sa Chambre des députés. Bismark, cependant, redoublait de bravades ; il ne se cachait pas d'appeler la guerre de tous ses vœux ; il venait d*ouvrir des négociations avec 1 Italie et il disait hautemeni qu'il sufOrait d'une grande bataille pour avoir raison de TAutriche. Il n'était pas encore suffisamment le maître : son roi avait des hésitations et des scrupules et, puis, les choses nY*taienl pas encore assez avancées du côté de l'Italie, ni surtout de la France. On rentra en pourparlers et, le 14 août 1865, Tempereur d'Autriche et le roi de Prusse signèrent la convention de Gastein. On partagea le butin, l'un des deux co-partageants se faisant, bien entendu, la part du lion. La Prusse aura le Slesvig ; TAutriche, le Ilolstein ; toutefois, dans le l!ol>tein, Kiel et Rendsbourg seront occupés en commun, sauf les établisremciUs miritimes et les fortifications qui les protègent; ceci, la Prusse le gardera. La Prusse aura en outre deux routes militaires dans le Ilolstein. L'Autriche cède à la Prusse le Lauenbourg à prix d'argent. C'était par trop, dans celte œuvre honteuse, d'être à la fois complice et dupe. Il était évident que l'Autriche ne pourrait conserver sa part de cette triste conquête et que tout ceci menait à la guerre entre les deux puissances. Mieux eu; valu pour l'Autriche faire la guerre tout de suite. Chose incroyable et qui peint l'esprit prussien ! On cria très fort en Prusse contre Bismark, parce qu'il n'avait pas pris tout simplement et tout de suite les deux duchés. La France et l'Angleterre protestèrent contre le pacte de Gastein. — « C'est là, écrivit notre ministre Drouyn de Lhuys, une pratique dont il faut chercher les précédents aux âges les plus funestes de I histoire La violence et la conquête pcrvertisstMit la notion du droit et la conscience des peuples. » (29 août.) Lord Uussell, qui n'était jamais à court de belles paroles. enchérit sur le ministre français et, bientôt après, la flotte anglaise vint faire, à Brest, à la flotte française, une visite que celle-ci lui rendit à Portsmoulh. 11 eût été préférable \

[tW] CONVENTION DE 6ASTEIN. 379 d^enToyer nos deux marines, Tannée précédente, défendre les porU du Danemark et M. de Dismark se soucia peu de ces Yaines démonstrations. Il continuait de jouer TAutriche et de s'en faire un instrument contre elle-même. C'était en lui faisant peur de la Révolution qu'il Tavail amenée à subir le traité de Gastein. Les députés des États du Holstein protestèrent contre le traité par une pétition à la diète : ils reconnaissaient, un peu tard , qu*ils étaient plus opprimés par des mains allemandes qu'ils ne Tavaient été par les mains danoises. Les députés des États allemands, réunis en congrès à Francfort, dénoncèrent, de leur côté, la conduite de la Prusse et de rAutriche comme indigne des peuples civilisés et réclamèrent, pour TAIIemagne comme pour le SIesvig-Holstein, le principe de la souveraineté populaire (1" octobre 1865). M. d^ Dismark menaça la ville libre de Francfort, si elle n*cxpulsait le congrès des députés allemands. L'Autriche se bâta d'en faire autant. Elle se laissa entraîner par Dismark jusqu'à adresser en commun à la Saxe une sorte d'intimation au sujet de la tolérance que le gouvernement saxon accordait à la presse a révolutionnaire. » Après quoi. Dismark partit encore une fois pour la France, afln de demandera Napoléon III la permission de faire la guerre à TAutriche. H avait préparé son voyage en faisant parler par ses journaux de l'annexion éventuelle de la Delgique et du Luxembourg à la France ; puis, avant de quitter Derlin, il s*était expliqué sur ses vues de façon à ce que ses paroles fussent transmises à Napoléon III. C'était le partage du Slesvig, selon les nationalités : la Roumanie à rAutriche ; la Vénétie à ritalie ; pour la Prusse, une légère rectification de frontières comblant les solutions de continuité de son territoire ; plus, Tor^'anisationd iin(' Conrédération du Nord à son image et sous sa direction. LWutriche s'arrangerait comme elle pourrait avec les États du Sud. L'Allemagne serait ainsi partagée en deux. La France gagnerait fort à la dissolution de cetto Confédération germanique de iO millions d'hommes que menait l'Autriche, et qui était toujours prête à entraver l'expansion de la puis

380 SECOND EMPIRB. (IM^IM) sance française. La Prusse ne nous demandait pour de si beaui résultats que Talliance italienne. Dismark alla de nouveau trouver Tempercur à Biarritz, dans ces bains de mer de la frontière d'Espagne qu'aflectionnaient Napoléon III et rimpératrice Eugénie. Les longues promenades et les longs entretiens da ministre prussien avec l'empereur des Français sur cette plage excitèrent partout une curiosité anxieuse ; on crut voir, dans l'entrevue de Biarritz, le pendant de l'entrevue de Plombières et Ton ne douta guère qu'a l'exemple de M. de Cavour, M. de Bismark n'eût emporté son traité en repartant. Il n'en était rien. Napoléon III, comme à son ordinaire, av

flSGC] BISMARK A BIARRITZ. 381 qu'en effet, Tunion avec la monarchie prussienne serait la so* hilion la plus avantageuse pour le Slesvig-Holslein (2 mars). Le 24 mars, il dénonça, par une circulaire, les armements de TAutriche, réclama la réforme fédérale, déclara les intérêts de rAllomagne identifiés avec ceux de la Prusse et mit en demeure les États de la Confédération germanique de se prononcer pour ou contre la Prusse, au cas où elle serait attaquée par TAutriche ou obligée à la guerre par les menaces de celle-ci. Il prétendait TAllemagne exposée au sort de la Pologne, si, une fois, « la force de la Prusse était brisée. — La Prusse veut, disait-il, s'appuyer « sur la nationalité allemande et réaliser les vues du peuple allemand. » Il parlait maintenant du peuple et non plus des trônes! Dans cette circulaire, il signalait en détail toutes les dispositions militaires de TAutriche, toutes les résolutions du conseil de guerre de TEmpire, comme s'il y avait assisté. La trahison lui en avait évidemment livré les secrets. C'était la première révélation de Timmense espionnage prussien. On allait voir successivomoiit se dérouler les preuves des préparatifs que la Prusse n'avait cessé de faire en silence pour s'apprêter à Taclion au dehors. L'Autriche fit une réponse assez pèle. Elle prolesta de son amour pour la paix et invoqua le règlement fédéral pour le cas de différends entre les confédérés (31 mars). Les principaux des petits États s'exprimèrent dans le même sens. Pendant qu*il barcehnl rAiilriche, liismark avait repris activement h»s négociations avec l'Italie. A la suite d'un conseil lenu à Berlin, le 28 février, avec les principaux des diplomates el d

382 8BC0ND BMPIRB. [ISCC] quelques restes d*un respect traditionnel. Il lui répugnait aussi de s*allier à Victor-Emmanuel, le roi révolutionnaire qui afait détrôné tant de princes. Bismark inquiéta Guillaume I*' sur les bruits qui couraient de pourparlers entre rAutriche et Tltalie relativement à la cession de Venise. Le roi se décida. Le pacte secret entre la Prusse et ritalie fut signé le 8 avrîL Ce pacte, Napoléon III Tavait conseillé à Tltalie. Les témoignages du premier ministre italien I^ Marmora et de nos ministres La Valette et Randon ne permettent pas d'en douter. Le lendemain, la Prusse présenta à la diète germanique la motion suivante : ((Il sera convoqué une assemblée issue des élections directes et du sufTrage universel de toute la nation, laquelle assemblée sera saisie des propositions des gouverne* ments allemands pour une réforme fédérale » Ce fut un prodigieux coup de théâtre. Le ministre féodal, despotique, anti-parlementaire d'un roi de droit divin s'appropriait le programme de la démocratie unitaire. Il imposait ou semblait imposer à Guillaume I*' ce rôle de chef de la Révolution qu'avait refusé son frère en 1848. La diflTérence, c'est que, cette fois, la royauté prussienne et non l'assemblée révolutionnaire allemande prenait Tinitiative et devait garder la direction. La Révolution allait être l'instrument de la monarchie militaire et non se faire de la monarchie un instrument. L'Autriche, abasourdie, annonça h la diète qu'elle examinerait c< sans prévention » les propositions de la Prusse. Par cette réponse évasive, l'Autriche laissait échapper sa dernière chance, qui eût été d'accepter la proposition de Bismark et de la retourner contre lui. Si elle l'eût fait, elle eût obtenu en Allemagne la majorité contre la Prusse. Bismark savait trop bien qu'elle ne le ferait pas. Les ministres autrichiens n'étaient pas de taille à lui tenir tête. On avait si peu, à Vienne, le sentiment de la réalité, qu'on s'y raillait des milices prussiennes et qu'on y tremblait devant les orateurs des brasseries de Francfort. L'Autriche fit une démonstration pacifique : elle proposa à la Prusse de désarmer simultanément. Le roi Guillaume, à la v

 grande inquiétude de Bismark, répondit favorablement. L*Autriche, néanmoins, sur le bruit que Tltalie armait, renforça ses garnisons au delà des Alpes. L'Italie, qui n'avait point encore armé, se hflta de le faire pour répondre à ce qu'elle déclara être une menace. Bismark protesta à Vienne des intentions pacifiques du gouvernement italien et insista pour que TAutriche remit sur le pied de paix son armée d'Italie comme son armée d'Allemagne. L'Autriche, se sentant déjà comme entre deux feux, prit une grande résolution. L'Italie avait essayé de lui racheter Venise. Elle avait refusé. A des ouvertures françaises dans le même sens, elle avait répondu que son honneur ne lui permettait pas de vendre Venise, mais qu'elle pourrait l'échanger contre un autre territoire. Des négociateurs italiens peu scrupuleux avaient songé à la Roumanie, qui n'était nullement disposée à devenir la rançon de Venise ; mais Bismark venait de parer le coup en suscitant à Bucharest une révolution qui, par une intrigue très habile, fit appeler à la tête de la Roumanie un cousin du roi de Prusse, un Uohenzollern, avec ragrément do Napoléon III. L^Autriche porta ses vues ailleurs. Le 5 mai, le pnnce Richard de Metternich vint annoncer à Napoléon III que l'Autriche était disposée à céder la Vénétie à la France, qui la rétrocéderait a ritalie. La France et Tltalie prometlraicnt de rester neutres entre la Prusse et l'Autriche, qui entendait se dédommager par la conquête de la Silésie. n était bien tard ; Tltalie avait engagé sa parole; mais, par une chance singulière, la Prusse lui offrait le moyen de se dégager. La Prusse prétendait que le traité du 8 avril obligeait ritalie à déclarer la guerre à rAulrichc, si celle-ci attaquait la Prusse, et non pas la Prusse à déclarer la guerre à l'Autriche, si l'Autriche attaquait Tltalie. Cette étrange interprétation du traité venait bien moins de Bismark que de son roi, qui, par moment, flottait encore. Ce fut devant cette attitude de la Prusse que le gouvernement italien envoya à Paris la dépêche où il promettait de no pas attaquer IWutriche.

384 SECOND EMPIRB. \IWU\ Le négociateur italien à Berlin, le général Govone, conseillait Tacceptation de la proposition autrichienne. On peut croire que M. de Cavour n'eût point hésité. Par un excès de scrupule qu on n'est guère habitué à rencontrer dans la diplomatie italienne, m même dans aucune diplomatie, le premier ministre La Marmora recula. Il crut que Thonneur de Tltalie lui prescrivait d'obsener un contrat par lequel l'autre partie n entendait point êlre liée. Si Napoléon III Tùt intervenu, s'il eût énergiquement pressé ritalie d'accepter, Victor-Emmanuel, si attaché à Talliance française, eût peut-être décidé autrement que son ministre. Napoléon III eut des velléités, n'insista point, parla de congrès, son idée fixe, et laissa faire. L'astuce audacieuse de Bismark, la loyauté timorée de La Marmora, rinerlie de Napoléon III, tout concourut à ouvrir cette ùre du fer et du feu qu'appelait Thomme d'Etat prus^en el dont l'Europe n'est pas près de voir la fin. Napoléon III laissa donc l'Italie libre de faire la guerre h l'Autriche pour un objet que l'Autriche offrait de céder sans une goutte de sang italien, et il prononça son discours d'Auxerre. Tout le monde conclut de cette sortie contre les Trailés de 1813 que l'empereur avait un pacte secret avec la Prusse et l'Italie, et que la rive gauche du Rhin nous était assurée. Cette pensée désarma chez nous les patriotes qui songeaient toujours ù réparer nos pertes de 1814 et de 1815; une grande partie de l'opposition se tut et attendit. Napoléon III, comme nous l'avons montré, n'avait point de traité avec la Prusse et l'Ilalie, qu'il avait poussées a s'allier, et, œ que nul ne soupçonnait, il continuait de négocier avec TAutriche. De l'autre côté du Rhin, la première quinzaine de mai se passa en échange de notes et de récriminations. La Prusse avait menacé la Saxe, si elle ne désarmait. C'était de ce côté qu'il convenait ù Bismark d'engager la lutte. La Saxe proposa à la diète d'in\itcr la Prusse à rassurer la Confédération sur ses projets. Presque tous les États allemands votèrent la motion saxonne ^8 mai). Bismark riposla par des bravades contre les gouvernements allemands et contre la Confédération^ V

pmj LA MARMORA. 385 Un contraste étrange se manifestait entre Tactivité fiévreuse, mais réglée, que Bismark imprimait à la Prusse, et la confusion, le désarroi des petits États ; ils armaient, sans savoir ce qu'ils feraient de leurs armes. Une conférence tenue par leurs nimistrès à Bamberg n*aboutit qu'à inviter les membres de la Confédération qui avaient armé à déclarer à quelles conditions ils désarmeraient (24 mai)! II y avait du comique dans ce prologue d*un drame terrible. Les gouvernements étaient ridicules dans leurs verbeuses et subtiles discussions, où ils ne venaient à bout, ni de s'entendre mutuellement, ni de se comprendre euxmêmes. Les populations ofTraicnt un spectacle plus sérieux. L*aspect de rAllemngne était lugubre. On s'y voyait avec angoisse entraîné vers une guerre que personne ne voulait, si ce nVst le ministre et quelques hautes télcs de l'état-major prussien. Non seulement les petits États allemands, non seulement les provinces du Rhin, qui étaient exaspérées d'être contraintes à donner leur sang pour les ambitions prussiennes, mais les anciennes provinces du royaume, jusqu'au Brandebourg et à la ▼ieille Prusse, jusqu'à Kœnigsberget à Berlin, étaient passionnément pour la paix. Un mois avant que les députés des Chambres allemandes, réunis à Francfort, eussent* protesté contre la guerre (20 mai), le roi Guillaume avait été assailli d'adresses des Tilles et des corporations prussiennes en faveur de la paix et eontre le ministère. Bismark était en butte aux imprécations nniverselles. Le 8 mai, un jeune étudiant avait tiré sur lui, à bout portant, cinq coups de revolver et, Tayant manqué, s'était donné la mort. Ce ministre, si détesté du parti populaire, n'avait pas même pour lui la cour ; la famille royale, la roine Augiisla, le prince-héritier, lui étaient contraires. On peut dire qu'il lit la grandeur de la maison royale malgré elle. Il savait qu'il jouait sa tête en cas d'insuccès : il ne balança pas un instant. Le tout était pour lui davoir le roi, qui, plusieurs fois, avait failli lui échapper. Il Teul. il avait obtenu de lui la dissolution de la Chambre des députés le 9 mai, afin de n*ëtre pas troublé par les cris de la tribune. Dès lors, il était sur, tant les vieilles habitudes de discipline étaient fortes, que nul n*08erait désobéir et qu'une fois en campagne, chacun IVraa

 son devoir. Les landwehrs allaient à Tarmée comme au supplice; tous maudissaient le ministre ; mais tous marchaient. Tous les hommes des trois années de service actif que Dismark a\ait récemment obtenues au lieu de deux ans et qui ont fait Tannée prussienne actuelle, tous les hommes des quatre années de la réserve, tous ceux du premier ban de la landwehr, c*est-à-dire tous les hommes de vin.;t à trente-deux ans, avaient été appelés. Pour la première fois, en Europe, les chemins de fer, i Texemplc de FAmérique, étaient employés comme moyens rapides de concentration et d'approvisionnement d*une armée en campagne. Du 3 au 25 mai, Tarmée prussienne fut entière* ment mobilisée. La Prusse était prête ; rAutriche ne Tétait pas. Elle avait pourtant armé la première, comme Dismark le lui avait reproché; mais la supériorité de l'organisation prussienne avait fait que les armements de TAutriche s'étaient trouvés dépassés en quelques jours. La Prusse n'avait eu qu'à ouvrir les caisses de son trésor de guerre et qu'à appeler ses régiments, qui étaient chacun dans leur pays, avec leurs magasins d'armement sous la main. L'Autriche avait, au contraire, desflnances en désordre, des chemins de fer insuffisants, des équipements et des approvisionnements incomplets, des régiments éparpillés. Elle était punie par où elle avait péché ; sa maxime : m Diviser pour régner », avait abouti à disperser les Croates en Italie, les Hongrois en Dohéme, les italiens en Allemagne : un temps irréparable se perdait à rassembler ces membres épars. Le 24 mai, la Prusse renouvela à la diète son invitation ou plutôt sa sommation de convoquer sans délai le Parlement aUeinand qu'élirait le vote universel, m C'était, disait-elle, le meilleur, peut-être Tunique moyen d'épargner à la nation la calamité d'une guerre entre Allemands. » Le même jour, TAutriche, la Prusse et TltaUe reçurent de la France, de TAngleterre et de la Russie l'invitation à un congrès à Paris, où se débattraient les questions des duchés, de la réforme fédérale allemande et le diiïérend austro-italien. Ce projet de congrès s'agitait depuis que l'Italie avait refusé Ja proposition autrichieime et Dismark en était extrêmement

[ISM] BISMARK ET LE RHIN. 387 chagrin. Son traité avec Tltalie n'avait étù conclu que pour trois mois et des négociations qui se fussent prolongées jusqu'au 8 juillet eussent dégagé Tltalie de plein droit. Le ministre prussien renouvelait donc anxieusement ses efforts pour s'entendre avec Napoléon III. C'est à ce moment qiie se rapporte un projet de traité publié par Dismark, le 29 juillet 1870, et qui, quoiqu'ait pu dire le minisire prussien^ provenait évidemment de la Prusse et non de la France. Les insinuations sur la Belgique n'ayant pas obtenu de réponse, Bismark se résignait à toucber au Rhin. En cas de congrès, on eût poursuivi d'un commun accord la cession de la Yénétie à ritalie et Tannexion des duchés de TEIbc à la Prusse. Le congrès n'aboutissant pas, alliance oiïensive et défensive entre laFrance, la Prusse et l'Italie, afin d'imposer la paix aux conditions suivantes : A l'Italie, la Yénétie ; à la Prusse, des territoires comprenant six à huit millions d'àmcs à son choix, plus, la réforme fédérale selon ses vues; à la France, le territoire entre la Moselle et le Rhin, sans Coblenz ni Mayence. 11 est clair que ce n'est pas le gouvernement français qui demandait une partie de la rive gauche du Rhin, sans Mayence, en accordant un si énorme accroissement à la Prusse. Le projet d'alliance n'aboutissait pas. Restait le congrès, la grande inquiétude de Bismark. L'Autriche tira de peine son ennemi. Elle n'adhéra au congrès qu'à la condition qu'il ne s'agirait d'agrandissement territorial ni d'augmentation de puissance pour personne (1*' juin). La Russie, c'est-à-dire le prince Gortchakof, venant encore une fois à l'aide de Bismark, demanda à la France et à l'Angleterre si le congrès, avec ces réserves, pouvait encore avoir « un but pratique ». Les deux autres puis'^ances coii\inrent que non. Le congrès s*en alla en fumée. Bismark, au milieu de ses anxiétés, avait continué de marcher en avant; le 27 mai, il avait fait connaître son plan de réforme fédérale qui impliquait le remplacement des votes de la iltète par ceux de la future représentation nationale, la révision de la constitution militaire fédérale et la formation d'une marine fédérale, llaflectait encore de vouloir prévenir la révolution par

 la rérorme, — « Si la diète refuse, ajoula-t-il, nous élargirons noire programme restreint. » L'Autriche, elle, s'opiniâtrant à rester sur un autre terrain, tu même temps qu'elle faisait manquer le congrès, rompait le traité (le Gastein, déférait à la dièle la question des duchés et convoquait les Ëlats du Holslcin. Pour contenter son roi, repris d*ui dernier trouble de conscience, Bismark fit proposer à IWutricbe de traiter en commun les deux questions des duchés et de la ré* forme fédérale. L'Autriche refusa; elle aussi, poussée à bout, voulait la guerre (4 juin). Bismark y avait compté. La guerre désormais était absolument certaine. Le 9 juin. Napoléon III, que tout le monde croyait Pallié de la Prusse et de TUalie, signait avec l'Autriche un traité secret qu'il lui avait proposé aussitôt après qu'on eût renoncé au con^Tos. L'Aulrirlio, faisant un grand pas au delà de sa proposition du 5 mai, nexigoait plus la neutralité de Tltalie, se contentait delà neutralité de la France et promettait la cession de la Vénétie à la France, qui la rétrocéderait à Tltalie, après que rAulricbe aurait fait la conquête de la Silésie sur la Prusse. Lo 1 1 juin, notre minislre des affaires étrangères Drouyn de LIluxs \int lire au Corps législatif une lettre qu'il avait reçue de Tempereur. « Si la conrérence avait eu lieu, écrivait Tempereur au ministre, vous deviez déclarer en mon nom que je repoussais toute idée d'agrandissement territorial, tant que l'équiUbre européen ne serait pas rompu : nous ne pourrions songer à l'extension de nos frontières que si la carte de l'Europe venait à être modifiée au profit exclusif d'une grande puissance et si les provinces Hini* troplies demandaient librement leur annexion à la France. , « Le conflit qui s'est élevé a trois causes : « La situation de la Prusse mal délimitée ; « Lo vœu de TAIIemagne demandant une reconstitution poliliipie plus conforme a ses besoins; « La nôct'ssité pour l'Italie d'assurer son indépendance nation:ile. « Les cours qui ont particij'é aux actes constitutifs de la Confédération germanique avaient le droit d'examiner ai les

[ItM] LA LETTRE OU il JUIN. 389 diangements réclamés n*étaient pas de nalure à compromettre rordre établi en Europe. « Nous aurions, en ce qui nous concerne, désiré, pour les États secondaires de la Confédération, une union plus intime, une organisation plus puissante, un rôle plus important ; pour la Prusse, plus d'homogénéité et de force dans le nord; pourTAutriche, le maintien de sa grande position en Allemagne. « Nous aurions voulu, enoutre^ que, moyennant une compensation équitable, TAutriche pAt céder la Yénétie h TKalie. » L*empereur eût essayé, disait-il, de faire prévaloir ses idées au sein de la conférence ; maintenant, dans la lutte qui était sur le point d'éclater, c(nous n'avons, poursuivait-il, que deux intérêts : la conservation de l'équilibre européen et le maintien de Tœuvre que nous avons contribué à édifier en Italie d. II ne pensait pas que, pour sauvegarder ces deux intérêts, la France fût obligée de tirer Tépée. — « Nous sommes assuré, par les déclarations des cours engagées dans le conflit, que, quels que soient les résultats de la guerre, aucune des questioDsqui nous touchent ne sera résolue sansTasscntiment de la France. » Napoléon 111 laissait enfln apercevoir le fond de sa pensée, la fiiçon dont il entendait remplacer en Allemagne les Traités de 1815. Il voulait trois Allemagnes, sans s'expliquer sur le hen qui les relierait entre elles : u 1* Une Confédération des petits États; 2* une Autriche gardant sa grande situation allemande et abandonnant sa province italienne, moyennant compensation (cette compensation, c*était la Silésie); 3"" une Prusse plus homogène et plus forte dans le nord, c'est-à-dire se dédominagoant de la perte de la Silésie aux dépens des petits États du nord de TAllemagne. » Quelle serait la part de la France? — Peu de chose, à ce qu'il femlile; car, si ce plan réussissait, la carte de TEurope ne serait pas ic modifiée au profit exclusif d'une grande puissance ». Il o*y aurait donc pas lieu pour nous de réclamer les provinces du Rhin. D'après les confidences de Napoléon 111 a l'ambassadeur italien Nigra, les provinces de la rive gauche du Uhin formeraient

300 SECOND BMPIRB. [iM] trois OU quatre petits duchés, faisant partie de la CoDfédératioB germanique, mais sous la protection de la France. L'ingénieuse conception de Napoléon II! reposait tout entière sur la victoire de rAutriche. L'empereur n'avait oublié qu*uoe chose, c'est que l'Autriche pouvait ne pas vaincre. Les hommes de routine militaire et le public, assez généralement, croyaient au succès de l'armée autrichienne, avec ses vieux soldats, contre ce qu'on nommait les gardes nationales prussiennes; cependant des gens éclairés, qui avaient étudié l'organisation de l'armée en Prusse, exprimaient l'opinion contraire. Après la lecture de la lettre impériale, la gauche essaya d'ouvrir une discussion sur les afTaires étrangères. La majorité cria : « la clôture! » M. Thiers voulut prendre la parole. La majorité étouffii sa voix. « La Chambre, s'écria-t-il, abdique ses droits et ses devoirs devant le pays! » Napoléon III était abandonné sans contrôle à ses rêves. Napoléon III rêvait; Dismark agissait avec une ardeur fiévreuse, s'eiïorçant de précipiter les coups de façon à ce que la France n'efit pas le temps d'intervenir avant que la fortune des armes eût prononcé. Il était persuadé que Napoléon III projetait d'apparaître sur le Rhin avec 300,000 hommes, pour dicter ses volontés comme un Jupiter olympien. L'empereur n'y songeait pas. Il comptait remanier l'Europe du fond de son cabinet, sans mettre en mouvement un seul de nos bataillons. Il avait poussé à la guerre et il entendait en régler les résultats sans y prendre part. Bismark le faisait presser de nouveau par l'ambassadeur prussien de Goitz de faire connaître ses conditions. Les précieuses correspondances de l'ambassadeur italien Nigra et du pénêral Govone, publiées par le général La Marmora, font connaître ce que le ministre prussien offrait : c'était ce que nous avons énoncé plus haut. « Dismark, écrivait de Paris Nigra le 31 mai, parait en définitive décidé à donner à la France le territoire com|»ris entre la Moselle et le Uhin, en échange de sa coopération armée. Je le sais confidentiellement et d'une manière rertaine. » — Le 3 juin, Go\one citait à La Marmora, dans une

[1888] RÉVÉLATIONS ITALIENNES. 391 lettre de Berlin, les paroles que venait de lui dire Bismark : ce Je suis moins allemand que prussien et je ne verrais aucune difficulté à consentir la cession à la France de tout le pays compris entre le Rhin et la Moselle... mais le roi éprouverait de grands scnipules et ne pourrait s'y décider que dans un moment suprême, s'il s'agissait de tout perdre ou de tout gagner. » Il y avait deux politiques pour la France : obliger Tltalie à la neutralité, moyennant la cession de Venise, et laisser agir TAutriche contre la Prusse ; ou bien nous allier à la Prusse, à condition qu'elle nous rendit la partie la plus importante des frontières de la première République, le pays d'entre Rhin et Moselle. Napoléon III n'avait pas pris à temps le premier des deux partis, dans la crainte que la guerre qu'il voulait n'éclatât point : il essayait d'y revenir sournoisement, après que la guerre fut devenue inévitable; il engageait en secret Tllalie à n'enlreren campagne que pour la forme, attendu que la Vénélio lui était assurée. Ces insinuations ne devaient pas être et ne Turent point accueillies; l'honneur italien était maintenant trop réellement engagé. Napoléon III ne se décida point au second parti ; il attendit les bras croisés, en répétant sa maxime : inertia sapieniia (Unertie est la sagesse). Les événements se succédaient comme les éclats delà foudre. Le 7 juin, Bismark avait ordonné Toccupation militaire du Ilolstein. Le 10, il lança ce nouveau programme plus large dont il avait menacé ses adversaires; l'article premier portait : c< Le territoire fédéral se compose des États qui ont appartenu jusqu'ici à la Confédération, à l'excoption des territoires appartenant à Tempereur d'Autriche et au roi des Pays-Bas. » En même temps, il faisait Tappel le plus formel aux démocrates unitaires, aux révolutionnaires de 1848, par l'article suivant : — « I^ représentation nationale émane d'élections directes, opérées d'après la loi du 12 avril 18i9 pour les élections de r Km pire. » Puis, il déclarait que la force de terre de la Confédération devrait être di\isée en une armée du Nord, commandée par I
*

 roi (le Prusse, et une armée du Sud, commandée par le roi de Bavière. C'était une avance à la Bavière, pour la détacher de F Autriche, et c'était aussi une tentative pour rassurer la France à Téganl de Tunité allemande. Quant au territoire appartenant au roi des Pays-Bas, qu'on mettrait hors de la Conrédération, il s'agissait du Luxembourg ; c'était l'oiTrir indirectement à la France. Le 11 juin, les troupes prussiennes empêchèrent la réunion des États du Ilolstein, convoqués par l'Autriche. Le même jour, l'Autriche proposa à la diète la mobilisation de six corps de l'armée fédérale. Le 12, elle rompit les relations diplomatiques avec la Prusse. Le 14, la plupart des États allemands, y compris la Bavière, votèrent la mobilisation proposée par l'Autriche. La Prusse répondit en déclarant le pacte fédéral rompu. Bismark n'avait pas réussi à gagner la Bavière; mais il avait enfin conquis dans toute l'Allemagne l'opinion unitaire, eflarouchée par la lettre de Napoléon III et irritée du refus de l'Autriche et de la diète d'accepter le vote universel. Les gouvernements étaient contre la Prusse ; mais le parti bruyant et remuant du National-verein était partout pour elle. Le 15 juin, la Prusse proposa une nouvelle confédération aux États de l'Allemagne du Nord et somma la Saxe et le Hanovre de se mettre sur le pied de paix et de consentir à la convocation duii parlement allemand. Ces deux États refusèrent. Les plus minuscules États du nord et du centre se rallièrent seuls et par contrainte à la Prusse. Les Prussiens n'en marchèrent pas moins. Un manifeste du roi Guillaume déclara que ses troupes ne venaient pas en ennemies des populations, « dont la Prusse respecte l'iodépeDdance ». Le lU juin, les forces prussiennes envahirent à la fois la Saxe, le llanovn* et In Ihv

CHAPITRE XI SECOND EMPIRE (SUITE). — GUERRE ENTRE L'AUTRICHE, LA PRUSSE ET L'ITALIE. BATAILLE DE 8AD0WA. PRÉLIMINAIRES DE NIKOL&B0UR6 ET PAIX DE PRAGUE. — NAPOLÉON III ET LA PRUSSE. (16 juin 1866. — 13 mai 1867.) D*énormcs masses armées marchaient les unes contre les autres en Allemagne vers le milieu de juin i866. Si les levées eussent été proportionnées au chiffre des populations, la Prusse se fût trouvée dans une accahlanle infériorité numérique vis-àvis de rAutriche; Talliance de presque tous les États allemands compensait pour les Autrichiens la nécessité de détacher une partie de leurs forces contre Tltalie. Mais Torganisation militaire qui faisait de la Prusse une nation tout entière armée lui avait permis d'opposer à ses adversaires des forces qui ne leur étaient pas très inférieures en nombre. On s'imaginait qu'elles leur étaient surtout inférieures en qualité. On se méprenait singulièrement, en Autriche et presque partout, sur cç que valaient ce qu'on nommait les milices prussiennes ; on se figurait que ces gens qui restaient si peu de temps sous le drapeau ne tiendraient pas contre de vieux soldats. On ne voulait pas voir que tout avait été employé incessamment, depuis léna, pour pénétrer ce peuple tout entier de Tesprit militaire. La tradition des hommes qui avaient réorganisé la Prusse après ses malheurs de 1806 avait subsisté dans les hauts rangs de Tarmée, même sous les rois les plus pacifiques, et, si la pratique des expéditions guerrières manquait aux Prussiens depuis un demi-siècle, la théorie avait été cultivée par eux avec une opiniàlre persévé

 (IM; rance, jusqu'au point de créer une école de guerre telle qu*on n'en avait pas encore vu. Durant les dernières années surtoul, la paix n'avait été pour la Prusse qu'une préparation à la guerre. Contrairement à l'opinion dominante en Europe, c'était du côté de la Prusse que se trouvaient la science militaire, la méthode, les études préliminaires de toutes sortes et à tous les degrés de l'échelle; tous les pays qui confinaient è la Prusse avaient été étudiés au point de vue des ressources à y trouver aussi bien que des opérations à y exécuter; la géographie, la topographie, étaient devenues pour les Prussiens des branches éminemment pratiques de l'art nlilitai^e. De l'autre côté, du côté de l'Autriche, on rencontrait des connaissances techniques sans doute, mais la routine et le décousu; on voyait des officiers distingués, mais non pas un ensemble bien dirigé, non pas un grand état-major. A la tète des armées prussiennes était un homme déjà avancé en ège, qui n'avait jamais commandé en temps de guerre, mais qui allait se révéler grand stratégiste, capable de manier les plus nombreuses armées; c'était le chef d'état-major général deMoltke. A la tête des Autrichiens, un bon chef de corps, propre à commander en sous-ordre, mois qui n'avait ni la capacité du général en chef, ni le coupd'œil du champ de bataille. C'était le feld-maréchal Bénédek, ex-commandant de Taile droite autrichienne à Solferino. Au point de vue politique, la Prusse avait aussi la supériorité; la cohésion nï'tait pas complète dans les éléments de la masse prussienne, à cause des Polonais, des Danois et des pix)vinces de la rive gauche du Rhin ; mais cette insuffisance d'unité ne pouvait se comparer à Tincohérence universelle de TAutriche, à Tantagonisme réciproque de ses diverses nationalités, partout réveillé dans les dernières années. L'Autriche ne s'était remise qu'en apparence delà crise de 1848 et ce qui avait été si profondément ébranlé alors ne s'était pas raffermi. Toutes ces parties divergentes ne tenaient ensemble que par l'habitude d'une vieille discipline militaire. Quant aux allies de TAutriche, aux petits États allemands, od pouvait prévoir qu'ils auraient aussi peu d'accord et autant d'indécision et de lenteur en campagne qu'à la diète. La Prusse

[IMS] GUERRE AUSTRO-PRUSSIENNE. 393 y comptait et avait pris ses dispositions en conséquence. Elle n'opposait, du côté de Touest, que 48,000 hommes, sous lé général Vogel de Falkenstein, à tous ces États du nord et du sud, qui, la Saxe à part, pouvait rassembler 120,000 soldats ; elle espérait les battre en détail avant qu'ils se fussent réunis. La grande armée prussienne avait été dirigé^ à Test contre la Saxe et rAutrichc. Le Rhin était absolument dégarni ; Bismark jouait son va4out sur la neutralité de Napoléon III. La grande armée était subdivisée en trois armées; Tune en Silésie, 115,000 hommes, commandés par le prince royal de Prusse, sur la frontière de Bohème ; les deux autres, de 93,000 hommes, commandés par le prince Frédéric-Charles, et de 46,000, commandés par le général Ilerwarth de Bittenfeld, en Lusace, sur la frontière de Saxe. Le roi, Bismark et Moltke étaient avec Frédéric-Charles. Ces trois armées, en comprenant la réserve, comptaient 278,000 hommes et 846 canons. Elles devaient avoir affaire à 271,000 Autrichiens, avec 752 canons, plus 24,000 Saxons. Le général en chef autrichien Bénédek avait projeté de prendre les Prussiens entre sa principale armée, qui attaquerait par la Silésie, et un de ses corps, qui, réuni aux Saxons et aux Bavarois, attaquerait par le nord de la Saxe. Il fut prévenu. Le 16 juin, lorsque les Prussiens entrèrent en campagne, les forces autrichiennes étaient encore espacées à travers la Bohème et la Moravie; les Bavarois étaient bien loin, se formant à Bamberg, sur le Mein. Le petit corps d'armée saxon ne put opposer aucune résistance aux masses prussiennes qui envahissaient la Saxe et se réfugia en Bohème. Toute la Saxe fut occupée en quatre jours, et la Bohème, envahie à son tour par les deux armées de Frédéric-Charles et de Ilerwarth. Ces deux armées et la troisième, celle de Silrsie, avaient ordre de se réunir, par Mne marche convergt^nte, dans le nord de la Bohème, vers (fitschin. L'opération était hasardeuse ; car il y avait un large intervalle entre les deux armées déjà entrées en Bohème et la troisième qui devait arriver de Silésie à travers les montagnes. Bénédek avait bien le projet de se jeter enire les deux masses

 prussiennes ; mais il n*eut ni Tactivité, ni la justesse de conception, ni la précision de mouvement nécessaires pour réparer un retard de concentration qui ne lui était point imputable. Le prince royal de Prusse, avec Tarmée de Silésie, (ranchit saos obstacle les redoutables défllés qui donnent entrée dans la Bohême. Les (coupes autrichiennes n'arrivèrent pas h temps et le gouvernement avait refusé des armes aux paysans slaves pour défendre leur pays. Bénédek eût pu encore accabler Farmée de Silésie au déboo* ché des montagnes ; il ne tira aucun parti de sa supériorité numérique et fit attaquer cette armée par des corps détachés qu'elle repoussa victorieusement dans une série de combats, du 27 au 30 juin. Le fusil à aiguille, par la rapidité de son tir et par sa longue portée, avait produit un effet décisif. L'imprévoyance et la présomption autrichienne l'avaient dédaigné après ravoir pourtant vu à Tœuvre en Danemark. L'armée de Silésie avait atteint le haut Elbe. Pendant ce temps, Frédéric-Charles et Ilerwarth avaient chassé devant eux les Saxons réunis à un corps autrichien et avaient atteint leur objectif, la position de Gitschin. Bénédek, pour ne pas être enveloppé, opéra un mouvement en arrière et alla s'appuyer sur la place forte de Kocniggraetz, entre TElbe et la Bistritz. Ce fut là que les trois armées prussiennes vinrent l'attaquer le 3 juillet. Sa position était bien choisie contre les deux armées qui venaient de Gitschin ; mais il semblait peu se préoccuper de Tarmée de Silésie, comme si elle ne pouvait intervenir à temps. Elle arriva au contraire fort exactement a Theureflixée par Moltke el dégagea Tarmée de Frédéric-Charles, qui avait fait face, plusieurs heures, à des forces très supérieures. Bénédek ne sut faire usage de ses masses, ni pour une vigoureuse offensive contre Frédéric-Charles avant Tarrivéede Tarmée de Silésie, ni pour la déf('nso des fortes positions de son centre, quand il y fut assailli des deux côtés par les armées ennemies. Sans les eiïorts de sa cavalerie et surtout de son excellente artillerie, qui se sacrifia pour protéger la retraite, l'armée autrichienne eût été anéantie. Ilien ne put empêcher toutefois que la retraite n'aboutit à une immense déroute.

(IMS] SADOWA. 397 Telle Tut cette journée de Sadowa, ainsi nommée d'un bourg des bords de la Bistritz, cette journée qui allait changer la face de l'Europe. La nouvelle de la grande bataille, portée dans toute TEuropc par le télégraphe, produisit partout une impression d'étonnemenl, on pourrait dire de stupeur. Napoléon III voyait ses savantes combinaisons anéanties. Dèsle 4 juillet, le gouvernement autrichien invoqua sa médiation pour obtenir un armistice de ritalie et lui demanda de réaliser le traité secret du 9 juin et d'occuper la Yénétie, c'est-à-dire de se placer entre Tltalie et rAutriche, ce qui eût rendu à celle-ci la disposition de son armée du Sud. En fait, rAutriche vaincue, priait Napoléon III de se prononcer pour elle. Napoléon 111 télégraphia immédiatement au roi d'Italie, mais aussi au roi de Prusse, pour leur proposer a tous deux sa médiation et un armistice. Ce n'est pas là ce que souhaitait rAutriche, qui rêvait de se relever par les armes. Le Afoniieur, le lendemain, 5 juillet, annonça la médiation et la cession de la Yénétie; le soir, il y eut illumination par ordre dans Paris. Sous cette joie officielle, le désarroi était à Saint-Cloud chez Tempereur et la discorde entre ses conseillers. Une lutte aussi grave par les conséquences que la lutte du champ de bataille eut lieu le 5 dans le cabinet de Napoléon III. Cette lutte durait depuis longtemps. La politique extérieure de PEmpire était disputée entre deux partis, le parti prussoitalien et le parti autrichien. Le premier avait conseillé Talliance avec la Pi*usse et Tltalie contre rAutriche, moyennant la cession de la rive gauche du Rhin à la France : le second avait insisté pour qu'on empêchât la guerre et qu*on se mit en travers de Tainhition prussienne. C'étaient deux plans qui avaient leurs raisons et liMir logique : Tempereur avait pris quelque chose de Tun et de Tautre pour en faire un amalgame bizarre, une espèce de monstre politique. D'une part, il n'avait pas empêché la guerre : il y avait poussé. De l'autre part, il s'était refuse à y entrer; il avait cru bien plus habile d'allier la Prusse etrilalie en restant neutre. Finalement, il avait traité avec l'Autriche sans sortir de la neutralité et il a\ait attendu la \ictoire de r

398 SECOND EMPIRE. lf«C l'Autriche pour tout régler et faire la part de chacun. Od a tu le résultat ; Taraignée s*élait prise dans sa propre toile. Malheureusement, la France était prise avec son triste chef. Un effort fut tenté pour nous dégager. On a, sur ce qui se passa Ie5 juillet, les récits contradictoires des deux partis. Si les détails sont contestés, le fond esl acquis à Thistoire. Le ministre des affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuys, d'accord avec le ministre de la guerre, le maréchal Randon, vint trouver Tempereur et le pressa de convoquer les Chambres, dont la session venait d'être close le 30 juin; il voulait que Ton demandât les subsides nécessaires pour mobiliser Tarmée, qu'on marchât sur le Rhin et quon ne laissât point accabler TAutriche. L'empereur accéda. Le ministre de rintcrieur La Valette combattit passionnément cette résolution. « L'empereur, s'écria-t-il, dérogerait au rôle de médiateur qu'il vient de prendre hier. 11 a présidé à 1 alliance de Tltalie avec la Prusse ; peut-il demander au roi Victor-Emmanuel de violer le traité qu'il lui a conseillé de signer et d'abandonner son allié? Cette politique, c'est la guerre avec la Prusse et Tltalie et, cette guerre, nous ne sommes pas en mesure de la soutenir. Le Mexique a tout absorbé ; nous n'avons ni chevaux, ni matériel, ni effectifs. Nous n'avons qu'une quarantaine de mille hommes incomplètement munitionnés à mettre en ligne ! >i C'était l'acte d'accusation de Napoléon 111, que son ministre de l'intérieur lui jetait à la face ! Chose étrange ! ce serviteur de l'Empire, pour le besoin de sa cause, trouvait moyen d*exagérer le mal immense que nous avait fait l'Empire ! La France n'était pas encore réduite si bas qu'il le prétendait. On avait gaspillé bien du sang et de l'argent français au Mexique ; néanmoins, l'assertion qu'une telle expédition avait suffi pour dévorer toutes les ressources de la France, était inacceptable. Ce qui était vrai, c'est que le maréchal Randon, qui avait fort bien servi la France en Africine et qui avait fait de son mieux lors de la guerre d'Italie, n'avait pas eu l'ascendant nécessaire pour arrêter cette decompu>ition de l'armée qui tenait au relâchement de toutes choses entre les mains vacillantes de Napoléon III. Les ressorts se détendaient ; le sentiment du devoir faibhssait ; le» ret*

[ISM] LE CONSEIL DU 5 JUILLET. 399 sources étaient mal employées ; nos places de guerre étaient eu mauvais état ; nos arsenaux, dégarnis ; nous n'étions pas prêts pour une grande guerre et, lorsque le maréchal Randon parlait de mettre sur pied 450,000 hommes dans un mois, il se faisait illusion; mais, quand il offrait d'en faire marcher immédiatement 80,000, on pouvait le croire et ces 80.000 hommes suffisaient : nous verrons pourquoi tout à Theure. Quanta Tltalie et à la Prusse, Tempercur s'était mis évidemment dans une très difficile et très fausse position ; mais soutenir la médiation en montrant la France armée n'était pas déclarer la guerre à la Prusse, ni lui refuser toutes conséquences de sa victoire. Malgré les protestations de La Valette, la résolution fut maintenue. Le décret de convocation des Chambres devait paraître au Momieurle lendemain 6 juillet. Le décret ne parut pas. Dans la soirée, les instances pour empêcher Tempereur d'agir furent renouvelées par divers personnages politiques. Le prince Napoléon intervint avec ardeur. Gendre du roi Victor-Emmanuel, il reflétait les sentiments italiens et il avait Tiliusion de Talliance Tranco-prussienne, de Tassociation entre les deux monarchies novatrices des Napoléon et des héritiers du grand Frédéric. Le ministre d'État, M. Rouher, se prononça dans le même sens. Cet habile homme d'affaires, dont on avait prétendu faire un homme d'État, avait bien peu de compétence dans la politique étrangère. L'empereur céda. Lorsque le maréchal Randon fut informé de ce revirement il s*écria : « C'est nous qui avons été battus à Sadowa ! » Les ministres de la guerre et des affaires étrangères ne perdirent pas courage. Ils revinrent à la charge auprès de Napoléon III. Le maréchal préparait la mobilisation de 250,000 hommes. M. Drouyn de Lhuys montrait à l'empereur que la réforme fédérale annoncée par Bismark le 10 juin absorberait TAIIemagne dans la Prusse et il insistait pour qu'on arrêt&t la Prusse par une médiation armée. Les représentants de l'Aulricho "A des Délits États allemands conjuraient l'empereur de ne pas les abandonner. Kux aussi, affirmaient que 100,000 hommes suffiraient et ils tenaient encore Mayence !

 La situation était celle-ci. Bismark, comme nous Tavons dit, avait joué son va-tout sur la carte de la neutralité française. Les provinces du Rhin étaient vides de forces militaires. Les Italiens n'avaient pas été heureux dans Tattaque de la Vénétie. Là, il s'était trouvé que les Autrichiens avaient le s tratégiste qui leur manqua en Bohême. L'archiduc Albert, flis du célèbre archiduc Charles, le meilleur général autrichien de nos grandes guerres, avait gagné une bataille sur les Italiens, le 24 juin, k Custozza. Il pouvait revenir rapidement sur Vienne en abandonnant la Vénétie et rallier à son armée les grands débriâ de celle de Bénédek. En Allemagne, pendant la terrible lutte de Bohême, le général prussien Vogel de Falkenstein avait fait mettre bas les armes aux Hanovriens ; mais le gros des forces des autres petits États étaient encore sur pied. L'assertion que Tapparition du drapeau français oui immédiatement rallié toute rAllemagne à la Prusse, assertion souvent répétée chez nous par les dupes de la politique prussienne, était encore moins fondée que celle qui concernait rimpuissance absolue de la France. Un historien de la diplomatie contemporaine, iM. Klaczko, a cité les remarquables paroles du ministre d'un des États allemands (M. de Beust?) à Napoléon III : « Sire, une simple démonstration mihtaire de «votre part peut sauver l'Europe, et TAllemagne vous en « gardera une reconnaissance éternelle. Si vous laissez échap« per ce moment, d'ici à quatre ans, vous serez forcé de faire « guerre à la Prusse et vous aurez alors toute TAIlemagne « contre vous. » Le plus décisif de tous les témoignages est celui de M. de Dis* mark lui-même. Le 16 janvier 1874, M. de Bismark disait ceci au parlement allemand : — « Après la bataille deSadowa, « remporeur Napoléon fit entrevoir son immixtion ; rapparition

[%$»] INERTIE DE NAPOLEON III. 401 € Yiir Berlin et de renoncer à tous nos succès en Autriche. » Il Taut ajouter que l'armée victorieuse à Sadowa, très brave el très disciplinée, mais jeune et peu endurcie à la peine, était accablée de fatigue et envahie par le choléra. Il y avait à choisir entre deux politiques, impliquant Tune et Tautre Tarmenient immédiat de la France. Réclamer la rive gauche du Rhin, si la Prusse s'annexait de grands territoires ; Ou bien interdire à la Prusse ces grandes conquêtes en déclarant qu'on ne réclamait pas la rive gauche du Rhin et qu'on défendrait les États allemands. Appeler en même temps un congrès européen à résoudre les questions pendantes. Il était trop tard pour la première de ces deux politiques : la seconde était la meilleure, la seule pratique, et eût réussi, de Taveu de M. de Bismark. Napoléon III ne prit ni l'un ni l'autre parti. Il n'arma point et lui, qui avait eu, pour ainsi dire, l'idée fixe des congrès et qui en avait proposé dans les conditions les moins opportunes, il ii*en proposa pas, lorsqu'un congrès était nécessaire. II o^avait pas à prendre l'initiative : elle était prise par un autre, dans des conditions inespérées. La Russie s'était réveillée. Gortchakof échappait aux Olets de Bismark. Cet homme d'État, qui avait commis la grande faute d'abandonner le Danemark, était disposé à ne pas renouveler cette faute en ce qui regardait les petits États allemands, auxiliaires accoutumés de la politique russe et attachés à la maison impériale de Russie par des alliances de famille. Le gouvernement russe proposa que la France, TÀDgleterre et la Russie s'entendissent pour expédier a Berlin une note identique, qui dénierait à la Prusse le droit d'abolir à elle seule la Confédération germanique en formant une nouvelle Confédération de l'Allemagne du Nord. Suivant l'auteur d'une étude fort nourrie de révélations diplomatiques sur la Politique française en 1866, M. Rothan {Revue des Deux Mandes^ septembre-novembre 1878), l'empereur Alexandre II aurait coivuré personnellement Napoléon III de s'associer à ses protestations. H était probable que l'Angleterre accéderait. Napoléon III ne consentit pas. Le 7 juillet, M. Drouyn de Lbuys écrivit ceci à VI. ts

 notre ambassadeur en Russie : — « La tentative de médiation que fait en ce moment Tempereur Napoléon exclut de notre part toute démarche pouvant revêtir un caractère comminatoire et ne nous permet pas de donner suite, quant à présent, à la proposition du prince Gortchakof. » Notre ministre des affaires étrangères n'eût pas mieux demandé, quant à lui, que de prendre des mesures comminatoires vis-à-vis de la Prusse ; mais, pas plus que Napoléon 111, il n'était favorable au projet de congrès, parce que tous deux s'attachaient à Tidée de revendications territoriales que le congrès ne leur eût point données. Le ministre les voulait par la menace de nos armes ; Tempereur les attendait du bon vouloir de la Prusse. Le ministre, qui souhaitait avec raison d'arrêter la Prusse, n'en vit pas le vrai moyen et en laissa échapper Toccasion unique. Les suites funestes de ce refus ne devaient pas se faire longtemps attendre. L'offre de médiation avait fort inquiété la Prusse et désappointé l'Italie. Le roi Guillaume, sentant que les ménagements étaient nécessaires, avait accepté la médiation ; mais, quant à l'armistice, il avait répondu que son ambassadeur ferait connaître les conditions auxquelles on pourrait le conclure; c'està-dire que larmistice devrait être précédé par des préliminaires de paix. En attendant, les armées prussiennes poursuivirent ardemment leurs opérations contre l'Autriche et contre les petits États. Le roi Victor-Emmanuel, de son côté, avait répondu qu'il ne pouvait accepter 1 armistice que d*accord avec son allié. Il lui était difficile de répondre autrement. L'Italie voyait avec chagrin qu'on rempèchât de tenter la revanche de Custoxta et de recouvrer la Vénétie par ses propres forces. Napoléon III insista en vain pour amener Tltalie à un armistice séparé. Il n'y avait qu^un moyen d*empécher les Italiens de reprendre l'offensive dans la Vénétie ; c'était de planter le drapeau français sur celte contrée cédée à la France par T Autriche, en attendant qu'on le remplaçât par le drapeau de l'Italie. Drouyn de Lhuys l'avait propusé; mais Napoléon III était fort loin de vouloir prendre une telle attitude.

[ISM] NÉGOCIATIONS. 403 Durant quelques jours, projets et contre-projets s'échangèrent entre les Tuileries et le quartier général prussien. Bismaric énonça tout d'abord la prétention d'exclure rAutriche de TAllemagne, d'assurer à la Prusse la suprématie sur rAllemagne entière et d'opérer de larges annexions aux dépens des Etats occupés par les armes prussiennes ; puis, sur les objections de notre ambassadeur Benedelti, il dit que ces propositions n'avaient rien d'absolu ; qu'il s'agissait de s'entendre, entre la France et la Prusse, pour modifier leur état territorial et qu'on n'aurait à craindre d'opposition armée ni de l'Angleterre ni de la Russie. Le gouvernement français répondit par une contre-proposition. C'était une nouvelle confédération des États allemands, la Prusse et l'Autriche pouvant conclure avec eux des alliances séparées. La Prusse aurait l'hégémonie (la suprématie) sur le Hanovre, la Saxe et les duchés de Thuringe ; elle annexerait les duchés de l'Elbe, le Meeklenibourg, la llossc et le Brunswick, et céderait en échange aux souverains de ces États ses possessions de la rive gauche du Rhin. La France reprendrait sa frontière de 1814 (Landau et la Sarre), en consultant les populations. La Prusse, à son tour, refusa. FJIc persista à exclure l'Autriche de l'Allemagne, mais consentit à n'avoir I hégémonie que sur les États du Nord. L'empereur céda ; sous la pression de son cousin le prince Napoléon, il renonça définitivement à toute démonstration armée et envoya, le 14 juillet, un projet de préliminaires de paix à la Prusse et à T Autriche. C était l'intégrité de l'Empire autrichien, sauf la Vénétie ; la dissolution de Tancienne Confédération germanique; une nouvelle organisation de l'Allemagne, dont l'Autriche ne forait plus partie ; une nouvelle Confédération de l'Allemagne au nord du Mein, sous la direction militaire de la Prusse ; la faculté aux États du sud du Mein de former entre eux une Confédération de l'.VIlemagne du Sud, sauf à régler d'un commun accord les liens nationaux entre le Nord et le Sud; la minion des deux duchés de l'Elbe à la Prusse, sauf rétrocession au Danemark de la partie nord du Slesvig, si les populations le réclamaient.

40i SECOND BMPIRI. liCc; Ainsi, Napoléon III déchirait sa fameuse lettre du il jiDDet admettait que rAutriche fût expulsée de rAllemagne. Il reooiiçail è ses trois Allemagnes et prétendait en maintenir deax. Pure chimère ! L*Allemagne du Sud ne pouvait faire équilibre i celle du Nord qu*avec rAutriche; sans TAutriche, n'étant pas défendue par Tépéc de la France, elle tombait inéritablemeot sous la domination de la Prusse. Comment Napoléon III était-ii arrivé à un tel affaissement? — Ses défauts s'étaient accrus avec les années. Cet esprit si obstiné avait toujours été en même temps un esprit indécis. L'indécision avait augmenté et, aussi, Tinapplication. La vie déréglée qu*il continuait à mener Tavait usé au delà de son flge et, par une coïncidence fatale, au plus vif de cette décisive crise politique, il avait été pris d*une première et violente atteinte du mal qui devait Tenlever quelques années plus tard. Il n^avait pas la force morale qui procède de la conscience et qui, chez des hommes d'État dévoués à une grande idée, à un grand devoir, a su parfois maintenir intactes la liberté de Tesprit et la puissance de la volonté dans un corps ruiné et parmi les plus âpres douleurs. S*il eût été bien portant, Drouyn de Lhuyset Randon Teussent peut-être emporté sur leurs adversaires. Voilà de quels iod* dents dépend le sort des peuples qui se livrent à un homme! Tandis que Napoléon III rédigeait son projet, M. de Dismark négociait, au quartier général prussien, avec notre ambassadeur Benedetti. La rectification territoriale qu'il réclamait f>our la Prusse, c'était Tannexion de la Saxo, de la Hesse électorale et du Hanovre. La compensation qu*il semblait prêt à garantir à la France, c'était la Belgique. Il ne cessait de renouveler cette insinuation ou cette ouverture par lui-même ou par ses agents. Napoléon III, jusque-là, ne s'était pas montré disposé à y tendre. Il a\ait, dit-on, plusieurs fois répété que « ce serait brigandn^'e ». On ne se serait pas attendu à rencontrer pareil scrupule chez Thomme du i Décembre. Ce que redoutait surtout M. de Bismark, c*était qu'on tm revint à Tidée d*un congrès européen. Ce fut sur ces entreCaitea qu'arriva le projet de j>réliminaires de paix eipédié par MapD*

(laOS] NÉGOCIATIONS. 405 léon UL Ce projet assurait à Bismark deux points essentiels : rAutriche exclue de rAIlemagne et la Conrédération du Nord sous la suprématie de la Prusse. Bismark avait atteint le premier but bien déterminé de son ambition; TAIlemagne du Nord était sous sa main; le reste était dans les chances de l'avenir. Napoléon III avait Tait ces deux concessions capitales sans rien stipuler pour la France. Il ajournait nos revendications après Parmistice et les préliminaires de paix, c*est-à-dire qu*il attendait que la Prusse fût dégagée de tout embarras pour lui faire ses conditions! Bismark, néanmoins, ne parut pas satisfait et son roi fut sur le point de repousser les préliminaires; des ordres furent donnés par le roi pour se mettre en défense vers le Rliin ; c'est (jue le projet de Tempereur, s'il ne réclamait rien pour la France, ne parlait pas non plus d'acquisitions territoriales pour la Prusse, sauf les duchés de l'Elbe, et le roi Guillaume tenait avant tout aux annexions. Le roi de Prusse ne se décida à Tncceptation du projet que «auf réserves; il r«igréa comme suffisant pour un armistice, mais non pour un traité délinitif, et il déclara qu'il entendait traiter séparément avec rAutriche. Les autres États devraient négocier chacun à part. Avant que les plénipotcnfiairos aulricliiens se fussent abouchés avec ceux de la Prusse, la question dos annexions prussiennes était vidée. Le 19 juillet, Tanibassadeur de Prusse, M. de Goltz, était allé exposer à notre ministre des aflaires étrangères les prétentions de son gouvernement :.il ne s'agissait plus maintenant que de quelques lambeaux de territoire à prendre sur la liesse, sur la Saxe et sur le Hanovre, environ 300,000 âmes, afin de faire (li>parailn; les solutions de continuité qui séparaient h'sdeuv moitiés dt* la monarchie prussienne. M. Drouyn de Lliuys répondit que toute annexion prussienne sur la rive droite du Uliin devait avoir ptKir compensation une annexion française sur la rive gauche. M. de (ioltz n'avait présenté que leiniuinmm des prétentions qu'il avait charge de stnitenir; il se ravisa et, de ein»/. le ministre, il s'en alla droit chez Tenqiereur. Il n'y avait ni ordre ni règle dans celttî cour livrée à la fan

406 SECOND EMPIRE. [IIMJ taisie ; rambassadeur entra chez le souverain sans être altondu, aborda avec lui à l'improvistc la grave question dont il venait d*entrelcnir le ministre et demanda à Napoléon III, non plus le minimum, mais le maximum des visées prussiennes : la reconnaissance de Tannexion du Hanovre, de la Hessc électorale, du Nassau et de la ville de Francfort, 4 millions et demi dliabitants ! 11 se donna comme un ami qui prévenait l'empereur d*un grand péril, d un projet de brusque attaque contre la France, agite par le parti militaire. Il fit de grandes et>agues promesses de compensations. Napoléon III consentit, sauf à régler les intérêts de la France par des « négociations ultérieures I » On peut juger de la joie qu'apporta une telle nouvelle au quartier général prussien. On y était bien loin des desseins dont M. de Goitz avait effrayé Fempereur et qui eussent été alors tout à Tait impraticables. Personne n'eût osé prévoir une telle naïveté ni une telle pusillanimité chez ce monarque que TEurope avait craint si longtemps conmic un Machiavel couronné! Aussi le camp prussien ne tarissait-il pas en éloges de la France. M. de Dismai k acceptait avec toute satisfaction la ligne du Mein : il ne souhaitait, dit-il, que d'abandonner fAllemagne du Sud pleinement à elle-même. Le roi Guillaume allait jusqu'à dire que « la grandeur militaire de la Prusse ferait désormais oubhcr la chimère de Tunité germanique. » (Uothan, Revue des Deux Momies, du 15 octobre 1878.) Les préliminaires de paix furent signés le 26 juillet à Nikolsbourg. LWutriehe, abandonnée, s'était résignée à dépasser, a l'exemple de Napoléon 111, le pn»jetdu 14 juillet. Non seulement elle se laissait exclure de l'Allemagne; mais elle reconnaissait, exception faite pour la Saxe, (c les modifications territoriales i introduire dans rAlieinagne du Nord » ; elle ratifiait ainsi d'avance toutes les annexions qu'il plairait à la Prusse d'opérer. La France et rAutriche avaient obtenu l'intégrité du territoire saxon. La Prusse ne devait donc point annexer la Saxe; mais elle comptait bien du moins s'en faire une vassale. Des armistices séparés furent ensuite conclus entre la Prusse et les KUits du Sud, qui, ^ràce à leur peu d'accord et aux niau* vaises manœuvres de leurd généraux, avaient essuyé divers

(1M6] PRÉLIMINAIRES DE NIKOLSBOURG. 407 échecs, mais avaient encore les armes à la main. Quant aux {)etits États du Nord, ils étaient entièrement au pouvoir des Prussiens. L*ltalie adhéra, le 30 juillet, à Tarmistice consenti par la Prusse sans Tattendre. Elle avait éprouvé un grave revers maritime le 20 juillet, à Lissa, près des côtes de Dairoatie. Elle avait été obstinément contraire à Tarmislice, parce qu'elle aspirait à recouvrer par les armes le Trentin, cette portion méridionale du Tyrol qui est italienne de langue, de cœur et de situation géographique, et sans laquelle on peut dire que Tltalie n a pas la clé de sa maison. La Prusse, pendant comme avant la guerre, entendait bien que son alliée fût engagée envers elle, mais n'entendait point être engagée envers son alliée. L'Italie dut se résigner à renoncer au Trenlin, déjà presque déhvré par Garibnldi et ses volontaires. Il n*avait pas dépendu de la diplomatie russe d'arrêter le gouvernement français sur la pente où il se précipitait. Elle Tavait prévenu que les belles paroles de M. de Bismark n'avaient qu'un but, c'était d*einpùeher la France et la Ilussie de s'entendre. Elle déclarait à Berlin que rempcreur de Russie ne reconnaîtrait pas les changements qui se pré|>araient en Allemagne, si ces changements n'étaient discutés dans une conférence internationale (Rothan). On n'écouta pas la Russie. Notre ministre des affaires étrangères s'obstinait dans Tidée des revendications françaises, sans que l'empereur lui donnât une armée pour les appuyer ; adversaire de la Prusse, il se refusaitau congrèsqni eùtété pourtant la seule barrière contre la Prusse. Quelques jours avant la signature des préliminaires [23 juillet), il avait obtenu de Napoléon III fautorisation d'énoncer au gouvernement prussien les prétentions de la France comme la consé(|uence nécessaire des concessions faites à M. de (îoltz. Le ministre d'État Rouher, qui avait été contre hrouyn de Lliuys quand celui-ci voulait agira temps, se rangeait dt; son côté maintenant qu'il était trop tard. Le 23 juillet, il est ^rai, la paix n'était pas encore conclue ; mais on ne s'était pas mis en situation d'envoyer un ultimatum, qui, repoussé, eût |U empêcher la signature des préliminaires par TAutriche. Un commenta par poser un principe de corn

406 SECOND IMP1RB. 1>*^1 pensation que M. de Bismark ne contesta pas : pois, le 26 juillet, avant la signature des préliminaires par rAutriche, notre ambassadeur pressentit Bismark sur la rive gauche du Rhin. Bismark ne dit pas absolument non, parut admettre la possibilité de lâcher tout au moins le Palatinat, qui appartenait à la Bavière et non à la Prusse, mais maintint sa préférence pour une autre combinaison ; il revenait toujours à la Belgique. Il allait jusqu'à offrir un traité de garantie réciproque par les armes l>our les acquisitions françaises et prussiennes. Le 1*' ou le 2 août, la Prusse demanda à la France de reconnoitrc, comme Tavait promis Napoléon III, les annexions qu'elle allait s'attribuer; notre ministre répondit que ce point devait être traité en même temps que la rectification de notre frontière. Le 0 août, le roi Guillaume ouvrit la session du Parlement prussien. H reconnut que les dépenses publiques avaient manqué de base légale dans les dernières années, les impôts ayant été perçus sans avoir été votés par la Chambre des députés. Il convint qu'un biildindemnité était nécessaire. Bismark savait bien que ce bill dindemnité ne serait pas refusé à la victoire. Ces libéraux-nationaux, qui, vaincu, Teussent envoyé à Féchafaud, couvrirent son roi et lui de leurs acclamations. Le discours royal parla vaguement d*une extension des frontières de TÊtat. Cotte réserve tenait à Tincertitude où Ton était à Berlin sur le règlement des rapports avec la France. Le lendemain, 6 août, notre ambassadeur Benedetti communiqua à Bismark un projet de traité qui cédait à la France la rive gauche du Rhin, jusques et y compris Mayence. On devait en outre obtenir de la Prusse qu*elle nous aidât h acquérir le Luxembourg, qui appartenait au roi de Hollande. Bismark repoussa cette proposition, qu'il eût été natorel de faire avant Sadowa et Nikolsbourg, mais qu'il n'était pas sérieux de présenter après, les mains désarmées. Bismark, pourtant, ne rompit nullement les pourparlers et revint encore une fois sur la Belgique. Ronodotti, partisan de Talliance franco-prussienne, n'avait demandé que malgré lui la rive gauche du Rhin; il partit pour aller appuyer près de Napoléon III l'offre de Bismark. Mais, tandis que Tanibassadeur français prenait la route de >

[IMO] NÉGOCIATIONS. 409 Paris, Bismark faisait partir pour Saint-Pétersbourg un envoyé eitraordinaire, ManteulTel. Ce général diplomate était chargé d'excuser l^accueil défavorable qu'avaient reçu à Berlin les ouvertures de Gortchakof sur le projet de congrès ; il devait offrir à la Russie carte blanche en Orient pour qu'elle laissât faire en Allemagne. Benedctii réussit auprès de Tempereur, gr&ce à Tappui des hommes qui avaient fait changer de résolution Napoléon III le 5 juillet. Napoléon III écrivit, le 12 août, au ministre de Tintérieur La Valette, une lettre où il rejetait sur Drouyn de Lhuys le projet de traité relatif à la rive gauche du Rhin et disait « que « le véritable intérêt de la France n'était pas d'obtenir un « agrandisscmont de territoire insignifiant, mais d'aider TAl

410 SECOND BMPIRB. (IM] mais interprétée à faux, dans le livre de Benedetti {Ma Mission en Prusse), a été publiée intégralement avec les papiers d*État pris par les Prussiens à Cercey, chez M. Rouber. Durant ces allées et venues, des faits très considérables s'élaient produits en Allemagne. Du 17 au 22 août, les États du Sud, Bavière, Wurtemberg, Bade, avaient signé des traités secrets d'alliance offensive et défensive avec la Prusse. Bismark avait exploité près d'eux et leur ressentiment d'avoir sollicité en vain les secours de la France et la proposition de Napoléon III sur la rive gauche du Rhin, quoi(|u'elle fût déjà retirée. La fameuse ligne du Mein, qui était censée séparer les deux Allemagncs, était donc déjà supprimée et Bismark avait retourné contre la France ces États qui, de son aveu, eussent été nos alliés contre lui si nous a\ ions su agir. Le lendemam de ces traités, la paix avait été (léflnitivement signée à Prague entre la Prusse et rAutriche (23 août). La Prusse avait obtenu ailleurs un autre succès capital. La mission de Manteuiïel avait réussi. Gortchakof retombait sous la main de Bismark. La Russie, repoussée par Napoléon III, abandonnait sa politique traditionnelle, la protection des petits Dats allemands, et livrait TOccident à la Prusse pour un mirage dOrieut, ne prévoyant pas que la Prusse, devenue Tempire d'Allemagne, pimrrait un jour pousser 1 Autriche contre elle en Orient. Quant à la France, elle devait payer cher les erreurs de son gouvernement. BiMuark n'a\ait plus besoin de pratiquer vis-à-vis de Napoléon III ce quil nommait, en style peu diplomatique, « la politique de pourboire ». Lorsque, le 29 août, Benedetti vint lui demander de signer le pacte secret sur la Belgique, il eut Pair d'hésiter ; il affecta la crainte que Tempereur ne se servit de cette négociation pour susciter des ombrages entre la Prusse el celte Angleterre dont il semblait naguère se soucier si peu. Bref, il ne signa pas. 0"

;iaM] CIRCULAIRE DU 16 SEPTEMBRE. 411 Napoléon III rcsia coinmo abasourdi sous le coup. Si outrageusement bafoué, il s'en prit, non pas aux ministres qui ravalent poussé dans celte honteuse impasse, mais à ceux qui avaient voulu Tcn détourner. Drouyn de Lhuys dut quitter les affaires étrangères, où, du reste, sa position n'était plus tenable; la correspondance sur raïïaire de Belgique avait eu lieu, en dehors de lui, entre Benedetti et le ministre d'État Rouher, qu*on trouve toujours mêlé à toute aberration diplomatique. Le ministre de la guerre, Ilandon, allait bientôt suivre Drouyn de Lhuys. Napoléon III appela aux affaires étrangères M. de Mouslier, alors ambassadeur à Conslantinople, et, en attendant le relourde ce nouveau titulaire, il conGa l'intérim au ministre de Tîntérieur La Valette. Celui-ci adressa, le 16 septembre, à nos agents à Tétranger une circulaire très étudiée, très prétentieuse, œuvre personnelle de Tempereur, dont M. de Moustier avait refusé d'accepter la responsabilité et que La Valette luimême signait a regret. Napoléon III y employait toute sa rbéto* rique à pallier son amer désappointement et Timmolation des plus grands intérêts di^ la France. Il y avait eu deux points essentiels dans la lettre de* Napoléon IIL du 1 1 juin : I Autriche conservant sa position en Allemagne ; la France devant réchimer des compensations, si d'autres, en s*agrandissant, rompaiiMit ré

412 SECOND EIIPIRB. (Ilttj faisait comme la seconde édition ! Elle osait parier eocore de la joie qu'éprouvait la France à voir les Traités de 1815 détroits et la coalition des trois cours du Nord brisée. Elle affirmait que ce qui venait de se passer était une garantie pour la France et pour la paix du monde. Elle n'en concluait pas moins à la nécessité, pour la défeofc de noire territoire, de perfectionner, sans délai, notre organisation militaire. C'était la seule vérité que contint cette pièce d*^ loquence. Une grande commission de généraux et d'administrateurs fat en effet créée dans le but indiqué. Le résultat de ses travaux fui publié, le 12 décembre, dans le Moniteur. La commission proposait que tous les jeunes gens fussent désormais appelés ao service militaire. Chaque classe serait annuellement répartie par le tirage entre Tarmée active et la réserve. Après avoir servi six ans, dans Tune ou dans l'autre, on senirail trois ans dans la garde mobile. C'était une masse d'environ douxe ceot mille hommes qui serait divisée en trois corps à peu près égaux. La réserve formerait deux bans, le premier pouvant être appelé par un simple arrêté du ministre de la guerre, le second, par un décret de l'empereur. C'était donc, à condition que la réserve fut exercée, 800,000 hommes disponibles pour les opérations actives en temps de guerre, plus, à peu près 400,000 hommes pour le senice intérieur et la défense des places et des ccMes. Ceci se rapitrochait de Torganisation prussienne, avec cette difTérence que tout le monde ne passait point, comme en Prusse, par Tarmée active, la moitié des classes ne senantqoe dans la réserve. Ce projet jeta un grand trouble dans Topinion publique. On sentait que Napoléon III avait été trop humilié pour ne pas rêver une revanche ; on était entre le péril de laisser la France insuflîsamniont armée et celui de supprimer tout contrôle sur les contingents de\erMis fixes et de mettre une masse militaire énorme dans des mains à la fois faibleset téméraires jMir accès. Cette brusque tran^rormation de toute notre organisation mi* htaire et cet accroissement extraordinaire des charges publiques

(IS-0] LE DROIT DE CONQUÊTE. 413 furent mal accueillis. Le gouvernement était dépourvu de rautorilé morale qui eût fait accepter ou subir ces sacrifices nécessaires. Il le sentit, faiblit et fit entendre que le projet pourrait être modifié. Bismark, cependant, poursuivait son œuvre. Le 16 août, sans attendre la paix de Prague, Guillaume I*', en vertu d^une loi votée par le parlement prussien, avait pris, pour lui et ses successeurs, le gouvernement du royaume de Hanovre, de Télectorat de Hesse, du duché de Nassau et de la ville libre de Francfort. Une députation du Hanovre vint conjurer Guillaume de ne pas supprimer ce royaume et sa dynastie. Le roi répondit que, parent de la maison de Hanovre, il remplissait un devoir très douloureux en se décidant à annexer ce royaume. Le 20 septembre, une loi adoptée par les deux Chambres, ù Berlin, ordonna Tincorporation pour toujours à la monarchie prussienne du Hanovre, de la Hesse, du Nassau et de Francfort. C'était ainsi que le roi de Prusse tenait la parole donnée le jour de rentrée en campagne : de respecter rindépenduncc des populations. La Chambre des députés de Berlin, où dominaient les libéraux-nationaux, avait, dans son adresse du 23 août, « salué avec joie et reconnaissance Tincorporation de territoires allemands à la Prusse. » Le rapport de la commission de la Chambre sur la loi du 20 septembre caractérise Tétat moral de ce pays et de ses représentants. La pudeur de la commission semble d'abord un peu alarmée de ce que « H. le ministre président du Conseil (Bismark) a invoqué sans restriction, en faveur de la Prusse, le droit de conquête. — La commission a répondu que TÉtat prussien devait s*appuyer sur un autre droit que celui de la conquête.... Cependant, la majorité de la commission n*a pas méconnu que le droit de conquête existe tant que la guerre existe elle-même... Le droit des gens moderne, aussi bien que la doctrine ancienne, compte la conquête parmi les moyens d^acquérir les territoires étrangers. L'idée de corroborer ce droit par le vote universel n'a pas été accueillie parla commission, parle motif que ce vote se fonde sur Tapparence plutôt que sur la réalité. »

414 SECOND BIIPIRB. [IMS-iiT) La conclusion, c*est qu'en Prusse, absolutistes el libéraux ne croient qu'à un seul et même droit, celui de la force. Seulement, les uns le proclament franchement, les autres le déguisent sous des arguties qui détonnent, au dix-neuvième siècle, comme un écho des sophistes scolastiques du quatorzième. Ils renvoient gravement la suppression du droit de conquête après la suppression de la guerre ! Durant Thiver de 1866 à 1867, la diplomatie française et autrichienne fit des efforts pour regagner la Russie à propos des affaires d'Orient. L'tle de Crète s'étant insurgée contre les Turcs, la France et TAutriche manifestèrent le désir de s'eotendre avec le gouvernement russe pour modifier Tétat de choses établi parla paix de Paris, en 1856. Il était trop tard. Gortchakof se déroba et ne voulut point saisir celte occasion de réparer les revers de Crimée. Napoléon III, qui avait si souvent cherché à détourner Topinion des affaires du dedans sur celles du dehors, ayant si mal réussi à Textérieur, en Europe comme en Amérique, songeait à agir maintenant en sens inverse ; il espérait faire prendre le change à Topinion par des mesures qui seraient présentées comme de grandes concessions libérales. H offrit le ministère de Tinstruction publique et la fonction d'orateur du gouvernement à Emile Oliivier, s il se chargeait de soutenir ces mesures devant la Chambre. Les concessions étaient si médiocres qu*Émile Oliivier ne crut pas pouvoir faire son début ministériel sous de tels auspices. II préféra provisoirement le rôle de conseiller intime i celui de représentant officiel de la politique impériale: il poussait Tempereuf; Rouher le retenait. Napoléon 11! se décida enfin. Il écrivit, le 19 janvier 1867, a Rouher, une lettre qui parut le lendt^mnin au Moniteur. Il y annonçait solennellement que riHMire avait sonné de donner aux institutions de TEmpire tout le dévclo|)j.(Mnent qu'elles comportaient et aux libertés publiques une «xliMision nouvelle. Voici en quoi con

ri867] LETTRE DU 19 JANVIER. 4U et remplacé par le droit d'interpellation, dans les conditions suivantes : la demande d'interpellation serait signée par cinq membres d'une des Chambres et admise par deux bureaux sur cinq au Sénat, et par quatre sur neuf au Ck)rps législatif. Chaque ministre pourrait dorénavant, par délégation de l'empereur, discuter devant les deux Chambres. Des projets allaient être présentés pour attribuer le jugement des délits de presse aux tribunaux correctionnels et pour régler le droit de réunion. L'empereur terminait en déclarant qu'il achevait enfin le couronnement de Tédifice élevé par la volonté nationale. Ce couronnement n'était pas magnifique et ne pouvait produire beaucoup d'effet sur les imaginations. Le ministère fut modifié à la suite de la lettre du 19 janvier. Le maréchal Raudon fut remplacé à la guerre par le maréchal Niel. Achille Fould quitta les finances, qu'il avait voulu et n'avait pu réformer. Les finances furent réunies au ministère d'État dans les mains de Rouhcr, comme pour le consoler de n'avoir pas réussi à empêcher la proclamation de l'Empire libéral. Napoléon III s'obstinait à exagérer l'importance politique de ce ministre médiocre ; il Finvita à s'entendre avec Emile Ollivier pour l'exécution des réformes annoncées. Le Sénat eut aussi sa part. Quelques jours après, un sénatusconsulte lui donna droit d'examiner non plus seulement la censtitutionnalité, mais la valeur des lois et de provoquer sur les lois une seconde délibération du Corps législatif. Le public restait assez froid. L'empereur s'avisa d'une espèce de coup de théâtre. Le jour mémo de l'ouverture des Chambres, 14 février, il fit tout à coup rétablir la tribune, qu'il avait supprimée le lendemain du 2 Décembre. Dans la Chambre de l'Empire, les orateurs avaient été jusque-là réduits à parler de leur place. Le discours par lequel l'empereur ouvrit la session ne fut guère, pour les questions du dehors, qu'une reproduction de la circulaire I^ Valette. .Napoléon III reprit la théorie des grandes agglomérations, pour en reporter la conception à Napoléon T'.

416 SECOND BIIPIBB. (W1 Il ne dit pas qu'il avait réclamé sans succès afin que la France en partageât le profit avec la Prusse. Il témoigna satisfaction et sécurité et conclut, comme la circulaire La Valette, que la paix ne serait pas troublée, mais toutefois qu'il fallait « augmenter nos forces défensives et nous rendre invulnérables ». Napoléon III avait fait valoir dans sa harangue les nouveautés libérales qu'il offrait à la France. Il lui était impossible de . sortir de Téquivoque, qui était sa nature même. Ces réformes, c'était Routier, leur adversaire, qu'il chargeait de les appliquer. Lorsque Jules Favre attaqua la suppression de l'adresse, en montrant que le droit d'interpellation, mis à la discrétion de la majorité, était un leurre, Roulier défendit, à la tribune, les mesures enfantées par le libéralisme impérial ; mais, en même temps, il encourageait de son mieux un cercle formé par les bonapartistes purs, par les députés partisans de l'absolutisme, pour résister à ces mêmes innovations et les faire avorter. On s'attendait à une rupture et à une lutte de tribune entre lui et Emile Ollivier. Celui-ci recula devant l'attitude malveillante de la majorité, plus impérialiste que l'empereur, et, i l'étonnement général, il félicita le ministre d'État des paroles « nobles, libérales, loyales » qu'il avait prononcées en répondant à Jules Favre. Rouher resta maître du champ de bataille. Les commissions chargées d'examiner les projets de loi sur la presse et sor le droit de réunion furent composées d'adversaires de ces modestes réformes et traînèrent si bien en longueur que les rapports ne furent pas présentés avant la clôture de la session. Il en fut de même pour une loi de la plus grande importance et de la plus grande urgence, la loi militaire. Ici, les délais eurent une autre cause. Il ne s'agissait plus d'une mesure trop libérale auvyeux des bonapartistes; mais la majorité, par courte \ue et peur des sacrifices, et l'opposition, par défiance du gouvernement, étaient mal disposées et le gouvernement hésitait i engager le débat, quoique la perte de temps fût extrêmement périlleuse. Le projet de loi atténuait quelque peu le plan primitif de la commission extra parlementaire. Il y avait toujours neuf

[Iter] PROJET DB LOI MILITAIRE. 417 ans de service, mais seulement cinq dans Tarmée active ou la réserve, et les quatre autres dans la garde mobile. Le gouvernement pourrait appeler la réserve à l'activité, même en temps de paix. La garde mobile ne serait appelée que par une loi ou par un décret qui devrait être converti en loi dans les vingt jours. •Quoique toutle monde fût appelé à servir, ce n'était pas encore le vrai service obligatoire ; car on maintenait Texonéralion à prix d'argent pour l'armée active et le remplacement pour la réserve et la garde mobile. Cette session inféconde ne donna guère au pays qu'une loi digne d'être signalée. Le ministre de rinslruction publique, M. Duruy, ne pouvait obtenir de pareilles assemblées la rénovation scolaire ù laquelle il aspirait; il avait dû renoncer à réclamer l'obligation; il parvint du moins à gagner du terrain pour la gratuité ; les communes qui feraient des sacriGces pour l'établir auraient droit à être aidées par TÉlat. L'exemption du service militaire, accordée aux membres des con^Mogations religieuses vouées à renseignement, fut restreinte à ceux qui enseignaient dans les écoles publiques. Si la session manqua de résultats, elle ne présenta que trop d'intérêt par les discussions auxquelles le gouvernement ne put échapper sur sa malheureuse politique. Le débat sur les afTaires étrangères eut, du 14 au 18 mars, un éclat extraordinaire. M. Thiers, dans un vaste discours où il retraça Thisloire entière de la politique française depuis le seizième siècle, opposa la théorie de Téquilibre européen, qui résumait pour lui notre tradition, à la théorie des nationalités, qui avait, suivant lui, égaré le gouvernement impérial et gravement compromis la France. La théorie des nationalités, bien définie, u est pas autre chose que le droit des peuples ù disposer d'eux-mêmes; mais, interprétée comme l'appliquait le machiavélisme conquérant de la Prusse et comme l'acceptait la résignation des dupes de Bismark, cette théorie aboutissait aux grandes agglomérations opérées par la force et justifiait la réprobation de M. Thiers. L'assimilation que faisait M. Thiers entre Tunité de Tltalie et VI. t7

418 SECOND EMPIRE. [ISr] Tunité de rAllemagnc n'était point admissible à ce point do vue. Il regrettait Tunité de Tltaiie, comme ayant conduit nécessairement à limité de TAIIemagne, si menaçante pour la France. Les choses humaines ne se gouvernent point par cette logique absolue. L'empereur, après Tunité de Tltalie accomplie, eût pu mettre obstacle à ce que runilé de IWlIemagne s*opérât par la conquête prussienne, soit en empêchant la guerre, ce qui lui était facile, soit en y intervenant. Il le pouvait en fait, et, quant au droit nouveau dont ou parlait tant, il y avait une différence profonde entre Tltalie etTAIIemagne. En Italie, les populations avaient chassé leurs gouvernements et appelé les Piémonlais. En Allemagne, la Prusse n'avait abattu les gouvernements que par sa supériorité militaire. Si influent que fût le parti de Tunité, il navait, nulle part, soulevé les populations en faveur des Prussiens; une partie de ces populations avait été inerte; Tautre, telle que le Hanovre et que le Ilolstein, premier prétexte de la guerre, navait subi la domination prussienne qu'avec grand chagrin, et la ville libre de Francfort, qu'avec un désespoir manifesté par le suicide de son bourgmestre. Les conclusions de M. Thiers furent : qu'on devait s'opposer à ce que I unification de TAIIemagne se complétaL — « La vraie politique, dit-il, c'est, en admettant ce qui est fait, de déclarer hautement qu'on ne soufl*rira pas qu'on aille plus loin... c'est, non pas de réagir contre les événements, mais de les arrêter, de les suspendre, de les ralentir au moins. » Il était trop tard. On aurait eu mille fois raison d'arrêter la Prusse, Tannée précédente, en prenant la défense des petits États envahis; on ne l'avait pas fait et, maintenant, à Tinsu de M. Thiers, la Prusse déjà était (c allée plus loin ». L iiittM'diction réclamée par M. Thiers ne pouvait plus que servir la Prusse en surexcitant ce parti de l'unité qui dominait l'Allemajine. M. Thiers conseillait, non pas de déclarer la guerre à la Prusse, mais de nous rapproehiT de l'Angleterre, de l'Autriche et de ce qui restait de petits Ktals, tout en nous préparant à la lutte. (lonséqnt'ut avec lui-riirim*, il approuvait l'extension projetée de notre étal militaire.

[ISC7] LES mois TRONÇONS. 419 Ces (Icrnicres conclusions de M. Tliiers auraient dû être acceptées par tous les patriotes, mémo par ceux qui n^acceptaient pas ses théories. Après avoir énuméré toutes les erreurs du gouvernement impérial, il lui avait jeté ce mot accablant : « il n'y a plus une fapte à commettre ! » L'impression produite sur la majorité était évidente. M. Rouher, effrayé, paya d'audace. Il prétendit « qu'il n'y avait pas eu une seule faute commise » et que la situation outreRhin était meilleure pour nous qu'auparavant, l'Allemagne étant maintenant coupée en trois tronçons. Il comptait entre les trois l'Autriche allemande. La France devait, selon lui, « envisager l'avenir avec un sentiment de profonde quiétude. » Jules Favre répliqua au ministre d'État par ce dilemme : « ou votre discours n'est qu*une ostentation ne répondant point aux faits réels, ou vous devez retirer votre projet de loi militaire. » La suite de la discussion révéla des illusions dangereuses chez les hommes de la gauche sur ce qui concernait les Allemands. Gamier-Pagès en était encore aux beaux rêves de 1848, au pacte fraternel proposé par notre seconde Constituante au parlement de Francfort. 11 croyait que l'opinion publique se prononçait de plus en plus, en Allemagne, contre M. de Disinark, dont l'œuvre, disait-il, « rencontrera des obstacles qui la briseront. » C'était tout le contraire qui avait lieu; la Prusse exultait; rAllemagnese soumettait. Emile Ollivier parla dans le même sens que Gamier-Pagès, en préconisant Talliance franco-allemande. Il admettait qu'on empêchât la Prusse d'achever runificalion de l'Allemagne par la force, mais non pas qu'on empêchât TAIIemagne de suniGer librement. Ce grand débat se termina par une scène étrange. H. Thiers avait critiqué le principe fréquemment émis par Napoléon III, quant au vote des populations dans les annexions. C'était hors de la question, la Prusse n'ayant aucunement accepté ce principe. M. Houher en profila pour se poser en défenseur du droit des nations et de la souveraineté du peuple, et il provoqua volontairement une tempête, afin d'enlever le vote de la majorité.

420 SECOND EMPIRE. [II6T] « La nation, dit-il, a librement, spontanément, proclamé LouisNapoléon après le 2 Décembre. » La gauche, comme il s'y attendait, se leva avec des cris de colère et M. Tliiers, se joignant aux républicains, s'écria : « Ne parlez pas du 2 Décembre devant ceux qu'il a proscrits. » M. Rouher récidiva en affirmant que le 2 Décembre avait sauvé la Société. On répondit en lui rappelant les jours de Février, oà il faisait retentir les clubs de déclamations républicaines. Les plus violentes interpellations s'échangeaient de députée député. Majorité et minorité étaient debout, se menaçaient et semblaient près d'en venir aux mains. Ce tumulte aboutit au vote de l'ordre du jour pur et simple par 219 voi\ contre 45. Le débat était clos à peine, que M. Rouher recevait de Beriin la réponse h son argument des « trois tronçons ». M. de Bismark répondit à la fois à M. Rouher et à M. Thiers en publiant ses traités secrets avec les États du sud du Mein. Or, notre ministre d'État, au moment où il félicitait l'Empire français de voir TAllemagne coupée en trois tronçons, savait fort bien que l'Allemagne était unifiée par la main de la Prusse; notre diplomatie était avertie des traités secrets dès novembre 1866, ainsi que l'a révélé M. Rothan, alors notre chargé d'aflTaires à Francfort, et M. de Bismark venait d'avouer ces traités k notre ambassadeur, le 9 mars ! En dépit des phrases pacifiques de l'empereur et de s^s ministres, les esprits étaient fort préoccupés d'incidents nouveaux d'où pouvait sortir la guerre. Le gouvernement impérial, ne pouvant se résignera rester les mains vides devant la France et se décourageant d'insister sur la Belgique, s'était rattaché à une bien maigre compensatioD, qu'il comptait du moins ne pas se voir disputée : c'était le Luxembourg, cette petite province dont la partie ocddeotale était restée à la Belgique depuis la Révolution de 1830 et dont la partie orientale formait un grand-duché appartenant au roi de Hollande. Napoléon III voulait acheter le grand-duché, qui n avait aucun lien naturel avec la Hollande et qui avait qudque importance pour la France, à cause de la place de Luxembourg,

(Ite7j AFFAIBB DU LUXEMBOURG. 421 puissamment fortifiée par Vauban ; cette place eût protégé une partie de notre frontière. Le grand-duché avait été annexé à la Confédération germanique par les traités de 1815 et la Prusse y tenait garnison au nom de la Confédération. La Prusse, ayant déchiré les traités et brisé la Confédération, n'avait plus aucun titre à occuper le Luxembourg. Avant la guerre, Tabandon de cette ville forte à la France ne semblait pas douteux. La place était déjà presque évacuée par les Prussiens. Depuis la guerre, M. de Bismark n'avait pas changé de langage sur ce point. Après avoir éludé la signature du traité sur la Belgique, il avait promis de s'opposer à ce qu*on fit entrer le Luxembourg dans la nouvelle Confédération du Nord ; il avait conseillé au gouvernement français de traiter avec le roi de Hollande en dehors de la Prusse et de provoquer, dans le grand-duché, des manifestations qui pussent démontrer que la population voulait devenir française. H recommandait d'en finir avant la réunion du Reichstag (du parlement) de la nouvelle Confédération. Cotte fois, il se peut qu'il ait été sincère. On ne sut pas même profiter de cet avis et faire vite. Bismark avait donné ce conseil au commencement de septembre; ce fut seulement dans les premiers jours de février 1867 que le gouvememenl de Napoléon III pressentit le gouvernement hollandais sur une cession éventuelle du grand-duché. On demandait au roi Guillaume IlU'abandon de ses droits souverains, moyennant quelques millions ; puis on ferait voter les populations. La propagande des agents français était fort bien accueillie dans le Luxembourg; les habitants, quoique en majorité de langue allemande, inclinaient à la France plutôt qu'à l'Allemagne. On mit en avant le projet d'un double traité : l'un garantirait à la Hollande le Limbourg, qui avait été, comme le Luxembourg, associé à la Coriféilération germanique et que les Uollandais craignaient de voir revendiqué par T Allemagne; Talliance défensive de la France serait assurée à la Hollande. L'autre traité nous céderait le Luxembourg. Si l'on n'eût pas tant tardé, on eût été pris au mot. Maintenant, il y avait de Thésitation. La famille royale était divisée sur le système d'alliance. On n'avait pas confiance dans la santé de l'empereur ni dans

redoutait la Prusse, dont Tattitude paraissait équivoque. Elle ne cessait d'accroître ses amieinents. Bismark, à Berlin, l'ambassadeur de Goitz, à Paris, renouvelaient le conseil de s'entendre directement et prompteroeot entre France et Hollande. Bismark ne se liait, il est vrai, par aucun engagement direct et son roi encore moins; cependant, le roi de Prusse paraissait admettre aussi que la France s^arrange&t avec le roi de Hollande. Mais, pendant ce temps, l'attitude de la presse, de Tarmée et de la diplomatie prussiennes, audelà du Rhin, était de plus en plus malveillante et provoquante à regard do la France. Ce fut sur ces entrefaites qu'eurent lieu les orageuses séances de notre Corps législatif et la publication des traités secrets entre la Prusse et l'Allemagne du Sud. Le roi de Hollande prit peur. 11 proposa de soumettre la question de la cession du Luxembourg aux puissances signataires du traité de 1839, qui avait réglé définitivement les différents entre la Hollande et la Belgique. Le gouvernement français, alors, essaya d'obtenir le consentement direct du roi de Prusse h la cession. Il ne réussit pas. Le gouvernement prussien gardait son attitude réser\'ée; mais le nouveau parlement de rAllomagne du Nord, c'est-à-dire la majorité prussienne qui le dominait, n'avait pas la même réserve; cette majorité se montrait fort violente, fort arrogante, envers les représentants de Francfort et des autres pays annexés, k plus forte raison, très hostile à la France. Des interpellations avaient été formulées pour savoir si le Limbourg et le Luxembourg resteraient unis à l'Allemagne (18 mars). Le roi de Hollande, de son côté, posa la question au roi de Prusse. On lui répondit, comme à la France, d'une manière équivoque. Cependant la réponse fut interprétée dans le sens qu il fallait se hâter d'en finir. Le roi de Hollande accéda enfin aux propositions delà France et en fil prév(»nir l'empereur par son fils, le prince d'Orange (30 mars). On allait signer les deux actes de garantie et de cession, le I*' avril : le ministre hollandais Van-Zuvlen ▼ trouva un vice de forme et dem«')nda la remise au lendemain. On attendait, à Paris, la dépêche définitive en toute confiance. i

 Au Heu du représentant du roi de Hollande, ce fut l'ambassadeur de Prusse, M. de Goitz, qui se présenta, le 30 mars au soir, chez noire ministre des affaires étrangères. Il était accouru presser M. de Moustier de tout rompre, parce que l'affaire, comme il prétendait Tavoir prévu, prenait, disait-il, la plus mauvaise tournure en Allemagne. M. de Goltz avait, au contraire, toujours représenté à Paris l'affaire comme assurée et n'avait cessé et ne cessa, jusqu'à la fin, de jouer jeu double : à Paris, ami de la France et familier des Tuileries, fort écouté, et surtout écoutant et surprenant les secrets fort mal gardés de la cour; à Berlin, dans sa correspondance, ennemi de la France cl connivant avec le parti de la guerre. M. de Moustier, étonné et indigné, répondit qu'il était trop lard ; qu'on nous avait attirés dans un piège, mais que nous ne reculerions pas. Il y a toute apparence que le « vice de forme » qui avait retardé la signature du double traité n'était pas involontaire et que la Prusse avait arrêté le roi de Hollande, en promettant de renoncer, pour l'Allemagne, à toute prétention sur le Limbourg, à condition que le Luxembourg ne fût pas cédé à la France. Bismark, pendant ce temps, adressait à notre ambassadeur Benedetti des récriminations, où, suivant son habitude, il intervertissait les rôles. On y pouvait toutefois démêler ceci : que, si la négociation eût été plus vivement conduite et terminée, il en eût pris son parti. Maintenant, il était pressé entre le parti militaire prussien et le parlement de la Confédération du Nord, également belliqueux, et, sachant que l'Allemagne était prête et que la France ne Tétait pas, il n'eût pas mieux demandé que de nous attirer à une rupture. Le !•' avril, M. de Bennigsen, le chef de ce parti libéralnational qui était devenu rinslrument dévoué de M. de Bismark, interpella de nouveau ce minibtr.' sur la question du Luxembourg et réclama la guerre, plutôt que de laisser a un prince de race allemande (le roi de Hollande) trafiquer d'un pays allemand d'origine et de sympathies. » Ces prétendues sympathies allemandes ne se manifestaient, en ce moment même, dins le Luxembourg, que par des démonstra

4n SECOND BMPIRB. [ItH] tions populaires en faveur de la réunion à la France, démonttrations dont se plaignait amèrement le gouverneur prussien de la forteresse. Bismark fit à Bennigsen une réponse mesurée dans la forme ; il ne voulait point avoir Tair de provoquer le gouremmeot français; mais, en fait, il s'abritait derrière Topinion publique et le parlement, organe de cette opinion, et le sens de sa réponse était bien que le Luxembourg ne dentJt être ni à la nouvelle Confédération du Nord ni à la France, mais non pas, toutefois, que la Prusse Tévacucrait. Sans s'expliquer là-dessus dans son discours, il se réservait de réclamer pour la Prusse un prétendu droit de garnison qu'il entendait tirer d*une con* vention de 1839 entre les grandes puissances. 11 recommençait à protester de ses bonnes intentions auprès de Napoléon 111; mais, en même temps, comme notre ministre à La Haye insistait pour la signature des traités et que le roi de Hollande semblait près d'y consentir, le ministre de Prusse i La Haye eut ordre d'annoncer au gouvernement hollandais que le gouvernement prussien serait forcé par l'opinion publique de considérer la cession du Luxembourg comme un cas de guerre (3 avril). Les troupes prussiennes se massaient déjà sur la frontière bollandaise, avec l'intention évidente de ne pas respecter la neutralité belge. La Hollande recula et ne signa pas. C était pour Napoléon III un échec humiliant qui achevait celte série de défaites diplomatiques commencée au lendemain de Sadowa. Notre ministre des affaires étrangères ne resta pas sous k coup. M. de Mouslier était un diplomate sensé et habile qui eôt mérité d être associé à un autre gouvernement. Il fit de grands efforts pour pallier ce revers et pour tirer convenablement la France de l'impasse où on Tavait fourvoyée. M. de Moustier sa>nit que nous n*étions pas en état de recourir aux armes, et le nnnislre delà guerre, h.' maréchal Niel, qui disait le contraire en publie, était le premitT dans le cabinet à déconseiller énergiqnement de prendre l'offensive. La Prusse avait complètement

(IMt] AFFAIRE DU LUXEMBOURG. 42» réorganisé ses forces depuis Sadowa ; elle pouvait disposer, avec sa Confédération du Nord, de près de 900 mille hommes; ceci, en dehors des engagements pris envers elle parles États du Sud. Nous n'avions pas à notre disposition la moitié de ce chiffre. Nos places étaient dans le plus mauvais état et nos magasins étaient vides. Une circulaire de M. de Bismark, dérogeant à toutes les convenances diplomatiques, mit Tempcrcur personnellement en cause; Bismark prétendait Tempereur poussé à la guerre malgré lui, présentait la Prusse comme toute pacifique et la France comme ne rêvant que la guerre. Napoléon III, qui n^avait pas agi quand il pouvait et devait agir, avait été sur le point de se jeter dans Faction quand il était trop tard. Be Moustier et Niel parvinrent à Tempècher de céder aux provocations calculées de Berlin. M. de Moustier opéra une manœuvre fort intelligente. Il maintint la validité des engagements du roi de Hollande, mais laissa la cession du Luxembourg en suspens et déféra aux puissances signataires du traité de 1839 la question du prétendu droit de garnison réclamé par la Prusse. Tandis que le gouvernement français prenait cette position défensive, Bismark redevenait offensif et paraissait rallié au maréchal de Moltke, qui poussait ardemment à la guerre: « notis sommes prêts, disait Moltke, et la France ne Test pas. » L*état-major prussien ne parlait que de conquérir TAIsace et d*aller jusqu'à la ligne de la Meuse. Le haut espionnage prussien était en pleine activité dans nos salons, dans nos ministères et surtout dans cette cour impériale qui était, comme une grande hôtellerie, ouverte à tous. Notre ministre de la guerre hâtait fiévreusement les préparatifs de défense et notre diplomatie avait enfln une bonne et active direction. Le terrain avait été bien choisi. Les progrès gigantesques de la Prusse, son ambition insatiable, son attitude hautaine et provocante, avaient fait réfléchir TAngleterre. Le chef du cabinet anglais, lord Stanley (depuis lord Berby), n*avait pas à regard de la France les sentiments hostiles de lord Palmerston et de lord Ilussell. La reine Victoria elle-même, tout

 en gardant ses sympathies allemandes, n'avait plus en faveur de la Prusse un parti pris comme en 1864. Quant à IWulriche, en cas de guerre, elle était décidée à la neutralité; elle ne voulait pas s*allier à la Prusse et il lui était difficile de s'allier à la France ; nous reviendrons plus tard sur sa situation nouvelle. Au point de vue diplomatique, elle n'était pas neutre; elle aidait la France en s'employant avec zèle au maintien de la paix. La Russie gardait une attitude équivoque. Bismark se reprenait à hésiter. Il ne se fiait pask son pacte oiïensif et défcnsif avec le Sud ; les États du Sud n'étaient pas prêts et ne se souciaient point d'être prêts à la guerre ; leun parlements étaient pour la paix; les populations annexées à la Prusse, surtout le Hanovre et Francfort, étaient mécontentes et agitées. L'opinion européenne paraissait généralement con* traire aux prétentions de la Prusse. Dismark jugea ToCfensivc dangereuse. Il désirait ardemment d'être attaqué. Cette fois, grâce à deux ministres intelligents, on eut, chez nous, le bon sens de ne pas lui donner cette satisfaction et cet avantage. La paix n'était pourtant rien moins qu'assurée. Un incident quelconque pouvait mettre le feu aux poudres. La question dd Luxembourg s'agitait devant nos Chambres, ainsi que devant le parlement allemand, dans des conditions, il est vrai, fort différentes. C'était la « pacifique » Allemagne qui provoquait do haut de la tribune ; la France, que les mensonges diplomatiques montraient si menaçante, semblait, au contraire, étouffer les éclats de sa propre voix. Une demande d'interpellation ayant été présentée au Corps législatif, M. de Moustier affirma que le gouvernement de l'empereur était disposé à examiner le différend avec les autres cabinets de l'Europe, dans un esprit de conciliation. M. Rouher. pour gagner du temps, ne craignit pas de prétendre que l'affaire n'était pas encore entrée dans It voie diIdiomatique! (8 avril.) Les bureaux n'autorisèrent pas Tinterl>elli)tion. Jules Favre revint à la charge, le 25 avril. M. de Moustier se couvrit delà réserve commandée par les négociations. Bismark avait laissé, néanmoins, durant tout ce mois, tes \

11867] AFFAIRE DU LUXEMBOURG. 427 journaux continuer leurs bravades et déclarer que jamais les régiments prussiens ne sortiraient du Luxembourg. Ces apparences guerrières redoublaient l'activité de l'Angleterre et de rAutricheen faveur de la paix. Ces deux puissances, qui, d'abord, avaient approuvé la cession du Luxembourg à la France, cherchaient maintenant à nous procurer quelque léger dédommagement pour nous faire renoncer au Luxembourg et amener la Prusse à Tévacuer. Elle^ firent diverses propositions, par exemple : de réunir le Luxembourg à la Belgique, en rendant à la France ses anciennes places de Philippeville et Marienbourg, perdues en 1815. Rien n'aboutissait. De guerre lasse, M. de Moustier abandonna toute idée d'une compensation qui ne pouvait plus être que dérisoire et se résuma en disant que nous ne pourrions renoncer à la cession promise que si les puissances obtenaient de la Prusse l'évacuation. Bismark tenta un dernier effort pour éviter de faire à son tour ce pas en arrière. Si les parlements et les populations des États du Sud étaient peu disposés à la guerre, le chef du ministère bavarois, le prince de Ilohenlohe, n'en était pas moins Tauxiliaire dévoué du ministre prussien. La Bavière essaya de s'entremettre entre la Prusse et l'Autriche et d'amener le gouvernement autrichien à l'alliance prussienne. Cette tentative échoua et son insuccès eut un double contre-coup à Pélcrsbourg et à Berlin. Le prince Gortchakof, dont notre diplomatie n'avait pu jusque-là rien tirer, annonça que son empereur allait intervenir activement afin de ménager une transaction. La reine Victoria écrivit au roi de Prusse que son gouvernement approuvait la demande d'évacuation. La diplomatie russe agit dans le même sens que la diplomatie anglaise, sous une forme plus tmicale pour la Prusse. Bismark se résigna à donner, le 26 avril, le consentement que lui demandait l'ambassadeur de Russie, afin d'ouvrir à Londres une négociation sur la base de la neutralité du Luxembourg. La neutralité, placée sous la garantie européenne, impliquait Tévacoation. La presse prussienne n^n cria que plus fort à la guerre ; par-dessus l'Alsace et la Lorraine, elle voulait maintenant la Hollande. Bismark, accusé de mudiTantisme par

4^8 SKCOND BMPIRK. (I«7] 10 parti militaire, tantôt lâchait, tantôt retenait ses journaux. 11 retarda de quelques jours Touverture des négociations par SCS prétentions et ses exigences sur les formes de la conférence et sur les garanties qui en résulteraient. La Russie s^entremit, à ce sujet, entre la Prusse et TAngleterre ; la conférence a'omrrit enfin à Londres le 7 mai. Tandis qu'on négociait, Bismark faisait de nouveaux efforts pour nous pousser, par ses mauvais procédés, à quelque éclat imprudent. Notre ministre ne donna pas dans le piège et le traité de neutralisation du Luxembourg fut signé le 1 1 mai. Bismark fit brusquement volte-face. Les journaux offlcieux de Prusse eurent ordre de changer de langage ; ils se remirent à couvrir de fleurs Napoléon III, qu'ils insultaient la veille, et annoncèrent la prochaine visite du roi Guillaume à notre Exposition universelle. Le 14 mai, M. de Moustier communiqua le traité aux CbaoH hres. Le grand-duché de Luxembourg, neutralisé, restait sous la souveraineté du roi de Hollande. Le gouvernement prussien s'engageait à évacuer la place forte de Luxembourg, qui serait démantelée par les soins du roi grand-duc. Les Prussiens évacuaient Luxembourg militairement, mais non commerdalenient ; car les liens du grand-duché avec le Zollverein allemand n'étaient pas rompus. « Ce traité, dit M. de Moustier au Corps législatif, répond pleinement aux vues du gouvernement français. Il donne à notre frontière du nord la garantie d'un nouvel État neutre. Pour la première fois peut-être, la réunion d'une conférence, au lieu de suivre la guerre, a réussi à la prévenir. Il y a là un indice précieux des tendances nouvelles qui prévalent de plu$ on |»lus dans le monde et dont les amis des progrès pacifiques et (lo la civilisation doivent se réjouir. » Cctt

 Les journaux impérialistes manifestèrent, le lendemain, un ridicule enthousiasme pour ce mince succès qui dtait une place forte à la Prusse, mais ne donnait pas à la France un pouce de terrain en compensation des énormes accroissements de sa dangereuse voisine. La France se résigna à la solution qui écartait la guerre. L^orgueil allemand resta froissé. Un incident significatif montra la différence des sentiments des deux côtés du Rhin. Les étudiants d'Alsace et de Lorraine envoyèrent une adresse a à leurs (irères, » les étudiants allemands, pour protester contre les guerres et les haines internationales. Les étudiants de Berlin répondirent qu'ils regrettaient profondément les concessions faites par le gouvernement prussien au gouvernement français. « La neutralisation du Luxembourg, ajoutaient-ils, cette aliénation d'une terre allemande, est une atteinte au principe des nationalités, un de ces faits qui, en ne sauvegardant pas les intérêts des nations, lèsent ceux de Thumanité. » D'un côté, la cordialité naïve ; dePautrc, Torgueil haineux et ta sophistique. L'humanité lésée par la neutralisation du Luxembourg ! voilà ce que personne n'eût imaginé, hors des universités allemandes. Quant au principe des nationalités, on a vu comment la jeunesse allemande et ses maîtres le respectaient dans le SIesvig, ainsi que dans la Pologne prussienne. Les étudiants de Berlin n'entendaient point du tout réclamer pour les habitants du Luxembourg le droit de disposer d'eux-mêmes ; ce qu'ils réclamaient, c'était le droit pour TAIiemagne de disposer du Luxembourg sans lui et malgré lui. L'affaire du Luxembourg avait terminé la série d'efforts maladroits et malheureux par lesquels Napoléon III avait essayé de parer aux conséquences de sa di^plorable politique. Cette question avait moins mal abouti que le reste, gr&ce au ministre et non à l'empereur ; mais, si Ton embrassait d*un coup d'œil l'ensemble de la situation européenne depuis Sadowa, Timpression n'en demeurait pas moins douloureuse pour notre amour-propre national et alarmante pour nos plus chers intérêts. L'axe de la politique européenne était dérangé à

430 SECOND EMPIRE. [im] notre délrimenl. L'emporcur avait aoooncé avec emphase que les trailés de 1815 nVxislaient plus. En effet; mais Tétai do choses qui les remplaçait était bien pire et l'équilibre imparfait qu'ils avaient constitué était détruit, non à notre profit, mais à notre grand désavantage. Tel était le présent. Que serait l'avenir ? La conférence de Londres avait montré qu'il y avait encore, malgré tout, une Europe et que la diplomatie pouvait encore arrêter le débordement de la grande monarchie militaire fondée & Sadowa, à condition que la France eût une politique et une armée. Rien ne serait perdu, si la France avait un gouvernement; mais la France reste dans les mains de Thomme qui Ta si profondément compromise, qui Ta menée jusqu'au bord de Tabime et qui Ty précipitera !

CHAPITRE XII SECOND EMPIRE (SUITE). — AFFAIRES INTÉRIEURES. (13 mai 1867. — 24 avril 1860.)

Les hommes politiques qui savaient ou devinaienl que nous n'étions pas prêts à soutenir une grande guerre contre TAlIemagnc réunie et puissamment armée sous la direction de la Prusse, étaient satisfaits que nous eussions évité ce péril. La masse du public éprouvait le môme sentiment. La solution négative du Luxembourg n'en marquait pas moins un nouveau pas sur la pente de la décadence. La dernière parlie de la session, après cette question résolue, ne fut pas avantageuse à la considération du gouvernement. La conduite du pouvoir fut vivement critiquée, non plus seulement par la gauche, mais par le tiers parti. M. Latour du Moulin, ancien directeur de la librairie passé à l'opposition, accusa les ministres de faire obstacle aux intentions Ubérales de Tempereur. C'était le thème convenu do ce qu'on pouvait nommer l'opposition dynastique. Cette précaution prise, l'orateur alla loin et frappa fort. 11 signala « l'incohérence des actes démentis par les paroles et la mobilité des paroles contredites par les actes » : — a Je cherche, dit-il, la politique du gouvernement à l'extérieur et je ne la trouve pas ; à l'intérieur, sa politique est celle de l'équivoque. » Cette équivoque, il la montre personnifiée dans M. Rouher, adversaire des réformes chargé de soutenir officiellement les réformes. — « Vous vous vantez à tout propos, ajouta-t-il, du nombre de voix qui vous approuvent M. Guizot, en 1817, était aussi sûr que vous de sa majorité. »

 [im] La gauche ne pouvait qu'applaudir à la condamnation de la politique du gouvernement ; mais elle n'admettait pas que la responsabilité s'arrèlut aux ministres. Ernest Picard, avec sa logique serrée, n*eut pas de peine à démontrer que, d*après la Constitution de 1852, la responsabilité remontait tout entière à Tempereur Après Ernest Picard, Jules Simon vint revendiquer « toutes les libertés ; car, dit-il, elles se tiennent toutes er elles nous manquent toutes. — Le césarisme, ajouta-l-il, c'est la démocratie sans liberté. » Le diapason s'était élevé dans cette session. L'équivoque était dans les finances comme dans la politique générale. L*absence de sincérité dans le budget rectificatif de 1867 fut démontrée par un député de la gauche, M. Magnio, qui s'était fait remarquer par sa connaissance des questions linancièros et sa méthode de discussion ferme et claire. Le gouvernement avait présenté un projet de loi sur un nouveau crédit extraordinaire de 158 millions. 11 s'agissait de couvrir des dépenses militaires faites en vue des craintes de guerre durant lafTaire du Luxembourg. On avait dépensé saos autorisation des Chambres, en violation du sénatus-consulte de i861. Rouher avoua l'illégalité et la majorité le couvrit de son vote. Il était d'ailleurs diflicile de faire autrement. Le nouveau ministre de la guerre, le maréchal Niel, s'efforçait de remettre l'armée en bon état et l'on avait commencé la transformation do notre armement. On avait adopté, en le perfectionnant, le système du fusil à aiguille se chargeant parla calasse et Too allait dépasser le fusil Dreyse des Prussiens par notre fusil Chassepot. Malheureusement, il n'en était pas de même pour Tarlillerie : on croyait tenir la perfection avec nos canons rayés, auxquels l'empereur attachait son amour-propre ; on ne voulut pas voir que les Prussiens perfectionnaient notre canon, tandis que nous perfectionnions leurs fusils, et Ton ne tint compte des

tl8C7] OLLIVIER ET BOUDER. 433 M. Rouhcr et devant la majorité, avait ravivé son opposition aux ministres sans retourner à la gauche. Il reprit, avec un grand talent, la thèse de M. Latour du Moulin ; il imputa aux ministres d'avoir fait de la lettre du 19 janvier un expédient sans valeur et traita M. Houher de « vice-empereur sans responsabilité, qui s'oppose de toutes ses forces à ce que le gouvernement passe de la dictature à la liberté. » Il posa au pouvoir ce dilemme : « ou une guerre qui, si elle n'est pas défensive, serait néfaste pour Thumanité et sans profit pour le pays ; ou rétablissement difficile, mais glorieux, d un gouvernement constitutionnel et libre. » Il eut été à souhaiter, pour son pays et pour lui-même, que Torateur se fût souvenu de ses paroles, trois ans plus tard, à la veille dune guerre qui débuta par nétre point défensive ! La question du Mexique revenait chaque année, de plus en plus accablante. En 18G7, Tannée de la chute et de la mort de Maximilien, ce fut un écrasement. M. Rouher essayait, comme à son ordinaire, de payer d'audace. Il soutenait que << notre prestige n'était pas diminué. » Jules Favre répondit en lui jetant à la face le sang et l'or de la France versés à flots pour un résultat si misérable : « Dans un pays libre, s'écria-t-il, vous seriez mis en accusation! » (12 juillet.) L'empereur, le lendemain, envoya à Uouhor la graiul'-croix delà Légion dlioniiour en diamants, pour répondre (^ aux attaques injustes, luiécrivail-il, dont vous êtes robjel. » Emile Ollivier semblait rejeté bien loin de son but. Rouher, d'accord avec la majorité, avait réussi à ajourner les réformes plus ou moins sérieuses qu'il était chargé de réaliser, (iliaque séance avait été pour lui un échec moral et pourtant il restait matériellement victorieux; mais le gouvernement baissait à chacune de ses victoires. La session se termina le 2i juillet. Elle avait été bien stérile, si Ton excepte deux lois. Tune sur l'abolition do la contrainte par corps, Tautre sur rinstructioii primaire. M. Duru) avait obtenu quelques améliorations dans le traitement des instituteurs t*t des institutrices, et des dispositions favorables à Textension de la gratuité facultative dans les coinmunoA. Il fui \i. tt

 [IK7] statué que chaque commune de plus de 500 âmes aurait une école de filles. La promesse de réformes donnée avec tant de solennité à la France et si lente à se réaliser avait manqué son effet. On avait compté sur autre chose pour distraire les esprits et amuser le pays. Le 1" avril, s'était ouverte la nouvelle Exposition universelle. La précédente, celle de 1855, s'était tenue dans le Palais de Tindustrie, cette grande cage de verre qu'on avait imitée du Palais de cristal de Londres et qui a continué de servir à toutes sortes d'expositions partielles et de cérémonies publiques. Cette fois, on avait entrepris de frapper les imaginations et d'éblouir la France et TEurope par une création entièrement nouvelle, celle d'un gigantesque édifice de constnictioa légère qui devrait disparatlre avec l'Exposition elle-même. Les produits d'art et d'industrie, non pas seulement de TEurope, mais des cinq parties du monde, s'étalaient au Champ de Mars dans une série de cercles concentriques dont le premier était formé par une multitude de cafés, de restaurants, de concerts, où Ton goûtait les mets et où l'on entendait la musique de toutes les nations. Des jardins improvisés entouraient de leurs masses de verdure des palais mauresques, des mosquées, des pavillons égyptiens, chinois, persans, des spécimens des habitations de toutes les contrées de la terre, les huttes des sauvages auprès des merveilles de l'architecture orientale. De Tautre côté de la rivière, M. Ilaussmann avait fait raser la verte colline du Troradôro et l'avait remplacée par une pente montant à une vaste place d'où l'on devait embrasser d'un coup d^œil le Champ de Mars si étonnamment transformé. Rien n*était plus disgracieux que Taspectdu nouveau Trocadéro, où un immense escalier menait, non pas comme ceux de Versailles, à un splendide |>alais, mais à un grand emplacement vide et nu. Le palais du Champ de Mars, au contraire, produisait l'impression d'une conception ingénieuse et grandiose. Il a été fort surpassé depuis sous un tout autre régime, sous la République, qui a donné à une autre Exposition des proportions plus colossales encore et réuni les deux rives de la Seine dans uo prodigieux ensemble. Néanmoins, le palais de 1867, en associant, dans

[Iê67] L'EXPOSITION UNIVERSELLE. 4b5 une riche vnri(^t(S tous les genres d'industrie aux beaux-arts, à rarcliéologio, aux sciences appliquées, ofTrait déjà, non pas seulement des motifs de haute curiosité à la foule, mais mille moyens d'étude et de comparaison aux esprits sérieux. En attirant dans Paris une multitude de riches étrangers, l'Exposition fut Toccasion d'un effréné débordement de luxe et de frivolité; mais l'Exposition, en elle-même, n'était pas frivole, quel que fût le but du gouvernement qui l'avait organisée. L'Exposition était dans tout son éclat en mai ; toute l'Europe y affluait, et l'Amérique et l'Orient même. L'empereur de Russie arriva le 1" juin. Alexandre II avait beaucoup hésité : il sentait la Pologne entre Paris et lui et n'ignorait pas les marques de sympathie prodiguées en France à ce peuple si durement opprimé; mais la police impériale de Paris avait garanti à la police impériale de Saint-Pétersbourg que toutes les précautions étaient prises et qu'il n'y avait rien à redouter, ni des Parisiens, ni des émigrés polonais. Le préfet de police Piétri avait promis plus qu'il ne pouvait tenir ; le cri de : « vive la Pologne ! » retentit maintes fois dans Paris aux oreilles du tsar et il se produisit bientôt un fait plus grave. Le roi de Prusse était arrivé, accompagné de M. de Bismark, quelques jours après Alexandre II. La situation réciproque des deux empereurs et du roi Guillaume était très fausse et embarrassée; Napoléon III cherchait à ramener à lui le tsar et, par consé* quent, à Téloigner de la Prusse ; Guillaume et son ministre, de leur côté, donnaient tous leurs soins à maintenir l'alliance russe et à ne pas laisser Napoléon 111 regagner le terrain perdu. Cette contrainte et cette dissimulation mutuelle jetaient un froid mortel dans les fêtes somptueuses que Napoléon III offrait à ses hôtes. Le 6 juin, une brillante revue de 60,000 hommes, garde impériale et autres corps, fut passée devant les trois souverains, au champ de courses du bois de Boulogne. Au retour, près de la grande cascade, lors du passage de la première voiture du cortège impérial, un coup de feu partit de la foule. Napoléon III, l'empenMir de Russie et deux de ses fils occupaient cette première calèche découverte. Aucun dVux ne fut atteint. L'auteur de l'attentat fut immédiatement arrêté.

The text on this page is estimated to be only 5.41% accurate

436 SECOND EMPIRE. IHT C'rUnit un jonno homnit* do (li\-liiiil «iiis, un Poltui;)i<. nomm="" dcrrzowski.="" il="" fut="" traduit="" devant="" le="" jnn="" son="">«•> \h^u*^ antt'Ci'dcnts, le fanalismi' patriotiiiue qui l*avait conduit à ci't ado iiisons/». toiiclu'nMd h's jurt's, qui lui aocurdïTriit d»^> rirrtjiiur plusieurs stMnaine» apivs ratti'iitat : nranniniiis. ni los prolostalions di'S ^rand< craliipu*. ni lo ntuiM'Ilos fV-t»*'^ d«>nt mi l'ut^nra lo tsar n'npaiM^ iiMit 11' rossi'iilinifiit qu'il i:arda oiuitro Napii|i*«in III et contP* l.i rnni'f. Tniil prntit.iit à Itisniark. I.o tsaifl \o r«>i do Pru>«««.* i*.parlii-lnbutii»n il ^ iiMMuiprnsos aux t-xitn-^anl^ par un di^murs ploin il'a^Miraini'.-* lit' paix, d»» rniu-'ird" i*l ilf prn>pt'ii|f». !.»»»> i' *slqu('S jours apri**^. la o:ila>tri>pli>' de l'i-mpcreur d.i \ii'xi(|ih'. siiii^^lrc prt*>ai:t' jinur cflui à qui Ma\imilii*n devait si ^i.iii'Ii'ur pa->j^ l't >a i-liut»'. I.a fiiiilo put ti)Utoriii^ail l'.iri*^. lv< ii>i^ et Ifs prinors se succêd.iii*nt autour fil* Na|Mi|i*nn m. oiiniuh' «iuti't't'*'i** aut«tur de sua oncle, attiro<. il="" la="" iiiri="" tt="" non="" par="" tadiniration="" ol="" ht="" mt="" titiir="" mi="" i-n="">onddo. dans les ponipcuv^ r«-i«|'li"ii- il ' I.i tiiiir ini|n*iialo. |t» roi de> bolées. l'IirritiiT do l.i otiurMiiiii' flAn^li-l'ir.- i-l ^itii fn'-ro. le nû et la roino do Porli^'.d. If loi de lia\uTi* l'I d'.iutrc*^ sou\orains alli*niand>, l'b*^ iiti 1.1 couioiuif di' lliill .mil*. |iui^ le kbodive d'F^>plt\ pi"«ri|iii(:..in >u/ii-ain. Ii* >nll.ivdoL'i'Sscui's ii'a%aii*nt jauiai» lu.- 1 ji il t'M a^ : xai lils soulcint'Ut se montra à 1:11^. I.'** i.ip|ii>il*« 1 1 iii-nl ti-uaii*

[1167] L'EXPOSITION UNIVERSELLE. 437 Tuileries, la convention du 15 septembre. Que le pajpe rccrutAt ses zouaves pontiûcaux dans le parti catholique et légitimiste français, ce n'était pas une transgression du pacte ; mais il n'en était pas de même, quand on formait à Antibes une légion composée de soldats français en activité de service, qu'on envoyait cette légion à Rome et qu un général français allait Ty inspecter et affecter un ràle ofûciel. Les Italiens pouvaient dire que nous rentrions à Rome subrepticement après en être sortis. On sentait là une influence qui envahissait de plus en plus Dotre politique, Tinflucnce de Timpératrice. L'Exposition fut fermée le 4 novembre. L'impression qu'emportèrent les étrangers fut, non point l'admiration, comme on s'en vantait aux Tuileries, mais l'envie de notre richesse et l'opinion de notre affaiblissement moral, politique et militaire. I^ légèreté, rignorance, l'esprit superficiel de la cour impériale et des gens en faveur avaient singulièrement frappé nos hôtes. Nous leur apparûmes comme une nation et une capitale énervée par le luxe et par les jouissances, et où Ton De connaissait plus d'autres divinités que le plaisir et Targent. Les visiteurs prussiens repartirent encouragés dans leurs convoitises et alfiTuiis dans la conviction de leur supériorité. Ils ne prenaient guère la peine de cacher leurs orgueilleuses visées et Técho de leurs propos menaçants arrivait à qui voulait bien prêter Toreille ; ils mettaient à profit I hospitalité parisienne pour chercher à loisir les emplacements des batteries où ils installeraient contre Paris leurs canons Krupp, les canons dont nous n^ivions pas voulu et dont ils étalaient les modèles dans la partie militaire de TExposition. Ils se promettaient la facile conquête de cette moderne Babylone amollie et perdue de voluptés. Personne ne soupçonnait, sous le Paris du second Empire, le Paris des quatre mois de siège, ce Paris indomptable à la souffrance, invincible au fer et au feu, et qui ne pouvait succomber que de\ant la faim. Le grand bazar cosmopolite du Champ de Mars et la grande hùlellerie parisienne avaient confondu matériellement pour un moment toutes les langues et tous les peuples, mais n*avaient concihé ni les esprits, ni les intérêts; ils iravaient rien fait pour

 la paix, rien pour rendre la sécurité aux nations. Les points noirs subsistaient h Thorizon, comme Tavoua Napoléon III dans uuo réponse au maire de Lille. L'Exposition n'avait pas produit le mouvement commercial auquel on s'attendait; à cette agitation succédait Tatonie; Tanxiété générale arrêtait Tessor des affaires; tout ce qui possède et tout ce qui travaille était inquiet, et il se produisait parmi les classes ouvrières, non pas seulement françaises, mais européennes, des tentatives remarquables pour aller au-devant du péril et prévenir la guerre. L'Association internationale des travailleurs, très active, si elle n'était pas très nombreuse, y prit part avec zèle. Ce groupe se montrait fidèle à son titre en mettant en rapport les sociétés ouvrières françaises avec les Traders Unions^ les grandes sociétés ouvrières anglaises ; par son intermédiaire, les Trades Cnions prêtèrent assistance à une grève des ouvriers bronziors de Paris. L'Internationale ne soutenait que Its grèves qui se maintenaient dans la légalité et blâmait tout ce qui était violence et désordre. Ce qu'il y avait d'utopique dans ses théories procédait de Proudhon et maintenait du moins jusqu'ici le principe de la liberté individuelle. Elle ne se borna pas aux questions purement économiques : un groupe d'ouvriers allemands ayant pris l'initiative d'une protestation contre les bruits de guerre entre la France et TAllemagne, le groupe français de rinternationale répondit chaleureusement et proposa une « ligue nationale de désarmement général et d'organisation des milices. » L'Internationale tint un congrès à Lausanne au commencement de septembre 1807. Elle y discuta un programme très étendu, qui embrassait toutes les questions économiques et sociales. I^a question religieuse fut écartée. Celle delà propriété souleva de grands débats : la propriété fut défendue par les Français et les Italiens contre le communisme des membres belf^es, anf^lais et allemands. On vota une motion pour la reprise des chenuns de fer par TÊtat, « afin d'anéantir le rooncpole des grandes compagnies, qui soumettent la classe ouvrière «i leurs lois arbitraires. » Par contre, chose singulière, on ne >olapas en faveur de renseignement gratuit; « TÊtatoedoit

(1M71 GENÈVE ET LAUSANNE. 409 payer pour les parents que quand ils ne peuvent le faire euxmêmes. » Le congrès se montra peu sympathique aux sociétés coopératives : il les traitait presque comme si elles eussent été le renouvellement des anciennes corporations fermées. L*Internationale était tiraillée entre des influences contradictoires. Sans entrer dans les discussions de politique actuelle, le congrès de Lausanne déclara que Témancipation sociale du travailleur était inséparable de son émancipation politique. Le congrès de Lausanne ne Gt pas grand bruit; son retentissement fut étoufl'é par celui d'une autre assemblée qui se tint, presque en même temps, de Tautre côté du lac, à Genève : le congrès de la paix, qui ne fut rien moins que pacifique. La, comme dans 1 Internationale, on partait d'excellentes mtontions. Une Ligue de la paix avait été tormée, dans le palais mrme de 1 Exposition, par des hommes très notables et très honorables ; d'autres Unions de la paix s'étaient organisées dans plusieurs de nos villes. Un journal de province, le Phare de la Loire, s'empara de celte idée pour le compte de la démocratie et proposa pour programme les États-Unis d Europe^ fondés sur ralliance des peuples afl'ranchis. Il s'organisa à Paris un comité, obligé au secret par Tabsence des libertés de réunion et d'association. Une importante société de la Suisse française, rinstitut genevois, accorda Thospitalilé au congrès de la paix provoqué par le comité de Paris. Le programme fut arrêté à Genève et accepté à Paris. On y posait trois questions: !• le règne de la paix, auquel aspire Thumanité, est-il compatil le avec ces grandes monarchies militaires qui dépouillent les peuples de leurs libertés et tendent à supprimer les petits Etals au profit de centralisations despotiques, ou bien, la condition essentielle d'une paix perpétuelle n'esl-i^lle pas rétablissement dune confédération de libres démocraties constituant les ÉtatsUnis d'Europe? 2* yuels sont les moyens de préparer Tavènement de cette confédéralion des peuples libres? — Uetour aux principes de la Kévolulion ; rcNcndicalion de toutes les liberlés ; reVe/Y de la conscience y i' mol rcNÔliiil la pensée d'Edgar Quinet, réfugié en Suisse); diiludiou de I in>lruction populaire; destruction des

 qui, dans la politique extérieure, finissait toujours par aboutir au plus mauvais parti. Napoléon III céda. Une circulaire annonça aux puissances la résolution imposée à Napoléon III par sa femme. Il y était bien encore question d*un congrès pour régler définitivement la question romaine, mais non pas d*un accord avec Tltalie pour rétablir préalablement Tordre en commun. Une sorte d'ultimatum fut, au contraire, expédié à Florence. Une division de notre armée fut acheminée sur Toulon pour sj embarquer. La seconde expédition de Rome était donc Toeuvre de Timpérntricc et TEmpire était décidément tombé en quenouille. Ce n était là, par malheur, que le début de ce nouveau règne! Llmpératrice, durant les premières années de son élévation, avait peu fait sentir son influence sur les affaires; mais elle était tombée, depuis, sous la direction d'un confesseur actif el habile, le grand aumônier Menjaud, agent dévoué du parti ultramontain ; il avait exalté sa dévotion espagnole en faveur de ce qu'il nommait les intérêts catholiques, et les qualités et les défauts de Timpératrice, sa vivacité d'impressions, sa facilité de perception et de parole, son énergique et opiniâtre volonté, qui n'était point guidée par les connaissances ni par les facultés nécessaires à un grand rôle politique, avaient exercé un ascendant croissant et de plus en plus périlleux à mesure que s'aiFaibhssait moralement et physiquement Thomme qui Tavait appelée au partage du trône. Pendant que l'expédition française appareillait, Garibaldi 8 était dérobé à l'escadre italienne : il était parvenu à rejoindre ses volontaires et à les réunir en une petite armée. H occupait, avec eux, à quelques lieues de Rome, la position de MonteRotondo, enlevée aux soldats du pape. Les troupes pontificales s'étaient repliées sur Rome (26 octobre). Trois jours après, le corps expéditionnaire français, porté à deux divisions aoos le général de Failly, débarqua à Civita-Vecchia. Ce général entra dans Rome et dirigea sur Monte-Rotondoun corps de 5,000 hommes, dont 3,000 soldats pontificaux et 2,000 Français, armés du nouveau fusil Chassepot. Cette colonne rencontra les garibaldiens en avant de Montc-Rutondo, près du village de Mentana

lise?] CONGRÈS DE LA PAIX. 441 « Le peuple pacifique par excellence » était alors occupé à se transformer tout entier en une armée colossale, sous la direction d'une monarchie militaire exclusivement organisée pour la guerre et pour la conquête. Les armements de TAIlemagne étaient doubles ou triples de ceux de la France. La Prusse allait avoir 900,000 combattants immédiatement disponibles, avec ses nouveaux confédérés du Nord ; elle n'en devait pas rester là. Cette transformation^ accueillie avec enthousiasme par la noblesse militaire et par la bourgeoisie lettrée, par les junkers et par les universitaires, inspirait moins de satisfaction aux classes populaires. La Société ouvrière de Berlin et beaucoup d'autres associations ouvrières allemandes se rallièrent au congrès, malgré M. Schuitze-Delitseh. Plus tard, durant la guerre de 1870, ce fut à peu près uniquement parmi les ouvriers que s'élevèrent, en Allemagne, des protestations contre Tabus de la victoire. Sous les utopies sociales, le sentiment du droit a persisté parmi l'élite d'entre eux et ils n'ont pas été envahis par l'esprit de conquête et par l'esprit de sophisme qui s'associent chez les classes supérieures. L'Italie avait adhéré avec passion au congrès, en apprenant que la présidence était oflerte à Garibaldi. Le comité avait espéré un grand effet de la présence d'un guerrier, d'un héros, à la tête des amis de la paix. Garibaldi arriva à Genève le 8 septembre. Tout en partageant les sentiments des organisateurs du congrès, il avait autre chose en tète que la formation d'une société pacifique. L'achèvement de l'unité italienne était son idée fixe; dès 18G2, quand ritalie n'avait ni Ilome ni Venise, il avait voulu recommencer la guerre pour les reronquérir ; il avait tenté une prise d'armes, malgré le roi et le parlement; VictorEmmanuel avait été obligé de faire marcher des troupes contre lui, et une balle italienne Tavait atteint et arrêté à Aspromonte. Maintenant, l'Italie avait Venise et Garibaldi voulait sans délai avoir Rome. Il ne visait pas seulement à la destruction du pouvoir temporel ; il avait contre la papauté la haine des grands protestants du seizième siècle, une haine non pas d'incrédule, mais de croyant anti-papiste. Ses premiers mots au peuple de (ienèvo furent si^'nificatifs : — « Vous avez ébranlé la Ilome papale ;

 c'est à nous, Italiens, de Tabattre! votre concours sera peutêtre nécessaire; j'y compte I » L'altitude de Garibaldi au congrès fut conforme à ce début. Il présenta les propositions suivantes : ((Les nations sont sœurs; les querelles nationales seront jugées par les congrès; les membres des congrès seront nommés par les Sociétés démocratiques de tous les peuples. « La papauté, comme la plus nuisible des sectes, est déclarée déchue d'entre les institutions humaines. La religion de Dieu est adoptée par le congrès. « Le congrès consacre au sacerdoce les hommes d'élite de la science et de Tintelligence. » Cette espèce de résurrection du saint-simonisme, évoquée par cette parole guerrière, saisit un moment les imaginations: Garibaldi fut acclamé; mais le conjures était jeté hors de sa voie et n'y devait pas rentrer. On enliMidit se succéder les motions les plus hardies, mais non pas les plus propres à rendre possible rœuvre commune. M. Emile Accolas, du comité de Paris, déclara que ses amis et lui étaient venus à Genève pour attester l'idée républicaine et rechercher au grand jour les moyens de la faire triompher en Europe. Arrive ensuite une adresse de lluternationale, assemblée, comme nous l'avons dit, à Lausanne, appelant un nouvel ordre de choses « qui ne connaîtrait plus dans la société deux classes dont 1 une exploite Taulre et qui aifranchirait le peuple de TinUuence du capital. » Une partie des membres du congrès protestèrent contre le socialisme. Un illustre exilé, Edgar Quinet, ramena le débat sur un autre terrain, celui de la morale publique, en appelant à la résurrection de la conscience humaine étouiïee par le 2 Décembre. Ln représentant des provmces rhénanes, Simon (de Trêves', fit une éloquente sortie contre l'Allemagne prussifiée, contre ce c< féudaiisme allemand, qui a fourni des soldats à tous lesdespotismes. » Il rappela que ce féudaiisme allemand avait envahi, le premier, la France républicaine et que les guerres du premier Empire n*a> aient été que le cuutre-coup de cette invasion.

[1861] GARIBALDI A GENÈVE. U3 Edgar Qiiinct et Simon, de Trêves, parlaient au nom de la liberté ; le Russe Bakounine attaqua, dans un esprit tout opposé, non seulement la centralisation, mais le principe de nationalité et les unités nationales. Il ne voulait plus partout que la fédération à tous les degrés. Un membre de Tlnternationale vint proposer au congrès d^affirmer un socialisme pacirique. Il fut appuyé par un disciple de Proudhon, Gustave Chaudey. Ces discussions politiques et sociales, qui agitaient sans ménagement les questions les plus redoutables, avaient inquiété, dés rorigiue, les hommes politiques de Genève; ceux-ci craignaient de compromettre la Suisse vis-à-vis des grandes puissances. Le pouple genevois avait fini par éprouver les mêmes alarmes et menaçait d*expulser le congrès. L'assemblée Icrmina ses séances en décrétant une Ligue de la paix et de la liberté, une fédération cosmopolite. Chaque meuibre de la Ligue préparerait par ses eiïorts la substitution des milices nationales aux armées permanentes ; on mettrait à Tordre du jour, dans tous les pays, la situation des classes laborieuses et déshéritées. Ceci pour i>e conrilier les socialistes. On forma un comité permanent, qui fonda un organe hebdomadaire, les États-Unis ^Europe. Effurls impuissants, mais dont [histoire doit tenir compte! Il y avait eu là un chaos sillonné de bien des éclairs. Le résultat immédiat le plus notable du congrès avait été de nouer des liens entre notre jeunesse bourgeoise et les ouvriers. Le grand public, chez nous, était moins préoccupé des congrès de Lausanne et de Genève que d'une démarche récente de Napoléon III. L*empereur et Timpératrice des Français étaient allés, dans le courant d\ioùt, visiter l'empereur d'Autriche à Salzbourg. Dans quel but? Les journaux autrichiens expliquèrent ce voyage comme une visite de condoléance à Toccasion de la mort de Maxiniilien. Cette interprétation rendait assez choquantes les fêtes offertes aux voyageurs impériaux. (Juant aux journaux officieux de Tempirc français, ils se rêpandir

 [ItCTj n'était pas le désir, mais le pouvoir qui lui manquait pour faire davantage. Le moment n^était pas favorable pour ces fêtes. Au sortir du banquet, les deux empereurs entendirent les jeunes geus et les ouvriers crier : « Vive Tltalie! vive Garibaldil » comme ils avaient crié : « Vive la Pologne! » sur le passage de Tempereur de Russie (29 octobre). Il y eut, le Jour des Morts, 2 novembre, une manifestation au tombeau de Manin, dont le corps avait été déposé dans le monument de famille du grand peintre Ary Schefler, en attendant qu'on put le rendre à Venise. Les esprits étaient agité» et aigris. Le mouvement commercial s'arrêtait. Le capital se refusait aux affaires. La bourgeoisie était anxieuse et mécontente. Des dispositions menaçantes commençaient à se manifester dans les classes populaires. Des ouvriers allèrent porter à Jules Favro la (iiiestion suivante : « Le prolétariat pourrait-il être guidé dans la lutte par la bourgeoisie libérale, le jour oiJ il se lèverait en masse pour la République, conformément à la décision du congrès de Genève? » Jules Favre aurait, dit-on, répondu : — « C'est vous, messieurs les ouvriers, qui avez fait TEnipire ; à vous de le renverser seuls! » La réponse, s'il Ta faite, n'était pas politique ni propre a rapprocher ouvriers et bourgeois. A rapproche de la session, il y eut des modiOcations dans le ministère. M. Rouher se déchargea des flnances sur M. Magne. M. de La Valette, qui s'était opposé à la seconde expédition de Home, quitta Tintérieur. L'impératrice, malgré H. Rouher« fit remplarer La Valette par un magistrat jeune encore, M. Pinard* qui s\>l;iit signalé par son talent comme membre du parquet, mais ({ui n'était nullement préparé au ministère. Les Chambres se rouvrirent le 18 novembre. L*cmpcreur, comme à Tonlinaire, passa en revue, dans son discours d^onverlure, l'intriitMiret l'extérieur. Quant aux affaires du dedans, il déclara que le temps écoulé n'avait pas changi» ses convictions sur l'utilité des réformes annoncées le 19 janvier. La session, suivant lui, devait étreprin

(1107] AFFAIRES DE ROME. 449 cipalement employée à Texainen de ces projets de lois. Il fut obligé d'avouer qu'il y avait du malaise dans le pays et qu'on ne pourrait égaler complètement les recettes aux dépenses^ ce qui faisait prévoir de nouveaux emprunts. Pour le dehors, il tâcha de faire cesser « Tctat d'incertitude » qui pesait sur l'industrie et le commerce, en énonçant qu'il fallait accepter franchement les changements survenus d^ l'autre côté du Rhin. « Tant que nos intérêts et notre dignité ne seront pas menacés^ nous ne nous mêlerons pas des transformations qui s'opèrent par le vœu des populations. » II ajouta que l'intervention à Rome, nécessitée par la non-exécution de la Convention du 15 septembre, « n'avait rien d'hostile à l'unité et à l'indépendance de l'Italie ». Quoi que pût dire l'empereur, il n'était plus capable de satisfaire ni de rassurer le pays. Les affaires de Rome suscitèrent des débats passionnés dans les deux Chambres. Le cardinal de Bonnechose fil une sortie très violente contre l'unité italienne. L'archevêque de Paris, Mgr Darboy, parla modérément et sensément dans un sens tout opposé. Il conseilla au pape de s'entendre avec l'Italie. Le ministre des affaires étrangères, M. de Moustier, parla sans conclure. L'archevêque de Paris, lui, avait conclu : — a On ne peut avancer ni reculer. » L'interpellation des déricaux, au Sénat, n'aboutit à rien : les débats, au Corps léf^MsIatif, eurent de plus sérieuses conséquences. Jules Favre montra la seconde expédition de Rome pire que la première, et c'était vrai, dans létal des relations internationales. Il eut voulu qu'on laissai Ilouie et l'Italie s'arranger ensemble. Jules Simon demanda (|u'on résolut la question romaine par l'abolition du Concordat et la séparation de l'Ëglise et de l'État. Adolphe Guéroult, le directeur du journal l Opinion Naiiofiale, Tancien saint-simonien qui avait rêvé THinpire libéral et démocratique, lit cette déclaration courageuse : u Si le gouvernement persiste dans son hésitation chronique, dans sa soumission à la pohtique cléricale, il n'aura pas d'adversaire plus résolu que moi. » VI. t9

(1867] MENTANA. 447 (4 novembre). Après deux joiin d'une courageuse résistance, les volontaires capitulèrent. Ils avaient cruellemenl souffert de l'effet de nos nouvelles armes à longue portée et le général de Failly déclara, dans un rapport devenu trop fameux, que « les Chassepots avaient fait merveille. » Ce malheureux combat, qui nous reportait en 1849, et ce révoltant commentaire exaspérèrent ritalie et n'irritèrent pas moins Topinion démocratique française. Un nouvel incident aggrava encore le ressentiment de l'Italie. Le gouvernement italien avait, pour la seconde fois, arrêté Garibaldi après sa défaite et se disposait à le renvoyer à Caprera ; mais, en même temps, Victor-Emmanuel avait fait entrer ses troupes sur les terres du pape. Il ne pouvait, sans s'aliéner le sentiment populaire, admettre que les Français occupassent seuls le territoire romain. L'impératrice intervint de nouveau et poussa le gouvernement français à signifier qu11 considérait cette mesure comme une violation de la Convention du 15 septembre. Les grandes puissances ne soutinrent pas diplomatiquement ritalie : la Prusse protestante trouvait le terrain mal choisi pour une querelle avec la France; Victor-Emmanuel céda, non sans amertume, et retira ses troupes. 11 accepta la proposition de conférence que mettait derechef en avant le gouvernement impérial et qui ne devait pas plus aboutir que les précédents proj(»ts du même genre. Notre ministre des affaires étrangères tâchait d'apaiser Tltalie en protestant du désir qu'avait Tempereur de faire cesser le plus tôt possible l'occupation de Home; mais nous n'en devions plus sortir que dans les circonstances les plus calamiteiises pour notre pays. Au plus fort de la crise romaine, à la veille de rembarquement de nos troupes, Tempcreur d'Autriche, accompagné de son nouveau ministre, M. de Ueust, était arrivé à Paris pour rendre à Napoléon III sa visite (23 octobre). Dans un banquet qu'on lui offrit à l'hôtel de ville, il répondit à un toast de l'empereur des Français par le vœu de voir disparaître le souvenir de « toutes les discordes qui ont séparé deux pays appelés à marcher ensemble dans les voies du progrès et de la civilisation. » Ce

The text on this page is estimated to be only 7.34% accurate

4i8 SECOND EMPIRE. ;i$:nVtail |ias h* di^sir, iiLiis Uy pouvoir qui lui manquait pour fain? davaiit:i«:t'. Ij' iiioiiiiMil uVtail pas favorable pmir ces fêtes. Au sortir du l)aiiqut*t. It's iltMix l'inperciirs iMitendirent les jiMines gens vi lt«« ou\rii'rs rri(*r : . 2 novembre, une manife>tatii'in au tombeau d«* Maiiiu. dmil li* eurps avait été dépose dans le m'iiiun)i*iit lie laiiiille du ^raiid pcititre Ary Sclit^fTer* en attendant qu'on |>iil le rendre à Vfinse. Lrs es|trits étaient agiter et aif^ris. I.i' UMUiveMicnt rtuninereial >\invtait. Le eapital «t* ri*rn**ait aux aiïain's. La bnur;:t><«ii>ie était anxieuse et nifCMn(iMiî>'. Pes ilispii>i(ioit*i nit-naiMutcs cmunienraient h se mani\r>[i [' dan> \r^ ija-sis pupulain-s. Di's i-uviiiTS allèrent \utT\'^î à .liili > I .i\i«' 1,1 iiuf^tiiiii >iii\.inle : •• Li* prnlit.iriat p^urrait-i! éti'i' piiiil" d.iits l.i hiltf par la linur^fi)i>ii' libiT.de, le jour itù it se l'AiTiùt fu ni.!--^!' |Hiur la Urpublique, cunformenit*nt à li «b'ci^ion ilu «'•»iii:ri'> »li' iîi'iir\ .ln!«'^ Viwvr ;miail. dil-nn. répondu : — « C'i»sl vou<. mesmfur="" les="" ninrii="" rs="" i="" a="" lait="" l="" vous="" de="" le="" ren="" seul="">! n La ri'pniise. >'il l'a faite, n'était pas politique ni prupre a iappr«a'lier iKiMiei^ et bi)urpt'«»is. A r;ip|iri)elte de la >e>*«iiin, il y eut des modiGcatii>ns dans Io ntiiii'^tère. M. HimiIut m* deeliar.'ea des linances sur M. Majne >L de La V.iletie. qui >'etail np|hisé à la ^eeondc cxpéditMii d*f Uiiine. (|uilta l'iiiterii-nr. L'iinpératriee, mal;^ré M. Ibiuber. lit itiiipl.n ei- La \aleite pli' uii ina.L:i>lrat jeuiic encore, M. i*ioard. qui r-iliit >uiiali' p.ii- »*n talent eoniine membre du parquet la. Il-* t|ui n l't lit niilli'inent)>repare au ministère. I.r - (.li.inilii*i> > i"ii\riie!it le Ib novembre. L'empi- reur. r>i[iinii' a l'iMiInMiii-. pa> d*oii\«'iluie. rml'Mfiir 1 1 TexliTieur. Ijnant.iiiv .illuie-ilii dei|.in<. il="" d="" que="" le="" temps="" ira="" p.i=""> eh.in.x ^is eiin^n-tiiiii-^ >ur l'utilité des réfiirinesauiiinerfN II' p.f jiin\i> r. Li >e^>iun, suivant lui, devait ^tre pnu

[1807] AFFAIRES DE ROME. 449 cipalement employée à Texamen de ces projets de lois. Il fut obligé d'avouer qu'il y avait du malaise dans le pays et qu on ne pourrait égaler complètement les recettes aux dépenses^ ce qui faisait prévoir de nouveaux emprunts. Pour le dehors, il tâcha de faire cesser « Tétat d'incertitude » qui pesait sur Tindustrie et le commerce, en énonçant qu'il fallait accepter franchement les changements survenus dp Tautre côté du Rhin. « Tant que nos intérêts et notre dignité ne seront pas menacés^ nous ne nous mêlerons pas des transformations qui s'opèrent par le vœu des populations. » Il ajouta que rintervention à Rome, nécessitée par la non-exécution de la Convention du 15 septembre, « n'avait rien d'hostile à l'unité et à l'indépendance de l'Italie ». Quoi que piit dire l'empereur, il n'était plus capable de satisfaire ni de rassurer le pays. Les affaires de Rome suscitèrent des débats passionnés dans les deux Chambres. Le cardinal de Bonnechose fit une sortie très violente contre l'unité italienne. L'archevêque de Paris, Mj^T Darboy, parla modérément et sensément dans un sens tout opposé. Il conseilla au pape de s'entendre avec l'Italie. Le ministre des affaires étrangères, M. de Moustier, parla sans conclure. L'archevêque de Paris, lui, avait conclu : —

The text on this page is estimated to be only 28.33% accurate

450 SECOND EMPIRE. [1SC71 Le parti ultramontain releva le gant par Torgane de M. Chesnclong, qui demanda que la conférence projetée enlrc les puissances sur les affaires de Rome eût pour objet, Don pas dv discuter, mais de consacrer avant tout rexistence du pouvoir temporel. M. Thiers soutint Torateur clérical, dans un discours où il présenta de nouveau la participation de la France à Tunitê de ritalie comme une faute que compléterait Tabandon de Pie IX. M. Rouher flt une réponse emphatique dans ce style étrange où il arrivait quand il cherchait des efl*ets d'éloquence. Il termina par un engngeuient de la dernière gravité. — « Nous le déclarons, dit-il, au nom du gouvernement français, Tltalie ne s'emparera pas de Home. — Jamais! » La droite se leva tout entière en répétant : « Jamais! Jamais! » MM. Thiers et Berrver tirèrent de M. Rouher raflirmation qu'avec Rome, il entendait garantir tout le territoire actuel du Saint-Père. La droite retira son interpellation et vota un ordre du jour de confiance. Ce fut une journée fâcheuse dans la vie politique de M. Thiers et qui rappelait trop la rue de Poitiers. M. Thiers ne montrait pas sa clairvoyance accoutumée, en ne se résignant point à ce quil n'était plus temps d'empêcher et en persistant à maintenir un sujet d*irritation entre la France et l'Italie (4 dé* cembrc). Li discussion delà loi militaire commença enfin le 15 décembre. Une année entière, depuis la publication du premier [trojet, avait été dépensée en hésitations et en tAtonneroenls. Le projet du 12 décembre 1866 avait été modifié. Le projet actuel, au lieu des sept ans de service de la loi de 1832 (six an< et d^Mui en fait), établissait cinq ans de service dans Tarmée «letive et quatre dans la réserve. Il y avait avantage sur le projt'i du 12 décembre précédent, en ce que le contingent, au lieu d'aller en partie dans la résene, passait tout entier par le service actif, mais n'y restait que cinq ans au lieu de six. Ce chaii^M'uient obligeait à maintenir le contingent de 100,000 hommes aulicu debfO.

[1897] LOI MILITAIRE. 451 bre. Cette aggravation de charge avait une compensation. Le premier ban de la réserve n'était plus à la disposition du ministre et ne pouvait être appelé que par décret en temps de guerre. Le mariage ne serait permis que dans les trois dernières années delà réserve, c'est-à-dire qu'aucun jeune soldat ne* pourrait se marier qu'après six ans de service. Ici, Ton empirait gravement les conditions du premier projet. On comptait avoir, avec ce système, 500,000 hommes dans l'armée active et 250,000 dans la réserve. Les jeunes gens non compris dans le contingent formeraient la garde mobile, qui ne pourrait être appelée que par une loi et servir qu'à l'intérieur^ comme au précédent projet. Elle aurait quinze réunions d*un jour par an. Le remplacement administratif et l'exonération étaient abolis, grand progrès sur le projet de décembre 1866. La force disponible était un peu moindre que dans le premier projet ; la garde mobile ne serait pas suffisamment exercée ; mais, par contre, la réserve, tonte formée d'anciens soldats, devtait devenir un élément très solide. On pouvait dire que le système proposé n'était qu'un compromis incomplet entre notre loi de 1832 et le régime prussien : que cinq ans de service actif, c'était trop pour y appeler la nation entière, comme en Prusse, ou pas assez, au point de vue des armées limitées et des vieux soldats. On pouvait objecter aussi qu'il n'était rien fait pour nous rapprocher de l'organisation qui, en Prusse, adapte les corps d'armée aux circonscriptions territoriales, ne déplace pas les soldats et rend la mobilisation si aisée et si rapide. Néanmoins, le projet présentait des moyens de défense respectables, à la condition que l'armée fût dans do bonnes mains. Mais où étaient les garanties de cette condition, avec l'Empire et l'empereur? La réorganisation militaire et Taffranchisticment politique du pays étaient inséparables : il fallait faire des citoy(>ns-soMats, et l'Empire était incapable de donner la vraie liberté ainsi que d'exposer hautement et simplement au pays les nécessités militaires du salut public. La gauche proposa de réduire le contingent à 80,000 hommes. Elle ne voyait dans la loi qu'une tentative du pouvoir pour

 « encaserner » la nation entière. M. Jules Simon combattit la loi dans un discours très éloquent; des vérités sévères pour rFmpirc s*y mêlaient aux illusions où vivait ropposition libérale. L'erreur de la gauche tenait a ce qu'elle méconnaissait entièrement rétat de rAllemagne. Elle s'imaginait que nous avions devant nous une nation qui ne demandait qu'à être libre et une chez elle, tandis que nous avions affaire à un despotisme militaire qui aspirait à déborder au dehors et qui 8*emparait de toutes les forces de cette nation pour les diriger contre nous. Le contingent de 100,000 hommes fut accepté par 220 voix contre 29 ; un certain nombre de députés indépendants nV vaient pas voulu s'associer à la demande imprudente de réduction du contingent. La loi militaire fut volée, le 14 janvier 1868, par 199 voix contre 05. La loi sur la presse succéda à la loi militaire (29 janvier), après bien des tiraillements autour de l'empereur. Malgré le discours impérial très affirmatif du 10 novembre, on ff\ait encore longuement débattu si le projet de loi serait maintenu ou retiré. M. Emile Ollivier dépassa les orateurs de la gauche en portant à la tribime le système original d'Emile de Girardin sur rimpunité de la presse ; il mitigeait toutefois cette thèse par doux exceptions, quant à la diffamation et à la provoealion suivie d'effet. La majorité vota avec répugnance l'article premier, qui dispensait les journaux de Tautorisation préalable. Cétail là qu'était toute la portée de la loi. Il n'y eut que sept votes négatifs, celui de Granier de Cassagnac et six autres. Ce député ultra-imprrialiste avait prononcé un grand discours contre la loi et contre la liberté de la presse en général. L'empereur l'avait fait complimenter, puis avait pourtant fait avertir la majorité

flMS] LOI SUR LA PRESSE. 4n3 sur les propriétaires et incitait ceux-ci à contenir les rédacteurs. La privation des droits électoraux pour cinq ans fut établie contre tout condamné pour délit de presse. On assimilait ainsi les écrivains les plus honorables aux malfaiteurs. Un amendement proposé par le député Guilloutet vint ajouter aux rigueurs du projet la disposition la plus étrange. Le parquet était autorisé à poursuivre d'offlce toute énonciation d*un fait relatif à la vie privée, d'un fait quelconque, non plus seulement d'un fait diffamatoire! L'amende pouvait être de 50G à 5,000 francs. M. Berryer tenta en vain d'obtenir quelque garantie pour les prévenus dans la composition des tribunaux correctionnels. Il demandait que là, où, comme à Paris, le tribunal se composait de plusieurs chambres, le roulement entre les chambres s'opérât par la voie du sort. Le pouvoir tenait h conserver la faculté de répartir arbitrairement les magistrats entre les diverses chambres. La sixième chambre était devenue célèbre par son ardeur de condamnation. M. Berryer n'obtint que 40 voix en faveur d'une réclamation si bien justifiée. Le compte-rendu des procès de presse fut interdit. M. Thiers réclama la liberté du compte-rendu des séances des deux Chambres, à l'occasion duquel le pouvoir persécutait incessamment les journaux ; il en trouvait la facilité dans les dispositions légales les plus équivoques et les plus arbitraires. Le gouvernement et la majorité résistèrent. L'arbitraire leur était trop commode. Les débats allèrent croissant de virulence. Il y eut des incidents scandaleux. Jules Favre fut insulté par Granier de Cassagnac et n'obtint aucune justice du vice-président Jérôme David. La majorité repoussait avec obstination tous les amendements; mais il y en eut qui obtinrent un très grand nombre de voix. La majorité, a mesure qu'elle diminuait do nombre, redoublait d'intolérance et d'emportement. La loi fut votée le 0 mars par 222 voix contre une, la voix de Berryer, et un certain nombre d'abstentions. La gauche ne pouvait voter la loi et ne voulait pas la repousser, à cause du premier article. La loi fut portée du Corps législatif au Sénat, où elle suscita

 [ItSt] une discussion intéressante. M. Bonjean eût voulu qu'on envoyât les délits de presse au jury et, comme la majorité doDnait des signes d'hostilité contre la loi, il reprocha au Sénat de repousser la liberté offerte par le gouvernement. M. Roulier, à contre-cœur, soutint le projet de son maître et demanda aux sénateurs s*ils prétendaient opposer leur expérience à celle de Tempereur, lorsque Napoléon III jugeait le temps venu de préparer le couronnement d'un grand règne et ravènement de son héritier. Les dérenseurs de la loi rencontrèrent un auxiliaire qui excita une vive irritation dans TAssemblée. C'était un célèbre écrivain, un grand critique littéraire, Sainte-Beuve, qui avait passé par toutes les doctrines et tous les partis, depuis le Saint-Simo* nisme et la République jusqu'à TEmpire et depuis le mysticisme jusqu'à l'entière incrédulité. Après tant de variations, il finissait par revenir à la liberté, en haine du cléricalisme. Il demandait plus que la loi, l'entier affranchissement de la presse. Il avait été nommé sénateur comme partisan du pou* voir absolu et, maintenant, il défendait la liberté de penser dans une assemblée cléricale et la liberté politique dans un sénat césarion ; aussi était-il conspué à la presque unanimité. La loi passa néanmoins à 94 voix contre 23. L^empereur l'ordonnait. On obéit. Le projet sur le droit de réunion fut abordé à son toor par le Corps législatif (12 mars). Les orateurs de la gauche montrèrent que cette loi était pleine de pièges. Elle fut adoptée le 25 mars. La plus grande partie de la gauche, avec MM. Thiers et Berryer, votèrent contre la loi, comme équivoque et antilibérale. Des formalités compliquées et embarrassantes et une responsabilité exagérée étaient imposées aux organisateurs de réunions publiques. Les débats financiers augmentaient de gravité chaque année. Le gouvernement avait demandé lUU millions pour les chemins vicinaux; c'était, comme on le dit, de la monnaie électorale à la veille des élections; mais, du moins, la dépense était utik. Ce qui préoccupait les esprits, avant la discussion du budget, c'était quel«|ue chose de plus grave : un rapport publié, le

rtm] FINANCES. ^,3 17 janvier, par le ministre des finances Magne, annonçant un projet d'emprunt de 700 millions ; ce chiffre égalait Temprunt de la guerre de Crimée et, cependant, ne devait pas surfirc pour terminer les travaux publics antérieurement décrétés. On n'achèverait que le plus pressé et la grosse masse de l'emprunt irait à la réorganisation de Tarmée. Une grande partie avait été dépensée à Tavance, en 1867, et, ces dépenses couvertes, il ne resterait qu'environ 440 millions à employer. M. Magne avouait, comme l'empereur l'avait déjà indiqué dans son discours d^ouverture de la session, que les recettes étaient audessous et les dépenses au-dessus des prévisions. Il évaluait la dette flottante à 936 millions. GarnierPagès démontra que ce grand emprunt ne liquiderait pas la situation et qu'un déficit de 170 millions était certain pour Tannée 1870. Il fit voir que la dette flottante s'élevait en réalité bien au delà du chiiïre de M. Magne, c'est-àdire à 1356 millions. Un des plus dévoués impérialistes, M. Calley-Saint-Paul, reconnut qu'il existait un déficit normal de 90 à 100 millions par an. M. Thiers intervint par un de ses grands discours qui sont de véritables monuments. Il prouva que l'Empire n*avait cessé d'avoir, non pas 90 à 100 millions, mais 26U à 270 millions de déficit annuel et qu'il avait emprunté 4 milliards pour le dissimuler. Quant à présent, on avait un budgt't de 2 milliards 300 millions en dépenses contre 2 milliards et quelques millions en recettes. Après le nouvel rniprunt, la dette flottante serait encore de 950 à 970 millions à la fin de 1869. De plus, TÉtat étant responsable en fait de trois autres dettes, la caisse des travaux de Paris, la ilelte de Paris envers le Crédit foncier et la caisse des chemins vicinaux, le total réel de la dette flottante se retrouverait, à cette date, do 1,400 millions (!•' juillet). M. Thiers attribuait ce déplorable état de choses à la fausse politique du gouvernement et à Timpuissance de la Chambre, qui ne pouvait lui faire entendre la vérité. M. Thiers, non seulement confirmait, mais dépassait les chiffres de M. (jarnier-Pagès dans >nn exposé aussi large et aussi

 [irt; lumineux qu'efTrayant. Le ministre Magne lui fit uoe faible réponse : on n'en pouvait faire une bonne. M. Emile OlliTÎer laissa échapper un mot vif 1 — a C'est, dit-il, la liquidation intermittente : M. Fould liquide M. Magne ; M. Magne liquide M. Fould ; si cela dure, on en viendra aux expédients, au papiermonnaie, à rimpôt sur la rente. » M. Magne avait tâché de faire de Toptimisme; M. Rouher fil du cynisme. Il eut Taudace de répéter que le gouvernement n'avait commis aucune faute ; que le déficit dénoncé dans les finances était une calomnie ; que la paix était assurée, Topinion publique, confiante, et que, quant à ceux qui prétendaient les ressources de la France épuisées, ils ne méritaient que le dédain. Si les ressources de la France n'étaient pas épuisées, elles étaient bien compromises ! La majorité ferma la discussion pour protéger les niiristres aux abois (7 juillet). Un mot d'un député impériahste, qui était alors du tiers parti, M. Haentjens, résumait ce débat : — « On votera silencieusement pour le ministre: maison ne le soutiendra pas ; les budgets actuels sont des budgets insensés. » Les débats de cette session ne donnèrent aucun éclaircissement sur les aiïaires étrangères. Le ministre, M. do Moustier, se dérobait. Ce diplomate expérimenté ployait sous les fautes d'autrui, qu'il ne lui était pas possible de réparer. M. Rouher, lui, était écrasé par ses propres fautes. Il restait toujours sous le coup de Tafiaire du Mexique. Dans une séance où il osait prétendre avoir toujours dit la vérité a ce sujet, Ernest Picard lui cria : — « Témoin le jour où vous avez trompé des milliers de familles, aujourd'hui ruinées pour avoir cru votre parole I » C'était une allusion au déplorable emprunt mexicain. Le gouvernement avait rentière responsabilité des ruines que rappelait Forateur républicain. Il était impossible de ne pas accorder une indemnité à tous ces malheureux qui n'avaient souscrit que sur les incitations et les assurances mensongères du pouvoir. La discussion de cette indemnité eût, devant une autre Chambre, abouti à la mise en accusation de M. Rouher. Le ministre d'État donna pour excuse « la fatalité ». Il savait bien que la Chambre s'en contenterait (25 juillet).

(18JS] FIN DS LK SESSION. 457 Lorsqu'on examina le budget de la guerre, un amendement important fut proposé : il s'agissait d'une enquête pour vérifier les existences en matériel de la guerre et de la marine. Le ministre de la guerre, le maréchal Nie!, fit rejeter Tenquétc. Ce fut une faute et un malheur. Le maréchal connaissait le mauvais état de nos magasins et de nos places; il voulait combler le déficit; il mourut avant d'avoir pu le faire et, après lui, son successeur ne le fit pas. La session fut close le 28 juillet, après le vote de l'emprunt. On avait voté, auparavant, une mesure que réclamait le progrès social : l'abrogation de l'article du Code pénal qui maintenait l'inégalité entre patrons et ouvriers dans les procès. Le Corps législatif, tout réactionnaire qu'il fût, n'osa refuser ce vote. Les incidents qui s'étaient produits, durant cette session, en dehors des Chambres, attestaient une défiance croissante et réciproque entre le gouvernement et le pays. L'entourage de l'empereur était très inquiet du mouvement de l'opinion, comme le témoignent les documents trouvés aux Tuileries, après la chute de l'Empire. Le pouvoir, plus faible, n'était pas moins tracassier que par le passé; les arrestations, les poursuites contre la presse étaient fréquentes. Le gouvernement prenait ombrage de tout. Lorsqu'en mars 1868, les amis français de Manin reconduisirent à Venise sa dépouille mortelle, le pouvoir n'autorisa pas la commission italienne, envoyée au-devant des restes du grand Vénitien, à les venir chercher jusque dans Paris. On craignait une démonstration populaire et une nouvelle protestation contre Montana. Le droit de réunion était à peine sanctionné par la loi qu11 était violé. Les réunions privées, convoquées en vue d'élections partielles, étaient interdites. Une de ces réunions, à Nîmes, était dissoute parla force avec une insigne brutalité. Tous les efi'orts d^intimidalion ou de séduction, employés en faveur de la candidature officielle, n'empêchèrent pas Télection de M. Jules Grévy dans le Jura (3 août). Ce retour à une renommée de 1848 parut, aux Tuileries, un signe alarmant. Les vexations que se permettait le p

 [186i) Les restrictions et les pénalités qu'il avait accumulées dans la loi de la presse ne compensaient pas, pour lui, la portée du premier article, celui qui permettait de créer de nouveaux journaux sans autorisation. On en vit bientôt les résultats, qui justifièrent les alarmes des impérialistes. Le 1*' mai, parut le premier numéro du journal hebdomadaire Im Lanterne. L'eiïet en fut prodigieux. Jusque-là, l'Empire, anathématisé du dehors par les livres de Texil, n'avait été attaqué, à Tintérieur, qu'avec des ménagements habiles, des artifices de langage, dos allusions et des épigrammes où la finesse de la forme voilait à demi la hardiesse du fond. Cette fois, le rédacteur de la Lanterne, M. Henri de Rochefort, attaquait, par des coups droits, avec une verve insultante et une raillerie impitoyable, non seulement les choses et les hommes de l'Empire, mais la personne même de lempereur. Toutes les haines, tous les mépris, tous les ressentiments accumulés contre le régime impérial trouvèrent là leur expression et leur issue. La publicité fut immense. Ce qui satisfaisait la passion des uns amusait la légèreté des autres: le monde frivole de TEmpire riait de voir éclabousser ses idoles. L'audace de M. de Rochefort sembla d'abord abasourdir ceux qu'il frappait. Ce fut seulement après le troisième numéro qu*on se décida à faire saisir la Lanterne. Les numéros suivants eurent le même sort et, les 14 et 26 août, M. de Rochefort subit une double condamnation à 10 et à 13 mois de prison et à deux fois 10,000 francs d'amende. Il s'évada et aUa continuer à Bruxelles son pamphlet qui, malgré tous les efforts de la police, entra en France par contrebande. Plus violente et moins spirituelle, la Lanterne, délivrée du souci des tribunaux, baissa comme valeur littéraire, mais continua d'être vivement recherchée, par hostilité contre le pouvoir et par goût du fruit défendu. Au moment où émigrait l'auteur de La Lanterne, paraissait à Paris une œuvre bien autrement sérieuse et dont la modération atteignait plus à fond TEinpise que les emportements ou les sarcasmes de M. de Rochefort. C*était Paris en Décembre 1831, i

[18C8] ROCOEFORT, TËNOT. 459 par Eugène Ténot. Ce livre ne ressemblait en rien aux récils enflammés des proscrits, à ces cris de colère de l'exil qui avaient pénétré à travers la frontière ; c'était un procès-verbal, terrible par sa simplicité même; Tauteury exposait, y constatait, sans jugement et sans commentaire, des faits monstrueux que nul n'avait osé jusque-là réunir et publier en France, et que nul ne pouvait contester L^étoilc de TEmpire allait pâlissant. L^empereur, cette année comme les précédentes, faisait des excursions dans les départements. Naguère, il avait trop parlé en public; maintenant, il parlait encore, mais pour ne rien dire. Il semblait éviter reflet et le bruit, autant qu'il les avait cherchés. C'était un symptôme de son état d'esprit. Sa confiance en lui-même était profondément ébranlée. Son langage contrastait avec celui du roi de Prusse, qui accentuait autant ses paroles que Napoléon III assourdissait les siennes. En visitant sa récente acquisition, peu glorieuse, mais fort utile, de Kiel, le roi Guillaume avait dit qu'il ne voyait en Europe aucune menace de guerre, mais que, « d'ailleurs, il avait sa flotte et son armée ». La Ligue de la paix tint un second Congrès a nerne, le 4 septembre. Des députés et des journalistes danois y protestèrent contre Tinexécution du traité de Prague, qui avait pnunis la restitution du nord du Slosvig au Danemark, et contre Tappui que le peuple [trussien prêtait à son gouvernement pour opprimer les autres peuples. Le Uusse Uakounine, dépassant ses propositions de la précédente année et dévoilant sa pensée tout entière, demanda nettement la destruction de la propriété, de la famille, de la patrie, loute organisation devant se réduire à des communautés rurales et à des C(»mnuinautés industrieHes. Le Congrès n*en était pas là. Les délégués franeais et allemands se trouvèrent d*accord contre le progranune du nihilisme. Gustave Chaudey, disciple et exécuteur testamentaire de Proudhun, repoussa la théorie de ceux (|ui ne se contentent pas de la liberté américaine ou suisse (*t déclara que la démocratie était séparée par un abime du socialisme, tel qu'on venait de le définir à Derne.

460 SECOND EMPIKE. [IU%] La scission s'opéra. Bakounine et ses adhérents se retirèrent. Chaudcy devait èlre la victime des sectaires anarchistes avec lesquels il avait courageusement rompu. Le Congrès se déclara pour la séparation de TÉglise et de rÉlat. Un Russe francisé, le positiviste Wirouboff, proposa de chercher les moyens de « délivrer les peuples de tonte religion ». Le Congrès n'accepta pas plus cette motion que celle de Bakounine. Le troisième Congrès de TAssociation internationale des Travailleurs se tenait à Bruxelles, presque en même temps que le Congrès de la paix à Berne. Il ne fut pas malheureusement aussi sensé. Les progrès de Tlntcrnationale, en France, préoccupaient le gouvernement impérial, qui hésitait entre la répression et la tolérance, dans Tespoir de gagner les ouvriers. En mars dernier, plusieurs des chefs de Tlntcrnationale avaient été con* damnés à une légère amende, comme faisant partie d*une société non autorisée. Un petit nombre d'ouvriers cédèrent aux avances du pouvoir ; mais le conseil général de l'association ne s'y prêta point. En Allemagne, où Tlnternationale s'était également étendue dans de larges proportions, les associés entendaient, comme on France, garder leur entière indépendance vis-à-vis de leur gouvernement. Les délégués français, au Congrès de Bruxelles, protestèrent que le peuple, chez nous, réprouvait toute idée d'une guerre offensive contre la Prusse. Les délégués allemands allèrent jusqu'à déclarer qu^une guerre entre la France et rAllemagnc serait une guerre civile. Le Congrès formula une très énergique protestation contre la guerre en général. En cas de menace de guerre, il rêvait d'arrêter les gouvernements par une grève universelle. Le Congrès s'occupa ensuite de la réglementation des grèves par lesquelles les travailleurs des divers pays, en s'entendant, arriveraient à soutenir et h élever autant que possible les salaires. C'est ici qu'appai-ut la grande déviation qui devait perdre riiilernalionale. L'association s'était forftiée sous Tiofluence des discipK^s de Proudhon, qui, aux rêves du crédit mutuel gratuit et de la suppression de Tintérêt, mêlaient da

(1161] L'INTERNATIONALE. 46! moÎDS des idées de liberté et d'individualité qui pouvaient conduire à rectifier leurs erreurs; mais, d'une année à Tautre, Tesprit avait changé par l'invasion d'éléments nouveaux. Il fui décidé que la grève n'était qu'un moyen de transition et que le but était l'abolition du salariat, non plus, comme le pensaient les premiers organisateurs, par le développement des associa* Uons libres, mais par la substitution de la propriété collective à la propriété individuelle ; le sol arable devrait être concédé aux compagnies agricoles, comme les mines aux compagnies minières, comme les chemins de fer aux compagnies ouvrières, etc. C'est là ce qu'on a nommé « le collectivisme », pour remplacer le terme discrédité de communisme. Ce n'était point ici l'anarchisme révolutionnaire de Bakounine, la destruction de la société par la force; les collectivistes de l'Internationale pensaient que « l'évolution économique » ferait, de l'application de leur théorie, « une nécessité sociale ». Leur utopie, pour être jusqu'ici pacifique, n'en visait pas moins à la suppression de la libre individualité, au profit d'une vague collectivité dont il leur était impossible de déterminer la forme ni les limites. C'est ce que l'un des premiers fondateurs de l'Internationale, M. Tolain, leur remontra avec énergie. Il n'entendait pas que l'individualité fût sacrifiée ii Tidole de la communauté, le perfectionnement de l'individu, disait-il avec raison, étant le but suprême. M. Tolain et ses amis ne purent arrêter le courant fatal qui emportait la majorité. Cette majorité, dans sa réaction contre le Congrès précédent, allait jusqu'à exprimer l'opinion que, dans Favenir, le père de famille serait déchargé, non seulement des frais d'instruction, mais des frais d'entretien de ses enfants. Le Congrès émit, au point de vue intellectuel, des maximes dignes de Babœuf : il déclara qu'il n'était nullement nécessaire de former des savants. 11 n'y avait plus rien à espérer de rinternationale. On vit reparaître, dans les polémiques de cet automne de 1868, un nom d'un autre temps : M. Guizol publia, dans la Reçue des Deux Mondes^ un articb» où il proposait de mettre Tarmée sur le pied de paix, pour calmer l'inquiétude univer

The text on this page is estimated to be only 14.87% accurate

46t SECOND EMPIRE. flKi; selle. M. Giiizot se rctnnnaiL ici comme autrerois, Tad^cTsairtMie M. ThitTs, el, pas |»lns qu'autrefois, ce n était de*oii côté qu'étaii*nt Tesprit pratique et l'apprêciatioD exacte de< fail< présents. hé>arnuT en présence de FAIIemagne, incom|ianiM>*ment |ilus armée que la France, était impraticable. Il eût fallu qu*un dcsanneuKMit siuniltiuié pAt être opéré par une convt*n* tiou iutiM'uatituiale ; ce désarmement, Torganisalion militaire de la Prusse, qui devenait celle de TAIIemagnc enlifre. nis^' prélait pas, et la Prusse n*entendait nullement changer ci*tt«* orfranisatioii. Kiiiile di* Girardin, avec son audace irréilécliie, se jetait dan4 Textvs contraire et ptuissait imprudemment à la guerre dans sou journal. Le g«)uviTni>ment tâchait à la fois de rassurer le pays Mir U ^ucirr 1*1 (!«' rrlIViivi'r d(» la Uévolution. Ses journaux piihli»*n'nt à graiitl fracas le luanifi'ste d'inif société secrète : la Commune rviolutumtviire de Paris. «i*cl:iit un brutal factiim anarchiqiie réiligé par queliiues ««ner^Miniénes. Le pouvoir eut bienti'il aiïaire a quelque chose dt» [ilu< sérieux. Le 2 novembre, le jour des Morts, une inaniTestation eut lieu devant la tombe du rt*pic>tutant du |irn|ili* Haiidiu, mort, le 3 décembre 1^51, pi>ur la di^ft^iiHi* dt*s lois 1*1 de la llépuhlique. On y parla tri'< %iolciiuncut. t>u prnsi* rt en vers, contre le pouvoir qui a\ ait ! A la suite de cet incident, les journaux ÏArrnir Sfifintial, dirij:é par M. Tevrat, et le Béveil^ par M. hele>clu/e, «(U\rn-eiit une souscription pour élever un moniiiiieiit à liaudiii. L aut(*rite prévint ces deux journaux et une troisième publi* cation, l;i lUvue /tolitiffue, qui s'était jointe à eux, d'avoir à cinre Ifuis li>li's de sou^euient. Le parquet les pt»ursui\it l.iMM- * ni;iiHeu\res» i\ IinliTifur »», singulier délit inventé par l-> IniH ini|ien.de<. i.i="" piiiir="">uites, cumme on devait s'y alten* dre, redouMtTfnt l'«*lan di'> >ouscription$. I)es journaux qui sciaient d'alniid lenu"- -iir la reserve, h Siècle^ /> Trmps^ le J*'wn*tl de P'ins, h Trihune, [Électeur libre^ ce dernier dirigé

[1968] PROCÈS BAUDIN. 403 par Ernosl Picard, ouvriront leurs colonnes à la souscription quand elle fut poursuivie. M. Berryer écrivit à VElecteur libre la lettre suivante : « Le 2 décembre 1851, j'ai provoqué et oblenu de l'Asseniblée nationale, réunie dans la mairie du X* arrondissement, un décret de déchéance et de mise hors la loi du président de la République, convoquant les citoyens à la résistance contre la violation des lois dont le président se rendait coupable. Ce décret a été rendu public dans Paris autant qu'il a élé possible. Mon collèprue, M. Baudin, a énergiqucmcnt obéi aux ordres de PAssemblée ; il en a été victime et je me sens obligé de prendre part h la souscription ouverte pour Térection d'un monument expiatoire sur sa tombe. » La sensation fut profonde et les injures de certains journaux bonapartistes contre Berryer ne firent que redoubler reiïet produit sur Topinion publique. Le procès Baudin était pour les républicains une occasion éclatante de rallier toutes les opinions indépendantes contre le gouvernement. Ils en profitaient. La chance était pour eux. Le pouvoir, cette fois, ne sut pas préparer ses armes. La fameuse sixième Chambre, qui se montrait toujours si nule aux prévenus politiques et dont les présidents avançaient toujours si vite, eut à sa tête, dans ce nouveau procès, un vice-président libéral, à tendance orléaniste, peu disposé à soutenir contre les avocats un substitut assez faible. Les débats s'ouvrirent, le IH novembre, par une plaidoirie de M. Crémieux, ancien membre du (iouverneinent provisoire de 1848 et Tun des députés arrêtés au coup d Ktal. C'était le 24 Février qui venait demander (h's ciunplos au i Décembre. Le lendemain, Emmanuel Ara^o succéda à Crémieux. (Vêtait encore le 2i Février, et sous um» forme plus vive. Arago termina en rappelant les honneurs funèbres qu*on avait rendus à Morny. — « Morny et Baudin, s'écria-t-il, rappelez-\ous ces deux hommes et frémissez du contraste ! Que le second Kmpire dresse des statues à ses complices, mais qu'il nous laisse une tombe pour Baudin..., ce nom signifie la loi assassinée! •> D*Einmanuel Arago, la parole passa à un jeune avocat jus

 quc-la connu seulement parmi les étudiants, le jeune barreau et la jeune presse, entrevu du monde politique, mais ignoré du grand public. Il se nommait Léon Gambetta. Sa physionomie énergique et originale, son organe doux et fort, puissant et pénétrant, préparèrent, dès le premier aspect et les premiers mots, Feffet de son argumentation qui prit corps à corps le réquisitoire du ministère public et alla montant dans un crescendo terrible. Ce qu'il dit des hommes du 2 Décembre, « sans talent, sans honneur, perdus de dettes et de crimes », dépassa les livres de Texil, sauf un seul que nul ne pouvait dépasser : les Châtiments. Il écrasa Tavocat impérial qui s'efforçait de Tinterrompre et dont sa voix tonnante étouffait la voix. Le président parut vouloir calmer Torage. — « M* Gambetta, observa-t-il, vous voulez dire que les auteurs du coup d'État ont commis un grand crime ; cela ne peut-il pas se din* tout simplement? » Ce nétait pas donner au parquet une assistance bien erficace que de souligner ainsi les paroles de Torateur. Gambetta continua : ((Le procès du coup d'État a été jugé hier; il le sera demain, toujours, jusqu'à ce que la conscience universelle ait reçu satisfaction. Depuis dix-sept ans, vous qui êtes maîtres de la France, vous n'avez jamais osé célébrer le 2 Décembre comme un anniversaire national; eh bien! cet anniversaire, c'est nous qui le prenons ! » Il alla ainsi jusqu'au bout. Un tonnerre d'applaudissements se prolongeait de la salie d'audience jusque dans la foule qui attendait au dehors. Toute la France en retentit. Une grande carrière était commencée. L'orateur s'y était préparé à travers la vie agitée des étudiants de ce temps, rentrés bruyamment dans Fopposition républicaine. Les hommes politiques avaient pu remarquer déjà que ce jeune avocat avait acquis plus qu éclatante, il y eut encore d'intéressantes séances où d'autres avocats, M* Clément Laurier, M* Le

llie»-IM9] GANBBTTA. 405 blond firent preuve, Tun d'une dialectique redoutable, Fautre d'une grande élévation morale. Pendant tout ce procès, Taocusé avait été TEmpire. Jamais pareil retour offensif n'avait broyé l'accusation et les accusateurs officiels. Matériellement, les journalistes et les manifestants du 2 novembre poursuivis avec eux furent condanmés : Delescluze, à six mois de prison ; deux autres, à un mois de prison ; tous, à des amendes. Pauvre dédommagement pour l'Empire frappé d'un coup irréparable. Benyer mourut quelques jours après ; il avait bien fini par sa ooble lettre sur la souscription Baudin. Il était, au fond, plus artiste que politique et plus Français qu'homme de parti. Le pouvoir, qui avait montré tant d'ombrage à l'égard des réunions électorales, ne mit point obstacle aux réunions publiques qui, cet hiver, agitèrent toutes les questions sociales. Il fit plus que les tolérer; on a su depuis que plus d'un des orateurs qui se signalaient par leur exagération avait des rapports intimes avec la police. Le pouvoir croyait que la peur du socialisme lui ramènerait les bourgeois. Soit dans le même but, soit dans la prévision réelle d'une émeute, le 3 décembre, anniversaire de la mort de Baudin, des masses de troupes furent déployées sur les boulevards ou consignées dans les casernes. Personne ne bougea et le public se moqua de cette levée de boucliers. On s'en prit de cet effet manqué au ministre de l'intérieur, M. Pinard, qui sortit du ministère et fut nMnplacé par M. Forcade de la Roquette. Les Chambres se rouvrirent le 18 janvier 1869. Le discours impérial affirma que « les ressources militaires de la France étaient désormais à la hauteur de ses destinées dans le monde. » — « Dans cette situation, dit l'empereur, nous pouvons proclamer sans faiblesse notre désir de la paix. » Napoléon III ne fit pas de nouvelles promesses libérales. Au contraire, il fit allusion à « des esprits subversifs cherchant à troubler la tranquillité publique et à une agitation factice à laquelle la nation reste insensible, comptant sur la fermeté du gouvernement. » Il étala, comme à Tordinaire, des banalités sur l'alliance du pouvoir et delà liberté. Il conclut on se vanVI. !•

466 SECOND EMPIRE. [It»] tant d'avoir donné à la France dix-sept années de quiétude et de prospérité toujours croissante. Cette session fut marquée, au Sénat, par une discussion fort singulière. Il y eut, dans cette assemblée, une tentative pour former un tiers-parti, à l'exemple du Corps législatif, et ce fut M. de Maupas qui essaya de s'en faire le chef. L*ancien complice de M. de Morny devenait son imitateur. H faisait du parlementarisme ; il voulait des ministres responsables pour couvrir la personne de remperour. Le président du Sénat, M. Troplong, et le ministre d'Élat rappelèrent gravement rex-préfei de police du 2 Décembre au respect de la Constitution. Maupas, dans le cours de ce débat, avait prétendu que le 2 Déembro avait été opéré contre Fanarchie et non contre la liberté. Le fait capital de la session, au Corps législatif, fut le débat sur un traité que la ville de Paris, c'est-à-dire le préfet Haussincuiii^ venait de conclure avec le Crédit foncier, pour obtenir de cet établissement un emprunt de 465 millions. Les conditions en étaient non seulement onéreuses, mais illgales. Le but était de couvrir le déficit des finances parisiennes. C'était, comme on Ta dit, a la grande œuvre du règne » qu'on allait juger. Cette œuvre inachevée avait coûté jusque-là 1 milliard 865 millions, dépensés, suivant le bon plaisir du préfet, sous le contrôle illusoire d*uue commission municiple choisie par lui. Uarnier-Pagès, puis Ernest Picard attaquèrent à fond. Ce dernier poursuivit le préfet de la Seine dans toutes ses ruses et ses détours pour échapper à la loi et a la Cour des comptes. M. Thiers intervint avec son grand savoir financier cl sa lucidité accoutumée. 11 montra que les ressources de la ville étaient épuisées sans qu'on eût achevé la transformation de Paris. H prononça son arrêt avec auturité sur le triple réseau du fameux plan Ilaussmann ; il se résumait ainsi : « le premier réseau était ulile, W second, utile dans quelques-unes de ses parties ; le troisième est entièrement inutile. » Le second réseau, annoncé coinnitMlevant coûter 180 millions, en avait coûté 410. M. Thiers eût voulu ou le rétablissement d'un conseil municip.il électif, ou du moins le contrôle législatif, le budget de Paris souiiiis à la Chauibi t*.

[1909] LE PLAN HAU8SMANN. 4C7 Le ministre Forcade de la Roquette s'efforça péuiblemcnt de défendre et de glorifler « la grande œuvre ». M. Rouher sentit le péril et intervint par une manœuvre assez adroite, mais qui ne pouvait réussir qu'avec une telle Chambre. n sacrifia en paroles M. Haussmann et le Crédit foncier, pour les amnistier en fait. Il avoua Tillégalité des 465 millions d'emprunts déguisés qu'on cherchait à couvrir et de tant d'autres opérations audacieuses que s'était permises le préfet. Il voulut bien convenir que tout cela était « fâcheux » et devait avoir un terme. Il prit l'engagement de refuser l'approbation du gouvernement à un dernier traité qui se manigançait et de faire connaître au Corps législatif, pour le 31 mars, la vraie situation de la ville. Il ne visait, au fond, qu'à sauvegarder le passé tout en le désavouant et qu'à laisser continuer l'opération en changeant les moyens. Un amendement qui eût déjoué cette manœuvre et frappé le Crédit foncier réunit 97 voix contre 142. M. Rouher parvint à faire maintenir le traité entre la ville et le Crédit foncier, tout en blâmant Tun et l'autre, sau^ restitution de 17 millions perçus indûment par le Crédit foncier. L'article 1*', sur le traité, passa avec 200 voix. L*arlicle 2 établit qu'à l'avenir, le budget extraordinaire de la ville, voté d'abord par le soi-disant conseil municipal (la commission non élue), serait approuvé par une loi. La Chambre n'admit pas la proposition d'Adolphe Guéroult, sur la formation d'une commission parlementaire qui dresserait le bilan de la ville. Elle rejeta de même les amendements qui réclamaient le rétablissement d'un conseil municipal élu. Klle vota, à 200 voix contre 41, la loi inconséquente et illusoire qui sortait de cette orageuse discussion. Elle s'en était remise à M. Rouher quant à l'exposé des finances de Paris : il oublia sa promesse le 31 mars et la Chambre ne l'obligea pas à la tenir. Les finances de TÉtat avaient aussi leurs emprunts déguisés, quoique dans une proportion moins scandaleuse. Les tendances et les expédients se ressemblaient partout. La gauche, voyant ses interpellations écartées de la tribune par la majorité des bureaux, massa ses amendements à l'occasion de la discussion du budget. La plupart étaient bons. pa« tous: la gauche s'obs

468 SECOND BMPIRK. [ISC9) tinail à demander en vain la réduction de l'effectif militaire et à fermer les yeux sur le danger extérieur. On ne pouvait pourtant méconnaître la valeur de son argument^ lorsqu'elle disait que ce qui serait une sécurité sous un gouvernement libre de* venait un péril entre les mains d'un monarque pouvant (aire la guerre à sa fantaisie^ M. Thiers revint encore sur les libertés nécessaires, sur l

The text on this page is estimated to be only 22.95% accurate

TABLE CHAPITRE PREMIER Seconde République (suite). — Assemblée législttlTe (fin). ~ Présidnnce de LoaU^Ifapoléon (suite). ~ Loi de 1850 sur renseignement. — Loi du SI mfti. « Lutte entre le président et l'assemblée 1 CHAPITRE II Seconde République (fln). — Coatre-réTolution du deux Décembre 3S CHAPITRE III Dictature do Louis-Napoléon. ~ Rétablissement de IXmpirj ^4 CHAPITRE IV Second Empire. ~ Guerre de Crimée 93 CHAPITRE V Second Empire (suite). — Les idées et les mœurs. Les trafaui publier. La loi de sûreté générale ICO CHAPITRE VI Socond Empire (suite . — Politique étrangère do Napoléon III. — Guerre d'Italie. MagenU et Solférino. Paix do VilUfranca)00 CHAPITRE VIÏ Scrond Kmpire (nuite). — Suites de la guerre d'Italie. — Traité de commerce a\i*c r.^nglct«*rre. — liéunion de la Safoie et de Nice à la France. ^ Foruiation du royaume d Italie. ~ Décr.'t du 24 noTombre 331

The text on this page is estimated to be only 14.56% accurate

47t TABLE. CHAPITRK Vin Second Empire (suite). — Les espéditions lointiioes. Gaem de Chine. ÉUblissement de Û>chiDchioe. Expédition de Syrie. Gueire da If «tique.. ?69 '•" CHAPITRE IX Second Empire (suito). — Affaires iotérieures. Élections de ltC9. — Affaires de Pologne et de Danemark SU ^ CHAPITRE X Second Empire (suite). — Affaires intérieures. Algérie. ~ Rupture entre la Prusse et l' Auiridic 3^ CHAPITRE XI Second Empiro (suite). — Guerre entre l'Autricho. la Prusse et l'Italie. Bataille de Sadowa. Préliminaires de NikiiUhourg et paii de Prague. — Napoléon III et la Prusse 191 CHAPITRE Ml Second Empire ;suit4^. — Affaires intérieures 431 FIN DB LA TAOLB ► ■••:*-f7. -^ t uBMiL. T«|». *■! «tir. *iir*